



**HAL**  
open science

# L’imaginaire de la mondialisation dans quelques romans français et francophones contemporains

Emerica Daniel Moussavou, Yves Citton

## ► To cite this version:

Emerica Daniel Moussavou, Yves Citton. L’imaginaire de la mondialisation dans quelques romans français et francophones contemporains. Littérature générale [cs.GL]. Université Paris 8 - Saint-Denis, 2023. Français. NNT: . tel-04762942

**HAL Id: tel-04762942**

**<https://hal.science/tel-04762942v1>**

Submitted on 1 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

Thèse pour obtenir le grade de Docteur en Littérature générale et comparée

Présentée et soutenue publiquement le 1<sup>er</sup> décembre 2023 par

**Emerica-Daniel MOUSSAVOU**

**L’imaginaire de la mondialisation  
dans quelques romans français et francophones contemporains**

Thèse dirigée par Yves CITTON et Dominique MASSONNAUD

**Jury :**

M. Yves CITTON, co-directeur, Professeur à l’université Paris 8 Vincennes-Saint Denis

M. Laurent DEMANZE, rapporteur, Professeur à l’université Grenoble Alpes

Mme Dominique MASSONNAUD, co-directrice, Professeure Émérite à l’Université Haute-Alsace à Mulhouse

Mme Emmanuelle PIREYRE, membre du jury, Écrivaine, Docteure ès Lettres et Enseignante à la Haute Ecole d’Art et de Design de Genève, Suisse

M. Steeve Robert RENOMBO, rapporteur, Professeur à l’université Omar Bongo du Gabon

M. Lionel RUFFEL, membre du jury, Professeur à l’université Paris 8 Vincennes-Saint Denis



**Emerica-Daniel MOUSSAVOU**

**L’imaginaire de la mondialisation  
dans quelques romans français et francophones contemporains**

Thèse dirigée par Yves CITTON et Dominique MASSONNAUD

**Jury :**

M. Yves CITTON, co-directeur, Professeur à l’université Paris 8 Vincennes-Saint Denis

M. Laurent DEMANZE, rapporteur, Professeur à l’université Grenoble Alpes

Mme Dominique MASSONNAUD, co-directrice, Professeure Émérite à l’Université Haute-Alsace à Mulhouse

Mme Emmanuelle PIREYRE, membre du jury, Écrivaine, Docteure ès Lettres et Enseignante à la Haute Ecole d’Art et de Design de Genève, Suisse

M. Steeve Robert RENOMBO, rapporteur, Professeur à l’université Omar Bongo du Gabon

M. Lionel RUFFEL, membre du jury, Professeur à l’université Paris 8 Vincennes-Saint Denis



## RESUME

### **L’imaginaire de la mondialisation dans quelques romans français et francophones contemporains**

Depuis les années 1990, la mondialisation semble être devenue le supra paradigme de notre contemporanéité. Protéiforme et multiscalaire, la mondialisation impacte tous les domaines de notre société, devenue elle-même mondialisée. Face au sentiment de son omniprésence, la littérature en tant que discours et discipline se trouve elle aussi aux prises avec la tension irrésistible de ce phénomène qui restructure nos socialités. Le présent travail s’intéresse à étudier la mondialisation en régime fictionnel pour voir comment celle-ci contamine les pratiques littéraires contemporaines en général et la production romanesque en particulier. En d’autres termes, il s’agit d’étudier les expressions romanesques de la mondialisation à travers un corpus qui regroupe des romanciers et romancières françaises et francophones actuelles. Cette thèse s’articule ainsi autour de trois grandes inflexions.

D’abord, dans une perspective *idéologique*, notre analyse porte sur la représentation multi-située du phénomène pour montrer à l’inverse des idées reçues que la mondialisation n’est pas une réalité uniforme et que son ressenti dépend d’un ensemble de données contextuelles.

Le deuxième axe de notre travail est essentiellement *esthétique et poétique*. Ici, il est question d’étudier la mondialisation en tant qu’objet de représentation, en interrogeant les structures narratives, les formes d’écritures, les postures autoriales et tout autre indice intradiégétique susceptible de révéler les influences des dynamiques de la mondialisation dans la création romanesque.

Enfin, notre thèse questionne la mondialisation dans ses ressorts *politiques et éthiques*. Il revient donc précisément d’opposer la tension colonisatrice de la mondialisation au pouvoir anti-systémique du roman qui, loin d’être un enregistreur passif du monde, en est tout autrement et plus efficacement un espace de création, un territoire fécond d’imagination de mondes alternatifs. Par leur liberté créatrice et par leurs pouvoirs de contre-scénarisation, les fictions romanesques réinventent la mondialisation et lui donnent des formes alternatives et désirables.

**Mots clés :** Mondialisation, littérature contemporaine, représentation, roman de la mondialisation, contre-fiction, contre-scénarisation.

## **ABSTRACT**

### **The Imaginary of Globalisation in a Few Contemporary French Novels**

Since the 1990s, globalisation seems to have become the supra-paradigm of our contemporary world. Multiform and multiscalar, globalisation impacts all areas of our society, which has itself become globalised. Faced with the sense of its omnipresence, literature as a discourse and a discipline also finds itself grappling with the irresistible tension of this phenomenon that is restructuring our socialities. This dissertation is interested in studying globalisation in its fictional expressions, to see how it contaminates contemporary literary practices in general and the production of novels in particular. In other words, the aim is to study the novelistic expressions of globalisation through a corpus of contemporary French and francophone novels. Our thesis is structured around three main inflections.

Firstly, from an *ideological* perspective, our analysis focuses on the multi-situated representation of the phenomenon, in order to show, contrary to common wisdom, that globalisation is not a uniform reality and that the way it is experienced depends on a range of contextual data.

The second axis of our work is essentially *aesthetic and poetic*. Here, the aim is to study globalisation as an object of representation, by examining narrative structures, forms of writing, authorial postures and other intradiegetic clues likely to reveal the influences of the dynamics of globalisation on the creation of novels.

Finally, our thesis questions the *political and ethical* forces behind globalisation. So it is precisely a question of contrasting the colonising tension of globalisation with the anti-systemic powers of the novel, which, far from being a passive recorder of the world, is in a different and more effective sense a space for creation, a fertile territory for imagining alternative worlds. Through its creative freedom and its powers of counter-scenarisation, fiction reinvents globalisation and gives it alternative and desirable forms.

**Keywords:** Globalisation, Contemporary Literature, Representation, Globalisation Novels, Counter-Fiction, Counter-Scripting.

## REMERCIEMENTS

J'exprime ma profonde gratitude à Dominique Massonaud et à Yves Citton, ma directrice et mon directeur de thèse qui ont rendu possible l'élaboration de ce travail à travers un encadrement de qualité et un accompagnement multiforme qui excède le cadre académique. Plus que de simples encadrants scientifiques, ce sont une femme et un homme dotés de qualités rares et d'un sens d'humanisme que j'ai eu la chance de rencontrer. Parsemée d'embuches, la réalisation de ce travail n'aurait pas été possible sans votre patience, votre confiance, votre écoute, votre disponibilité, votre savoir-faire mais surtout votre savoir-être. Les mots étant impuissants pour traduire avec truculence mon sentiment de gratitude, c'est dans ma langue maternelle que je vous dirai « Diboty » !

Je remercie infiniment tous les membres du jury, Madame Emmanuelle Pireyre, Messieurs Laurent Demanze, Steeve Renombo et Lionel Ruffel, qui m'ont fait l'honneur d'expertiser ce travail et de prendre part à ma soutenance de thèse en dépit de leurs multiples charges.

Dans cet exercice de remerciements, je n'oublierai pas d'exprimer mes amitiés à toute l'équipe de L'ILLE (Institut des langues et des langues européennes) de l'université Haute-Alsace de Mulhouse qui m'a accueilli et orienté dans mes premiers pas en France. Il en est de même pour l'équipe de Fablitt (Fabrique du littéraire) de l'université Paris 8 qui m'a reçu avec faste au sein de son laboratoire.

A mon feu père Daniel Moussavou et à ma mère Pierre Moutsinga Ibouanga, merci pour la vie et pour les valeurs inculquées qui ont fait de moi l'homme que je suis devenu.

Mes remerciements vont désormais à l'endroit de ma chère épouse dont le compagnonnage aura été stimulant et déterminant. Merci à cette amie-collègue dont les discussions interminables, dans le respect des idées et de la contradiction productive ont travaillé à densifier mes réflexions sur mon sujet de thèse.

Merci également à toute ma nombreuse famille, à Wilfried Mombo, Eric Fiacre Mandoukou, Djesky Edou Ibouanga, Anne Samantha Matsanga, Franck Mbadinga, Alexia-Desirée Ebandja,

Laure Emeraude Magho-Ma-Mussavu, Eymard Dandy Moundounga, Elza Ritchuelle Boukandou.

Je remercie ma précieuse famille du « Clan Iff » qui me rappelle chaque jour le pouvoir des liens faibles.

Je ne saurai clore mes remerciements sans exprimer une pensée forte pour mes enfants, Marnay-Triumphal Mabike-Ma-Mussavu et Thierrie-Triumphale Moussavou à qui je dédie cette thèse en guise d'héritage symbolique.

# TABLE DES MATIERES

<b>RÉSUMÉ</b> .....	5
<b>REMERCIEMENTS</b> .....	7
<b>TABLE DES MATIERES</b> .....	9
<b>INTRODUCTION</b> .....	11
<b>Première partie : MONDIALISATION, UNE NOTION « EN SITUATION »</b> .....	<b>47</b>
<b>Chapitre I Mondialisation, une pensée des « seuils »</b> .....	<b>49</b>
I.1. <i>Congo Inc. Le Testament de Bismarck</i> . Le titre comme opération d’historicisation.....	51
I.2. <i>Le ventre de l’Atlantique</i> . Sémiotique d’une transatlantique romanesque.....	57
I.3. <i>Féerie générale</i> ou le sublime romanesque de la mondialisation .....	63
I.4. Stase, anticatapse et métastases de la mondialisation. <i>Soumission</i> ou l’impossible poétique de la Relation .....	71
<b>Chapitre II Romanciers de la mondialisation. Auctorialités médiatiques et régimes attentionnels.</b> .....	<b>83</b>
II.1. La marque de l’auteur. Postures et impostures auctoriales.....	83
II.2. Houellebecq. Profil d’un « artiste-capital » .....	97
II.3. Les nouveaux espaces littéraires. La littérature contemporaine au prisme de l’attention .....	103
II.4. Roman connecté et traversée des mondes .....	110
II.5. De la <i>soumission</i> à la <i>féerie générale</i> . Internet comme instance de transfiguration et outil d’encapacitation.....	116
<b>Deuxième partie : LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE A L’EPREUVE DE LA MONDIALISATION</b> .....	<b>122</b>
<b>Chapitre III Régime présentiste et création romanesque</b> .....	<b>120</b>
III.1. Paratopies et scènes d’énonciation mondiales .....	126
III.2. Mondialisation des seuils. Entre éclats et opacités capitalistiques .....	135
III.3. Mondialisation du jeu et jeu(x) de la mondialisation. De la métaphore des sens à la réalité footballistique .....	146
III.4. Mondialisation des paradoxes. Comment la machine à créer du désir met le monde sous cloche .....	153
III.5. Gestualités créatrices et performances romanesques .....	164

<b>Chapitre IV Roman de la mondialisation ou le procès de la représentation du chronotope .....</b>	<b>173</b>
IV.1. <i>Féerie générale</i> : vertige du temps et de l'espace .....	173
IV.2. Du <i>ventre de l'Atlantique</i> à une poétique transatlantique .....	183
IV.3. Herméneutique d'une géopo (li)etique de la mondialisation. <i>Congo Inc.</i> épice du global ? .....	192
IV.4. Mondialisation dystopique. <i>Soumission</i> , un populisme en régime romanesque ?.....	204
 <b>Troisième partie : APORIES DU GLOBAL ET RESISTANCES DU LOCAL.....</b>	<b>219</b>
 <b>Chapitre V Conflictualités romanesques et postures cryptomondialistes.....</b>	<b>222</b>
V.1. Contre-fictions de la mondialisation .....	222
V.2. Rebellions féminines. De l'impasse locale aux vois du monde .....	235
V.3. Combattre le storytelling capitalistique. Des résistances politiques aux nouvelles coupes agentielles écologiques .....	241
V.4. Tensions ontologiques. Le capitalocénisme à l'épreuve de l'animisme .....	249
 <b>Chapitre VI De la résistance romanesque aux poétiques de contre-scénarisation ....</b>	<b>260</b>
VI.1. Capitalisme de surveillance et surconscience numérique .....	260
VI.2. Les rébellions francophones. Pour une approche glottophagique de la mondialisation .....	269
VI.3. Opération de customisation et mondialisation par le bas .....	278
 <b>CONCLUSION GENERALE.....</b>	<b>295</b>
 <b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>313</b>

# **INTRODUCTION**

La mondialisation est un mot « sexy<sup>1</sup> » devenu le lieu commun de la rhétorique du XXI<sup>e</sup> siècle. Dotée d'une épaisseur signifiante conflictuelle, la mondialisation dans ses multiples implications est désignée comme un phénomène révolutionnaire et transversal qui déstructure, reconfigure, bouscule, redéfinit, modifie et réinvente notre rapport au monde. Elle excède les contingences représentationnelles et déborde l'exiguïté des cadres définitionnels et conceptuels dans lesquels certains esprits réductionnistes voudraient la confiner. Comme *mobilier du monde contemporain*, la mondialisation opère à toutes les échelles de la société et impacte les moindres parcelles de nos socialités : « La mondialisation n'est pas réductible au capitalisme ou à l'économie. Il s'agit d'un phénomène qui dépasse tous les régimes<sup>2</sup> », affirme Olivier Dollfus.

Ainsi postulée, la mondialisation se saisit comme un *hyperonyme*, c'est-à-dire une grammaire discursive et représentationnelle qui englobe, à la manière d'un patchwork, une totalité éparpillée. Dès lors, s'il est irréfutable et établi que la mondialisation contamine toutes les gestualités contemporaines, il serait difficile voire illusoire de croire que la littérature lui échappe, qu'elle existe en apesanteur et qu'elle se dérobe aux logiques épistémiques de son temps. Pour Edouard Glissant, la littérature « n'échappe pas à la précipitation historique, quand même [elle] se tiendrait, par force ou par inclination, à l'écart de ses déboulés<sup>3</sup> ». Fille de son temps, la littérature ne se déploie pas *ex-nihilo*, mais bien à partir d'un sol, d'un territoire – et ce territoire est en voie, depuis plusieurs décennies, de mondialisation. En posant toute littérature en « situation<sup>4</sup> », Jean Paul Sartre soutient l'idée que la création littéraire est contextuelle et que toute œuvre, même sous sa forme la plus éthérée, est chargée de mondanité.

---

<sup>1</sup> La mondialisation est chargée de connotations et de fantasmes. Le phénomène suscite une dispersion de sens et de trajectoires qui en font une réalité baroque. Dire de la mondialisation qu'elle est « sexy » revient à pointer ses propriétés attentionnelles perlocutoires. Le mot porte une charge métaphorique qui fait de la mondialisation un véritable capteur d'attention, que l'on soit pour ou contre ses effets.

<sup>2</sup> DOLLFUS Olivier, *La Mondialisation*, Paris, Les Presses de sciences po, 2007, p. 20.

<sup>3</sup> GLISSANT Edouard, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 194.

<sup>4</sup> SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard, 1948.

Qu'elles se réclament de « terrain<sup>5</sup> », « impliquées<sup>6</sup> », « inquisitoriales<sup>7</sup> », « en personne<sup>8</sup> », de « réparation<sup>9</sup> » « politique<sup>10</sup> », d'« engagement<sup>11</sup> », « exposée<sup>12</sup> », les écritures littéraires contemporaines procèdent d'un désir de « problématiser le monde<sup>13</sup> », de renouer avec ses dehors, de tisser du lien, et parfois même, de faire « effraction<sup>14</sup> » dans le réel.

A l'épreuve de ce constat, et si la mondialisation, comme susmentionné, s'insinue partout en tant que mobilier du monde contemporain, il n'est pas dénué de sens d'interroger les effets de sa rencontre explicite avec une littérature, elle aussi, portée vers la société : *que fait la mondialisation à la littérature ? Et, que peut la littérature en contexte de mondialisation ?* Ces deux questions aux apparences simplistes, mais dont les réponses sont d'une complexité vertigineuse, constituent le centre de pertinence de notre travail de thèse. En d'autres mots, il s'agit de pointer les effets de contamination, de questionner les influences et les résistances, en s'intéressant à la manière dont les logiques aspectuelles de la mondialisation colonisent le littéraire (ici limité au roman) et infléchissent ses structures canoniques. Dans un sens inverse, il est question de porter une attention particulière à la manière dont la littérature reconfigure nos perceptions de la mondialisation en tant que question politique incontournable de notre temps.

---

<sup>5</sup> VIART Dominique, « Les littérature de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française et contemporaine », *Repenser le réalisme*, Montréal, Centre Figura de recherche sur le texte et l'imaginaire, *Cahier ReMix*, n°7, Avril 2018.

<sup>6</sup> BRUN Catherine, SCHAFFER Alain, *Des écritures engagées aux écritures impliquées*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2015.

<sup>7</sup> DEMANZE Laurent, *Un nouvel âge de l'enquête : Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, Editions José Corti, 2019.

<sup>8</sup> MEIZOZ Jérôme, *La littérature "en personne" : scène médiatique et formes d'incarnation*, Editions Slatkine Erudition, Genève, 2016.

<sup>9</sup> DE KERANGAL Maylis, *Réparer les vivants*, Paris, Gallimard, 2020 ; GEFEN Alexandre, *Réparer le monde. La littérature française face au XXIe siècle*, Paris, Librairie Jose Corti, 2017.

<sup>10</sup> GEFEN Alexandre, *La littérature est une affaire politique*, Paris, Editions L'Observatoire, 2022.

<sup>11</sup> CHAUDET Chloé, *Ecriture de l'engagement par temps de mondialisation*, Paris, Editions Classiques Garnier, 2016 ; FLOREY SONYA, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2017.

<sup>12</sup> ROSENTHAL Olivier, RUFFEL Lionel (dir.), « La littérature exposée. Les écritures hors du livre », *in Littérature*, n°160, avril 2010.

<sup>13</sup> BESSIERE Jean, *Le roman contemporain ou la problématique du monde*, Paris, PUF, 2010.

<sup>14</sup> « Quand la littérature fait effraction dans le réel » est un festival consacré aux littératures contemporaines tournées vers l'actualité, sensible aux questions de société et aux débats de notre temps. La première édition du festival a eu lieu à la Bibliothèque publique d'information du 27 février au 1<sup>er</sup> mars 2020 ; Voir également Laurent DEMANZE et Dominique RABATE (dir.), *Faire effraction dans le réel*, Paris, P.O.L., 2018.

Genre protéiforme, plastique et omnivore, le roman constitue le diagramme à travers lequel l'analyse se déploiera, puisque doté d'une capacité unique à capter les dynamiques et les rationalités produites par la globalisation dans son inscription littéraire, comme l'explique Maylis de Kerangal :

Quelle que soit la nature du pacte qui les unit, le roman provoque le monde et réciproquement. C'est précisément ce mouvement de réciprocité, quasi chimique, qui conduit le roman à faire trace de la mondialisation, à se frotter à elle, à se saisir de ce phénomène tout autant que, simultanément, à être saisi par lui. Le roman est sans doute le genre littéraire le mieux à même de rendre manifeste les mécanismes de l'économie mondialisée, ses flux, ses échanges et leurs effets sur la vie de la planète et de tout ce qui la peuple<sup>15</sup>.

Ainsi présenté, le roman contemporain d'expression française est un espace de mise en résonance du monde, qui n'en répète pas pour autant servilement les dynamiques et les savoirs, mais les recycle, les dramatise et les redistribue selon des grammaires et des trajectoires qui lui sont propres. De ce point de vue, le roman ne saurait être un simple réceptacle des énergies colonisatrices et standardisatrices de la globalisation. L'économie textuelle romanesque peut plutôt constituer un lieu critique qui résiste aux discours typés et dominants. Ainsi, si les romanciers assument la mondialisation, ses dynamiques, ses rythmes et ses ambiances, ils lui donnent cependant des formes, des contenus et des représentations non conventionnels. Dans ce cas, la mondialisation est à son tour mise au défi des logiques romanesques qui la dévoilent, la contaminent, la colonisent et la réinventent. De ce point de vue, la posture anticonformiste de Roland Barthes s'avère opportune pour comprendre les ressorts antisystémiques de la littérature dont le caractère *irréductible* commande une gestualité indocile pour éviter, dans le cas d'espèce de la mondialisation, que son pouvoir impérialiste,

ne s'empare de la jouissance d'écrire comme il s'empare de toute jouissance pour la manipuler et en faire un produit grégaire, non pervers, de la même façon qu'il s'empare du produit génétique de la jouissance de l'amour pour en faire, à son profit, des soldats et des militants<sup>16</sup>.

La force vitale du roman tient certes dans sa capacité à se saisir des questions quotidiennes, mais c'est dans un mouvement qui a pour résultat de les travailler et de les problématiser selon

---

<sup>15</sup> DE KERANGAL Maylis, « Le chantier de la mondialisation », [https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/05/19/maylis-de-kerangal-le-chantier-de-la-mondialisation\\_1524233\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/05/19/maylis-de-kerangal-le-chantier-de-la-mondialisation_1524233_3260.html), consulté le 16 mars 2023.

<sup>16</sup> BARTHES Roland, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978, p. 26.

son *procès spécifique*. Dans un monde globalisé, soumis à la tyrannie de l'urgence et de l'apparence, *les attentions romanesques* – celles des personnages comme celles des narrateurs et des auteurs – se posent comme une alternative pour interroger les phénomènes sociétaux dans leurs structures et dans leur complexité. A contrepoint des flots médiatiques du « spectacle<sup>17</sup> », de la « société liquide<sup>18</sup> » et des « éblouissements<sup>19</sup> », le roman oppose des rocs (ou des petits cailloux) appelant l'analyste à une sorte d'« archéologie du savoir<sup>20</sup> ». Dans une métaphore sportive, le roman privilégie l'endurance au *sprint*, la plongée au *jet-sky*. Il déplace les lieux communs, détourne les usages, renverse les curseurs de perception, étire la réalité, l'éprouve, invente des mondes alternatifs, hyperboliques, transversaux, interstitiels, voire en creux. N'étant pas qu'enregistreur du monde, le savoir romanesque est davantage ré-imagination, re-création et ré-invention : « La mondialisation est un imaginaire [...] qui n'existe qu'à travers les représentations qu'elle dégage<sup>21</sup> », affirme Zaki Laïdi. Il ressort de cette formulation que la mondialisation n'est pas une réalité absolue, substantielle et autonome. Il s'agit un vide plein, d'une *réalité liquide* qui prend la forme du contenant. Soumettre la mondialisation au laboratoire romanesque revient à opérer d'autres « coupes agentielles<sup>22</sup> » qui modifient sa perception, font surgir et contribuent (peut-être) à faire advenir une alter-mondialisation, en résistance et en contradiction avec les formes, les implications et les effets du phénomène tel qu'il s'impose aujourd'hui (et depuis plusieurs décennies). L'imaginaire de la mondialisation déborde le cadre de la représentation entendue comme une opération de traduction mentale d'une donnée empirique. Dans le cadre notre analyse, l'imaginaire recouvre le sens d'une représentation *créatrice* voire *poétique* au sens étymologique.

Dès lors, pour saisir la portée de l'imaginaire de la mondialisation, il importe de s'intéresser aux œuvres elles-mêmes pour apprécier l'opération de diégétisation qui en est faite. La fortune de la mondialisation romanesque se trouve de ce fait dans le travail de transfiguration du phénomène opéré par les romanciers. A l'image des photographes, les écrivains font des captures d'écrans du réel dont la qualité de l'image dépend de la sémiosis environnante : positionnement, jeu de re-cadrage, jeu de rognage, de jeu de zoomage, jeu de rétrécissement, jeu de luminosité et jeu chromatique. Il n'est donc pas étonnant que le roman de la

---

<sup>17</sup> DEBORD Guy, *La société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967.

<sup>18</sup> BAUMAN Zygmunt, *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Seuil, 2007.

<sup>19</sup> TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Paris, Karthala, 2015.

<sup>20</sup> FOUCAULT Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

<sup>21</sup> LAÏDI Zaki, « La mondialisation est aussi un imaginaire », *Revue Projet*, vol.287, n°4, 2005, p. 16-22, p.1.

<sup>22</sup> CITTON Yves, *Médiarchie*, Paris, Seuil, 2017.

mondialisation soit hybride puisqu'il est le fruit d'une poétique dense et profondément engagée dans les conflits et les apories du présent.

## **Centre de pertinence du corpus**

Notre recherche portant sur l'imaginaire de la mondialisation se veut être une contribution à la construction du sens, à la caractérisation des logiques sémiotiques de la mondialisation. Elle travaille à faire émerger une approche d'analyse intradiégétique de la mondialisation (déjà bien encrée ?) dans le roman français et francophone contemporain. Ainsi, la fortune et la plus-value épistémologiques de notre contribution sont moins à chercher sous l'angle de l'inédit que dans la valorisation des vues et des prises que les auteurs proposent vis-à-vis du phénomène globalisant. Du fait de sa polymorphie et de sa densité constitutive, la mondialisation ne saurait s'éclairer d'un seul phare. Le phénomène est médiatisé, et en l'occurrence *littérisé*, par des langages et des imaginaires romanesques distincts, relevant à la fois d'idéologies disparates et de langages clivés mais parfois voisins. Fort de cette hétérogénéité, la pertinence de notre choix se trouve dans l'ambition de faire converser, et donc, de tracer une ligne de partage entre des récits éloignés en apparence mais qui en réalité entretiennent des résonances et se relient de manière inattendue à un même sème définitoire : la mondialisation.

On l'aura compris, la bigarrure de notre corpus constitue un des atouts de notre travail, dans la mesure où elle permet de problématiser la question de la mondialisation sous le signe de la complexité pluraliste, et de montrer, à rebours de toute logique mathématique, qu'en littérature, comme dans la mondialisation, les parallèles peuvent se croiser. Cette façon de dire les choses permet de souligner le caractère baroque de la globalisation. Dans le cas de notre exercice, la *bizarrierie* formelle et les oppositions de profils et de styles mettent en application les différentes régions de perception de la mondialisation.

Pour maintenir les équilibres entre espaces littéraires étudiés, le corpus principal est constitué de quatre romans, dont deux français et deux autres issus de l'espace *francophone*. Une parité de genre est respectée, puisque des quatre auteurs retenus, il y a deux hommes et deux femmes. Tous les romans s'inscrivent sur l'échelle temporelle de l'extrême-contemporain, selon la périodisation qu'en fait Dominique Viart. Le survol synoptique du corpus proposé dans la section suivante obéira à une logique chronologique, allant du roman le plus ancien au roman le plus récent. Il répondra en filigrane à la question de savoir en quoi les quatre romans choisis

sont, sinon « les mieux placés » pour fournir des terrains d'analyses féconds, du moins pertinents pour constituer des écrans de visibilité et de lisibilité pluralistes de la mondialisation.

**Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique* (Anne Carrère, 2003)**

Publié en 2003 aux éditions Anne Carrère, *Le ventre de l'Atlantique* est une autofiction construite autour de l'immigration de la narratrice dont la trajectoire et les caractéristiques font écho à la vie de l'auteure, Fatou Diome. Partie en France, pour se soustraire au diktat patriarcal et aux coercitions théocratiques de son village, la narratrice fait l'objet de convoitise de la part de ses concitoyens restés au Sénégal. Transformée en une *Prométhée* des temps globalisés, Salie est perçue comme un *personnage-seuil*, c'est-à-dire une agente de la mondialisation qui sert malgré elle de lieu de rencontre entre son pays d'accueil et son pays d'origine. Dans une perspective de *mondialisation par le bas*<sup>23</sup>, Salie, supposée vivre dans un pays où coule le lait et le miel (la France), est harcelée par les siens restés au pays natal, qui comptent sur elle pour combler leurs besoins, mêmes les plus fantaisistes. C'est notamment le cas de Madické, son petit-frère qui caresse le puissant rêve de poursuivre sa carrière de footballeur professionnel en France. Dans ce cas précis, Salie doit servir d'éclaireur à son frère, chez qui la peinture réaliste et dissuasive de la France faite par sa grande sœur ne suffit pas pour raisonner une obsession de voyage nourrie par les envoûtements médiatiques et renforcée par des récits illusionnistes des personnages diasporiques qui n'hésitent pas de vendre du rêve aux jeunes de Niodor. Obnubilé et ébloui par les lumières irradiantes de la télévision, comme le personnage de Madické, les habitants de Niodor voient en l'Europe un *El Dorado*, une utopie de liberté, une terre d'opportunités qu'il faut absolument atteindre. Guidés par ce qu'il convient de nommer un *malentendu du virtuel*, les villageois de Niodor « vivent dans le rêve d'autrui<sup>24</sup> », pour essayer de sortir d'une réalité locale écrasante.

Malheureusement – Fatou Diome le démontre – l'Europe, point de mire obsédant, n'est qu'une illusion d'optique : un mirage de la mondialisation. Les conditions d'accueil et le traitement réservés aux personnes immigrées met au défi toutes les ressources imaginatives. En effet, par le détour de la fiction, Fatou Diome problématise l'insoluble (?) question de la cosmocitoyenneté et de l'habitabilité du monde dans une ère réputée globale, marquée par le

---

<sup>23</sup> TARRIUS Alain, *La mondialisation par le bas : les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris, Balland, 2002.

<sup>24</sup> TONDA Joseph, *Afrodystopie. La vie dans le rêve d'autrui*, Paris, Karthala, 2022.

mouvement brownien des populations humaines. Elle éclaire d'un phare romanesque les grandes inégalités, les dissymétries et les politiques à géométrie variable qui structurent le village global et dont la métaphore suivante donne la teneur : « Sur la balance de la mondialisation, une tête d'enfant du tiers-monde pèse moins lourd qu'un hamburger » (*Le ventre*, p. 185). *Le ventre de l'Atlantique* est un récit bouillonnant qui décrit les mécanismes d'une mondialisation malheureuse<sup>25</sup> de perdants et de gagnants<sup>26</sup>, d'inimitié<sup>27</sup> et de brutalisme<sup>28</sup>. Par cette dénonciation, Fatou Diome en appelle à une altermondialisation, c'est-à-dire à un autre système-monde, humaniste et humanisant. Dans les termes de l'auteure sénégalaise, il s'agit de réinventer un monde par la puissance créatrice de la littérature : « L'écriture dit-elle est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords. [...] Je cherche mon pays là où on apprécie l'être additionné, sans dissocier ses multiples strates » (*Le ventre*, p. 254). La formule imagée dessine les contours d'une identité cosmocitoyenne, dans un monde où le droit de circuler et d'élire domicile où l'on veut est soumis au poids du passeport et du porte-monnaie, ainsi qu'à la couleur de la peau. Plus pertinemment, le propos de la narratrice dévoile l'éthos littéraire de Fatou Diome, pour qui la littérature doit servir à la réparation et à la construction des mondes alternatifs. Couronné du Prix des Hémisphères Chantal Lapicque<sup>29</sup> en 2003 puis du Liberaturpreis<sup>30</sup> en 2005, *Le ventre de l'Atlantique* est un plaidoyer pour une mondialisation humaine.

### **Emmanuelle Pireyre, *Féerie générale* (Editions de l'Olivier, 2012)**

*Féerie générale* est une métaphore d'un monde globalisé sans *archè* ni *telos*. Publié en 2012, le récit d'Emmanuelle Pireyre est une application romanesque des formes paroxystiques de numérisation et d'interconnexion généralisées de la société contemporaine où *tout* est en présence de *tout*. Il s'agit d'une glose enjouée sur les pratiques et les effets d'un hypercapitalisme qu'accompagne et soutient une surveillance accrue, une manipulation et une instrumentalisation des affects qui rendent le sujet contemporain étrange et étranger à lui-même, avec le risque de faire de lui un automate de consommation. *Féerie générale* est une capture

<sup>25</sup> GUENOLE Thomas, *La mondialisation malheureuse. Inégalités, pillage, oligarchie*, Paris, First, 2016.

<sup>26</sup> REDOR Dominique, *Les gagnants et les perdants de la mondialisation*, Paris, Economica, 2007.

<sup>27</sup> MBEMBE Achille, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016.

<sup>28</sup> MBEMBE Achille, *Brutalisme*, Paris, La Découverte, 2020.

<sup>29</sup> Ce prix est destiné à soutenir et à promouvoir le rayonnement et l'usage de la langue française à travers le monde. Il récompense des œuvres et des auteurs hors de la France métropolitaine.

<sup>30</sup> Prix annuel, décerné par un comité de lectrice à une écrivaine originaire d'Afrique, d'Asie ou de l'Amérique Latine.

d'écran de la mondialisation telle qu'elle se maintient, avec ce qu'elle a de plus désirable et de plus abject. Dans une alchimie dont elle seule a le secret, Emmanuelle Pireyre fait tenir ensemble des bouts de monde disparates, des personnages bigarrés, des sujets hétérogènes, allant de l'hyperfinanciarisation de l'économie du monde globalisé, à la résistance au *storytelling* en passant par la satire du tourisme discriminatoire. Par une technique de juxtaposition d'amorces différentes, une culture de dé-liaison, un style fragmentaire, Emmanuelle Pireyre fait croiser les parallèles. Véritable radioscopie romanesque, *Féerie générale* capte le rythme du monde globalisé dans sa complexité. Faite de micros-récits, la textilité du roman est une métaphore filée de la mondialisation. Sa forme donne à voir un patchwork et éprouve toute tentative de classification générique. Comme la mondialisation, *Féerie générale* est fondée sur une idée de dérégulation qui bouscule les codifications normatives du roman traditionnel. Il s'agit d'un *roman-seuil*<sup>31</sup>, au sens conceptuel de Joseph Tonda. Pour le socioanthropologue gabonais, le « seuil » renvoie à un espace interstitiel où on n'est ni dedans ni dehors, comme dans ce roman où les chapitres, en même temps qu'ils créent des frontières, constituent paradoxalement des portes d'entrée. Mais, ce qui intéresse dans la conceptualisation du « seuil » chez Tonda, c'est que ce lieu d'indétermination est générateur d'« éblouissements<sup>32</sup> », ou de *féerie* dans les termes d'Emmanuelle Pireyre. Car, à y regarder de près, « éblouissements » et « féerie » ont le même centre de pertinence sémantique : les deux notions renvoient à une forte irradiation de lumière et de couleurs et mettent en scène une société aux prises avec les « éclats<sup>33</sup> » de la mondialisation. Ainsi dit, si le texte n'offre pas de récit unique, encore moins d'intrigue linéaire, quelques séquences narratives peuvent être retenues dans le foisonnement d'histoires que propose Pireyre.

D'abord, Roxane, une jeune fille très atypique et introvertie. Elle se distingue par son indifférence à la tendance financière qui rythme le quotidien de nos vies en régime néolibéral – que la romancière projette jusque dans le microcosme de son école. En effet, les élèves sont présentés comme immergés eux-mêmes dans la spéculation financière et boursière, là où Roxane préfère la peinture animalière. Elle affirme sa préférence artistique à son père, qui voudrait l'inscrire dans une filière prometteuse, plus en adéquation avec le marché du travail.

Ensuite, il y a Batoule, une jeune musulmane, tout aussi atypique que Roxane. Batoule est une influenceuse qui joue du violoncelle, porte un *hijab* et donne des conseils de mode halals. Elle

---

<sup>31</sup> TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial. Critique de la politique des éblouissements*, Paris, Karthala, 2015.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> GLISSANT Edouard, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 193-194.

incarne une idée moderniste de la religion. Elle réfute certains dogmes qui travaillent à aliéner les religieux. Influenceuse de mode, la jeune femme incite les jeunes musulmanes à soigner leur apparence physique par le maquillage et par le port des talons : « A propos de la mode, Batoule avait l'habitude de rappeler qu'Allah ne nous a jamais demandé de nous habiller comme des sacs » (*Féerie*, p. 129). Dans sa gestualité émancipatrice, Batoule se fonde une intrigante devise existentielle : « Une cascade de glace ne peut constituer un mur infranchissable » (*Féerie*, p. 130).

Enfin peuvent s'ajouter à ce tableau synoptique l'histoire de Sven Tikkanen, un jeune doctorant qui abandonne ses travaux de thèse sur l'héroïsme contemporain, et celle de SunDog, un hacker qui travaille à éprouver les logiques de la société de surveillance et la tyrannie des algorithmes et des datas.

#### **In Koli Jean Bofane, *Congo Inc. Le testament de Bismarck* (Paris, Actes Sud, 2014)**

Le survol chronologique des œuvres du corpus se poursuit avec *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, œuvre de l'écrivain congolais In Koli Jean Bofane. Publié en 2015, le roman présente la mondialisation sous un angle multiscalair, au point d'être estampillé *roman de la mondialisation* par certains critiques : « Attention, grand livre ! Voici enfin le vrai roman de la mondialisation<sup>34</sup> », s'exclame *L'Express*. En effet, le récit est construit autour d'Isookanga, jeune Pygmée Ekonda qui fait effraction/infraction dans la mondialisation. Né dans la grande forêt de Mbandacka village, le jeune Pygmée, foncièrement technophile, décide de rompre avec les us et coutumes traditionnels, pour épouser le *mainstream*<sup>35</sup>. Par le biais d'un ordinateur-portable connecté, volé à Aude Martin, une jeune anthropologue venue dans la grande forêt à la faveur de l'inauguration d'un pylône de télécommunication, Isookanga découvre l'univers de la mondialisation dont il devient un agent de fonction : « je suis un mondialiste qui aspire à devenir mondialisateur » (*Congo Inc.*, p. 26), revendique-t-il. Porté par l'ambition et par le pouvoir de la technologie qui l'encapacite, le personnage quitte son village natal pour vivre l'expérience de la haute technologie à Kinshasa, lieu qu'il décrit comme une « ville globale<sup>36</sup>»,

---

<sup>34</sup> Congo Inc, Le testament de Bismarck, Rastignac Pygmée », [https://www.lexpress.fr/culture/livre/congo-inc-le-testament-de-Bismarck-rastignac-pygme\\_1545930.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/congo-inc-le-testament-de-Bismarck-rastignac-pygme_1545930.html).

<sup>35</sup> MARTEL Frédéric, *Mainstream. Enquête sur cette culture qui plaît à tout le monde*, Paris, Flammarion, 2010.

<sup>36</sup> SASSEN Saskia, *La Ville globale : New-York-Londres-Tokyo*, Paris, Descartes et Cie, 1996. Voir également à ce sujet MOUSSAVOU Emerica Daniel, « Villes globales. Imaginaires romanesques comme mobilier du monde »,

selon la catégorisation qu'en fait Saskia Sassen. Là-bas, il fait la connaissance d'une foultitude de personnages, entre autres, Zhang Xia, jeune chinois, abandonné par un patron véreux et cynique en plein Kinshasa. De cette rencontre impromptue, naît un partenariat entrepreneurial entre les deux personnages qui mettent en place une activité de vente d'eau minérale selon des logiques d'une « économie de l'attention<sup>37</sup> ». Les deux businessmen manipulent les symboles de la mondialisation, en s'appropriant le drapeau suisse qu'ils estampillent sur chaque sachet d'eau fabriqué sur place. La portée de cet acte est de manipuler l'attention des clients qui vouent un culte aux produits venus d'ailleurs. Puis, Isookanga fait la rencontre des *Shéghés*, jeunes enfants de rue, abandonnés à eux-mêmes, exposés à toutes les affres et à la violence urbaine dans toute sa teneur. Les *Shéghés* deviennent la famille d'accueil d'Isookanga, rejeté par la femme de son oncle. Puis, le jeune Pygmée fait la rencontre d'un commandant de guerre devenu par une « diplomatie de connivence<sup>38</sup> », directeur général du parc national de la Solanga. Cet extractiviste dans l'âme, qui n'a que faire de la préservation de l'environnement, brûle de mille feux pour exploiter les ressources du sol et du sous-sol, quitte à raser le parc dont il a la charge de préservation.

En véritable Rastignac, le jeune Pygmée s'allie avec tous ceux qui peuvent partager son projet de faire fortune dans la mondialisation, qu'importe leur moralité ! Le jeune pygmée est prêt à tout, même à défier son oncle maternel, gardien de la culture et de la forêt Ekonda, emporté qu'il est par son désir de mondialisation dans un véritable changement paradigmatique – dont ses réponses à ceux qui le questionnent décrivent bien la continuité entre « modernisation » (occidentale) et mondialisation :

Isookanga avait répondu le plus franchement possible et en avait profité pour exposer ses vues sur la modernité. Il avait tenté de convaincre son interlocutrice pour désenclaver la forêt en posant des pylônes de télécommunication partout, afin que chacun puisse être connecté au reste du monde. Ouvrir des autoroutes de l'information, certes mais ouvrir des autoroutes tout court, pour que les biens de consommation qui abondaient ailleurs puisse profiter à tous. La forêt, c'est quoi ? C'est rien ! avait-il soutenu (*Congo Inc.*, p. 28).

Le propos d'Isookanga traduit avec truculence la rage de réussite qui l'habite. Il dynamite au passage toutes les codifications traditionnelles et éprouve les logiques essentialistes qui

---

colloque international, *Réimaginer la ville postcoloniale. La ville comme lieu de lecture et de mise en sens de l'événement postcolonial*, Winnipeg, 7-8 avril 2022 dont les actes du colloque sont à paraître en septembre 2023.

<sup>37</sup> CITTON Yves, (dir.) *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?* Paris, La Découverte, 2014.

<sup>38</sup> BADIE Bertrand, *La diplomatie de connivence. Les dérives oligarchiques du système international*, Paris, La Découverte, 2013.

voudraient le confiner dans la grande forêt. Isookanga veut vivre avec les ressources (technologiques et consuméristes) de son temps. Armé de son ordinateur et prenant appui sur le jeu en ligne *Raging Trade* qui devient sa source d'inspiration et d'encapacitation, Isookanga pense et se représente la mondialisation comme un territoire des possibles où chacun peut devenir entrepreneur de soi et architecte du monde :

Quand on utilise des bits pour communiquer, qu'importe qu'on parle Pygmée, lapon ou japonais. A quoi bon quand il suffit de capter grâce au Wifi une connexion qui passe et goûter aux mêmes vibrations que n'importe qui, sur exactement les mêmes sites de réflexion. Être grand, ne pas l'être, qui s'en soucie quand seul le nombre des gigas est pris en compte ? La matérialité est devenue totalement obsolète. Dans l'univers mondialisé du monde virtuel, même le ciel ne constitue plus une limite (*Congo Inc.*, p. 22).

Toutefois, si Isookanga a une vision extatique et émancipatrice de la mondialisation, son enthousiasme est vite déçu à l'épreuve des réalités du terrain et de son expérience *in situ*. Loin des lumières irradiantes d'une *mondialisation par le haut* et de joailleries du *mainstream*, Isookanga fait la découverte d'une autre facette de la mondialisation, ténébreuse et souterraine. Ici, au Congo, il est question de brutalisme, d'extractivisme, de pillage, de viols, de guerres et de génocide. Le roman nous plonge dans « la mondialisation par le bas<sup>39</sup> », angle mort de la globalisation officielle, sublimée par le vernis médiatique qui monopolise l'image du décor. Le Congo romanesque est un espace « seuil » où les multinationales, les organisations internationales, l'élite politico-économique locale, le corps religieux entrent dans une complicité perverse, tournée essentiellement vers le pillage des minerais, faisant du Congo *une holding company* (Congo Inc.), un pays dystopique.

### **Michel Houellebecq, *Soumission* (Paris, Flammarion, 2015)**

*Soumission* de Michel Houellebecq est sans nul doute le roman le plus en vue de notre corpus, du fait du retentissement médiatique qu'il a suscité à sa sortie officielle, laquelle a coïncidé avec le tragique événement des attentats de Charlie Hebdo. Jusqu'ici, *Soumission* et Houellebecq ne cessent de nourrir des débats et de polariser les attentions<sup>40</sup>. Paru sous la forme

---

<sup>39</sup> TARRIUS Alain, *La mondialisation par le bas.*, *op.cit.*

<sup>40</sup> Nous faisons allusion à trois événements récents qui viennent encore de mettre Houellebecq et son œuvre sous le feu des projecteurs. D'abord, la plainte déposée près du tribunal de Paris par le franco-sénégalais Hadji Diagola qui accuse Houellebecq de plagiat. Selon l'accusateur, l'auteur à succès aurait manifestement plagié son roman *Soumission*, qui ne serait que la copie revue du manuscrit de Diagola, déposée chez Flammarion, par ailleurs éditeur de Michel Houellebecq, sous le titre, *Un musulman à l'Élysée* (<https://www.livreshebdo.fr/article/plainte->

d'une dystopie politique, le roman de Michel Houellebecq dessine le tableau d'une France sous emprise islamique, matérialisée par l'accession de Ben Abbas à la magistrature suprême. Issu du parti politique *La Fraternité musulmane*, le nouveau président de la République initie une transformation en profondeur du pays. De fait, les fondements républicains sont supplantés par une législation inspirée de la *charia* : retrait du droit du travail aux femmes, délaïcisation de l'espace public, islamisation de l'administration publique (tous les fonctionnaires doivent se convertir à l'islam pour continuer d'exercer leurs fonctions). En un mot, la France romanesque de Houellebecq est un pays déclassé, conquis et soumis par un régime islamique pour le moins prédateur et impérialiste. Or, la captivité de la France chez Houellebecq n'est pas forcément le seul fait de l'offensive musulmane, elle est plutôt la conséquence d'une collaboration *incestueuse* de l'élite politique française dont l'instinct individualiste, consumériste, économiciste et matérialiste a conduit à tisser des coalitions contre nature avec *l'ennemi islamiste*. Il s'agit en d'autres termes d'une politique de « connivence <sup>41</sup> » qui se traduit par une corruption instituée en règle de gestion étatique. Mais, bien plus que cette *bande de collabos* clairement identifiée dans le récit, le roman de Houellebecq pointe également un état d'avachissement généralisé du peuple français dont l'inaction crée un climat propice au projet d'anéantissement<sup>42</sup> du pays – état d'avachissement national imputé aux effets de la mondialisation.

Ainsi présenté, l'architecture narrative de *Soumission* fait clairement écho à la thèse de plus en plus répandue du « grand remplacement<sup>43</sup> », thèse introduite par Renaud Camus et reprise de

---

[et-plagiat-michel-houellebecq-vise-par-deux-affaires](https://actualite.com/article/110940/droit-justice/michel-perd-son-proces-contre-le-porno-qu-a-tourne-houellebecq). Ensuite, la polarisation de l'attention sur Houellebecq est due à l'*interview* accordée par le romancier à Michel Onfray et dont le contenu est paru dans la revue *Front Populaire*, sous le titre provocateur : « Fin de l'occident ? Houellebecq-Onfray. La rencontre ». Dans une conversation logorrhéique, Houellebecq ne manque pas de diaboliser la religion musulmane et ses pratiquants, servant ainsi l'idéologie romanesque de *Soumission* dans un registre non fictionnel. Un entretien qui a conduit à une actualisation critique de son œuvre par la classe politique, médiatique et universitaire française. Enfin, Houellebecq fait parler de lui à propos de sa collaboration filmique avec un producteur néerlandais, avec qui l'auteur français a trouvé un accord pour le tournage d'un film pornographique (<https://actualite.com/article/110940/droit-justice/michel-perd-son-proces-contre-le-porno-qu-a-tourne-houellebecq>).

<sup>41</sup> BADIE Bertrand, *La diplomatie de connivence*. op.cit.

<sup>42</sup> A la suite de son tumultueux roman *Soumission* qui a défrayé la chronique, Michel Houellebecq publie *Anéantir* en 2019, aux éditions Flammarion. Mis en regard, les deux romans créent un effet de gradation ascendante. Après la soumission, le peuple français fait plus brutalement l'objet d'un anéantissement total. Il y a donc une sorte de processus de dépérissement de la société occidentale envisagée par les romans de Houellebecq qui conseille à ses lecteurs de le lire de manière ordonnée et diachronique, pour accéder à la pertinence de son œuvre et de sa pensée.

<sup>43</sup> CAMUS Renaud, *De l'in-nocence. Abécédaire*, Neuilly-sur-Seine, Editions David Reinharc, 2010. ; *Le Grand Remplacement*, Neuilly-sur-Seine, Editions David Reinharc, 2011. ; *L'Homme remplaçable*, Plieux, chez l'auteur, 2012. ; *Le Changement de peuple*, Plieux, chez l'auteur, 2013.

manière logorrhéique par les mouvements se réclamant souverainistes, nationalistes voire autochtonistes. En effet, dans une sorte de populisme en régime romanesque, Houellebecq prolonge et scénographie l'accomplissement du scénario de Renaud Camus, c'est-à-dire le remplacement des populations (censément) autochtones par des peuples issus de l'immigration. Le lien de pertinence d'une telle mise en scène se situe au niveau de l'imaginaire de la mondialisation relayée par *Soumission*. En effet, loin de favoriser la construction d'un « village planétaire », fondé sur la transcendance des isolats territoriaux, identitaires voire civilisationnels, la mondialisation houellebecquienne est un véritable *choc de civilisations*<sup>44</sup> envisagé, comme chez Huntington, sous le prisme de la religion. L'auteur – qu'on a du mal à dissocier de son narrateur – fait de la mondialisation un espace de prédation et d'hyperconcurrence où les civilisations les plus violentes et les plus conquérantes absorbent les plus faibles. Dans cette échelle de pouvoir, le romancier présente la civilisation euro-occidentale comme une des plus passives, incapable de faire face à l'assaut islamique. En d'autres termes, le délitement de la civilisation occidentale serait due à sa lâcheté et à son ethos inhibitionniste, mais surtout à sa xénophilie. Dans une discussion récemment accordée à Michel Onfray, Houellebecq soutient et renforce la vision d'un Occident amorphe, incapable de résister à un islam conquérant dont le projet clairement avoué est de coloniser l'Europe et de la soumettre. L'interlocuteur d'Onfray exprime son pessimisme et ne voit le salut en aucune force, même pas dans le féminisme dont on dit pourtant la vigueur et l'engagement : « les féministes occidentales ne sont pas si dangereuses que ça, elles sont aussi lâches que les hommes occidentaux, tout aussi prêtes à se soumettre<sup>45</sup> ». Un tel énoncé confirme, s'il en était encore besoin, la perception chaotique de l'Occident que Houellebecq entretient au fil des œuvres et des discours.

Décadent, antimoderne et antimondialiste, Houellebecq dépeint une fin de l'Occident intimement liée au triomphe d'une mondialisation capitaliste qui a réussi à installer un nihilisme spirituel au sein de la société française en particulier, et dans le monde occidental en général. L'hypermatérialisme se pose dès lors comme alternative à l'absence d'un fondement spirituel puissant, levier d'une civilisation vivante. On l'aura compris, la soumission de la France à l'islam s'inscrit dans une perspective de *volonté de puissance* nietzschéenne, dans la mesure où le vide religieux qui caractérise ce pays fertilise le terrain de l'islamisme. De l'avis

---

<sup>44</sup> HUNTINGTON Samuel P., *Le choc des civilisations*, Paris, Editions Odile Jacob, 1997.

<sup>45</sup> HOUELLEBECQ Michel, ONFRAY Michel, « Fin de l'occident ? Houellebecq-Onfray. La rencontre », *Front Populaire*, Hors-série, n°3, p. 30.

de l'auteur, la laïcité ne saurait constituer un socle de croyance suffisamment solide pour contrer les offensives d'un islam manifestement impérialiste :

Le pire c'est qu'on continue avec la laïcité, à laquelle nous avons de plus en plus cessé de croire. C'est absurde, on ne peut combattre une croyance forte qu'avec une autre croyance forte, c'est-à-dire une autre religion. Mais imposer la laïcité, croyance faible, à des musulmans, cela ne peut pas fonctionner. Si on ne dispose pas, dans son stock culturel, d'une religion dans sa phase agressive, la seule solution est de vivre côte à côte, d'essayer d'atteindre une relative indifférence mutuelle qui peut permettre une coexistence sans conflit<sup>46</sup>.

Le propos de Houellebecq ne souffre d'aucune ambiguïté. Si dans le roman, le processus d'islamisation de la France se déroule sans heurts et que l'islam y est dépeint comme une religion plutôt douce, il faut cependant lire au-delà du signe et décentrer la focale pour comprendre que cette douceur apparente est bien plus pernicieuse que n'importe quelle forme de brutalisme. Il faut rappeler que le propre de tout totalitarisme est de se déguiser, de vernir ses dehors constitutifs, de se rendre désirable afin de mieux s'insinuer partout, sans susciter de potentielle résistance. Il n'est point question de ce point de vue d'une poétisation de l'islam dans *Soumission*, comme le verraient certains analystes. Le roman est plutôt un appel à la résistance et à la confrontation. A travers son personnage principal, définitivement désubstantialisé et en plein flottement, l'auteur dresse le tableau d'une France dont les fondements sont détruits. François, le protagoniste et narrateur, est un jeune universitaire amorphe, sans aucune consistance. Comme frappé d'un syndrome de transagisme, il se caractérise par une décadence et par un manque d'agentivité notable. Obsédé par Karl Joris Huysmans, François semble vivre à des années-lumière de son temps. Résigné, le professeur de littérature finit *probablement* par se convertir à l'islam pour des questions matérielles, mais surtout par faiblesse et passivité spirituelles. Or, ce diagnostic d'une France exsangue incarnée par François est un appel à une prise de conscience de la menace qu'il faut renverser et contre-scénariser. Dans ce sens, la soumission houellebecquienne est une anticatástase puisque, visiblement, l'auteur fictionnalise l'inverse de ce qu'il souhaite pour mieux le contrer. D'ailleurs, le choix de la dystopie est significatif. *Soumission* n'est pas qu'une simple fiction, c'est un roman qui féconde et diffuse un imaginaire politique (dont il émane). Par ses propriétés hyperboliques, le roman d'anticipation dystopique a des visées performatives et pragmatiques. En l'espèce, la prose houellebecquienne s'attaque à un islamisme qu'il présente comme une conséquence de la mondialisation responsable du délitement occidental. La mondialisation

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 31.

devient tout de suite un espace de friction, voire de fractionnement, puisqu'elle se formule en termes de « choc de civilisations<sup>47</sup> ». Houellebecq soutient dès lors l'hypothèse d'une mondialisation « occidentalophage<sup>48</sup> » induite par une immigration de masse. Mais, comme il a déjà été énoncé, une dystopie n'est pas neutre, c'est un générateur d'action. Décrire une mondialisation dangereuse sur fond d'instrumentalisation communautaire est un appel implicite à l'émergence de *politiques d'inimitié*<sup>49</sup>, à un déploiement des dispositifs de fragmentation et d'emmurements, réels ou imaginaires :

Je crois que le souhait de la population française de souche, comme on dit, ce n'est pas que les musulmans s'assimilent, mais qu'ils cessent de les voler et de les agresser, en somme que leur violence diminue, qu'ils respectent la loi et les gens. Ou bien, autre bonne solution, qu'ils s'en aillent<sup>50</sup>.

Le propos de Michel Houellebecq, tenu à la faveur d'un échange accordé à Michel Onfray, explicite et prolonge son intrigue romanesque. Chez Houellebecq, il n'est nullement question d'une critique de la mondialisation qui déboucherait sur un plaidoyer d'une altermondialisation. Il s'agit bien au contraire d'une contre-mondialisation voire d'une impossibilité et d'un refus de la « Relation<sup>51</sup> ». Pour reprendre les termes d'Alexandre Gefen, *Soumission* est une affaire politique<sup>52</sup> dont la prose, les mimes, les échos et le discours bien rôdé, le narratif enjoué, les accointances et les prises de position, quoique souvent ambivalentes, classent sans ambiguïté Houellebecq dans la catégorie des auteurs de « l'extrême-droite littéraire<sup>53</sup> », selon la formule de François Krug. S'il est admis que le discours fictionnel n'engage pas toujours son auteur, puisque porté par des êtres de papiers, comme s'en défend Houellebecq lui-même (« Je ne défends pas de thèses, je mets des personnages dans une situation donnée<sup>54</sup> »), il serait toutefois difficile et naïf de délier le Houellebecq interviewé de son œuvre et de sous-estimer l'impact de sa pensée et de ses fictions dans et sur le monde. Mieux, par un jeu de réversibilité devenu presque une identité auctoriale, la soumission dont parle Houellebecq est à envisager dans un renversement de l'image. Dans ce cas, pour faire monde, les populations non autochtones sont

---

<sup>47</sup> HUNTINGTON Samuel P., *op.cit.*

<sup>48</sup> Forgerie lexicale traduisant le fait de « manger l'occident ». Dans ce sens, la mondialisation dans ses ressorts multiculturels est décrite par les théoriciens conspirationnistes comme un laboratoire de manipulation et de modification génétiques.

<sup>49</sup> MBEMBE Achille, *Politiques de l'inimitié*, Paris, *La Découverte*, 2018.

<sup>50</sup> HOUELLEBECQ Michel, ONFRAY Michel, *op.cit.*, p. 31.

<sup>51</sup> GLISSANT Edouard, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>52</sup> GEFEN Alexandre, *La littérature est une affaire politique*, Paris, Editions L'Observatoire, 2022.

<sup>53</sup> KRUG François, *Réactions françaises. Enquêtes sur l'extrême droite littéraire*, Paris, Seuil, 2023.

<sup>54</sup> HOUELLEBECQ Michel, « Je ne suis pas un idéologue », propos recueilli par Nelly Kaprièlan, *Les Inrockuptibles*, n°998, 14 janvier 2015.

appelées non plus à s'intégrer, encore moins à s'assimiler mais plus intensément à se soumettre : « ou bien, autre bonne solution, qu'ils s'en aillent<sup>55</sup> ».

Au sortir de cette présentation du corpus, il importe de souligner le caractère imaginaire de la mondialisation. Du fait de son épaisseur signifiante et de l'idiosyncrasie poétique de chaque romancier, la mondialisation fait l'objet d'une opération de diégétisation et de scénographie éclectiques.

Dès lors, il convient désormais de procéder à l'élucidation terminologique et de déterminer notre positionnement critique quant aux usages du vocabulaire de la mondialisation.

### **Elucidation terminologique et positionnement critique**

Les premières implications littéraires de la mondialisation remontent à plus de deux siècles, avec la *Weltliteratur* de Goethe dont le projet fut de définir un corpus de classiques et/ou chefs-d'œuvre de nature à constituer un patrimoine de l'humanité. Il est de ce fait clair que la littérature a toujours fait du « monde son langage<sup>56</sup> », et que la présence de la thématique dans le champ des Lettres ne date pas d'aujourd'hui. Notre propos s'inscrit dès lors dans une opération critique qui passe par une élucidation terminologique, considérant que si les premiers signes de la mondialisation en contexte littéraire remontent à Goethe, force est de constater que les approches, les formulations et les orientations prises par la notion au fil des ans et des encres ont évolué et nécessitent une actualisation herméneutique.

A grands traits, l'étude de la mondialisation dans le cadre de notre recherche porte sur deux grands axes conceptuels dont les rationalités produites – si elles se croisent – peuvent néanmoins renfermer des nuances : la *mondialisation extradiégétique* dont la portée est plus *sociologique et politique* et la *mondialisation intradiégétique* dont les enjeux sont davantage *esthétiques et poétiques*. Alors que la première catégorie terminologique est davantage axée sur la dimension contextuelle de la mondialisation, notamment sur le décloisonnement des espaces littéraires, la traduction, les circuits de circulation et les moyens de diffusion de la littérature, la seconde quant à elle s'intéresse plus au texte. Elle tire sa pertinence sur l'étude des effets et des reflets du phénomène dans les contenus, elle est attentive à la manière dont la mondialisation sous-tend et soutient le texte en déterminant sa tension narrative. Il s'agit en d'autres termes

---

<sup>55</sup> HOUELLEBECQ Michel, ONFRAY Michel, *op.cit.*, p. 31.

<sup>56</sup> MABANCKOU Alain, *Le monde est mon langage*, Paris, Points, 2017.

de pointer une esthétique de la mondialisation *dans* et *par* l'écriture, puisque, pour Maylis de Kerangal, « le roman a la capacité de faire de la mondialisation une expérience sensible, d'en incarner les figures, de donner corps à la mondialisation<sup>57</sup> ». En d'autres mots, il s'agit de voir comment l'infrastructure/intrastructure romanesque peut refléter dans son ordonnancement interne le phénomène de globalisation dans les multiples facettes de sa sémiotité.

Dès lors, il nous revient de décliner les ressorts des mondialisations *extradiégétique* et *intradiegétique* par la définition d'un cadre théorique qui en fixe la matière et la manière.

## Cadre théorique

Tout travail de recherche doit impérativement s'inscrire dans un cadre théorique susceptible de garantir la cohérence et la lisibilité de l'entreprise heuristique ; c'est-à-dire, d'en soutenir l'acceptabilité rationnelle.

La catégorie conceptuelle de « littérature-monde » que nous nommons *mondialisation extradiégétique* puise ses fonts baptismaux dans la *Weltliteratur* de Goethe dont elle constitue l'avatar contemporain. Dans son concept non normatif de *Weltliteratur*, le théoricien allemand dessine déjà les contours d'un espace littéraire transnational. Loin des récupérations idéologiques qu'en font les historiens de la littérature allemande qui vident le concept de son sens originel et en détournent l'usage, l'universel littéraire goethien se décline comme un véritable carrousel à visée humaniste. Dans sa conceptualisation, la *Weltliteratur* entend se déployer à trois niveaux de gestualités. Dans un premier temps, Goethe pense à la traduction des œuvres pour favoriser leur circulation et leur réception dans des sphères linguistiques différentes. En effet, la traduction est ici une véritable arme au service de la vulgarisation de la littérature. On se souviendra du propos d'Umberto Eco qui érige la traduction au rang de langue européenne et, par extension, celle du monde : « la langue de l'Europe, c'est la traduction », déclare-t-il. Il répond implicitement aux prophètes de l'anglicisation du monde, qui veulent imposer l'anglais comme *lingua franca*. La position de Goethe est visionnaire, puisque, près de trois siècles derrière lui, la traduction constitue un des grands enjeux culturels et sociétaux de la mondialisation contemporaine. Dans un second temps, le père de la littérature mondiale axe

---

<sup>57</sup> DE KERANGAL Maylis, « Le roman a la capacité de faire de la mondialisation une expérience sensible », [www.lyoncapitale.fr/culture/maylis-de-Kerangal-le-roman-a-la-capacite-de-faire-de-la-mondialisation-une-experience-sensible](http://www.lyoncapitale.fr/culture/maylis-de-Kerangal-le-roman-a-la-capacite-de-faire-de-la-mondialisation-une-experience-sensible).

sa vision sur l'information. Pour lui, l'étude des œuvres issues d'autres spacialités que la sienne est un puissant moteur de la *Weltliteratur*. Il faut de ce pas, consolider et multiplier les instances de médiation littéraires susceptibles de porter l'écho des œuvres au-delà des frontières nationales. Enfin, Goethe envisage le contact personnel entre lettrés de diverses nations, pour raffermir les liens et surtout pour créer les conditions d'une véritable coopération.

Cependant, s'il est clair que la *Weltliteratur* est au fondement de la littérature-monde, force est de constater que la mondialisation dont il est ici question se formule en termes extradiégétiques, puisque les visées de cette entreprise sont plutôt sociologiques, politiques voire géopolitiques. On pourrait par exemple capter des échos souterrains entre le projet goethien de la *Weltliteratur* et l'encyclopédisme chez Denis Diderot dont le principe est de rassembler une totalité éparpillée de connaissances. En cela, la littérature universelle de Goethe porte les germes d'un encyclopédisme littéraire. Mieux, il s'agirait à certains égards d'un cosmopolitisme littéraire dont le premier et principal écueil serait de pratiquer une littérature par « le haut », qui ne tiendrait pas compte de la diversité des expressions et des formes. Cette mondialisation littéraire s'inscrit par ailleurs dans le contexte philosophique européen de plusieurs décennies de propositions idéalistes et de débats autour des principes du cosmopolitisme, de la « monarchie universelle », de la « paix perpétuelle » et du « doux commerce » (de l'abbé de Saint-Pierre à Kant en passant par Montesquieu et Rousseau, entre beaucoup d'autres).

C'est d'ailleurs ce que problématise Pascale Casanova dans sa célèbre *République mondiale des Lettres*, dont l'un des points saillants consiste à interroger la place des littératures francophones dites des marges au sein du patrimoine littéraire mondial. Ce qui se trouve posé en filigrane, c'est la circulation, la réception et la valorisation des œuvres issues des périphéries par les instances de légitimation littéraires centripètes, qui peinent à décentrer la focale dans un espace pourtant mondialisé. Dans un ton ironique qui n'annihile cependant pas la gravité et le sérieux du questionnement, Christophe Pradeau et Thiphaine Samoyault formulent une interrogation oratoire « où est la littérature mondiale ?<sup>58</sup> », pour marquer les paradoxes structurants d'une littérature franco-française qui semble résister à « la précipitation historique<sup>59</sup> », se faisant passer pour le « méridien de Greenwich » d'une littérature pourtant dite mondiale et pratiquée dans un monde globalisé. Comme chez Goethe, Casanova, Pradeau et Samoyault s'intéressent eux aussi à la sémiosis environnante plutôt qu'à la diégèse, c'est-à-

---

<sup>58</sup> PRADEAU Christophe, SAMOYAUULT Thiphaine, *Où est la littérature mondiale ?* Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2005.

<sup>59</sup> GLISSANT Edouard, *Poétique de la Relation*, *op.cit.*

dire à la manière dont les implications multiformes de la mondialisation informent l'expérience scripturaire et contaminent les contenus littéraires, au point parfois de féconder des formes nouvelles. Dans la même approche dite « mondialisation de la littérature », ou *mondialisation extradiégétique*, figure le collectif des 44 écrivains indifférenciés (francophones et français) qui signent à l'encre de la révolte, un manifeste qui a secoué le champ littéraire *francophone*. Publié dans les colonnes du journal *Le Monde* en 2007 sous le métayage de Jean Rouaud et de Michel Le Bris, le *Manifeste pour une littérature-monde en français* porte une revendication politique de la francophonie. Il s'agit, dans les termes des auteurs, de faire advenir « une constellation où le centre est « relégué au milieu d'autres centres<sup>60</sup> ». Dans une revendication géopolitique, les auteurs francophones subsahariens en appellent à la refonte des cartographies et à un nivellement des hiérarchies entre la France (centre) et ses périphéries, pour qu'advienne une *postfrancophonie* multipolaire. Il est clair que, dans ce cas de figure, la mondialisation est une fois de plus approchée dans une perspective spatiale et politique, le phénomène étant appréhendé comme un espace ductile au service d'une interconnexion et d'un décloisonnement entre champs littéraires autrefois parcellisés. Dans les termes d'Edouard Glissant, la littérature-monde en français renvoie à un « Tout-Monde<sup>61</sup> » dont la « Relation<sup>62</sup> » constitue le fil d'Ariane souterrain. L'espace littéraire de la littérature franco-francophone en contexte de globalisation s'envisage dans une sorte d'hybridité, fruit du mouvement et des rencontres intenses, des complexités, des mosaïques qui rendent illusoire les théories essentialistes et séparatistes. Cet espace est celui d'un « seuil<sup>63</sup> » qui éprouve les notions souvent galvaudées de « centre » et de « périphérie », d'« ici » et d'« ailleurs ». Ce seuil est balayé par les flux et les mouvements d'une société en constantes mutations, conduisant Ottmar Ette à parler de « littératures sans domiciles fixes<sup>64</sup> » et d'un espace littéraire « transareal<sup>65</sup> ». Pourtant, si une petite lueur d'espoir semble percer l'épaisse brume qui enveloppe l'espace littéraire français, avec une attention récente accordée aux littératures africaines par le triomphe de Mohamed Mbougar Sarr au Prix Goncourt 2021, la tension entre le centre et sa périphérie reste vive et perceptible dans ce propos d'Alain Mabanckou empreint d'hardiesse :

Les lettres francophones ne sont vues que sous l'angle de leur utilité,  
de ce qu'elles apportent à la langue française. On leur dénie toute

<sup>60</sup> « Manifeste pour une “littérature-monde” en français », *Le Monde des livres*, 16 mars, 2007.

<sup>61</sup> GLISSANT Edouard, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997.

<sup>62</sup> GLISSANT Edouard, *Poétique de la relation*, *op.cit.*

<sup>63</sup> TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial*. *Op.cit.* p. 9.

<sup>64</sup> ETTE Ottmar, *TransArea. Une histoire littéraire de la mondialisation*, Trad. Chloé Chaudet, Paris, Classiques Garnier, 2019.

<sup>65</sup> *Ibid.*

utilité, toute autonomie, tout projet esthétique détaché de cette mission encombrante de médecin de guerre qui soigne les plaies d'une enlisée dans son affrontement aveugle avec l'ennemie bien désignée, la langue anglaise. [...] En quoi la langue française aurait-elle besoin d'un service de sécurité, de veilleurs de nuits ? En quoi serait-ce uniquement aux auteurs venus d'ailleurs d'exécuter cette besogne de subalterne ? La vérité est là, indubitable : aucune littérature ne peut se contenter d'un rôle d'officier d'ordonnance. On n'écrit pas pour sauver une langue, mais justement pour en créer une.<sup>66</sup>

Les littératures dites francophones veulent sortir de la *minorité* et du piège géographique dans lesquels les institutions littéraires françaises les ont jusqu'ici maintenues. La littérature-monde actualise de ce fait des polarités symboliques qui ont toujours structuré le champ littéraire français, tel qu'il est esquissé par Pierre Bourdieu dans *Les Règles de l'art*<sup>67</sup>.

La deuxième orientation quant à elle accorde un intérêt particulier au statut littéraire de la mondialisation promue au rang d'objet narratif. Elle est sensible et attentive à la manière dont les contenus romanesques sont affectés par la mondialisation, lorsqu'ils n'en sont pas tout simplement des émanations directes. La mondialisation *intradigétique* de ce fait questionne la textilité du roman, dont les stratégies et les intentions énonciatives, les pratiques d'écritures, les thématiques abordées, les postures auctoriales et les formes des œuvres reflètent les logiques aspectuelles de la mondialisation. Dans les termes de Steeve Renombo, la perspective d'une saisie esthétique de la mondialisation commande de s'intéresser « au graphe complexe des saillies et innovations stylistique et rhétorique, c'est-à-dire, au coefficient de littérarité<sup>68</sup> ». Il s'agit donc d'interroger les modes d'inscription, de présence et de trans-figuration de la mondialisation, en s'intéressant à la manière dont les dynamiques à l'œuvre (flux, circulation, hybridité, virtualité, transmédiabilité, furtivité, ductilité, transversalité, polyphonie) convertissent par exemple les structures canoniques du roman.

Plusieurs travaux cartographient cette tendance poétique et esthétique de la mondialisation. Nous retiendrons quelques références exemplaires, en commençant par l'œuvre collective intitulée *Résistances du local et apories du global. La littérature française à l'épreuve de la*

---

<sup>66</sup> MABANCKOU Alain, « Le chant de l'oiseau migrateur », Michel Le Bris, Jean Rouad (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007, p. 55-66, p. 59-60.

<sup>67</sup> BORDIEU Pierre, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>68</sup> RENOMBO Steeve, « L'hospitalité dans la langue », Flavien Enongoué, Patrick Mouguiama-Daouda (dir.), *La francophonie en procès. Quelques pièces gabonaises du dossier*, Paris, Descartes & Cie, p. 39-58, p. 45.

*mondialisation*<sup>69</sup> dont les contributions stimulantes de grandes figures des études littéraires contemporaines, à l'instar de Dominique Viart, Pascal Mougin, Amory Dehoux et de José Domingues de Almeida, fournissent d'intéressants outils analytiques et méthodologiques de *la mondialisation intradiégétique*. L'œuvre met par exemple un accent particulier sur l'approche thématique, en montrant comment les sujets abordés dans les œuvres de l'extrême-contemporain ont évolué et sont intimement liés aux enjeux de la mondialisation : consumérisme, montée de l'immatériel, urbanités globales, productivité et compétitivité frénétiques, empire de la vitesse, spéculation financière, terrorisme, extractivisme, écoloptysies, transhumanisme, féminisme, datification et algorithmisation généralisée des sociétés, etc. C'est une approche thématique (inradiégétique) que Dominique Viart privilégie, entre autres grilles analytiques possibles (extradiégétiques) du phénomène :

L'impact de la mondialisation peut en effet se mesurer à plusieurs niveaux. On peut traiter des bouleversements induits par cette mondialisation en termes de production, de diffusion, et de distribution de la littérature : les concentrations éditoriales, la marchandisation des produits culturels, le commerce numérique, la crise de la librairie...modifient les données économiques de ce marché et ne sont pas sans répercussion sur les livres proprement dits, sur leur publication et leur survie. Mais cela relève d'études économiques et ce n'est pas ici mon sujet. On peut, à l'inverse, non pas traiter de l'influence des données macroéconomiques sur la littérature, mais de la manière qu'a la littérature d'envisager ces phénomènes. La perspective est alors thématique<sup>70</sup>.

L'imaginaire de la mondialisation peut également puiser ses ressources théoriques dans les travaux de Michel Collomb, spécialiste des *romans d'époque*. Dans un article intitulé « Un petit air du Japon : mondial et local dans le cycle de Marie de Jean Philippe Toussaint<sup>71</sup> », l'universitaire français présente l'espace romanesque contemporain comme un miroir du monde globalisé dont le matériau de construction n'est rien d'autre que l'écriture. Il s'intéresse entre autres à l'agentivité des personnages, qu'il décrit comme « des champions et des championnes

---

<sup>69</sup> COUTINHO Ana Paula, FATIMA DE OUTEIRINHO Maria, DOMINGUES DE ALMEIDA José (dir.), *Résistances du local et apories du global. La littérature française à l'épreuve de la mondialisation*, Editions Le Manuscrit, Paris, 2017.

<sup>70</sup> VIART Dominique, « Marges du monde, marges des langues, marges des temps : les provinces d'une littérature-monde en français », *Résistances du local et apories du global, op.cit.*, p. 17-41, p. 18.

<sup>71</sup> COLLOMB Michel, « Un petit air du Japon : mondial et local chez Jean Philippe Toussaint, [https://www.academia.edu/33419973/Un\\_petit\\_air\\_du\\_Japon\\_mondial\\_et\\_local\\_chez\\_Jean\\_Philippe\\_Toussaint](https://www.academia.edu/33419973/Un_petit_air_du_Japon_mondial_et_local_chez_Jean_Philippe_Toussaint) »

de l'interconnexion globale [...] agents et bénéficiaires de la mondialisation puisqu'ils développent leurs activités professionnelles à la faveur de la libéralisation des échanges<sup>72</sup> ». En d'autres termes, les protagonistes du roman de la mondialisation – à en croire Collomb – incarnent l'idéologie de la globalisation économique, en même temps qu'ils s'inscrivent dans une modernité liquide,<sup>73</sup> renforcée par une virtualisation progressive de la vie.

Dans notre corpus, les personnages sont dans un processus de datification, espèces de *corps-seuils*, qui habitent aussi bien l'espace numérique que réel. D'ailleurs, pour le cas d'Isookanga, personnage central de *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, c'est grâce au monde virtuel qu'il réussit à trouver sa pleine mesure romanesque et à prendre possession de son destin, longtemps embrigadé par les pesanteurs sociologiques :

Quand on utilise des bits pour communiquer, qu'importe qu'on parle Pygmée, lapon ou japonais. A quoi bon quand il suffit de capter grâce au Wifi une connexion qui passe et goûter aux mêmes vibrations que n'importe qui, sur exactement les mêmes sites de réflexion. Être grand, ne pas l'être, qui s'en soucie quand seul le nombre des gigas est pris en compte ? La matérialité est devenue totalement obsolète. Dans l'univers mondialisé du monde virtuel, même le ciel ne constitue plus une limite (*Congo Inc.*, p. 22).

Dans la même perspective, les productions de Chloé Chaudet sur la mondialisation constituent une véritable boîte à outils pour étudier et comprendre l'éthos discursif du phénomène mondialisant dans les œuvres romanesques. De sa thèse de doctorat<sup>74</sup>, en passant par la traduction française du livre d'Ottmar Ette (*TransAera. Une histoire littéraire de la mondialisation*<sup>75</sup>) pour arriver aux *Écritures de l'engagement par temps de mondialisation*<sup>76</sup>, Chloé Chaudet montre comment les œuvres actuelles, sans sacrifier les exigences d'une forme littéraire, s'élaborent et se pensent à travers la mondialisation, mobilier du contemporain. La résurgence de la notion d'*engagement*, dont elle reprend les propriétés sartriennes tout en l'actualisant, marque une tension de re-sociologisation du roman contemporain, largement

---

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> BAUMAN Zygmunt, *Le présent liquide*, Paris, Seuil, 2007.

<sup>74</sup> La thèse de doctorat de Chloé Chaudet a porté sur « L'engagement littéraire contemporain ou la dénonciation d'un inacceptable : éléments pour une poétique transculturelle ». Le travail a été mené sous la direction de Anne Tomiche et de Manfred Schmeling, Université Paris 4.

<sup>75</sup> Traduction française de l'œuvre du théoricien allemand Ottmar ETTE, *TransAera. Une histoire littéraire de la mondialisation*, Paris, Garnier, 2019.

<sup>76</sup> CHAUDET Chloé, *Écritures de l'engagement par temps de mondialisation*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

partagée dans la critique actuelle. Dans cette perspective peuvent s'adjoindre les réflexions de Sonia Florey qui traitent de *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale* :

l'essai convoque le discours économique et managérial, les théories postmodernes et néolibérales auxquelles s'affronte la littérature actuelle. Il interroge sa manière d'en traiter, ausculte les formes nouvelles inventées à cet effet, et montre comment, entre implication sociale, posture d'auteur et dispositifs inédits, les écrivains inventent les voies d'une nouvelle critique sociale<sup>77</sup>.

Par la parodie du discours néolibéral, et par la scénarisation des données macroéconomiques, l'auteure immerge le lecteur dans les réalités obscures du fonctionnement des structures de la mondialisation capitaliste, pour lui donner un ressenti plus ou moins net des choses, afin d'éveiller son sens critique. C'est dire les propriétés du savoir romanesque, qui interrogent la mondialisation dans tout ce qu'elle a de plus sinueux, de plus inaccessible, afin de la révéler et de faire saillir ses points les plus sombres.

L'espace « francophone » d'Afrique subsaharienne n'est pas en reste dans l'étude de la mondialisation en régime littéraire. En effet, l'on peut identifier une littérature abondante qui problématise la mondialisation intradiégétique. On pourra par exemple orienter la lecture vers l'œuvre dirigée par Kasereka Kavwahirehi *Imaginaire africain et mondialisation. Littérature et cinéma*<sup>78</sup>, qui esquisse « une analytique de la mondialisation par la littérature qui passe d'abord et avant tout dans l'écriture, à travers les stratégies d'écriture<sup>79</sup> ». Plus efficacement, le livre aborde globalement la notion d'imaginaire de la mondialisation en éclairant le phénomène de plusieurs phares. En effet, une des grandes inflexions de ce livre consiste à traiter la mondialisation sous l'angle de la réception, montrant comment le phénomène peut être différemment senti et scénographié par différents auteurs, au point où Xavier Garnier fait de la littérature locale africaine « un laboratoire pour une mondialisation littéraire<sup>80</sup> ».

Par ailleurs, la lisibilité de la mondialisation peut s'envisager à partir des réflexions menées par Yves Clavaron, notamment dans son livre *Francophonie, postcolonialisme et mondialisation*<sup>81</sup>. Si l'essentiel de la démonstration de Clavaron porte sur les aspects historiques de la

---

<sup>77</sup> FLOREY Sonya, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2013, quatrième de couverture.

<sup>78</sup> KAVWAHIREHI Kasereka (dir.), *Imaginaire africain et mondialisation. Littérature et cinéma*, Paris, Le Harmattan, 2009.

<sup>79</sup> KAVWAHIEREHI Kasereka, « Que peut la littérature en contexte de mondialisation ? Simples prolégomènes à une analytique de la mondialisation », *Imaginaire africain et mondialisation, op.cit.*, p. 24.

<sup>80</sup> GARNIER Xavier, « Les littératures locales en Afrique : laboratoires pour une mondialisation littéraire », Assia Belhabib (dir.), *Littératures et altérité*, Rabat, Editions OKAD, p. 193-203.

<sup>81</sup> CLAVARON Yves, *Francophonie, postcolonialisme et mondialisation*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

mondialisation, il est toutefois observable qu'il s'intéresse à la dimension poétique des romans francophones à partir desquels il postule une *écocritique postcoloniale*. Dans les faits, Yves Clavaron accorde une attention particulière à la manière qu'ont certains romanciers africains de problématiser la question environnementale par l'usage de la prosopopée et de la personnification. Les cas de Patrice Nganang et Amadou Kourouma dont il étudie les scénographies énonciatives des œuvres qui recourent à la figure animale comme voix narrative sont fort éclairants. Cette façon de faire, dit-il, consiste à « dépenser l'eurocentrisme et à déconstruire le logocentrisme dans une forme littéraire originale<sup>82</sup> ».

Après avoir survolé diverses régions de perception de la mondialisation littéraire, il importe à présent de s'intéresser à d'autres champs disciplinaires dont les études peuvent aider à mieux cerner le phénomène de globalisation dans son épaisseur signifiante. Dès lors, le concept opératoire de « coupe agentielle<sup>83</sup> » tel qu'il se trouve mobilisé par l'archéologue des médias Yves Citton peut générer des savoirs éclairants. En effet, la *coupe agentielle* permet de comprendre la manière dont les imaginaires sont construits, vulgarisés et médiatisés. La mondialisation étant une réalité complexe, et ne pouvant se saisir dans sa totalité, sa représentation fait l'objet des coupes subjectives qui sont performées de manière à donner corps à cette abstraction réelle. Dès lors, la profusion des images du phénomène se justifie par la variété des prises et des cadrages que font les différents acteurs et agents de la mondialisation, en l'occurrence les romanciers. Par ses propriétés pragmatiques, voire quasi-télépathiques, la lecture d'un roman ne laisse pas le lecteur sans trace. En effet, l'acte de lecture ne se limite pas seulement au plaisir de converser avec des auteurs. Lire, c'est surtout se laisser pénétrer par d'autres mondes, d'autres langues, d'autres caractères. Dans ce cas, les livres participent au façonnage de la conscience du lecteur, influencent même de manière imperceptible ses pensées et commandent en définitive ses gestes. Mieux que la pensée, ils participent à ce qui donne à penser et à ce qui donne forme (voire même existence) à ce qu'on perçoit. Le roman dans sa fragilité, son impuissance (comparativement aux médias) aide à appréhender le monde et à en capter les dynamiques. Pour William Max, « nous sommes ce que nous lisons<sup>84</sup> ». Une telle manière d'envisager la lecture donne au roman une capacité à saisir et à configurer le lecteur dans sa profondeur. Chaque reportage télévisé, chaque article de journal, mais aussi chaque roman opère une certaine « coupe agentielle » dans nos réalités infiniment complexes en en

---

<sup>82</sup> *Idem.*, p. 207.

<sup>83</sup> CITTON Yves, *Médiarchie*, Paris, Seuil, 2017.

<sup>84</sup> MAX William, « Sommes-nous ce que nous lisons ? », <https://www.franceculture.fr/emission...>, 24 janvier 2020.

sélectionnant seulement quelques caractéristiques très partielles (il n'en présente qu'une *coupe*, selon un certain angle toujours particulier). Mais cette coupe ne relève pas simplement de la *représentation* (secondaire) : elle donne une certaine *présence* (immédiate) à certains aspects du monde, et cette présence agit en retour sur le monde, en configurant ce à quoi les lecteurs deviennent sensibles (c'est ce qui en fait une coupe *agentielle*).

Dans le même sillon qu'Yves Citton, la mondialisation en tant qu'imaginaire trouve sa pertinence dans les travaux d'Arjun Appadurai, notamment à travers la notion de « *scape*<sup>85</sup> » (« paysage ») que le théoricien de la mondialisation mobilise. Appadurai perçoit la globalisation comme un espace logorrhéique traversé par des flux multidirectionnels et ininterrompus d'images, de sons, de couleurs, de marchandises, de populations, qui ne sauraient être appréhendés dans leur totalité. La saisie de la mondialisation comme dynamique de circulation commande ainsi le recours à des *paysages imaginaires* conçus comme des tableaux synoptiques à travers lesquels peut se négocier la perception des flux globaux : *Ethnoscape*, *Culturescape*, *Mediascape*, *Technoscape*, *Financescape*, *Ideoscape*. Empruntée aux arts plastiques et cinématographiques, la notion de « paysage » permet de mettre en évidence, dans le processus de représentation de la mondialisation, le rôle de la perspective, de la composition variable et donc de la construction subjective, imaginative et créatrice de la globalisation. L'imaginaire, par ses propriétés de médiation, se révèle indispensable à l'intelligibilité des réalités éparses et complexes. Dans ce sens, l'on peut aisément appareiller l'outil conceptuel de « *scape* » à la notion opératoire de « communauté imaginaire (ou imagée)<sup>86</sup> » de Benedict Anderson dont les ressorts théoriques résonnent avec les analyses d'Appadurai. Benedict Anderson fournit des clés indispensables à l'institution des communautés dans leurs dimensions imaginaires. S'il y a « flux », c'est que les anciennes formes de sédimentation et d'organisation sociale et politique se trouvent dissolues et reconfigurées selon des logiques temporaires et constamment ouvertes sur d'autres connexions<sup>87</sup> ou branchements<sup>88</sup>. Toute chose contribuant à modifier les notions de citoyenneté, de territorialité, d'identité, de nation, d'origines, etc. Appadurai ajoute que le déferlement des images dans le monde globalisé commande aux

---

<sup>85</sup> APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001.

<sup>86</sup> ANDERSON Benedict, *L'Imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.

<sup>87</sup> SUBRAHMANYAM Sanjay, *Explorations in connected History : From the Tagus to the Ganges*, New Delhi, Oxford University Press, 2004 ; BUCHERON Patrick, *Une histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017 ; BERTRAND Romain, *L'Histoire à parts égales*, Paris, Seuil, 2011.

<sup>88</sup> AMSELLE Jean-Loup, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 2001.

sciences sociales de privilégier comme objets d'analyse *l'imagination et le fantasme*. Il s'agit là d'une véritable rupture ou révolution épistémologiques, à tout le moins d'un changement d'*épistémè* (Foucault) cédant le devant de la scène et de l'offensive épistémologique aux lettres et aux arts, naguère bannis de la Cité du *logos*, à l'instar de Platon éconduisant les poètes de la Cité : cela peut se lire comme la revanche de l'*Eros* et du *Mythos* (littéraires) sur le *Logos* (scientifique).

Enfin, une autre lecture de la mondialisation qui structurera les chapitre de cette recherche est à chercher chez Joseph Tonda qui décrit la société globalisée comme l'espace d'opérativité de la puissance des écrans et des images, agissant comme entités matérielles, agents (l'on aurait dit actants en sémiotique littéraire) colonisateurs de notre inconscient et produisant des *éblouissements*<sup>89</sup>. Au même titre qu'Appadurai, Joseph Tonda accorde une attention particulière aux savoirs narratifs, au point de faire de *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, un terrain d'enquête privilégié. En effet, pour le socioanthropologue gabonais, « le roman postcolonial est une archive documentée de l'impérialisme éponyme à travers les figures de l'imaginaire qu'il mobilise<sup>90</sup> ». D'ailleurs, Tonda prolonge les propriétés créatrices de la littérature en ces termes :

Les écrivains occupent ici une place de choix que justifie une raison fondamentale : les écrivains sont les créateurs de la vérité, au même titre que les empires, selon Ron Suskind, un conseiller devenu célèbre de Georges Bush. En tant que tels, ils sont mes protagonistes privilégiés dans l'exploration de la réalité que crée l'impérialisme postcolonial. C'est à ce titre que, dans *Culture et Impérialisme*, Edward W. Saïd, le fondateur reconnu des études postcoloniales, consacre une grande partie importante de son étude à l'œuvre de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*<sup>91</sup>.

Ainsi posé, le roman contemporain est un espace de problématisation du monde en voie de mondialisation, un laboratoire d'histoires et de géographies alternatives. Par la notion suggestive de « seuil<sup>92</sup> », zone d'indétermination entre le réel et ce qui ne l'est pas, Joseph Tonda permet de saisir la mondialisation comme une « abstraction réelle<sup>93</sup> », un imaginaire porté par des œuvres littéraires.

---

<sup>89</sup> TONDA Joseph, *L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Paris, Karthala, 2015.

<sup>90</sup> *Idem.*, p.79.

<sup>91</sup> TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial, op.cit.*, p. 165.

<sup>92</sup> *Ibid.*

<sup>93</sup> *Ibid.*

A la suite de la définition du cadre théorique, il convient désormais d'élucider les enjeux de notre réflexion par une problématisation dont les questions participeront à construire les centres de pertinence des chapitres qui suivent et de formuler nos principales hypothèses de recherche.

## **Hypothèses de recherche et cadre méthodologique**

Qu'est-ce que la mondialisation ? Comment se donne-t-elle à saisir ? L'hypothèse d'un roman de la mondialisation est-elle seulement soutenable ? Et quels en seraient les ressorts de lisibilité et de visibilité ? En quoi l'imaginaire romanesque de la mondialisation participe-t-il d'une reconfiguration perceptive aidant à mieux déchiffrer le présent ? Que peuvent les attentions littéraires dans un monde globalisé sous emprise médiatique ? Que peut la littérature face au storytelling capitalistique ? Quelles sont les implications politiques, économiques, écologiques et éthiques du roman de la mondialisation ? À partir de ses propriétés de contre-scénarisation, comment le roman contemporain peut-il aider à l'élaboration d'un nouveau modèle de mondialisation centrée sur le « Vivant<sup>94</sup> » ? Ces différentes (grandes !) questions constituent les bases de notre étude, que les chapitres qui suivent auront pour tâche de creuser et d'explorer à partir de cas concrets.

De telles questions donnent lieu à deux grandes réponses intuitives qui constitueront les points de départ de ce travail.

Notre première hypothèse de recherche consiste à montrer que la mondialisation est un imaginaire, c'est-à-dire une réalité qui n'existe que par les moyens de représentation et d'énonciation et qui donne lieu à un ensemble de visions hétérogènes et multisituées du monde. Notre travail vise à construire un cadre d'interprétation littéraire apte à saisir le phénomène de la mondialisation dans sa complexité constitutive. Dans un temps hypermédiatisé où les

---

<sup>94</sup> Un important nombre de travaux portent à ce jour sur la réhabilitation du Vivant. Ces études déconstruisent le logocentrisme qui a jusqu'ici été au fondement de l'hyperspécisme et tentent de reconstruire les bases d'une société connectée. Quelques références suggestives et exemplatives vont d'Achille Mbembe (*La communauté terrestre*, Paris, La Découverte, 2023) à Philippe Descola (*Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005 ; *Les formes du visible*, Paris, Seuil, 2021) en passant par Baptiste Morizot (*Raviver les formes du vivant : un front commun*, Actes Sud, 2020 ; *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes du Sud, 2020), Yves Citton (*Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, 2014), à Rosa Hartmut (*Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, 2018 ; *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte, 2020), non sans remonter à Hans Jonas qui en appelle à la Responsabilité (*Le principe de responsabilité*, [1979], traduit de l'allemand par Jean Greisch, Paris, Editions du Cerf, 1990). Le principe fondateur de la Responsabilité chez Hans est porté par cette citation : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre ».

problématiques sociales sont évacuées avec trop d'empressement, il revient dès lors à poser le savoir romanesque comme lieu d'une disruption herméneutique qui sort la mondialisation de son énonciation commune, laquelle la fige dans des binarismes voire dans une standardisation appauvrissants. En effet, par leurs propriétés de contre-scénarisation et par leur capital polyphonique, les fictions romanesques françaises et francophones contemporaines constituent de véritables laboratoires de l'analytique de la globalisation en tant qu'elles sont à la fois, « partage du sensible » et espace d'imagination créatrice voire poétique.

La deuxième hypothèse quant à elle consiste à montrer que le roman « au présent<sup>95</sup> » est un *roman de la mondialisation*, c'est-à-dire que son infrastructure/intrastructure et son processus de création (conception, création, diffusion, réception) n'« échappent pas à la précipitation historique<sup>96</sup> » de la mondialisation . Qu'elle soit assumée, c'est-à-dire, constituant un objet narratif explicite, ou qu'elle soit simplement allusive voire inconsciente, la mondialisation constitue le *mobilier* du roman contemporain, mobilier qu'il dépeint et qui le configure dans une réciprocité féconde. Dans une perspective historiciste, le *roman de la mondialisation* s'inscrit dans la lignée des *romans d'époque*.

Ainsi déclinée, la structure de notre travail nécessite une grille méthodologique multiscalaire, une analyse de la *manière* et de la *matière*, apte à saisir la densité de la mondialisation dans ses diverses régions de perception.

D'abord, nous comptons mobiliser la théorie de la réception et l'herméneutique littéraire pour étudier la notion d'imaginaire de la mondialisation, conçu comme une « œuvre ouverte<sup>97</sup> » qui ne vit que de la plus-value des sens introduits par le lecteur. De ce point de vue, et comme il a été largement souligné plus haut, la mondialisation est une réalité qui résiste à s'automatématiser et donc à produire son propre sens et sa propre signification. Sans nier que des réalités matérielles (infrastructurelles) conditionnent les imaginaires dans lesquels nous baignons, nous tenterons de montrer que, comme la beauté, la mondialisation est *in the eye of the beholder* : dans l'œil, l'écoute, l'attention, la sensibilité de celles et ceux qui la perçoivent, que ce soit pour la dénoncer ou pour s'y faire une place. Ainsi, l'esthétique de la réception s'avère utile puisqu'elle permet d'articuler opération herméneutique et arrière-plan expérientiel. Pour mieux saisir le caractère baroque de la mondialisation (c'est-à-dire sa dimension de *theatrum mundi*,

---

<sup>95</sup> VERCIER Bruno, VIART Dominique, *La littérature française au présent : héritage, modernité, mutations*, Bordas, 2005.

<sup>96</sup> GLISSANT Edouard, *Poétique de la Relation*, op.cit.

<sup>97</sup> ECO Umberto, *L'œuvre ouverte* (1962), Paris, Seuil, 1965.

ou de « spectacle »), les phantasmes, les craintes, la haine, la répulsion qu'elle suscite, mais aussi l'éloge, l'admiration, la glorification dont elle fait l'objet, il est nécessaire de questionner l'acte interprétatif dans les termes d'une *activité* au sens de création : « Loin d'être un simple récepteur passif, ou un déchiffreur pré-programmé par le texte, chaque lecteur construit différemment la signification, en y projetant ses connaissances, sa sensibilité et ses affects propres<sup>98</sup> ».

Appliqué à notre étude, ce propos a le mérite de soutenir que la mondialisation est un imaginaire – et un imaginaire partiellement partagé, même si c'est conflictuellement – c'est-à-dire que sa matérialité est le fait d'un ensemble représentations différenciées et multisituées. Il s'agit dans les termes d'Arjun Appadurai d'étudier *les mondes imaginés*, c'est-à-dire « les multiples mondes constitués par les imaginaires historiquement situés de personnes et de groupes dispersés sur toute la planète<sup>99</sup> ». S'invite alors la notion d'*actualisation* qui permet de donner à une matière donnée autant de visages que de significations suivant les situations. Mieux, il s'agit d'une opération de *présentification* par laquelle un objet hérité du passé (la colonisation ?) acquiert une nouvelle dimension et de nouvelles portées. En prenant appui sur le corpus principal de quatre romans, ainsi que sur d'autres romans de la mondialisation constituant notre corpus secondaire, mais aussi sur d'autres textes issus d'autres univers de connaissance, on verra que la mise en scène de la mondialisation est variable et fait l'objet d'une pluralisation théorique : elle est « soumission<sup>100</sup> » chez Michel Houellebecq, « plantationocène<sup>101</sup> » chez In Koli Jean Bofane, « féerie<sup>102</sup> » chez Emmanuelle Pireyre, « espace liquide<sup>103</sup> » chez Fatou Diome, « vertige<sup>104</sup> » chez Ducrozet, « spirale<sup>105</sup> » chez Vincent Message, « heureuse<sup>106</sup> » pour Alain Minc, « malheureuse » pour Thomas Guénolé, « occidentalisation du monde<sup>107</sup> » pour Serge Latouche, « innocente<sup>108</sup> » pour Paul Krugman. L'idiosyncrasie poétique de la

---

<sup>98</sup> CITTON Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Editions Amsterdam, 2017.

<sup>99</sup> APPADURĪ Arjun, *Après le colonialisme*, *op.cit.*, p. 69.

<sup>100</sup> HOUELLEBECQ Michel, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015.

<sup>101</sup> Dans *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, In Koli Jean Bofane représente la mondialisation comme une grosse entreprise d'exploitation jumelée des corps et des minerais du Congo.

<sup>102</sup> PIREYRE Emmanuelle, *Féerie générale*, Paris, Edition de l'Olivier, 2012.

<sup>103</sup> DIOME Fatou, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrère, 2023.

<sup>104</sup> DUCROZET Pierre, *Le grand vertige*, Paris, Actes Sud, 2020.

<sup>105</sup> MESSAGE Vincent, *Cora dans la spirale*, Paris, Points, 2020.

<sup>106</sup> MINC Alain, *La mondialisation heureuse*, Paris, Plon, 1997.

<sup>107</sup> LATOUCHE Serge, *L'Occidentalisation du monde. Essai sur la signification, la portée et les limites de l'uniformisation planétaire*, Paris, La Découverte, 2005.

<sup>108</sup> KRUGMAN Paul, *La mondialisation n'est pas coupable, vertus et limites du libre-échange*, Paris, La Découverte, 1998.

mondialisation peut être corrélée à un ensemble de références, à des caractéristiques, à des systèmes des valeurs qui pré-déterminent chaque romancier, suivant le raisonnement de Hans-Georg Gadamer : « Ce n'est qu'en reconnaissant ainsi que toute compréhension relève essentiellement du préjugé que l'on prend toute la mesure du problème herméneutique <sup>109</sup> ».

Dans le cadre des imaginaires situés des pays africains, la mondialisation plantationocène peut actualiser le malheur généalogique de la traite négrière, de la colonisation, de l'exploitation des corps et du pillage des ressources du sol et du sous-sol de cette partie du monde. L'imaginaire de la mondialisation est dans ce cas endossé à un arrière-plan historique et aux modulations de la mémoire locale. D'ailleurs, Edouard Glissant n'utilise d'aucun euphémisme quand il s'agit de dénoncer les pratiques déshumanisantes de la mondialisation. Pour le théoricien martiniquais, la mondialisation n'est rien d'autre qu'« une espèce de transferts des anciennes oppressions par des nations à des oppressions actuelles par des systèmes imperceptibles, invisibles <sup>110</sup> », pointant par là-même une mutation des formes de domination et une convergence des logiques prédatrices actualisées par l'auteur.

Ensuite, l'analyse de la mondialisation s'opèrera à travers les outils sociopoétiques. Si cette méthode est souvent réduite à l'étude du reflet des dynamiques sociologiques dans les textes littéraires, la sociopoétique dans notre cas excèdera cette approche appauvrissante, pour se formuler davantage dans les termes d'une poétique dans ses propriétés créatrices. De ce fait, l'approche d'Alain Montandon semble fructueuse dans la mesure où elle décrypte non plus seulement la *mondanité* du texte, mais son éthos poétique :

Il nous semble fécond d'opérer une lecture des textes littéraires à la lumière de ces représentations qui articulent, structurent et donnent sens au texte. Il s'agit moins de sociocritique, toujours plus ou moins victime d'une conception du reflet et qui cherche dans le texte une image des faits de société, que d'une poétique, au sens étymologique du terme, qui prend en compte les représentations sociales comme éléments dynamiques de création littéraire. [...] Il s'agit d'analyser la manière dont les représentations sociales informent le texte dans son écriture même <sup>111</sup>.

Appliquée à notre étude, la sociopoétique s'intéresse à la fois à la représentation de la mondialisation et à son imaginaire. La visée ici étant de voir comment le phénomène influence les pratiques romanesques (gestualités auctoriales, supports, formes des romans, écritures),

---

<sup>109</sup> GADAMER Hans-Georg, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique* [1960], trad. de P. Fruchon, J. Grondin et G. Merlio, Paris, Seuil, 1996, p. 291.

<sup>110</sup> GLISSANT Edouard, « Migrations et mondialité », *Africultures*, n°54, janvier 2003, p.7-17, p. 10.

<sup>111</sup> MOTANDON Alain (dir.), *Sociopoétique de la danse*, Paris, Anthropos, 1998, p. 1.

mais surtout d'être sensible et attentif à la manière dont le roman à son tour fraie la voie de formes de mondialisation inédites, selon des grammaires et des trajectoires qui lui sont propres.

L'orientation méthodologique de notre analyse se tourne aussi vers l'intermédialité pour étudier les résonances médiatiques dans les pratiques romanesques contemporaines. Le roman de la mondialisation étant le lieu de la problématisation du monde globalisé, sa lecture ne saurait s'envisager sans s'intéresser à la dimension médiatique qui est pour ainsi dire le moyen le plus commun de diffusion et d'hypostasie de la mondialisation. Mais, bien plus que l'influence et la présence des seuls médias de masse hégémoniques, l'approche intermédiaire permet de capter et de cartographier la traversée complexe du roman contemporain par d'autres arts, au point de dé-coloniser et d'infléchir les formes canoniques du roman. L'enjeu méthodologique intermédiaire se trouve donc dans sa capacité à fournir des clés de lecture d'un roman de la mondialisation fait d'une diversité de matériaux qui en définit le caractère hybride et les propriétés de *seuil*.

Il s'agit concrètement de s'intéresser aux contaminations interartistiques, intermédiaires voire transmédiatiques du roman tant d'un point de vue intradiégétique qu'extradiégétique : « les médias, les réseaux d'information, les écrans de télévision et d'ordinateurs ont envahi le monde écrit et parlé<sup>112</sup> ». Toutefois, si Alain Philippe Durand cristallise sa caractérisation sur des éléments médiatiques, il faut néanmoins noter avec Eric Mechoulan que « l'intermedialité est un concept polymorphe<sup>113</sup> ». On lira par exemple la présence itérative de l'ordinateur portable et du jeu vidéo dans le récit d'In Koli Jean Bofane en ce qu'ils constituent des spatialités transfictionnelles dans le roman. Chez Fatou Diome, l'accent sera mis sur la télévision qui représente un espace de mise en scène du football, passion des jeunes de Niodor, associant cette pratique à la description qu'en fait Henry Jenkins :

Le transmédia storytelling représente un processus dans lequel les éléments d'une fiction sont dispersés systématiquement à travers de multiples plateformes médiatiques dans le but de créer une expérience de divertissement unifiée et coordonnée. Idéalement, chaque médium apporte sa propre contribution pour le développement de l'histoire<sup>114</sup>.

---

<sup>112</sup> DURAND Alain Philippe, *Nouveaux espaces électroniques dans le roman français des années 1980-1990*, Berlin, Weidler, 2004, p. 13.

<sup>113</sup> MECHOULAN Eric, « L'intermedialité : un concept polymorphe », Celia Viera et Isabel Rio Novo (dir.), *Intermedia : littérature, cinéma et intermedialité*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 26-30, p. 26.

<sup>114</sup> JENKINS Henry, « La licorne origami contre-attaque. Réflexions plus poussées sur le transmedia storytelling », *Terminal*, n° 112, 2013, p. 13.

L'ethos intermédial dans le roman de Houellebecq peut se lire à travers l'évocation soutenue des sites pornographiques, présentés par le narrateur comme des véritables hétérotopies dans lesquelles, le personnage central se replie pour essayer de donner un peu de teneur à sa vie totalement désubstantialisée. *Soumission* est également traversé par une forte présence médiatique marquée par l'évocation itérative des chaînes de télévision et du monde journalistique. Par ailleurs, le roman de Houellebecq sera étudié sous le prisme intermédial pour caractériser sa forte intertextualité et sa polyphonie constitutive. Dans ce sens, la figure auctoriale servira de matériau d'analyse féconde, Houellebecq étant un artiste transmédiatique : romancier, poète, essayiste, acteur de cinéma, chanteur. On pourra aussi établir le lien de pertinence entre Houellebecq et l'œuvre de Karl Joris Huysmans dont *soumission* semble être une écriture actualisée.

Mais plus fondamentalement encore, comme on a déjà commencé à l'entrevoir, la figure (fictionnelle) du narrateur de *Soumission* ne saurait être complètement séparée de la personne médiatique de l'auteur Houellebecq, par exemple lors qu'il se met en scène en dialogue avec Michel Onfray. Du plateau de télévision fictionnel de la diégèse, jusqu'aux plateaux de télévision « réels » (?!?) où est invité l'auteur starifié<sup>115</sup>, en passant par les pages de son livre, ce sont d'innombrables vibrations intermédiaires qui doivent être prises en compte pour comprendre, non seulement ce que *Soumission* dit de la mondialisation (qui relève de la représentation), mais aussi bien ce que Houellebecq *fait* de et à la mondialisation (qui relève de la « coupe agentielle »).

Ce cas à la fois particulier et révélateur justifie un geste qui sera récurrent dans les chapitres qui suivent. Nous y étudierons certes principalement des objets littéraires. Mais parce que ces objets baignent dans la polyphonie des multiples *doxa* qui se confrontent sur les questions de mondialisation, nous ferons souvent référence à des controverses plus générales, qui nous paraissent pouvoir – et devoir – éclairer de l'extérieur ce dont parlent les romans. Cet extérieur transmédiatique nous paraît devoir être sollicité dès lors qu'on aborde le roman de la mondialisation à partir de la catégorie du « seuil », empruntée à Joseph Tonda. C'est sur les seuils entre texte littéraire et bavardage médiatique que se situeront de nombreuses interprétations de cette étude, parce que ces seuils constituent précisément les espaces d'inséparation<sup>116</sup> constitutifs de la mondialisation et de ses dynamiques.

---

<sup>115</sup> KAUFMAN Vincent, *Dernières nouvelles du spectacle (Ce que les médias font à la littérature)*, Paris, Seuil, 2017.

<sup>116</sup> QUESSADA Dominique, *L'inséparé. Essai sur un monde sans Autre*, Paris, PUF, 2013.

L'intermédialité appliquée à l'œuvre d'Emmanuelle Pireyre aura pour tâche de faire ressortir les influences numériques et interdiscursives du roman dont la texture se donne à apprécier comme un tiers-espace du fait de l'appareillage des supports divers, comme peut le revendiquer l'auteure elle-même : « Ce roman se donne moins à lire comme un récit que comme un dispositif ludique ou une installation avec ordinateurs et vidéos, lesquels sont devenus, tout autant que les écrans de la fiction, des miroirs du réel<sup>117</sup> ». Au caractère hybride du roman, peut s'ajouter la pratique d'une littérature dite performative et interventionnelle par l'écrivaine. Emmanuelle Pireyre participe de la grande mouvance des auteurs et autrices qui investissent de nouveaux espaces littéraires, entendus comme le fait de sortir la littérature de l'exiguïté du livre :

Loin de la représentation que l'on se faisait de l'auteur reclus, le métier littéraire tient désormais à l'activité de terrain poreuse au réel, de l'activité relationnelle. Auteurs et autrices se prêtent au jeu de la performance narrative, usent des « conférences-performances » pour faire de la rencontre publique une œuvre orale autonome<sup>118</sup>.

Enfin, notre étude se fera à travers une approche décoloniale dont la visée est de déconstruire toute forme d'exploitation impérialiste. La jonction des revendications écologiques, féministes, subalternistes voire postcoloniales, participe d'une coalition décoloniale potentialisée. Loin de sectariser les luttes, l'approche décoloniale dans notre intention d'analyse entend s'attaquer à l'infrastructure d'exploitation capitalocène dans une gestualité indifférenciée, puisque, dans l'entreprise capitaliste, la domination et le contrôle de la nature, des femmes et de certaines minorités se trouvent intimement liés. En d'autres termes, la dégradation d'un milieu à des fins extractivistes engendre généralement, dans le même geste, la dégradation des conditions de vie, des hommes (blancs) qui l'occupent, des femmes qu'ils dominent, des races qu'ils oppriment et de la nature qu'ils dévastent. Pour Yves Clavaron, il est plus que jamais nécessaire aujourd'hui de problématiser les questions de violence capitalocène sous le prisme de la coalition décoloniale : « le postcolonial et l'écocritique visent un "centrisme" et – eurocentrisme ou anthropocentrisme – qui conduit à justifier la colonisation de différentes formes de l'altérité, toutes réduites au statut de non-humains<sup>119</sup> ». L'approche pluraliste

---

<sup>117</sup> PIREYRE Emmanuelle, [http :www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille-organisee\\_1748734\\_3260.zhtml](http://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille-organisee_1748734_3260.zhtml), consulté le 18 mars 2022.

<sup>118</sup> PIREYRE Emmanuelle, « Littérature à géométrie variable-à propos des performances narratives », <https://aoc.media/critique/2021/09/12/litterature-a-geometrie-variable-a-propos-des-performances-narratives>, consulté le 31 mars 2023.

<sup>119</sup> CLAVARON Yves, *Francophonie, postcolonialisme et mondialisation*, Paris, Classiques Garnier, Paris, 2018, p. 201.

décoloniale permet de tracer les lignes de partage de l'impérialisme dont l'idiosyncrasie cognitive consiste à réduire la différence en infériorité et en marchandise dans le contexte d'hyperconsommérisme contemporain. Le roman d'*In Koli* Jean Bofane constitue de ce fait un écran de visibilité de l'éthos capitalocène dans la mesure où l'exploitation sauvage des minerais est accompagnée d'une destruction de l'environnement mais aussi d'une exploitation des corps, ceux des femmes et des enfants notamment. Pour Achille Mbembe, le « brutalisme » capitaliste se caractérise par une sorte de « nécrologie » ambiante, l'être humain constituant la première ressource exploitée : « le capitalisme se saisit du vivant lui-même comme sa matière première<sup>120</sup> ».

Notre analyse se constituera de trois grands « seuils », au sens de Joseph Tonda. Le choix de la terminologie « seuils », préférée à la notion habituelle de « parties », renforce la logique d'une mondialisation transsémiotique qui ne saurait s'appréhender par le principe d'une dissection étanche et appauvrissante. Si l'argumentation fait l'objet d'un découpage, celui-ci n'est que formel et structurel. Notre analyse revendique une transpartialité où les parties et les chapitres (seuils) représentent moins des frontières que des portes. Cela dit, la structure de notre travail se libelle comme suit :

Intitulé « Mondialisation : une notion en situation », le premier seuil entend interroger la mondialisation dans une perspective contextuelle. Étant un *imaginaire*, le phénomène fait l'objet d'une pluralité de perceptives suivant la catégorie d'acteurs, les univers d'appartenance, l'histoire, la culture etc. Ces arrière-plans justifient la diffraction des trajectoires et le caractère baroque de la mondialisation.

Le deuxième seuil quant à lui s'intéresse à l'axiomatique poétique de la mondialisation. Il envisage la lisibilité et la visibilité du *roman de la mondialisation*, sa conceptualisation. Cette seconde grande inflexion est attentive à la forme des romans qui peuvent être des marqueurs voire des émanations de la mondialisation, au discours, à la mise en scène du global par et dans l'écriture. Sous le titre « La littérature contemporaine française et francophone à l'épreuve de la mondialisation », ce seuil entend capter les résonances, les viralités, les contagions et les influences de la mondialisation dans les pratiques romanesques.

Enfin, le troisième seuil traite de la mondialisation d'un point de vue politique et éthique. Ici, l'espace romanesque est décrit comme une territorialité de conflictualité, de friction et de

---

<sup>120</sup> MBEMBE Achille, *Brutalisme*, Paris, La Découverte, p. 18.

contre-fiction de la mondialisation dans ses ressorts capitalistes et impérialistes. Sous le prisme des « Apories du global et résistances du local », ce seuil est une confrontation des imaginaires situés du Nord et du Sud, du centre et de la périphérie, des élites et des minorités, du global et du local. Plus significativement, le troisième point de notre analyse s'intéresse aux résistances esthétiques, aux politiques de contre-scénarisation et aux poétiques du possible. Il caractérise une altermondialisation qui ferait sauter les verrous de l'impérialisme consumériste, de la race, de l'hyperspécificité, du logocentrisme, de l'individualisme. Il envisage le basculement d'une coupe agentielle économiciste vers d'autres coupes qui commandent de rediriger nos attentions et nos écoutes sur *Le Vivant*, d'inventer un nouveau paradigme dominant, comme le décrit avec force Paul Ariès :

Il y a de la jouissance à consommer toujours plus, à aller toujours plus vite ! Il s'agit cependant d'une mauvaise jouissance car fondée sur l'emprise, sur la domination. Nous ne pourrions cependant en finir avec cette jouissance d'avoir que si nous sommes capables de lui opposer une autre forme de jouissance, encore plus jouissive. La seule alternative, c'est de se souvenir que l'être humain est d'abord un être social, c'est donc de mettre la fabrique de l'humain au cœur de la cité, c'est d'avancer vers la jouissance d'être. C'est ce que défend le slogan « Moins de biens mais plus de liens » et c'est ce qui s'invente mondialement derrière cette notion de bien-vivre opposée au bien-être au sens occidental. En Amérique du Sud, on parle de « buen vivir », en Afrique de « plus vivre », en Inde de « vie pleine »<sup>121</sup>.

Dès lors que le roman de la mondialisation est pour nous par définition une réalité plurielle et pluraliste – nous ne parlons *du* roman de la mondialisation (au singulier) que pour tenter d'en donner une description/définition générique et fonctionnelle – le « buen vivir » nous semble aussi devoir être conjugué au pluriel, lui permettant de se décliner différemment en Colombie, en France ou au Gabon. Cela vaut aussi pour notre conception des études littéraires : ce qui suit ne prétendra bien entendu nullement donner la règle du « *buen leer* » des romans de la mondialisation. Ses interprétations ne viseront qu'à proposer *une* forme de « bien lire » notre littérature et notre époque contemporaines, parmi beaucoup d'autres possibles et également souhaitables.

---

<sup>121</sup> ARIES Paul, propos recueillis par Véronique Berkani, *L'Alsace*, 8 mai 2018.

## **PREMIERE PARTIE**

### **MONDIALISATION, UNE NOTION EN « EN SITUATION »**

Cette partie compte étudier la mondialisation à partir des situations précises et contextualisées, à partir d'imaginaires romanesques situés, de cas d'études précis. Le but d'une telle lecture est d'apporter une nuance à l'idée largement répandue qui fait de la mondialisation une réalité homogène et homogénéisante et d'essayer de combler cette conception herméneutique lacunaire. Mettre la mondialisation en « situation » revient à être attentif aux différentes expressions romanesques du phénomène qui sont quant elle révélatrice de sa complexité, de ses ruptures, de superpositions, et de ses contradictions. Loin d'être linéaire, la mondialisation est une réalité trouble et baroque qui s'apprécie au gré des situations. Pour illustrer la diffraction des trajectoires représentationnelles de la globalisation, nous fonderons notre analyse sur les discours intitulants de notre corpus qui relaient successivement et paradoxalement des imaginaires utopiques et dystopiques voire les deux en même temps. Plus efficacement, le travail analytique qui va suivre soutient l'idée que la mondialisation est un imaginaire qui n'existe qu'à travers les représentations qu'elles dégagent. Les différentes scénographies romanesques peuvent dès lors se poser comme une matérialité sensible des différents corps de la mondialisation.

## CHAPITRE I

### MONDIALISATION, UNE PENSÉE DES « SEUILS<sup>122</sup> »

#### I.1. Congo Inc. Le testament de Bismarck. Le titre comme opération d'historicisation

L'étude du titre n'est pas une fortune nouvelle. Elle s'inscrit dans une longue tradition littéraire qui remonte aux théorisations de Leo Hoek dont les travaux marquent la prégnance des recherches en la matière. Depuis *la marque du titre*<sup>123</sup>, plusieurs autres travaux de grande envergure consacrés à l'étude des seuils et périphéries des livres mesurent l'ascendant dont le titre est détenteur dans la création artistique. Autrement dit, le discours intitulant a toujours constitué une donnée essentielle dans la caractérisation et l'identification d'une œuvre voire dans sa construction sémantique, comme le note Gerard Genette :

Le paratexte est donc pour nous ce à quoi un texte se fait livre et se propre comme tel à ses lecteurs et plus généralement au public. Plus d'une limite ou d'une frontière étanche ou [...] d'un vestibule qui

---

<sup>122</sup> La notion de « seuil » dans le cadre précis de cette première partie renvoie à deux usages conceptuels qui ne s'excluent pas l'un et l'autre. Dans le premier sens, le « seuil » est à apprécier dans ses ressorts titrologiques, selon la terminologie et la théorisation de Gerard Genette. Il s'agit plus précisément de l'étude des paratextes promus au rang d'unités rhétoriques de la narration. Quels discours et quelles représentations de la mondialisation les titres des romans que nous étudions sont-ils porteurs ? Dans sa deuxième acception, la notion de « seuil » est empruntée au socioanthropologue gabonais, Joseph Tonda. Ici, le recours à cet outil d'analyse permet de pointer le caractère complexe et transversal de la mondialisation. Mieux, le seuil chez Tonda et appliqué à notre analyse, permet de concevoir la mondialisation non plus comme une réalité monologique et étanche, mais davantage comme un paradigme hybride fait de différences connectées et indiscernables. Ainsi dit, le seuil introduit l'idée d'un imaginaire trouble de la mondialisation que les attentions romanesques essaient d'éclairer.

<sup>123</sup>HOEK, Léo, *La Marque du titre*, Paris, Mouton de Gruyère, 1981.

offre à tout un chacun la possibilité d'entrée ou de rebrousser chemin<sup>124</sup>.

Ainsi postulé, il importe de tenir pour acquis, les propriétés pragmatiques et sémantiques du titre qui peut constituer une unité rhétorique de la narration dans certains cas. En l'espèce, « l'état civil<sup>125</sup> » du roman d'In Koli Jean Bofane présente un réseau de significations liées à l'histoire de la colonisation et donc à la dissection du continent noir en myriade de colonies. En effet, chaque mot/nom mis à contribution dans l'élaboration de ce titre est d'une perceptibilité obligatoire et forme par connotation, dénotation ou par analogie une isotopie entendue comme une « totalité de significations<sup>126</sup> ». En adoptant une démarche sérielle, l'ambition de cette de cette analyse est de reconstituer le fil d'Ariane souterrain qui lie les lexèmes constitutifs du titre entre eux aux fins d'en dégager l'effet de réseautage et concordance et, in fine, d'établir la pertinence d'alliance. Dans ce cas, le discours intitulant participe à éclairer la compréhension d'un cotexte dont il constitue le point d'entrée. Loin d'être péremptoire, il ne nous échappe pas que le titre, de la même manière qu'il peut explicitement fournir des clés de lecture-peut-également s'avérer trompeur, défait de toute logique, sans lien sémantique évident avec la narration proprement dite.

Dans le cas notre, *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* traduit par effet de rapprochement sémantique, l'imaginaire situé du Congo voire de l'Afrique, sa place et son rôle dans la sphère globalisée : « Le nouvel État du Congo est destiné à être un des plus importants exécutants de l'œuvre que nous entendons accomplir », (*Congo Inc.*, p.10) .Cette déclaration du chancelier Otto Von Bismarck en clôture de la conférence de Berlin en février 1885, et qui constitue l'épigraphe du roman, trahit à n'en point douter l'image du Congo, converti en scène d'exécution du projet impérialiste et mondialiste. Résonnant comme un palimpseste, le discours titrologique du roman d'In Koli Jean Bofane ressasse avec dextérité les enjeux de la conférence de Berlin menée sous le patronage de Bismarck, et dont les motivations intrinsèques n'ont été autre chose que l'extension du marché occidental et l'exploitation des richesses de ce continent dans une dynamique impérialiste. Constitués en un véritable empire, les puissances colonisatrices et prédatrices européennes désignent le continent africain comme le débouché attiré pour écouler des produits industriels et commerciaux dont la seule demande européenne ne saurait plus satisfaire une offre et une production de plus en plus grandissantes, mais surtout

---

<sup>124</sup> GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1987, p. 7.

<sup>125</sup> HOEK, Léo, *op.cit.*,p.2.

<sup>126</sup> GREIMAS A.J, *Sémantique structurale. Recherche de méthode* [1966], Paris, PUF, 2022, p. 86.

comme une *ressource illimitée* à exploiter . Ce petit éclairage a le mérite de restituer le titre du roman d'In Koli Jean Bofane dans un contexte historique pour mieux saisir la portée *palimpsestique* du titre et l'imaginaire de la mondialisation qu'il véhicule. Dans l'approche titrologique du roman, le Congo recouvre une dimension métonymique, c'est-à-dire qu'il désigne toute l'Afrique centrale, partie attrayante du globe, riche en matières premières et propice à asseoir des intérêts économiques et géostratégiques. D'ailleurs, dans la rhétorique colonialiste qui perdure par temps de mondialisation et de la multipolarisation déclarée du monde, l'Afrique est toujours perçue comme un espace géographique homogène, et, non pas comme un continent fait d'une cinquantaine de pays, avec des territoires distincts, des peuples différents, des cultures et des gestualités de vie variées. Il faut voir dans l'usage métonymique au fond de la grammaire colonialiste qui consiste à homogénéiser les peuples africains, une expression de déni d'humanité des peuples colonisés : « un système colonial qui ne leur reconnaissait pas le plus élémentaire droit à l'existence<sup>127</sup>», écrit Jacques Chevrier. En effet, les méthodes d'indifférenciation, d'homogénéisation et d'invisibilisation reposent sur l'infrastructure idéologique d'une Afrique vide, sans civilisation. Une telle thèse occulte par là-même le potentiel du continent noir, ses ressources et ses capacités d'innovation. Aujourd'hui encore, la désubstantialisation de l'Afrique fait partie des éléments de langage au service d'une élite mondialisée dont le dessein est de nier le génie des peuples africains et de prolonger l'imagerie d'une Afrique réduite à un simple déversoir inactif des énergies occidentales. Le « discours de Dakar » du président français Nicolas Sarkozy revitalise et actualise la vision déshumanisante d'une Afrique qui ne serait pas rentrée dans l'histoire. Pour mesurer la violence symbolique de cette représentation stationnaire du continent noir et des peuples qui le forment, l'on peut se tourner vers les travaux d'Achille Mbembe qui accorde une part belle à l'étude des processus de colonisation des imaginaires. En effet, dans ses *Politiques de l'inimitié*<sup>128</sup>, Achille Mbembe, informé des réflexions de Frantz Fanon, éclaire les structures imaginaires du racisme, opération symbolique qui consiste à convertir systématiquement la différence en infériorité voire au néant. Ainsi, écrit-il :

Dans les contextes racistes, « représenter est la même chose que « défigurer ». La volonté de représentation est au fond une volonté de destruction. Il s'agit de faire passer violemment quelque chose à rien. (...) Dans la conscience qui représente, le sujet représenté court toujours le risque d'être transformé en un objet ou un jouet. En se laissant représenter, il se prive de la capacité de se créer, pour lui-même et pour le monde, une image de soi. Il est obligé d'endosser

---

<sup>127</sup> CHEVRIER, Jacques, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1984, p. 9.

<sup>128</sup> MBEMBE, Achille, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016.

une image contre laquelle il devra lutter sans fin. Il est l'homme aux prises avec une image dont il est affublé ; dont il peine à se dessaisir ; dont il n'est pas l'auteur et dans laquelle il ne se reconnaît point. Ensuite, au lieu d'être pleinement ce qu'il est. [...] Dans l'histoire de la rencontre entre l'Occident et les mondes lointains, il y a en effet une manière de représenter autrui qui le vide de toute substance et le laisse sans vie<sup>129</sup>.

Le titre du roman de l'auteur congolais In Koli Jean Bofane se nourrit vraisemblablement de cet imaginaire « plantationocène<sup>130</sup> » de l'Afrique, dont le rôle inactif, ne serait rien d'autre que de servir de matière d'exploitation aux intérêts économiques des grandes puissances occidentales voire asiatiques. Plus parlant, l'axe syntagmatique, autrement appelé axe des associations qui révèle des rationalités particulières. En effet, le rapprochement du nom « Congo » de l'anglicisme « *INC.* », abréviation du mot « *Incorporated* », dont la traduction française est *compagnie*, donne une dimension entrepreneuriale et un ethos économique au titre du roman et à l'imagerie de l'Afrique : « Congo Inc. ». A la lumière du jeu syntagmatique pratiqué par l'auteur, le Congo dans ses ressorts métonymiques, devient une compagnie, c'est-à-dire, une machine à générer du profit, une terre exploitable pour les intérêts de l'économie-mondialisée :

L'Algorithme Congo. Inc. avait été imaginé au moment de dépecer l'Afrique entre novembre 1884 et février 1885 à Berlin. Sous le métayage de Léopold II, on l'avait rapidement développé afin de fournir au monde entier le caoutchouc de l'équateur, sans quoi, l'ère industrielle n'aurait pas pris son essor comme il fallait à ce moment-là (...) Congo Inc. fut plus récemment désigné comme le pourvoyeur attiré de la mondialisation, chargé de livrer les minerais stratégiques pour la conquête de l'espace, la fabrication d'armements sophistiqués, l'industrie pétrolière, la production de matériel de télécommunication high-tech. (*Congo Inc.*, p. 48.)

L'indice textuel retenu trace une ligne de partage entre le projet colonialiste et les velléités globalitaires, qui à en croire le narrateur, se situeraient dans une dynamique de continuité et d'actualisation. L'association du nom « Bismarck » et de l'anglicisme « Inc. » est une manière pour Bofane de relier le régime historique de la colonisation aux pratiques actuelles de la

---

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 119-120.

<sup>130</sup> La paternité de cette notion est attribuée à Anna Tsing qui l'emploie dans un article, « Feral Biologies », article paru pour *Anthropological Visions of Sustainable Futures*, Université College London, février 2015. Aussi, le livre de Malcolm Ferdinand, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019, p. 83-84, fournit-il un éclairage fort intéressant de la notion *plantationocène*. Dans sa démarche, articule la confrontation des enjeux écologiques contemporains avec l'émancipation de la fracture coloniale. Par l'usage de la notion « plantationocène » qu'il préfère à « anthropocène », Ferdinand pointe l'historicité de la culture des plantations esclavagistes comme élément de départ des catastrophes écologiques actuelles.

mondialisation capitaliste. L'enjeu de ce trait d'union consiste à créer un *seuil* historique, c'est-à-dire, une transhistoricité où colonisation et globalisation se rejoignent. Comme une sorte d'antonomase, le nom du chancelier allemand constitue un symbole dans l'aventure expansionniste dont l'héritage se trouve aujourd'hui traduite dans les politiques capitalocènes de la mondialisation. Le substantif « testament » quant à véhicule l'idée de patrimonialisation du Congo, pris comme un *bien* propre qui s'inscrit dans le temps et dont la finalité est de se transmettre entre générations inscrites dans *le testament de Bismarck*. Dans les termes de l'écocritique postcoloniale<sup>131</sup>, l'analyse du titre de l'œuvre de Bofane révèle un acte de biocolonisation et dénonce par le même fait, une « biopiraterie<sup>132</sup> », comprises comme l'appropriation et le saccage des biens naturels des populations indigènes par des puissances impérialistes occidentales. En réalité, en droit, l'acte successoral ne peut s'établir que dans le cas de possession d'un patrimoine personnel que l'on lègue à des héritiers clairement désignés dans un testament. C'est apparemment ce que fait le chancelier allemand Otto Von Bismarck qui lègue le Congo (qui est une entreprise) à sa descendance, à en croire le discours porté par le seuil du roman. Or, ce legs de Bismarck pose problème dans la mesure où le Congo n'est pas la propriété privée du testateur, Bismarck. A ce titre, par les entourloupes de la connotation et de l'implicite, l'auteur dénonce l'imposture, et les méthodes de spoliation traduites à ce jour par la dépossession et le pillage du Congo par les puissances autrefois impérialistes et coloniales, aujourd'hui, oligarchiques et mondialisées. Etablissant des résonances entre colonisation et mondialisation, Édouard Glissant parvient au constat d'une continuité de l'hégémonie occidentale, servie sous des formes actuelles plus subtiles mais tout autant pernicieuses que les premières formes de sujétion. La globalisation serait donc selon lui : « une espèce de transferts des anciennes oppressions par des nations, à des oppressions actuelles, par

---

<sup>131</sup> A ce sujet, beaucoup de travaux croisent de plus en plus l'écocritique et les théories postcoloniales qui présentent des similitudes et des points de dialogue notamment dans l'objet des deux critiques. Ainsi, Greg Gerrard pense que les « approches écocritique et postcoloniale se retrouvent dans un questionnement de la globalisation et une prise en compte de la diversité de contextes socio-historiques et environnementaux », (Greg Gerrard, *Ecocriticism*, New York, Routledge, 2012, p.193-194). Yves Clavaron allant dans le même sens voit un prolongement des projets impérialistes dans la domination environnementale, justifiant de l'interface entre les phénomènes environnementaux et les questions politiques liées à la colonisation. (« Une approche écocritique et postcoloniale », « Nouveaux savoirs francophones », *Sciences Humaines*, n°330, février 2018, p.31-42), sans oublier le précieux livre de Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019. Ce livre est en effet un croisement des recherches entre la philosophie, les théories postcoloniales et l'écologie. Le centre de pertinence de l'analyse « articule la confrontation des enjeux écologiques contemporains avec l'émancipation de la fracture coloniale » (p. 32).

<sup>132</sup> HUGGAN, Graham, TIFFIN, Helen, *Postcolonialism Ecocriticism. Literature, Animals, Environment*, Londres & New York, Routledge, 2010, p. 4.

des systèmes imperceptibles, invisibles<sup>133</sup>». Le point de vue de Glissant se raccorde nettement à la vision de la mondialisation comme palimpseste, énoncée par le titre du roman de Jean Bofane qui peint l'image d'une Afrique subalterne, spoliée de l'extérieur, pourrie de l'intérieur. En écrivant la mondialisation sur les traces de la colonisation, l'auteur ravive « l'image d'une Afrique exubérante aux richesses fabuleuses n'attendant qu'à être exploitées<sup>134</sup> ». Ce cliché millénaire ne semble pas évoluer au regard du portrait que brosse l'auteur de *La Casa de Babel*,<sup>135</sup> pour qui le Congo et par extension, le continent africain dans sa totalité demeurent une vache à lait pour de nombreuses multinationales et autres agents de fonction de la mondialisation capitalistique qui, dans le sillage de Bismarck en ont fait une propriété privée.

Aussi, loin d'être un constat du seul auteur congolais, la même lecture d'une Afrique spoliée peut s'appliquer à *Congo*<sup>136</sup> d'Éric Vuillard, essai français qui retrace avec efficacité la sombre conférence de Berlin, réunie par Bismarck pour la dissection et la répartition des aires d'influences des puissances coloniales en Afrique. Finalement, que l'on soit chez Bofane ou chez Vuillard, le nom « Congo » est un « lieu de mémoire<sup>137</sup> », au sens où l'entend Pierre Nora. En effet, l'évocation du vocable « Congo » chez les deux auteurs suggère une critique contre la colonisation pour tout lecteur modèle. Comme nous l'avons déjà dit, le titre du roman de Bofane constitue une véritable clé herméneutique, dans la mesure où, il aide à comprendre le positionnement des pays colonisés vis-à-vis d'une mondialisation tout autant mortifère que l'ont été l'esclavage et la colonisation. En d'autres termes, l'imaginaire situé de la mondialisation prend chair dans une conglomération de préjugés historiques et dans une actualisation mémorielle. Pour mieux le comprendre, il est intéressant de se référer de revenir à Zaki Laïdi dont les travaux expliquent les fondements des représentations de la mondialisation. Pour justifier la réticence et la suspicion des pays africains vis-à-vis de la mondialisation, Zaki Laïdi met un accent particulier sur la dimension historique et l'effet de mémoire de la mondialisation qui rappellent la domination coloniale.

---

<sup>133</sup> GLISSANT, Edouard, « Migrations et mondialité », *Africultures* n°54, janvier-mars 2003, Paris, L'Harmattan, p. 7-17, p. 13.

<sup>134</sup> GRENOUILLEAU, Olivier, « Un empire en Afrique pour quoi faire ? », *Sciences Humaines*, numéro spécial, Aout- Septembre 2017.

<sup>135</sup> IN KOLI BOFANE Jean, *La Casa de Babel*, Paris, Actes Sud, 2018.

<sup>136</sup> VUILLARD Éric, *Congo*, Paris, Actes Sud, 2014.

<sup>137</sup> NORA Pierre (dir.) *Les lieux de mémoire* [1984], Paris, Gallimard, 1997.

Pour Max Roy, « le titre fixe ou définit par avance un certain horizon esthétique <sup>138</sup> ». Au contact de l'œuvre, comme c'est le cas de *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, un lecteur potentiel commence à formuler des hypothèses de lecture à partir du discours intitulant. Mais, pour que le titre soit davantage pragmatique, il est nécessaire que l'acte lectoral soit exécuté dans des conditions de *félicité*, c'est-à-dire qu'il faut que le lecteur soit doté d'un savoir capable de révéler les non-dits, les sous-entendus voire les implicites. Ainsi, face à un titre comme le « 11 septembre », un lecteur avisé, ayant connaissance de la tragédie vécue par les Etats-Unis aura du mal à ne pas lier le texte à ce contexte et de présager une tonalité apocalyptique de l'œuvre. Umberto Eco renforce la dimension interprétative du discours intitulant et affirme qu'« un titre est déjà une clé interprétative. On ne peut échapper aux suggestions [qu'il génère]<sup>139</sup> ». Ainsi, le travail du lecteur et de l'interprète, d'une certaine manière revient à donner une signification charnelle aux mots, de lire au-delà du signe. En faisant référence à la métaphore martiale de *pistolets chargés*, les mots sous la plume de Jean Paul Sartre cessent d'être de simples signes et deviennent des choses voire des actes. *Congo Inc. Le testament de Bismarck* n'est vraisemblablement pas un choix et une association fortuits des mots. Le titre de ce roman porte une charge symbolique qui donne à voir une image plantationocène de la mondialisation portée par la perlocution des mots. Les axes paradigmatique (choix des mots) et syntagmatique (association des mots) sont ici mis à contribution pour capter le ressenti esthétique de la mondialisation bofaniennne. En substance, In Koli Jean Bofane performe le titre de son roman pour en faire une porte d'entrée pragmatique, capable de capter l'attention du lecteur et d'établir in fine, un effet figuratif de la mondialisation. On l'aura compris, le titre du roman est pour le cas d'espèce fondé sur des ressorts géostratégiques et historiques. In Koli Jean Bofane questionne subtilement la place de l'Afrique et son rôle au sein du *village global*. En d'autres termes, le discours intitulant introduit une réflexion sur la mondialisation, depuis l'Afrique et à partir de l'Afrique. Le roman s'inscrit dans l'urgence de la réécriture de l'histoire du continent noir à partir de sa subjectivité et de son point de vue. Bien évidemment, *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*<sup>140</sup>, à partir de son histoire n'est pas à lire comme une volonté pour les écrivains d'adopter des postures passéistes, victimaires et introverties. Il s'agit plutôt, pour ces écrivains africains de *faire avec*, de composer avec une histoire tragique qui ne saurait s'oublier,

---

<sup>138</sup> ROY Max, « Du Titre et de ses effets de lecture », « Le titre des œuvres : accessoires, complément ou supplément » *Protée*, Volume 36, n°3, Hiver 2008, p.47-56.

<sup>139</sup> ECO Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985, p.7

<sup>140</sup> MABANCKOU Alain(dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Paris, Seuil, 2017.

mais qui commande tout de même un dépassement, pour faire place à des nouvelles historicités fondées sur des temporalités *seuil*. Plus pertinemment, le souvenir de la colonisation, clairement assumé par le paratexte (titre et épigraphe) n'est pas seulement pour Bofane, une manière d'exhumer une période sombre de l'histoire africaine, mais plus significativement de penser la mémoire comme un *moteur* susceptible de générer des dynamiques de dialogue entre le passé, le présent et le futur. En effet, la mondialisation dans sa phase actuelle s'entend chez Bofane, comme une sédimentation de régimes transhistoriques. L'on empruntera volontiers la suggestive formule de Francis Eustache qui parle de « mémoire au futur<sup>141</sup> » pour montrer comment les ressources mémorielles peuvent constituer une « dynamique qui nous permet de nous projeter dans un avenir plausible et d'imaginer différents scénarios en fonction de ceux que nous connaissons déjà<sup>142</sup> ». Ce que veut montrer le neuropsychologue Francis Eustache, c'est que la mémoire n'est pas réductible à un simple réceptacle de souvenirs, puisque, le passé permet de penser le présent et le module d'une certaine manière. Finalement, le *désir historique* de Bofane est à lire comme une recherche des « visions prophétiques du passé<sup>143</sup> » dont parle Edouard Glissant. Autrement dit, et comme nous l'avons souligné plus haut, le but de l'allusion à la colonisation par l'évocation de Bismarck n'est pas d'illuminer le passé, mais d'expliquer les mécanismes et les enjeux de la mondialisation extractiviste au Congo en dévoilant son ADN colonialiste. Ici, l'histoire constitue une « trace », c'est-à-dire, une instance de médiation entre un passé esclavagiste et un présent qui a hérité du même brutalisme nonobstant le changement des méthodes d'asservissement. Dans ce cas, le paratexte du roman devient automatiquement interprétation subjective des faits historiques. A ce sujet, Sarah Gröning, sur la base des postulats de Frank Ankersmit affirme que « le but d'une "historical representation" ne peut donc jamais être la production d'une réalité passée, mais l'absorption de la signification de cette réalité passée pour le présent<sup>144</sup> ». *Congo Inc. Le testament de Bismarck* répond donc en *poéticité-seuil*, du fait de sa connexion à des faits historiques actualisés dans des pratiques contemporaines, en l'occurrence la mondialisation. L'imaginaire de la mondialisation porté par le paratexte soutient que l'Afrique reste une propriété de la lignée de Bismarck que sont aujourd'hui, les multinationales et autres acteurs de la mondialisation, tapis dans le ventre du

---

<sup>141</sup> EUSTACHE Francis (dir.), *La Mémoire au futur*, Paris, Le Pommier, coll. « Essais & Documents », 2018.

<sup>142</sup> EUSTACHE, Francis, « Questions à Francis Eustache », *Interview* réalisée par Aude Laurriaux, *Sciences Humaines*, n°309, Décembre 2018, p.11.

<sup>143</sup> GLISSANT, Edouard, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, p. 227.

<sup>144</sup> GRÖNING, Sarah, « Philosophies historiopoétiques transatlantiques. Paul Ricœur, Edouard Glissant, Frank Ankersmit », *Vers une histoire littéraire transatlantique*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p.73.

Congo et qui exploitent sans éthique, une terre héritée de leurs ancêtres coloniaux, en tête desquels Otto Von Bismarck. En associant un nom d'Etat-nation (jadis colonisé, et aujourd'hui censé être politiquement indépendant) avec une abréviation d'emprise commerciale, *Congo Inc.* désigne assez parfaitement la façon dont la mondialisation (présente) dissimule (mal) la persistance de la colonisation politique sous un vernis économique qui n'en change pas la nature profonde. Les *roots* et routes de la mondialisation capitalocène sont-malgré les déguisements-toujours à chercher dans les méandres de la traite noire et de la colonisation dont l'Atlantique demeure une véritable *épistémè*.

## **I.2. *Le ventre de l'Atlantique. Sémiotique d'une transatlantique romanesque***

Au moment où émergent des travaux qui font de l'Atlantique un domaine de recherche pertinent sur la mondialisation, le titre du roman de Diome mérite d'être questionné afin de capter les dynamiques épistémologiques dont il est porteur. L'Atlantique comme objet de recherche cesse d'être une simple référence spatiale mais une réalité géohistorique, une mémoire séculaire, une *zone de contact* entre des civilisations à l'origine séparées, de gestation de la mondialisation. Mais l'Atlantique dans l'imaginaire des peuples colonisés, c'est aussi et surtout « un lieu chargé de négativité. C'est par l'Atlantique, par la déportation que le drame historique commence <sup>145</sup>» écrit Benjamin Osiepa dans son analyse à *l'Engagement atlantique des poètes caribéens*. Mais ce drame historique est aussi la route/*roots* de la mondialisation, le début d'une connexion et d'un réseautage entre l'Europe, l'Amérique et plus tard, l'Afrique avec le commerce triangulaire. Des flux commerciaux, humains et culturels quoique sous le signe d'une brutalité acerbe rythment l'Atlantique. Un brutalisme dont Aimé Césaire rend compte par un descriptif dysphorique et dystopique de l'Atlantique qui devient un symbole de malheur, un espace mortifère, notamment pour les esclaves : « J'entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquètements des mourants, le bruit d'un qu'on jette à l'eau<sup>146</sup> ». La noirceur du lexique employé par Césaire rend compte de la vision chaotique qu'a l'auteur de cet endroit marqué par l'histoire de la colonisation esclavagiste. *Le ventre de l'Atlantique* ne semble pas se soustraire de cette représentation. En effet, il faut lire dans cette référence historique une

---

<sup>145</sup>OSIEPA, Benjamin, « Le Temps de s'installer à l'horizon », *Vers une histoire littéraire transatlantique*, op.cit., p. 214.

<sup>146</sup> CESAIRE Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal* [1939], Présence africaine, 1956, p. 62.

manière pour l'auteure sénégalaise de dévoiler les travers des politiques migratoires par temps de mondialisation, et surtout de mettre l'accent sur le cynisme des acteurs de cette immigration clandestine (passeurs et hôtes) qui répètent les souffrances imposées aux corps africains par la continuité qui unit colonisation et mondialisation. Les organisations non gouvernementales et autres associations en la matière donnent des chiffres alarmants quant à l'importance du nombre des personnes qui perdent la vie chaque année en voulant braver la Méditerranée, à la recherche des conditions de vie plus acceptables.

Dans cette optique, le titre du roman, par ses effets métaphoriques donne agentivité à cette étendue d'eau (l'Atlantique), qui devient comme chez Glissant, complice et acteur de la mort. La personnification qui se joue par l'attribution du caractère humain en l'occurrence, le ventre, souligne ce rapport tragique à l'océan Atlantique. Dans une formule fort intéressante, Benjamin Osiepa parle d'un « espace en acte<sup>147</sup> », qui engloutit tel un ogre des milliers de vies. Cette métaphore rencontre la vision méditerranéenne d'Alioua Medhi qui en fait un « cimetière<sup>148</sup> ». Les deux notions mises en regard opèrent de la même manière et présentent dès lors des caractères communs. Le titre du roman cible en réalité toutes les manœuvres mortifères et autres politiques anti-migratoires mises en place par les états occidentaux vers lesquels affluent les départs, comme c'est le cas dans le roman de Fatou Diome, où plusieurs personnages quittent leurs terres natales à destination de la France. Mieux, *le ventre de l'Atlantique* est une critique véhémente contre la « mondialisation de l'indifférence<sup>149</sup> » dont les migrants et les réfugiés sont à la fois les symboles et les victimes. L'Atlantique romanesque est un véritable *seuil* dans la mesure où il crée un espace de fusion multiscalaire : interstice géohistorique, hybridité spatiale, à la fois passage et frontière, tiers-espace entre la vie et la mort, puisque le ventre peut être analysé en tant qu'organe reproducteur (donc porteur de vie), et dans un autre sens, en tant que cimetière, comme nous l'avons dit plus haut. La pensée des seuils chez Fatou Diome peut s'envisager dans le sens d'une rencontre entre son idiosyncrasie esthétique et son éthos idéologique qui résonne/raisonne de manière retentissante. L'œuvre de Diome est une *poétique du mouvement*<sup>150</sup> dont la métaphore océanique est porteuse. A travers ses publications

---

<sup>147</sup> *Ibid.*

<sup>148</sup> ALIOUA Medhi, « Le Cimetière méditerranéen ou l'inconsistance de la politique migratoire européenne », (en ligne), *Huffpost*, 20 avril 2015, [http://www.huffpostmaghreb.com/medhi-alioua/le-cimetiere-mediterraneen-ou-linconsistance-de-la-politique-migratoire-europeenne\\_b\\_7101162.html](http://www.huffpostmaghreb.com/medhi-alioua/le-cimetiere-mediterraneen-ou-linconsistance-de-la-politique-migratoire-europeenne_b_7101162.html); ARAB Chadia, "Parcours et nouvelles routes migratoires en Méditerranée : le cas des migrations marocaines ", *Maghreb Machrek*, vol.220, n°2, 2014, p. 75-92.

<sup>149</sup> GEISSER Vincent, « François, Pape des migrants ? », *Migration, Société*, Vol.29, n°167, janvier-mars, p. 2-12 2017.

<sup>150</sup> ETTE Ottmar, *TransArea*, *op.cit.*

multiformes, (*La Préférence nationale, Marianne porte plainte*) mais aussi à travers ses sorties médiatiques, l'auteure sénégalaise ne manque pas d'énergie et de formules percutantes pour attaquer les chantres d'une mondialisation de l'exclusion. Le titre du roman de Fatou Diome désigne ici aussi, comme chez In Koli Jean Bofane, un seuil historique qui permet de replacer l'Atlantique et la mondialisation dans un contexte littéraire qui apporte une ouverture de la mondialisation sur l'histoire. D'une métaphore des sens à la réalité mortifère des migrations postcoloniales, *le ventre de l'Atlantique* désigne l'ensemble des dispositifs d'emmurements policiers notamment, mis en place pour éradiquer les « indésirables<sup>151</sup> » de la mondialisation dont les principales victimes sont des sujets désœuvrés venus du Tiers-Monde, et dont la présence est perçue comme un trouble à la vie des *paisibles citoyens* autochtones. Par une rhétorique aux accents populistes, les défenseurs des frontières caricaturent les immigrés, les faisant passer pour une menace au maintien des écosystèmes identitaires et sociologiques. En la matière, la prose populiste fait un cadrage orienté sur les effets frictionnels d'une mondialisation établie en un « choc des cultures », pour justifier les politiques mortifères pratiquées en milieu maritime et océanique, où des milliers de personnes sont poussées à la mort dans une indifférence totale de l'opinion internationale. Le seuil Atlantique devient dans cette perspective brutaliste, une sorte d'instance régulatrice de la mondialisation qui équilibre la balance de la mondialisation à propos de laquelle Fatou Diome affirme : « Sur la balance de la mondialisation, une tête d'enfant du tiers-monde pèse moins lourd qu'un hamburger ». Par cette formule incisive que nous reprenons, Fatou Diome pointe et dénonce les empathies sélectives et l'humanisme à géométrie qui structurent le village global censément solidaire. A la lumière de certains faits, il ressort que l'attention accordée à certains événements dépend du statut de la victime. En Afrique par exemple, les guerres interminables qui déciment des milliers de personnes sont presque reléguées au second rang quand elles ne sont pas totalement ignorées. La grande chaîne de solidarité témoignée par les pays européens à l'Ukraine( qui est très louable) permet de réévaluer les ressorts empathiques et les fondements de solidarité de la mondialisation qui hiérarchise les vies humaines.

Toutefois, si la connotation titrologique renvoie à l'idée de la mort, force est de constater que cette mort n'est pas seulement clinique, c'est-à-dire rupture et cessation de respiration. La mort appliquée au *Brutalisme*<sup>152</sup> de la mondialisation peut davantage se formuler sous une

---

<sup>151</sup> BLANCHARD Emmanuel, « Les Indésirables ». Passé et présent d'une catégorie d'action publique », *Figures de l'étranger : quelles représentations pour quelles politiques ?* Paris, GISTI, 2013, p. 16-26.

<sup>152</sup> MBEMBE Achille, *Brutalisme*, op.cit.

perspective sociologique. A côté de ceux qui perdent leur vie au sens propre du terme, se greffent ceux qui, d'un point de vue social meurent en perdant toute la substance et la dignité liées à la vie. De plus en plus de migrants font face à une hostilité qui donne lieu à une crise d'hospitalité par le déploiement des « politiques d'inimitié<sup>153</sup> » et de dispositifs de brutalisme sociaux : multiplication des murs, refus d'accueil, rejet, diabolisation, clochardisation, *sdfisation* des étrangers non rentables. La société mondialisée navigue au rythme des seuils-atlantiques où la vie et la mort superposent, comme c'est le cas des migrants qui sont de véritables morts-vivants. Ainsi, l'échec de l'hospitalité se lit sur chaque artère des villes globales, où, enfants, hommes et femmes vivent ou plutôt survivent, sans aucune attention. Ces hommes et femmes déshumanisés vivent sans ancrage, et habitent le seuil : ils sont ici sans y être. D'ailleurs, la désignation de leurs espaces d'habitation par des vocables tels que « jungle » renforce le déni d'humanité des migrants qui sont pour le dire sans euphémisme, *animalisés*, comme le note avec force Guillaume Le Blanc : « l'étranger est en train de devenir notre fou d'aujourd'hui, celui que nous ne voulons plus connaître, reconnaître, celui dont nous altérons les traits pour ne plus avoir à nous lire dans son propre visage ». <sup>154</sup>

Cependant, comme souligné plus haut, l'enjeu d'une interprétation consiste à lire l'œuvre sous le prisme de la polyphonie. L'herméneutique, s'opère dans ce cas sur le champ de la négociation du sens, qui passe parfois par des dialogues antinomiques, par le croisement des parallèles. Ce point de vue pluraliste « possibilise » l'appréciation de l'envers du titre par la substitution et le croisement des charges sémantiques du discours intitulant, suivant la logique selon laquelle, les frontières ne sont pas que des barrières, mais des passerelles qui mènent à l'autre. L'Atlantique se change aussitôt en espace de vie, une zone de contact, comme l'assertent les propos d'Yves Clavaron : « L'imaginaire géographique et partant culturel construit par le roman [le ventre de l'Atlantique] constitue également un " tiers-espace " <sup>155</sup> ». Yves Clavaron voit le titre du roman comme une combinatoire d'espaces polarisés. Plus intéressant dans cette perspective de renversement de l'image, c'est la capitalisation de la notion du seuil qui transfigure le ventre en une anatomie porteuse de vie.

En effet, le ventre désigne le siège de la gestation dans le corps de la femme. Lier le ventre à l'Atlantique revient dans une certaine mesure à faire allusion à la vie. L'espace atlantique

---

<sup>153</sup> MBEMBE Achille, *Politique de l'inimitié*, op.cit.

<sup>154</sup> LE BLANC, Guillaume, *Vaincre nos peurs et tendre la main. Mobilisons-nous pour les exclus !* Paris, Flammarion, 2018, p. 27.

<sup>155</sup> CLAVARON, Yves, « Globalisation, transculturalité et afropolitanisme », op.cit., p. 203.

s'envisage donc sous l'angle de la fécondité, puisque c'est par et à travers lui que les trois continents à savoir l'Afrique, l'Amérique et l'Europe scellent leur alliance pour donner naissance à une « histoire connectée<sup>156</sup>», en dépit des tensions dont cette connexion est porteuse. En d'autres termes, cette étendue d'eau induit une politique du mélange, un art de la rencontre : « un espace utopique de réconciliation entre l'Afrique et l'Europe<sup>157</sup> ». Fatou Diome à travers ce titre interpelle les consciences quant à la nécessité de repenser l'altérité. Elle joue sur des données géohistoriques pour redessiner les lieux communs de notre humanité. Comme un antidote au rejet de la différence, l'écrivaine invite à oser la fraternité<sup>158</sup> dans un monde globalisé où les défis écologiques, le terrorisme et d'autres maux qui gangrènent notre époque commandent de conjuguer les efforts pour des résultats plus efficaces. Abondant dans le même sens que Fatou Diome, Patrick Chamoiseau affirme que « c'est dans l'espace du trans que se situe la poétique du monde contemporain<sup>159</sup>», avant de renforcer son idée de mondialisation en ces termes qui rencontrent l'imaginaire de la mondialisation de Fatou Diome :

L'idée de mondialité me permet d'envisager qu'il n'y a aucune essence identitaire mais des complexités d'emblée mosaïques, des dynamiques dont l'origine se perd dans des rencontres et des intensités, des organisations et réorganisations symboliques et techniques qui se construisent, se maintiennent, se devinent, se cherchent ou s'ignorent, mais qui se nourrissent entre elles selon des modalités inouïes qu'il nous faut apprendre à deviner et que M. Glissant appelle : la Relation<sup>160</sup>.

Au fond, la vérité du monde contemporain n'est pas linéaire. La mondialisation sous l'angle de l'Atlantique sort des canons des grands récits, emprunte des sentiers biscornus, surfe sur des vagues impraticables. C'est d'ailleurs là le rôle de tout auteur selon Maurice Blanchot, qui estime que « tout écrivain qui, par le fait même d'écrire, n'est pas conduit à penser : je suis la révolution, seule la liberté me fait écrire, en réalité n'écrit pas<sup>161</sup> ». A en croire Blanchot, l'acte d'écrire vise à recréer le monde, à lui donner des formes les plus atypiques possibles qui visent à dépasser la linéarité spatio-temporelle. L'imaginaire ou la magie créatrice se présente de ce fait comme une antithèse à la vision calculatrice du monde. Par ces temps de mondialisation où

---

<sup>156</sup> SUBRAHMANYAM, Sanjay, *Explorations in Connected History : From the Tagus to the Ganges*, New Delhi, Oxford, University Press, 2004.

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> CHAMOISEAU, Patrick, LE BRIS, Michel (dir.), *Osons la fraternité ! Les écrivains aux côtés des migrants*, Paris, Philippe Rey, 2018.

<sup>159</sup> CHAMOISEAU, Patrick, « Mondialisation, mondialité, pierre-monde », *Littérature*, n°174, 2014, p. 92-103, p. 104.

<sup>160</sup> *Ibid.*

<sup>161</sup> BLANCHOT, Maurice, *La Part du feu* (1949), Paris, Gallimard, 1972, p. 310.

le primat est accordé aux politiques de consommation régies par des assignations, des catégorisations, des exclusions, où seul le poids financier et la valeur marchande comptent, l'écrivain doit proposer des mondes alternatifs, « s'absenter pour se trouver. S'oublier pour s'enflammer. Errer dans les terres inconnues pour habiter la sienne. (...) Dynamiter la pensée unique. Explorer la marge pour approcher l'intérieur <sup>162</sup>».

*Le ventre de l'Atlantique* reconstruit la trame d'une histoire complexe de la mondialisation, fait coexister les particularismes, à l'image d'un ensemble de cours d'eau qui fusionnent pour donner naissance à un fleuve. Ainsi, convient-il de dire que l'histoire du monde actuel est faite des discontinuités, des formes de ruptures fécondes, imposant (leurs) propres effets de sens. Le titre du roman fonde une poétique de passage, qui fait écho à la « poétique du mouvement <sup>163</sup>», étant dans les deux cas une invitation à sortir des isolats territoriaux, qu'ils soient géographiques, sociologiques, culturels, psychologiques, anthropologiques. *In fine*, le titre de l'œuvre déjoue toute assignation au local et au global. Il s'inscrit dans une logique transversale, transnationale, transculturelle, ponctuant l'esprit de la globalisation comme phénomène qui induit un nouveau « partage du sensible <sup>164</sup>».

En définitive, si l'espace atlantique est fondé sur des ressorts mémorielles qui rappellent la violence de l'esclavage et le brutalisme de la colonisation, il est tout de même à noter que la métaphore océanique chez Fatou Diome dessine les contours d'une nouvelle alliance des peuples, alliance d'une mondialisation bâtie sur la communauté des destins. Le seuil-atlantique est pour ainsi dire un territoire de branchements, un *Yalta* identitaire où « l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner » (*Le ventre*, p. 181) pour faire monde. Pourtant aussi paradoxal que cela puisse paraître, la société mondialisée est celle qui, historiquement reste la plus emmurée de tous les temps. Conçue nominalelement comme espace ouvert, « plateforme et aplatissage du monde <sup>165</sup>», la mondialisation est loin de rimer avec la liberté pour chaque individu d'élire domicile où il veut. La supposée libre circulation qu'elle sous-tend n'est qu'illusoire et relève bien plus d'une simple vue de l'esprit que de la réalité. En effet, si le roman de Fatou Diome est un hymne aux identités seuils dont « un (des) *leitmotiv*

---

<sup>162</sup> CHARLET, Nicolas, « Je suis la révolution », *Hypertexte. Passer à l'acte*, n°1, Toulouse, Editions Spector, 2008, p. 81-82.

<sup>163</sup> ETTE, Ottmar, *ZwischenWeltenSchreiben. Literaturen ohne festen Wohnsitz*, Berlin, Kulturverlag Kadmos, 2005.

<sup>164</sup> RANCIERE, Jacques, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.

<sup>165</sup> FRIEDMAN, Thomas Loren, *La Terre est plate, une brève histoire du XXIe siècle*, Paris, Saint-Simon, 2005.

réside dans le mouvement des vagues de l'Atlantique, la masse oscillatoire de l'Océan entre l'Afrique et le reste du monde<sup>166</sup> », comme le note Osiepa, force est de constater que par temps de mondialisation, la *Relation* ne va pas de soi. *Soumission*, roman célèbre de Michel Houellebecq permet d'identifier un imaginaire romanesque de la mondialisation, aux antipodes de l'idée de reticularité et de connectivité qu'elle véhicule.

### **I.3. Féerie générale ou le sublime romanesque de la mondialisation**

Xenophon Tenezakias définit le sublime comme « le plaisir produit par une représentation qui dépasse les facultés de notre entendement, face à un objet en comparaison de quoi tout le reste est petit<sup>167</sup> ». Cette approche définitionnelle semble très appropriée pour qualifier l'imaginaire romanesque de la mondialisation chez Emmanuelle Pireyre, qui représente le monde globalisé comme un espace absolu, bombardé d'images, de lumières, de couleurs, de sons, de marchandises : une féerie générale. En d'autres termes, la mondialisation recouvre les propriétés d'un objet infini dont l'*insaisissabilité* et l'*irreprésentabilité* créent une *féerie générale* qui pourrait se rapprocher des « éblouissements<sup>168</sup> » dans les termes de Joseph Tonda ou du « spectacle <sup>169</sup> » chez Guy Debord. Le titre du roman, autant intrigant qu'intuitif, laisse imaginer un monde vertigineux sous fond d'un spectacle merveilleux. Les flux incessants, multidirectionnels et toujours à grande vitesse qui structurent le monde globalisé plongent les personnages du roman dans un délire de contemplation et de jouissance des images, lesquelles images oppressantes les détachent de la « Real life » (*Féerie*, p. 18), et les condamnent à « vivre dans le rêve d'autrui<sup>170</sup> ». En effet, un des paradoxes de la société mondialisée selon Emmanuelle Pireyre, tient à son indisponibilité, c'est-à-dire que les flux de produits et de marchandises qui circulent de manière surabondante sont à la fois à portée de mains mais tout autant inaccessibles, comme nous pouvons le lire dans l'extrait de texte suivant, où l'idée de bonheur féérique d'un monde nanti dont on peut disposer semble s'estomper pour laisser cours à l'oppression et au spleen du manque et de l'impuissance :

---

<sup>166</sup> OSIEPA Benjamin, « Le temps de s'installer à l'horizon. L'engagement atlantique des poètes caribéens », *Vers une histoire littéraire transatlantique*, Paris, Classiques Garnier, p. 215.

<sup>167</sup> TENEZAKIS Xenophon, « Sublime catastrophe », *Esprit*, n°461, janvier-février 2020, p. 192-202, p. 194.

<sup>168</sup> TONDA Joseph, *L'Impérialisme postcolonial*, *op.cit.*

<sup>169</sup> DEBORD Guy, *La société du spectacle*, *op.cit.*

<sup>170</sup> TONDA Joseph, *Afrodystopie. La vie dans le rêve d'Autrui*, Paris, Karthala, 2021.

Et une fois que votre monde ressemble à cela, vous le voyez devenir de plus en plus lointain, cassant et inhospitalier, il est plongé dans un cauchemar brumeux, vous n'y avez plus accès. [...] Mais, les objets les dégoûtaient ; au lieu de voir en eux comme les autres années des présents qui combleraient de joie leurs parents, ils voyaient plus que des marchandises séparées d'avec elles-mêmes, exhibées comme des fétiches par l'affreux spectacle des vitrines. Tout se passe comme si au lieu de vivre dans le monde réel, nous vivions dans le musée de l'homme. Tout est là devant nous, mobiliers, vêtements, fourchettes, outils et pièces de monnaie, mais ces objets demeurent lointains et inaccessibles derrière leur vitre, nous ne pouvons pas en faire usage, et si nous le faisons, tout tomberaient en miettes (*Féerie*, p. 96-97).

L'extrait de texte décortique les mécanismes d'envoûtement de l'économie du marché et de la mondialisation médiatique, qui sont davantage des machines à créer des désirs qu'à satisfaire les besoins. La mondialisation sous le signe de la féerie est une représentation idyllique du techno-capitalisme qui maintient les sujets dans un état vaporeux voire hypnotique, comme le note avec efficacité, Walter Benjamin : « L'homme s'adonne aux manipulations de cette industrie en jouissant de son détachement vis-à-vis de lui-même et des autres<sup>171</sup> ». Le sublime romanesque de la mondialisation suppose une rupture du sujet avec lui-même pour tenter de s'élever à la hauteur d'une réalité incommensurable. Autrement dit, le sublime de la mondialisation un est « seuil » puisque la jouissance dans le monde féérique est intimement liée à la souffrance, à la négation de soi dans le monde sensible. Etant dans l'incapacité de se saisir des objets de ses désirs, désirs intensifiés par l'impérialisme des images et des expositions, le sujet mondialisé n'a de salut que la transfiguration de son espace réel par le moyen de la rêverie et de l'imagination. La surexposition des images et l'indisponibilité qui les accompagne rendent la mondialisation violente et mutilante. On se souviendra de ces vitrines des magasins dont parle l'extrait de texte susmentionné, qui renforcent le sentiment seuil de la société de consommation : tout est si immédiat pourtant si lointain, comme cela peut se lire dans l'économie du texte où l'auteure essaie de capter le caractère fugitif, fugace et chimérique de la mondialisation. :

Ainsi en est-il de la mondialisation les jours où, avec son côté série TV, elle parvient encore à nous amuser ; d'abord un socle gigantesque d'inconnu radical ; devenant vite familier par l'adjonction des cartes, explications, histoires qui flèchent le territoire ; mais familier seulement jusqu'à un certain point, car l'instant d'après, on se rend compte que les adjonctions de pancartes et d'histoires n'ont pas cessé et que ce fatras s'empilant, à force de

---

<sup>171</sup> BENJAMIN Walter, « Paris, capitale du XIXe siècle » [1939], *Sur le concept d'histoire*, trad. par Olivier Mannoni, Paris, Payot, 2013, p. 178.

copies, de fake et divagation, on a désormais un nouvel inconnu :  
une gigantesque et bouleversante chimère (*Féerie*, p. 242).

Emmanuelle Pireyre souligne les antinomies constitutives du monde mondialisé, à la fois comme agencement et désordre, tantôt saisissable et soudainement inaccessible. La comparaison de la mondialisation à une série TV est porteuse d'un imaginaire structurant du récit. La romancière reprend la notion de l'écran, promu au rang de schème organisateur de la féerie. Car, que dire de la télévision, si ce n'est un seuil qui crée des éblouissements ? Les objets écraniques qui structurent nos socialités contemporaines sont des agents d'une mondialisation des « éclats » qui trouble la perception et plonge le sujet dans un état somnambulique où fiction et réalité se confondent. L'écran rapproche mais sépare, illumine et obscurcit. Les contenus écraniques créent et nourrissent l'illusion par leurs propriétés immersives voire submersives : « On a l'impression de ne jamais être seul cinq minutes » (*Féerie*, p. 16). La formule est bien choisie et les mots bien sélectionnés puisque le vocable « impression » renforce le côté illusionniste des réalités virtuelles. Et, c'est ici que la mondialisation recouvre toute sa dimension subliminale, le virtuel étant un mode du *possible*. En effet, lorsque l'on regarde une série télévisée ou que l'on contemple des objets à travers des vitrines, cela féconde une illusion de proximité qui plonge le contemplateur dans un état extatique, dans la mesure où, le virtuel vise la rencontre, le virtuel étant un mode d'existence en puissance, l'antichambre du sensible. Le cas de Miriem qui entretient des relations virtuelles qui finissent par se conclure par des rencontres matérielles est fort éclairant. Le roman parle du passage à la « real life » :

C'est ainsi, grâce à ces sites de rencontres, qu'au rythme accéléré des divorces, nous voyons débouler chez nous, à nos barbecues, buvant des verres au milieu de nos jardins, tous ces nouveaux partenaires, ces gens étranges rencontrés via les Meetic, les Webromantique ou les mektoube.fr. [...] Cet été, avant de parvenir à ses fins, Mireme, la mère de Roxane, avait eu quelques déconvenues avec la real life. Un jour, après une petite semaine d'échanges par messagerie, elle se rendit à un premier rendez-vous avec un jeune homme d'une vingtaine d'année (*Féerie*, p.19-20)

Comme nous l'avons dit, le virtuel ici tient lieu d'étape préparatoire à la rencontre, au passage à la vie réelle. Dans le même sens, l'intertitre « Ce moment où on a physiquement besoin de se connecter » (*Féerie générale*, p.26) articule le passage du désir virtuel vers l'acte matériel. Or, force est de constater que la féerie générale chez Pireyre est impossibilité d'*action* et d'assouvissement. Elle traduit avec truculence l'impuissance des personnages face à un phénomène qui transcende leur volonté de possession et de consommation : une absence du pouvoir d'achat face à une offre illimitée et irrésistible. Dès lors, les personnages prennent

conscience de leur insignifiance, de leur manque d'agentivité, provoquant par dépit, frustration, résignation et rejet du monde :

Les étudiants supportaient mal cette description d'un monde qui vire au cauchemar. [...] L'heure est venue de la frustration. Le réel muséifié n'est plus disponible, le réel est un pauvre fromage sous cloche. Et si le monde est le musée de l'Homme, se disaient-ils, quel rôle avons-nous dans ce musée ? (*Féerie*, p. 96-97).

L'interrogation posée sur un ton philosophique par les étudiants mérite une attention particulière puisqu'elle questionne dans la profondeur, la place de l'être humain dans la société capitalocène. La muséification de l'homme suppose sa réification, sa chosification, sa relégation au rang de simple objet à la fois contemplateur et contemplé. L'espace normatif de la mondialisation devient tout de suite inaction et *involonté d'impuissance*. L'involonté et l'impuissance dans ce cas d'espèce ne se perçoivent plus sous le prisme de la défaillance, mais se donne plutôt à apprécier comme une bouée de sauvetage face à une machine écrasante de laquelle le sujet ne peut rien : « Le sentiment du sublime provient de ce qu'une chose directement défavorable à la volonté devient l'objet d'une contemplation pure, qui ne peut être maintenue qu'en se détournant avec constance de la volonté en s'élevant au-dessus de ses intérêts<sup>172</sup> ». Or, cette recommandation cathartique de Michel Houellebecq pose un écueil fort insurmontable qui intensifie la zombification des êtres, dans la mesure où la société globalisée est sous l'opérativité de l'hypertransparence qui rend toute tentative de retrait inopérante. A partir de la symbolique de la vitrine des magasins à travers lesquelles les étudiants et les touristes contemplent les objets de leur convoitise, l'auteure pointe la violence symbolique du consumérisme dans sa propension à créer du désir et à le réprimer tout de suite. Pour Emmanuelle Pireyre, « nous vivons au second degré » (*Féerie*, p. 180), c'est-à-dire que la vie dans la société mondialisée nécessite toujours un détachement, une élévation sans lesquels le sujet se trouve écrasé par une mondialisation déshumanisante. La formule titrologique « Le monde est sous cloche dans le musée l'Homme » revendique l'idée déjà énoncée d'un excès de publicité enrégimentée par le capitalisme d'exposition dont l'exemple des touristes peut constituer un écran de lisibilité : « Le visiteur est censé s'intéresser aux trucs sans les toucher, il se penche gentiment pour lire les cartels, reste toujours bien poli, alors qu'il a constamment un gardien sur le dos vérifiant qu'il ne touche à rien » (*Féerie*, p. 98). La métaphore du musée est en ce sens très suggestive puisque le propre du musée est de créer une sorte de féerie par

---

<sup>172</sup> HOUELLEBECQ Michel, En présence de Schopenhauer, <http://blogs.mediapart.fr/edition/bookclub/article/280810/en-presence-de-schopenhauer-55> (9 juillet 2012), consulté le 22 avril 2022.

l'exposition d'œuvres et d'objets précieux que l'on ne peut ni toucher, ni posséder : « Ils tendent la main vers les spécialités locales et se cognent à une espèce de vitre transparente » (*Féerie*, .98) La jouissance du musée passe uniquement par la contemplation, par la satisfaction de *la libido oculaire*. Le sublime de la mondialisation est *in fine*, schématisé par l'incongruité et l'illusion qui structurent l'économie du tourisme mondialisé, où les touristes sont victimes de la spectacularisation d'un monde finalement inaccessible. Ils parcourent des milliers de kilomètres, sacrifiant économies et patrimoines pour se rapprocher à *bonne distance* du grandiose spectacle qui s'éloigne davantage qu'ils s'en approchent.

Par ailleurs, il convient de noter que le roman d'Emmanuelle Pireyre est un festival d'énoncés titrologiques, les uns plus étranges que les autres. Au total, c'est un peu plus d'une vingtaine de titres et sous-titres qui architecturent le récit : « Comment laisser flotter les fillettes ? », « Finance », « Etagères & sauvagerie », « Comment habiter le paramilitaire ? », « Comment faire le lit d'un homme non schizoïde ? », « Le tourisme représente-t-il un danger pour nos filles faciles ? », « Friedrich Nietzsche est-il hallal ? », « Comment planter sa fourchette ? », « Comment être là ce soir avec les couilles et le moral ? ». Certains d'entre eux assurent le réseau sémantique du titre principal par une synonymie aux allures anaphoriques : « désir féérique d'exister seul dans l'absolu » (*Féerie*, p. 62), « la parodie du conte des fées » (*Féerie*, p. 39), « Rêve 3- Une zurichoise et son rêve de dentiste » (*Féerie*, p. 82) « Nos songes se peuplent des gens prévoyants » (*Féerie*, p. 106), « Rêve 8-Cauchemar des traders » (*Féerie*, p. 218). La juxtaposition de tous ces discours disparates dans un même récit crée un effet de réseau qui entraîne le lecteur dans une féerie poétique. En effet, le roman de Pireyre est vertigineux et labyrinthique, conduisant le lecteur à se poser cette petite question intérieure : par où commencer ? Le désordre titrologique rend toute tentative d'unification sémantique du roman impossible et se rapproche de ce fait de la perspective kantienne du sublime qui fait écho au chaos : « Qui appellerait donc sublimes des masses montagneuses sans forme, entassées les unes sur les autres en un sauvage désordre, avec leurs pyramides de glace ?<sup>173</sup> ». Ce qui intéresse dans le propos d'Emmanuel Kant, c'est le descriptif du sublime, orienté vers l'idée de l'informe voire du difforme auxquels se rapporte le roman de Pireyre. Sa forme chaotique, portée par une titrologie pour le moins atypique complique la saisie du sens et du genre du roman, comme ici, avec Fabrice Gabriel qui s'interroge à propos du dernier roman de Pireyre :

---

<sup>173</sup> KANT Emmanuel, *Critique de la faculté de juger* [1790], trad. par Alexis Philonenko, Paris, J. Vrin, 1993, p. 135.

Est-ce un roman ? On a beau chercher, sur la couverture ou la page de garde, on ne trouve aucune mention de genre pour caractériser le nouveau livre d'Emmanuelle Pireyre, et on se dit du coup que le titre en définit peut-être la nature, une nature d'ailleurs volontiers « transgenre » : Chimère. Chimère est en effet une chimère, au sens premier : un rêve hybride et très drôle, qui se souvient lointainement des fantasmagories mythologiques pour faire vivre une fiction ultracontemporaine qui mixe science et nature, littérature et journalisme, documentaire et imagination<sup>174</sup>.

Le trouble dont parle Fabrice Gabriel à propos de *Chimère* s'étend sans aucun doute à *Féerie générale* dont le titre mime éloquentement le monde mondialisé, fait « d'une ambiance tuyaux embrouillés qui relie un peu tout à n'importe quoi » (*Féerie*, p.16). La manière de titrer de l'auteure n'est certainement pas exclue de cet état de *féerie générale* qui échoue à représenter le monde et rompt l'espoir du sujet à vivre dans un monde harmonieux. Il faut le souligner, l'une des spécialités d'Emmanuelle Pireyre est à chercher dans son idiosyncrasie titrologique : depuis « *Mes vêtements ne sont pas des draps de lit* » en passant par « *Comment faire disparaître la terre* » et « *Féerie générale* », pour arriver à « *Chimère* », les discours intitulants de la romancière française sont des terrains poétiques fertiles. A ce propos, l'auteure ne s'en cache pas, elle avoue travailler ses énoncés titrologiques de manière minutieuse : « Ces titres, c'est une des méthodes pour attraper tout un morceau avec quelque chose d'assez dynamique », répond-elle à une question orientée sur l'atypicité de ses titres. A travers la performance de ses intitulés, Emmanuelle Pireyre rend compte d'un monde un peu loufoque où tout est en présence de tout, rendant l'existence « nue<sup>175</sup> » :

Parce qu'ainsi sont les périodes d'économie mondialisée : dans ce genre de périodes, tout est lié à l'échelle planétaire ; on ressent fortement que les choses spatialement très éloignées sont interdépendantes, qu'on n'est jamais loin du magma. Dans ce genre de périodes, il y a un côté agglutinement parfois insupportable, ce côté Je mange une glace à Santiago et tu frissons à Toronto, Tu sautes à Lomé et je rebondis à Taipei, ce côté Je lève le bras à Rotterdam et quelqu'un se gratte à Karachi (*Féerie*, p. 15).

Cet extrait précédemment cité et repris ici, dit quelque chose de notre temps et permet de resserrer les liens parfois invisibles d'un monde mondialisé où les choses sont inéluctablement en rapport les unes avec les autres. Revendiquant écrire sur le réel et sur le présent, cette phrase du texte peut trouver son inspiration dans la crise financière de 2007 où la défaillance de certains écosystèmes économiques ont entraîné des conséquences globales. Plus proche de nous, la crise

---

<sup>174</sup> GABRIEL Fabrice, « Une chimère d'aujourd'hui à propos de Chimère d'Emmanuelle Pireyre », *AOC*, 12 septembre 2019, <https://aoc.media/critique/2019/09/12/une-chimère-daujourd'hui-a-propos-de-chimere-demanuelle-pireyre/>

<sup>175</sup> DUGAIN Marc, LABBE Christophe, *L'Homme nu. La dictature silencieuse du numérique*, Paris, Plon, 2016.

sanitaire liée au Covid19 redonne toute sa justesse à ce propos romanesque qui consacre la communauté des destinées. Par temps de mondialisation, les problèmes locaux ont tout de suite une incidence globale. L'indice textuel met en lien quatre continents, à savoir l'Amérique (Santiago et Toronto, Chili et Canada), l'Afrique (Lomé, Togo), l'Asie (Taïpei et Karachi, Taïwan et Pakistan), l'Europe (Rotterdam, Pays Bas). Si toutes ces villes sont géographiquement (et dans d'autres domaines certainement) opposées, il reste quand même que celles-ci sont reliées par une puissance de l'ordre de la féerie générale qui transcende les frontières. Et, selon Emmanuelle Pireyre, « La finance est la chose qui nous relie le plus et nous asservit plus. Elle caractérise ce qui nous astreint, nous contraint et nous échappe<sup>176</sup> ». Dans la hiérarchie des valeurs, l'auteure place la finance au firmament des variables qui organise, tient et soutient le monde globalisé. Cette perception de Pireyre rencontre la vision de Joseph Tonda, pour qui l'argent est un agent d'éclat qui produit des éblouissements. Il s'agit dès lors du seuil par excellence, dans la mesure où sa puissance colonisatrice est planétaire :

Ainsi, la puissance de l'impérialisme postcolonial apparaît comme une puissance intangible dont le spectre, par définition éblouissant, c'est-à-dire fascinant, illusionnant, séduisant, aveuglant dans ses métaphores, ses métamorphoses, ses figures, ses figurations ou ses abstractions, fait vivre ses sujets ailleurs en eux-mêmes, dans les rêves, dans les cauchemars, ses mythes, dans les utopies, dans les dystopies, dans les hétérotopies, bref, sur les seuils et dans l'imaginaire. [...] Les imaginaires de l'argent en Afrique centrale ne s'y trompent pas lorsqu'ils disent de l'argent, matérialisation ou agent de fonction de la valeur, qu'il est le « Dieu d'ici-bas.<sup>177</sup>

Ce qui caractérise Dieu c'est avant tout son omniprésence et son omniscience. Faire de l'argent le « Dieu d'ici-bas » revient à concéder comme Pireyre, que rien n'échappe à la finance : « Elle voyait bien évidemment que la finance s'insinue partout, parmi les gens et parmi les choses » (*Féerie*, p. 14). Dans son irrésistible pouvoir de colonisation, la machine financière dans le récit n'épargne personne, tout le monde y passe, mêmes les enfants :

Ils étaient encore petits, ils n'étaient qu'à l'école primaire [...] Certains jours où ils avaient du mal à anticiper le marché, ils disaient : « Quel après-midi pourri ! Si ça continue, je vais devoir vendre mes apparts à Cannes pour renflouer mes comptes de trading ! ». Ils avaient besoin de se défouler même s'ils avaient conscience que le sujet était grave, même si quelques fois ils étaient et demandaient à la maîtresse : « Maîtresse, le but des banquiers, c'est de ruiner tout le monde ou quoi ? [...] En plus, expliquait la

---

<sup>176</sup> « Comment faire de la fiction, avec Emmanuelle Pireyre », *L'entretien*, <https://www.mediapart.com>, consulté le 13 décembre 2021.

<sup>177</sup> TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial*, op.cit, p. 24.

maîtresse, ils peuvent te fourguer les produits merdiques qu'ils ont inventés et travailler avec des infos privilégiées en utilisant leurs fonds propres. Donc on ne peut pas lutter ...c'est comme ça »( *Féerie*, p. 12-13).

L'extrait de texte est assez fertile. D'abord, l'âge des *traders* surprend, puisque dans la vie normale, « la real life » pour reprendre les termes du récit, il est inimaginable que des enfants du primaire soient des acteurs financiers. La scénarisation des personnages atypiques que sont les enfants participent du processus de *féerisation* du monde globalisé. Cette manière de faire pointe avec humour la démente d'un système brutal qui assujettit la société dans toutes ses structures. Qui de mieux pour symboliser la féerie si ce n'est le monde de l'enfance ? Les enfants ont toujours été associés au monde de la rêverie et de la fantasmagorie. Tous les enfants ou presque sont des architectes de mondes hétérotopiques et utopiques. Leur socialité est rythmée par une grande profusion de récits merveilleux. Ensuite, le passage du texte met en exergue l'impuissance des personnages à résister à la finance, véritable « Dieu d'ici-bas » pour reprendre l'expression de Joseph Tonda. La dernière phrase de l'énoncé montre que la mondialisation semble un fait accompli auquel personne ne peut rien changer : « Donc, on ne peut pas lutter...c'est comme ça ». Cet aveu de faiblesse est un marqueur du sublime de la mondialisation dans toute sa magnificence . Toutefois, si la société romanesque est féérique, elle n'est cependant pas très éloignée du monde réel tant les mécanismes économiques décrits dans le récit résonnent parfaitement avec notre société aux prises avec le techno-consumérisme. Au même titre que la société mondialisée du roman, la *real life* est elle aussi enrégimentée par le sublime vertige de la globalisation qui zombifie les êtres humains dont la vie est résolue de se vivre en régime *in absentia*. Le sentiment d'impuissance des jeunes étudiants devant les vitrines des magasins de luxe est une réalité croissante dans nos sociétés consuméristes où les besoins se multiplient à une vitesse lumière, quand les ressources baissent vertigineusement. Que dire de cette situation d'hypervisibilisation « où on a jamais l'impression de ne jamais être seul cinq minutes », pistés, tracés voire traqués par une gouvernementalité algorithmique ? Dans ce cas, la féerie devient une porte de sortie tant elle permet d'habiter des mondes alternatifs, moins violents certainement. Car, comment ne pas être habité « par cette tension poétique, [ce] désir féérique d'exister seuls dans l'absolu, de vivre isolés » (*Féerie générale*, quatrième de couverture) quand le monde réel est sous cloche ?

En somme, la mondialisation sous la plume d'Emmanuelle Pireyre apparaît comme un vertige éclipse. Son caractère absolutiste fait de la mondialisation un donné mutilant qui crée de la soumission et face auquel Houellebecq appelle insidieusement à résister.

#### **I.4. Stase, anticatapse et métastases de la mondialisation. *Soumission* ou l'impossible poétique de la Relation<sup>178</sup>**

Dans l'imaginaire collectif, la mondialisation est perçue comme la contraction d'un espace-temps qui consacre l'intensification de la circulation des flux multiformes et multidirectionnels. L'une des propriétés représentationnelles de la mondialisation reste donc incontestablement sa reticularité, comme nous venons de l'étudier dans le texte d'Emmanuelle Pireyre qui met sous régime fictionnel et romanesque, l'idée d'un monde « plat<sup>179</sup> », largement médiatisé depuis l'avènement de la mondialisation contemporaine dont le point de départ serait l'effondrement du mur et l'essor fulgurant des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC). Or, si ce descriptif de la mondialisation semble être théoriquement objectif, la réalité quant à elle est toujours loin de refléter l'idéal d'un monde en « Relation », c'est-à-dire, « un rapport multiple, fondant les raisons de toute communauté[mondialisée] », où chacun est libre de circuler ou d'élire résidence, où, quand et comme il veut. En contradiction totale d'une mondialité qu'Edouard Glissant appelle de tous ses vœux, et à rebours de l'accélération tant vantée, la mondialisation fait souvent face à des blocages de tous ordres qui la plongent dans un état de *stase* traduit par le titre du roman de Houellebecq, « *Soumission* ». En effet, le discours intitulant du roman préfigure déjà une cohabitation mondialisée conflictuelle, fondée sur des rapports de force et de domination. Par définition, la soumission est un acte de sujétion qui conduit à la capitulation de l'une des parties antagonistes à l'issue d'une confrontation. La soumission est déjà dans son apparent est déjà symptomatique d'une friction de la mondialisation qui ne va pas toujours de soi en toute circonstance. Si Agathe Novak-Lechevalier invite à l'esprit de détachement quant à l'analyse de ce texte, qui selon elle, serait « un roman délibérément piégé, qui exige une lecture critique et attentive parce qu'il repose sur un processus constant de réversibilité<sup>180</sup> », la spécialiste de Houellebecq concède tout de même que le « Le choix de soumission, parmi les diverses traductions possibles, n'a pourtant rien d'innocent : lourd de connotations érotiques et politiques, le terme suscite déjà une dispersion

---

<sup>178</sup> GLISSANT, Edouard, *Poétique de la Relation*, *op.cit.*

<sup>179</sup> FRIEDMAN Thomas, *La terre est plate*, *op.cit.*

<sup>180</sup> NOVAK-LECHEVALIER, Agathe, « *Soumission*, la littérature comme résistance », *L'Herne. Houellebecq*, Paris, Editions de L'Herne, 2017, p. 154.

de sens<sup>181</sup> ». Or, dans sa poétique du roman, Vincent Jouve relève entre autres fonctions du titre, la valeur connotative, qui, « renvoie à toutes les significations annexes véhiculées par le titre indépendamment de sa fonction descriptive<sup>182</sup> ».

Dès lors, Nous tenterons de lire le titre « soumission » à travers deux trajectoires méthologiques, la sociopoétique et la narratologie, notamment à travers le schéma actanciel. L'angle sociopoétique visera à étudier le discours intitulant d'un point de vue contextuel pour voir comment le roman de Houellebecq reflète la société de son émergence. Le schéma actanciel quant à lui, permettra de lire le jeu de pouvoir de manière intradiégétique. Il s'agira de se demander qui est soumis dans le récit ? Par qui ? Et à travers quel(s) outil(s) ?

Depuis le titre, Michel Houellebecq suggère déjà la thèse d'une confrontation entre deux ou plusieurs protagonistes, ce qui d'emblée, présage un échec de cohésion, pour le moins, une cohabitation tensionnelle : la stase. Pour aller de l'avant et tenter de mieux comprendre les dessous de cet énoncé titrologique, il semble productif de le lier à l'actualité de la France, pays qui héberge l'action du récit. Ainsi, constate-t-on une véritable ébullition tous azimuts qui plonge le pays dans une crise générale. Des *gilets jaunes*, en passant par la grève contre la réforme des retraites ayant pour conséquences immédiates, la défiance et la confrontation à l'autorité publique, la crise de la démocratie, la société française semble être une scène de lutte entre un peuple qui fait face à des forces de domination(gouvernementales) dont la jouissance et l'extase passent par la souffrance des corps et des âmes. En effet, les politiques socio-économiques de ces dernières décennies sont reçues par les populations françaises comme une sorte de *sado-masochisme* exercé par les gouvernants, accusés par le peuple, à tort ou à raison, d'être des agents d'une mondialisation capitaliste qui réifie l'individu . Cependant, ce sentiment, loin de constituer un cas franco-français, est à élargir à l'ensemble des peuples du monde entier, qui voient dans la globalisation, une forme de déshumanisation de l'homme par une oligarchie qui détient les leviers de l'économie mondiale et dicte sa loi aux infortunés, spoliés et précarisés. La soumission dans cette perspective serait donc, le reflet d'une stase généralisée de la société française, dont la trace peut être identifiée dans ce passage, extrait de La possibilité d'une île, où Houellebecq dresse le diagnostic d'une société française atrophiée : « c'est au contraire la tristesse, la mélancolie, l'apathie languide et finalement mortelle qui avait

---

<sup>181</sup> *Ibid.*

<sup>182</sup> JOUVE, Vincent, *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin, 2017, p. 14.

submergé nos générations désincarnées<sup>183</sup> ». Par ces mots, Michel Houellebecq montre la décrépitude et l'avachissement de la génération mondialisée, abîmée par des systèmes consuméristes, et soumise à un ordre mutilant. Fin critique de la société postmoderne et de ses nombreuses dérives, Michel Houellebecq est un auteur « qui parvient à saisir les enjeux de son époque, dressant un constat lucide sur le monde<sup>184</sup> » constatent Raphael Baroni et Samuel Estier. Des propos que corrobore Bruno Viard lorsqu'il affirme que :

Lire MH sans tout comprendre de travers, c'est voir que ses romans sont une longue plainte sur le naufrage d'une civilisation dont l'auteur se donne lui-même explicitement comme le meilleur représentant, c'est-à-dire comme le pire. A partir de là, toutes les ambiguïtés sont possibles, et même le pire cynisme, mais on passerait à côté en ne comprenant pas que la voix qui s'exprime est celle d'un grand mutilé, d'un grand, brûlé de la modernité. La voix de MH n'est pas une autre voix, c'est au contraire une voix familière qui vient du tréfonds de notre société, même s'il ne nous plaît pas de nous y reconnaître et même s'il est vrai qu'elle exagère beaucoup<sup>185</sup>

S'il est convenu d'être attentif au *projet spécifique* de l'œuvre dans l'acte de lecture, il n'est pas cependant absurde de lier la compréhension du texte littéraire à sa sémiosis environnante. La fortune herméneutique du titre du roman de Michel Houellebecq a été et reste jusqu'ici ce pont établi entre la fiction et la réalité qui se confondent, s'entremêlent, se bousculent et créent une sorte de brouillage et d'indétermination, c'est-à-dire un seuil. Les mécanismes d'écriture à l'œuvre dans *Soumission* donnent un caractère de vraisemblance-voire prophétique- au récit qui prend les allures d'un seuil-sociologique. A ce sujet, un regard attentif peut être porté sur la toponymie et l'onomastique qui donnent à la narration une teneur de réel. En campant son récit dans une géographie et par la mention d'une classe politique existantes, Houellebecq entretient volontiers, un effet de miroir entre réalité et fiction et renforce le côté seuil du titre. Comme nous l'avons déjà dit, le roman de Houellebecq prend racine dans une société française secouée par des crises de toute nature qui ne seraient en réalité que des *métastases* des politiques brutalistes du capitalisme sauvage. Du social au politique, en passant par le religieux, et la culture, le diagnostic établi laisse planer la thèse d'une déflagration généralisée dont *Soumission* ne serait que le prolongement littéraire : *Défaite de la pensée*<sup>186</sup>, *Le suicide français*<sup>187</sup>,

---

<sup>183</sup> HOUELLEBECQ Michel, *La possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005, p. 440.

<sup>184</sup> BARONI Raphael, ESTIER Samuel, « Les voix de Michel Houellebecq-Présentation », *Fabula/ Les colloques, Les voix de Michel Houellebecq*, URL : [www.fabula.org/colloques/document4413.php](http://www.fabula.org/colloques/document4413.php), page consulté le 12 mars 2020.

<sup>185</sup> VIARD Bruno, *Michel Houellebecq au laser. La faute à mai 68 ?*, Nice, Les éditions Ovadia, 2008, p. 9.

<sup>186</sup> FINKIELKRAUT Alain, *La défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1989.

<sup>187</sup> ZEMMOUR Éric, *Le suicide français*, Paris, Albin Michel, 2014.

*L'identité malheureuse*<sup>188</sup>, *La mondialisation malheureuse*<sup>189</sup>, *l'Effondrement de l'empire humain*<sup>190</sup> etc. Cette rhétorique pour le moins alarmiste suffit à elle seule de faire le constat d'une nation en pleine déflagration généralisée. La crise financière de 2007, le drame écologique, la déliquescence des structures politiques traditionnelles, la crise sanitaire de la *Covid 19*, la montée de la barbarie, le racisme, le communautarisme, le sexisme, l'homophobie, le fondamentalisme religieux sont autant de plaies qui dressent le schéma d'une société mondialisée dystopique. Pour Jean-François Hamel, l'analyse d'une œuvre littéraire ne peut se faire en dehors de son territoire d'émergence : « Il paraît légitime d'indexer l'historicité des pratiques narratives, c'est-à-dire leur variabilité dans le temps et l'espace, à l'historicité des formes de l'expérience temporelle <sup>191</sup> ». Ainsi, l'imaginaire d'une mondialisation dystopique porté par le titre de l'œuvre est difficile à décorrélérer de la situation sociologique du pays auquel appartient l'auteur, c'est-à-dire, la France. Passé l'argument d'une soumission systémique d'un pouvoir hyperpuissant qui exerce une domination abrupte sur les classes populaires, il convient désormais d'identifier les instances de soumission et ceux sur qui la soumission est exercée.

Pour établir la relation de pouvoir dans le récit, il est nécessaire de s'intéresser à la trajectoire et à l'agentivité du personnage-narrateur, François. Universitaire et professeur de littérature, François est un personnage amorphe qui subit le cours des événements dans une passivité intrigante. Le rapport de ce personnage à toutes les instances agissantes du roman s'inscrit sous le prisme de la subordination voire de la soumission. En effet, qu'il s'agisse des relations amicales, amoureuses ou même, professionnelles, ce spécialiste de Karl Huysmans se trouve toujours dans une position horizontale. Il subit toujours les décisions et les actes des autres personnages, sans qu'il n'ait à s'en défendre ou à résister de quelle que manière que ce soit. Mais, son plus grand acte de sujétion reste son hypothétique conversion forcenée à l'islam, puisque le jeune enseignant se soumet à cette religion, par contrainte ou plutôt par lâcheté.

D'une voix calme, je prononcerais la formule suivante, que j'aurais phonétiquement apprise : Ach-Adou ane lâ olâha illa lahou wa ach-hadou anna Mouhamadane rassoulouhhali ». Ce qui signifiait exactement, « Je témoigne qu'il n'y a autre divinité que Dieu et que Mahomet est l'envoyé de Dieu ». Et puis, ce serait fini ; je serais dorénavant, un musulman [...] Quelques années plus tard, il y aurait

---

<sup>188</sup> FINKIELKRAUT Alain, *L'Identité malheureuse*, Paris, Stock, 2013.

<sup>189</sup> GUENOLE Thomas, *La mondialisation malheureuse*, Paris, First, 2016.

<sup>190</sup> COMMARET Manon, PANTEL Pierrot (dir.) *L'Effondrement de l'empire humain*, Paris, Edition Thomas Bout et Rachel Grustein, 2020.

<sup>191</sup> HAMEL Jean-François, *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Minuit, 2006, p. 27.

la reprise des cours, et bien entendu les étudiantes-jolies, voilées, timides (*Soumission*, p. 298 ).

L'extrait de texte susmentionné fait office de dénouement de l'intrigue. Passé par plusieurs situations, François finit par se soumettre à la dictature silencieuse du nouvel état islamique, (même si l'usage du conditionnel laisse entendre que l'acte de conversion n'est pas déjà établi). Dans ce cas, le discours intitulant «*Soumission* » est programmatique. Dans la catégorisation des titres que fait Gerard Genette, le théoricien distingue deux grandes classes de titres : les titres thématiques et rhématiques. Dans le cas d'espèce, le titre du roman se classe dans la catégorie des seuils thématiques, dans la mesure où le titre assure une fonction descriptive, c'est-à-dire qu'elle annonce déjà ce qu'il va se passer dans le récit. Plus précisément, «*Soumission* » est un titre latéral proleptique puisque, comme il vient d'être dit, l'énoncé titrologique programme et désigne le dénouement de l'histoire. D'une certaine manière, l'extrait de texte qui met en exergue l'allégeance de François à l'islam répond à la question de départ, à savoir «*qui est soumis ? Et par qui ?*». La réponse à cette question ne souffre plus d'aucune ambiguïté, le personnage principal et narrateur du récit est le principal *soumis*. Mais, à côté de François, c'est toute la société française qui se retrouve assujettie par l'appareil totalitaire de Ben Abbes. En reprenant le schéma actantiel dans ses perspectives greimassiennes, il ressort que l'islamisme religieux (destinataire) soumet la laïcité, quand la théocratie infléchit la démocratie. Ici, le rapport de force et la puissance de l'opérativité de l'islam ont raison des valeurs républicaines : «*Les nouveaux statuts de l'université islamique de Paris-Sorbonne m'interdisaient de poursuivre mes activités d'enseignant* » (*Soumission*, p. 178). Ce passage, symptomatique d'une France à l'arrêt, agenouillée et vidée de toute sa substance républicaine, dénote de la déliquescence d'un pays passée aux mains d'un maître, Ben Abbes, au service de la conquête islamique. En effet, la nouvelle équipe dirigeante parvient à plier toutes les forces adverses (opposants) puisqu'agissant de manière subtile et souterraine. De l'élite politique et intellectuelle en passant par les traditions religieuses et culturelles pour arriver aux instances institutionnelles, tout y passe ou presque. Hormis Mariame qui refuse cet état de soumission généralisée en quittant la France, pour des horizons lointains, tous les autres personnages n'échappent pas à l'asservissement de la nébuleuse islamique, qui s'appuie sur sa puissance économique (adjuvant) pour arriver à ses fins. A ce sujet, Boualem Sansal, un des analystes contemporains les plus affûtés du totalitarisme islamique montre que le matérialisme est un adjuvant efficace au service de l'impérialisme islamique : «*Le besoin de confort peut générer*

la soumission<sup>192</sup>». Le constat de Sansal coïncide parfaitement avec la description de la soumission houellebecquienne, puisque dans ce roman, les personnages sont tous soumis par l'irrésistible arme du contentement. En d'autres termes, la soumission politique et religieuse à l'œuvre dans le roman n'est en réalité qu'une *métastase* d'une mondialisation capitaliste et financière qui asservit l'être humain, le rendant étrange et étranger à lui-même :

le distributivisme affiché par le nouveau président semblait, finalement, moins inoffensif qu'il n'était apparu au premier abord. [...] Le plus étonnant était que la magie hypnotique qu'il répandait depuis le début continuait à opérer, et que ses projets ne rencontraient aucune opposition sérieuse (*Soumission*, p. 210).

La magie hypnotique dont se sert le nouveau président n'est autre que le distributivisme, mis à contribution pour *éblouir* et flatter l'égo d'une génération dans sa vanité de consommateur. Dans ce sens, l'imaginaire de la mondialisation houellebecquienne recouvre les catégories du seuil tondalien, c'est-à-dire que la puissance de l'argent crée des éblouissements qui affecte les propriétés oculaires du peuple français, aveuglé et soumis aux objets de miroitement et de séduction savamment conçus par Ben Abbes, comme peut l'asserter l'extrait suivant :

Ce bref élan d'espoir survint à un moment où, plus généralement, la France retrouvait un optimisme qu'elle n'avait pas connu depuis la fin des Trente Glorieuses, un demi-siècle auparavant. Les débuts du gouvernement d'union nationale mis en place par Mohammed Ben Abbes étaient unanimement salués comme un succès, jamais un président de la république nouvellement élu n'avait bénéficié d'un tel « état de grâce », tous les commentateurs étaient d'accord là-dessus (*Soumission*, p. 198).

L'extrait de texte porte les germes d'une contradiction interne qui constitue la dynamique narrative de *Soumission*. Le seuil titrologique fait état d'une cohabitation des polarités : la soumission crée paradoxalement du bonheur. Mieux, la dystopie est fort opportunément porteuse d'utopie, la population française étant dans une situation de l'allégorie de la caverne platonicienne.

Mais, loin du seul titre « Soumission », la caricature houellebecquienne se renforce dans l'intertitre, où l'auteur par un jeu d'intertextualité connotative, reprend à son compte le propos d'Ayatollah Khomeyni : « Si l'islam n'est pas politique, il n'est rien » (*Soumission*, p. 223). Loin de réactiver la polémique déjà bien nourrie, l'appropriation de ce propos par Houellebecq n'est certainement pas innocente, l'élever au rang d'intertitre est lourd de sens et de connotation. Nous l'avons dit, le titre thématique a des propriétés programmatiques. Par cette

---

<sup>192</sup> SANSAL Boualem, Entretien accordé au journal *Le point*, Hors-série, n°32, p. 76-77, p. 76.

citation, Michel Houellebecq esquisse l'éthos de la religion islamique, qui serait au bout du compte, une religion vouée à la prophétie califale : la conquête et la domination de la terre. Dans ce cas, l'imaginaire de la mondialisation du roman de Houellebecq véhicule l'idée d'une uniformisation de la société globalisée, non plus par la culture *mainstream* et la société technocapitaliste, comme le pensent plusieurs spécialistes, mais par la culture religieuse, en l'occurrence l'islam. En d'autres termes, la mondialisation chez l'auteur d'*Anéantir*<sup>193</sup> est d'abord et avant tout, un espace d'opérativité et de la diffusion réticulaire de l'islamisme :

Dans les pages internationales, j'appris par ailleurs que les négociations avec l'Algérie et la Tunisie en vue de leur adhésion à l'Union européenne avançaient rapidement, et que ces deux pays devraient avant la fin de l'année rejoindre le Maroc au sein de l'Union ; des premiers contacts avaient été pris avec le Liban et l'Égypte (*Soumission*, p. 211).

L'extension du domaine de l'islam scénographiée dans *Soumission* entretient des résonances évidentes avec la prose nationaliste qui voit en cette religion, une menace de l'extinction de la France, de sa francité et de son exception culturelle. Pour revenir à l'intertexte paratextuel, le projet ultime de l'islam est selon le narrateur, la conquête totale et totalisante du monde. Et, la quête semble quasiment atteinte, la soumission actée, car le christianisme ne fait l'ombre d'aucune résistance. François, personnage et narrateur du récit, décrit la religion chrétienne comme une religion attentiste, passive et amorphe. Sous fond de misogynie, le narrateur établit une comparaison entre l'islam, présenté comme un mal dominant, et le christianisme endossée à la féminité, avec tout le lot de préjugés que Houellebecq attribue à la gent féminine dans son narratif :

Les voix des moines s'élevaient dans l'air glacé, pures, humbles et bénignes ; elles étaient pleines de douceur, d'espérance et d'attente. Le seigneur Jésus devait revenir, il revenait bientôt, et déjà la chaleur de sa présence emplissait de joie leurs âmes, tel au fond le thème unique de ces chants, chants d'attente organique et douce. Nietzsche avait vu juste, avec son flair de vieille pétasse, le christianisme était au fond une religion féminine (*Soumission*, p. 218).

Ce propos du narrateur resserre la soumission comme schème organisateur du récit. Par un champ lexical précis et surtout performatif, Houellebecq dessine les contours d'une mondialisation religieuse violente établie en un véritable « choc des civilisations » qui marque une impossibilité de *Relation*. Le roman de Houellebecq se présente dès lors, comme une contemtion de l'islam dans ses viralités et dans ses contagions. Dans les passages précédents,

---

<sup>193</sup> HOUELLEBECQ Michel, *Anéantir*, *op.cit.*

il est par exemple montré comment l'état islamique déploie ses ramifications coloniales au sein de l'Union européenne : le Maroc, le Liban, l'Égypte, la Tunisie appartiennent désormais à l'espace Schengen. Finalement, la prose houellebecquienne, bien que fictionnelle, épouse un discours beaucoup plus large, d'une *intelligentsia* généralement droitiste qui en appelle à une résistance contre l'islam. Ce lien consubstantiel entre la fiction de Michel Houellebecq et le discours politico-médiatique de l'extrême droite meuble davantage la lecture du titre comme une *pensée des seuils*. Ici, la parole de François semble se confondre à celle de l'auteur dont les postures satiriques voire caricaturales de l'islam sont clairement assumées. Son récent dialogue avec Michel Onfray laisse planer une ambiguïté *sociopo(é)litique*, dont le paratexte rend clairement compte dans la quatrième de couverture :

Le talent de l'auteur, sa force visionnaire nous entraînent sur un terrain ambigu et glissant ; son regard sur notre civilisation vieillissante fait coexister dans ce roman les intuitions poétiques, les effets comiques, une mélancolie fataliste » ( *Soumission*, quatrième de couverture).

C'est parce que les œuvres de Houellebecq sont des seuils qu'ils font autant réagir la communauté des lecteurs et des critiques. Malgré son caractère anticipatif, donc, une société supposément détachée de la nôtre, *Soumission* a été reçu comme une prophétie, les malheureux événements de Charlie Hebdo ayant établi sa dimension programmatique et pragmatique. Or, si Michel Thomas de son vrai nom ne revendique pas le statut de prophète dont il est (abusivement?) affublé, Houellebecq assume néanmoins la mondanité de son récit. Invité sur France2, à l'émission *On n'est pas couché*, coanimée par Laurent Ruquier, Yann Moix et Léa Salamé, l'auteur affirme :

Je ne dis pas ce qui va arriver. Je dis ce qui fait peur aux gens. M'accuser d'exploiter une peur, c'est vrai. Je repère autour de moi l'existence d'une peur et je la transcris et la retranscris dans un livre. En fait, mon sujet, c'est ce que les gens ont dans la tête <sup>194</sup>

Le propos de Houellebecq ne souffre d'aucune ambiguïté, comme une réponse à toutes les thèses prophétiques énoncées ci et là, le romancier à la manière d'un sociologue, et dans une démarche inquisitoriale, dit écrire à la lumière des réalités sociales. Au fond, cette réponse de Michel Houellebecq a le mérite de problématiser le statut de la littérature contemporaine dans son idiosyncrasie politique. En campant son récit autour d'une dystopie, l'auteur de *Soumission* s'inscrit subtilement dans une posture politique : « Avertissement plus que prophétie, la

---

<sup>194</sup> HOUELLEBECQ Michel, *On n'est pas couché*, 29 août 2015.

dystopie n'est pourtant pas qu'une œuvre de fiction, c'est un genre qui féconde la pensée politique<sup>195</sup> », soutient Michel Porret. En ce sens, le nouveau réalisme romanesque est moins porté vers la résolution des problèmes plutôt que vers la révélation et l'interrogation, une appréciation que corrobore le propos de Thibault Zuppinger qui s'exprime dans les termes suivants :

Il existe dans la philosophie éthique, une école de pensée qui voit dans la littérature un laboratoire d'expérience humaine. [...] Le roman permet de ressentir les détails, l'important derrière l'évidence. Le roman aide à mieux voir et en particulier il nous rend particulièrement attentif à déceler ce que l'on ne voit plus car dissimulé par la familiarité et l'habitude : l'ordinaire. Tout l'enjeu d'une dystopie est précisément de reconstruire un nouvel ordinaire, de toutes pièces, travail démiurgique s'il en est<sup>196</sup>.

Finalement, le choix titre du roman, *Soumission*, vise à dévoiler une menace islamique que Houellebecq juge banalisée par les français en particulier, et par les occidentaux en général. Le discours intitulant dans le cas de ce roman ( et c'est le cas de tous les titres du corpus) révèle une véritable performance paradigmatique. La sélection des paradigmes titrologiques obéit à une stratégie efficace qui replace le titre dans sa pertinence rhétorique et pragmatique : « chacun le sait, [soumission] est la traduction littérale de l'arabe islam<sup>197</sup> », commente Jean Pierre Andrevon. Finalement, « Soumission » comme *pensée des seuils* est soutenable à plus d'un titre. A l'inverse de son sens apparent, la polysémie voire la réversibilité du propos intitulant du roman semble être une invitation à *la résistance*. Comme le soutient Michel Houellebecq lui-même, qui affirme « jouer avec les peurs » en les intensifiant, *Soumission* prend des accents populistes et donc identitaires. L'auteur de *Les particules élémentaires*<sup>198</sup> entretient un amalgame déjà grandissant dans la société française où « Islam » rime aveuglément avec *terrorisme*, *fondamentalisme*, *salafisme*. En scénarisant la prise de pouvoir politique par un parti islamique, Houellebecq hyperbolise la dangerosité de l'islam dont le but ultime est, comme il a été longuement ressassé, la conquête du pouvoir. En d'autres termes, Houellebecq

---

<sup>195</sup> PORRET Michel, « 1984 et l'anti-utopie », *op.cit*, p. 50.

<sup>196</sup> ZUPPINGER Thibault, « De la fonction de la dystopie dans l'imaginaire contemporain. Réflexions autour de la servante écarlate », *Éloge de l'opacité. Les paradoxes contemporains de la transparence, Revue française d'éthique appliquée*, n°6, 2018, p. 136-143.

<sup>197</sup> ANDREVON Jean-Pierre, *Anthologie des dystopies. Les mondes indésirables de la littérature et du cinéma*, Paris, Vendémiaire, 2020, p.193.

<sup>198</sup> HOUELLEBECQ Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.

se hisse ici, au rang de lanceur d'alertes face au « frérisme et ses réseaux <sup>199</sup> » pour le dire dans les mots de Florence Bergeaud-Blackler dont le livre, comme *Soumission*, montre la mondialisation du Mouvement des Frères musulmans. Comme Dominique Vener, Houellebecq incite insidieusement la population française dite de « source » à la révolte contre le *Samourai d'Occident*<sup>200</sup> que représenteraient l'*Islam* et toutes ses implications. Il appelle à l'*insoumission* pour contrecarrer la thèse aussi populiste que fallacieuse du « grand remplacement<sup>201</sup> ». Dans ce cas, le titre du roman est une *anticatastase* dans la mesure où il décrit subtilement un état de soumission pour créer de la résistance. D'ailleurs, pour François, personnage principal du roman, « un auteur, c'est avant tout un être humain présent dans ses livres, qu'il écrive très bien ou très mal en définitive importe peu, l'essentiel est qu'il écrive et qu'il soit, effectivement, présent dans ces livres » (*Soumission*, p. 13.). En prenant appui sur cette assertion, et en liant l'analyse à la notion de *seuil* telle que nous l'avons mobilisée jusqu'ici, il serait difficilement contestable, au-delà de la distance critique qu'impose l'interprétation d'une œuvre de fiction, de dissocier le positionnement fictionnel de François à l'idéologie « politique<sup>202</sup> » de l'auteur. Tout est flou, Michel Houellebecq semble habiter ses propres territoires fictionnels et en incarner les personnages. Son discours littéraire se trouve ainsi superposé à ses opinions citoyennes et médiatiques. Cette tension entre l'auteur, personne physique et moral et ses personnages, êtres de papiers piège l'interprétation et la réception de ses œuvres romanesques. A y voir de près, Michel Houellebecq ne semble pas déprécier cet amalgame qu'il entretient d'ailleurs lui-même, dans une perspective de captation attentionnelle et de *marketing* auctorial. Dès lors, il importe désormais de s'intéresser au jeu auctorial des romanciers que nous étudions, pour voir comment ces derniers jouent et négocient leur capital attentionnel au sein du champ littéraire mondial contemporain. En contexte de mondialisation, la valeur d'un texte est fonction de sa facilité à circuler. Or, la circulation d'une œuvre n'est pas indépendante des logiques commerciales et capitalistes. Pour mieux capter le jeu auctorial du *romancier de la mondialisation*, un accent particulier sera mis sur Michel Houellebecq, dont l'auctorialité est porteuse des rationalités singulières, dans la mesure où Houellebecq est un *best-seller*<sup>203</sup>.

---

<sup>199</sup> BERGEAUD-BLACKLER Florence, *Le Frérisme et ses réseaux. L'enquête*, Paris, Editions Odile Jacob, 2023.

<sup>200</sup> VENER Dominique, *Un samourai d'Occident : Le bréviaire des insoumis*, Paris, Editions Pierre-Guillaume de Roux, 2013.

<sup>201</sup> CAMUS Renaud, *op.cit.*

<sup>202</sup> KRUG François, *op.cit.*

<sup>203</sup> Paru le 7 janvier 2015, *Soumission* a été vendu à 155000 exemplaires en cinq (5) jours, puis à plus de 345000 exemplaires un mois après sa sortie sur le seul territoire français. Le succès du livre a tout de suite connu un large

---

succès, se classant en tête de vente dans plusieurs pays d'Europe, notamment en Italie et en Allemagne. A ce jour, l'œuvre de Michel Houellebecq est traduite dans plus de 40 langues à travers le monde.



## CHAPITRE II

### ROMANCIERS DE LA MONDIALISATION. AUCTORIALITES MEDIATIQUES ET REGIMES ATTENTIONNELS

#### II.1 La marque de l'auteur : postures et impostures auctoriales

S'il est un geste difficile à pratiquer par l'écrivain contemporain, c'est bien celui lié à son *positionnement*, comme le constate et le problématise Pascale Casanova dans le propos suivant :

Il y a longtemps que les écrivains ont eux-mêmes décrit, certes partiellement et de façon très diverse, les difficultés à leur position dans l'univers littéraire et les questions spécifiques qu'ils ont à résoudre, notamment les lois étranges de l'économie spécifique selon laquelle est régi l'espace littéraire<sup>204</sup>.

Dans une société de l'image et de l'hypervisibilité, de la monstration et du triomphe de la transparence, l'écrivain jadis considéré comme une entité stellaire, « un prince des nuées » pour emprunter la célèbre formule de Charles Baudelaire, vivant à huis clos et à l'ombre des lumières de l'actualité, se trouve aujourd'hui face à une réalité aporétique voire dilemmatique : comment conserver un « écart artistique » et rester vivant dans un monde globalisé, traversé par des logiques médiatiques et néolibérales standardisantes ? Une préoccupation aux apparences simples mais d'une profondeur insoupçonnée, qui met à l'épreuve tout écrivain de notre temps déchiré entre le désir de conserver son image de «

---

<sup>204</sup> CASANOVA Pascale, *La République mondiale des Lettres*, op.cit., p. 27.

moine » et les contraintes d'une sphère littéraire encline à ce que Jonathan Beller nomme par le vocable de « mode cinématique de production<sup>205</sup> », symptôme du capitalisme globalisé.

Ainsi formulée, la question du jeu auctorial entend étudier les stratégies posturales des auteurs retenus dans notre *corpus* de base pour voir comment ces derniers négocient leur identité au sein de la « République mondiale des lettres<sup>206</sup> », mais surtout comment chacun d'entre eux se positionne et définit son œuvre vis-à-vis de la spirale médiatico-capitaliste qui soutient et soutend le champ littéraire mondial. En effet, il est de plus en plus difficile de nier qu'en régime attentionnel postcolonial, et à l'heure de la numérisation de plus en plus croissante de nos modes de vies, exister est intimement lié à l'acte de se montrer, comme le soutiennent David Le Breton et Sebastian Moser, qui affirment qu' : « A l'âge de la transparence, celui qui ne s'expose pas, ne se dévoile pas, n'existe plus. [...] L'on existe aujourd'hui essentiellement par l'attention médiatique et numérique que les autres vous portent <sup>207</sup> ». Un tel constat conduit Jérôme Meizoz<sup>208</sup> à penser les dispositifs médiatiques dans un double sens antinomique, entre assujétissement et moyen de valorisation de l'écrivain. Plus intéressant, *l'attention* selon Yves Citton, constituerait le « nouvel horizon du capitalisme<sup>209</sup> ». L'écrivain étant un être socialement situé, évoluant dans une société fondée sur des normes et conditionnalités existentielles l'auteur des temps actuels ne saurait radicalement vivre en dehors des contraintes néolibérales dont le roman de Beigbeder *99f*, peut rendre compte à travers ce propos-slogan : « je dépense donc je suis <sup>210</sup> ».

On l'aura compris, le fondement existentiel cartésien échafaudé sur une « raison » distincte à la fois des pulsions du corps et du jeu des apparences perd de plus en plus son opérativité à un moment de l'histoire de l'humanité où la valeur de l'homme se lit sous le prisme des avoirs financiers et réputationnels. En situant la condition existentielle sur la consommation, Beigbeder met en lumière les basculements de la chaîne des valeurs qui structurent le champ social actuel. Dans ce cas, pencher pour ou contre les effets de lumière – ou d'éblouissements, pour reprendre le terme de Joseph Tonda – revient *a priori* à opérer un choix entre « l'art pour

---

<sup>205</sup> BELLER Jonathan, *The Cinematic mode of production. Attention economy and the society of spectacle*, Dartmouth college press, 2006.

<sup>206</sup> CASANOVA Pascale, *ibid.*

<sup>207</sup> LE BRETON David, MOSER Sebastian, « Eloge de l'opacité. Les paradoxes contemporains de la transparence », *Revue française d'éthique appliquée*, n°6, Paris, Editions Erès, 2018, p. 17-21.

<sup>208</sup> MEIZOZ Jérôme, *Faire l'auteur en régime néolibéral : Rudiments de marketing littéraire*, Genève, Slatkine érudition, 2020.

<sup>209</sup> CITTON Yves, *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ? op.cit.*

<sup>210</sup> BEIGBEDER Frédéric, *99f, op.cit.*, p.18.

le marché<sup>211</sup> » et « l'art pour l'art ». Cela induit une tension entre le pôle économique et le pôle artistique puisque, pour Richard Millet, « l'écrivain est celui qui a un monde, pas celui qui fait un coup pour avoir sa photo sur un livre. La fonction du roman n'est pas d'être un outil de promotion sociale<sup>212</sup> ». Ces deux positions antinomiques portées par les voix de Sebastian Moser et Richard Millet sont symptomatiques d'une tension de longue tradition autour de l'auteur et de son statut dans l'histoire littéraire.

Si la forme de l'auctorialité moderne apparaît à la Renaissance, avec l'imprimerie, son statut juridique en revanche ne sera établi que plus tard ainsi, comme le note Antoine Compagnon<sup>213</sup>. C'est au cours du XVIIIe siècle que le *Sacre de l'écrivain*<sup>214</sup> est manifeste. La figure auctoriale acquiert un capital de notoriété, au point de s'ériger une citadelle, voire un « Empire<sup>215</sup> » selon le mot de Roland Barthes, qui fait référence à la mise en scène excessive de l'auteur qui cristallise et polarise l'attention, au détriment du texte appauvri et dilué par l'hyper-présence de l'écrivain. D'ailleurs, la systématisation de l'immanence et la promotion du diégétisme absolu entérinés par le projet structuraliste semble être une réponse à la personnification de la littérature décriée par Roland Barthes. Désormais, l'acte l'herméneutique est appelé à se sevrer de toutes les pesanteurs (supposées ?) extérieures à l'œuvre pour espérer atteindre une puissance propre du texte et garantir son procès spécifique : tuer l'auteur pour donner vie au texte. Aussi, si plusieurs grands noms sont associés à l'éviction de la figure auctoriale dans le processus d'analyse de l'œuvre littéraire, à l'instar de Mallarmé qui proclame la « crise des vers » et « la disparition élocutoire du poète<sup>216</sup> », Marcel Proust qui combat le fétichisme auctorial, la formule de Roland Barthes reste la plus résonnante et la plus radicale. En effet, le théoricien français n'hésite pas à signer l'acte de décès de l'auteur. Ainsi assène-t-il : « dès qu'un fait est raconté à des fins intransitives, et non plus pour agir directement sur le

---

<sup>211</sup> LIPOVETSKY Gilles, SERROY Jean, *L'esthétisation du monde : vivre à l'âge du capitalisme artiste*, Paris, Gallimard, 2013.

<sup>212</sup> Le propos de Richard Millet est à trouver dans le supplément littéraire du Figaro publié le 08/02/2007, <https://www.lefigaro.fr>.

<sup>213</sup> COMPAGNON Antoine, « Théorie de la littérature. Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Leçon 4*, « Généalogie de l'autorité », *Fabula*, <http://www.fabula.org/compagnon/auteur4.php>, consulté le 18 Juin 2021.

<sup>214</sup> BENICHOU Paul, *Le sacre de l'écrivain. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèques des idées », 1996.

<sup>215</sup> Par le vocable « Empire de l'auteur », Roland Barthes entend dénoncer l'excès de présence de l'écrivain qui occupe une place assez importante au point parfois de faire écran au texte lui-même. Voir, *Le Bruissement de la langue : Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984, p. 64.

<sup>216</sup> MALLARME Stéphane, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la pléiade », 1945, p. 46.

réel, [...] ce décrochage se produit, la voix perd son origine, l'auteur entre dans sa propre mort, l'écriture commence<sup>217</sup> ».

Quelques années plus tard, la mort de l'auteur – préparée depuis quelques temps par les écrits de Maurice Blanchot – laisse l'œuvre littéraire orpheline et des voix critiques à l'instar de celle de Michel Foucault dénoncent un vide dans l'acte herméneutique. A la faveur d'une conférence de réhabilitation voire de résurrection donnée en 1970 à l'Université de Buffalo dont l'intitulé est « Qu'est-ce qu'un auteur ? », Foucault redéfinit le statut de l'auteur en proposant quatre fonctions à savoir, le nom de l'auteur, le rapport d'appropriation, le rapport d'attribution, et la position de l'auteur. D'ailleurs Roland Barthes lui-même n'en est pas moins nostalgique de l'absence de l'auteur. Après son « auctoricide », le théoricien module son propos et fait son *mea culpa* en ces termes : « mais dans le texte, d'une certaine façon, je désire l'auteur : j'ai besoin de sa figure comme il a besoin de la mienne<sup>218</sup> ». Aujourd'hui, la tendance est au retour, c'est-à-dire que la société est à la fois sujet et objet des créations littéraires. Qu'il s'agisse du pôle de production (l'écriture) ou du pôle de réception (lecture, interprétation et critique), la prise en compte des variables extratextuelles est un fait remarquable. Dans une société-seuil où nos socialités sont autant structurées par le réel que par le virtuel, la résurrection de l'auteur s'avère opportune du fait que par temps de mondialisation, exister est indissociable de (se) montrer. C'est consciente des enjeux attentionnels, dans un temps où « les émotions sont devenues des marchandises<sup>219</sup> » que la création et la critique travaillent à faire redescendre la littérature sur terre. L'espace médiatique n'est plus seulement le lieu de communication mais un espace stratégique où se négocient d'une part l'actualisation sémantique du texte littéraire, d'autres parts, l'identité voire le statut et le positionnement des auteurs. Dès lors, les travaux de Yves Citton sur « l'économie de l'attention<sup>220</sup> », ceux de Vincent Kaufmann sur « ce que les médias font à la littérature<sup>221</sup> » et ceux de Jérôme Meizoz à propos de postures médiatiques et de la littérature « en personne<sup>12</sup> » peuvent servir de boussole analytique pour étudier les stratégies d'incarnation et de présence médiatique de l'écrivain sous des logiques néolibérales.

---

<sup>217</sup> BARTHES Roland, *op.cit.*, p. 63.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>219</sup> ILLOUZ Eva, « Comment nos émotions sont devenues des marchandises », *Bibliobs*, <https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20190201.OBS9480/eva-illouz-comment-nos-emotions-sont-devenues-des-marchandises.html>, consulté le 14 mai 2021.

<sup>220</sup> CITTON Yves, *L'économie de l'attention*, *op.cit.*

<sup>221</sup> KAUFMANN Vincent, *Dernières nouvelles du spectacle. Ce que les médias font à la littérature*, Paris, Seuil, 2017.

Il nous revient donc de voir comment Michel Houellebecq, Fatou Diome, Emmanuelle Pireyre, Vincent Message et In Koli Jean Bofane habitent une médiassphère hantée par la mondialisation, quels rapports ils y entretiennent et quelle y est la place de chaque écrivain au sein de cet imaginaire de médialité mondialisée. Bien plus, les prochaines analyses seront attentives à identifier et à interroger des phénomènes de contamination par une poétique médiatique et des pratiques d'écriture y relatives.

En 2007, paraît dans les colonnes du journal *Le Monde*, un *Manifeste*<sup>222</sup> tonitruant signé de quarante-quatre écrivains dont l'enjeu n'est ni plus ni moins que de contester la cartographie hégémonique de la citadelle « Francophonie », faite de hiérarchie, de dyssymétries et de domination d'un prétendu « centre », à partir duquel rayonnerait la langue française et qui irradierait les marges et les périphéries, essentiellement constituées d'anciennes colonies. Plus tard, en 2018, le retentissant refus de l'écrivain et homme de Lettres Alain Mabanckou de participer à des travaux de refondation ( ? ) de l'institution francophone, proposition faite par le président Emmanuel Macron, sonne la concrétisation d'une « rébellion francophone<sup>13</sup> » qui invite à un rebattement et à une redistribution des cartes. En réalité, ces deux événements constituent la face visible d'une contestation de longue tradition entre la France et ses anciennes colonies, qui l'accusent de se servir de la langue française comme outil de domination, comme le note Achille Mbémbe :

De fait, à l'origine, la francophonie se veut l'équivalent linguistique du sabre. Elle est pour reprendre une vieille formule, un appareil idéologique, à part entière de l'impérialisme français. A ce titre, elle a pour fonction l'utilisation de la langue coloniale dans le but d'imposer la loi d'un pouvoir sans autorité à des peuples vaincus militairement. Chez Onésime Reclus, les francophones ne sont pas tant ceux et celles qui, bien que n'étant pas français, parlent français. Ils sont avant tout, ceux et celles qui, ayant ingurgité cette substance qu'est le français, sont devenus des sujets d'une langue, qui en retour, en exerce désormais sur eux, y compris à leur insu, un pouvoir sans limite, sans réserve ou sans durée. Par conséquent, dès son origine, le système francophone incarne un pouvoir par transsubstantiation, le prototype même d'une vision eucharistique de l'impérialisme<sup>223</sup>.

Par ce procès, les auteurs « francophones » entendent combattre le caractère programmatique et expansionniste de l'institution qui doit être repensée selon des logiques d'équidistance. Dans ce jeu d'équilibre et d'arasement des anciennes colonies et des hiérarchies symboliques, la mondialisation se présente comme une panacée dans la mesure où elle crée de nouvelles

---

<sup>222</sup> « Pour une littérature-monde en français », *Le Monde des livres*, 16 mars 2007.

<sup>223</sup> MBEMBE Achille, MABANCKOU Alain, « Le français, notre bien commun ? », *L'Obs*, 12 février 2018.

spatialités, reconfigure les identités individuelles et collectives, et définit de nouvelles manières d’habiter le monde, comme le soutient Dominique Viart :

Une troisième perspective envisage la vie littéraire, les positions qu’y prennent les écrivains, la manière qu’ils ont de se situer dans des contextes nationaux et internationaux changés par la mondialisation. Si l’on accepte en effet de se représenter le champ littéraire en langue française dans sa globalité en transposant, *mutatis mutandis*, la structuration avancée par Pierre Bourdieu dans *Les Règles de l’art* pour le seul domaine français du XIXe siècle, force est de constater une mutation de grande ampleur : Paris a cessé d’être le centre irradiant des littératures en français, autour de quoi graviteraient, comme des satellites, des littératures « francophones »<sup>224</sup>.

Révolus, les temps où, à l’image des « tirailleurs sénégalais », les acteurs francophones jouaient l’ingrat rôle de gardien du temple, réduits à une armure contre les attaques de plus en plus sérieuses de l’anglais vis-à-vis du français. Ainsi, la qualité d’une œuvre, son coefficient de littérarité, sa francité ne doivent plus être réductibles à sa situation géographique déterminée. La quête d’une littérature-monde en français est de s’inscrire dans une dynamique du mouvement, de la circulation et des échanges. L’œuvre codirigée par Christophe Pradeau et Tiphaine Samoyault<sup>225</sup> est ici porteuse de la vision d’une sphère littéraire à « parts égales<sup>226</sup> », tant elle tente de redéfinir les contours du champ littéraire traditionnel en y opposant une nouvelle carte où le centre est partout. L’important recueil dirigé par Christie McDonald et Susan Rubin Suleiman, *French Global*, importe des USA une nouvelle perspective sur l’histoire littéraire qui montre des mouvements de mondialisation à l’œuvre dans la littérature française dès le moyen-âge<sup>227</sup>.

Yves Clavaron, dans son analyse, attache du prix par exemple à la dimension syntagmatique du concept « littérature-monde » en s’attardant sur le trait d’union qui existe entre les mots « littérature » et « monde ». Dans une sorte d’éloge du « trans », Clavaron établit une poétique du passage incarnée par le trait d’union, métaphore et symbole des passerelles culturelles. Ainsi, « le trait d’union entre littérature et monde annonce un lieu de connexion, de mise en relation

---

<sup>224</sup> VIART Dominique, « Marges du monde, marges des langues, marges du temps : les provinces d’une littérature-monde en français », *Résistances du local et apories du global. La littérature française à l’épreuve de la mondialisation*, Paris, Editions le Manuscrit, 2017, p. 17.

<sup>225</sup> PRADEAU Christophe, SAMOYAUULT Tiphaine (dir.), *Où est la littérature mondiale ?* Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2005.

<sup>226</sup> BERTRAND Romain, *L’Histoire à parts égales*, Paris, Seuil, 2011.

<sup>227</sup> McDONALD Christie et SULEIMAN Susan Rubin, *French Global. Une nouvelle perspective sur l’histoire littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

plus que de division. Il suggère l'idée d'un réseau, d'un système mondial par lequel la littérature est produite et circule<sup>228</sup> ».

Même si les bases d'une littérature-monde en français sont régulièrement contestées, il nous revient désormais d'évaluer le positionnement des auteurs « francophones » qui fondent la bibliographie de notre étude, pour voir comment ceux-ci travaillent leur cosmocitoyenneté et définissent leur mondialité « pour en finir avec le piège de l'identité nationale<sup>229</sup> ». Il faut commencer par mesurer l'importance du fait – apparemment évident, mais crucial – que les romans francophones de la littérature-monde sont des romans signés par des *auteurs* identifiés comme francophones. Le nom d'auteur fonctionne comme une *marque*, non seulement au sens sémiotique mais tout autant au sens commercial : la médiatisation est toujours une commercialisation, qu'il s'agisse de vendre un produit (le livre) ou de construire une réputation (le nom).

Et d'abord, il faut souligner l'ambivalence identitaire qui caractérise Fatou Diome et In Koli Jean Bofane puisque les deux écrivains nés en Afrique subsaharienne vivent respectivement en France et en Belgique. Il est à ce point difficile de définir leur appartenance, car celle-ci est traversée et travaillée par deux cultures assaisonnées d'ingrédients de leurs pays de naissance que sont le Sénégal et la République démocratique du Congo et de leurs pays de vie et d'activités, à savoir la France et la Belgique. Cette situation de « seuil » complique la tâche de tout théoricien de l'essentialisme, même le plus irréductible, puisque dans ce cas, l'identité de ces deux écrivains est à lire sous le signe de l'hybridité et du mouvement.

Cette hybridité et ce mouvement, loin d'être un obstacle, constituent plutôt un delta identitaire d'où jaillit le foisonnement de deux cultures, de deux univers distincts. La métaphore portée par le delta est ici plus que pertinente, puisqu'elle permet doublement de mettre en image l'idée de rencontre et du mélange, mais surtout d'insister sur l'intensité du courant que cet endroit génère. En se permettant un petit jeu de mot, le delta comme lieu d'intense courant est une source d'énergie et de lumière. Il est de ce point de vue un lieu de visibilité, une zone d'éclairage. Léonora Miano, dans son récent essai intitulé *Afropea*<sup>230</sup>, présente le dessin/dessein d'une nouvelle territorialité qu'habitent ceux qui, comme Fatou Diome et Jean Bofane, vivent dans un état de tension culturelle, ancrés dans le mode de vie européenne, mais portant en eux

---

<sup>228</sup> CLAVARON Yves, *Francophonie, postcolonialisme et mondialisation*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 42.

<sup>229</sup> ZARKA Yves Charles, « Pour en finir avec le piège de l'identité nationale », *La destitution des intellectuels et autres réflexions intempestives*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 291-294.

<sup>230</sup> MIANO Léonora, *Afropea : Utopie post-occidentale et post-raciste*, Paris, Grasset, 2020.

l'héritage de leurs origines africaines. Elle voit dans ce nouveau profil de citoyens une opportunité de :

réfléchir à des modalités relationnelles entre Afrique et Europe. En effet, revendiquer ces deux appartenances, c'est rechercher l'épanouissement des deux pôles, sortir de la domination comme du statut victimaire, réviser les notions de grandeur et de puissance. Ainsi, Afropea apparaît comme une force médiatrice entre Afrique et Europe dans le but de créer un monde plus juste<sup>231</sup>.

Toutefois, il importe de lever le flou que l'usage de la notion *Afropea* peut entretenir, étant donné que cette terminologie est appliquée aux citoyens d'origine africaine nés ou ayant grandi en Europe. Fatou Diome et Jean Bofane ne sont pas dans ce schéma dans la mesure où ils sont arrivés dans leurs pays d'accueil respectifs dans un âge de raison, au-delà de l'adolescence. Par transposition, nous étirons la pertinence et le mécanisme du concept car, dans leur acte d'écriture, les deux auteurs et tous les autres dans leur situation puisent des matériaux de leur architecture poétique dans leurs deux univers d'appartenance. Cette situation est d'autant plus intéressante du fait que ce qui est discuté dans le projet de la littérature-monde est moins la francité des auteurs que des œuvres :

La seule problématique qui vaille consiste à questionner les opérations esthétiques par lesquelles se produit une ductilité suffisante pour se prêter au système complexe de ces métamorphoses et jeux de langages auxquels s'apparentent les écritures francophones, afin de se déployer comme demeure...comme territoire d'hospitalité, littérature-monde...<sup>232</sup>

En effet, la véritable quête d'une œuvre littéraire de ce type est de susciter un « désir-monde<sup>233</sup> ». La création artistique ne saurait se cantonner dans des isolats, qu'ils soient géographiques ou idéologiques. À l'heure où la mondialisation tend à connecter toutes les zones du monde, les fixités et les binarismes coloniaux au fondement des hiérarchies au sein de la francophonie institutionnelle ne sauraient davantage prospérer. À l'opposé, penser avec efficience la relation francophone exige des postures heuristiques fondées sur l'ambivalence, l'hybridité, le maillage, l'imprévisibilité. Dans une récente *interview* accordée au journal *Le Figaro* en date du 6 mai 2021, Alain Mabanckou se définit comme un « oiseau migrateur ». À la question de savoir quelle est la couleur de la littérature, l'écrivain-professeur répond en ces

---

<sup>231</sup> *Ibid.*

<sup>232</sup> RENOMBO Steeve, « L'hospitalité dans la langue », *La francophonie en procès. Quelques pièces gabonaises du dossier*, Paris, Descartes & Cie, 2019, p. 54.

<sup>233</sup> LE BRIS Michel, « Pour une littérature-monde en français », Michel Le Bris, Jean Rouad (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007, p.25.

termes : « Je ne me suis jamais posé cette question. Je suis un véritable oiseau migrateur, une feuille détachée de l'arbre et qui voyage au gré des vents<sup>234</sup> ». Dans un propos qui ne souffre d'aucune ambiguïté, Mabanckou met en garde contre la « communautarisation » de la littérature : « imposer une couleur de peau dans la création, c'est de la ségrégation », poursuit-il, avant de conclure que « celles et ceux qui nous imposent des couleurs corrompent, hélas, le plus grand héritage du genre humain : le pouvoir de l'imaginaire <sup>235</sup>».

Fatou Diome, très connue pour ses positions contre les défenseurs d'une France rigide, n'est pas loin du point de vue de Mabanckou et de tous les chantres de l'ouverture. Ses passages médiatiques très animés et toute sa prose sont au service d'une société-monde sur fond de communauté de destins. Elle attache du prix à la liberté, liberté de se définir, de s'appropriier le monde, de s'ouvrir à des temporalités, à des spatialités, à des imaginaires autres que ceux qui sont imposés : « Le sentiment d'appartenance est une conviction intime qui va de soi ; l'imposer à quelqu'un, c'est nier son aptitude à définir librement<sup>236</sup> », déclare-t-elle. En substance de ce propos, se trouve formulé un contre-argument vis-à-vis de la montée d'une fable ségrégationniste en France, en Europe et dans le monde. Mais, loin d'exclure l'Afrique dans ce qu'est devenue la plaie du monde contemporain, l'auteure de *Marianne porte plainte !*<sup>237</sup> montre que la question du rejet de l'autre est aussi d'actualité dans son pays natal, le Sénégal. Dans *Le ventre de l'Atlantique*, Fatou Diome fait remonter cette épineuse problématique à travers la figure du personnage-enseignant Ndétare, qui est mis à l'écart par les habitants du Niodior du fait de sa supposée non-appartenance à la communauté, malgré le rôle important qui est le sien, à savoir l'éducation des enfants :

Mais son intégration était partielle. Cette société insulaire, même lorsqu'elle se laisse approcher, reste une structure monolithique impénétrable qui ne digère jamais les corps étrangers. Ici tout le monde se ressemble. Depuis des siècles, les mêmes gènes parcourent le village, se retrouvent à chaque union, s'enchaînent pour dessiner le relief de l'île, produisent les différentes générations qui, les unes après les autres, se partagent les mêmes terres selon des règles immuables. La répartition des noms de famille, guère variés, donne à voir la carte précise des quartiers. Voilà ce qui excluait Ndétare, ce sénégalais de l'extérieur. Il savait que cette microsociété le dégoûterait toujours pour le maintenir à sa lisière. Il avait remarqué que certains habitants de l'île disposaient à peine d'un QI

---

<sup>234</sup> MABANCKOU Alain, *Le Figaro*, 6 mai 2021.

<sup>235</sup> *Ibid.*

<sup>236</sup> DIOME Fatou, *Le Figaro.fr*, <http://evene.lefigaro.fr/citation/sentiment-appartenance-conviction-intime-imposer-nier-aptitude-75842.php>, consulté le 16 janvier 2020.

<sup>237</sup> DIOME Fatou, *Marianne porte plainte. Identité nationale : des passerelles, pas de barrières !*, Paris, Flammarion, 2016.

de crustacé, mais, méprisé, c'était lui, l'intellectuel, qui avait fini par se trouver une similitude avec ces déchets que l'Atlantique refuse d'avaler et qui bordent le village (*Le ventre*, p. 76-77).

Les barbelés et les murs sont partout, mêmes dans les zones les plus insoupçonnées. Le plus difficile, comme il est peut être inscrit dans le texte de Diome, est que l'exclusion se joue de plus en plus au sein des communautés que tout lie mais qui trouvent des points de dissonance et des raisons fallacieuses pour bâtir des citadelles impénétrables. L'une des tragédies humaines les plus saillantes et qui marque à jamais les méfaits de l'essentialisme demeure le génocide du Rwanda, qui a opposé deux groupes ethnolinguistiques sous fond de stratification et de hiérarchisation humaine. Ainsi, Diome trouve dans la mondialisation un remède efficace pour annihiler la montée des déterminismes : « Dans ces moments-là, désireuse de rester zen, je deviens favorable à la mondialisation, parce qu'elle distille des choses sans identité, sans âme, des choses trop édulcorées pour susciter une quelconque émotion en nous » (*Le ventre*, p. 36).

Cet hymne aux *identités multiples*<sup>238</sup> trouve également une résonance chez Bofane qui critique avec véhémence l'autarcie traditionnelle et moderne. À travers la figure d'Isookanga, personnage principal du roman, exclu de sa communauté d'origine pour des motifs de « pureté » identitaire, l'auteur dénonce des opérations inhumaines qui consistent à réduire la différence en infériorité :

Constamment on lui rappelait qu'il n'était qu'un demi-Ekonda, qu'il n'était en somme que le demi-Pygmée qu'on montre du doigt. Tout cela influa négativement sur son caractère, sur sa confiance en l'autre et en lui-même et l'empêcha de se situer dans la nation Mongo en général et dans le clan Ekonda en particulier (*Congo Inc.*, p. 42).

La situation de ce personnage est comparable à celle des écrivains « francophones » qui, malgré leur écriture en langue française, ne sont considérés que comme des demi-écrivains, des auteurs de la marge et de seconde zone, comme s'indigne Henry Lopez qui s'étonne de cette différence de statut : « l'écrivain français écrit en français. Nous écrivons en français<sup>239</sup> ». Pour comprendre le paradigme parcellaire à l'œuvre au sein du projet « francophoniste », il faut recourir à la catégorie conceptuelle de Ruth Amossi sur le stéréotype et le cliché, qu'elle définit

---

<sup>238</sup> DE BAECQUE Antoine, Identité multiple, Libération, 8 janvier 2002, consulté le 22 mai 2021, next.libération.fr/culture/2002/01/08/une-identité-multiple\_389677.

<sup>239</sup> LOPEZ Henri, communication donnée à Tokyo en 1991.

comme « une opération qui consiste à penser le réel à travers une représentation culturelle préexistante, un schème cognitif figé<sup>240</sup> ». Dès lors, pour sortir de la domination symbolique, la mondialisation, qui questionne la sclérose d'anciennes formes d'humanité et reconfigure les cadres traditionnels de la pensée et du geste, s'offre comme une utopie de liberté :

Quand on utilise des bits pour communiquer, qu'importe qu'on parle Pygmée, lapon ou japonais. Représenter un poids financier et séduire toutes les femmes ? A quoi bon quand il suffit de capter grâce au wifi une connexion qui passe et goûter aux mêmes vibrations que n'importe qui, sur exactement les mêmes sites de réflexion. Être grand, ne pas l'être, qui s'en soucie, quand seul le nombre de gigas est pris en compte ? La matérialité est devenue totalement obsolète. Dans l'univers globalisé du monde virtuel, même le ciel ne constitue plus limite (Congo Inc. p. 22).

La littérature ne saurait se penser selon des logiques communautaristes. L'humanité dans sa globalité, dans ses rapports multiples, dans ses implications plurielles commande de nouvelles épistémologies, qui consistent à dépoussiérer les algorithmes du nombrilisme et à se prêter inventivement à complexifier les échelles de la réalité. L'obsolescence de la matérialité dont parle Isookanga est un décentrement du regard, une déconstruction des apparences mêmes les plus appareillées, une poétique du neuf, une invitation à la ductilité, à l'ambivalence. La littérature n'a pas de corps, elle n'a pas de couleur. Elle est juste elle : la littérature ! Elle est en situation de rencontre et véhicule des imaginaires partageables. Écrire, c'est s'ouvrir à l'inconnu, à l'imprévisible. L'œuvre littéraire s'enrichit au gré des rencontres, elle se densifie à proportion qu'elle coule. L'auteur-monde transcende le cadre national, il habite les seuils, l'interstice, et sa production est adressée au lecteur-monde :

Notre littérature n'est pas, comme on l'insinue souvent, une littérature qui se complaît dans le subjectivisme et les larmes, même si elle répugne à être une politique ou une idéologie. Notre littérature est notre voix du monde. Notre choix du monde<sup>241</sup>.

Le jeu de carte est une réflexion sur les modalités de recyclage des déchets historiques selon des logiques contemporaines qui combattent l'étanchéité et l'imperméabilité des espaces quels qu'ils soient. Une littérature-monde en français vue sous le prisme de l'auctorialité densifie et étend l'échelle de réception des œuvres issues des anciennes colonies. La circulation des

---

<sup>240</sup> AMOSSI Ruth, *Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, Paris, Delachaux et Niestle, 1999, p. 135.

<sup>241</sup> Voir le « Manifeste du Parlement des écrivains francophones : " Liberté, égalité, féminité", [https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/2018/09/28/manifeste-du-parlement-des-ecrivaines-francophones-liberte-egalite-feminite-5361681\\_3232\\_.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/2018/09/28/manifeste-du-parlement-des-ecrivaines-francophones-liberte-egalite-feminite-5361681_3232_.html), consulté le 3 mars 2019.

écrivains et de leurs productions garantit une audience et une visibilité beaucoup plus importantes. On pourrait dans cette logique imaginer un roman de Fatou Diome ou d'In Koli Jean Bofane, produit dans les mêmes registres de publication, de promotion et de critique que ceux de leurs « coéquipiers » Houellebecq, Pireyre et Message. On en vient à se demander que serait par exemple, le roman de Michel Houellebecq sans le nom de son auteur sur la page de titre. Ou plus naïvement, qu'aurait été le même roman, signé par la main de Bofane ? Aurait-il eu la même réception ? Ces questions qui peuvent paraître amusantes et dénuées de sens peuvent déboucher sur des réflexions sérieuses, à condition que l'on y pose un regard herméneutique.

Dans un essai très intuitif, Pierre Bayard s'amuse à ce jeu de brouillage en changeant les auteurs de grands livres connus. L'enjeu d'une telle opération est de montrer les projections qui orientent et conditionnent nos actes de lecture sur la base de leur lieu d'émergence, mais surtout de voir comment la marque auctoriale joue un rôle important dans la médiatisation et la réception des œuvres au point où Bayard peut déclarer que « tout nom d'auteur est un roman<sup>242</sup> ». L'importance de l'auteur auquel est associée une œuvre est un capteur d'attention, une machine à produire de la pertinence. D'ailleurs, malgré ses positions radicales vis-à-vis de la figure auctoriale, Roland Barthes ne nie pas que la lecture est un acte socialement situé puisqu'il avoue que :

Le plaisir du Texte comporte aussi un retour amical de l'auteur. [...] L'auteur qui vient de son texte et va dans notre vie n'a pas d'unité ; il est un simple pluriel de « charmes », le lieu de quelques détails ténus, source cependant de vives lueurs romanesques, un chant discontinu d'amabilités [...] ; ce qui me vient de la vie de Sade [...], c'est, entre autres, cette façon provençale dont Sade dénommait « milli » (mademoiselle) Rousset, ou milli Henriette, ou milli Lépinai. C'est son manchon blanc lorsqu'il aborda Rose Keller [...] ; ce qui me vient de la vie de Fourier, c'est son goût pour les mirlitons [...], sa mort parmi les pots de fleurs ; ce qui me vient de Loyola [...], seulement « ses beaux yeux, toujours un peu embués de larmes »<sup>243</sup>.

En résumé, la lecture peut être prise et comprise comme le reflet d'un rapport au monde et à l'homme (l'auteur), à travers un champ littéraire qui peut être appréhendé comme un écran médiatique déterminant. L'espace-monde dans ses propriétés de ductilité et de reticularité opère comme une déconstruction de l'eurocentrisme. Il est le lieu d'une indépendance créatrice qui

---

<sup>242</sup> BAYARD Pierre, *Et si les œuvres changeaient d'auteur*, Paris, Les Editions de Minuit, 2010.

<sup>243</sup> BARTHES Roland, *Sade, Fourier, Loyola*, (1971), *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, t.3, p. 705.

transcende les normes et les diktats d'un centre régulateur. La littérature-monde en français fait émerger une poétique d'indocilité, comme le note brillamment Xavier Garnier :

La mondialisation prend la forme du bouillonnement baroque ou de l'exacerbation grotesque, elle est dans tous les cas irrégulière. On attend d'elle des romans-monstres et des œuvres inclassables. Dans tous les cas, elle est supposée dissoudre les rigidités identitaires et s'affiche comme anti-essentialiste<sup>244</sup>.

Comme un cours d'eau qui sort de son lit, l'auteur-monde surgit, il coule, bifurque pour se frayer du chemin avant de se jeter dans le fleuve bouillonnant de la littérature globale.

Par ailleurs, et comme nous l'avons dit, le champ littéraire est une aire de jeu au sein de laquelle chaque acteur occupe une position. Espace dynamique, les positionnements des acteurs sont en perpétuel mouvement. Chaque auteur travaille par les moyens qui lui sont propres à amasser le plus grand nombre de crédits attentionnels afin d'accéder aux places VIP, et donc de jouer les premiers rôles. Bernard Lahire, à travers sa formule conceptuelle des « joueurs », aide davantage à cerner les ressorts d'un univers bâti sur fond de compétition, mais surtout à établir une fiche catégorielle en fonction du rapport de chaque écrivain à l'écriture. Ainsi, il existe selon ce sociologue :

ceux qui écrivent et publient en dilettante, parmi de nombreuses autres activités (joueurs occasionnels), ceux qui investissent l'essentiel de leur énergie dans la littérature sans pouvoir s'y consacrer entièrement (les mordus du jeu), et ceux enfin qui gagnent leur vie, plus ou moins bien, par la littérature (les joueurs professionnels)<sup>245</sup>.

Le classement établi par Lahire est d'autant plus opératoire dans la littérature contemporaine, traversée et mise à l'épreuve par des logiques médiatiques technocapitalistes. Aujourd'hui plus que dans le passé, la position au sein du champ littéraire est soutenue par des éléments médiatico-attentionnels. Voilà plusieurs siècles que les réputations des écrivains jouent un rôle central dans la vie de la littérature, et voilà plusieurs siècles aussi que ces réputations dépassent les frontières nationales – l'exemple de Rousseau tel que l'analyse Antoine Lilti est très éclairant à ce sujet<sup>246</sup>. L'avènement des mass-média au XXe siècle, redoublé par le déploiement des réseaux numériques au XXIe siècle, nous ont toutefois fait entrer dans des dynamiques mondialisées, irréductibles à ce qu'ont connu les âges antérieurs de l'histoire littéraire.

---

<sup>244</sup> GARNIER Xavier, « Pour un cosmopolitisme des lieux. Genèses hyperlocales de la littérature-monde en français », *Littératures francophones et mondialisation*, Editions Les Perséides, 2019, p. 23-32, p. 23.

<sup>245</sup> LAHIRE Bernard, *La condition littéraire : la double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006, p. 78.

<sup>246</sup> LILTI, Antoine, *Figures publiques. L'invention de la célébrité, 1750-1850*, Paris, Fayard, 2014.

En réinvestissant la métaphore sportive en général et footballistique en particulier, tel que nous l'avons constitué en une métaphore de la mondialisation dans les précédentes analyses, la notion de « jeu » permet de mettre en lumière les stratégies auctoriales à l'œuvre dans la sphère littéraire. Selon le *jeu*, outil conceptuel de Lahire, les auteurs de notre corpus d'étude peuvent être classés en trois catégories à savoir, les joueurs « remplaçants », les « titulaires » et les « stars ». Nous le savons, dans toutes les grandes équipes de football voire dans d'autres sports collectifs, tous les joueurs ne bénéficient pas du même capital attentionnel et du même traitement. Pendant qu'il y a des remplaçants qui font des apparitions momentanées sur l'aire de jeu, les titulaires ont des places attirées, quand les stars comme Cristiano Ronaldo, Messi, Neymar, Kylian Mbappé, Benzema et Haaland survolent les compétitions et polarisent toutes les attentions. Or, s'il est vrai que les « stars » sont dotées d'un talent souvent supérieur à la moyenne, il n'est pas exclu que leur statut de star dont il bénéficie soit le fruit d'une fabrication médiatique. Le transfert de Neymar de Barcelone vers le Paris Saint-Germain sur fond de folie financière en est une démonstration. Deux cents millions d'euros ont en effet été versés pour que le club de la capitale parisienne se paie les services du footballeur brésilien. Dans cette transaction, ce qui est en *marchandage*, c'est moins le talent du joueur que son *image*. En reprenant la formule de Pierre Bayard qui consiste à décentrer le regard en opérant un changement de « personne » pour une analyse décomplexée, l'on peut constater que le traitement d'un même talent à partir d'autres *coupes agentielles* peut aboutir à des résultats différenciés voire contradictoires. Les écrivains ne sont pas loin de cette logique attentionnelle personnifiée et personnifiante, où la réception de l'œuvre est en grande partie liée à des influences extérieures, comme l'explique Nathalie Heinich :

Ce n'est pas la vedette qui est à l'origine de la multiplication de ses images [...], mais ce sont ses images qui en font une vedette. [...] cette propriété structurelle prime sur les propriétés substantielles – talent, héritage, beauté, charisme, etc. – qui justifient l'accès au rang de personnalité<sup>247</sup>.

En d'autres termes, l'emballage est un déterminant essentiel dans le choix des livres à lire. Par « emballage », il ne faut plus s'arrêter aux éléments paratextuels tels que le titre, la maison de l'édition, le dessin de couverture, etc. Il faut plus envisager le cadrage médiatique tel qu'il travaille les affects du lectorat et oriente même le sens de l'œuvre : le nom d'auteur affiché sur la page de titre fonctionne bel et bien comme une marque commerciale (potentiellement

---

<sup>247</sup> HEINICH Nathalie, *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique*, Paris, Gallimard, 2012, p. 21-39.

mondialisable.). Il n'est pas tant un référent d'état civil qu'un produit médiatique. Or, comme les ressources naturelles, l'accès aux ressources médiatiques n'est pas égalitaire et équitable.

Dans la séquence suivante, notre analyse s'inscrit dans une perspective d'étude des mécanismes attentionnels à l'origine la « starification » de certains auteurs au détriment d'autres. Plus précisément, nous entendons étudier dans les lignes qui suivent les stratégies de médiatisation des auteurs de notre corpus de base, en regardant comment chaque écrivain travaille à faire entendre sa voix dans un univers médiatique fortement marqué par des polarisations attentionnelles et des hiérarchisations de tout ordre – un univers médiatique au sein duquel la référence à la « francophonie » opère comme un pivot révélateur des tensions de la mondialisation : le francophone n'est déjà plus l'hexagonal sans être encore le global (à part pour des cas exceptionnels de notoriété comme celui de Houellebecq justement). Comment les écrivains contemporains convertissent leur « capital attentionnel » en « capital économique » au sein de ce champ médiatique hanté par la mondialisation ?

## II.2. Houellebecq, profil d'un « artiste-capital<sup>248</sup> »

Houellebecq est une star mondialisée. Pourtant, c'est un personnage décadent, comme en témoignent ses réflexions, son apparence physique, son style vestimentaire, sa voix tremblante, ses prises de paroles faites de blancs, de vides, de coupures. Il suffit de scruter ses apparitions médiatiques pour déceler une fibre de timidité chez l'auteur de *Soumission*, qui n'hésite pas parfois à se ronger les doigts en plein plateau télévisé, nourrissant l'impression de quelqu'un qui ne se sent pas à l'aise sous les lumières. Or, en France comme dans de nombreux pays étrangers, le nom de Houellebecq est connu du grand public, avec un dépassement de fonctions puisque sa simple évocation déchaîne les passions. Nul ne lui est indifférent : Michel, on l'aime ou on le déteste. D'ailleurs, son ami Frédéric Beigbeder n'hésite pas de l'ériger en « Rock star » : « Houellebecq c'est une rock star. C'est une très bonne nouvelle qu'un écrivain puisse trouver une place centrale dans la société du spectacle<sup>249</sup> », déclare-t-il. La question centrale de

---

<sup>248</sup> ASSOULY Olivier, *Le capitalisme esthétique. Essai sur l'industrialisation du goût*, Paris, Cerf, 2008.

<sup>249</sup> Voir à ce sujet, les travaux d'Edgard Morin sur « Le star-system » : *Les stars*, Paris, Seuil, 1972. Le phénomène de « star » est analysé dans ses ressorts économiques, sociaux, culturels et esthétiques. Ainsi, la notion de star peut se justifier chez Houellebecq par le fait que ce dernier a des « fans » dont Ève Chambrot qui le revendique et l'assume : « Ce n'est pas que j'aime Michel Houellebecq. Ce n'est pas que je l'apprécie, que je trouve du plaisir à le lire, c'est bien plus que cela : je suis fan. Ça ne sonne pas très intellectuel, j'en conviens, ni

notre réflexion s'enracine autour de son profil, de son ambivalence voire de sa complexité, de son caractère « liquide », double, l'auteur et l'homme, Michel, Houellebecq. Comment caractériser cet être si fragile et si cynique ? Si retiré et pourtant si connu ? Plus pertinemment, comment Houellebecq est-il devenu une marque *déposée*, une auctorialité lucrative à l'échelle transcontinentale ? Et notre questionnement peut se prolonger par cette interrogation de Eve Chambrot, frappée par un sentiment d'indétermination : « Je me suis longtemps demandé, avant de vous écrire, qui j'avais envie de rencontrer de l'écrivain ou de l'homme ?<sup>250</sup> ». Cette question, d'une pertinence notable, suppose que Houellebecq est un « joueur » qui remplit une fonction d'écrivain avec une apparence qui diffère de son fond, du citoyen, de l'homme ordinaire, comme il peut le laisser apparaître dans ce propos : « Je me rends compte que je me suis fabriqué dès l'âge de quinze ans un personnage : celui d'un être supérieur, planant aisément dans les hautes sphères de la pensée, mais terriblement handicapé dans la vie sociale<sup>251</sup> ».

S'il est vrai que Houellebecq est un être socialement en déphasage, il faut surtout noter que ce handicap est voulu, travaillé et optimisé par l'auteur lui-même : « apprendre à rater sa vie et réussir [à vendre] son œuvre<sup>252</sup> ». Car Houellebecq est un paradoxe. Perdre sa vie sociale lui permet de la regagner de manière plus radieuse, starifiée, autant que l'effacement le conduit à la surmédiation. Après avoir signé le contrat avec Flammarion et obtenu un congé de l'Assemblée nationale, au terme de la période de six ans, Houellebecq vit enfin son rêve : « gagner sa vie avec les mots, les phrases, l'écriture<sup>253</sup> ». Mis en regard, les verbes « perdre » et « gagner » produisent un effet oxymorique, caractéristique de Michel Houellebecq. Pour mieux comprendre la stratégie houellebecquienne, il faut se référer aux études portant sur les mutations à l'ordre dans le champ économique d'un nouvel horizon du capitalisme fondé sur des ressources attentionnelles, dont le propos de Michael Goldhaber explique la tendance : « la richesse se distribue le long des flux de l'attention<sup>254</sup> ». L'auteur des *Particules élémentaires* est assurément un fin stratège qui sait exploiter son image et sa notoriété. Inscrit dans un « capitalisme esthétique<sup>255</sup> » pour reprendre la belle formule d'Olivier Assouly, Houellebecq

---

littéraire, mais je l'assume. Fan, c'est le mot juste. », <https://www.lefigaro.fr/livres/2015/09/29/03005-20150929ARTFIG00233-houellebecq-la-declaration-d-une-fan-amoureuse.php>.

<sup>250</sup> DEMONPION Denis, *Houellebecq non autorisé : enquête sur un phénomène*, Paris, Libella Maren, 2005, p. 132.

<sup>251</sup> CHAMBROT Eve, *La bonne distance. Lettres à Michel Houellebecq*, Paris, Envolume Editions, 2014, p. 43.

<sup>252</sup> DE BONNEVILLE Pierre, *Houellebecq, son chien, ses femmes*, Paris, L'Éditeur, p. 53.

<sup>253</sup> *Ibid.*

<sup>254</sup> GOLDABHER Michael, « The attention economy and the net », *First Monday*, 2 :4, <http://firstmonday.org/htbin/cgiwrap/bin/ojs/index.php/fm/article/view/519/440>.

<sup>255</sup> ASSOULY Olivier, *Le capitalisme esthétique., op.cit.*

va jusqu'à diversifier ses régimes de productions attentionnelles dans une visée d'optimisation, comme l'analyse Pierre de Bonneville :

L'écrivain peut alors nourrir son image et l'exploiter encore davantage en produits dérivés. Ce seront les productions dérivées signées Michel Houellebecq dans les différents registres : la musique, la télévision, et le cinéma, les expositions...En 2013, adaptation à Avignon des *Particules élémentaires*, mis en scène par Julien Gosselin repris aux *Ateliers Berthier* en 2014, et sur la scène de l'Odéon dès septembre 2017. En 2014, sortie du CD *Les Parages du vide* de Jean Louis Aubert, poème de Michel Houellebecq, musique et interprétation de de Jean Louis Aubert. En 2014, tournage du téléfilm *L'enlèvement de Michel Houellebecq* de Guillaume Nicloux, avec Houellebecq dans son propre rôle, sorti plus tard en VOD. En 2016, exposition, *Rester vivant* au Palais de Tokyo, à la fois produit dérivé et événement ; en janvier 2017, publication du *Cahier de L'Herne*. Il devient exportable : exposition intitulée *French Bashing* (suite de son exposition parisienne) à la galerie Venus Over Manhattan à New York à l'été 2017<sup>256</sup>.

Comme il est si bien décrypté par Pierre de Bonneville, Houellebecq est une industrie en voie de mondialisation, qui sait adapter ses productions aux fins de donner une plus-value à sa marque, et d'en tirer de gros profits. Mais, derrière ce « capitalisme-artiste<sup>257</sup> », la matière première exploitée par l'industrie-houellebecq est avant tout, l'image acquise à proportion de ses publications tapageuses et de ses sorties médiatiques polémiques. À l'image des stars du cinéma et de la chanson, le jeu marketing de l'écrivain français est à lire sous le signe de la provocation et du *trash*. Dans la société du spectacle, le scandale est une arme infaillible de visibilité. Ainsi, Houellebecq affirme sans ambages exploiter la peur des Français dans ses productions romanesques. C'est dire que l'écrivain-artiste est un opportuniste qui sait écrire en « situation ». Face à la montée du populisme et de toutes ses métastases, décrire une société en perte de repères identitaires voire civilisationnels est un acte de marketing bien joué dans la mesure où il instrumentalise et manipule les imaginaires et les affects – des imaginaires et des affects mondialisés par les thématiques sur lesquelles il joue (le monde de l'art, l'islamisme). À propos de la capitalisation de l'attention, Yann Moulier Boutang y voit un « un nouveau mode de fonctionnement exploitant rationnellement et de manière généralisée des dimensions esthétiques-imaginaires-émotionnelles à des fins de profit et de conquête de marchés<sup>258</sup> ». En l'espèce, le fait que Michel Houellebecq utilise la rhétorique bien rodée de la fin du règne

---

<sup>256</sup> DE BONNEVILLE Pierre, *op.cit.*, p. 208.

<sup>257</sup> POIRSON Martial, « Capitalisme-artiste et optimisation du capital attentionnel », *L'Economie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?* Paris, La Découverte, 2014, p. 267-284.

<sup>258</sup> MOULIER BOUTANG Yann, *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Paris, Amsterdam, 2007, p. 163.

occidental et de l'impérieuse nécessité de réagir face à la menace islamiste- fait de lui un capteur d'attention. À l'origine de l'écriture de Houellebecq se trouve la question du *quoi écrire ?* pour satisfaire l'horizon d'attente d'un lectorat déjà conditionné par des cadrages médiatiques qui guident le geste de penser : *Médiarchie*<sup>259</sup>, selon la formulation de l'archéologue des médias Yves Citton.

Plus haut, il a été question de classer les écrivains selon des traits catégoriels mis en place par Lahire. De ce point de vue, Houellebecq remplit les critères d'un joueur « professionnel » qui vit de sa profession d'auteur, mais qui a aussi obligation de résultat vis-à-vis de son éditeur. C'est dire que Michel Houellebecq doit être rentable et justifier en permanence d'un capital de performance pour continuer d'être la star de son entreprise. Selon le schéma bien décrit par Georg Franck, les médias de masse (télévisions, radios, grande presse nationale) fonctionnent comme des « banques attentionnelles qui ont accumulé des réserves de monnaie attentionnelle qu'elles décident d'investir et de placer sur telle ou telle personne/marque dans l'espoir d'un retour sur investissement<sup>260</sup>. À l'image des sportifs, le statut et les revenus sont faits sur la base du rendement. On peut donc comprendre pourquoi l'écriture de Houellebecq vise l'audience et se trouve ainsi assujettie à la tyrannie néolibérale du consommateur :

Les pressions financières de rentabilité commerciale tendent souvent à formater les œuvres pour les soumettre à la tyrannie des attentes majoritaires des publics confortés dans leur inertie, plutôt qu'à élever ces attentes vers des plaisirs insoupçonnés<sup>261</sup>.

Cela n'a peut-être pas encore été dit, mais importe-t-il de souligner que la signature de Houellebecq chez Fayard s'est accompagnée d'un protocole financier de l'ordre d'un million d'euros et d'une rémunération mensuelle ? Pour le dire en des termes simples, Michel Houellebecq est un employé de Fayard (qu'il quitte plus tard), dont il doit produire (par son travail d'écrivain) et faire vendre (par ses apparitions publiques, si possibles scandaleuses) des biens littéraires destinés au marché. Une telle dynamique donne de la chair au fait de le classer dans la catégorie des écrivains qui pratiquent « l'art-pour le marché<sup>262</sup> » :

Pour un paquet de dollars, il passe de Flammarion à Fayard : c'est le transfert du siècle. Michel Houellebecq conforte son statut de superstar. En changeant d'éditeur, il faut changer de registre. [...] Il

---

<sup>259</sup> CITTON Yves, *Médiarchie*, Paris, Seuil, 2017.

<sup>260</sup> FRANCK, Georg, « Capitalisme mental », *Multitudes*, n° 54, 2013, p. 199-213.

<sup>261</sup> CITTON, *Médiarchie*, op. cit., p. 182.

<sup>262</sup> LIPOVETSKY Gilles, SERROY Jean, *L'esthétisation du monde. Vivre à l'âge du capitalisme artiste*, Paris, Gallimard, 2013, p. 39.

s'agit de se positionner sur un marché et d'y prendre une place. Avoir une personnalité qui capte la lumière des médias. Offrir au marché un produit, le livre qui correspond à la demande du moment, d'où le choix d'un créneau littéraire à la Bret Easton Ellis. Faire des livres qui choquent<sup>263</sup>.

Le lexique structurant le propos de Pierre de Bonneville fait de Houellebecq une égérie dont le travail est de vendre le produit d'une marque donnée, en l'occurrence, esthétique. Dans cette perspective, son écriture se trouve objectivement conditionnée par des contingences capitalistes, comme le note William Marx : « en matière de littérature, la mondialisation met en évidence des textes formatés pour le commerce de la librairie internationale<sup>264</sup> ». Son jeu est à peine voilé, puisque le célèbre écrivain reconnaît avoir revitalisé ses ressources financières par le biais de son écriture : « je pense que j'ai gagné six ou sept millions de francs avec *Particules*. Ça grossit mon compte en banque à la Allied Irish Bank. C'est agréable, j'ai plus besoin de me faire chier dans la vie... Je suis libre, vraiment libre<sup>265</sup> ». Ses choix esthétiques sont opérés dans un registre *marketing* tel que défini par Dominique Viart dans son *Anthologie de la littérature contemporaine française*<sup>266</sup>. À l'opposé de l'image qu'il relaie, Houellebecq est loin d'être un artiste désintéressé. D'ailleurs, ses proches ne manquent pas dénoncer son appétence pour l'argent, sa radinerie et sa manipulation. Houellebecq se servirait ainsi des autres pour arriver à ses fins, comme l'affirme Raphael Sorin, son ancien patron chez Fayard répondant à une question du magazine *Grand Seigneur* sur la probité morale de son ex-ami :

Du point de vue psychologique, c'est un infirme. Il a échappé de peu à la folie, fait quelques jours en maison psychiatrique. Il a eu une enfance épouvantable, martyrisé par les autres pour son physique, abandonné par ses parents pour être confié à ses grands-parents. C'est vraiment quelqu'un de marqué au fer. Il a une caractéristique étonnante : celle d'utiliser les gens sans aucune reconnaissance, à un point que je n'ai jamais vu. Et pourtant, j'en ai connu des manipulateurs et des ingrats comme Godard, par exemple. Mais au niveau de Houellebecq, c'en est presque magique. [...] Du point de vue du rapport avec les autres, c'est un monstre<sup>267</sup>.

Sans occulter les nombreuses difficultés vécues par Michel Houellebecq, pouvant faire de lui un être psychologiquement et socialement décalé, le propos de Sorin met en lumière la

---

<sup>263</sup> DE BONNEVILLE Pierre, *op.cit.*, p. 206-207.

<sup>264</sup> MARX William, « La lecture comme expérience de l'altérité », *Sciences Humaines*, Hors-série. La littérature, juin-juillet 2021, p. 95.

<sup>265</sup> LELIEVRE Marie-Dominique, *Libération*, 9 novembre 2001.

<sup>266</sup> VIART Dominique, *Anthologie de la littérature contemporaine française : Romans et récits depuis 1980*, Paris, Armand Collin, 2013.

<sup>267</sup> SORIN Raphael, Propos recueilli par Olivier Malnuit, *Grand Seigneur*, mars 2011.

complexité de cet écrivain atypique. Entre marginalité *subie* et *vécue*, la « Rockstar » est dans une perspective de marginalité *voulue* qu'il utilise comme arme de fonctionnement et de commercialisation. L'affichage de sa « dépravation morale<sup>268</sup> » fait en effet partie de la promotion de la marque Houellebecq, et Sorin continue à faire (involontairement ?) sa publicité en décrivant son manque de probité. Les marketeurs savent depuis longtemps que dénoncer le marché et le marketing est l'une des meilleures techniques promotionnelles.

D'ailleurs, à bien scruter le parcours de Houellebecq, l'on se rend compte que sa vie n'a été qu'un jeu. De sa date de naissance manipulée à son nom de famille *customisé*, Michel Thomas de son vrai nom « ne cessera de jouer avec lui-même, d'être double. [...] Changer de peau. Tout au moins changer de nom et sa date de naissance<sup>269</sup> ». Nous sommes ici en présence d'un romancier qui construit et réinvente son auctorialité autour d'une histoire personnelle qu'il optimise et met en scène – qu'il *romance*, ayant bien compris que la médiatisation de l'auteur d'un roman est au moins aussi fictive que le contenu de son roman. La légitimité de Houellebecq vient donc de la manière dont il a su faire coïncider ses marginalités individuelles à une idéologie décadente de la marginalisation en vogue dans le monde occidental. Ses romans sont d'une certaine manière une scénographie de sa propre vie médiatisée en régime de capitalisme attentionnel. Houellebecq décadent est lui-même personnage de ses intrigues romanesques dépeignant une société en décadence.

On en vient finalement à cette littérature « en personne<sup>270</sup> » dont parle Jérôme Meizoz, qui en étudie les mécanismes et les effets, car, soutient Umberto Eco, « écrire, c'est entrer en scène<sup>271</sup> ». Michel Houellebecq n'entre pas seulement en scène, bien plus, il accompagne son apparition d'une performance posturale qui lui permet de ne plus seulement « rester vivant<sup>272</sup> » mais plus significativement, de rester *présent* dans une société contemporaine structurée par des mass médias à obsolescence programmée. D'ailleurs, en guise d'ouverture, Hubert Nyssen

---

<sup>268</sup> Ici, nous faisons référence à sa collaboration pornographique que nous avons expliquée et détaillée dans l'introduction.

<sup>269</sup> DE BONNEVILLE Pierre, *op.cit.*, p. 57.

<sup>270</sup> MEIZOZ Jérôme, *La littérature en personne. Scène médiatique et formes d'incarnation*, Genève, Slatkine Erudition, 2016.

<sup>271</sup> ECO Umberto, « Ecrire, c'est entrer en scène. La littérature en personne, *CONTEXTES* [en ligne], Varia, 2015, URL : <http://contextes.revues.org/6003>, consulté le 16 juin 2021.

<sup>272</sup> HOUELLEBECQ Michel, *Rester vivant*, Paris, La Différence, 1991.

affirme que « le succès d'un livre n'est plus, aujourd'hui, simple affaire de talent. Il est aussi tributaire d'un couple inquiétant, celui que forment promotion et médiatisation<sup>273</sup> ».

Dès lors, comment penser la scène médiatique ? Désacralise-t-elle l'auteur ou au contraire, participe-t-elle à sa promotion par la profanation dont elle se repaît ?

### **II.3. Les nouveaux espaces littéraires<sup>274</sup> : La littérature contemporaine au prisme de l'attention**

Le nouveau n'est pas toujours tributaire de création inédite, d'invention ou de découverte nouvelles. Il s'agit bien souvent d'un réinvestissement des valeurs qui passe par l'opération d'*actualisation* et de *resémantisation* des contenus disponibles. Poser le médiatique en un nouvel espace littéraire revient à interroger ses rapports de plus en plus notables avec une littérature sortie de sa tour d'ivoire, poreuse aux enjeux du présent. Dans une formulation simple, il s'agit d'analyser la cohabitation de ces deux univers en s'attardant sur les effets de fécondité intermédiaire mais aussi d'appauvrissement esthétique au fond de ce ménage paradigmatique. Dans notre précédente analyse, la lecture s'est construite autour de Michel Houellebecq du fait de son « jeu » et de sa visibilité exemplaires. Or, la focalisation faite autour de la figure auctoriale de Houellebecq ne signifie pas que Bofane, Message, Pireyre et Diome ne sont pas concernés par les politiques incontournables de vectorisation médiatique des productions littéraires et des mécanismes de capitalisation attentionnelle qui les sous-tendent. Le traitement différencié entre Houellebecq et ses pairs est consécutif à la différence de leur statut, c'est-à-dire, à la disproportion attentionnelle médiatique dont bénéficient ces différents romanciers. Pour mieux poser le différentiel statutaire en valeur, outre les outils catégoriels et classificatoires de Lahire, nous pouvons recourir à la terminologie suggestive de Dominique Viart qui établit un distinguo entre « joueurs ordinaires » et « authentiques ». En effet, ces formules opératoires de Viart permettent d'établir un registre de *romanciers de la mondialisation* qui écrivent sans que leurs stratégies de reconnaissance et de mise en scène de leur égo littéraire ne soient une *obsession*, à l'opposé de Michel Houellebecq, dont la

---

<sup>273</sup> NYSSSEN Hubert, *Du texte au livre, les avatars du sens*, Paris, Paris, Armand Collin, 2005, p.120.

<sup>274</sup> OGANDAGA Gentiane Jordane, *Les Nouveaux espaces littéraires. Comment le roman d'aujourd'hui écrit le monde ?* thèse en préparation à l'université Paris Diderot, sous la direction du professeur Éric Marty.

« mondialité » est intentionnellement construite sur des matériaux médiatico-capitalistes. Houellebecq doit vendre pour « rester vivant<sup>275</sup> » financièrement, à rebours de ses homologues qui jouissent d'une autonomie sociale et dont le statut d'écrivain n'est que secondaire. Vincent Message est enseignant de littérature à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, Fatou Diome est également enseignante à l'Université Marc Bloch de Strasbourg et à l'Institut Supérieur de Pédagogie de Karlsruhe, quand Emmanuelle Pireyre vient de soutenir sa thèse de doctorat à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis qui débouchera certainement sur un poste d'enseignante-chercheuse. Dès lors, (comme cela peut aussi être le cas chez Houellebecq), l'écriture peut être perçue chez ces *auteurs authentiques* comme pratique d'une nécessité, expression d'un désir profond et urgence de dire. Il faut noter que Pireyre, Message et Diome écrivent sans en faire explicitement une profession et leur auctorialité n'est pas principalement guidée par des contingences pécuniaires. Il ne s'agit pas de dire que ces écrivains sont indifférents aux ressorts médiatiques et marchands de leurs productions puisque ceux-ci sont, comme Houellebecq, soumis aux contraintes néolibérales qui font du livre un bien marchand, et de la visibilité un bien réputationnel difficilement contournable. Bofane, Fatou Diome, Message et Pireyre ne sont en effet nullement de parfaits anonymes dans la sphère littéraire. Chacun d'eux jouit d'une reconnaissance symbolique marquée par des prix littéraires<sup>276</sup>. Ce que cette analyse pointe, c'est plutôt la stratégie auctoriale et donc l'usage différencié des ressources médiatiques et économiques par les auteurs. Assurément, produire des livres pour Houellebecq n'est pas de la même pertinence que chez Message. De la même manière qu'un auto-entrepreneur peut jouir d'une marge de liberté supérieure à celle d'un salarié dont l'agir est codifié et structuré par un contrat, ou à celle d'une multinationale dépendant d'agences de notation, un auteur sous contrat comme Houellebecq est soumis à un agenda éditorial, là où, un autre libre de tout contrat comme Diome écrit librement, suivant son inspiration personnelle.

La critique (vieille comme la littérature) envers les auteurs mercantiles touche au statut de l'œuvre littéraire, à sa sacralité, à son autonomie, à son *projet spécifique*. Au-delà du caractère idéaliste voire dogmatique d'une certaine vision de l'art, complètement détachée des contingences matérielles, il peut être objecté qu'un roman-marketing peut être d'une grande qualité littéraire, et, la quête de reconnaissance, une source de sublimation. Le scandale (mis en

---

<sup>275</sup> HOUELLEBECQ Michel, *Rester vivant*, *op.cit.*

<sup>276</sup> In Koli Jean Bofane est lauréat entre autres du Prix des cinq continents de la francophonie avec le roman *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* en 2015 ; Fatou Diome quant à elle a reçu le LiBeraturpreis en 2005, prix littéraire décerné chaque année par un comité de lectrices à une écrivaine originaire d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique Latine.

scène par les déclarations) de Houellebecq tient à ce qu'il ne s'abrite pas derrière ces arguments traditionnels, mais revendique ouvertement le caractère décisif du facteur mercantile :

On pourrait croire que le besoin de s'exprimer, de laisser une trace dans le monde, est une force puissante ; et pourtant en général, ça ne suffit pas. Ce qui marche le mieux, ce qui pousse avec la plus grande violence les gens à se dépasser, c'est encore le pur et le simple besoin d'argent<sup>277</sup>

On peut toutefois suspecter de telles déclarations de faire diversion. L'enjeu le plus profond, à l'heure de la globalisation financière et médiatique, n'est pas tant celui de « l'argent » que celui des flux d'attention, de croyances et de désirs. Lier le médiatique au simple appauvrissement de la littérature relèverait au mieux d'un défaut d'analyse, au pire d'une cécité sur les temps et les mondes. En effet, la question des médias, en tant que nouvel espace de la littérature, est à lire avec prudence, et mérite pour ainsi dire, un écart critique au fond de l'interrogation de Laurent Demanze, analysant le dernier essai de Jérôme Meizoz : « Le dispositif médiatique désacralise-t-il le statut d'écrivain, en l'assujétissant à un rythme distinct de celui de la création ? Ou au contraire constitue-t-il une nouvelle forme consécration en le rendant visible auprès du grand public ?<sup>278</sup> », s'interroge méthodiquement et rhétoriquement Laurent Demanze. Si la réponse à la première articulation de la question de Laurent Demanze a été plus ou moins apportée par le profilage de Michel Houellebecq, le rôle des médias en tant qu'espace de prolongation et dilation de l'œuvre n'a pas été assez fortement souligné. Au risque de tomber dans un passéisme glaçant, il faut répéter que toute œuvre littéraire est en *situation*. L'écrivain ne vit pas en apesanteur. Et comme le souligne Edward Saïd, toute œuvre, même sous son angle le plus sublime et le plus éthéré, est chargée d'une mondanité<sup>279</sup> qui la situe historiquement, socialement, culturellement. Aujourd'hui, il est inimaginable de penser la littérature sans envisager ses nombreuses ramifications intermédiaires avec la société du spectacle puisque, comme le note Philippe Corcuff, « le capitalisme tente de tout attraper dans sa machine à marchander, même ses critiques et ses contestataires<sup>280</sup> ». Même si l'accès aux médias est asymétrique et différencié, tous les romanciers de notre *corpus* habitent ce nouveau territoire

---

<sup>277</sup> HOUELLEBECQ Michel, *La carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010.

<sup>278</sup> DEMANZE Laurent, « Jérôme Meizoz : performer l'écrivain, entre art contemporain et néolibéralisme », <https://diacritik.com/2020/09/24/performer-lecrivain-entre-art-contemporain-et-neoliberalisme-jerome-meizoz-faire-lauteur-en-regime-neo-liberal-rudiments-de-marketing-litteraire/>

<sup>279</sup> SAÏD Edward, *The Word, the Text, and the Critic*, Cambridge, Ma, Harvard University Press, 1983, p. 35.

<sup>280</sup> CORCUFF Philippe, « Le polar américain. Reflet des fragilités sociales », *Sciences Humaines*, Hors-série. La littérature, Juin-Juillet, 2021, p.112-115, p. 114.

virtuel – par prix littéraire interposé, même si des contrats de millionnaires ne sont pas au rendez-vous.

À défaut de bénéficier d'une hypermédiation, Bofane, Pireyre, Message et Diome font une autopromotion à travers des pages *Facebook*, des vidéos *YouTube*, par exemple. Par le canal des réseaux sociaux, les auteurs se rapprochent du lectorat et créent une sorte de familiarité et densifient leur ethos attentionnel par ces petites visibilitées. Ici, les écrivains peuvent davantage expliquer leurs œuvres, donner des orientations sur les lieux de vente des livres et communiquer sur des événements promotionnels. L'espace médiatique dans cette perspective devient une institution critique et médiatrice. Sur *You Tube*, il suffit de taper le nom d'un des auteurs soumis à notre étude pour accéder à des interviews, des conférences, des présentations, des podcasts. Ces nouvelles méthodes herméneutiques redéfinissent les paradigmes de réception des livres. Ainsi, est-il désormais plus que jamais possible de « parler des livres que l'on n'a pas lus<sup>281</sup> » par le prisme des lectures distancielles, rapportées ou *par procuration*. Les réseaux sociaux permettent aux auteurs d'être présents et d'être suivis par les lecteurs qui, par la pratique du *partage*, augmentent l'audience et la visibilité des écrivains. Comprendre le mode d'existence de la littérature à l'âge des médialités globalisées par Facebook ou Wikipédia, c'est apprendre à interpréter non pas « la médiation » de la littérature en général, mais *les régimes différentiels de médialité* qui font que passer au *20 Heures* de TF1 n'est ni en parfaite équivalence ni complètement incommensurable avec le fait d'envoyer un tweet vu par des centaines de milliers de *followers*. À ce jour, la page de Fatou Diome compte soixante et onze mille neuf cent abonnés, quand sa vidéo sur l'*Identité nationale* enregistre plus de quatre cent milles vues. Sur le blog *Facebook* de Vincent Message figure la mention suivante : « Seront publiées sur cette page des informations sur mon travail littéraire, ainsi que des réflexions inhérentes au débat public ». Cette présentation démontre s'il en était encore besoin, le rôle de plus en plus important de la toile dans la diffusion et la promotion des travaux littéraires. L'espace médiatique peut dès lors s'appréhender comme un lieu-monde où se négocie et se construit la figure du romancier de la mondialisation. Il convient alors d'être sensible à la manière dont internet en tant que schéma réticulaire permet aux écrivains de s'ouvrir et de transcender les isolats territoriaux. *La Démocratie internet*<sup>282</sup> constitue une utopie de liberté eu égard à ses propriétés de décroisement des espaces et des imaginaires. La sphère médiatique dans son hétérogénéité et sa diversification des ressources donne à chaque auteur la possibilité

---

<sup>281</sup> BAYARD Pierre, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* Paris, Editions de Minuit, 2007.

<sup>282</sup> CARDON Dominique, *La Démocratie internet. Promesses et limites*, Paris, Seuil, 2010.

de marquer sa présence et de travailler son audience, comme le notait déjà Julien Gracq, bien avant l'avènement d'internet :

L'écrivain dispose aujourd'hui de milles manières de se manifester qui portent souvent infiniment plus loin que ses livres. [...] : grosseur des caractères dans les journaux, fréquence des photographies, manchettes des revues, "présidiiums" de congrès d'écrivains [...] Ventes littéraires publiques, dont on diffuse les chiffres, appositions de noms au bas, grande orgue radiophoniques, séances de signatures<sup>283</sup>.

On peut bien se douter que depuis cette liste dressée par Julien Gracq en 1961, les modes d'apparitions des écrivains soient passées d'un régime officiel (télévision, radio, maisons d'éditions) à une libéralisation des pratiques et des usages médiatiques. Désormais, nul besoin de coopérer avec des instances normatives de promotion et de légitimation pour accéder à la visibilité. Une tendance est d'ailleurs notable et fait le constat d'une large audience des médias dits « nouveaux » par rapport aux médias traditionnels soumis à une diffusion centralisée (*broadcasting*). L'autonomie et la liberté du geste à l'œuvre dans l'usage des réseaux sociaux est un élément capital pour l'auteur de la mondialisation qui se donne à voir selon des modes d'apparition et des angles de cadrages personnels. Il en est de même pour le récepteur qui accède à l'auteur et à sa pensée de manière tout aussi libre. Pour étendre ce constat au monde de l'art dans son ensemble, les viralités et les contagions musicales *Tiktok* peuvent davantage meubler l'idée que les nouveaux médias sont un instrument capital pour la promotion de l'art et des artistes.

Finalement, internet et ses avatars sont une scène de jeu stratégique dans la construction de la figure de l'écrivain de la mondialisation, ouvert à la cosmocitoyenneté, et donc prompt à s'émanciper du poids de la fixité, comme le revendique Isookanga, personnage central de *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, dans le passage déjà cité où il relève que « dans l'univers globalisé du monde virtuel, même le ciel ne constitue plus une limite » (*Congo Inc.*, p. 22). Le numérique est un sol fertile exploité par les auteurs contemporains pour véhiculer leurs productions littéraires. De nos jours, la puissance des réseaux sociaux n'est plus à démontrer. Pour généraliser son impact, il peut être donné l'exemple de Donald Trump qui en a fait une arme de gouvernance. On se souviendra que les plus grandes décisions politiques du président sortant des Etats-Unis ont été annoncées sur le réseau social *Twitter*. D'un espace de divertissement, *a priori* imputé aux jeunes, les réseaux sociaux se sont rapidement changés en véritables outils stratégiques de pilotage. À la grande chaîne des personnalités qui utilisent les

---

<sup>283</sup> GRACQ Julien, « La littérature à l'estomac », *Préférence*, Paris, José Corti, 1961, p. 46-47.

réseaux sociaux comme espace de communication officielle, figure en bonne place, le président français Emmanuel Macron. Sa récente sortie sur *Tiktok* pour sensibiliser les Français sur la nécessité du vaccin contre le Covid19 en est une fraîche référence. Dès lors, le poids croissant du numérique sur les pratiques quotidiennes en général et sur les pratiques littéraires en particulier est notable : « L'avatar numérique fait partie de l'œuvre : il n'y aura plus de collections nationales si nous n'avons plus des data qui les accompagnent <sup>284</sup>», affirme Aurélie Filippetti dans un entretien accordé à Emmanuel Laurentin. Cela mérite d'être rappelé pour contrer la simplification qui assignerait les « grands » auteurs starifiés (Michel Houellebecq) au *Journal* de TF1 et les « petits » auteurs (Vincent Message à leur page Facebook. Donald Trump est le résultat d'un certain mixage entre Fox News et Twitter. De même, la marque d'un nom d'auteur résulte d'un certain tissage entre visibilité mass-médiatique (prix littéraire) et socialité en réseaux (YouTube, Twitter, Facebook).

Cependant, s'il est désormais indéniable que la toile devient un territoire stratégique de construction et de structuration de la figure auctoriale, il n'en demeure pas moins que le positionnement et le rapport que chaque auteur entretient avec les médias est variable. Mieux, les univers médiatiques n'ont pas les mêmes visées. Si les médias traditionnels sont davantage orientés vers une optimisation des produits littéraires aux fins de publicité et donc d'incitation à la consommation, comme c'est le cas avec Michel Houellebecq, les réseaux sociaux consistent surtout à rendre les auteurs proches du lectorat, comme l'illustrent les cas de Bofane et Fatou Diome. En d'autres termes, là où la télévision fabrique *des best-sellers*, des stars et autres figures de la grande industrie du livre, la toile crée du lien et travaille à la construction de l'auteur de la mondialisation :

Le World Wide Web est utilisé comme l'un des premiers espaces où des individus peuvent se construire leur propre portrait en utilisant des données et non pas des marchandises à consommer. [...] La Toile est un mass media, mais différent de la télévision, de la radio, du cinéma et des publications imprimées, ce media semble plus ouvert, aussi bien pour les producteurs que pour les consommateurs en masse. Cette production et cette consommation sont marquées, de façon significative, par la virtualité. L'ouverture et la virtualité sont des éléments capitaux sur Internet. Si l'être virtuel a existé depuis que les gens publient des livres, puisque dans les livres, le lecteur découvre une façon d'être textuelle, la nouveauté de cet être

---

<sup>284</sup> FILIPPETTI Aurélie, « Un ministère très politique », *Esprit*, n°467, septembre 2020, p. 108-112, p. 109.

virtuel consiste en sa disponibilité pour un public infiniment nombreux<sup>285</sup>.

Par ailleurs, penser l'indissoluble lien que tisse la littérature avec le monde d'où elle émane et auquel elle s'adresse nécessite également une plongée dans le texte, dans la diégèse pour capter l'esthétisation de la mondialisation. Depuis Jean Paul Sartre, l'œuvre littéraire est « en situation », c'est-à-dire qu'elle s'élabore avec les propriétés et les matériaux de son temps. De ce point de vue, interroger le statut médiatique du roman revient à placer la création littéraire dans un espace et un temps de médialisation qui varient fortement en fonction des technologies déployées par chaque époque. On peut lire dès la présentation du numéro 51 de la Revue *Multitudes* portant sur les « Envoûtements médiatiques<sup>286</sup> » que « le bain médiatique dans lequel nous sommes immergés structure nos manières de parler, de penser, de vivre, de sentir<sup>287</sup> », donc d'écrire et de créer. D'ailleurs, la centralité de l'imaginaire médiatique dépasse le simple effet de mode. Parler d'« envoûtement » laisse sous-entendre que le médiatique habite le corps et l'âme de notre temps. Cela relève des « éblouissements », qui « fascinent, séduisent, émerveillent, possèdent, obsèdent, oppressent, oppriment, hantent et en définitive colonisent l'imaginaire ou l'inconscient<sup>288</sup> ». Dans tous les cas, l'envoûtement chez Citton et les éblouissements chez Tonda participent d'une même opération psychique. Le sujet contemporain se trouve aux prises avec une force agissante qui définit son agir et sa conduite. Appliquée à la littérature, le statut médiatique interroge la manière dont les romans reflètent dans leurs thèmes et leurs formes le phénomène médiatique. Cela invite à étudier les marques d'inscription, de présence et de figuration des médias, devenus un objet narratif, en considérant le propos de Nathalie Piégay selon lequel :

Il importe de ne pas penser les « médias » comme un simple repoussoir ou un dehors de la littérature. C'est la manière dont l'ère médiatique déplace les centres de gravité de la littérature dans son ensemble – expérience d'écriture, réception, lecture, visibilité du fait littéraire, statut même du livre, voire du texte, etc. qu'il est intéressant d'analyser<sup>289</sup>.

---

<sup>285</sup> GREATHOUSE AMADOR Luisa, PENAGOS CORZO Julio César, « Internet, image et discours : la construction hypermédia de l'identité indigène », Patrick Charaudeau (dir.) *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris, L'Harmattan, 2018, p.221.

<sup>286</sup> CITTON Yves, NEYRAT Frédéric, QUESSALA Dominique, « Envoûtements médiatiques », *Multitudes*, n°51, hiver 2012, p. 58-64.

<sup>287</sup> *Idem*.

<sup>288</sup> TONDA Joseph, *L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, op.cit., p. 9.

<sup>289</sup> PIEGAY Nathalie, « La littérature aux risques des médias », *Revue des sciences humaines*, n°331, février 2018, p. 8.

## II.4. Roman connecté et traversée des mondes

Si pour Charlotte Biron, « la littérature contemporaine est une production médiatique<sup>290</sup> », c'est que précisément les médias sont un objet narratif qui structure le roman contemporain au point de façonner de nouvelles modalités d'écriture et de lecture. Parler de « roman connecté » dans *Congo Inc. Le testament de Bismarck et le ventre de l'Atlantique* revient à montrer comment les écrans jouent un rôle dans les deux récits au point de constituer des unités actanciennes. Il s'agit en d'autres termes d'interroger et de caractériser l'éthos numérique et de pointer le coefficient *intermédiat* de ces deux romans. En se référant à l'étude des actants selon le modèle greimassien, l'ordinateur portable et la télévision constituent des adjuvants dans la quête de l'objet des personnages que sont Isookanga, qui aspire à devenir « mondialisateur », et Madické, qui souhaite devenir footballeur professionnel, c'est-à-dire star internationale. L'avantage du recours au modèle actanciel de Greimas, (comme nous l'avons fait dans le cadre de l'analyse des titres) bien que désormais moins usité, tient en sa simplicité opératoire, qui « réside dans le fait qu'il est tout entier axé sur l'objet de désir visé par le sujet et situé comme objet de communication, entre le destinataire et le destinataire, le désir du sujet étant, de son côté, modulé en projections d'adjuvant et d'opposant<sup>291</sup> ».

Cependant, ce qui est intéressant de noter dans le schéma actanciel appliqué aux deux romans en étude, c'est l'effet de réversibilité. L'analyse des agentivités révèle un glissement d'actantialité qui s'opère à travers les objets de médiations qui deviennent confusément les objets médiatisés. Isookanga veut quitter la forêt, son milieu d'origine qu'il trouve écrasant à plusieurs égards. Pour atteindre son objet, il s'arme d'un « fétiche », l'ordinateur tel que le conçoit Marie-Emile Simonet<sup>292</sup>. Avec cet objet numérique, le jeune Pygmée compte résoudre les équations existentielles auxquelles il fait face :

---

<sup>290</sup> BIRON Charlotte, « La littérature contemporaine est une production médiatique », <https://www.fabula.org/revue/document12368.php>.

<sup>291</sup> GREIMAS Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, PUF, 1966, rééd.1986, p. 180.

<sup>292</sup> SIMONET Marie-Emile, « Kinshasa, ville en devenir : l'engagement dans Mathématiques Congolaises et Congo Inc. de In Koli Jean Bofane », Faculté de philosophie, art et lettres, Université catholique de Louvain, 2019, <http://hdl.handle.net/2078.1/thesis:21582>.

Bwale, regarde cette femme. Elle est en contact direct avec le monde, et même avec l'univers si elle veut. Regarde, elle écoute tout. Tu as vu ce qui sort de ses oreilles ? On dirait des mouches de ngolo. Vois : grâce à la fenêtre devant elle, elle est au courant de tout. C'est ça l'avenir. Et moi je suis condamné à rester ici à écouter un oncle Lomama qui n'arrête pas de geindre et de me pourrir la vie. Quand c'est pas lui, je dois me farcir de la compagnie des cercopithèques dans la forêt. C'est des perspectives ça ? Je suis un mondialiste qui aspire à devenir mondialisateur, Bwale. Toi, tu sais non ? (*Congo Inc.*, p.26.)

Mais le projet de s'émanciper de sa condition de marginal se précise dans la tête du personnage lorsqu'il obtient un ordinateur portable usurpé à Martin, une jeune anthropologue belge. À partir de ce moment, Isookanga projette son avenir mondialisé à travers la magie de l'écran mondialisateur qui absorbe ses pensées et même son corps. Ainsi, déclare-t-il, « Grâce à l'ordinateur et à la touche Entrer, j'ai eu la force de quitter ce piège qu'étaient la forêt et la vie au village » (*Congo Inc.*, p.75). Le monde de la technologie représente dès lors un nouvel espace de vie défaits des pesanteurs du passé. À travers *Internet* et ses avatars, le personnage de Bofane redéfinit une socialité fondée sur de nouvelles mesures d'évaluations et de valuation. Le jeu médiatique au fond de ce récit ne se joue plus sur le simple recours de l'auteur à l'univers médiatique. Il y a surtout un travail de scénarisation des médias qui donne au récit un aspect figuratif très marqué. L'ordinateur n'est plus seulement un allié, un adjuvant ; il fait plutôt l'objet de littérisation de la part de l'auteur, qui dessine avec les mots une forme alternative d'humanisme, bien loin des coefficients de matérialité des corps et des lieux. Notons que la philosophie de l'immatérialité, de la focalisation omnisciente et de la possibilité d'ubiquité que véhicule l'imaginaire numérique remet en question les lois de la nature et le confinement à l'ordre dans les institutions humaines. Avec *Internet*, les notions de l'Ici et de l'Ailleurs se trouvent déstabilisées, comme le note avec opiniâtreté Isookanga : « La matérialité est devenue obsolète. Dans l'univers globalisé du monde virtuel, même le ciel ne constitue plus une limite » (*Congo Inc.*, p.22). Dans le même registre, Salie pose le même constat quant à la liquéfaction des frontières territoriales à l'ère des autoroutes de l'information et de la communication. En effet, partie en Europe pour fuir le poids des contraintes familiales et traditionnelles, le personnage de *Le Ventre de l'Atlantique* réalise à ses dépens combien la distance s'est annulée avec l'arsenal médiatique qui rythme la société. Face aux demandes répétées et inopportunes de son petit frère Madické resté au village, Salie, qui avait fait de la distance une armure de protection contre les pressions des siens, en vient à s'interroger de manière rhétorique sur l'opérativité et l'efficacité de la distance par temps de mondialisation : « Qui peut encore oser dire que la distance libère ? » (*Le ventre*, p. 43). Assurément personne. Cette interrogation

formulée par Salie s'inscrit dans un raisonnement plus global véhiculé par les romans de Bofane et de Fatou Diome, dont le nœud réside dans l'étude de l'impact des cultures numériques sur les peuples africains, notamment sur sa jeunesse. En s'intéressant au parcours narratif des deux romans, on constate que l'imaginaire médiatique structure les récits puisqu'il conditionne, reconfigure et oriente la perception et les agentivités des personnages. La représentation du numérique comme objet littéraire offre des possibilités aux personnages et à la construction de l'intrigue. On s'arrêtera dès lors sur les réalités écraniques qui non seulement absorbent les personnages mais se constituent comme des méta-espaces. Camper le récit autour du jeu vidéo *Raging Trade* renouvelle la perception de la notion d'espace dans le roman. Iookanga ne pratique pas simplement le jeu vidéo, il l'habite, comme il nous arrive très fréquemment dans la société réelle d'habiter nos smartphones, nos ordinateurs, tablettes et autres territoires intermédiaires. Les personnages dans les deux romans habitent le « Seuil » (Tonda), puisqu'ils se trouvent immergés esprits et âmes dans des sociétés numériques quand leurs corps sont ici : « Aujourd'hui, il ne pouvait plus se passer de l'ordinateur et le jeu en ligne *Raging Trade* était devenu sa raison de vivre » (*Congo Inc.*). En réalité, le monde numérique tel qu'il est scénographié dans les deux romans doit se penser dans une perspective d'indiscernabilité entre l'imaginaire et le réel. On pourrait avoir la tentation de lire ces territoires autres comme des hétérotopies, lieux allégoriques mais habitables, créés par les personnages, comme le note Jean Tardif :

Les médias sont les principaux vecteurs de la mondialisation culturelle. Aujourd'hui, c'est à travers eux que s'effectuent les rapports virtuels qui affectent une partie sans cesse croissante de l'humanité. La sphère médiatique globalisée ne fait pas disparaître le territoire mais elle constitue un espace virtuel où se définissent les modèles, les styles de vie, les codes, les héros, les rêves fondés sur des valeurs consuméristes, souvent plus séducteurs et influents que l'entourage immédiat [...]. Son pouvoir vient de son efficacité. Elle fabrique des images et des icônes qui sont immédiatement reconnues, suscitent l'adhésion ou sont rejetées et constituent des normes de fait. Elle offre à chacun les images d'un monde apprivoisé alors qu'il semble autrement lointain et irréel, incompréhensible et menaçant. Elle ouvre un nouvel espace de liberté à des individus de plus en plus nombreux qui peuvent y trouver des éléments d'identification pour construire les histoires personnelles<sup>293</sup>.

---

<sup>293</sup> TARDIF Jean, « Mondialisation et culture : un nouvel écosystème symbolique », <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1764>.

Le propos de Jean Tardif trouve sa résonance tout au long des textes que nous étudions, à travers des profils de personnages divers et variés. Chez Bofane, à côté de Isookanga, personnage principal qui fonde sa foi dans l'ordinateur et *Internet*, on peut adjoindre Modogo dont le rapport au cinéma américain trouble l'identité. En effet, vivant chez ses parents, Modogo trouve la vie très maussade, sans intensité. Pour pallier cette atmosphère tiède, le personnage trouve refuge dans des films d'épouvante. Il habite pour ainsi dire, l'imaginaire cinématographique américain :

Comme beaucoup de ses compagnons de lutte, Modogo se méfiait des adultes et il savait pourquoi. Cette engeance ne connaissait pas la fantaisie, n'avait aucune imagination. Son monde était étriqué, et sans horizon, pensait Modogo. Lui, pour sublimer l'existence, avait une fois pour toutes opté pour le cinéma et les DVD. [...] Lorsqu'il était encore chez lui, il pouvait se marrer des après-midis entiers en regardant *Scream* 1, 2 et 3 en boucle. *L'Exorciste* de Friedkin était l'un de ses préférés parce qu'il s'estimait aussi incompris que la petite fille de l'histoire (*Congo Inc.*, p. 85). Or, ces scénarios de vies imaginées ne prennent plus seulement le sens d'une simple rêverie, mais se superposent à la vie réelle. En regardant les films d'épouvante, Modogo est en immersion totale dans l'univers filmique. D'ailleurs, il va jusqu'à habiter les corps et la langue des acteurs qu'il regarde à longueur des journées. Le même « effet-seuil », entendu ici avec Joseph Tonda comme la substitution voire la superposition de l'espace virtuel au milieu de vie, est à l'œuvre chez Fatou Diome, dont les personnages habitent la télévision à travers les matchs de football et la publicité de la glace : « Mes yeux fixent la télévision, mon cœur contemple d'autres horizons » (*Le ventre*, p. 12). Plus loin, l'idée de l'écran comme « Tiers-espace » se précise à travers le propos de Salie qui entre en fusion avec son petit frère Madické dans une sorte de transcendance spatio-temporelle :

Chaque fois que les reporters crient le nom Maldini, un visage se dessine sur l'écran. À quelques milliers de kilomètres de mon salon, à l'autre bout de la terre, au Sénégal, là-bas, sur cette île à peine assez grande pour héberger un stade, j'imagine un jeune homme rivé devant une télévision de fortune pour suivre le même match que moi. Je le sens près de moi. Nos yeux se croisent sur les mêmes images. Battements de cœurs, souffle, gestes de joie ou de désarroi, tous signes émotionnels sont synchronisés la durée d'un match, car nous courons derrière le même homme : Maldini. (*Le ventre*, p. 14-15).

Cet « entre-deux-aveuglant » fait échos et rend compte des réflexions d'Arjun Appadurai à propos des notions *mediascapes* et *ethnoscapes* dans leur capacité à figurer le *continuum* et à rendre indiscernables le réel et le virtuel, l'ici et l'ailleurs, monde concret et monde imaginé :

Les mediascapes, ce sont à la fois la distribution des moyens électroniques de produire et de disséminer de l'information (journaux, magazines, chaînes de télévision et studios cinématographiques), désormais accessibles à un nombre croissant d'intérêts publics et privés, à travers le monde, et les images du monde créés par ces médias. Ces médias peuvent connaître des altérations très diverses en fonction de leur mode (électronique ou préélectronique), de leur public (local, national ou postcolonial) ou encore des intérêts de ceux qui les possèdent et les contrôlent. Le plus important à propos de ces mediascapes, c'est qu'ils fournissent – en particulier sous leurs formes télévisées, cinématographiques et vidéographiques – à des spectateurs disséminés à travers toute la planète des larges et complexes répertoires d'images, de récits et d'ethnoscapes, où sont imbriqués le monde de la marchandise et celui de l'information et de la politique. Cela signifie que de nombreux publics, à travers le monde, perçoivent les médias eux-mêmes comme un répertoire complexe et interconnecté d'imprimés, de celluloïds, d'écrans électroniques et de mode d'affichage. Les limites entre les paysages réels et fictifs qu'ils visionnent sont brouillées, de sorte que plus ces publics sont éloignés de l'expérience réelle de la vie métropolitaine, plus ils sont susceptibles de construire des mondes imagés qui soient des objets chimériques, esthétiques, voire fantastiques, notamment si ces mondes sont évalués selon des critères d'une autre perspective, d'un autre monde imaginé. Les mediascapes qu'ils soient produits par des intérêts privés ou étatiques, tendent à être des comptes rendus fondés sur l'image et le récit des fragments de la réalité. Ils offrent à ceux qui les perçoivent et les transforment une série d'éléments (personnages, actions et formes textuelles) d'où peuvent être tirés des scénarios de vies imaginées, la leur ainsi que celles d'autres personnes vivant à des milliers de kilomètres<sup>294</sup>.

L'imaginaire médiatique, tel qu'il est étudié ici, est au-delà de la simple lecture de la multimodalité et de la variation des régimes sémiotiques dans le texte. Il s'appréhende comme une révolution de la perception, une révolution anthropologique. Le numérique est un temps, le nôtre, celui de la mondialisation. En ceci, le roman francophone opère un dépassement de perspectives. Souvent réduite à une prose *victimaire* car s'inscrivant généralement dans les « jérémiades<sup>295</sup> » du passé (colonisation, l'esclavage), le roman francophone contemporain d'Afrique subsaharienne est topographe et cartographe de son temps, en ce qu'il s'émeut dans

---

<sup>294</sup> APPADURAIĀ Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2007, p. 73-74.

<sup>295</sup> A ce sujet, Fatou Diome veut faire de son écriture « un socle depuis lequel bondir vers l'avenir ». Lors de son passage sur la chaîne *France Inter*, l'écrivaine sénégalaise réaffirme un point de vue déjà énoncé dans le journal *Le Monde* et soutient que « la rengaine sur la colonisation et l'esclavage est devenue un fonds de commerce ». En d'autres termes, Fatou Diome estime que les auteurs africains et par extension l'*intelligentsia* africaine gagnerait à faire face aux défis de leur temps. Toutefois, la pensée de Diome ne consiste pas à occulter l'histoire noire et son lot de tragédies. Elle invite plutôt à un dépassement de perspectives, à une redéfinition de la condition de l'africain comme acteur et non éternelle victime du monde. <https://youtu.be/8fs4ghnu2gc>

une sorte d'épistémologie du temps présent. Il marque sa mondialité dans son inscription au sein des topiques contemporaines et préfigure la pensée du monde à partir de l'Afrique. A ce sujet, le recours au postulat de Patrice Nganang qui milite pour une littérature francophone « préemptive<sup>296</sup> » est fort opportun. Loin des lieux communs et des idées préfabriquées, le roman africain en français doit être le lieu d'une re-création, le moment d'une réécriture, la possibilité d'une Afrique connectée. Les romans de Fatou Diome et de Jean Bofane sont une esthétique en actes, actes au service de la déconstruction des préjugés d'une Afrique immobile, qui ne serait « pas rentrée dans l'histoire<sup>297</sup> ». La dématérialisation et le flottement identitaire induits par les nouvelles technologies sont au fondement du discours des deux romans étudiés. Le « Seuil », comme lieu d'aveuglement, d'incertitude et d'indifférenciation constitue le fil rouge de ces deux récits, dans la mesure où il est une représentation du monde en devenir et à venir. L'humanité numérique se donne à lire comme un lieu de négociation, un espace d'énonciation et de construction de soi dans une société *liquide*, qui commande la « circulation des mondes<sup>298</sup> », et où « l'imagination est notre seul espoir !<sup>299</sup> »

En substance, les écrans et la mobilité qui les sous-tendent sont une parfaite métaphore de « la pensée-monde comme pensée de la traversée<sup>300</sup> » dont parle Achille Mbémbe. Plus efficacement, l'espace textuel chez Fatou Diome et In Koli Jean Bofane construit un « tiers-espace de l'énonciation<sup>301</sup> » par une combinatoire de matériaux hétérogènes, l'alternance des régimes sémiotiques, l'hybridation des spatialités et des temporalités, la bigarrure des langages. Ici, l'écriture est à lire au-delà du signe. Elle symbolise l'espace-monde qui se trouve ainsi synthétisé dans le propos de Salie, personnage de *Le ventre de l'Atlantique* : « Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner : sur une page, pleine de l'alliage qu'elles m'ont légué » (*Le ventre*, p. 181-182).

---

<sup>296</sup> NGANANG Patrice, *Manifeste pour une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive* [2007], Limoges, 2017.

<sup>297</sup> Le narratif d'une Afrique stationnaire circule depuis des siècles. Cette prose déshumanisante a été à l'origine des grandes tragédies du continent noir où les colons sont arrivés apporter une prétendue civilisation à un peuple barbare. Plus proche de nous, Nicolas Sarkozy, président de la République française déclarait lors d'un discours mémorable tenu à Dakar, au Sénégal que : « L'Afrique n'est pas rentrée dans l'histoire », niant et annihilant par ces propos racistes, le génie africain et son apport à la construction du monde tel qu'il se maintient aujourd'hui.

<sup>298</sup> MBEMBE Achille, « L'Afrique qui vient », Alain Mabanckou (dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Paris, Seuil, 2017, p. 17-31, p. 24.

<sup>299</sup> NGANANG Patrice, *op. cit.*, p. 297.

<sup>300</sup> MBEMBE Achille, « L'Afrique qui vient », *op.cit.*, p. 26.

<sup>301</sup> BHABHA Homi K., *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, trad. François Bouillot, Paris, Payot, 2007, p. 76-81.

Enfin, la pratique romanesque contemporaine est une création au service du monde. Elle participe de la re-imaginaire, du re-aménagement, de la re-sémantisation et de la mise en sens de la cité mondialisée.

## **II.5. De la *Soumission* à la *Féerie générale* : internet comme instance de transfiguration et outil d'encapacitation**

*Soumission*, le roman de Michel Houellebecq, décrit une société dystopique dans laquelle s'émeut François, personnage principal qui est lui-même porteur de l'atonie et de la grisaille scénographiées par l'auteur. Universitaire, François est habité par un *spleen* existentiel qu'il tente de combler par un appétit sexuel prononcé. Cet homme de lettres a soutenu une thèse de doctorat intitulée : « Joris-Karl Huysman ou la sortie du tunnel ». L'image du tunnel est symptomatique de la décadence de la société textuelle et du personnage lui-même dont l'abaissement de la virilité trahit l'état d'anéantissement. Dans cette situation d'avachissement corporel voire psychologique, l'actant principal n'a de recours qu'à la féerie médiatique capable de stimuler ses sens endormis :

Ettais-je, vieillissant, victime d'une d'andropause ? Cela aurait pu se soutenir, et je décidai pour en avoir le cœur net de passer mes soirées sur *Youporn*, devenu au fil des ans un site porno de référence. Le résultat fut, d'entrée de jeu, extrêmement rassurant. Youporn répondait aux fantasmes des hommes normaux, repartis à la surface de la planète, et j'étais, cela se confirma dès les premières minutes, un homme d'une normalité absolue. [...] Ces vidéos tantôt magnifiques reposaient sur quelques scénarios identiques et agréables. [...] Quoi qu'il en soit je bandais, moi aussi, derrière mon écran iMac 27 pouces, tout allait donc pour le mieux (*Soumission*, p. 25-26).

Le propos de François trace l'itinéraire de sa revitalisation et décrit le processus de son encapacitation. En effet, se sentant au bord de l'impuissance sexuelle, le protagoniste recourt à la thérapie médiatique qui lui permet de retrouver la plénitude de ses sens. Grâce aux films pornographiques, François semble ainsi passer de l'état de *soumission* à la *féerie générale* par le biais des hétérotopies écraniques. Du dégoût de la vie à l'état de jouissance, du désappointement à l'extase, l'on note une transfiguration du personnage à travers la magie *encapacitante* de l'image et du son qui agissent comme des agents – agents mondialisés puisque les technologies numériques, les réseaux et les entreprises qui sont les vecteurs de l'immense

*business* pornographique mobilisent toute la planète à leur service. Ces « corps-sexes » dont parle Joseph Tonda participent de la grammaire contemporaine en tant qu'éléments d'émerveillement et de fascination et parfois d'addiction:

C'est dans cette optique que, par exemple, je prends très au sérieux la métaphore des corps-sexes au look dément proliférant sur la scène [mondiale] réduite en spectacle obscène. C'est dans cette perspective que, dans seuil, je considère ces métaphores comme des abstractions dotées d'un pouvoir sur le réel parce qu'elles colonisent l'imaginaire et, ce faisant, constituent ce dernier comme force, comme puissance d'action. Ces abstractions sont dès lors dotées de force et de puissance à l'ère de la globalisation/mondialisation<sup>302</sup>.

Le pouvoir des images, des sons, des paroles, des gestes, la puissance et la force des éblouissements écraniques constituent le creuset de la stratégie narrative de *Féerie générale* vue comme « un dispositif, une installation d'art contemporain avec ordinateurs et vidéos, lesquels sont devenus tout autant que les écrans de la fiction, des miroirs du réel<sup>303</sup> ». Le récit d'Emmanuelle Pireyre est un lieu-seuil, un espace de rencontre et de bigarrure entre virtualité et réel. Ici, la mondialisation est décrite comme le triomphe de la connexion, une cité-écranique qui dissout les frontières et fait cohabiter des univers *a priori* non combinables :

Ainsi sont les périodes d'économie mondialisée : dans ce genre de périodes, tout est lié à l'échelle planétaire. [...] Une ambiance réseaux, donc une ambiance tuyaux embrouillés qui relie un peu tout à n'importe quoi, où on a l'impression de ne jamais être seul cinq minutes (*Féerie*, p. 16).

Le motif de « réseau » traverse la trame narrative à plusieurs égards. Il y a, d'une part, le « montage » formel du roman qui est fait sous une architecture tout à fait inédite, comme l'avoue l'auteure elle-même : « j'ai souvent eu l'impression en écrivant ce livre, d'emprunter des discours tout faits, comme on louerait des voitures pour le plaisir de les rendre à l'autre bout du pays complètement cabossées<sup>304</sup> ». Ce propos exprime clairement l'idée d'emprunt et de recyclage du langage et des pratiques médiatiques. Quoique d'une manière tout à fait différente, Pireyre décrit comme Houellebecq notre immersion dans un monde de *mediascapes*. La féerie, comme nous l'avons précédemment dit, est un lieu fantastique, une scène d'émerveillement et de jubilation. Ce lieu s'oppose à la société de soumission et d'anéantissement postcoloniale

---

<sup>302</sup> TONDA Joseph, *L'Impérialisme postcolonial*, op.cit., p. 115-116.

<sup>303</sup> CHEVILLARD Éric, « Critique : Féerie générale d'Emmanuelle Pireyre », [https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille\\_organisee\\_17487348\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille_organisee_17487348_3260.html), consulté le 14 juin 2020.

<sup>304</sup> PIREYRE Emmanuelle, <https://www.franceculture.fr/oeuvre-feerie-generale-de-emmanuelle-pireyre>, consulté le 14 juin 2020.

scénographiée par Houellebecq. L'auteur de *Chimère*<sup>305</sup> semble avoir acquiescé l'idée d'un monde sous l'emprise des médias. Dès lors, Pireyre n'écrit plus seulement *sur* les logiques médiatiques et globalitaires mais *avec* elles. Son roman crée un lien à travers le vide, il établit un pont entre les mots et le monde. Par la mise en scène de diverses régions de perceptions, par la cohabitation de plusieurs régimes sémiotiques, l'auteure insiste sur l'idée d'une interdépendance entre des choses que l'on croyait jusqu'ici non partageables. La société numérique n'est pas un choix, bien au contraire, elle s'impose à nous dans une perspective aporétique. Dans le large répertoire des réalités de la médiasphère de laquelle l'auteure extrait ses matériaux de construction scripturaire, figure le techno-langage. En effet, en parcourant le texte de Pireyre, l'on ne saurait rester insensible à l'usage itératif et hétérogène des ressources technologiques qui le structurent, au point où Agnès Blesch, en désignant *Féerie générale* parle d'un « livre-web » :

*Féerie générale* emprunte ainsi au petit écran d'ordinateur l'idée d'un parcours dont on peut facilement s'extraire. Il conjugue la linéarité, l'achèvement du livre-papier avec une progression par mise en lien qui invite le lecteur à épouser lui-même une pensée en réseau. [...]. Si la mise en relation est un moteur d'écriture chez Emmanuelle Pireyre, elle est aussi caractéristique de l'interactivité propre au Web 2.0 : la publication des billets, de l'édition des sites, de blogs d'amateurs fait d'Internet un espace privilégié de « réalisation du savoir »<sup>306</sup>.

*Féerie générale* se présente comme un écosystème numérique dans lequel se superposent des éléments hétéroclites de la société contemporaine. Comme chez Michel Houellebecq, Pireyre écrit sur les sites de rencontres et dessine, pour ainsi dire, une communauté numérique active, telle que nous la rencontrons dans nos sociétés contemporaines :

C'est grâce à ces sites de rencontres, qu'au rythme accéléré des divorces, nous voyons débouler chez nous, à nos barbecues, buvant des verres au milieu de nos jardins, tous ces nouveaux partenaires, ces gens étranges rencontrés via les Meetic, les webromantique ou les mektoube.fr [...]. Ainsi, déferlent dans les familles des gens qu'on n'avait pas l'habitude d'épouser, des gens qu'on n'aurait jamais rencontrés auparavant lorsqu'on se mariait via les méthodes anciennes, emplois dans des bureaux contigus, voyages organisés, fêtes techno ou échanges de femmes comme tribus voisines (*Féerie*, p.18-19).

---

<sup>305</sup> PIREYRE Emmanuelle, *Chimère*, Paris, Editions L'Olivier, 2019.

<sup>306</sup> BLESCH Agnès, « Recombiner les data : Féerie générale d'Emmanuelle. Pireyre, un « livre-web », <https://www.fabula.org/colloques/document4139.php>, 6 février 2017, consulté le 24 juillet 2021.

Mais, à côté des sites de rencontres à caractère « sexuel », le site de Batoule est une communauté virtuelle à l'image des réseaux sociaux et autres forums tels que *Facebook*, *Instagramme*, *Twitter* qui sont devenus de véritables biotopes comme nous pouvons le lire dans l'extrait suivant :

Batoule s'était construit un site, avec dès l'origine la volonté de développer deux volets parallèles d'activités. D'un côté, Batoule et ses copines inventaient des histoires, des fictions qu'elles écriraient à partir des personnages de films ou de dessins animés, Harry Potter, Naruto, X-Files etc. [...]. De l'autre côté elles auraient un espace pour discuter du bien et du mal du halal et du haram, elles débattraient casuistique, prendraient des exemples, tenteraient de détecter les moments où c'est carrément le Sheytan qui vient poser des tentations. [...] D'autres fois, les sœurs demandaient : « Je dois aller au mariage de mon cousin. Est-ce que je pourrai mettre du rouge à lèvres ? » Batoule disait : « Tu pourras te maquiller un peu » (*Féerie*, p.128-129).

Véritable radiographie des temps modernes, le personnage de Batoule mime la figure émergente, confuse qu'attrayante d'« influenceuse » dans la médiasphère. S'érigeant comme des personnes-ressources sur divers domaines, ces nouveaux profils proposent des séances de *tutorats* et de *coaching* en donnant des conseils, des orientations, des suggestions mais surtout en s'érigeant en modèle. Les influenceurs sont des agents des éclats de la mondialisation. Les récits féeriques et les images éblouissantes qu'ils diffusent de manière logorrhéique sur les réseaux sociaux sont des capteurs d'attention et des outils de l'impérialisme postcolonial. Dans le même sillon de pensée actualisante du récit de Pireyre, la trame narrative fait intervenir par exemple le profil du « Hacker » qui constitue une des identités numériques les plus en vue dans le monde mondialisé. *Féerie générale* est un tissu de flux ininterrompus, une computation de données, une sédimentation de profils, une connexion d'univers.

Difficile donc de sérier de manière exhaustive tous les indices et autres allusions à la société techno-médiatique à l'échelle du texte de Pireyre. Ainsi, aux éléments déjà existants, nous pouvons enjoindre quelques intra-titres du roman qui renforcent l'imaginaire médiatique : « Powerpoint » (p. 101) ; « A qui confier le GPS ? » (p. 68) ; « Machine à café » (p. 90), « Le site de Batoule » (p.127) ; « Fanfiction et storytelling » (p. 135) ; « Le concert de Batoule » (p.144) ; « PWP » (p.160) ; « Cauchemar des traders » (p. 218). Les titres retenus assurent la cohésion du texte au-delà de son caractère fragmentaire. Mis en lien, les titres du roman créent un réseau sémantique à travers lequel se lit l'idée du monde réticulaire, où tout demeure lié, malgré des distances et des frontières apparentes. L'ère contemporaine dans la vision de Pireyre

est une période d'interdépendance, comme elle peut le laisser apparaître dans cette glose enjouée sur la société de connexion :

Dans ce genre de périodes, il y a un côté agglutinement parfois insupportable, un côté Je mange une glace à Santiago et tu frissonnes à Toronto, ce côté Tu sautes à Lomé et je rebondis à Taipei, ce côté Je lève le bras à Rotterdam et quelqu'un se gratte à Karachi. (*Féerie*, p. 16).

En définitive, lier *Soumission* et *Féerie générale* participe d'une hospitalité poétique et herméneutique capable de tracer des univers de partage entre les deux romans. Si, chez Houellebecq, le régime de pensée s'organise autour d'une charpente, expression d'une société solide, il en est tout autrement chez Pireyre, pour qui la mondialisation semble être un fait qui liquéfie tous les cadres de nos socialités mondialisées. *Féerie générale* se donne à lire comme une poétique qui s'autorise toutes les possibilités, toutes les contradictions, un moment privilégié de contacts, de ruptures, de continuité, de perdition et de retrouvailles. Le mérite de ce roman est donc entre autres mesurable à sa capacité de faire fonctionner des pôles opposés, « de les faire interagir suffisamment pour que l'ensemble prenne, qu'il tienne debout ou avance, ne reste pas bloqué, ne se délite pas<sup>307</sup> ». Telle une radiographie du monde, ce roman rentre en résonance avec notre contemporanéité dont il scanne l'esprit, recycle les dynamiques et les savoirs qu'il redistribue selon des grammaires qui lui sont propres. La liberté créatrice au fond du roman de Pireyre est une mise en scène du monde tel qu'il se présente aujourd'hui : « On voit ainsi que l'analytique de la mondialisation par la littérature, c'est d'abord et avant tout dans l'écriture, à travers les stratégies d'écriture<sup>308</sup> ». L'indiscipline lisible à travers la forme baroque et hybride du roman est un trait des nouveaux régimes de savoirs traversés par des pensées hétéroclites – des pensées, comme le formule Bidima, qui se refusent « aussi bien au repli identitaire, névrotique et revendicatif, qu'à une dissolution dans un universalisme coagulant<sup>309</sup> ». Dans une société de plus en plus poreuse, connectée et interdépendante, le singulier et l'intime ne sont plus une forteresse impénétrable. Mieux, le *Moi* est davantage une sédimentation des fractions d'*Autrui*. Dans la sphère virtuelle, rien ne tient et tout se trouve éprouvé. Le monde féérique proposé par Pireyre est une solution édulcorée de la réalité chaotique peinte par Houellebecq. Bien plus qu'une simple alternative, *Féerie générale*

---

<sup>307</sup> MESSAGE Vincent, *Romanciers pluralistes*, Paris, Seuil, 2013, p. 10.

<sup>308</sup> KAVWAHIREHI Kasereka, « Que peut la littérature en contexte de mondialisation ? Simples prolégomènes à une analytique de la mondialisation », *op.cit.*, p. 24.

<sup>309</sup> BIDIMA Jean-Godefroy, *L'Art négro-africain*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 108.

constitue une catégorie épistémologique à travers laquelle l'imaginaire peut rendre le réel supportable voire modulable ainsi que le défend Jean François Dortier qui encense les pouvoirs de l'imaginaire : « On découvre aujourd'hui que l'imagination ne sert pas tant à s'évader du réel qu'à le penser et à agir sur lui<sup>310</sup> ».

Dans le contexte mis en place dans les pages précédentes, parler de « roman de la mondialisation » consiste moins à inventer un nouveau genre qu'à définir de nouvelles manières de lire et d'interpréter le roman contemporain, en se rendant sensible au registre « mondial » et « globalitaire » qui le traverse. La prochaine inflexion de notre travail consistera à définir les articulations poétiques et les ressorts esthétiques de la mondialisation. Il s'agit donc de saisir les mécanismes et les stratégies à travers lesquels la diégèse devient la scène d'émergence de la mondialisation dans toute son épaisseur signifiante, en tenant pour acquis le propos de Lionel Ruffel selon lequel « la production littéraire a toujours été reliée au régime d'attention de son temps<sup>311</sup> ». Le roman de la mondialisation se présente dès lors comme un sémiophore, une épistémologie du temps présent, une étude de la *manière* et de la *matière* des pratiques romanesques contemporaines.

---

<sup>310</sup> DORTIER Jean-François, « L'Espèce imaginative », *Sciences Humaines*, n°273, p. 34-38, juillet- août 2015

<sup>311</sup> RUFFEL Lionel, « L'Imaginaire de la publication. Pour une approche médiatique des littératures contemporaines », *Revue sciences humaines*, n°331, p. 11-24, p. 18.

## **DEUXIEME PARTIE**

### **LA LITTERATURE CONTEMPORAINE A L'EPREUVE DE LA MONDIALISATION**

Si de l'avis de nombreux spécialistes de la littérature, le roman contemporain s'inscrit dans une *épistémè* du retour, comme nous l'avons déjà dit plus haut, il s'agit de s'accorder sur une rupture épistémologique qui marque le passage d'une période d'enfermement à celle d'une ouverture de l'objet littéraire. Désormais, le fétichisme de la pureté, le nombrilisme et le narcissisme disciplinaires induits par la pensée immanentiste dont la praticité est à l'œuvre dans le « Nouveau Roman <sup>312</sup> » sont obsolètes et dépassés. Les cadres de production et les régimes d'analyse du discours littéraire sont sortis de l'exiguïté et des schèmes restrictifs intraspécifiques, pour redéfinir la *conscience romanesque* comme *tension vers*. Cette aspiration à l'ouverture, pour le rappeler à toutes fins utiles, n'est pas un fait inédit. D'ailleurs, le vocable « retour » véhicule l'idée d'une résurgence, d'une renaissance, d'une réhabilitation voire d'un recyclage d'une matière jadis utilisée, mais suspendue ou éclipsée pendant un moment. Or, le retour dont il est question dans le domaine du roman n'est pas une réactivation religieuse d'anciennes catégories qui se transposeraient de manière rigide aux temporalités et spatialités contemporaines. Le roman contemporain dans ses multiples rapports à la société s'inscrit dans une forme de renouvellement d'imaginaires, de perspectives, de trajectoires, de méthodes, de grilles analytiques, mais surtout de « formations discursives » pour le dire dans les termes de Michel Foucault. À en croire Foucault, la production des discours est tributaire des régimes de vérité qui structurent chaque époque. Il s'agit finalement de faire résonner la thèse postulée par Jean-Paul Sartre qui met toute littérature en « situation » – pour ce qui nous concerne ici, en situation de mondialisation.

De fait, chaque époque est agie par un esprit parfois invisible qui oriente les conduites et détermine le penser, le faire et l'agir de chacun et de tous. Aujourd'hui, il serait difficile d'envisager nos socialités en dehors des médias qui constituent pour ainsi dire le système nerveux de la mondialisation. De manière consciente ou non, pour ou contre, la mondialisation

---

<sup>312</sup> Le nouveau roman est un mouvement littéraire apparu dans les années 1950. Il réunit un ensemble d'auteurs et de théoriciens qui partagent le désir de sortir le roman des codes traditionnels. Une des caractéristiques principales de ce mouvement est le refus de l'engagement. Pour ces auteurs, le roman n'a pas pour mission de dire le monde, de le problématiser ou de servir de caisse de résonance à des faits sociaux. Il doit plutôt réfléchir sur lui-même : le roman n'est « plus l'écriture d'une aventure mais l'aventure d'une écriture », clame Jean Ricardou, dont la citation permet de souligner les visées esthétiques du mouvement.

dans ses infinies manifestations colonise nos affects et se pose comme le filtre à travers lequel le sujet contemporain perçoit le monde :

Or, s'interroge Kasereka Kavwahirehi, comment se maintient aujourd'hui le globe sinon par ce que nous appelons globalisation/mondialisation qui, en un sens courant, désigne un processus implacable de standardisation de la production et de la consommation ou d'uniformisation des modèles ? Cette globalisation constitue aujourd'hui une des matrices fondamentales des lieux communs, de la doxa et des discours sur le monde, la littérature et les cultures<sup>313</sup>.

Dans ce cas, il est à dire que toute conscience, fût-elle celle d'un écrivain, est conscience de quelque chose. Par voie de conséquence, si le « Moi » est une sédimentation d'expériences dans le temps et dans l'espace, il importe d'étudier les phénomènes de contagion des pratiques artistiques par les pesanteurs sociales. Ainsi dit, cette deuxième partie ambitionne d'interroger les modes d'inscription, de présence et de figuration de la mondialisation promue au rang d'objet narratif. Une analytique de la mondialisation s'organisera donc autour d'une étude des éléments diégétiques, en prêtant attention à la manière dont les récits dans leur *littéarité* mettent en scène le phénomène de mondialisation. Parler de *roman de la mondialisation* revient moins à inventer une nouvelle catégorie de forme romanesque qu'à poser les linéaments d'une approche *mondialitaire* et *réticulaire* des textes, en faisant dialoguer des outils d'analyse littéraires traditionnels (sémiotique, narratologie, poétique, stylistique, etc.) :

Le praticien des études littéraires n'a jamais directement affaire à un texte, doté d'une existence objective unitaire indépendante de l'observateur, mais seulement à un multiple textuel insaisissable comme tel, potentiellement riche d'une pluralité ouverte de textes possibles, qui ne peut être constitué en objet d'étude que par rapport à un modèle de cohérence – un « analogue rationnel » construit par l'interprète<sup>314</sup>.

L'interprétation littéraire consistant à interroger l'équivoque sans la résoudre, l'étude du *roman de la mondialisation*, telle que nous l'envisageons consistera à identifier des indices de lisibilité et de visibilité de la mondialisation, en étant sensible au langage du signe et des formes dont l'agencement peut construire un réseau de signification. Le sens d'une œuvre n'étant jamais donné, l'œuvre d'art est un système à découvrir, un langage à construire, un objet à vitaliser, comme le métaphorise Patrice Nganang : « toute écriture est enceinte de son projet esthétique.

---

<sup>313</sup> KAVWAHIRERI Kasereka, *Imaginaire africain et mondialisation*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 7.

<sup>314</sup> CITTON Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* Paris, Editions Amsterdam, 2007, p. 125.

Celui-ci est tapi dans le ventre de ses phrases comme un enfant dans le corps de sa mère. Il revient à la critique donc, comme à l'accoucheuse, de le dénicher et de le libérer à la vie <sup>315</sup>».

Dès lors, les énonciations littéraires de la mondialisation seront étudiées à travers le *régime présentiste* de création, les axiologisations et thématisations du phénomène, le langage de la mondialisation, l'agentivité des personnages, les nouvelles scénographies et nouvelles morphologies des textes, la reticularité spatiale, et l'accélération temporelle.

---

<sup>315</sup> NGANANG Patrice, *op.cit.*, p. 7.

## CHAPITRE III

### REGIME PRESENTISTE ET CREATION ROMANESQUE

#### III.1. Paratopies et scènes d'énonciation mondiales

Forgée par Dominique Maingueneau, la notion de « paratopie » s'entend comme un espace de fusion entre le monde fictionnel et le monde réel. Générée par toute action créatrice, la paratopie peut être étudiée dans une certaine mesure comme une opération d'historicisation du fait littéraire, puisqu'elle est une mise en pertinence entre l'imaginaire, espace de création libre, et le monde sensible qui conditionne l'expérience du sujet-créateur. En d'autres termes, le recours à la paratopie mainguenaldienne en lien avec le régime temporel, permet une analyse du texte et de son environnement de production, dans la façon dont son énonciation le déporte vers un univers plus ou moins fictionnel. Loin du « démon de la théorie<sup>316</sup> » et de l'obsession immanentiste, le discours littéraire se potentialise par le jeu des frontières chez Maingueneau. Le sens d'une œuvre est dès lors à chercher dans la fusion texte et contexte, conditionnement et fiction. Plus significatif, la paratopie est un *espace-seuil*, territoire de rencontre, lieu de fusion et d'indiscernabilité entre le *dehors* et le *dedans* du texte :

Ni support ni cadre, la paratopie enveloppe donc le processus créateur, qui l'enveloppe aussi : faire œuvre, c'est produire une œuvre et construire par là même les conditions qui permettent de la produire. Il n'y a pas de « situation » paratopique extérieure à un processus de création : donnée et élaborée, structurante et structurée, la paratopie est à la fois ce dont il faut se libérer par la création et ce que la création approfondit, elle est à la fois ce qui donne la

---

<sup>316</sup> COMPAGNON Antoine, *Le démon de la théorie : littérature et sens commun*, Paris, Seuil, 2014.

possibilité d'accéder à un lieu et ce qui interdit toute appartenance<sup>317</sup>.

La lecture du roman en tant que manifestation possible du discours de la mondialisation recouvre des implications paratopiques, en ce qu'elle questionne et met en lumière, la capacité de la fiction romanesque à pratiquer une hospitalité active à la mondialisation, le roman étant un genre bien qualifié pour saisir les dynamiques d'un temps. C'est précisément ce jeu d'influences réciproques et cette économie de l'échange entre immanence et transcendance que pointe *le roman de la mondialisation* :

Loin d'être un message contingent, écrit Jean Marc Moura, la scénographie ne fait donc qu'une avec l'œuvre qu'elle soutient et qui la soutient. Elle est un dispositif qui permet d'articuler l'œuvre sur ce dont elle surgit : vie de l'auteur, société, culture, dispositif proprement littéraire s'il est vrai que la littérature est un discours dont l'identité se constitue à travers la négociation de son droit à venir au monde, à énoncer comme il le fait<sup>318</sup>.

De ce point de vue, étudier le roman contemporain au filtre de la mondialisation consiste moins à situer l'œuvre dans un ordre temporel qu'à tracer un univers de partage poétique, à la poser comme espace critique du monde, à la définir comme une épistémologie de la culture du temps présent. La pertinence du roman ne se joue pas sur sa dimension mimétique, servile et creuse, mais sur sa capacité à problématiser le monde selon son *procès spécifique*. Dominique Viart caractérise la littérature contemporaine comme :

Une littérature qui se pense, explicitement ou non, comme une activité critique [...] dans la mesure où elle manifeste à la fois une conscience de son temps, des inquiétudes et des désirs qui la traversent, et une lucidité sur les moyens littéraires qu'elle met en œuvre.<sup>319</sup>

Pour le dire autrement, la paratopie romanesque devient encore plus précieuse (et problématique) dans un monde qui s'imagine comme envahi par une globalisation ubiquitaire. Si, comme on l'entend souvent, rien n'échappe aux pressions (compétitives, hybridisantes, standardisantes) de la globalisation, comment créer par la fiction littéraire « cet autre monde » dont les manifestants altermondialistes veulent croire qu'il est possible ? Le recours à la paratopie fictionnelle est en ce sens une réponse possible à ce que certains analystes de l'aplatissement et de l'uniformisation du monde globalisé pointent comme une impossibilité de

---

<sup>317</sup> MAINGUENEAU Dominique, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 86.

<sup>318</sup> MOURA Jean Marc, *Etudes francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 2013, p. 121.

<sup>319</sup> VIART Dominique, VERCIER Bruno, *La Littérature française au présent. Héritages, Modernités et Mutations*, Paris, Bordas, 2005, p. 10-11.

croire aux utopies. Le tournant postmoderne, tel que le conçoit Jean-François Lyotard, nous interdit de croire aux « grands récits » des projets d'émancipation future ; la globalisation rend de plus en plus difficile de croire à un ailleurs radical ; les paratopies romanesques réintroduisent dans les pages de leurs fictions la possibilité crédible d'un autre présent, ici et maintenant. Comme tel, le roman de la mondialisation manifeste une tension présentiste<sup>320</sup>, c'est-à-dire une propension à penser et à figurer la société uniquement à travers l'expérience actuelle. Le régime de représentation est dès lors chargé des catégories à travers lesquelles l'auteur pense le monde. Resurgit rapidement la sempiternelle question de la destination de l'œuvre littéraire et de ses propriétés réflexives, telles qu'elles se trouvent mobilisées chez Patrice Nganang :

Plus qu'expression d'auteurs, de structures ou manifestation des possibilités de la langue, la littérature est expression de la vérité. Elle est l'antichambre de notre présent et le salon de notre futur. C'est qu'elle participe du monde de manière souterraine : pré-visionnaire. La prendre au sérieux signifie donc moins analyser l'immanence des textes, ou leur relation au fait social, que d'écouter le raisonnement divers des questions des rues de « chez nous » dans le cœur des œuvres ; de voir comment celles-ci racontent, de texte en texte, de livre en livre, une aventure tumultueuse de l'idée, et ainsi élaborent autant une géographie qu'une histoire idéales<sup>321</sup>.

Le tollé provoqué par la publication de *Soumission* est une donnée non négligeable dans la réception et la perception des fictions contemporaines comme « laboratoire sociologique<sup>322</sup> ». La prise de parole de Manuel Valls, premier ministre d'alors, réactive la question du savoir littéraire et de son impact politique : « La France, dit-il, ce n'est pas la soumission, ce n'est pas Michel Houellebecq. Ce n'est pas l'intolérance, la haine, la peur<sup>323</sup> ». Ce à quoi répond Houellebecq en ces termes : « Je ne veux pas qu'on me dise "vous êtes libre" et qu'on me parle de responsabilité. Il n'y a pas de limites à la liberté d'expression. [...] C'est le jugement de mes pairs qui importe mes yeux. Ce que dit Manuel Valls, je m'en fiche<sup>324</sup> ». On le sait, l'auteur polémiste français dénie toute responsabilité de l'auteur et rame à contre-courant de l'engagement sartrien, au point de conseiller de ne « pas se perdre dans des considérations romanesques. C'est inefficace<sup>325</sup> ». Une telle posture est difficilement convaincante quand il

---

<sup>320</sup> HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2002.

<sup>321</sup> NGANANG Patrice, *op.cit.*, p. 17.

<sup>322</sup> BARRERE Anne, MARTUCCELLI Danilo, *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2009.

<sup>323</sup> Extrait d'interview de Manuel Valls, RTL, 8 janvier 2015.

<sup>324</sup> HOUELLEBECQ Michel, Interview accordée à Antoine de Caunes, Canal+, 8 janvier 2015 et diffusée le 12 janvier 2015.

<sup>325</sup> *Ibid.*

faut lier *Soumission* à son auteur, qui a une position tranchée sur l'*Islam* qu'il ne manque pas de qualifier de « religion la plus con ». Contrairement à ce que pense (stratégiquement ?) Michel Houellebecq, la fiction pour imaginative qu'elle soit peut bousculer la société par sa valeur perlocutoire. L'œuvre de Michel Thomas, de son vrai nom, est riche de valeurs dérivées, d'implicites féconds, dès lors qu'elle est lue dans une perspective paratopique. C'est un fait, les romans de Houellebecq déchaînent les passions, en raison de leur caractère performatif. Virtualités fictives, les récits du prix Goncourt 2010 s'actualisent très souvent par des événements sociétaux au point que certains critiques parlent de « prophétie ». A la question de savoir si livres ont de l'influence sur nous, Héloïse Lhérété répond par la positive: « Sources inépuisables de connaissances sur le monde et sur soi, les livres peuvent contribuer à façonner nos personnalités et nos modes d'existence<sup>326</sup> ». Les livres ont du pouvoir, lequel pouvoir – paratopique – tient pour le cas du roman à sa capacité à tisser du lien entre la subjectivité fictionnelle et le *Moi intérieur* du lecteur. La résonance établie entre les deux univers en réalité indissociables fait que certains livres bousculent notre intimité plutôt que d'autres. Si la prose houellebecquienne est par définition polémique, il est cependant utile de noter que tous ses romans n'ont pas toujours causé le même bouillonnement réceptif que *Soumission*. La différence peut ici s'expliquer par le contexte d'émergence du roman et du régime spatio-temporel de lecture et donc de la réception du livre. Comme le note brillamment William Marx dans une *interview* accordée à *France Inter*, mais aussi lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, « nous sommes ce que nous lisons ». Ou plutôt, devons-nous ajouter, nous lisons avec ce que nous sommes. La lecture étant un acte situé, l'interprétation ne pourrait se faire qu'à partir de la bibliothèque interne du lecteur, qui à son tour est conditionné par un biotope. Pour Jacques Rancière, le *partage du sensible*<sup>327</sup> est toujours et déjà partage du commun. En effet, comme pour l'*épistémè*<sup>328</sup> foucauldienne, « le partage du sensible » est une systématisation des catégories perceptives propres à une époque. Bien sûr que le fait d'évoquer une carte mentale collective comme instrument herméneutique ne signifie pas une homogénéisation du sens. Le sensible est fractionné et redistribué à parts inégales entre sujets. C'est le cas de notre corpus d'étude qui se structure certes autour d'un régime d'historicité commun, à savoir la mondialisation, mais dont le traitement est hétérogène, variant d'un auteur à un autre. Comme souligné plus haut, dans un chapitre traitant de l'imaginaire « différentiel » de la mondialisation, il y a une diffraction du phénomène chez les romanciers, qui éclairent l'objet d'un phare

<sup>326</sup> LHERETE Héloïse, « Les livres ont du pouvoir », *Sciences Humaines*, n°321, janvier 2020, p. 2.

<sup>327</sup> RANCIERE Jacques, *Le partage du sensible : esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.

<sup>328</sup> FOUCAULT Michel, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.

différent : choc de civilisations et théorie du grand remplacement chez Houellebecq à travers le prisme religieux, politique du « trans » chez Diome qui fait de l'Atlantique un espace de traversée, performativité médiatique et reticularité du monde chez Bofane et Pireyre. Il en ressort que la mondialisation comme cartographie cognitive du présent contamine, bien que de manière différente, les pratiques d'écriture mais surtout les modalités de lecture, ainsi que le constate Kasereka Kavwahirehi :

Il s'agit ici de poser à nouveaux frais, dans la situation actuelle, la célèbre question : que peut la littérature ? Comment s'effectue en elle, selon son procès spécifique, la mise en scène critique de la mondialisation ? Quelle réponse littéraire, poétique, esthétique les écrivains donnent-ils à la mondialisation comme question incontournable adressée à notre imagination. [...] Il s'agit de voir comment les productions littéraires se constituent en lieu d'accueil de la mondialisation pour en faire une analytique<sup>329</sup>.

En substance, parler de « présentisme » et de « régime d'historicité » des romans contemporains en français, revient à être attentif au paradigme global et à la manière dont la conscience de la mondialisation informe la création littéraire, tel qu'elle peut être successivement postulée à titre référentiel dans notre corpus :

Parce qu'ainsi sont les périodes d'économie mondialisée : dans ce genre de périodes, tout est liée à l'échelle planétaire ; on ressent fortement que des choses spatialement très éloignées sont interdépendantes, qu'on n'est jamais loin du magma. Dans ce genre de périodes, il y a un côté agglutinement parfois insupportable, ce côté je mange une glace à Santiago et tu frissonnes à Toronto, ce côté Tu sautes à Lomé et je bondis à Taipei, ce côté je lève le bras à Rotterdam et quelqu'un se gratte à Karachi. Une ambiance réseaux donc, une ambiance tuyaux embrouillés qui relie un peu à n'importe quoi, où on a l'impression de ne jamais être seul (*Féerie*, p. 15-16).

Ecoute, je suis mondialiste, comme toi. J'ai goûté à ton eau. Je n'en connais qu'une qui soit aussi froide que la tienne, c'est celle d'une source dans la forêt chez moi. Mais, à la tienne, il lui manque quelque chose. Elle pourrait avoir un goût de terroir en plus. Comme chez moi. Je te fais une proposition : on s'associe toi et moi pour réfléchir. À deux, tu vas voir, on sera un vrai Dual-Core, on va maximiser la courbe des ventes. Ce soir, on se voit, on consulte l'ordinateur, on étudie la situation selon les principes de la grande distribution (*Congo.Inc*, p. 75).

En débouchant sur place d'Italie, je fus soudain envahi par la sensation que tout pouvait disparaître. Cette petite Noire aux cheveux bouclés, au cul moulé dans un jean, qui attendait le bus 21, pouvait disparaître ; elle allait certainement disparaître ou du moins sérieusement être rééduquée. [...]. Je clignai des yeux au moment

---

<sup>329</sup> KAVWAHIRERI Kasereka, *op.cit.*, p. 259.

où un jeune barbu châtain, aux cheveux mi-longs, s'approchait de moi avec son paquet de prospectus, et fut comme s'il avait disparu par anticipation, je passai devant lui sans le voir et m'engageai dans les portes vitrées qui conduisaient au niveau zéro de la galerie commerciale. A l'intérieur du centre, le bilan était plus contrasté. Bricorama était incontestable, mais les jours de Jennyfer étaient sans nul doute comptés, ils ne proposaient rien qui pouvait convenir à une adolescente islamique. Le magasin Secret story par contre, qui vendrait de la lingerie de marque à des prix dégriffés, n'avait aucun souci à se faire : le succès des magasins analogues dans les galeries marchandes de Riyad et d'Abu Dhabi ne s'était jamais démenti, ni Chantal Thomas ni La Perla n'avaient quoi que ce soit à craindre de l'établissement d'un régime islamique (*Soumission*, p.90-91).

L'exil est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire car, vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base de mes erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination. [...] Tant pis pour les séparations douloureuses et les kilomètres de blues, l'écriture m'offre un sourire maternel complice, car, libre, j'écris pour dire et faire ce que ma mère n'a pas osé dire et faire. Papiers ? Tous les replis de la Terre. Date et lieu de naissance ? Ici et maintenant. Papiers ! Ma mémoire est mon identité. [...] Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner : sur une page, pleine de l'alliage qu'elles m'ont légué (*Le ventre*, p.226-227).

Les dynamiques du monde telles qu'elles se trouvent représentées dans les trames fictionnelles participent d'une caractérisation présentiste du temps. Les quatre citations susmentionnées sont respectivement extraites de *Féerie générale*, *Congo Inc.*, *Le Testament de Bismarck*, *Soumission* et *Le ventre de l'Atlantique*. La mise en regard pratiquée ici, consiste à démontrer la socialité des textes romanesques à partir d'une écriture qui scénographie la mondialisation dans des orientations différentes. Les énoncés textuels établissent à petite échelle le diagnostic d'une société contemporaine régie par une mondialisation multimodale, poly focale, polymorphe, qui paraît mettre tout point du globe « en présence » de tout autre. « Date et lieu de naissance ? Ici et maintenant. » Entre Santiago, Toronto, Lomé, Taipei, Rotterdam, Karachi, Riyad et Abu Dhabi, règne une même « ambiance tuyaux embrouillés qui relie un peu à n'importe quoi », dans un monde où partout « on consulte l'ordinateur, on étudie la situation selon les principes de la grande distribution » et où partout chacun, en tant qu'il devient sujet de cette mondialisation, connaît une expérience d'exil vécue comme un « suicide géographique ».

La production romanesque s'encre et se structure au tour des grandes problématiques à l'ordre du jour. Loin d'être des mondes de l'illusion, les fictions contemporaines sont de véritables laboratoires sociologiques, des espaces critique de l'hypermodernité, un mime de la société,

comme en témoigne entre autres l'effet figuratif traduit par une onomastique saisissante, qui semble propre à re-localiser et re-historiciser l'intrigue du récit :

La guerre au Congo avait débuté en 1996 au Kivu et Kiro y avait pris part comme beaucoup de Tutsis établis dans la région, suite à la récurrence des pogroms chez eux, au Rwanda. Les attaches restaient fortes avec leur pays d'origine, et lorsque le génocide des Tutsis par les Hutus éclata en avril 1994, ils furent tout naturellement en contribution et combattirent dans les rangs du Front patriotique rwandais. [...] Cette partie du Congo était devenue une zone de non-droit où la chair humaine était débitée comme de la viande à l'abattoir et où seule la poudre avait encore voix au chapitre (*Congo Inc.*, p. 79-80).

Cet énoncé n'a de fictif que son inscription dans un genre romanesque. Les informations fournies par cet extrait de texte de Bofane sont temporellement et spatialement situées et situables. Le génocide rwandais est une des plus grandes folies meurtrières jamais enregistrées par l'humanité. En choisissant de reprendre les données avec exactitude, à savoir l'année 1994 et le Rwanda et le Congo comme temps et scène du génocide, Jean Bofane situe son récit dans un lieu et un moment historique précis, ce qui semble s'écarter du présentisme étudié ici. Le motif du génocide traverse pourtant la trame narrative pour s'inscrire dans ce que Stefano Harney et Fred Moten écrivent désormais *ge(n)ocide*<sup>330</sup>, liant intrinsèquement le massacre des humains et le ravage des milieux, puisque dans *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, cette tragédie humaine a été perpétrée par des agents invisibles du capitalisme extractiviste pour mieux asseoir leur hégémonie, dans une zone dont le sous-sol est considéré comme l'un des plus nantis du monde, ainsi que le notait déjà le chancelier allemand lors de la conférence de Berlin : « Le nouvel état du Congo est destiné être un des plus importants exécutants de l'œuvre que nous entendons accomplir » (*Congo Inc.*, p. 10). Finalement, globalisation et colonisation sont indissolubles, la première étant la forme renouvelée de la dernière. Génocide et géocide creusent les mêmes mines dans le Nord Kivu. La pertinence de l'onomastique comme donnée actualisante du récit est aussi lisible dans *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome dont la géographie textuelle représente une toponymie et une anthroponymie reconnaissables dans le monde objectif, comme peut le témoigner l'extrait suivant :

Ce matin-là : 16 juin, le Sénégal rencontre la Suède en huitième de finale de la coupe du monde 2002 Corée / Japon 2002. [...] Le but en or ! Henri Camara ! Le Sénégal a battu la Suède, il décroche son

---

<sup>330</sup> HARNEY Stefano & MOTEN Fred, *All Incomplete*, Wivenhoe, Minor Composition, 2021.

billet pour Osaka ! Les lions de la Téranga vont en finale de la coupe du monde ! Du jamais vu ! ( *Le ventre*, p. 143).

Pour tous les férus et connaisseurs du football, ce commentaire aux allures d'une transposition de scène télévisée dans un roman résonne encore avec une actualité saisissante. De la date du match en passant par les deux équipes, pour arriver au nom du buteur, rien n'est modifié. Fatou Diome procède à un collage d'un fait historique réel dans une fiction pour garantir l'effet du faire-vrai. Mais ici aussi, en racontant le passé, l'écrivaine sénégalaise écrit le présent. C'est la passion mondialisée du foot qui anime ces pages, une passion toujours présente, dont le *live* télévisé (dûment nourri de statistiques et de rappels du passé) se vit toujours dans le présent du direct.

Une fois de plus, l'ensemble des romans étudiés ici créent des lignes de partage puisque Michel Houellebecq joue également à ce jeu de vraisemblance, devenu à proportion de la pratique une de ses identités stylistiques : « Souvent, pour être encore plus dans la réalité, Michel Houellebecq ne change même pas le nom des personnes dont il parle. Il pratique ce qu'on appelle le *name dropping*, figure de style consistant à citer les noms réels<sup>331</sup> », analyse Pierre de Bonneville. Dans *Soumission*, cette pratique d'écriture est d'un effet excédant. Morceau choisi :

Ils n'ont pas le choix. S'ils échouent à conclure un accord, le Front national est certain de remporter les élections. Y compris s'ils parviennent, d'ailleurs, il conserve toutes ses chances, vous avez vu les sondages comme moi. Même si Copé vient de déclarer qu'à titre personnel, il s'abstiendrait, 85% des électeurs UMP se reporteront sur le Front national. Ça va être serré, extrêmement serré : du 50-50 (*Soumission*, p. 83).

L'extrait de texte situe temporellement, géographiquement et politiquement le récit. Il s'agit bien de la France, de sa faune et de sa cartographie politiques. Les noms des partis et des personnages cités sont bien existants. Mais, précisément, ce sont ces noms qui existent aujourd'hui, comme si l'ici et maintenant était voués à durer, voire à être éternels. Ceci structure efficacement un régime présentiste de l'œuvre assumé par l'auteur lui-même, qui soutient que « Les romans doivent être situés. C'est dans la logique du roman. Il a besoin du présent<sup>332</sup> ».

Le roman de la mondialisation questionne le fonctionnement du monde soumis à de nouvelles problématiques et à des défis inédits, mais dans des cadres qui paraissent bizarrement suspendus dans une pérennité rassurante. Les auteurs mondialistes, par des stratégies esthétiques et

---

<sup>331</sup> DE BONNEVILLE Pierre, *Houellebecq, son chien, ses femmes, op.cit.*, p. 182.

<sup>332</sup> HOUELLEBECQ Michel, *Interventions 2020*, Paris, Flammarion, 2020, p. 87.

poétiques tracent des passerelles entre les mots et le monde. En d'autres termes, l'espace textuel devient lui-même mondialisé et présentisé, tant le discours et la diégèse font le jeu du phénomène décrit. Avec cette *présentisation*, nous entrons de plain-pied dans ce que Fieke Schoots appelle « la représentation représentée » et « la citationnalité de la langue <sup>333</sup>».

Le « régime d'historicité » chez François Hartog peut s'entendre comme l'étude des modalités et d'inscription d'un inconscient collectif de la contemporanéité. L'intelligibilité et la saisie de l'imaginaire collectif passent par la prise en compte des grandes questions qui structurent une époque ou une société. Mais, précisément, la question de la mondialisation, de par la façon dont elle prétend « suicider » à la fois la géographie et l'avenir, nous enferme dans une certaine façon que nous (ici) avons (maintenant) de penser la mondialisation. Ainsi, la lecture du roman de la mondialisation peut avoir pour centre de pertinence l'étude de son isotopie, c'est-à-dire son déploiement thématique dès lors qu'on « traite de la manière qu'a la littérature d'envisager ce phénomène. La perspective est alors thématique<sup>334</sup>». C'est notre thématique actuelle – c'est-à-dire localisée et historique – qui se projette sur le mode d'un présentisme globalisé dans les univers fictionnels.

En réalité, la mondialisation comme élément pivot des sociétés actuelles ne peut se penser qu'à travers une polyphonie discursive et représentationnelle. Penser l'esthétique de la mondialisation revient à scruter les différentes formes et les différentes voix à travers lesquelles elle s'énonce – des formes et des voix qui, quoiqu'elles dépeignent une dynamique d'homogénéisation, sont elles-mêmes différenciées, localisées, historiques. Il s'agit de ce point de vue de lire les romans à travers des filtres et des diagrammes diégétiques à l'œuvre : « le thématique, explique Joseph Courtés, concerne le mode intérieur, les constructions proprement mentales avec tout le jeu de catégories conceptuelles qui les constituent<sup>335</sup> ». Dès lors, il semble intéressant de voir comment l'approche thématique permet elle aussi de faire ré-émerger des différences au sein de l'homogénéisation prétendue de la mondialisation à travers la relation d'hypéronymie et l'étude de l'isotopie.

En lexicologie, la relation d'hypéronymie renvoie au jeu d'inclusion sémantique entre un sème générique et des termes spécifiques dits « hyponymes ». L'isotopie quant à elle désigne un

---

<sup>333</sup> SCHOOTS Fieke, « Passer en douce à la douane », *L'écriture minimaliste de Minuit*, Amsterdam/ Atlanta, Rodopi, 1997, p. 61-100.

<sup>334</sup> VIART Dominique, « Marges du monde, marges des langues, marges du temps », *Résistances du local et apories du global*, op.cit., p. 17-38, p. 18.

<sup>335</sup> COURTES Joseph, *Analyse sémiotique du discours. De l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991, p. 164.

ensemble de mots et syntagmes qui renvoient à une *totalité de signification*. La mondialisation, terme « globalisant », renferme en lui des réalités diverses et variées. Ainsi, la mondialisation se déploie à travers un champ sémantique et sémiotique assez large. Elle renvoie indéfiniment à l'essor fulgurant des autoroutes de la communication et de l'information, au triomphe de la finance et du capitalisme, au multiculturalisme, à l'urgence écologique, au totalitarisme religieux, à la datification de l'être humain et à l'algorithmisation de la société etc. Tout cela a l'air d'instaurer partout un *même maintenant*. Pourtant, la mondialisation est plus significativement, le sensible partageable du temps présent. Comme telle, elle est la forme organique d'un corps fait de plusieurs organes, jouant chacun un rôle spécifique mais dont la vitalité de l'un et de tous passe inéluctablement par une coexistence des structures. Il va de soi qu'une réalité aussi drue ne peut se saisir, se représenter et se redistribuer qu'à travers une grammaire complexe : « Un partage du sensible fixe donc en même temps un commun partagé et des parts exclusives <sup>336</sup> ». À travers notre bibliographie, nous tenterons de mettre en scène les diverses régions de perception du phénomène par un travail de « thématization et d'axiologisation des données narratives <sup>337</sup> ».

### **III.2. Mondialisation des seuils : entre éclats et opacités capitalistiques**

*Congo Inc. Le Testament de Bismarck* de Jean Bofane est une fresque romanesque qui donne à voir la mondialisation à travers un prisme baroque, qui éclaire et représente le phénomène sous plusieurs angles. Diffractée, fluctuante, conflictuelle et multiscalair, la mondialisation dans le roman d'In Koli Jean Bofane s'esquisse dans un jeu complexe d'aveuglement dû à un mélange retors de forte luminosité et d'épaisse brume qui finit par constituer un phénomène -seuil . De la lumière irradiante des images médiatiques fournies par l'ordinateur d'Isookanga, à l'économie de la mort insufflée et pratiquée par les multinationales et leurs complices locaux, la perception de la mondialisation dans la trame narrative échappe à toute logique de classification et de programmation : on peut être Pygmée et chantre de la mondialisation, casque bleu, pilleur et violeur, seigneur de guerre, écocidaire et chargé de la préservation d'un parc national, pasteur et escroc. Ce tableau brossé à grands traits permet de caractériser une

---

<sup>336</sup> RANCIERE Jacques, *Le partage du sensible : esthétique et politique*, op.cit., p. 12.

<sup>337</sup> MBA ZUE Nicolas, *Mitsim à la quête du byère paternel. Une lecture sémiotique suivi de Entretien avec Tsira Ndong Ndoutoume*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 141.

*mondialisation des seuils*. Nous le rappelons, chez Joseph Tonda, le « seuil » désigne un point d'aveuglement et d'indiscernabilité dû à une alliance entre deux entités opposées qui finissent par féconder un autre monde :

Ce livre est un essai critique des seuils de l'impérialisme postcolonial, et donc des éblouissements que ces seuils produisent et qui ouvrent les portes d'un « autre monde », le monde de l'imaginaire, qui est pensé dans son indiscernabilité avec le monde réel. D'ordinaire, on parle du « seuil de la porte ». Le franchissement de ce seuil ou de cette frontière a pour effet, lorsque l'intérieur n'est pas éclairé et que l'on sort d'un extérieur très éclairé, de produire l'éblouissement<sup>338</sup>.

Le descriptif du seuil chez Tonda permet d'éclairer le jeu de la mondialisation romanesque conçu sur une opacité dans l'exploitation des minerais et autres matières premières, opacité qui se superpose et s'oppose à l'incandescence des produits marchands issus de ces ressources exploitées par les mécanismes les plus ténébreux qui soient : massacres, viols, pillages, corruption etc.

Ceci posé, il faut dire que c'est à travers l'ordinateur qu'Isookanga, personnage principal du roman, entre en contact avec l'univers médiatique mondialisé : « Moi, ma promesse, c'est la haute technologie. Et ma mise à l'épreuve pour une union avec l'univers passe par le vol de l'ordinateur que tu vois là » (*Congo Inc.*, p.31). Le propos du jeune Pygmée définit la perception que celui-ci se fait de l'ordinateur devenu une métaphore du monde globalisé. Assigné à résidence dans la grande forêt de Mbandaka village, « vieux Isoo », tel que l'appellent ses compagnons *Shéghés*, tenait enfin entre ces mains l'objet magique qui allait le sortir de sa prison et lui permettre de prendre la mesure du monde :

Après être passé par de multiples phases d'humeurs, le jeune Ekonda avait finalement réussi à écrire les lettres composant "Congo RDC" dans un long rectangle de marque Google. Il pressa encore le museau, la flèche pointant le mot "Images". Il y eut un déclic et le monde s'ouvrit à lui d'une manière qu'il n'aurait jamais imaginée alors que son royaume n'était constitué que d'arbres, d'arbres et encore d'arbres (*Congo Inc.*, p. 32).

Par jeu métonymique, l'ordinateur devient la mondialisation et non plus un simple appareil technologique. D'ailleurs, la progression du récit montre comment le projet de devenir « mondialisateur » s'actualise à travers l'outil informatique. L'ordinateur, véritable « agent-d'éclat <sup>339</sup>», travaille la vision du personnage qui veut aussi faire profit dans la mondialisation :

---

<sup>338</sup> TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial*, op.cit., p. 19.

<sup>339</sup> GLISSANT Edouard, *Poétique de la Relation*, op.cit., p. 194.

« Je suis venu vivre l'expérience de la haute-technologie et de la mondialisation, tantine » (*Congo Inc.*, p.52). Dans ce texte, la mondialisation et les techno-médias sont consubstantiellement liés et le lien d'hyponymie se précise davantage. De manière plus éloquente, le passage de la virtualité à la réalité par le biais de la commercialisation de « l'eau pire » permet de saisir les niveaux de graduation entre mondialisation (terme globalisant) et le médiatique (structure). Ce processus de perlaboration et d'encapacitation peut trouver une résonance dans l'analyse de Sherry Turkle, qui pense que « les ordinateurs ne font pas seulement des choses pour nous, ils font quelque chose de nous<sup>340</sup> ».

Ce propos nous plonge dans la deuxième fenêtre sémantique de la mondialisation dans l'œuvre. Ainsi, à côté de l'aspect médiatique, l'économie narrative se trouve enjouée par le capitalisme, lequel capitalisme est endossé par différentes figures et différentes pratiques. Dans cette diversité d'orientations, l'analyse se focalisera sur les multinationales, les institutions internationales et autres affidés nationaux qui font du Congo, la terre d'exécution des visées d'une économie néolibérale dans un jeu d'alliances cyniques : « spolié de l'extérieur, pourri de l'intérieur » (*Congo Inc.*, quatrième de couverture). En partant du titre du roman « Congo Inc. » pour atteindre la diégèse, la topique du capitalisme et de son moment néolibéral, faisant de tout sujet un petit entrepreneur-de-soi est narrativisée de façon omniprésente. Chaque personnage pratique sa propre économie avec les moyens et les ressources qui lui sont propres :

Cela se pratique couramment, dans un univers libéralisé. [...] Le nouveau siècle en est un consommateur et la République démocratique du Congo est là pour en procurer. "Mabele elisi", affirme d'ailleurs la plainte funèbre chantée par les Bamongo. Dans cet environnement vicié par les ondes mortifères de l'uranium, du cobalt, du colombo-tantalite, que peut-on attendre d'individus passés à la centrifugeuse, évoluant dans le contexte d'un réacteur nucléaire dernière génération ? L'irradiation permanente ne ramène pas l'innocence, elle conduit à la rage. Et tant pis pour les âmes sensibles si le lieu de la concentration et de la fission est Kinshasa, laboratoire du futur et, incidemment, capitale de la nébuleuse, Congo Inc. (*Congo Inc.*, p. 289).

Paradoxalement, la malédiction du Congo, voire de l'Afrique dans sa globalité, se trouve être ses excédantes richesses du sol et du sous-sol. À la différence des pays du Golf constitués en Emirats Arabes Unis, respectés, courtisés et glorifiés pour leurs Pérodollars mais aussi pour leur niveau de développement, le Congo, lui, ploie sous le faix de la misère, mis à feu et à sang par des forces obscures hétéroclites. Dans la longue liste des acteurs de la mondialisation

---

<sup>340</sup> TURKLE Sherry, *Life on the screen. Identity in the Age of the internet*, New York, Simon & Schuster Paperbacks, 1995, p. 13.

capitaliste, on peut éclairer les manœuvres inhumaines des institutions internationales, en tête desquelles l'ONU, le FMI, l'OMC qui figurent en épigraphe du roman. La dédicace du roman *Congo Inc.*, sous-titré *Le testament de Bismarck* en référence aux agencements géopolitiques coloniaux et post-coloniaux, renvoie est riche de sens. Elle peut s'entendre comme la désignation des acteurs directs de la mondialisation malheureuse au Congo. Cette hypothèse se confirme dans la progression du récit quand les casques bleus sont au centre des pratiques cyniques et inhumaines. On notera par exemple côte à côte les actes de viols répétés de Mirnas, casque bleu, de nationalité lituanienne, sur l'adolescente Sasha La Jactance, enfant désœuvrée, sans domicile fixe ; mais aussi ses contrats mafieux paraphés avec des rebelles armés à des fins mercantilistes.

Ils avaient comme un contrat, tous les deux. Une fois par semaine elle était sa chose. Il venait la chercher et l'emmenait chez lui : la prostitution à quatorze ans. [...] Le major avait choisi Sasha comme échantillon type de cette population. Mirnas n'avait de cesse de la plier à son bon vouloir. Les dollars constituaient l'instrument idoine pour ça. Elle avait son compte de tragédies et d'humiliations (*Congo Inc.*, p. 224)

Ne soyez pas comme ça, vous savez bien qu'on est liés, vous et moi. Nous sommes un peu comme des compagnons d'armes, non ? Vous croyez quoi ? [...] Vous vous trompez. Tout ça c'est les affaires. Quand on signe des accords de paix, on liquide tout, on dépose le bilan comme avec n'importe quelle société, ensuite on recrée le groupe armé avec un autre sigle ; c'est comme ça que fonctionne un système économique qui veut aller de l'avant. Nous on aura toujours besoin du matériel pour bien faire notre travail, et les matières, là, j'en ai encore, je peux vous payer de la même façon qu'avant, il suffit de me le dire. Votre boulot, c'est expédier, non ? Un peu pour la MONUCC, un peu pour mes gars, qu'est-ce que vous en pensez ? (*Congo Inc.*, p. 186).

Mirnas est un agent véreux qui tisse des contrats d'affaires avec des chefs de guerre qui font la loi et exploitent les matières premières sous fond de terreur. La figure de Kiro Bizimungu, seigneur de guerre, devenu un grand « entrepreneur » par la bénédiction des institutions internationales, met en scène « le jeu complexe des alliances au Congo » (*Congo Inc.*, p. 214) :

Lui et sa fonction s'étaient fait les supplétifs zélés de la mondialisation et avaient été récompensés en conséquence par la communauté internationale. Certains de ses camarades de combat – Rwandais et Congolais fondus –, adoubés par l'ONU étaient devenus vice-présidents, ministres, chefs-d'état-major, commandant de brigade. Lui, on l'avait nommé directeur général de l'Office de préservation du parc de la Solonga. Cela ressemblait à une blague parce que l'homme s'en foutait, de la flore, de la faune, comme de la première balle dans la tête d'un ennemi. Ce qu'il y avait sur le sol – qu'il s'agisse d'hommes, de femmes, d'enfants, de

vieillards – ne lui importaient que modérément, c’est ce qu’il y avait dessous qui comptait pour lui (*Congo Inc.*, p. 80).

L’économie des cynismes telle qu’elle se trouve décrite dans l’extrait suivant est loin d’être un simple fait de fiction. La République démocratique du Congo est à ce jour la propriété des groupes rebelles, instrumentalisés et soutenus de manière à peine voilée par des forces agissantes de la globalisation économique. Ce *capitalisme de connivence* constitue selon In Koli Jean Bofane, la cause profonde de la guerre au Congo :

La guerre du Congo n’est pas une vraie guerre : il n’y a pas d’idéologie, il n’y a pas de revendication territoriale, il n’y a rien. C’est une guerre de pillage. Pour moi, c’est le premier grand drame de la mondialisation. 5000000 millions de femmes ont été violées et mutilées, au poignard et au fusil d’assaut<sup>341</sup>.

Plongé au *Cœur des ténèbres*<sup>342</sup>, le Congo ne peut même pas espérer son salut de la religion qui, elle aussi, compte bien sûr posséder sa part du gâteau par le truchement du pasteur Jonas Monkaya, « entrepreneur » des émotions et vendeur de rêves :

Jonas Monkaya était le démiurge qui saurait attirer les bénédictions par des prêches et des incantations fracassantes. [...] Après une année à étudier le marché et les ficelles du métier de l’église, il s’était dit : « si je parviens à persuader en un rien de temps des nanas comme celles que je me tape, je dois pouvoir vendre du paradis artificiel à des clients moins drillés que mes conquêtes ». [...] Il possédait l’imagination et le sens scénique nécessaires pour exalter le sens de ses brebis qui, assoiffées de salut buvaient, buvaient ses paroles comme à une source intarissable. [...] C’est l’opportunité que nous allons offrir aux fidèles de l’église de la Multiplication divine : la multiplication par cent d’une mise de part. L’église de la multiplication divine, là où la dime rapporte au centuple. On en parlera dans toute la ville. Ils viendront de partout, ils se bousculeront pour déposer leur argent devant le podium. Demain, tu fais ce qu’il faut pour créer une société écran. Paradizo SA : la seule capable d’apporter le paradis sur terre, à condition, bien entendu, d’y mettre un peu du sien (*Congo Inc.*, p. 154-155).

En réalité, il faut certainement être méconnaissant de la sociologie africaine francophone pour penser que cette pratique *a priori* dénuée de sens, mise en place par Jonas Monkaya, n’est pas réalisable. Mais, il faut surtout témoigner d’une ignorance manifeste sur l’histoire de la colonisation de l’Afrique, de l’opérativité du discours religieux, des pratiques ecclésiastiques dans la conquête impériale pour ne pas accorder du crédit à la pratique de Monkaya. C’est un

---

<sup>341</sup> IN KOLI Jean Bofane, « Entretien avec In Koli Jean Bofane », 28/11/2016, *Fabula/ Les colloques, Afriques transversales*, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document6348.php.page> consultée le 03 février 2023.

<sup>342</sup> CONRAD Joseph, *Au cœur des ténèbres*, Blackwood’s, 1899.

truisme de rappeler que la campagne de colonisation s'est faite sous fond du masque religieux. Le phénomène de servitude (volontaire ?) scénarisée par Bofane est un fait attesté. Les églises sont de véritables fonds de commerce dont la matière à vendre n'est autre que de l'utopie. L'efficacité d'une telle pratique tient en la performativité du discours biblique qui envoûte les esprits des fidèles par un jeu de transfiguration du réel. Comme le démontre Joseph Tonda, la ruse religieuse est une matière privilégiée des éblouissements et des dystopies postcoloniaux, puisque, en « tuant les yeux », les sujets perdent toute possession de leur être pour « vivre dans le rêve d'autrui <sup>343</sup>».

À travers la diversité des profils et des pratiques, se pose le constat d'une mondialisation économique alternative qui défie les codifications objectives. Dans *Congo Inc.*, la mondialisation se transfigure en un théâtre résolument baroque où le jeu scénique se pratique derrière les rideaux. Moins que l'économie et ses mécanismes rationnels de production, la mondialisation se pratique sous le prisme de la valeur. Les personnages du roman ne produisent pas, ils sont plutôt dans l'« urgentisme<sup>344</sup> » de possession qui passe inéluctablement par la violence sous toutes ses formes. L'urgentisme dans ce cas excède et déborde les trajectoires de l'économie orthodoxe. Bizigumu, Iookanga et Monkaya ne cherchent pas à créer de la richesse, ils s'en accaparent, obsédés et envoutés par l'argent comme corps de la valeur et du pouvoir. Ainsi, les corps (humains) constituent malheureusement la matière première la plus exploitée pour asseoir cette appétence mercantile. Des enfants et des femmes violées, en passant par les corps sectionnés avec un quotient de cruauté inimaginable, la mondialisation dans cette partie du globe se pratique non plus *avec* et *pour* mais *sur* et *dans* les corps : « un marché mondial, où sans le moindre scrupule, les puissances viennent exploiter les richesses du sous-sol et les corps de ses habitants jusqu'au point de les vider de tout sens d'humanité<sup>345</sup> », comme le note Kavwahirehi. La mondialisation économique, les massacres, la ruse, le cynisme sont lisibles sous un schème organisateur commun : la violence. Violence qui se manifeste également d'un point de vue écologique, la nature étant lue par les personnages, dont Iookanga, comme une matière à exploiter sans la moindre éthique :

---

<sup>343</sup> TONDA Joseph, *Afrodystopie*, *op.cit.*

<sup>344</sup> L'urgentisme pour le cas d'espèce renvoie au régime présentiste tel qu'il est défini et conceptualisé par François Hartog. Le choix du terme « urgentisme » nous semble davantage pratique et opératoire à caractériser l'économie chez Bofane, dans la mesure où, il intensifie le régime d'immédiateté dans lequel agissent les acteurs de la mondialisation dans le roman. Plus que le « Présent » le désir de possession d'argent et de pouvoir exclut la possibilité d'horizon et se joue dans temporalité du « Maintenant ».

<sup>345</sup> KAVWAHIREHI Kasereka, *Imaginaire africain et mondialisation*, *op.cit.*, p. 30.

Isookanga en avait profité pour exposer ses vues sur la modernité. Il avait tenté de convaincre son interlocutrice qu'il fallait absolument désenclaver la forêt en posant des pylônes de télécommunication partout, afin que chacun puisse être connecté au reste du monde. Ouvrir des autoroutes de l'information, certes, mais pas seulement, il fallait aussi ouvrir des autoroutes tout court, pour que les biens de consommation, qui abondaient ailleurs puisse profiter à tous. La forêt, c'est quoi ? C'est rien ! avait-il soutenu (*Congo Inc.*, p. 28).

Au nom de la modernité, Isookanga est prêt au sacrifice de la nature. Qu'importe les conséquences ! La nature est à exploiter tant qu'elle peut satisfaire des besoins et garantir un bien-être, fût-il éphémère : le sien. Sous la dictature du présent et de l'individualisme qui l'accompagne ici intimement, le personnage de Bofane porte une parole, un positionnement, une idéologie climato-sceptique incarnée par une certaine élite mondialisée pour qui, la crise écologique relève d'un fantasme voire d'une paranoïa . Il faut regarder du côté du Brésil, pour voir comment Jair Bolsonaro, président sortant s'est éperdument moqué des thèses écologistes malgré les multiples « écoloptysies<sup>346</sup> » qui secouent notre planète. Le président brésilien soutient des conglomérats d'élevage et d'agriculture industriels qui mettent en péril la préservation de l'Amazonie, premier poumon environnemental du monde. La tension entre l'économique et l'écologique est davantage portée par Bizimungu, ex-chef rebelle qui se trouve bombardé responsable d'un parc national, ayant pour objectif, la préservation et la défense de la faune et de la flore. Si l'initiative est louable, le profil du défenseur de l'environnement est quant à lui aux antipodes de la mission. En effet, ce seigneur de guerre, véritable climato-opportuniste, n'a de visée que l'exploitation des matières premières. Comme Bizimungu, la pratique entrepreneuriale au Congo se fonde à la fois sous fond d'un *capitalisme de connivence*, d'une *économie des cynismes* et d'une *mondialisation par le bas*. En effet, les acteurs de la mondialisation créent des sociétés-écrans, portent des costumes immaculés, adoptent des postures altruistes et humanitaires dans l'objectif de mieux s'installer et de mieux se servir des richesses de cette partie de l'Afrique.

Le parc national de la Solonga s'étendait principalement dans la province de l'Equateur. Sur les photos devant lui, on ne voyait rien d'autre qu'une couverture inextricable vert sombre affectant tout le

---

<sup>346</sup>MOUSSAVOU Emerica Daniel, « F(r)ictions de la mondialisation. Attentions littéraires chez Vincent Message », *Synergies Portugal*, n°10, 2022, p. 59-73, p. 71. L'écoloptysie est une forgerie lexicale faite de l'alliance entre l'apocope « écolo », et le suffixe « ptysie », relatif au crachement. Le mot écoloptysie est créé sur le modèle de la lexie clinique « hémoptysie », symptôme qui se traduit par l'émission de sang, signe d'une infection broncho-pulmonaire. L'écoloptysie renvoie métaphoriquement dans notre orientation aux troubles respiratoires et aux saignements de la nature mise sous pression par l'activité écocidaire de l'homme. L'écoloptysie se manifeste par des dérèglements climatiques d'une grande ampleur : hausse des températures, accroissement de la gravité des tempêtes, réchauffement et montée des océans, acidification des sols, crues, incendies etc.

centre du pays. On appelait cela l'un des poumons du globe. Mais si lui, le commandant Kobra Zulu, ne respirait plus convenablement, à quoi cela pouvait-il servir ? Il suffoquait de colère. L'homme méprisait un grand nombre de choses, et les seuls qui méritaient son estime indéniable étaient les Etats-Unis d'Amérique. Eux, pour s'emparer du Vietnam, avaient eu recours à l'argent orange. Qui s'en était plaint ? Si au moins il parvenait à s'en procurer ne fût-ce qu'une petite quantité, c'en serait fini de tous ces arbres. Au bout du compte, c'était lui le patron de cet espace. Avec le pétrole qui pullulait en dessous, qu'est-ce qu'on en avait à faire de la verdure ? Sans compter les diamants et d'autres produits inestimables (*Congo Inc.*, p. 83).

L'argent comme *éblouissement*, du fait de ses propriétés de conductivité et d'intensité électrique, possède et obsède le personnage. Comme l'analyse efficacement Joseph Tonda dans *l'Afrodystopie*, l'argent a un statut quasi divin, le « dieu d'ici-bas » qui travaille le psychique des sujets qui en possèdent et en sont possédés. Dans la coupe textuelle, il se donne à lire une conception viscéralement individualiste, égocentrique voire paranoïaque du capitalisme néolibéral qui conduit les personnages à une cruauté extrême – proprement gé(n)ocidaire – vis-à-vis des hommes mais aussi de la nature.

Pour comprendre cette déclinaison particulière de la mondialisation, il peut être intéressant de se tourner vers les analyses assez pointues de l'anthropologue et géographe Christine Chivallon dont les travaux fournissent une description des logiques de prédation, à travers un ensemble de néologismes d'une grande puissance expressive théorique : « anglocène », « capitalocène », « plantationocène ». Ces termes élaborés à coup de forgerie à partir du référent « anthropocène » travaillent à soutenir la thèse selon laquelle, « la dégradation de la planète n'est pas l'aboutissement d'un impact humain indifférencié, mais de la mainmise des économies capitalistes sur la manière de gérer l'accès aux ressources<sup>347</sup> ». Des passerelles sémantiques peuvent rapidement être bâties, entre Christine Chivallon et Achille Mbembe qui parle des « corps humains-marchandises<sup>348</sup> ». En effet, la quête *hic et nunc* de la rentabilité maximale renforce la déshumanisation par une économie des corps, « c'est-à-dire de corps entièrement exposés à la volonté d'un maître duquel l'on s'efforcera d'obtenir le maximum de la rentabilité<sup>349</sup> ». La recherche du profit arrimée à la vitesse vertigineuse des temps actuels guide les conduites des personnages du roman, obnubilés par le désir de l'enrichissement

---

<sup>347</sup> CHAVILLON Christine, « L'humain-l'inhumain : l'impensé des nouveaux matérialismes, (Matérialité, ontologie, plantationocène) », *Anthropocène 2050*, 04/06/2021, Ecole urbaine de Lyon.

<sup>348</sup> MBEMBE Achille, *Politiques de l'inimitié*, *op.cit.*, p. 164-165.

<sup>349</sup> *Ibid.*

immédiat. C'est le cas d'Isookanga qui quitte son village natal pour Kinshasa, ville-mondiale, où il peut déployer ses velléités entrepreneuriales.

Le jeune Isookanga, Pygmée Ekonda, piaffe dans son village de la forêt équatoriale où un vieil oncle prétend régir son existence. Depuis qu'il a découvert l'Internet et les perspectives d'enrichissement immédiat que promettent mille variantes de la mondialisation, il n'a plus qu'un objectif : planter là les cases, les traditions, la canopée millénaire et le grincheux ancêtre pour monter à Kinshasa faire du business. Il débarque donc un matin dans la capitale, trouve l'hospitalité auprès des enfants des rues et rencontre Zhang Xia, un Chinois qui fait commerce de sachets d'eau potable et dont il devient l'associé. L'avenir est à lui ! Pendant ce temps, à Kinshasa et ailleurs, le monde continue de tourner moyennement rond : des seigneurs de guerre désœuvrés aux pasteurs vénaux, des conseils d'administration des multinationales aux allées du Grand Marché, les hommes ne cessent d'offrir des preuves de leur concupiscence, de leur violence, de leur bêtise et de leur cynisme (*Congo Inc.*, 4<sup>e</sup> de couverture).

L'économie au Congo est loin d'être une science objective, elle prend plutôt des formes occultes, une entité de l'ordre du surnaturel qui envoûte et enchaîne les personnages. Isookanga et ses amis « mondialisateurs » sont aux prises avec des puissances dont ils ne comprennent ni ne maîtrisent le fonctionnement. Ils sont en manque de lucidité, ce qui explique leurs conduites pour le moins aveugles : « l'économie se fondrait dans leur chair métonymique comme pour se camoufler. Elle a quelque chose de secret ou plutôt d'occulte. De l'ordre de l'envoûtement<sup>350</sup> ». Ce propos d'Aurélien Bellanger à propos de l'économie occulte, cadre très bien avec la situation du Congo, dont la malédiction provient paradoxalement de son riche sous-sol. Désignée à être le théâtre de la réalisation du projet impérialiste des grandes puissances, cette partie de l'Afrique est assiégée par des démons du monde néolibéral. Aurélien Bellanger parle de « rituel » pour qualifier ces pratiques économiques dont « personne ne sait comment ça marche. L'économie se montre à nous, presque littéralement comme une force occulte déchaînée<sup>351</sup> », soutient Bellanger. Dans la même perspective, mais dans une tonalité beaucoup plus tragique, le récit d'In Koli Jean Bofane est une véritable « pulsion de mort<sup>352</sup> », telle que formulée par Gilles Dostaler et Bernard Maris, reprenant la formule de Freud. L'obsession du *rentier* chez Bizimungu est si violente qu'elle conduirait le personnage à des actes les plus odieux pour

---

<sup>350</sup> BELLANGER Aurélien, « L'économie est-elle une science ou une pratique magique ? », <https://www.franceculture.fr/emissions/la-chronique-daurelien-bellanger-du-mercredi-28-avril-2021>, consulté le 22 Avril 2022.

<sup>351</sup> *Ibid.*

<sup>352</sup> DOSTALER Gilles, MARIS Bernard, *Capitalisme et pulsion de mort*, Paris, Albin Michel, 2009.

atteindre ses objectifs. La pulsion de la mort chez ce cynique personnage est indissociable de son amour pour l'argent :

Kiro ne supportait plus. Des accords avaient été signés à Windhoek, en Namibie, et on lui avait fait comprendre qu'on avait besoin de lui à Kinshasa : il fallait de nouveaux administrateurs pour le pays et Bizimungu devait en faire partie. Un peu à contrecœur, il avait quitté les maquis du Kivu et troqué le treillis contre un costume-cravate. Mais l'homme ne voyait toujours pas ce qu'il gagnait au change. Il avait obtenu un poste, et alors ? Malgré le prestige de la plaque fixée au mur dans le hall de l'immeuble, "Office de préservation du parc national de la Solonga", Kiro Bizimungu se rendait compte tous les jours qu'un parc naturel ne lui rapporterait jamais quoi que ce soit. Lui et son groupe armé se battait pour le pouvoir. Depuis son arrivée à Kinshasa, il avait réalisé que le véritable pouvoir c'était la richesse, obtenue grâce à un pragmatisme sans faille et à une puissance de feu qu'il fallait maintenir. Ce n'est qu'avec ces éléments-clés qu'il était possible de conquérir de vastes territoires regorgeant de minerais enfouis à fleur de terre : tout l'or que l'on pouvait désirer, du diamant de Kisangani, de la cassitérite à la pelle, mais surtout la colombite-tantalite que l'on appelle aussi coltan. Contrôler une région, c'était aussi faire main basse sur des taxes, sur une main-d'œuvre à exploiter, sur les femmes dont les hommes avaient besoin, et sur le sang, denrée que l'on pouvait faire couler en guise de soumission totale (*Congo Inc.*, p. 77-78).

Le texte de Bofane a le mérite de mettre à nu les raisons profondes de la guerre au Congo et dans ses environs – et certains des principaux ressorts effectifs (sinon avoués) de la mondialisation. Ainsi, la guerre du capital et la gouvernementalité néolibérale sont les fondements des luttes infinies, et jamais clairement identifiées, tenues et entretenues par les acteurs de la mondialisation et leurs affidés. Véritable contre-fiction, *Congo Inc.* se donne à lire comme un révélateur de la face cachée des pratiques néolibérales. L'extrait de texte ci-dessus coïncide avec l'analyse qui assimile le capitalisme néolibéral à une forme de guerre : « Le capitalisme et le libéralisme portent les guerres en leur sein comme les nuages portent la tempête<sup>353</sup> ». Dans *Guerres et capital*<sup>354</sup>, Éric Alliez et Maurizio Lazzarato ne se cachent pas derrière des images atténuantes, ils vont droit au but en désignant le capitalisme comme source des tensions qui se manifestent dans des régimes multiples et variés et dont Bofane nous livre la scénarisation par son personnage, Bizimungu, dont le pouvoir tient à « une puissance de feu qu'il faut maintenir » (*Congo Inc.*, p. 178). En d'autres termes, la paix n'est pas propice aux affaires. Il faut donc, pour garantir la prospérité des activités économiques, maintenir un climat trouble. Car ce n'est que dans ce clair-obscur, dans ces temps-seuils entre vie et mort que le

---

<sup>353</sup> ALLIEZ Éric, LAZZARATO Maurizio, *Guerres et capital*, Paris, Editions Amsterdam, quatrième de couverture, 2016.

<sup>354</sup> *Ibid.*

« mondialisateur » peut agir avec le plus de profit, en se soustrayant à des éventuelles règlementations étatiques.

Le message de Bofane est clair : dire au monde entier frappé d'une cécité et d'une empathie sélectives, partielles et partiales, que, c'est à ce prix que nous consommons les smartphones et autres produits dont notre modernité est si démesurément friande ! C'est sur la « pulsion de mort<sup>355</sup> » et le climat de guerres instrumentalisées et entretenues que se jouent les intérêts de la mondialisation néolibérale au Congo, laboratoire du global. Des terres entières dépossédées, des forêts brûlées, des sous-sols pillés, des mers vidées et polluées, des femmes violées, des enfants massacrés, la gouvernementalité néolibérale est un sport d'extrême violence :

Ils s'étaient rencontrés, si l'on peut dire, dans le territoire de la Mwenga, dans le Sud-Kivu, là où quelqu'un – assurément un grand sorcier de la mondialisation – avait décrété que la terre était plus fertile qu'ailleurs, parce que pleine de cailloux et de métaux rares, et qu'il suffisait de la gratter un peu pour pouvoir multiplier les options sur n'importe quel téléphone de nouvelle génération. Le devin avait prétendu qu'il suffirait de saigner la terre du Kivu en surface pour posséder des satellites de télécommunications aux performances et aux spectres les plus époustouflants. Là-bas, en instaurant le ravage perpétuel – ce qui n'était pas très compliqué –, on se donnerait les moyens de développer un armement à la technologie tellement sophistiquée qu'on deviendrait à jamais invincible. Et, en poussant l'effort un peu plus loin, si on parvenait à éradiquer sa population le plus silencieusement possible, on pourrait atteindre le stade de maître parmi les maîtres du monde. [...] Il s'agissait de radicaliser l'entreprise d'exploitation à laquelle Kiro et les siens avaient pris la décision de se vouer. Quant aux habitants du Kivu qui ne voulaient ni se terroriser ni disparaître, il fallait les épouvanter de telle sorte qu'ils finissent par quitter la terre de leur plein gré. Accéder au Nobel de la paix est une chose, conquérir le Global Citizen Award de la Clinton Global Initiative en est une autre : on n'y allait pas par quatre chemins. Le bataillon de Kobra Zulu s'était dans un premier temps déployé pour prendre le village en tenaille puis les coups de feu avaient crépité, semant la confusion la plus totale. Des hommes, des femmes et des enfants avaient été abattus sur-le-champ (*Congo Inc.*, p. 131-132).

Cette description expressivement cynique, pénible et glaçante, donne un aperçu des méthodes expansionnistes de *l'économie de la mort* dans le roman de Bofane. Mieux, il s'agit de la part de l'auteur, d'interroger et de dessiner les contours d'une *mondialisation par le bas*, qui sème le chaos dans certaines zones du monde dites en sous-développement, pour ravitailler les grandes puissances. Ici, c'est le rôle du Congo, de l'Afrique, du « Tiers-Monde », des minorités au sein du village global qui est scruté. Bofane à travers ce récit dit quelque chose de la

---

<sup>355</sup> DOSTALER Gilles, MARIS Bernard, *Capitalisme et pulsion de mort*, op.cit.

globalisation, de son cynisme à exploiter jusqu'aux vies humaines pour bâtir son empire. D'ailleurs, le Congo sous la plume de l'auteur n'est pas un pays, c'est une entreprise (*Inc.*), une machine à fabriquer et à soutenir la modernité dans son éthos consumériste :

Le nouvel État du Congo est destiné à être un des plus importants exécutants de l'œuvre que nous entendons accomplir[...]. Fidèle au testament de Bismarck, Congo Inc. fut plus récemment désigné comme le pourvoyeur attiré de la mondialisation, chargé de livrer les minerais stratégiques pour la conquête de l'espace, la fabrication d'armements sophistiqués, l'industrie pétrolière, la production de matériel de télécommunication high-tech » ( Congo Inc., p. 272).

Ce propos du chancelier Bismarck en épigraphe du roman, épigraphe nourrie en sus par une dédicace ironique et non moins accusatrice « à l'ONU, au FMI, à l'OMC », laisse cours libre à une interprétation du Congo comme laboratoire de la globalisation.

### **III.3. Mondialisation du jeu et jeu(x) de la mondialisation :de la métaphore des sens à la réalité footballistique mondiale**

Après avoir identifié et analysé quelques-unes des principales unités axiologiques et thématiques de la mondialisation dans le roman d'In Koli Jean Bofane, il nous revient désormais de nous intéresser aux discours et aux modalités structurants du phénomène dans *Le ventre de l'Atlantique*, pour faire surgir l'épaisseur signifiante dont est faite la mondialisation, vue d'Afrique. Pour commencer, il convient de rappeler que le roman de Fatou Diome, comme celui de Jean Bofane, pense et fictionnalise la globalisation sous diverses régions de représentation. Cependant, l'analyse qui va suivre compte valoriser la perspective de la mondialisation du spectacle par le prisme du jeu, du football notamment. Il s'agira ici, d'interroger et d'étudier les ressorts culturels, médiatiques et politico-économiques du football, mu en une véritable métaphore filée de la globalisation : compétition et rivalité, bigarrure et hybridité des acteurs, flux financiers, mobilité et dynamisme des joueurs, hypermédiatisation et inflation attentionnelle, exploitation des ressources (corporelles), *trading* et paris etc. Ces facettes énumérées et qui sont loin d'être exclusives, marquent la porosité d'un sport dont le pouvoir excède l'exiguïté de l'air de jeu pour s'immiscer partout, même dans les coins les plus reculés, comme à Niodor, où, la culture et la pratique du football sont devenues obsessionnelles et envoûtantes, au point de pousser les jeunes à l'immigration. D'une métaphore des sens à la réalité du jeu, Fatou Diome étudie les implications imageantes et le conditionnement des

imaginaires au fond du football hypermédiatisé, dans un monde globalisé où la culture mainstream<sup>356</sup> influence le sujet contemporain dans son inconscient, sous le seuil de la pensée critique. Plus pertinemment, la présente séquence analytique a pour ambition de décoder les effets extatiques du football et de ses éclats d'illusions qui sont au fondement de l'émigration des jeunes de Niodor aveuglés qu'ils sont par les éblouissements de la mondialisation.

En effet, il faut dire, le sport en général et le football en particulier, fécondent et véhiculent de puissants imaginaires de tous ordres, qui structurent l'inconscient et affectent le processus d'individuation et d'autodétermination. Véritable écosystème mondialisé, le football n'est pas qu'un sport, c'est un *jeu* au sens large du terme. En matière de géopolitique par exemple, le football constitue une véritable arme géostratégique, un moteur économique, une extension du domaine de la lutte globalisée. De ce fait, le football n'est plus la chasse gardée des classes populaires, mais une affaire de puissants. La coupe du monde 2022 au Qatar n'aura pas été seulement une affaire de spectacle et de divertissement, mais une compétition entre élites mondialisées. Pour les Qataris, l'organisation de cet événement sportif de grande ampleur s'est présentée comme une véritable démonstration de puissance, puisque, une grande part des nations européennes et d'organismes internationaux se sont opposés à l'idée que la coupe du monde s'y joue, reprochant à ce pays islamique, le non-respect des fondamentaux en matière de droits humains. Peine perdue, puisque, au défi de toutes les contestations, le Qatar a abrité l'événement, profitant de l'occasion pour *vendre le pays*, c'est-à-dire, de faire la promotion de sa singularité culturelle, religieuse voire civilisationnelle, par une mise en visibilité de son savoir-faire, la potentialisation de son identité. De fait, même si, de plus en plus, les compétitions de football démontrent qu'il y a un effritement du statut de *favori*, les qataris auraient tout de même, du mal à soutenir la thèse de leur amour pour le football. Pourtant, la détermination de ce pays d'organiser une coupe du monde exceptionnelle à travers un déploiement de dispositifs technologiques et infrastructurels fut sans faille. Et, la question naïve que l'on se poserait est de savoir ce que le pays a gagné à (se) dépenser autant pour une coupe dont il n'était pas favori. La réponse à cette interrogation est de toute évidence, à chercher du côté de l'*attention médiatique* telle qu'elle constitue le « nouvel horizon du capitalisme<sup>357</sup> ».

En réalité, comme le montre Fatou Diome, le football est une des expressions de la mondialisation, dotée d'une puissance figurale et d'un pouvoir figuratif. Il est une de ses fables

---

<sup>356</sup> MARTEL Frédéric, *Mainstream : Enquête sur la guerre globale de la culture et des médias*, Paris, Flammarion, 2010.

<sup>357</sup> CITTON Yves (dir.), *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ? op.cit.*

constitutives, sa métaphore filée, sa dimension performative. C'est à travers le football que les jeunes de Niodor se représentent la mondialisation. Le parcours narratif de Madické montre comment sa conscience du monde se construit à partir et autour du ballon rond : « Petit à petit, la fièvre du foot avait saisi tous les adolescents du village. [...] Madické organisa toute sa vie autour de sa nouvelle identité de footballeur » (*Le ventre*, p. 54). Bien plus efficace, le football est une arme d'intégration, un terrain de réhabilitation et de reconfiguration des sociétés. De la même manière qu'Isookanga se sert de la technologie pour reconstruire son identité, les jeunes de Niodor comptent sur le football pour faire leur entrée dans la globalisation financière :

Le football est un gagne-pain de choix ; en fait, l'issue de secours idéale pour les enfants du tiers-monde. Mieux que le globe terrestre, le ballon rond permet à nos pays sous-développés d'arrêter un instant le regard fuyant de l'Occident, qui, d'ordinaire préfère gloser sur les guerres, les famines et les ravages du Sida en Afrique, contre lesquels il ne serait pas prêt à verser l'équivalent d'un budget de championnat (*Le ventre*, p. 240).

A l'évidence, le football dans la fiction de l'auteure sénégalaise fait l'objet d'un travail intellectuel complexe pour aborder des problématiques sérieuses de nos sociétés postcoloniales : « le football est une forme avancée de gymnastique intellectuelle<sup>358</sup> ». En tant que jeu, le football participe des gestualités contemporaines qui se pratiquent dans une dynamique de traversée des mondes puisque pour Achille Mbembe, « devenir homme est une affaire de trajet, de circulation et de transfiguration<sup>359</sup> ». Le jeu transcende les frontières ethniques et nationales que la passion rend poreuses et perméables. Le terrain de foot se change automatiquement en lieu de discours critique et de réévaluation des sociétés contemporaines puisqu'elle permet d'« imaginer au-delà de la race<sup>360</sup> ». Madické se trouve italien par la magie du sport au point de faire fusion avec le joueur italien Paolo Maldini :

Dites à Maldini que ses cartons jaunes ou rouges sont trop lourds et m'écrasent le cœur. Dites -lui d'épargner sa peau, de garder ses cotes intactes, de ne pas recevoir le ballon sur le nez, de ne pas livrer ses jambes entre les scies de l'adversaire. Dites-lui que mes gémissements sont au nombre des coups qu'il reçoit. Dites-lui que son souffle ardent me déchire les poumons. Dites-lui que je souffre de ses plaies et en porte les stigmates (*Le ventre*, p. 18).

---

<sup>358</sup> JUOMPAN-YAKAM Clarisse, « Achille Mbembe : Macron, Thuram et la pensée décoloniale », *Jeune Afrique*, 8 août 2021, <https://www.jeuneafrique.com/1202857/culture/achille-mbembe-macron-thuram-et-la-pensee-decoloniale/> consulté le 22 septembre 2021.

<sup>359</sup> MBEMBE Achille, « Achille Mbembe, globe penseur », [https://www.liberation.fr/debats/2016/06/01/achille-mbembe-globe-penseur\\_1456701/](https://www.liberation.fr/debats/2016/06/01/achille-mbembe-globe-penseur_1456701/), consulté le 20 juillet 2018.

<sup>360</sup> MBEMBE Achille, « Regards du dehors », *Territoires*, n°4, 2005, p. 15-23, p. 18.

Plus pertinemment, le football dans ce registre de mélange peut être appréhendé comme lieu d'expression et de la concrétisation de la créolisation, telle qu'elle est pensée et conceptualisée par Edouard Glissant. L'extrait de texte ci-dessus fait surgir l'inattendu, l'imprévisible. Madické par son amour pour l'équipe italienne intègre la communauté italienne qui n'est plus faite des seuls italiens de nationalité, mais de l'ensemble des personnes qui supportent cette équipe. Par cet acte d'appartenir sans appartenance, le roman de Fatou Diome élabore de nouvelles manières d'être au monde et pose les linéaments d'une nouvelle anthropologie, qui repose sur des formes inédites de solidarités. Ainsi, peut-on lire la littérature, l'écriture et la fiction comme possibilité d'une autre mondialisation, celle du mouvement, de la rencontre et de l'hybridité :

Chez moi ? chez l'Autre ? Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient. Je suis l'enfant présenté au sabre du roi Salomon pour le juste partage. Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l'identité. L'écriture est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords. Je suis cette chéloïde qui pousse là où les hommes, en traçant leurs frontières ont blessé la terre de Dieu. Lorsque, lasse d'être plongées dans l'opaque repos nocturne, les pupilles désirent enfin les nuances du jour, le soleil se lève inlassablement, sur des couleurs volées à la douceur de l'art pour borner le monde. Le premier qui a dit : « Celles-ci sont mes couleurs » a transformé l'arc-en-ciel en bombe atomique, et rangé les peuples en armées. Vert, jaune, rouge ? Bleu, blanc, rouge ? Des barbelés ? Evidemment ! Je préfère le mauve, cette couleur tempérée, mélange de la chaleur africaine et du froid bleu européen. Qu'est-ce qui fait la beauté du mauve ? Le bleu ou le rouge ? Et puis, à quoi sert-il de choisir si le mauve vous va bien ? (*Le ventre*, p. 254).

Mais, peut-on seulement aborder la question de la paratopie identitaire sans recourir à la problématique des migrations postcoloniales ? Assurément pas. La circulation des hommes est incontestablement un des diagrammes représentatifs de la mondialisation. C'est à travers la migration que se forme le sondage des modalités d'approche thématique de la mondialisation dans *Le ventre de l'Atlantique*. Ainsi, dès les premières pages du roman, la narratrice pose les prémices du phénomène dans une rhétorique qui dévoile l'adversité à laquelle elle fait face dans un monde globalisé rythmé par la concurrence et la quête effrénée de la performance :

Voilà bientôt dix ans que j'ai quitté l'ombre des cocotiers. Heurtant le bitume, mes pieds emprisonnés se souviennent de leur liberté d'antan, de la caresse du sable chaud, de la morsure des coquillages et des quelques piqûres d'épines qui ne faisaient que rappeler la vie jusqu'aux extrémités oubliées du corps. Les pieds modelés, marqués par la terre africaine, je foule le sol européen. Un pas après l'autre, c'est toujours le même geste effectué par tous les humains sur la

planète. Pourtant, je sais que ma recherche occidentale n'a rien à avoir avec celle qui me faisait découvrir les ruelles, les plages, les sentiers et les champs de ma terre natale. Partout on marche, mais jamais vers le même horizon. En Afrique, je suivais le sillage du destin, fait de hasard et d'un espoir infini. En Europe, je marche dans le long tunnel de la performance qui conduit à des objectifs bien définis. Ici, point de hasard, chaque pas mène vers un résultat escompté ; l'espoir se mesure au gré de la combattivité. Ambiance technicolor, on marche autrement vers un destin intériorisé, qu'on se fixe malgré soi, sans s'en rendre compte car on se trouve enrôlé dans la meute moderne, happé par le rouleau compresseur social prompt à écraser tous ceux qui s'avisent de s'arrêter sur la bande d'arrêt d'urgence. (*Le ventre*, p. 13-14. )

Par la description d'un pays d'accueil écrasant, Salie pose la question des sociétés contemporaines contaminées par l'urgence et l'impératif de la réussite. Mais, du point de vue de notre analyse, la donnée la plus intéressante demeure la réalité de la terre d'accueil que l'on croit au départ paradisiaque. En quittant son village natal, les personnages pensent s'ouvrir à une paisible vie, dans le meilleur des mondes, avant d'être rattrapés par l'irréductible et infernale réalité. La tension poétique de la mondialisation se joue chez Fatou Diome entre les « éblouissements<sup>361</sup> » du monde globalisé et la réalité dystopique qui le sous-tend. Les migrations à l'œuvre dans le roman sont toutes travaillées par un puissant imaginaire de l'Europe comme terre de réussite sociale et de liberté tous azimuts. Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, voyager en Europe est synonyme de réussite pour ceux qui partent mais surtout pour ceux qui sont restés au pays. La mondialisation passe ainsi par le départ vers des horizons plus fortunés, en l'occurrence la France qu'il faut absolument rejoindre même au prix de sa vie :

Natif de l'île, gavé du couscous de sa mère et indigné par la pauvreté de son père, il avait d'abord usé de ses muscles saillants dans les fonds de la cale qu'il vidait au port de Dakar. La difficulté du labeur n'avait rien changé à sa détermination : la pauvreté, c'est la face visible de l'enfer, mieux vaut mourir que rester pauvre, disait-il (*Le ventre*, p. 30).

Nous l'avons déjà dit, l'opérativité de la mondialisation tient en sa capacité de créer de l'utopie à travers ses flux d'images, de couleurs, de lumières, de discours. Par des moyens de séduction divers et variés, ses agents opèrent des coupes visibles sous le prisme de la lumière. Comment dissuader Madické que la France est loin des rideaux phantasmagoriques dépliés à longueur de journée par la télévision et par un *storytelling* porté par certains personnages ayant vécu là-bas ? Comment surtout lui expliquer que si tous les hommes naissent libres et égaux, la

---

<sup>361</sup> TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial*, op.cit.

mondialisation néolibérale les conçoit comme des entreprises qui doivent absolument être compétitives et productrices pour continuer d'exister ? Comment enfin lui dire que la terre est loin d'être ronde pour tout le monde ? Ces questions, loin de faire un simple jeu d'anaphore, posent l'insoluble problématique de *l'homo economicus* pris dans un engrenage capitaliste qui fait de l'être humain un produit classé et considéré par sa valeur marchande. Dans une société où l'humain est *datafié*, c'est-à-dire paramétré à ne voir le monde que sous des focalisations orientées, la France constitue le paradis sur terre selon Madické :

J'avais beau dire à Madické que, femme de ménage, ma subsistance dépendait du nombre de serpillières que j'usais, il s'obstinait à m'imaginer repue, prenant mes aises à la cour de Louis XIV. Habitué à gérer les carences dans son pays sous-développé, il n'allait pas quand même plaindre une installée dans l'une des grandes puissances mondiales ! Sa berlué, il n'y pouvait rien. Le tiers-monde ne peut voir les plaies de l'Europe, les siennes l'aveuglent ; il ne peut entendre son cri, le sien l'assourdit. Avoir un coupable atténue la souffrance, et si le tiers-monde se mettait à voir la misère de l'Occident, il perdrait la cible de ses invectives. Pour Madické, vivre dans un pays développé représentait en soi un avantage démesuré que j'avais par rapport à lui (*Le ventre*, p. 44).

Le problème des sociétés contemporaines réside sur le fait de l'hégémonie du capitalisme qui fige et homogénéise les imaginaires. Aucune forme de vie désirable ne s' imagine en dehors des logiques néolibérales. Le projet de s'engager dans des voyages périlleux sont consécutifs à l'impossibilité de se figurer le monde sous de modes de vies alternatifs : « chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité ». Ce propos fait office de slogan et parcourt de manière itérative et anaphorique le récit de Fatou Diome. Pourtant, la dignité dont il est question dans l'œuvre se subordonne aux avoirs matériels et financiers :

Chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité. [...] Pour les pauvres, disait-il, vivre c'est nager en apnée, en espérant atteindre une rive ensoleillée avant la gorgée fatale. À vingt ans, décidé à aller chercher fortune, il quitta le village (*Le ventre*, p. 95).

Nous pouvons dès lors voir le long de cette analyse, comment l'imaginaire de la mondialisation néolibérale structure les biais cognitifs et oriente les conduites des personnages. Chaque mouvement dans le texte est lié à un horizon d'attente économique. Moussa jeune footballeur rêvait d'un avenir radieux. Parti pour la France à la charge d'un agent véreux, qui voyait en lui une mine d'or de talent à exploiter, le jeune homme est abandonné par ce *trader* opportuniste et cynique, lorsqu'il réalise que « le produit » ramené du Sénégal ne lui rapporterait pas les bénéfices escomptés :

- Ecoute champion, lui dit-il, j'ai déjà assez dépensé comme ça et tu ne progresses vraiment pas. On va arrêter les frais. Tu me dois environ cent milles balles. Il faudra que tu bosses pour ça. Comme tu le sais, ta carte de séjour est périmée. Si tu t'étais bien débrouillé, le club aurait tout réglé en vitesse.

En temps de globalisation capitaliste, les relations humaines sont régulées par le jeu d'intérêts réciproques. L'Autre est approché en tant qu'opportunité comptable. Si Moussa avait satisfait aux exigences du centre de football, sa vie en France se serait bien passée. Mais à quoi bon fournir un titre de séjour à quelqu'un qui n'est pas rentable d'un point de vue financier ? Le cas de Moussa rappelle le discours bien rodé d'une certaine élite politique qui voit l'« étranger » avec les lunettes du managérialisme capitalistique. On se souviendra à ce titre du projet politique migratoire d'un ex-président français : *l'immigration choisie*. Il faut entendre par cette formule jargonante l'opération de hiérarchisation, de catégorisation et de classification des migrants par rapport à leur présupposé quotient de rendement. Il s'agit ni plus ni moins de l'exploitation du capital humain, de la marchandisation des corps, et cette globalisation-là n'hésite visiblement pas à liquider son capital si les retours sur investissements ne sont pas jugés suffisants. On reprendra volontiers pour fermer cette séquence analytique, le propos du narrateur qui affirme de manière incisive et perlocutoire que « sur la balance de la mondialisation, une tête d'un enfant du tiers-monde pèse moins lourd qu'un hamburger » (*Le ventre*, p. 185). Un propos d'un écho particulier dans une société globalisée où l'on peut cyniquement laisser mourir des milliers de *pauvres* en Méditerranée et où en revanche, un arsenal militaire et des dispositifs technologiques de grande envergure peuvent être déployés manu militari pour sauver la vie de cinq richissimes au fond de l'épave du Titanic<sup>362</sup>. Une telle dyssymétrie peut conduire sans excès et selon Fatou Diome à penser que toutes les vies ne se valent pas dans un village supposément global.

---

<sup>362</sup> Un milliardaire, un Français... Qui sont les 5 passagers à bord du sous-marin disparu près du Titanic? (bfmtv.com) ; Sous-marin disparu près du « Titanic » : qui étaient les cinq passagers ? (lepoint.fr), consulté le 7 juillet 2023.

### **III.4. Mondialisation des paradoxes. Comment la machine à créer du désir met-il le monde sous cloche ?**

Après avoir identifié un ensemble d'hyponymes de la mondialisation dans les romans de Jean Bofane et de Fatou Diome, notre lecture thématique se poursuit désormais dans *Féerie Générale* pour cartographier les principales « coupes agentielles » de la mondialisation. Véritable patchwork, le récit d'Emmanuelle Pireyre éclaire le paradigme de la mondialisation dans une perspective polyphonique. Difficile de s'adonner à une activité taxinomique dans la mesure où chaque personnage dans le roman est porteur d'un discours ou d'une représentation spécifique des innombrables problématiques inhérentes à la société contemporaine. Toutefois, notre analyse se portera sur quelques éléments non évoqués dans les romans de Fatou Diome et de In Koli Jean Bofane, de manière à construire un faisceau d'indices différenciés, capables de dire la mondialisation dans son élasticité. Nous l'avons dit, l'enjeu de la présente analyse, dans ce chapitre, consiste en effet à dessiner le phénomène à travers une diversité thématique afin de souligner son épaisseur sémantique et figurative.

Dans *Féerie Générale*, le motif de la mondialisation s'adosse au thème du tourisme que nous mettons en regard avec l'immigration, telle que décrite dans *Le ventre de l'Atlantique*. La pertinence d'une telle équation réside dans le fait d'éclairer deux mouvements renvoyant au même geste, le voyage, mais qui sont diamétralement opposés, puisque l'immigration (clandestine ?) est pratiquée par des personnes indésirables, quand le tourisme implique des voyageurs « désirables ». Nul besoin de pérorer sur la dissymétrie à l'œuvre dans le traitement des deux catégories vu que le cas de Moussa, personnage du roman de Fatou Diome, fournit des réponses nettes. Le jeune footballeur est rejeté par la terre d'accueil du fait de sa non-rentabilité. Les touristes quant à eux sont traités très différemment par les logiques de la globalisation : accueillis comme des rois et chouchoutés par de Club Med qui drainent les ressources du pays visité pour satisfaire leur moindre caprice, ils ne sont finalement eux aussi vus que sous l'angle de la rentabilité. Ils apportent leurs devises à des pays qui en ont désespérément besoin pour « se développer ». Toutefois, si le touriste peut contribuer à l'économie d'un pays, le « migrant » n'est vu à rebours que comme une charge supplémentaire, dont il faut absolument se départir : voilà ce que déclarent les praticiens des *Politiques de*

*l'inimitié*<sup>363</sup> et du *Brutalisme*<sup>364</sup> dont parle Achille Mbémbe. Et voilà ce que Pireyre décrit en ces termes : « Des populations enfermées dans des camps [...]. Votre monde ressemble à cela, vous le voyez devenir de plus en plus lointain, cassant, inhospitalier, il est plongé dans un cauchemar brumeux, vous n'y avez plus accès » (*Féerie*, p. 96).

Or, l'éloge des frontières ne fait surface que lorsqu'il est question des mobilités sans intérêts apparents. Pourtant, le prix Nobel de littérature 2021 estime que « les réfugiés ne viennent pas les mains vides. [...] Beaucoup de gens qui viennent, viennent par nécessité, et aussi parce qu'ils ont quelque chose à donner. Des gens talentueux et pleins d'énergie<sup>365</sup> ». Abdulrazak Gurnah en est lui-même un parfait exemple, lui qui fut réfugié au Royaume Uni à l'âge de dix-huit ans, aujourd'hui, prix Nobel ! C'est dire que la présumée pauvreté imputée aux réfugiés et autres migrants ne relève en réalité que d'un regard stéréotypique. Ce qui est d'une pauvreté extrême, c'est ce regard déterministe et déshumanisant que leur adressent certains irréductibles identitaires. La vision de Pireyre imbriquant tourisme et capitalisme est suggérée avec son humour et son originalité habituelles :

Agamben, s'il n'avait pas abordé les décors de Noël, s'était en revanche prononcé sur la question du tourisme. Admettons que le capitalisme soit une religion, disait en gros le penseur, une religion du désespoir ; dans cette religion, comme dans toute religion, il y aura des pèlerins, des gens qui se déplacent de pays en pays pour visiter les lieux de culte : les touristes sont des pèlerins. Dans les sociétés capitalistes, les touristes, emblèmes achevés de la désolation, sont les pèlerins voyageant sans paix dans un monde dénaturé en musée. Les étudiants bordelais, dont la pensée commençait par se mondialiser, s'imaginaient des millions de touristes des quatre coins du monde, des Taïwanais, des agricultrices du Schleswig-Holstein, des musiciens toulousains, des commerçants mexicains, tous ayant un emploi décent leur permettant d'économiser une somme d'argent correcte (*Féerie*, p. 98).

Le passage *in extenso* a le mérite de faire surgir un imaginaire structurant le tourisme et les touristes. Ces pèlerins, comme ils sont nommés dans le texte, sont perçus comme des hommes et femmes riches, ayant des moyens financiers au-dessus de la moyenne. Vus sous cet angle, les touristes sont donc accueillis avec révérence et allégresse. Mais, l'on voit bien que le bon accueil qui leur est réservé est à la proportion de leur étoffe financière. Dans ce cas aussi, ce n'est pas l'humain qui enthousiasme, mais bien sa rentabilité. Pourtant, souligne le texte, les touristes ne sont dans leur grande majorité que des personnes ordinaires qui se font violence en

---

<sup>363</sup> MBEMBE Achille, *Politiques de l'inimitié*, *op.cit.*

<sup>364</sup> MBEMBE Achille, *Brutalisme*, *op.cit.*

<sup>365</sup> GURNAH Abdulrazak, Propos tenus lors de la remise du Prix Nobel, octobre 2021.

se privant de pas mal de choses, pour économiser des sommes d'argent nécessaires à leur déplacement. Ce ne sont donc pas des « riches », dans leur société d'origine, même si ce sont des riches, du point de vue des logiques économiques de la globalisation.

Plus parlante encore est l'image de la muséification du monde. Devenu un lieu d'exposition et donc de marchandage, l'accès à une quelconque partie du monde nécessite des pécunes : « tous ces gens aux quatre coins du monde, se rendent dans leurs agences et prennent des réservations pour des voyages organisés. Ils choisissent de payer l'écotaxe » (*Féerie*, p. 98). L'économie et l'industrie du voyage sont un pan assez important dans le PIB d'un pays comme la France, première destination touristique mondiale. Selon les chiffres de l'agence de statistiques *Atout France*, les dépenses de consommation liées au tourisme fin 2019 ont été évaluées à cent soixante-dix milliards d'euros sur le sol français. À cela, se greffe une marge d'employabilité de l'ordre de deux millions d'emplois directs et indirects. Les chiffres parlent d'eux-mêmes aux oreilles des calculateurs de la globalisation. La France pratique déjà, et à grande échelle, le principe des migrations choisies, en accueillant les riches touristes à bras ouverts, tout en repoussant les pauvres migrants pour mourir en Méditerranée. L'attraction pour la France se trouve ainsi décrite par le narrateur :

Nos lieux de baignades français et nos centres-villes historiques sont dédiés au tourisme étranger. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour, nous les Français, rester première destination touristique au monde. C'est tout naturel, l'attrait touristique de la France est une évidence : nombre et variété des points d'intérêt, châteaux, diversité des paysages, qualités remarquables de chacun de nos départements. Nous-mêmes nous laissons surprendre et sommes à chaque fois conquis par la beauté de nos terroirs ! Nous sommes très clairs avec nous-mêmes là-dessus, il n'y a pas de problème, nous sommes prêts à offrir énormément à nos visiteurs étrangers, prêts à offrir la richesse de notre patrimoine historique et préhistorique, culturel et artistique, notre climat tempéré, nos facilités d'accès, nos infrastructures de transport et d'équipement de notre pays en structures d'accueil (hôtels, auberges, chambres d'hôtes, parcs d'attraction) (*Féerie générale*, p. 95).

Le phénomène des flux migratoires est éclairé sous un angle différent. La France inhospitalière décrite par Fatou Diome se transfigure chez Pireyre par la magie de l'argent. Les frontières deviennent des passerelles. L'étranger est pensé à travers des diagrammes du profit. Dans ce pays, fleuron du triomphe capitaliste, les relations se tissent à proportion des avoirs, et surtout à la capacité de consommation et au poids financier . Dans son roman *Défaite des maîtres et possesseurs*<sup>366</sup>, Vincent Message passe au crible les politiques économique-capitalistes qui

---

<sup>366</sup> MESSAGE Vincent, *Défaite des maîtres et possesseurs*, Paris, Seuil, 2016.

consistent à vider certains êtres de leur humanité. À travers son personnage principal Iris, jeune immigrée clandestine qui ne peut se faire soigner du fait de sa situation irrégulière, il montre l'autre face – celle de l'exclusion – de ce traitement différencié des corps humains :

Lorsqu'on croit comme moi à l'égalité, on ne veut pas de traitement de faveur, bien sûr, on tient à être traité comme des gens ordinaires, jusqu'à ce qu'on se rende compte à ses propres dépens que nous sommes traités comme de la merde. [...] Je connaissais les règles, bien sûr : on opérerait le cas échéant dans les prochaines heures pour stopper les dégâts, mais aucune intervention plus ambitieuse ne pourrait avoir lieu tant que je n'aurais pas régularisé la situation de cette jeune femme. [...] Soudain, j'eus le sentiment qu'elle était condamnée<sup>367</sup>.

Condamnés sont, ceux qui, comme Iris, ne peuvent justifier d'un visa obtenu sur présentation des garanties financières. À l'heure où la prose occidentale est à la résurgence du nationalisme, à la stigmatisation, à la diabolisation et à l'exclusion, l'*Autre* est accepté sous caution (financière ou d'origine). La mondialisation comme possibilité de circulation des biens, des informations, des savoirs et des hommes est une vue de l'esprit. Pour le dire dans les termes de Pireyre, « le monde est sous cloche dans le musée de l'homme » (*Féerie*, p. 95). C'est-à-dire que l'idéologie marchande a atteint des proportions envoûtantes puisque, dans une sorte de « féerie générale », la vue de l'être humain est troublée par la forte lumière du capitalisme néolibéral au point de perdre la lucidité et les capacités de jugement. La société postcoloniale relève du mirage et de la rêverie. À travers ses nombreux filtres de séduction, le monde capitaliste capte l'attention, éblouit ceux qui le regardent de loin comme ses propres habitants, éveille le désir et met les sujets dans une jubilation contemplative. Comme dans certaines pratiques oniriques, *la féerie générale* est synonyme d'hallucination, voire de délires dans la mesure où, l'objet rêvé est inaccessible dans le monde sensible. Ainsi, dans ses nombreux paradoxes, le monde globalisé crée un effet de saturation et de proximité avec des choses finalement inaccessibles. On peut voir sans toucher, sentir sans goûter, désirer sans posséder :

Tout se passe, se disaient-ils à chacune de leurs virées cadeaux, errant parmi les magnifiques façades 18<sup>e</sup> et les boutiques cossues où ils n'achetaient rien, tout se passe comme si, au lieu de vivre dans le monde réel, nous vivions dans le musée de l'Homme. Tout est là, devant nous, mobilier, vêtements, fourchettes, outils, pièces de monnaie, mais ces objets demeureront lointains et inaccessibles derrière leur vitre, nous ne pouvons pas en faire l'usage. [...] Le réel muséifié n'est plus disponible, le réel est un pauvre fromage sous cloche (*Féerie*, p. 97).

---

<sup>367</sup> *Ibid.*, p. 24-25.

Ce que fait la mondialisation, c'est la cohabitation des hiérarchies dans une dissymétrie vertigineuse. Bien plus, la globalisation néolibérale fait l'éloge de la puissance ou de l'impuissance, selon que l'on se trouve en capacité d'agir ou non. Un réfugié par exemple n'est pas moins sous la tyrannie de l'image qu'un multimilliardaire. La seule différence se joue dans les régimes de disponibilité et d'indisponibilité, d'action et de passivité chez les deux. Même s'il a faim, le réfugié, dépourvu de puissance d'agir ne saurait se nourrir. Le monde lui apparaît sous la forme d'impossibilité radicale, derrière une vitrine que seul le pouvoir de l'argent saurait briser. Le monde muséifié n'est pas une société de manque mais plutôt un monde régi par la culture du *pass*, – que les Européens découvrent avec horreur dans leurs pays, mais que les Africains connaissent depuis longtemps sitôt qu'ils doivent passer des frontières – à tel point que l'être qui est tenu dans le sas peut brûler, être frappé de maladie, manquer d'eau, soumis à l'hostilité de la nature sans pour autant traverser vers l'autre pièce dans laquelle se trouve la solution à son problème sans ce fameux pass.

La muséification chez Pireyre renvoie donc au manque d'agentivité de ses personnages tenus sous les feux paralysants de la violence de l'imaginaire, ainsi que l'explique Joseph Tonda :

La violence de l'imaginaire qui s'exerce de nos jours à travers les éblouissements écraniques de l'impérialisme postcolonial n'a pas pour unique terrain les sociétés anciennement colonisées. Comme le souligne Raymond Williams, les sociétés capitalistes, comme les sociétés américaine, française ou anglaise sont, s'agissant de la publicité, « fonctionnellement très proches des systèmes magiques des sociétés primitives, mais qui coexistent assez étrangement avec une technologie scientifique extrêmement développée ». [...] Or, qui dit sociétés capitalistes dit sociétés gouvernées par la puissance de la valeur qui, selon Marx, « se présente comme un sujet » ; ou encore comme un « sujet automate<sup>368</sup>.

Le régime ultra-libéral est, au bout du compte, une forme d'*anthropodystopie* entendue comme le fait d'une robotisation de l'homme, doté d'une intelligence artificielle, réduit au principe unique de « rendement-efficacité<sup>369</sup> » étudié par Edgard Morin. Le monde muséifié décrit par Pireyre est une société formatée, un totalitarisme économique et financier qui transforme les citoyens en objets non pensants. Flux d'écriture qui échappe apparemment à tout exercice de classification catégorielle, *Féerie générale* offre un tableau de lecture à multiples entrées. Souvent pensée selon des catégories verticales, la mondialisation littéraire invite à penser le phénomène dans les pratiques quotidiennes les plus banales. Loin des villes globales, des multinationales, des bourses et autres symboles institués et largement médiatisés, la

---

<sup>368</sup> TONDA Joseph, *L'Impérialisme postcolonial*, *op.cit.*, p. 13-14.

<sup>369</sup> MORIN Edgar, *Science avec conscience*, Paris, Fayard, 1982.

mondialisation est finalement dans chaque geste et dans chaque pensée. Dans le roman de Pireyre, le corps est un tableau de lisibilité des imaginaires de la mondialisation. Les questions d'esthétisation, de formatage, d'homogénéisation des silhouettes constituent une des tensions axiologiques autour desquelles se trame le texte. Ainsi, l'étude des ressorts narratifs de la mondialisation d'un point de vue de la corporéité consiste à montrer comment le corps humain peut être « un agent de fonction de l'impérialisme postcolonial<sup>370</sup> », selon la formule de Joseph Tonda.

Dans le roman, le fantasme du corps est construit et porté par la mère de Roxane, qui passe des journées entières dans des sites de rencontres. À la recherche d'un partenaire, Mirem scrute les profils des hommes présentés, tous, sous un jour radieux. Dans cet univers de sublimation, où chaque corps est travaillé par des artifices pour s'énoncer et se mettre en scène selon les standards esthétiques, il n'est pas rare de tomber dans la manipulation. En réalité, ce qui se joue dans la manipulation des corps, c'est la mise en intrigue de soi, la mise en récit d'un soi que l'on idéalise. À travers la logorrhée d'images-écrans que le sujet consomme sans filtre, images des personnages-monde, se trouve mis en scène un archétype de la beauté et du style dans un monde normé. Faire corps dans la mondialisation, c'est remplir un certain nombre de critères que véhiculent des modèles et grandes stars des écrans et des réseaux sociaux, comme l'analyse Joseph Tonda :

Mettre en exergue la manière dont les images et les imaginaires [du top model] ont envahi au point de posséder, d'obséder, d'oppresser, de hanter et par conséquent de coloniser l'imaginaire ou l'inconscient [du monde]. Les éblouissements des écrans de la mondialisation néolibérale à travers Nicki Minaj, Beyoncé, Rihanna, et d'autres corps-sexes sont constitutifs des éblouissements du spectacle de la mondialisation néolibérale<sup>371</sup>.

Ces icônes du cinéma et de la chanson, ces orfèvres des réseaux sociaux sont des personnifications, des vecteurs de la mondialisation et constituent des sources d'identification-éblouissements pour des millions d'hommes et de femmes à travers le monde. Des corps sculptés, raffinés, voire dessinés par la chirurgie esthétique, qui font fantasmer des sujets voulant à tout prix leur ressembler. Le virtuel constitue, dans le roman de Pireyre, un espace où chaque individu peut retravailler sa morphologie et se présenter à la communauté selon la forme qu'il aura choisie. Espace d'utopies performatives, le capitalisme néolibéral globalisateur travaille à contrôler les imaginaires par une stratégie de dépossession de soi. *Le corps idéal*

---

<sup>370</sup> TONDA Joseph, *L'Impérialisme postcolonial*, op.cit., p. 31.

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 33.

n'est au fond qu'une illusion jamais atteignable. En voulant changer d'apparence physique, c'est-à-dire quitter son corps pour un autre, le personnage entre dans une aliénation marchande, dans le sens où, la quête de la physionomie de rêve engage inéluctablement une consommation ininterrompue. N'étant plus soi, l'obtention et le maintien de ce *corps paratopique* exige une contrepartie financière. En réalité, le mode opératoire du capitalisme néolibéral passe par l'accaparement et le contrôle de toutes les ressources, notamment cognitives et émotionnelles. Dans ses ressorts extractivistes, la mondialisation capitaliste rend toute chose marchandable par une technique d'artificialisation de l'humain duquel il retire les organes corporels naturels pour les remplacer par des objets fantaisistes très coûteux.

En réalité, l'efficacité de cette méthode tient beaucoup à la capacité de la mondialisation à façonner des récits qui vendent du rêve et d'y faire adhérer le plus grand nombre. Plus efficacement, le mythe de l'économie néolibérale consiste à faire détester des acquis naturels au profit des produits alternatifs moins efficaces, mais mieux *empaillétés* et mieux *marketés*. Ce mythe peut se résumer trivialement à la phrase suivante : *Défais-toi de tes jambes, je te fabriquerai des béquilles pour marcher plus vite*. Or, ces béquilles sont non seulement artificielles, donc moins efficaces, mais paradoxalement onéreuses et hors de portée. Renaud Hétier dans son dépliement de la réalité capitaliste et des raisons de son triomphe aboutit à la conclusion d'une machine qui « consiste à priver l'individu de ses propres forces. En fait, comme tout coup bien joué, cela passe par un coup double. D'abord « déraciner » l'humain, ensuite le rendre dépendant de la solution de rechange qu'on lui propose<sup>372</sup> ». Chez Emmanuelle Pireyre, l'addiction du corps utopique est perceptible à travers ces « gens qui ont des kilos en trop qu'on aurait refusé tout net dans un night-club » (*Féerie*, p. 19), mais qui se battent à apparaître sous des apparences virtuelles retravaillées. Ces personnages déracinés, défaits de leurs propres corps, multiplient des méthodes pour habiter des physiques plus désirables, comme ceux des « bandes d'hôtesse de l'air et d'inspecteurs des impôts, des ingénieurs de l'armée, des directrices de centres de formation, des coiffeurs » (*Féerie*, p. 19). L'obsession des corps participe de la mise en sens des « éblouissements<sup>373</sup> » chez Joseph Tonda dans la mesure où, le sujet dépossédé de lui-même, se projette et veut « vivre dans le rêve de

---

<sup>372</sup> HETIER Renaud, « Y aura-t-il une vie "après" l'anthropocène » ? AOC, 01/11/2021, <https://regards-citoyens.over-blog.com/2021/11/y-aura-il-une-vie-apres-l-anthropocene-par-renaud-hetier-aoc-media.html>, consulté le 13 janvier 2023.

<sup>373</sup> TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial*, op.cit.

l'autre<sup>374</sup> ». À ce titre, Renaud Hétier pense qu'« on ne peut comprendre sans doute l'emprise du système capitaliste sans prendre en considération sa force de déspiritualisation, parachevée dans l'apogée néolibérale<sup>375</sup> ». La résistance à la viralité des images et à leur effet d'envoûtement sur les corps requiert des nouvelles philosophies du style qui prônent la valorisation de la différence de soi. En d'autres termes, la lutte contre la *servitude volontaire* commande un travail de subjectivation et d'individuation qui passe par une contre-scénarisation – ceux-là même qu'Emmanuel Pireyre explorera avec le même humour dans son roman suivant, *Chimères*.

Notons-le, le capitalisme néolibéral s'inscrit d'abord dans les régimes psychiques contemporains, avant de se penser dans d'autres spatialités. Le travail de réification, ou plutôt de l'autoréification, au fond de la méthode globalisante à propos des corps constitue une charge sémantique plausible dans l'assèchement des facultés cognitives du sujet. Il faut peut-être se tourner vers Achille Mbémbe pour comprendre le mécanisme contemporain d'aliénation, à travers la notion de « nègre de fond » et de la théorisation qu'il en fait :

La production des « sujets de race » se poursuit, certes, mais sous de nouvelles modalités. Le Nègre d'aujourd'hui n'est plus seulement la personne d'origine africaine, celle-là qui est marquée par le soleil de sa couleur (le « Nègre de surface »). « Le Nègre de fond » d'aujourd'hui est une catégorie subalterne de l'humanité, un genre d'humanité subalterne, cette part superflue et presque en excès, dont le capital n'a guère besoin et qui semble être vouée au zonage et à l'expulsion. [...] Le « Nègre de fond » est l'Autre de cette humanité logicielle, nouvelle figure de l'espèce et si typique du nouvel âge du capitalisme, celui au cours duquel l'autoréification constitue la meilleure chance de capitalisation de soi<sup>376</sup>.

Pris dans les lumières irradiantes et aveuglantes de la globalisation, le sujet contemporain se trouve dans des formes inquiétantes de contrôle. En effet, le capitalisme cognitif se traduit par une « gouvernementalité algorithmique<sup>377</sup> » qui atrophie les facultés pensantes de l'être, oriente et conditionne ses conduites. Dans la société hypercapitaliste, la consommation est une quête de jouissance et donc une promesse du bonheur absolu. Le rôle des institutions néolibérales est donc de créer du désir, de l'optimiser à des fins de manipulation et de colonisation des

---

<sup>374</sup> TONDA Joseph, *Afrodystopie*, *op.cit.*

<sup>375</sup> HETIER Renaud, *ibid.*

<sup>376</sup> MBEMBE Achille, *Politiques de l'inimitié*, *op.cit.*, p. 165.

<sup>377</sup> ROUVROY Antoinette, BERNS Thomas, « Gouvernementalité algorithmique et perspectives d'émancipation. Le disparate comme condition d'individuation par la relation ? », *Réseaux*, n°177, janvier 2013, p. 163-196.

consciences comme le décrit avec force et désolation, le narrateur de *99f* dont le propos résonne avec la situation de datafication à l'œuvre dans le roman de Pireyre :

Je suis partout. Vous ne m'échapperez pas. Où que vous posiez les yeux trône ma publicité. Je vous interdis de vous ennuyer. Je vous empêche de penser. Le terrorisme du nouveau me sert à vendre à vendre du vide [...] . Je décrète ce qui est Vrai, ce qui est Beau, ce qui est Bien.[...] Vous idolâtrerez mes choix. Plus je joue avec votre subconscient, plus vous m'obéissez. Si je vante un yaourt sur les murs de votre ville, je vous garantis que vous allez l'acheter . Vous croyez que vous avez votre libre arbitre, mais un jour où l'autre, vous allez reconnaître mon produit dans le rayonnage d'un super marché, et vous l'achèterez, comme ça, juste pour goûter, croyez-moi, je connais mon boulot. Mmm, c'est si bon de pénétrer votre cerveau. Je jouis dans votre hémisphère droit. Votre désir ne vous appartient plus : je vous impose le mien. Je vous défends de désirer au hasard. Votre désir est le résultat d'un investissement qui se chiffre en milliards d'euros. C'est moi qui décide aujourd'hui ce que vous allez vouloir demain(*99f*, p. 18-19).

L'extrait de texte se passe de tout commentaire tant les mots du narrateur sont d'une explicité remarquable. Ici, sont dépliées et exposées, les mécanismes d'exploitation cognitive et émotionnelle à laquelle s'adonnent les industries consuméristes qui créent du désir de manière exponentielle. A rebours d'un imaginaire largement relayé qui fait du client un roi, libre de ses choix et de ses habitudes de consommation, le roman de Beigbeder offre des vues souterraines en totale contradiction avec cette illusion de perception qui se heurte pour reprendre les mots du roman, à un « totalitarisme publicitaire » (*99f*, p. 22). L'automatisme et la mécanisation au fond d'une économie de l'attention montre comment le sujet mondialisé est travaillé par des puissances de datafication et d'algorithmisation qui le désubstantialisent. *Féerie générale* par exemple met en scène ces pratiques obscures de la dépossession du « Je » au centre de tout acte d'autodétermination et de subjectivation par le prisme des coupes corporelles, ces corps iconiques que tout le monde ou presque voudrait avoir. Le roman montre comment les personnages qui habitent des corps hétérotopiques virtuels sont victimes d'un directivisme capitalistique qui définit l'absolu des corps promus au rang de marchandise. Pour exister et se capitaliser, il faut rentrer dans le moule des corps-sexes incarnés par Nicky Minaj, ainsi que l'étudie Joseph Tonda dans *l'impérialisme postcolonial*. Un effet de clonage qui entend homogénéiser les corps dans un type idéal commun, des corps imaginés, marchandés et livrés au pillage.

La mise en exergue des radicalisations ou de ces intensifications des abstractions sert à montrer comment elles travaillent contradictoirement à convertir des images en images-corps, des sexes en corps-sexes, des hommes en hommes-marchandises, autrement dit, en réalités-frontières ou

en formes-limites, irréductiblement sensibles, suprasensibles, physiques supraphysiques, biologiques, suprabologiques etc. ; parce qu'elles sont investies de fantasmes, de représentations, d'idéalisations. Leur mode d'existence est donc celui des « individus-frontières<sup>378</sup> ». Les « individus-frontières » sont ces personnages virtuels dont l'existence dans sa plénitude n'est possible qu'à travers les écrans. Ceux qui abandonnent leurs corps physiques pour se créer des identités virtuelles « humanisées », à travers lesquelles ils peuvent enfin s'intégrer et être acceptés. Mieux, le virtuel devient le mode de vie souhaitable dans sa capacité à éliminer les pesanteurs corporelles : « Sur les sites de rencontres, la libido passe avant tout par l'écrit ; le corps fait barrage avec son inertie bizarre » (*Féerie*, p. 21). La société globale fonctionne avec des modèles qu'il faut absolument mimer jusqu'au délire. Ce que Joseph Tonda analyse finement à partir des formes monstrueuses de mondialisation observées sur le continent africain permet également de rendre compte des éblouissements décrits par Emmanuelle Pireyre dans sa représentation de la société française. Une même globalisation de la libido par la circulation sur les écrans d'images marquées du sceau de l'impérialisme postcolonial est à l'œuvre dans les deux.

On voit que la problématique de la (dis)qualification par les corps traverse le corpus puisque, dans *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, Isookanga paie les frais de son apparence physique non « conforme » à la norme. Le personnage principal fait l'objet d'attaque *ad hominem* et de discrimination dont le passage suivant peut traduire le degré de violence symbolique :

Ces Mongos des clans Mbole, Bakotala, Bolia, Bakutshu, Bantomba, Ngelantano, parce qu'ils ont une taille au-dessus de la normale, se permettent de nous traiter ainsi. En dessous de tout. [...] Cette différence marquante pesait comme une tare pour le jeune homme. ' Tala ye molai lokola soki nini' ! Voilà la sentence à laquelle il avait été condamné durant toute son enfance et même par la suite. Constamment on lui rappelait qu'il n'était qu'un demi-Ekonda, qu'il n'était en somme que le demi-Pygmée qu'on montre du doigt. Tout cela influa négativement sur son caractère, sur sa confiance en l'autre et en lui-même, et l'empêcha de se situer dans la nation Mongo. Son importance sur l'échiquier humain était quasi nulle (*Congo Inc.*, p. 21-22).

Comme les personnages anonymes de *Féerie générale*, Isookanga face à ces violentes attaques n'a de salut que l'humanité numérique qui lui permet de se défaire des pesanteurs de la corporéité et de se redéfinir comme un être humain à part entière. Dans ce cas, l'identité numérique est une identité de la ruse qui déjoue le déterminisme corporel que chante de manière folklorique la société du spectacle. Être dans ce contexte de l'éloge de l'apparence est une mise

---

<sup>378</sup> TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial*, op.cit., p. 32.

en scène, un jeu. Vu sous cet angle, le corps est un espace de performance. À travers le look, les soins quotidiens, la pratique du sport pour ne citer que cela, le sujet se performe et cherche chaque jour à être appréciable et donc compétitif dans une économie de l'attention écranique propre à notre temps – au sein d'un imaginaire en voie de mondialisation reproduisant souvent les mêmes hiérarchies en des endroits très différents de la planète. Dans *La sociologie du corps*<sup>379</sup>, David Le Breton analyse méticuleusement le phénomène de plus en plus grandissant des apparences, filtre perceptif de l'Autre :

Dans la société du spectacle, écrit-il, il faut être vu et ne pas être visuellement en porte à faux avec le regard des autres. Le corps est un écran où projeter un sentiment d'identité toujours remaniable. L'anatomie n'est plus le destin évoqué autrefois par Freud, elle est désormais un accessoire de la présence, une instance toujours révocable. Anatomie furtive, modulable, simple décor ou plutôt dé-corps, à décliner selon les ambiances sociales. L'ancienne sacralité du corps est caduque, il n'est plus la souche inflexible d'une histoire personnelle, mais une forme de vie à mettre au goût du jour et à la validation des autres. [...] Un marché en pleine croissance renouvelle en permanence les signes visant à l'entretien et à la mise en valeur de l'apparence de la séduction ou de la « consommation ». Vêtements, cosmétiques, pratiques physiques, etc. forment une constellation des produits convoités destinés à fournir la loge où l'acteur social soigne ce qu'il donne ensuite à voir de lui-même à la manière d'une vivante carte de visite<sup>380</sup>.

La formule métaphorique de la « carte de visite » exprime l'imaginaire du corps par temps de mondialisation néolibérale. Évidemment que la question des corps comme source de fantasme n'est pas spécifique à notre époque. Elle traverse l'histoire de l'humanité. Cependant, la nouveauté dans le monde globalisé se trouve dans la manière dont les lois du marché manipulent la circulation des images des corps pour en faire une ressource marchandable. Dans son moule uniformisant, exister au temps de l'hypercapitalisme est tributaire de la capacité de se mettre en scène, de se raconter, de s'optimiser. En d'autres termes, la corporéité contemporaine est une pratique de *storytelling*, de performance et d'auto-design<sup>381</sup>, qui traverse l'activité humaine à l'instar de la littérature qui s'en est saisie renouvelant pour ainsi dire sa corporéité.

---

379 LE BRETON David, *La sociologie du corps*, « Que sais-je », Paris, Puf, 2016.

380 *Ibid.*, p. 97-98.

381 GROYS Boris, « Le devoir d'auto-design », *En public*, Paris, PUF, 2015, p. 21-39.

### III.5. Gestualités créatrices et performances romanesques

Depuis environ trois décennies, il est largement admis que la littérature s'est réinventée et s'est cousu des costumes neufs lui permettant de se donner à voir sous des signes nouveaux. Révolus, les temps où l'œuvre littéraire était figée dans des registres et des formes. Ces temps, où le travail de l'auteur était de se rapprocher le plus nettement possible de la forme de son œuvre et de la refléter de manière fidèle. Dépassés, la perception et l'imaginaire d'un roman unique sous forme de livre. Lointaine, l'image de l'auteur reclus, dont la voix ne s'entendait que par la médiation de ses personnages. Aujourd'hui plus que jamais, la littérature de manière générale s'est trouvée de nouveaux espaces d'énonciation, de figuration et de discursivité.

Le « roman de la mondialisation » s'inscrit dans ces changements conceptuels compris comme une mise en sens des logiques globalitaires au moins pour deux raisons qui se recourent et se complètent.

D'abord, nous pouvons lire cette métamorphose comme faite d'une optimisation des ressources romanesques et comme réponse à la concurrence dont le discours littéraire est soumis face à d'autres régimes narratifs. Puis, loin des calculs stratégiques, « l'extension du domaine de la littérature<sup>382</sup> » est tributaire d'une nouvelle phénoménologie induite par la mondialisation et ses avatars. Il s'agit, pour le dire dans les termes de Gilles Phillippe, d'un fait de « régime d'historicité stylistique<sup>383</sup> ». En d'autres termes, la plasticité du terrain romanesque est un symptôme de nouveaux imaginaires qui structurent l'ère contemporaine. Puisque la pratique littéraire est une pratique incarnée, il est difficilement tenable qu'une œuvre, fût-elle un roman, puisse se concevoir et s'énoncer en dehors des logiques de son temps. Il faut comprendre avec Phillippe Hamon que l'imaginaire est « l'ensemble des interférences, des systèmes d'images à un moment donné, dans une société donnée et dans la tête d'une personnalité produisant une œuvre d'art<sup>384</sup> ». Face à la mondialisation, régime qui traverse l'époque actuelle comme une transcendance des frontières, la littérature ne saurait rester imperméable aux assauts du réel et

---

<sup>382</sup> GEFEN Alexandre, PEREZ Claude, « Extension du domaine de la littérature », *Elfe XX-XXI* [en ligne], 8/2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 03 novembre 2021. URL: <https://journals.openedition.org/elf/1701;DOI:https://doi.org/10.4000/elf.1701>.

<sup>383</sup> PHILIPPE Gilles, *Pourquoi le style change-t-il ?*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2021.

<sup>384</sup> HAMON Philippe, *Imageries, Littérature et image au XIXe siècle*, Paris, José Corti, 2007, p. 435.

de ses structures de fonctionnement. « Les nouveaux espaces littéraires » sont successivement un acte voulu et subi.

Il est dans l'ordre des choses littéraires de se réinventer. Et la sécularisation de la littérature tient en partie à sa capacité de se réévaluer et de s'actualiser. Bien heureusement ! La revitalisation du roman par des sources d'énergies extérieures est une nécessité. Sauf à contrarier les théoriciens d'une pensée figée et des formes inaltérables, la quête des spatialités autres que le livre n'est pas un acte de dénaturalisation. Puisque, par ouverture, il ne faut pas entendre reniement de soi. Évidemment que pour qu'elle reste elle-même, la littérature, et en son sein le roman, a tout intérêt à préserver ce qui la rend désirable et singulière. Pour donner matière sensible à notre lecture, nous nous penchons plus longuement sur Emmanuelle Pireyre qui entoure son œuvre romanesque d'un ensemble de pratiques performatives. Mieux, *Féerie générale* est une performance dont l'(in)forme en est l'une des expressions. Au contact de ce roman, prix Médicis, le lecteur se trouve confronté à un véritable souci de catégorisation de l'œuvre car celle-ci est traversée par des tensions, des régimes, des styles et des formes disparates. *Féerie Générale* est, dans sa conceptualisation, un roman de la mondialisation dans la mesure où elle annihile et rend impossible toute idée de frontière. Pour reprendre la formule de Zygmunt Bauman, l'œuvre romanesque est « liquide », insaisissable. Comme la mondialisation, elle est transtemporelle, réticulaire, foisonnante. Elle ajoute du monde au monde, crée des hyper-espaces : « une ambiance réseaux, donc, une ambiance tuyaux qui relie un peu tout à n'importe quoi » (*Féerie*, p. 16). Expression d'une pensée frénétique et vertigineuse, *Féerie générale* dit le monde contemporain. Ici, la forme est d'une performativité inestimable. La forme parle, elle agit, elle oriente, énonce, convainc. On peut en outre déchiffrer le langage du roman à partir de sa morphologie interne. Le livre est fait des titres et des sous-titres à la manière d'un exposé ou d'une diapositive : « Comment laisser flotter les fillettes », « Comment habiter le paramilitaire ? », « Le tourisme représente-t-il un danger pour nos filles faciles ? », « Friedrich Nietzsche est-il halal ? », « Comment être là ce soir avec des couilles ? ». Coordonner ces énoncés dans un même roman est *a priori* un défi au sens. Mais c'est cette cohabitation hétérogène que réussit Emmanuelle Pireyre dans *Féerie générale*. Dès lors, le défi se prolonge du côté du lecteur qui doit faire face à un récit atypique. Et pour cause, Emmanuelle Pireyre trouble la tradition herméneutique et instaure une nouvelle praxis. Elle trempe le lecteur dans un tourbillon d'informations hétéroclites à l'image des hyperliens internet qu'il faut cliquer pour accéder au contenu. Le roman de ce point de vue se donne à voir

comme un écran. Pour preuve, Fabrice Gabriel note l'indocilité et la transgénéricité des formes romanesques chez Pireyre en ces termes :

Est-ce roman ? On a beau chercher, sur la couverture ou la page de garde, on ne retrouve aucune mention de genre pour caractériser le nouveau livre d'Emmanuelle Pireyre, et on se dit du coup que le titre en définit peut-être la nature, une nature d'ailleurs volontiers « transgenre » : Chimère. *Chimère* est en effet une chimère, au sens premier : un rêve hybride et très drôle, qui se souvient lointainement de fantasmagories mythologiques pour faire vivre une fiction ultracontemporaine, qui mixe science et nature, littérature et journalisme, documentaire et imagination<sup>385</sup>.

Le constat de Fabrice( déjà noté plus haut dans l'étude de la titrologie) peut s'étendre et s'appliquer à *Féerie Générale* qui est un hybride formel et dont le titre laisse transparaître une idée de transcendance. En fin de compte, la performativité romanesque chez l'auteure de *Comment faire disparaître la terre ?* passe et se joue d'abord à travers l'espace paratextuel. Le projet de ses romans se trouve, d'une certaine manière, déjà porté par le jeu d'aveuglement et de brouillage classificatoire depuis les seuils. En effet, l'auteure ne spécifie pas le type de texte, roman, essai, poésie...

Mais la performance chez Pireyre ne saurait se circonscrire à l'espace paratopique de la page. L'écrivaine a fait de la performance et de la littérature hors-livre un objet d'étude et une pratique artistique. Elle est l'une des figures charismatiques de la littérature hors du livre ou, pour reprendre le terme de Jérôme Meizoz, de « la littérature en personne<sup>386</sup> ». Parler de l'œuvre de Pireyre revient donc à prendre en compte son immense travail de « terrain ». D'ailleurs, dans un article commis par l'écrivaine-chercheure, nous pouvons noter cette revendication d'appartenance aux nouveaux territoires de la littérature :

C'est un fait désormais largement repéré : au cours de ces trois dernières décennies, l'activité littéraire s'est transformée. Les auteurs sont appelés à accompagner leurs livres en personne, dans des librairies, des festivals, à monter sur scène pour y lire leurs textes. S'éloigne par-là la représentation qu'on avait de l'auteur isolé dans le silence de sa chambre. [...] Je parle ici de l'une de ses formes de littérature live, hors du livre, les performances narratives, en montrant comment ce format scénique est partie prenante d'une littérature à géométrie variable qui, selon les œuvres, se reconfigure

---

<sup>385</sup> GABRIEL Fabrice, « Une chimère d'aujourd'hui-à propos de Chimère d'Emmanuelle Pireyre », *AOC*, 12 septembre, 2019.

<sup>386</sup> MEIZOZ Jérôme, *La littérature en personne*, *op.cit.*

au gré de divers mouvements : s'étend, se déplace, s'ouvre, s'embarque, mais aussi se décale, se recentre et se reconcentre<sup>387</sup>.

« L'extension du domaine de la littérature » peut ici recouvrir des motivations de marché. Elle serait en cela une stratégie *marketing*, dans un monde dominé et sous-tendu par des logiques capitalistes. À cet argument peut s'ajouter la récente sortie des libraires dans les colonnes du journal *Le Monde*, tribune collective pour exprimer leur inquiétude face à la disparition des émissions littéraires à la télé. La démarche a été minutieusement analysée par Arnaud Viviant à travers un papier publié dans *Le nouveau magazine littéraire* sous le titre « La littérature à l'heure de l'écran plat<sup>388</sup> ». Dans sa réflexion, Arnaud Viviant voit dans cette manœuvre un besoin de réinvention du genre littéraire à un moment où les formations discursives de notre époque sont de plus en plus sous contrôle écranique. Mais, pour mieux asseoir l'hypothèse de la nécessité pour la littérature de s'appareiller aux dispositifs techno-médiatiques, il faut regarder du côté du livre de Christophe Hanna, *Nos dispositifs poétiques*<sup>389</sup>, considéré comme la figure de proue des réflexions autour des nouveaux imaginaires littéraires, ou des considérations d'Yves Citton sur les opportunités des dispositifs techno-médiatiques : « Il y a une force d'immédiacité et une énergie inhérentes au domaine d'opération des agents d'éclat à laquelle il serait dramatique de ne pas chercher à puiser<sup>390</sup> ».

Est-il seulement possible de faire autrement que vivre avec les ressources de son temps ? Assurément pas. Le roman et plus largement la littérature en tant que créations artistiques sont des œuvres situées. Difficile donc qu'un roman puisse se réaliser en dehors du cadre de son émergence, même si nous savons qu'une œuvre littéraire peut être décadente et frondeuse de son époque. Dans ce cas, on peut penser contre mais pas hors de son temps. D'ailleurs, pour Edouard Glissant dont l'œuvre est un hymne à la *Relation*<sup>391</sup>,

Il y aurait utopie à supputer que les cultures qui ne manipulent pas les agents-d'éclat trouveraient par compensation une sorte de récompense a contrario dans un approfondissement lent et équilibré de leurs valeurs. [...Une telle culture] n'aura pas suffisamment d'apparat « naturel » pour s'imposer : ses agents sont neutres, impuissants, sa fin s'épuise, s'use à la longue, dans la diffraction scintillante des agents-d'éclat. On n'échappe pas à la précipitation

---

<sup>387</sup> PIREYRE Emmanuelle, « Littérature à géométrie variable-à propos des performances narratives », *AOC*, 13 septembre 2021.

<sup>388</sup> VIVIANT Arnaud, « La littérature à l'heure de l'écran plat », *Le nouveau magazine littéraire*, n°25, janvier 2020, p. 12-15.

<sup>389</sup> HANNA Christophe, *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, 2009.

<sup>390</sup> CITTON Yves, *Lire, interpréter, actualiser.*, op.cit p. 38.

<sup>391</sup> GLISSANT Edouard, *Poétique de la Relation*, op.cit.

historique, quand même, on se tiendrait, par force ou par inclination, à l'écart de ses déboulés<sup>392</sup>.

C'est parce que « on n'échappe pas à la précipitation historique » que le changement à l'ordre dans la sphère littéraire peut être lu comme une aporie. Dans ce cas, de manière naturelle, les romanciers contemporains n'ont pas d'autres choix que de construire leurs fictions avec le mobilier du monde. Les pratiques romanesques contemporaines avec leurs développements performantiels, sont de ce fait, symptomatiques de leur historicité. Les nouvelles scénographies littéraires sont un ensemble de gestes et de manières de faire qui déplacent l'écoute, investissent de nouveaux matériaux, engagent de nouvelles collaborations, croisent davantage de champs de savoirs.

Lorsque des écrivaines contemporaines comme Emmanuelle Pireyre ou Noémi Lefebvre mobilisent des installations, des performances scéniques ou des vidéos pour décliner certains aspects de leurs créations, cela reste généralement fait dans des cadres assez étroitement localisés (scènes alternatives, chaînes YouTube limitées aux publics d'art contemporain, etc.) On attend encore que l'une d'elles devienne une influenceuse à succès. Dans le monde décrit par les romans de notre corpus, toutefois, la transpénétration des écritures littéraires et des pratiques comme le jeu vidéo, la socialité en réseau ou la communication télévisuelle témoigne d'une intense intermedialité et d'une tourbillonnante convergence constitutives de l'imaginaire de la mondialisation<sup>393</sup>.

Chez In Koli Jean Bofane, on peut par exemple noter la trans-sémiotité des cadres de l'action et de l'intrigue. En effet, le texte alterne entre récit traditionnel et jeu vidéo, instaurant un jeu diégétique hybride qui trace une ligne de partage entre le réel et le virtuel comme l'analyse Zoé Courtois :

Dans le roman *Congo Inc.* d'In Koli Jean Bofane, la thématique du jeu-vidéo participe à un dispositif diégétique hybride qui fait alterner le récit des aventures « IRL » et « In game » d'un pygmée, Isookanga. Le jeu, au sens mécanique, entre ces deux pans de la diégèse, permet de penser la tension entre le réel et le jeu-vidéo : si le réel est inhabitable pour le jeune pygmée, démesuré par ce que celui-ci appelle « la mondialisation », le passage en data lui superpose le règne de l'information, qui construit un *imago mundi*

---

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 193-194.

<sup>393</sup> JENKINS Henry, *La Convergence culturelle. Nouveaux Médias, nouveaux publics*, Armand Colin, 2013.

enfin habitable, et permettant de surcroît une action en retour sur le réel<sup>394</sup>.

L'analyse de Zoé Courtois laisse entrevoir un jeu de performance double. Il s'agit premièrement du personnage Isookanga, qui, diminué par le poids des préjugés et autres stéréotypes, est obligé de se dynamiser pour accéder à une *humanité numérique* qui le sort des préfabriques idéologiques. Nous l'avons dit dans les pages précédentes, le numérique permet à Isookanga d'augmenter son corps, de transcender les barrières et d'occuper un espace plus grand. Une motricité dont le geste fait penser à une activité sportive de musculation et de tonification du corps. Ou, plus significativement, la performance du personnage est assimilable à une action virtuelle qui augmente le réel. La phrase suivante, à laquelle nous recourons très souvent le long de notre analyse, et qui constitue le point focal du roman d'In Koli Jean Bofane peut justifier notre lecture : « Dans l'univers globalisé du monde virtuel, même le ciel ne constitue plus une limite » (*Congo Inc.*, p. 22). La performance vient justement de là, de la capacité d'Isookanga de se sémiotiser, de se dilater dans l'espace globalisé, lui dont la parole n'était pas audible dans son petit village, comme l'illustre ce passage du roman : « En dessous de tout. Des gens qui ne pensent qu'à manger, à raconter des vanes à longueur de journée et à forniquer. Des énergumènes pareils ont-ils même encore le droit de parler ? » (*Congo Inc.*, p. 21.). La réponse à cette question se formule dans le geste inventif et créatif du jeune pygmée qui change de scène traditionnelle de vie pour habiter le seuil, espace d'im-matérialité et de redéfinition de soi. Car, qu'est-ce qu'être au temps des technologies et des médias qui possibilise l'ubiquité, la démultiplication des voix ? : « Face à son écran LCD, Isookanga sous la dénomination de *Congo Bololo*, survolait un paysage aux commandes d'un hélicoptère de combat pour repousser les ennemis éventuels » (*Congo Inc.*, p. 13).

D'un point de vue poétique, le jeu d'alliance entre virtualité et réalité est un marqueur de performance telle qu'elle est pratiquée dans la littérature contemporaine. Car, si de manière coutumière la performance est réduite à la pratique de la littérature hors-livre, elle peut aussi s'étendre à une tension médiologique entre le réel et le virtuel. Le tissu narratif de *Congo Inc.* est traversé par deux supports différents : l'écriture et le jeu vidéo. Cette hybridation de forme donne lieu comme chez Emmanuelle Pireyre, à une sorte de diaporama, un montage d'un texte suivi des séquences vidéo. Ou sinon, la lecture du roman donne l'impression d'un jeu d'échange entre l'écrit et l'écran, de circuit et de court-circuitage : le texte s'arrête quand l'écran s'allume,

---

394 COURTOIS Zoé, « Stratégies vidéo-ludiques d'habitation par un pygmée d'un monde démesuré. Congo Inc. Le testament de Bismarck d'In Koli Jean Bofane », *Intercâmbio. Revue d'études françaises*, n°10, 2017, p. 34-44, p. 34.

vice-versa. L'extrait de texte suivant peut aider à comprendre l'alternation des régimes poétiques. Le clic effectué par Isookanga entre le lecteur dans un registre visuel, le déconnecte de la réalité pour le plonger dans l'univers du jeu.

Après avoir peaufiné sa stratégie commerciale et exposé quelques principes rudimentaires de la mondialisation, Isookanga double-cliqua sur une icône et la fenêtre d'accueil de *Raging Trade* apparut. Zhang Xia connaissait le jeu mais n'y avait encore jamais joué. Ils passèrent un moment ; Isookanga au clavier, le jeune chinois, comptant les points. Congo Bololo était un pragmatique. Ne disposant pas de suffisamment de troupes, il avait basé sa stratégie sur le perfectionnement de ses tactiques militaires et le choix des armées utilisées. Il privilégiait ainsi les forces de réaction rapide, l'utilisation d'hélicoptères, mais surtout *Congo Bololo* avait misé sur le renseignement. C'était indispensable pour prétendre procéder à de réelles frappes chirurgicales. La multinationale *Congo Bobolo* était passé maître en la matière. Ses agents infiltrés pouvaient poser des balises GPS où ils voulaient : au cœur des stations radars, dans les sites de tirs souterrains, à l'intérieur de arsenaux dissimulés dans des quartiers résidentiels. Alors, sous les yeux effarés de Zhang Xia, dans l'éclairage virtuel d'une lune pâle, les parois d'une montagne s'ouvrirent en deux en grinçant. [...] C'était cela *Raging Trade*, on ne faisait pas de quartier. *Run nigga, run/ Run nigga, run/nigga mothafucker, run*, pouvait-on entendre en jouant. Tandis que des consortiums menaient une guerre à outrance sur une dalle de l'avenue du Commerce, à la villa de Waldemar Mirnas, Sasha la Jactance, debout, les genoux légèrement déployés, les mains agrippées à la table faisait monter et descendre sa croupe sur le sexe tendu de l'officier de la MONUCC, assis sur une chaise, le pantalon défait, la tête rejetée en arrière (*Congo Inc.*, 97-98).

Le fait pertinent dans l'extrait de texte ci-dessus est de lire l'alternance de fréquence entre la diégèse « IRL » et la diégèse « *in game* ». Cependant, si les changements de régimes sont perceptibles, la prouesse poétique du roman tient à sa capacité de garder la cohérence narrative. En réalité, l'installation vidéo-ludique dans le corps du texte s'entend comme une stratégie de démonstration, de description de la violence et du cynisme de la mondialisation capitaliste. Dans cette optique, le jeu vidéo performe l'écriture par une mise en acte du récit. Ce dispositif n'est pas loin de la pratique télévisuelle, notamment du journal télévisé où le récit du présentateur est étayé par la preuve de l'image. Mais le choix du jeu-vidéo comme espace de la dicibilité de la violence n'est pas fortuit. Il s'inscrit dans un imaginaire majoritairement partageable qui fait du jeu-vidéo un médium interactif capable d'héberger des scènes de violences. En cela, camper la description du déploiement de la mondialisation néolibérale dans toute sa barbarie est une manière d'atténuer / intensifier la monstruosité de la part de l'auteur, l'écriture narrative classique étant impuissante de garantir seule l'impact sur le lecteur.

D'ailleurs, la question de violence vidéoludique telle que problématisée par Emmanuelle Pireyre dans *Féerie générale* peut servir à éclairer notre lecture. Ici, l'auteure s'interroge par le biais de ses personnages pour savoir si la violence déployée dans les jeux vidéo est dangereuse pour les joueurs, ou si, au contraire le jeu sert de défouloir, espace où chacun peut cracher ses furies internes. :

Donc, au moment du gâteau, du café, des cigarettes, quand tout le monde avait envie de se connecter, a débuté un échange à fleur de peau entre parents d'adolescents accros à des jeux vidéo violents. [...] Les jeux violents accroissent-ils la violence de nos ados, ou sont-ils un exécutoire permettant de réguler leur violence ? [...] Nous redoutons que la violence des jeux s'incarne dans nos maisons et qu'on finisse par nous confondre avec des cibles à abattre, des vampires à désintégrer au laser ou des briques à casser ; nous ne voulons pas être pris pour des balles à lifter, ni que des Pac-Man nous confondent avec leurs croquettes (*Féerie*, p. 27).

Si la violence du jeu inquiète, c'est que précisément sa pratique a peut-être un impact réel sur les joueurs. En forçant le lecteur à se connecter à *Raging Trade*, In Koli Jean Bofane performe son récit en passant de l'écriture à la visualité pour rendre la perception obligatoire. Pour reprendre un des titres de *Féerie générale*, la lecture *Congo Inc.* passe par des « moments où on a physiquement besoin de se connecter » (*Féerie*, p. 43) pour rester dans la dynamique du récit. Décidemment, la performance dans notre *corpus* d'étude est essentiellement poétique puisque les récits de Pireyre et de Bofane ont la capacité de connecter le lecteur à des espaces autres que le livre. Le « hors-livre » est dans le livre. Récit-spectacle, ou roman-vidéoludique, Emmanuelle Pireyre ne manque pas de revendiquer l'hybridité de son roman à propos duquel elle déclare ce qui suit : « Ce roman se donne moins comme un récit que comme un dispositif ludique ou une installation d'art contemporain avec ordinateurs, vidéos, lesquels sont devenus tout autant que les écrans de la fiction, des miroirs du réel<sup>395</sup> ».

L'effectuation poétique hospitalière se prolonge chez Bofane à travers la musique congolaise que l'auteur transpose dans son roman produisant ainsi un effet-collage. Loin d'être de simples intrusions, comme avec le jeu vidéo, la musique coupe la narration et se superpose au récit avec effet de scène :

---

395 [https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille-organisee\\_1748734\\_3260.zhtml](https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille-organisee_1748734_3260.zhtml), consulté le 9 novembre 2021.

Heureusement, *Wenge Musica* Maison Mère changea à ce moment de registre et la complainte de *Nicky D* se fit entendre dans les baffles monumentaux qui entouraient la boîte. Le cœur de chacun fondit devant la beauté de la mélodie. Iookanga fit pas exception.

*Yo obendi nzoto pe distance, Nicky D*

*Ndimba yo otikela ngai souvenir pon a bosana te ke*

*Nazalaka na chérie na nangai Nicky D*

*Awa, yo nde, bolingo ya sincère.*

*Oh, oh, oh, ngai na yo likambo te*

*Na lingaki na bima na yo dimanche, na Inzia, na sambwi*

*Souci na ngai suka te (Congo Inc. p.193).*

Là, il s'agit d'une musique mise en marche dont l'italique signale le changement de dispositif discursif et sémiotique.

En substance, la poétique de la mondialisation met en lumière les nombreux agencements et les interminables branchements intersémiotiques qui créent des nouvelles formes du roman. Les exemples des récits soumis à notre étude permettent d'apprécier le caractère paratopique du roman de la mondialisation bâti sur une infranstructure intermédiaire, reflet de la société mondialisée.

## CHAPITRE IV

### LE ROMAN DE LA MONDIALISATION OU LE PROCES DE LA REPRESENTATION DU CHRONOTOPE<sup>396</sup>

#### IV.1. *Féerie générale* : vertige du temps et de l'espace<sup>397</sup>

La mondialisation est un processus d'accroissement, d'intensification et de libéralisation d'échanges multiformes entre différents pôles de la planète. Si d'un point de vue culturel, économique et financier, cette dynamique n'est guère nouvelle, il convient de noter que le renouvellement apparaît quant aux circuits empruntés par ces échanges et transactions, à savoir, les autoroutes de l'information et de la communication. L'actualité du phénomène de la mondialisation est fortement liée à l'essor des médias, à l'organisation réticulaire et interactive du monde : la mondialisation vaut ainsi d'abord comme un espace transférentiel et poly-transactionnel. En un mot, la mondialisation est, avant tout autre chose, une révolution phénoménologique qui reconfigure le cadre spatio-temporel et redéfinit le rapport du sujet contemporain au monde :

On a beaucoup écrit sur (et bien) sur la mondialisation, mais trop souvent en la réduisant à un processus de globalisation économique et à ses fonctions dérivées – comme la généralisation du tourisme ou de l'information en continu. Or, la globalisation, qu'on prend souvent pour une cause première (et d'ailleurs aussi pour une cause finale), n'est qu'un adjuvant d'évolutions bien plus puissantes. Un bon adjuvant certes, qui amplifie des processus, mais impuissant pour imposer seul sa propre efficacité. Le monde doit d'abord être pris pour ce qu'il est : un nouveau mode de spatialisation des

---

<sup>396</sup> Le mot chronotope est une terminologie philologique forgée par le théoricien de la littérature Mikhaïl Bakhtine. Le chronotope renvoie à l'étude descriptive des unités spatiales et temporelles dans un récit de régime fictionnel ou non.

<sup>397</sup> DE KERANGAL Maylis, « La mondialisation : vertige du temps et de l'espace », [Assises du roman, sélection du jour. Table ronde : « la mondialisation : vertige du temps et de l'espace » \(leprogres.fr\)](#)

sociétés humaines, une mutation dans l'ordre de l'habitation humaine<sup>398</sup>.

Notre analyse compte donc étudier la manière dont quelques auteurs contemporains travaillent le chronotope de la mondialisation, au moyen de la représentation mais surtout de la création. En effet, il n'est plus à démontrer que le roman contemporain n'est pas qu'un enregistreur servile et passif du monde. Il est, tout autrement et plus significativement, générateur des territorialités et des temporalités alternatives, des « hyper-lieux », marqués par une vitesse vertigineuse, comme l'analyse rigoureusement Michel Lussault. Cependant, il convient de lever le flou en rappelant à toutes fins utiles que l'invention des mondes imaginaires n'est pas le privilège exclusif du genre romanesque, encore moins de notre contemporanéité. Ce qui peut être source de rationalités particulières, c'est la manière dont la mondialisation trace, déplace, étire, superpose et perturbe la perception et l'habitabilité du monde. Ainsi dit, l'espace et le temps participent de la mise en sens de l'imaginaire de la mondialisation et constituent, par voie de conséquence, une unité essentielle de lisibilité du phénomène. À travers notre corpus, nous nous attacherons à étudier les opérations actantielles relevant de la spatialisation et de la temporalisation à l'œuvre dans chaque roman. Le but ici étant de poser l'espace non plus comme un simple réceptacle passif et inerte des agirs de l'homme, mais plutôt comme une force agissante, structurante, un organisme dynamique et mobile : *un espace en acte*, indissociable du régime temporel qui l'accompagne. De fait, la performativité spatiale sous-tend la thèse que l'espace et le temps sont des adjouvants de la mondialisation, dans la mesure où la vitesse de l'un contracte la vastitude de l'autre, et permet une circulation accélérée des flux globaux, qu'ils soient financiers, matériels ou humains. Toutefois, le chronotope de la mondialisation ainsi caractérisé est davantage virtuel que physique. Par le prisme de la magie ubiquitaire médiatique et technologique, l'on peut facilement visiter le village global, ce qui n'est pas toujours réalisable dans la société réelle où le monde global est un leurre, parsemé des murs et des frontières, imaginaires et réelles, qui perturbent l'économie de l'échange dont elle est pourtant constitutive.

Le récit d'Emmanuelle Pireyre constitue notre premier cas d'étude du chronotope de la mondialisation. Pour ce faire, nous remobilisons nos analyses autour du titre du roman, élément important dans la saisie de la chronotopie de la mondialisation romanesque. Ainsi que nous l'avons préalablement dans la première partie consacrée à l'étude des titres, le choix de *Féerie générale* comme discours intitulant est fort suggestif et riche tant il constitue une des clés du

---

<sup>398</sup> LUSSAULT Michel, *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies*, Paris, Seuil, 2017.

récit. Métaphorique et polysémique, le titre « féerie générale » peut révéler et soutenir dans ses propriétés chronotopiques, l'idée d'un monde ultraconnecté, sans limites et sans frontières. Car qu'est-ce que la féerie, sinon un univers irrationnel et poétique ? Le monde contemporain au ressenti de Pireyre serait un espace grandiose, sans *archè* ni *telos*. Mais la mondialité de l'univers romanesque de Pireyre peut encore se lire plus loin, à travers des titres tels que *Comment faire disparaître la terre ?* et *Chimère*, autres romans de l'auteure, déjà cités dans les précédents chapitres. Ici, le projet de faire disparaître la terre doit s'entendre au sens propre comme au sens figuré : le prisonnier qui creuse un tunnel pour échapper à l'enfermement dans sa cellule ne sait comment faire disparaître les kilogrammes de « terre » matérielle extraits de son trou ; malgré ses prétentions à tout rendre fluide sur une « Terre » aplanie par la libéralisation du commerce, quelque chose résiste dans des matérialités et des subjectivités qui ne sont jamais complètement « déterritorialisées ». Par cette formule évocatrice, l'auteure désigne les pesanteurs territoriales qui résistent à s'ouvrir à une spatialité utopique. Nous le savons, le projet utopiste est une quête d'un ailleurs habitable plus juste, dont la réponse se trouve peut-être dans le titre de son dernier roman : *Chimère*, qui désigne un être indissociablement imaginaire et hybride. Par jeu d'alliance, les titres mis bout à bout révèlent l'idiosyncrasie de la poétique d'Emmanuelle Pireyre, dont la dominante est sans nul doute le culte de l'imaginaire, espace de création d'un chronotope inédit :

Ainsi en est-il de la mondialisation les jours où, avec son côté série TV, elle parvient encore à nous amuser ; d'abord un socle gigantesque d'inconnu radical ; devenant vite familier par l'adjonction des cartes, explications, histoires qui flèchent le territoire ; mais familier seulement jusqu'à un certain point, car l'instant d'après, on se rend compte que les adjonctions de pancartes et histoires n'ont pas cessé, et que tout ce fatras s'empilant, à force de copies, de fake et divagation, on a désormais un nouvel inconnu : une gigantesque et bouleversante chimère (*Féerie*, p. 217).

Le champ lexical dans cet extrait de texte met en avant l'idée d'un monde incommensurable chez l'auteure française : « gigantesque inconnu », « fatras », « nouvel inconnu », « gigantesque et bouleversante chimère ». Ces mots et expressions dessinent une géographie immense et insaisissable par le biais des sens. Mais, à côté de la vastitude du monde contemporain confronté à un « excès d'espace<sup>399</sup> », selon le mot de Manon Delcour, ce qui semble plus pertinent dans le jeu représentationnel de l'espace dans *Féerie générale*, c'est la

---

<sup>399</sup> DELCOUR Manon, « Les discours de la mondialisation et la représentation de l'espace chez Jean Echenoz et Eugène Savitzkaya », *Résistances du local et apories du global. La littérature française à l'épreuve de la mondialisation*, op.cit., p., p. 173-193, p. 182.

connexion des territoires, aussi éloignés puissent-ils être. L'espace romanesque est pour ainsi dire, une « totalité éparpillée ». C'est un monde où aucune frontière ne résiste aux assauts de la mondialisation qui s'impose paradoxalement comme une impasse : l'aplanissement des barrières débouche sur un cul-de-sac. Ici, le couple oppositionnel « pour » ou « contre » semble dépassé, la mondialisation s'érige comme un destin commun, ainsi que le rappelle la narratrice du roman :

Parce qu'ainsi sont les périodes d'économie mondialisée : dans ce genre de périodes tout est lié à l'échelle planétaire ; on ressent fortement que des choses spatialement très éloignées sont interdépendantes, qu'on n'est jamais loin du magma. Dans ce genre de périodes, il y a un côté agglutinement parfois insupportable, ce côté *Tu manges à Santiago et Je frissonne à Toronto*, ce côté *Tu sautes à Lomé et Je répondis à Taipei*, ce côté *Je lève le bras à Rotterdam et quelqu'un se gratte à Karachi*. Une ambiance réseaux donc, une ambiance tuyaux embrouillés qui relie un peu tout à n'importe quoi, où on a l'impression de ne jamais être seul cinq minutes (*Féerie*, p. 15-16).

Le propos e la narratrice fait surgir une *poétique de la relation*<sup>400</sup> mise en jeu par une connectivité implacable. Les actions des uns ont des conséquences immédiates sur les autres : « Je mange...Tu frissonnes », « Tu sautes...Je rebondis », « Je lève le bras...Quelqu'un se gratte ». La métaphore est d'une visualité notable et laisse deviner une spatialité partagée qui agit sur l'être. La pandémie du coronavirus peut constituer une unité opportune de vérification de la thèse d'une planète branchée en série. Découvert à Wuhan en Chine, le virus s'est rapidement répandu, rendant inopérantes toutes les politiques de confinement décrétées par les gouvernements du monde entier. Dans le même sens, la crise climatique permet aussi de vérifier l'hypothèse d'un monde-un. L'inconséquence des industriels et les actions des acteurs du capitalisme extractiviste ont conduit la terre tout entière à une crise écologique sans précédent : faire disparaître le dioxyde de carbone s'avère aussi difficile que faire disparaître la terre. L'espace global est donc, d'une certaine manière, un espace aliénant dans la mesure où le sujet est passif et subit les actes des autres. On comprendra dans ce cas pourquoi Emmanuelle Pireyre est en perpétuelle quête d'autres territoires d'habitation, des géographies défaits du poids de la collectivité. Evidemment que dans *Féerie générale*, il ne se donne pas à lire un refus d'ouverture à l'Autre. Ce qui se joue dans ce récit, c'est le fait que l'espace contemporain soit « saturé <sup>401</sup>» d'objets et d'images, au point où les personnages se sentent dilués et opprésés par

---

<sup>400</sup> GLISSANT Edouard, *Poétique de la Relation*, op.cit.

<sup>401</sup> NANCY Luc, « L'espèce d'espace pensée », Préface de Benoit Goetz, *La dislocation. Architecture et philosophie*, Paris, Les Editions de la passion, 2002, p. 11.

l'hyper-présence capitaliste. Dans ce cas, la résistance au global passe par la capacité de se soustraire un tant soit peu aux « éblouissements ». Car, écrit Pireyre, « il y a en nous une tension poétique, un désir féerique d'exister seuls dans l'absolu, de vivre isolés (*Féerie*, quatrième de couverture). Le temps de transparence malade dans lequel évolue le sujet contemporain peut effectivement être source d'angoisse. À l'ère des réseaux sociaux, chacun sait à peu près tout de tout le monde. Les conduites sont figées, les discours homogénéisés, à tel point que le génie du « Moi » se trouve éteint. Il faut donc résister, se soustraire, s'évader, au besoin, ramer à contre-courant de l'esprit du monde pour rétablir l'humanité :

Roxane se positionnait ailleurs. Elle refusait d'entendre parler d'analyse financière. Elle voyait bien évidemment que la finance s'insinue partout, parmi les gens et parmi les choses, mais Roxane se tenait à distance et ne se mêlait pas aux conversations. Elle avait placé très haut le niveau d'étanchéité qui lui convenait. [...] Elle préférait les chevaux à la finance, elle préférait qu'il y ait du vert partout (*Féerie*, p. 14).

Le positionnement de Roxane, un des personnages principaux de l'œuvre, participe d'un contre-discours sur un espace mondialisé gouverné par des politiques néolibérales qui, selon la formule de Dugain et de Labbe, rendent « l'homme nu <sup>402</sup> ». Par cet acte de retrait, Roxane refuse de subir les lois d'un espace à tout égard néolibéralisé pour créer des contre-espaces. Dans cette perspective, la notion de *mondes imaginés* mise en place par Arjun Appadurai peut davantage éclairer et expliquer le positionnement de Roxane, qui cherche à se protéger de la violence de la mondialisation par le biais de la rêverie : « les multiples mondes constitués par les imaginaires historiquement situés de personnes et de groupes de personnes dispersés sur toute la planète<sup>403</sup> ». En d'autres termes, pris dans un engrenage globalisant, le personnage se crée un univers utopique dans lequel il peut agir en tant que personne, comme l'indique l'extrait suivant :

C'était sa manière à elle de se retirer du monde, des conversations financières et des agissements Goldman Sachs et consorts. Elle avait mis ça au point inconsciemment, elle ne théorisait pas, mais force est de constater qu'elle avait raison. C'était une super attitude, elle conservait la zone de silence, le sas de néant qu'il faut à tout prix établir et protéger dans les économies mondialisées (*Féerie*, p. 15).

---

<sup>402</sup> DUGAIN Marc, LABBE Christophe, *op.cit.*

<sup>403</sup> APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme. op.cit.*, p. 69.

De fait, ce qui se dégage de ce passage, c'est que le monde contemporain est une galaxie économique capable d'absorber et de reprogrammer tout ce qui évolue en son sein. Ici, l'économie n'est plus seulement une science, une activité, voire une politique, mais de façon plus pertinente, un espace habitable. S'il est vrai que la question de l'espace est posée en termes de territoire « connecté » et « partageable » dans le roman, elle l'est davantage sur le paradigme d'une féerie qui aveugle les yeux avec sa lumière éblouissante. Trop de lumière produit les ténèbres, aussi vrai qu'un excès d'espace produit de la désorientation. Les personnages dans *Féerie générale* se trouvent pour ainsi dire frappés d'une passivité due à une spatialité non accessible, et donc non maîtrisable : « Nous ne pouvons demeurer à l'intérieur des choses, même si elles sont notre grand amour [...]. Nous ne pouvons pas nous attarder. Impossible, même si la joie nous envahit, de tenir en place sur un flanc de montagne pour regarder le lac brillant dans la nuit » (*Féerie*, p.48). Dans ce roman atypique par sa forme, le monde contemporain se formule sous le postulat d'une impossibilité d'habitation, puisque l'espace décrit est dans une certaine mesure « liquide<sup>404</sup> », au sens où l'entend Zigmunt Bauman, et pose un réel problème de repères : une féerie générale a fait disparaître la terre sur laquelle nos pieds trouvaient appui.

L'économisation et la marchandisation du monde, sa calculabilité financière mais surtout sa virtualisation sont au cœur de l'augmentation de l'espace et de l'impossibilité de le saisir. Le ton est plutôt angoissant puisque les personnages sont en majorité errants et flottants, dans l'incapacité de se situer. Répondant à la question « Qu'est-ce que le contemporain ? », Luc Lang dresse le constat d'une société hypervisible, où tout est montré, au point de rendre le sujet « nu<sup>405</sup> », étrange et absent à lui-même :

La spectacularisation planétaire instantanée de l'instant x est accomplie, la technique nous fait entrer dans un présent universel dont nous ne sommes plus du tout la cause, écrivait Spinoza, devenant dès lors purement passifs, comme si pénétrer dans l'universel instant, qui fait de nous d'absolus contemporains, nous immobilisait, nous pétrifiait dans la même vague d'ondes, le regard tourné vers le même point, à chaque fois pour toujours et pour jamais<sup>406</sup>.

---

<sup>404</sup> BAUMAN Zygmunt, *Le présent liquide*, Paris, Seuil, 2007 ; *La vie liquide*, Le Rouergue/Chambon, 2006 ; *L'Amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, Editions du Rouergue, 2004.

<sup>405</sup> DUGAIN Marc, LABBE Christophe, *L'homme nu.*, op.cit.

<sup>406</sup> LANG Luc, « Contemporain générique », Ruffel Lionel (dir.), *Qu'est-ce que le contemporain ?* Nantes, Editions Cécile Defaut, 2010, p. 192.

Le propos de Luc Lang passe au vitriol le figement des imaginaires des sujets contemporains par une mécanique d'« éblouissement » qui cause un aveuglement sur les mondes. Il y a donc une instrumentalisation de la vue puisque l'acte de perception est codifié par des politiques des « coupes agentielles », que Yves Citton présente en ces termes :

Lorsque les médias de masse font circuler une information, ils ne se contentent pas de représenter un fait du monde, ils opèrent une coupe dans la réalité qui nous montre ce fait. Cette coupe est « agentielle » dans le sens où elle fait acte, où elle est non seulement représentative, mais constitutive de la réalité<sup>407</sup>.

Telle une caméra fixée vers un angle, le sujet contemporain ne voit que des éléments soigneusement sélectionnés et souvent retravaillés, ignorant dès lors la pertinence réelle des choses. En amont, Marc Augé était déjà parvenu à une conclusion d'un « excès d'espace<sup>408</sup> » ou d'une « surabondance spatiale du présent<sup>409</sup> ». *Féerie générale* est une radiographie de cet excédent, qui fait surgir des problématiques liées à la dérive d'un monde actuel sans attaches et sans boussole : « comment laisser flotter les filles ? », « Comment habiter le paramilitaire ? », « Comment faire le lit de l'homme schizoïde et non aliéné ? », « Le tourisme sexuel représente-t-il un danger pour nos enfants ? », « Friedrich Nietzsche est-il hallal ? », « Comment planter sa fourchette ? », « Comment être là ce soir avec les couilles ? ». Questions aux apparences ridicules mais dont le traitement dans l'œuvre laisse voir un travail intellectuellement abouti sur des problématiques qui traversent la société globalisée. L'espace tel que représenté dans *Féerie générale* se lit sous le prisme de l'accumulation et du gigantisme. La notion de « villes génériques » (*Féerie*, p. 38) mobilisée par la romancière française recouvre un aspect vertigineux pour les personnages qui sont submergés par un territoire infini :

Si vous observez différentes villes du dessus pendant une durée suffisante, dit l'architecte Rem Koolhaas, vous conclurez que certaines ne bougent presque pas quand d'autres au contraire se déploient sur la terre comme de la matière, comme un produit homogène qu'on étale en couche épaisse. Dans ces villes-là, les constructions s'ajoutent indéfiniment aux constructions ; nouveaux bâtiments et nouvelles rues s'étalent jusqu'à ce qu'un obstacle les force à s'arrêter, bord de mer, fumerolles d'un volcan (*Féerie*, p. 38-39).

---

<sup>407</sup> CITTON Yves, « La médiarchie n'est ni un danger ni une opportunité, c'est un fait », <https://medium.com/asdn/la-m%C3%A9diarchie-nest-ni-un-danger-ni-une-opportunit%C3%A9-c-est-un-fait-yves-citton-a146abcefe392> consulté le 23 février 2022.

<sup>408</sup> AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 44.

<sup>409</sup> *Ibid.*, p. 45.

Les « villes génériques » évoquées par Pireyre dans le récit font écho à la notion des « villes globales<sup>410</sup> » théorisée par Saskia Sassen. Il s'agit des métropoles qui régulent le commandement économique de l'ordre mondial. Des lieux de grands flux où l'humain semble avoir disparu, écrasé par le poids des logiques capitalistes. La mondialisation conduit au dépaysement des personnages qui, pris dans un tourbillon spatiotemporel, perdent tout repère et mènent des vies flottantes, sans encrage et sans consistance, comme l'analyse Michel Collomb :

La mondialisation ignore les identités ou les efface : elle est avant tout un fonctionnement sans odeurs ni couleurs, parfaitement abstrait, une circulation accélérée comme celle de la finance qui en est le principe. [...] Les sujets mondialisés, prompts à se sentir partout chez eux, ne sont pourtant pas à l'abri d'un coup de *blues*, d'un sentiment de vide en découvrant qu'ils ont perdu tout repère temporel et spatial<sup>411</sup>.

On retrouve chez Michel Collomb cette même problématique liée à la dissolution de l'être. Appartenir à l'univers entier, c'est dans une certaine mesure n'être de nulle part, tout comme l'hyper-lieu génère du « non-lieu<sup>412</sup> ». Ainsi dit, la question du mouvement, de la circulation, de la vitesse, de l'instantanéité est une préoccupation majeure dans le roman de Pireyre. Dans une perspective existentialiste, l'auteur pose l'insoluble question : qu'est-ce qu'être par temps de mondialisation ? Si les branchements et les connexions sont salutaires voire indispensables, la question de l'habitabilité de ce grand espace généré par les flux de tous ordres demeure. La mondialisation avec sa puissance niveleuse annihile le local par une gouvernance néolibérale de surplomb. Les résonances du mondial dans le roman sont plus aériennes que terrestres – comme si la terre avait effectivement disparu ! Elles sont plus destructrices que fécondatrices des nouvelles utopies de liberté et de vie qu'envisage Patrick Chamoiseau, chantre d'une mondialité humanisée et humanisante :

L'idée de mondialité me permet d'envisager qu'il n'y a aucune essence identitaire mais des complexités d'emblée mosaïques, des dynamiques dont l'origine se perd dans des rencontres et des intensités, des organisations symboliques et techniques qui se construisent, se maintiennent, se devinent, se cherchent ou s'ignorent, mais qui se nourrissent entre elles selon des modalités

---

<sup>410</sup> SASSEN Saskia, *Les villes globales : New York, London, Tokyo*, Princeton, Presses Universitaires de Princeton, [1991] 2002.

<sup>411</sup> COLLOMB Michel, « Un petit air du Japon : mondial et local chez Jean Philippe Toussaint », [https://www.academia.edu/33419973/Un\\_petit\\_air\\_du\\_Japon\\_mondial\\_et\\_global\\_chez\\_Jean\\_Philippe\\_Toussaint](https://www.academia.edu/33419973/Un_petit_air_du_Japon_mondial_et_global_chez_Jean_Philippe_Toussaint), consulté le 23 février 2022.

<sup>412</sup> AUGÉ Marc, *Non-lieux*, *op.cit.*

inouïes qu'il nous faut apprendre à deviner et que Glissant appelle :  
la Relation<sup>413</sup>.

Pour Chamoiseau, l'espace contemporain de la mondialité se situe dans la poétique du *Trans*, c'est-à-dire dans un territoire non pas de négation du local mais plutôt de rencontre et de dialogue entre les particularités sans craindre de se laisser influencer voire transformer. Or, s'il est vrai que l'espace fictionnel du roman de Pireyre est réticulaire, force est de constater qu'il ne favorise guère l'interaction entre les personnages. Ou, lorsqu'ils sont possibles, les échanges sont plutôt instantanés et sans substance. Mieux que prisonnier de relations délétères, c'est l'homme lui-même qui est réifié et mécanisé. La formule de « l'homme-musée » employée par Pireyre renforce le descriptif d'un monde exsangue, sans vitalité :

Tout se passe comme si, au lieu de vivre dans le monde réel, nous vivions dans le musée de l'Homme. [...] L'heure est venue de la frustration. Le réel muséifié n'est plus disponible, le réel est un pauvre fromage sous cloche. Et si le monde est le musée de l'Homme, se disaient-ils, quel rôle avons-nous dans ce musée ? Eh bien le pire (*Féerie*, p. 97).

Les personnages, ici, sont passifs et dépourvus de toute capacité d'action puisque la société leur apparaît sous le signe de l'indisponibilité. Selon le psychologue américain Albert Bandura, le concept d'agentivité renvoie à la capacité d'un individu à être un agent actif de sa propre vie, c'est-à-dire à exercer un contrôle et une régulation de ses actes. Or, à quelques exceptions, la plupart des personnages dans le roman sont dépourvus de toute « efficacité-personnelle », pour reprendre une formule chère à Albert Bandura. Dans le récit, Sven Tikkanen, professeur de philosophie à l'université de Bordeaux, tient un cours glaçant sur le capitalisme et ses propriétés de déshumanisation :

Les étudiants supportaient mal cette description philosophique d'un monde qui vire au cauchemar, monde qu'en sortant de la salle des cours, ils découvriraient effectivement comme une montagne de produits affreux, bon marché et usés avant même d'avoir servi, monde habité de mains d'œuvre sous-payée et de populations enfermées dans des camps. Et une fois que votre monde ressemble à cela, vous le voyez devenir de plus en plus lointain, cassant et inhospitalier, il est plongé dans un cauchemar brumeux, vous n'y avez plus accès (*Féerie*, p. 96).

Or, à cette atmosphère froide, on aspire que se substitue un univers global chaleureux. L'espace-mondialité devrait intégrer toutes les catégories spatiales et culturelles dans une logique de cohabitation féconde. Le roman de la mondialisation, dans ses intrigues, ses histoires, ses formes et ses poétiques, se pose comme une esquisse d'une territorialité de coexistence. *Féerie*

---

<sup>413</sup> CHAMOISEAU Patrick, « Mondialisation, mondialité, pierre-monde », *op.cit.*

*générale* par son hybridité de formes théorise une ontologie des mondes pluriels. Le discours et la diégèse travaillent à une mise en matière du global. D'ailleurs, Emmanuelle Pireyre signale que son « roman se donne moins comme un récit que comme un dispositif ludique ou une installation d'art contemporain avec ordinateurs et vidéos, lesquels sont devenus autant que les écrans de la fiction, des miroirs du réel<sup>414</sup> ». La forme et l'apparence sont des éléments assez pertinents dans une société traversée par la puissance des images. Voir et être vu semblent être la devise de notre temps dominé par le *storytelling*. L'auteure ajuste donc son style à son propos pour donner lieu à une mondialisation de fond et de forme.

Car, pour Maylis de Kerangal, « c'est précisément là, dans l'écriture des espaces, que la mondialisation joue à plein son rôle d'agent romanesque<sup>415</sup> ». Pireyre ne se contente plus seulement de représenter la mondialisation à travers sa prose narrative, elle la photographie, puis en redistribue l'image sous forme d'écriture. Car que dire de la morphologie de *Féerie générale*, si ce n'est y voir un roman de la mondialisation, prise en charge par une écriture qui se saisit de la globalisation tout autant qu'elle est saisie par elle ? À travers son œuvre romanesque, Emmanuelle Pireyre avoue construire « une machine où passent de bouts de monde<sup>416</sup> ». Finalement, le roman de la mondialisation est en premier ressort une figuration du monde dans l'écriture et à travers les stratégies d'écriture. *Féerie générale* prend la forme d'un flux de mots, de discours, d'images, de couleurs, d'idéologies, mais aussi d'une écriture généreuse et féconde, pleine de créativité et d'imagination, ainsi que d'une théâtralisation, d'une mise en scène du monde tel qu'il se maintient aujourd'hui, dans sa diversité, sa vitesse, son instantanéité, son vertige, ses transactions, ses tensions, ses lueurs, ses espoirs et ses inquiétudes.

---

<sup>414</sup> PIREYRE Emmanuelle, « Critique : Féerie générale d'Emmanuelle Pireyre », *Le Monde des livres* du 11/06/2012, [http://www.lemonde.fr/livre/article/2012/11/06/pagaille-organisée\\_1748734\\_3260\\_zhtml](http://www.lemonde.fr/livre/article/2012/11/06/pagaille-organisée_1748734_3260_zhtml), consulté le 17 février 2022.

<sup>415</sup> DE KERANGAL Maylis, « Le chantier de la mondialisation », *op.cit.*

<sup>416</sup> PIREYRE Emmanuelle, <https://www.alvinet.com/similaires/roman-je-construis-une-machine-ou-passent-des-bouts-de-monde/51700178>, consulté le 13 novembre 2022.

## IV.2. Du ventre de l'Atlantique à une poétique transatlantique

Dans un récent livre coordonné par Jean Claude Laborie, Jean Marc Moura et Sylvie Parizet, l'Atlantique est envisagé comme un objet d'études littéraires :

Il s'agit d'envisager l'Atlantique comme une perspective qui, à l'instar de ce que propose Claudio Canaparo pour l'Amérique latine, permet d'organiser des objets, de nommer un environnement, de construire des savoirs et de produire des formes littéraires. [...] Il s'agit des dynamiques littéraires opérant grâce à la rencontre de deux ou trois continents bordant l'océan Atlantique. [...] Il s'agit clairement d'une histoire transnationale et transculturelle, attachée à un espace littéraire intermédiaire entre les histoires nationales, les histoires d'une région et celle de la mondialisation littéraire, une histoire qui intègre une part de géopolitique et qui correspond au programme cosmopolitique d'un Ulrich Beck<sup>417</sup>.

En amont, Bernard Baylin<sup>418</sup> et Paul Gilroy<sup>419</sup> avaient déjà fait de l'Atlantique un objet de réflexion épistémologique. A ces œuvres s'ajoute le récent livre d'Ethmane Sall<sup>420</sup> qui contribue efficacement à documenter *la transatlantinité*<sup>421</sup> poétique. Le roman de Fatou Diome s'inscrit dans cet ensemble des travaux qui font du *mouvement* des eaux un lieu de rencontre et de mondialité. Dans le travail lié à l'analyse des titres des romans que nous avons effectué en première partie, la métaphore du « ventre » a été lue sous un signe de pouvoir de fécondité. L'espace dans *Le ventre de l'Atlantique* commence donc par se formuler depuis le discours intitulé. Puis, dans la diégèse, le mouvement de l'eau permet la traversée des mondes. En effet, l'île de Niodor noue ses relations et tisse du lien avec l'extérieur par le truchement de l'océan qui devient, sous la plume de l'auteure, un connecteur de lieux. Le récit, quoique multisitué, arrive à garder un fil rouge qui met les univers et les personnages en relation. Pour emprunter au lexique de Ottmar Ette, *Le ventre de l'Atlantique* participe d'une « poétique du mouvement<sup>422</sup> » dans la mesure où il met en scène une trans-spatialité inédite :

Seuls les mouvements par leurs types et leurs figures, leurs croisements et traversées spécifiques, produisent un espace au sens

---

<sup>417</sup> LABORIE Jean-Claude, MOURA Jean-Marc, PARIZET Sylvie (dir.), *Vers une histoire littéraire transatlantique*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 10-11.

<sup>418</sup> BAYLIN Bernard, «The Idea of Atlantic History», *Itinerario*, 20:1 1996, p. 19-44.

<sup>419</sup> GILROY Paul, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, Amsterdam, 2010.

<sup>420</sup> SALL Ethmane, *La transatlantinité francophone. Résilience, solidarité, et déterritorialisation chez E. Glissant, M. Condé, D. Laferrière et A. Mabanckou*, Paris, L'Harmattan, 2023.

<sup>421</sup> *Ibid.*

<sup>422</sup> ETTE Ottmar, *TransArea.*, *op.cit.*, p. 53.

plein (et pas uniquement euclidien) du terme. Pouvons-nous vraiment concevoir l'espace d'une ville sans l'envisager de manière vectorielle ? Pouvons-nous envisager une salle de conférences et sa fonction si nous évacuons le mouvement des conférenciers, des auditeurs et de ceux qui interagissent ? Comprendons-nous la qualité d'une salle de concert sans y avoir assisté à une représentation ? Pouvons-nous vraiment décrire et examiner une aire géoculturelle si nous écartons le mouvement et les migrations qui la parcourent et s'y entrecroisent ?<sup>423</sup>

La réponse à cet ensemble d'interrogations est assurément négative puisque *Le ventre de l'Atlantique* est un véritable éloge au mouvement. Par une mise en scène spatiale du global, Fatou Diome pense le monde et notre contemporanéité sous un impératif de traversée. En effet, le mondial chez l'écrivaine franco-sénégalaise passe inéluctablement par les « chorégraphies spatio-temporelles » pour reprendre la formule de Ottmar Ette. Apprécions un extrait de texte pour saisir le point de vue de la narratrice :

L'exil, c'est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire car, vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination. [...] Tant pis pour les séparations douloureuses et les kilomètres de blues, l'écriture m'offre un sourire maternel complice, car libre, j'écris pour dire et faire ce que ma mère n'a pas osé dire et faire. Papiers ? Tous les replis de la terre. Date de naissance ? Ici et maintenant. Papiers ! Ma mémoire est mon identité (*Le ventre*, p. 226-227).

Ce passage du roman esquisse une philosophie existentielle, celle de la migration comme utopie de liberté. En d'autres termes, le propos de Salie, personnage principal du récit, fait du mouvement un geste d'humanité. Ainsi, la narratrice invite à parcourir l'espace au-delà des rigidités bureaucratiques et administratives. L'Ailleurs dans sa portée symbolique d'espoir aide à se défaire du poids et des pesanteurs paralysantes de l'Ici. Salie, enfant rejetée par sa communauté du fait de sa naissance « illégitime » par rapport aux liberticides traditions de l'île de Niodor, ne pense son salut que dans une perspective du mouvement. C'est dire que dans le roman, la dilation de l'espace traduit la tension narrative de l'œuvre. La littérature, ou plus précisément l'écriture, pose la question du déplacement dans l'espace.

C'est vers Ottmar Ette que nous repartons chercher le sens poétique du *Ventre de l'Atlantique* pour comprendre l'opérativité d'une « poétique entre les mondes<sup>424</sup> », telle qu'elle est scénarisée par Fatou Diome qui privilégie des échelles intermédiaires, des points de jonction et de connexion entre le local et le global. Ici, la société romanesque n'est pas dans le vertige du

---

<sup>423</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>424</sup> ETTE Ottmar, *TransArea*, *op.cit.*, p. 6.

temps et de l'espace, comme cela se lit chez Emmanuelle Pireyre. Bien au contraire, chez Fatou Diome, la société globalisée est mouvante et se postule sous le signe du « glocal ». Même si la relation entre le local et le mondial est traversée par des tensions de verticalité, de dissymétrie, de domination symbolique et d'inhospitalité, il n'empêche que les marges (Niodor) et le centre (l'Europe) sont en lien, et finissent par former par la force des choses un espace-seuil. La cité textuelle de Diome n'est ni un danger ni une opportunité, c'est un fait. Car, hormis la migration physique portée par le départ de Salie, de Moussa, de l'homme de Barbès pour la France, l'île de Niodor est branchée au reste du monde par le biais des médias et des objets mondialisés. Au nombre des moyens de médiation entre le local et le global, nous pouvons citer le téléphone, outil par lequel Salie installée à Strasbourg reste en lien avec son village. Plusieurs scènes dans le roman sont dédiées aux échanges téléphoniques faisant du *télécentre* et de sa gestionnaire Ndongou de véritables agents de la mondialisation :

Ndongou, considérée comme une intellectuelle du fait de son passage au collège, occupe une place importante au village. Elle est responsable de ce qu'on appelle ici le *télécentre* : une pièce où le téléphone, que se partagent tous les habitants du quartier, repose sur son autel. Les gens s'y rendent avec leurs bouts de papier, griffonnés de deux ou de trois numéros de téléphone, pour appeler leur correspondant en échange de quelques pièces. [...] Mais l'essentiel du travail de Ndongou consiste à arpenter le village de 8 heures à 22 heures, à la recherche d'habitants réclamés au téléphone par des proches au bout du monde (*Le ventre*, p.34-35).

Le télécentre et Ndongou sont de ce point de vue très importants puisqu'ils se constituent comme espace de rencontre et corps de la mondialisation. D'ailleurs, dans un monologue assez expressif du rôle du téléphone dans sa capacité à connecter les territoires, Salie déclare ceci : « 00221... ce n'est pas un numéro, c'est la partie de ma gorge où France Telecom pose la lame impitoyable de son couteau. France-Sénégal : l'unité au prix fort pour des étudiants fils de paysans » (*Le ventre*, p.37). En dehors de la dénonciation du prix des appels que Salie trouve asphyxiant, la phrase de la narratrice fournit des informations à propos du rôle connecteur que joue le téléphone. Plus révélateur, la conclusion faite par le personnage qui se sent acculée par son petit frère malgré l'apparente distance qui sépare l'île de Niodor de Strasbourg : « Qui peut encore dire que la distance libère ? » (*Le ventre*, p. 43). Par cette interrogation oratoire, Salie montre combien dans l'ère de la mondialisation, toutes les parties du monde sont liées par la force et la puissance du principe de l'*Accélération*<sup>425</sup>, pour le dire avec Hartmut Rosa. Le texte de Fatou Diome est riche d'exemples du phénomène de mondialisation dans la mesure même

---

<sup>425</sup> HARMUT Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.

où il est jalonné par des références itératives et diverses au mouvement dans l'espace assuré par divers media, qui ne se réduisent nullement à de simples appareils techniques, mais se doublent toujours d'une agentivité humaine aux limites du médiumnique. Marquons une pause pour lire la scène de fusion entre Salie et son petit frère, à travers l'opérativité de la télévision qui annule la distance et libère l'imagination :

Chaque fois que les reporters crient le nom de Maldini, un visage se dessine sur l'écran. À quelques milliers de kilomètres de mon salon, à l'autre bout de la Terre, au Sénégal, là-bas, sur cette île à peine assez grande pour héberger un stade, j'imagine un jeune homme rivé devant une télévision de fortune pour suivre le même match que moi. Je le sens près de moi. Nos yeux se croisent sur les mêmes images. Battements de cœur, souffle, gestes de joie ou de désarroi, tous nos signes émotionnels sont synchronisés la durée d'un match, car nous courrons derrière le même homme : Maldini (*Le ventre*, p. 14-15).

L'extrait de texte est significatif de la représentation de la mondialisation par l'auteure franco-sénégalaise. La formulation oxymorique, fait de mettre en lien des termes de sens opposé insiste sur la définition du monde contemporain, dans son impératif à rapprocher les singularités et à les transcender : « À quelques milliers de kilomètres », « au Sénégal », « là-bas » fusionnent avec « Ici » pour laisser place à « des signes émotionnels synchronisés ». L'espace virtuel se pose automatiquement sous le sceau de la sémiotisation, puisqu'il dilue les territoires et les personnages de manière à les rapprocher l'un de l'autre. Il faut le noter, la mondialisation ne se manifeste pas que par l'agrandissement de l'espace, mais aussi par sa contraction. C'est donc par le fait de cette contraction qu'opère la simultanéité au fond de la mondialisation. Les études *transaérales* proposées par Ottmar Ette viennent davantage éclairer la fusion des territoires puisque le théoricien allemand insiste sur le fait que le « trans », à la différence de « l'inter » et du « multi », transfigure et trouble l'espace. Il ne se contente pas de mettre en relation mais étudie les possibilités de transformation que la rencontre peut induire, donnant ainsi lieu à un tiers-espace. En restant docile au récit, on remarquera plus tard que les enfants de Niodor, en tête desquels figure Madické, ne sont pas qu'en lien avec le monde mais qu'ils s'additionnent à lui pour créer une supraspatialité qui n'est ni locale ni globale. Salie ne parvient plus à distinguer son petit frère Madické de son idole Maldini. Elle regarde Maldini à travers le petit écran que voit Madické comme nous pouvons le lire dans le passage suivant :

« Alors, dites à Maldini que ses cartons jaunes ou rouges sont trop lourds et m'écrasent le cœur. Dites-lui d'épargner sa peau, de garder ses côtes intactes, de ne pas recevoir de ballon sur le nez, de ne pas livrer ses jambes aux scies de l'adversaire. Dites-lui que mes gémissements sont au nombre des coups qu'il reçoit. Dites-lui que son souffle ardent me déchire les poumons. Dites-lui que je souffre

de ses plaies et en porte les stigmates. Dites-lui surtout que je l'ai vu, à Niodor, courir sur le sable chaud derrière une bulle de rêve. Car un jour sur un terrain vague, mon frère est devenu Maldini. Alors, dites à Maldini, son corps de lutteur, ses yeux noirs, ses cheveux crépus, son beau sourire et ses dents blanches. Ce Maldini-là, c'est mon petit frère englouti par son rêve (*Le ventre*, p. 18).

L'espace virtuel ne permet plus seulement de rapprocher les peuples, mais bien plus, et plus efficacement de les mettre en situation d'hybridité. Le joueur italien Maldini est décrit avec « des yeux noirs » et « des cheveux crépus » courant sur « le sable chaud » de Niodor. De son côté, Madické vit et ressent les émotions du joueur italien, « je souffre de ses plaies ». L'usage anaphorique de « dites-lui » met une couche d'insistance pour que le lecteur prenne conscience du fait de la transcorporelité qui se joue dans l'espace globalisé. Faisons un bond en arrière, pour se souvenir du roman d'Emmanuelle Pireyre à propos de l'ambiance réseau qui prévaut dans le monde contemporain : « Je mange une glace à Santiago et tu frissonnes à Toronto », « Tu sautes à Lomé et Je rebondis à Taipei », « Je lève le bras à Rotterdam et quelqu'un se gratte à Karachi » (*Féerie*, p. 15). La mondialisation se lit ici à sa capacité de contracter le temps, l'espace et les agentivités.

Fatou Diome est une chanteuse de la mondialisation, son projet poétique mais aussi ses interventions médiatiques et autres publications scientifiques le démontrent à souhait. Pour cette écrivaine connue pour la véhémence de son propos, le monde contemporain ne saurait ramer à contre-courant de son destin, celui du vivre-ensemble. Diome le dit, la mondialisation est une véritable chance dès lors qu'elle pasteurisée, désinfectée et purifiée de ses toxicités capitalistes. Auteure à la prose rebelle, Diome lutte pour une restitution du monde au monde en luttant contre toute forme d'hégémonie :

On les a baptisées *soumission* sans mon accord ; je n'aime pas ce mot avec ses trois s, ces constrictives qui conspirent, conspuent l'amour, et ne laissent souffler qu'un vent d'autoritarisme. Je n'aime pas les sous-missions, je préfère les vraies missions » (*Le ventre*, p. 41).

L'espace cartographié dans le roman est un lieu d'exorcisme où toutes les particularités doivent se défaire des démons de la singularité universelle entendue par Souleymane Bachir Diagne comme « la position de celui qui déclare universelle sa propre particularité, en disant : "j'ai la particularité d'être universel"<sup>426</sup> ». La logique spatiale dans *Le ventre de l'Atlantique* est porteuse de rationalités particulières. Elle est au centre du mouvement et de la progression de

---

<sup>426</sup> BACHIR DIAGNE Souleymane, AMSELLE Jean-Loup, *En quête d'Afrique(s). Universalisme et pensée décoloniale*, Paris, Albin Michel, 2018, p. 68-69.

l'intrigue. Il y a donc Salie et tous ces jeunes joueurs qui partent de chez eux pour la France. Le mouvement inverse est aussi lisible à travers un certain nombre d'indices, dont le retour au village des personnages qui rapportent des objets, des expériences, des récits de vie en Europe, qui viennent bousculer la culture locale. Plus symptomatique de la présence du global à l'île de Niodor, Coca-Cola, marque incontestablement porteuse de l'imagerie de la globalisation à travers le monde : « Coca-Cola sans gêne vient gonfler son chiffre d'affaires jusque dans les contrées...où l'eau potable reste un luxe » (*Le ventre*, p. 18-19). Le verbe « venir » conjugué au présent de l'indicatif montre que la marge ne fait pas qu'aller vers le centre mais que l'action inverse est tout aussi importante, poursuivant le mouvement de colonisation des « périphéries » par le « centre ». D'ailleurs, pour Xavier Garnier, le local ne doit pas être entendu comme un simple réceptacle des flux globaux. Ainsi, « l'hyper-local comme attracteur terrestre<sup>427</sup> » suppose que la marge peut également être une machine à produire du global de manière souterraine :

L'apport de la littérature est peut-être de montrer que les lieux ne se contentent pas d'accueillir la diversité du monde lorsqu'ils deviennent des hyper-lieux, mais qu'ils sont également des puissances de génération du mondial, en particulier lorsqu'ils apparaissent comme des lieux de relégation. L'identification d'hyper-lieux à travers le monde ne doit pas nous faire oublier la puissance hyper-locale de tout lieu<sup>428</sup>.

Mis en regard avec la référence faite à *Coca-Cola*, le propos de Xavier Garnier délocalise – et peut-être décolonise partiellement – l'imaginaire spatial de la mondialisation souvent bâti autour des métropoles exponentielles. De ce point de vue, la dynamique de la mondialisation ne saurait se penser en excluant les marges qui, certes d'une manière moins apparente et spectaculaire, participe tout de même au mouvement de la mondialisation. Un tel mécanisme d'écriture est une opposition à une mondialisation de surplomb. De fait, le mondial n'est dans le fond que le produit du mouvement de l'ensemble des localités du monde. Aucun pays, aucune région, aucune ville ne peut prétendre incarner le global s'il se mue dans l'autarcie en dépit de sa puissance économique, technologique, militaire, etc. D'ailleurs, comme une donnée déictique qui ne pense l'*Ici* qu'en fonction de l'*Ailleurs*, et inversement, la puissance ne saurait se mesurer que lorsqu'elle est mise en relation : « on ne peut ignorer des continents entiers qu'en apparence : depuis la première mondialisation accélérée, nous sommes condamnés à

---

<sup>427</sup> GARNIER Xavier, « Pour un cosmopolitisme des lieux. Genèses "hyperlocales" de la littérature-monde en français », *op.cit.*, p. 27.

<sup>428</sup> *Ibid.*

vivre ensemble à l'échelle planétaire<sup>429</sup> ». Et, pour marquer cette impasse du sceau de la créativité, *Le ventre de l'Atlantique*, et plus largement les études transatlantiques, réinvestissent des points de connexion de notre humanité pour en faire des espaces-mondes.

Il faut désormais s'intéresser à la langue française et au traitement narratif dont elle fait l'objet pour se rendre compte que l'auteur en fait un territoire d'habitation.

Bon Dieu ! Rendez-moi Piaf, Brel, Brassens, Barbara et Gainsbourg qui savaient faire couler leurs chansons comme autant de sources limpides jusqu'à la plus reculée des pistes du Sahel. Là une douce goutte de français vous tombait dans l'oreille puis sur le bout de la langue pour ne plus jamais vous quitter. Miam, se mange une bonne langue ! (*Le ventre*, p.36).

Les musiciens français cités par la narratrice sont connus pour leur talent de chanteurs mais surtout pour leur maniement sublime de la langue française. À travers la culture populaire, Fatou Diome trace des lignes de partage entre la France et le Sahel. La francophonie constitue une des communautés linguistiques les plus importantes au monde. De ce fait, le français ne peut que participer de la mondialisation dont il est vecteur. Madické dans ses projections fait de la langue française un des matériaux de sa réussite prochaine. En effet, pour ce personnage obnubilé par les lumières irradiantes du monde globalisé, la maîtrise de la langue de Molière est un passeport pour parcourir le monde et se réaliser en tant qu'homme :

Pour rendre service, Ndétare accéda à la demande de Madické qui échafauda d'emblée un plan de carrière sur la seule foi d'une future pratique de la langue française.

-Hé ! Tu te rends compte ? me cria-t-il un jour au téléphone, j'ai commencé des cours de français chez l'institut, monsieur Ndétare, il est d'accord pour me donner des cours du soir. Tu te rends compte de ce que je pourrai faire après ? (*Le ventre*, p.62)

Dans son œuvre stimulante, *Pour écologie des langues du monde*<sup>430</sup>, Louis-Jean Calvet dessine et interroge l'imaginaire linguistique dans une société régulée par un capitalisme mondialisé. La langue dans le contexte contemporain ne se limiterait plus seulement à un moyen de communication mais se définirait comme matière précieuse d'entreprise de soi. Madické en est certainement conscient, toutes langues du monde n'ont pas le même « poids ». Il est des langues qui sont de véritables opportunités de réussites par rapport à d'autres. L'hégémonie linguistique exercée par l'anglais sur d'autres langues du monde en est une preuve cuisante. D'ailleurs, dans ses travaux, le linguiste français Louis-Jean Calvet parle de « glottophagie » pour désigner le

---

<sup>429</sup> ETTE Ottmar, *op.cit.*, p. 6.

<sup>430</sup> CALVET Louis Jean, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 1999.

mécanisme de prédation de certaines langues par d'autres investies d'une côte marchande plus intéressante. Aujourd'hui, il est difficile d'aspirer à accéder à certaines échelles de la société si on ne pratique pas l'anglais. Se trouve alors posée la question de l'imaginaire linguistique que soulève Fatou Diome avec dextérité. Pratiquer le français pour Madické, revient à s'intégrer à un univers globalisé, la langue devenant un déterminant sociologique. Que deviennent les diversités culturelles dont les langues ne sont pas liées à l'essor techno-médiatique ? Certainement pas grand-chose. Madické en a pris la mesure et sait pertinemment que son « Wolof<sup>431</sup> » natal ne lui ouvrira pas les portes du monde qu'il veut parcourir pour se construire :

Parler des « langues en mondialisation », c'est aussi mettre en lumière l'importance du numérique sur les langues à l'heure où celles-ci évoluent à la vitesse des révolutions technologiques. Les échanges humains se réalisent dans les flux d'informations et de communication de plus en plus rapides, intenses et complexes<sup>432</sup>.

Redoublée ou non par le code de programmation, la langue est une devise dont le taux de change et la valeur dépendent de la capacité à dire et à faire le monde dans sa modernité néolibérale. Comme les différentes monnaies qui structurent et régulent les échanges à l'échelle mondiale, le poids des langues et des codes est tributaire de la puissance des pays qui les pratiquent. De la même manière que *le Dollars*, *l'Euro*, *la Livre Sterling* et *le Yen* imposent leur droit de veto sur les autres monnaies à l'exemple du *Franc CFA*, l'anglais, le français et aujourd'hui le mandarin appliquent la même hégémonie dans la cartographie linguistique. Plus que jamais, l'infrastructure des langues est bâtie sous des ressorts d'un techno-capitalisme globalisé.

Or, c'est contre cela que se déploie la création littéraire de manière générale, et chez Fatou Diome en particulier. Le savoir romanesque s'attache à tisser des réseaux entre différentes parties du monde, en évitant l'écueil de la classification et de la hiérarchisation. Dans son dépliement narratif, *Le ventre de l'Atlantique* mène un travail de déconstruction d'une mondialisation de surplomb en faisant des lieux de relégation de véritables points d'intensité incontournables des dynamiques mondiales. Ainsi, les personnages du roman sont pour la plus grande part actifs et travaillent par leurs actions multiples à infléchir les déterminismes historiques. La quête d'un meilleur statut définit l'éthos existentiel des actants dont l'anaphore suivante structure la philosophie : « N'oublie jamais, chaque miette de vie doit servir à

---

<sup>431</sup> Langue nationale du Sénégal à côté du français qui en constitue la langue officielle.

<sup>432</sup> ALEN GARABATO Carmen, DJORDJEVIC LEONARD ksenija, KOSTOV Jovan (coord.), « Langue (s) en mondialisation : libre(s) échange (s) à l'heure néolibérale ? », *Appel à contribution, Calenda*, publié le 23 décembre 2019, <https://calenda.org/721250>.

conquérir la dignité » (*Le ventre*, p. 30, p. 33, p. 95, p. 98, 114, p. 119, p. 124, p. 178). Traversant le tissu narratif, ce slogan est un véritable éloge à la prise en charge de soi.

Le football est un gagne-pain de choix ; en fait, l'issue de secours idéale pour les enfants du tiers-monde. Mieux que le globe terrestre, le ballon rond permet à nos pays sous-développés d'arrêter un instant le regard fuyant de l'Occident, qui, d'ordinaire, préfère gloser sur les guerres, les famines, et les ravages du sida en Afrique, contre lesquels il ne serait pas prêt à verser l'équivalent d'un budget de championnat. Alors, forcément, avec les victoires du Sénégal à la Coupe du Monde, les nègres de France ont chanté et dansé ; pour une fois, ils se sont invités dans la cour des grands où, en prime, on parlait d'eux en bien (*Le ventre*, p. 240)

Ce moment du texte met en avant la force de l'action des personnages dans leur capacité à défaire et à faire bouger les fixités sociales, idéologiques et historiques. Par les nombreux mouvements effectués par les actants, la société du texte se configure en monde-réseaux rendant parfois inopérantes les politiques de marginalisation et d'exclusion. Les migrations qui rythment le récit sont un riche matériau à partir duquel nous pouvons comprendre la fécondité du geste de déplacement, car, comme le soutient Ottmar Ette, « évincer les mouvements de son champ d'analyse, c'est masquer la vie <sup>433</sup> ». La métaphore du ballon à laquelle recourt Fatou Diome insiste sur la ductilité et la reticularité du monde contemporain. La forme circulaire du ballon participe d'une rhétorique visuelle qui montre comment par le football, donc, par le ballon, les peuples arrivent à se connecter et à s'infiltrer les uns dans les autres.

En somme, *Le ventre de l'Atlantique* est un roman de la mondialisation conçu comme « à la fois un effet, la traduction du temps de création vécu par l'auteur, un univers mental pour le lecteur <sup>434</sup> ». L'Atlantique – espace fluide puisque liquide, océanique – fonde une poétique de la mondialisation par son mouvement qui connecte l'Afrique et l'Occident, et dont l'écriture constitue l'espace de concrétisation : « Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner : sur une page pleine d'alliage qu'elles m'ont légué » (*Le ventre*, p. 182). Ici, l'imaginaire romanesque fournit le mobilier du monde. Grâce à la puissance de l'écriture et à son infinie capacité de création, les rigidités historiques, temporelles, géographiques et idéologiques sont mises à l'épreuve de

---

<sup>433</sup> ETTE Ottmar, *op.cit.*, p. 55.

<sup>434</sup> SALÛN Franck, *Besoin de fiction. Sur l'expérience littéraire de la pensée et le concept de fiction pensante*, Paris, Hermann, coll. « Fictions pensantes » [2010] 2013, p. 18.

la fiction car, selon Kasereka Kavwahirehi, « la littérature peut tout, et plus spécifiquement : constituer selon son procès spécifique la scène critique de la globalisation<sup>435</sup> ».

### **IV.3. Herméneutique d'une géopo(li)etique : Congo Inc. épiceutre du global ?**

D'emblée, disons que la trajectoire narrative des personnages et le mouvement qui rythme le récit créent une inflation spatiale dans l'oeuvre d'In Koli Jean Bofane. En effet, la conscience du monde dans le roman se lit à travers les chorégraphies de ses actants, à l'instar d'Isookanga qui quitte son espace originel (village) pour la ville (Kinshasa) à des fins entrepreneuriales. Mais la trace de la mondialisation se dessine davantage à travers le rapport que le jeune Pygmée et l'ensemble de la société textuelle entretiennent avec le monde de la haute technologie et des affaires dont le Congo constitue le point stratégique. Pour Isookanga, la décision de partir du village est consécutive à son ambition de devenir « mondialisateur ». Comme tel, le jeune homme pense que la globalisation a des lieux où elle se génère pour se redistribuer à l'échelle globale. Dans son cas, la concrétisation de son projet passe inéluctablement par son départ vers Kinshasa, épiceutre du global : « Le nouvel état du Congo est destiné à être un des plus importants exécutants de l'oeuvre que nous entendons accomplir » (*Congo Inc.*, p.10). Le propos du chancelier allemand fait indéniablement du Congo un territoire géostratégique. En d'autres termes, ce pays situé en Afrique centrale est le point focal du progrès de l'humanité. De ce point de vue, le Congo s'inscrit dans une mondialisation ontologique, définie comme une localité entre les mondes. À l'inverse du roman de Fatou Diome où le local est en mouvement vers le global, dans *Congo Inc.*, la courbe est inverse puisque c'est le global se conçoit à partir du local. Dans la même perspective, là où Paris et les grandes villes occidentales opèrent une mondialisation aérienne avec un jeu postural de surplomb, la mondialisation au Congo est plutôt caverneuse, souterraine :

Des échanges se pratiquaient dans le secret des ténèbres. Certains, sans état d'âme se damnaient pour récupérer de l'argent, d'autres faisaient de même en se délestant du leur. La nuit, le marché devenait le théâtre de marchandages sordides autour d'une denrée unique et très convoitée mais négociable en termes cachés (*Congo Inc.*, p.52).

---

<sup>435</sup> KAVWAHIREHI Kasereka, « Que peut la littérature en contexte de mondialisation ? », *op.cit.* p .22.

Les institutions internationales, les multinationales, les entrepreneurs déguisés en casques bleus y arrivent sous couvert des politiques d'amitié et d'aides. Les actions qu'ils y mènent demeurent tout aussi voilées que leur présence encagoulée pointant ainsi une « mondialisation par le bas ».

Le Kivu, où il avait été affecté, ne valait pas mieux, mais le climat y était plus agréable et le pays des Pachtounes ne recélait pas de coltan, de cassitérite ou de diamants. L'Afghanistan, c'était bon pour les ploucs. Au Congo, au moins, tout est possible, même changer de vie et de climat, si l'on faisait un petit effort. Il suffisait de se baisser pour rafler la mise et se casser sous des cieus vraiment plus cléments, comme ceux de Kuala-Lumpur ou de Phuket par exemple ; là où la vision de la carte postale pouvait cacher des choses bien plus intenses qu'il n'y paraissait. Et c'était précisément au Congo que Waldemar Mirnas avec fait connaissance avec l'intensité, et paradoxalement pas sur un champ de bataille, comme on aurait pu le croire, mais plus prosaïquement en errant dans les rues de Kinshasa (*Congo Inc.*, p. 182-183)

Waldemar Mirnas est un soldat onusien de nationalité lituanienne envoyé pour une mission humanitaire au Congo. Pourtant, derrière cette noble cause, le casque bleu profite de sa présence pour se gaver de façon illicite des matières premières d'un pays qu'il est censé défendre et protéger. Comme lui, plusieurs forces extérieures viennent au Congo pour se servir des richesses du sous-sol et les transformer en biens précieux, marchandables à des prix hors de portée. Les smartphones et autres appareils technologiques tant prisés dans une société hyper-numérisée, ont donc pour lieu de départ le Congo qui attire de plus en plus de forces extérieures :

Cela se pratique couramment, dans un univers libéralisé. Et la mégapole est le lieu par excellence où les concepts et la folie des êtres se télescopent avec une extrême violence, générant des énergies aussi denses que celles des trous noirs. Le nouveau siècle en est consommateur et la République démocratique du Congo est là pour en procurer. « Mabele elisi », affirme d'ailleurs la complainte funèbre chantée par les Bamongo. Dans un environnement vicié par les ondes mortifères de l'uranium, du cobalt, colombo-tantalite, que peut-on attendre des individus passés à la centrifugeuse, évoluant dans le contexte d'un réacteur nucléaire dernière génération ? L'irradiation permanente ne ramène pas l'innocence, elle conduit à la rage. Et tant pis pour les âmes sensibles si le lieu de la concentration et de la fission est Kinshasa, laboratoire du futur, et incidemment, capitale de la nébuleuse, Congo Inc. (*Congo Inc.*, p. 289).

Par la formule « Congo Inc. », In Koli Jean Bofane désigne l'ensemble des politiques capitalistes néolibérales dont la République démocratique du Congo est la « capitale », et donc le lieu de mise en actes du projet. Cela justifie dès lors le positionnement de cette partie du globe devenue un véritable point de mire obsédant pour les multinationales, les institutions

internationales, mais plus largement, pour tous les acteurs mondiaux enrôlés à la « nébuleuse Congo Inc. ». La dimension géostratégique du Congo se saisit à partir d'un ensemble d'éléments hétérogènes qui forment un réseau de signification concordant. La thèse du « laboratoire du monde » peut dès lors se défendre en convoquant la théorisation qu'Isookanga fait de la ressource hydraulique du Congo qui, dans un futur proche, sera la source du monde entier :

- Putain, c'est pas possible toute cette flotte !  
Plus de quatre-vingt mille huit cents mètres cubes par seconde s'épandant sur quatre mille sept cents kilomètres – et l'humanité qui galère. [...] En 1990, sur le globe, la consommation d'eau par individu a été de quelque douze milles trois cents mètres cubes. Pour l'instant, la moyenne d'eau disponible n'est plus que d'un peu plus de six mille trois cents mètres cubes. En 2025, il n'y aura plus que cinq milles mètres cubes par habitant. Tout le monde aura un problème, sauf le Congo. Bientôt, il n'y aura plus une seule goutte d'eau à offrir sur la planète. On devrait privatiser tout ça. On confierait à des multinationales, les taxes arriveraient en cascade et les Congolais n'auraient même plus besoin de coopérer (*Congo Inc.*, p. 37-38).

En bon affairiste, Isookanga veut absolument tirer profit de tout. Dans un monde secoué de cotés et d'autres par la crise climatique dont l'un des symptômes est la sécheresse, le « mondialisateur » sait que le Congo, généreusement pourvu en ressources naturelles, pourra être le lieu de ravitaillement de la planète. Déjà convoité pour sa forêt dans le processus de maintien des équilibres écologiques, le bassin du Congo jouera encore un rôle capital dans le nouvel ordre du monde que la crise écologique précipite.

Par ailleurs, la convoitise et la centralité du Congo sont sans nul doute lisibles au filtre de la multitude des personnages issus de divers pays du monde qui y affluent ou y sont connectés à travers des réseaux abyssaux. Notons à des fins d'éclairage terminologique que le personnage est l'ancrage référencié du roman, un élément pivot du récit. Pour Joseph Courtes, « les actants sont caractérisés par la sphère des fonctions qu'ils remplissent<sup>436</sup> ». De ce point de vue, si la fiction contemporaine se caractérise par son ancrage dans le réel, les personnages romanesques sont donc à lire sous le signe de « personnes », puisque selon Vincent Message, « pour en prendre le pouls, pour en donner la sensation concrète, les romans recourent à des *effets de monde* comme le roman réaliste a ses effets de réel<sup>437</sup> ». Pour saisir les rationalités introduites

---

<sup>436</sup> COURTES Joseph, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, 1976, p. 31.

<sup>437</sup> MESSAGE Vincent, *Romanciers pluralistes*, Paris, Seuil, 2013, p. 31.

par la démographie de la cité textuelle de *Congo Inc.*, notre analyse va d'abord se cristalliser autour de l'axe numéral pour pointer une poétique de l'addition à travers une opération qui consiste à « ajouter du monde au monde<sup>438</sup> ». À l'image de la société globalisée, l'espace textuel est saturé de présences qui se composent et se trament par une logique additive. Plus d'une vingtaine d'actants rythment la trame narrative : Isookanga, Le vieux Lomama, Adéito, Sasha la Jactance, Aude Martin, Waldemar Mirnas, le pasteur Jonas Monkaya, Zang Xia, l'ex-rebelle Kiro Bizimungu, l'enfant sorcier Modogo, Omari Double-Lame, Bwale Iselengue. La liste non exhaustive des personnages peut se rallonger en y adjoignant le peuple Shéghés, défini dans l'œuvre comme une communauté entière, les casques bleus, les fidèles de l'église de la multiplication et d'autres anonymes qui travaillent dans des bureaux en Chine, en France, aux Etats-Unis et au Congo. Dans cette mosaïque démographique, le plus intéressant est de voir comment tous ces personnages, agissant chacun de son lieu, finissent par former un monde fictionnel commun, où les actions des uns et des autres se recourent et se superposent dans une perspective dialogique, telle que caractérisée par Mikhaïl Bakhtine :

Une multiplicité de caractères et de destins à l'intérieur d'un monde unique et objectif, éclairé par la seule conscience de l'auteur, mais par la pluralité des consciences « équipollentes » et de leurs univers qui, sans fusionner, se combinent dans l'unité d'un événement donné<sup>439</sup>

La po(li)étique à l'œuvre dans le roman de In Koli Jean Bofane mime la société mondialisée structurée par une « ambiance tuyaux » pour reprendre le mot d'Emmanuelle Pireyre. Le Congo constitue le centre névralgique du monde dans sa capacité à alimenter la planète entière de son énergie et de ses matières premières. Une telle manière d'écrire rapproche In Koli Jean Bofane de la catégorie de « romanciers-pluralistes » dont les ressorts sont fixés par Vincent Message :

La marque distinctive des romans hétérogènes est de reconduire dans leur organisation interne la diversité qui caractérise globalement le genre romanesque, et qui rend vaine toute tentative d'en donner une définition ou d'en déterminer absolument les règles. Étonnants de plasticité formelle et thématique, ces romans montrent une propension si apparemment illimitée à accueillir le divers que celui-ci peut parfois sembler excéder leur capacité d'intégration. La question se pose alors de savoir quel type d'organisation permet à la fois de faire entendre ces voix multiples dans l'espace romanesque et les agencer en une forme cohérente<sup>440</sup>.

---

<sup>438</sup> MOUSSAVOU Emerica Daniel, « Ruptures et modernités : vers un roman de la mondialisation ? », Frédérique Toudoire-Surlapierre, Ethmane Sall (dir.), *Les Rébellions francophones*, Paris, Orizons, 2019, p.209-2016, p. 212.

<sup>439</sup> BAKHTINE Mikhaïl, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, coll. « Points-Essais », 1970, p. 35.

<sup>440</sup> MESSAGE Vincent, *op.cit.*, p. 10.

Le défi de faire cohabiter des personnages bigarrés, venus d'horizons différents est tenu puisque toutes les singularités convergent vers le même objet de convoitise : la mondialisation. Issus d'une cartographie géographique et culturelle éclatée lisible à travers la marque des nationalités, *Congo Inc.* dessine un espace multipolaire : des Congolais (Isookanga, Shasa la Jactance, Bizimungu, Modogo...), des Chinois (Zhang Xia), une Belge (Aude Martin), un Lituanien (Waldemar Mirnas), une Américaine (Chiara Argento) etc. L'ambition de faire cohabiter des hommes et des femmes, mais aussi des objets et des symboles d'appartenances hétérogènes fait écho à « la mémoire chorale, plurielle, partageable<sup>441</sup> » dont parle Benjamin Stora et trahit une scénographie du monde contemporain. Le territoire congolais est un véritable germe de la société mondialisée dont les chorégraphies ne font que prolonger les courbes :

- Vous êtes dans la mondialisation, vous aussi ?
- Oui. Hélas. La mondialisation, c'est merdique pour moi. J'étais bien en Chine. Je viens du Sichuan. Vous connaissez, Sichuan ?  
Isookanga admit que non.
- J'ai laissé ma femme là-bas. [...]. Je travaillais avec M. Liu Kaï à Chongqing. On a construit beaucoup. Grande cité. M. Liu Kaï m'a dit de venir avec lui, construire des villes à Congo. [...]. On a quitté, on est venus à Kinshasa (*Congo Inc.*, p. 74).

Le mouvement de Zhang Xia qui part de son pays, la Chine, vers le Congo est symptomatique d'une gestualité commune à beaucoup de personnages dans le roman. La dynamique de l'espace globalisé se saisit donc à travers le flux migratoire dont le Congo est la cible. Les personnages dans leur agentivité constituent dès lors une unité de lisibilité du roman de la mondialisation :

Dans les romans [de la mondialisation], les personnages continuent de jouer un rôle essentiel, puisque, c'est précisément la multiplicité de leurs points de vue qui met en lumière le pluralisme des inclinations, des intérêts et des valeurs<sup>442</sup>.

A côté de Zhang Xia et d'autres actants venus du monde pour mettre en marche leurs projets, se trouvent également des Congolais engagés aussi dans le productivisme et la compétitivité du capitalisme néolibéral. Leurs mouvements, qu'il s'agisse des déplacements d'un territoire vers un autre, ou plus significativement, de leur implication dans les échanges de tout ordre, contribuent à construire une trame ultra-libéralisée. La tension narrative est portée par une forte activité économique quoique sous le signe de la violence, du cynisme et de l'informel. À

---

<sup>441</sup> STORA Benjamin, *Voyages en postcolonies*, Paris, Stock, 2012, p. 45.

<sup>442</sup> MESSAGE Vincent, *op.cit.*, p. 55.

l'image d'Isookanga, l'imaginaire de la mondialisation se déploie à travers une appropriation du monde qui rend inopérante toute tentative d'invisibilisation des marges et des minorités. Isookanga fragilisé depuis sa naissance par des idéologies essentialistes compte bien se réhabiliter par son agentivité numérique au cœur de la société globale :

Mais tu es venu faire quoi à Kin' ?

- Mondialiser, Vieux.
- Mondialiser ?
- Oui Vieux. Être dans le mainstream, toucher à la haute technologie, communiquer avec le monde : être dans l'échange, quoi.
- Et la forêt alors ?
- Vieux, c'est ringard. J'y étais il n'y a pas longtemps, mais avec quelle vitesse j'en suis parti ! Il faut arrêter avec ce romantisme rétrograde qui consiste à faire croire que la forêt devrait s'étendre. Vous imaginez ? Où on mettrait les autoroutes, les grandes surfaces, les parkings, les centres de production...au sommet des arbres ? Il faut être réaliste et vivre avec son temps (*Congo Inc.*, p. 157).

La chute de l'extrait de texte est assez expressive pour la commenter. Pour le jeune Pygmée, il faut avoir la lucidité critique et vivre avec les ressources de son temps. Lui qui aurait pu se recroqueviller sur une posture victimaire, du fait de toutes les pesanteurs sociales et idéologiques qui l'accablent, invite plutôt à un changement des filtres perceptifs. Passer du « romantisme » au « réalisme » commande de se défaire de la dette généalogique et d'envisager le monde au prisme des opportunités et des réalités :

Isookanga ne comprenait pas cette logique qui persistait chez son oncle.

- Pourquoi, encore et toujours ressasser les habitudes du passé ? C'est à cause des gens comme Vieux Lomama que nous, les Ekonda, sommes discrédités dans le pays. Que partout nous sommes appelés Pygmées depuis toujours. Les français ne parlent-ils pas de « Pygmées idéologiques » pour désigner un individu manquant singulièrement de vision ? (*Congo Inc.*, p. 20).

La lecture de ce passage du roman renforce la thèse d'un basculement paradigmatique dans l'univers globalisé où la seule chose qui vaille, c'est incontestablement la capacité de chaque être à produire de la richesse, à consommer et donc à être acteur et entrepreneur de son existence. Le héros du récit de Jean Bofane envisage la société contemporaine à partir d'un logiciel présentiste qui ouvre sur un procès du chronotrope interrogeant les manières d'être et d'habiter le monde avec ses impératifs. Le raisonnement d'Isookanga peut alors épouser la définition du concept post ou trans-racial Afropolitanisme d'Achille Mbémbe :

L'Afropolitanisme n'est pas la même chose que le panafricanisme ou la négritude. L'afropolitanisme est une stylistique, une esthétique et une certaine poésie du monde. C'est une manière d'être au monde qui refuse, par principe, toute forme d'identité victimaire, ce qui ne signifie pas qu'elle n'est pas consciente des injustices et de la violence que la loi du monde a infligées à ce continent et à ses gens<sup>443</sup>.

Dès lors, le dépassement de perspectives passe inéluctablement par le geste créatif. Dans la diégèse, Isookanga commence le travail de réinvention de soi par une redéfinition des cadres spatio-temporels : « Dans l'univers globalisé du virtuel, même le ciel ne constitue plus une limite » (*Congo Inc.*, p. 22). Conscient des enjeux médiatiques, le personnage procède à une combinatoire des spatio-temporalités par une opération de sémiotisation. Ici, Isookanga habite le seuil, c'est-à-dire, un espace à la lisière de l'imaginaire, du numérique et du réel. Steeve Renombo analysant les dynamiques spatiales dans *Congo Inc.* parvient à la conclusion suivante : « La ville de Kinshasa qui tient lieu de théâtre (diégèse) dans *Congo Inc.*, se déploie en effet, comme un espace tout à la fois réel et imaginaire, objectif et symbolique, local et global pour ne pas dire "glocal" <sup>444</sup> ». La mondialisation tient justement au fait de la contraction du temps et de l'espace. Le sujet contemporain se définit par sa posture *ubiquitaire* entendue comme la possibilité d'être Ici et Ailleurs en même temps. Si la libre circulation des êtres humains n'est pas la chose la mieux partagée dans le nouvel ordre mondial, du fait des contraintes et de discriminations, l'efficacité de la mondialisation tient cependant à la circulation des imaginaires et des images à travers les ressources numériques et technologiques. L'utopie de liberté que crée Internet tient lieu de promesse pour Isookanga qui sémiotise sa corporéité pour entrer dans un espace virtuel, sans frontières, qui n'exige pas le « bon » passeport, la « bonne » couleur, la « bonne » silhouette, le « bon » sexe pour exister. Internet tel qu'il est représenté par Isookanga constitue une postspatialité.

Quand on utilise des bits pour communiquer, qu'importe qu'on parle Pygmée, lapon ou japonais. Représenter un poids financier et séduire toutes les femmes ? A quoi bon quand il suffit de capter grâce au Wifi qui passe et goûter aux mêmes vibrations que n'importe qui, sur exactement les mêmes sites de réflexion. Être grand, ne pas l'être, qui s'en soucie, quand seul le nombre de gigas est pris en compte ? La matérialité est totalement devenue obsolète. Dans l'univers globalisé du monde virtuel, même le ciel ne constitue plus une limite. Et de la hauteur à laquelle Isookanga contemplant l'univers, cela lui convenait parfaitement, sa position lui assurait un recul supplémentaire (*Congo Inc.*, p. 22).

---

<sup>443</sup> MBEMBE Achille, « Afropolitanisme », *Africultures*, n°66, 2006, p. 9-15, p. 14.

<sup>444</sup> RENOMBO Steeve, « Imaginaires littéraires francophones et mondialisation. Entre grondements et bruissements », *op.cit.*, p. 261.

La thèse posthumaniste soutenue par Isookanga est une question brûlante au centre des débats contemporains. Cette problématique traite entre autres sujets, du rapport de l'humain aux technologies, mais surtout des changements radicaux que cette relation peut faire surgir. En suivant la rhétorique du jeune Pygmée, nous constatons qu'il y a une redéfinition profonde de son être grâce à Internet. Pour Isookanga, le temps de la mondialisation techno-médiatique porte les germes d'une rupture anthropologique qui se traduit d'abord par une dépossession de la matérialité, « la matérialité est devenue totalement obsolète dans l'univers globalisé du monde virtuel ». Cette phrase dans sa profondeur sémantique donne le ton d'une approche humaniste contemporaine mise à l'épreuve des nouvelles technologies. Le propos du héros/héraut du roman de Jean Bofane insiste sur une autre dimension que le numérique rend possible : l'ubiquité et l'augmentation de l'être par le processus de virtualisation et de *sémio-anthropologie*. L'avenir de l'humanité serait donc intimement lié à l'essor de la technologie qui en modifierait radicalement les ressorts, appelant à une révision « des conceptions sociologiques, éthiques, politiques et culturelles dans le rapport de l'homme avec lui-même et à la machine <sup>445</sup> ». Dans *Congo Inc.*, Internet se saisit comme un contre-espace du réel, une géographie alternative. La superposition de l'espace virtuel (global) à l'espace réel (local) donne lieu à une spatialité hybride, pour ne pas dire « glocale ». Le territoire glocal est une révolution phénoménologique puisqu'il pose la problématique de l'habitabilité du monde contemporain partagé entre le réel et le virtuel. La cosmocitoyenneté est de ce point de vue, un pouvoir de contre-scénarisation du fait qu'elle permet au personnage d'habiter l'interstice et donc d'être de partout et de nulle part. Dans le récit, le jeune Pygmée définit son identité à partir de la logique multiscalaire des multinationales qui fondent leur économie sur la stratégie d'appartenance plurielle. Pour augmenter leur productivité, les entreprises n'hésitent pas à se multisituer, à conquérir des parts de marchés beaucoup plus grandes. Il en est ainsi d'Isookanga qui sait qu'être par temps de mondialisation, c'est savoir se raconter, s'exporter, se multiplier, se vendre selon des politiques attentionnelles qui sous-tendent nos « mythocraties <sup>446</sup> ». Les corps ne sont plus un déterminant sociologique. L'identité se forge à proportion de la capacité qu'a chaque sujet de se narrativiser :

« Être grand, ne pas l'être qui s'en soucie ? [...] La matérialité est devenue totalement obsolète » (*Congo Inc.*, p. 22). Cela se vérifie dans la vie quotidienne où l'influence, la

---

<sup>445</sup> DE NEVE Alain, « Automates intelligents : vers un devenir post humain ? », *archive.wikiwix.com*, 23 juillet 2005.

<sup>446</sup> CITTON Yves, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Editions Amsterdam, 2010.

puissance et la valeur des hommes et des femmes sont mesurables à partir de leurs poids financiers et de leur capital attentionnel. En contexte de mondialisation plus qu'ailleurs, l'identité n'est pas donnée d'avance, elle est toujours en construction permanente.

Enfin, l'imaginaire de la mondialisation peut se lire à travers le régime vernaculaire qui, pour le dire d'emblée, pointe une économie de l'échange. En effet, les identités multiples et le cosmopolitisme vernaculaire constituent des marqueurs manifestes du global. Les personnages sont habités par une tension linguistique qui les universalise. Isookanga, en premier, est passionné par les nouvelles technologies de la communication et de l'information. Il essaie dans sa quête du monde, de saisir les dynamiques linguistiques du numérique par l'appropriation de ses objets et de son jargon : « Moi, ma promesse, c'est la haute technologie. Et ma mise à l'épreuve pour une union avec l'univers passe par le vol de l'ordinateur que tu vois là » (*Congo Inc.*, p.31). Plus loin, le jeune Ekonda confirme son ambition de pratiquer le langage technologique à travers cette phase initiatique :

C'est dans un monde semblable que je veux évoluer. Parler le langage des technologues, approcher les dialectes de demain. [...] J'ai d'autres ambitions, je veux avoir une vision des choses. Après un temps de réflexion, Isookanga demanda :

- Comment tu dis, déjà, avec le point avec le point ?
- Dot com.
- Et l'autre ?
- World Wide Web, articula Bwale pour la énième fois. Pendant que la batterie d'Isookanga rechargeait, Bwale dispensa à son pote tout l'enseignement qu'il pouvait pour l'aider à intégrer parfaitement le monde digital et à parcourir l'éther grâce à des ondes véhiculées à partir du bout du doigt de l'homme, d'un onglet à un autre, de satellite à satellite, à travers le vaste intersidéral.

Isookanga pendant la formation écouta attentivement. [...] L'adresse électronique, [a.isekangakutu@chinnet.cd](mailto:a.isekangakutu@chinnet.cd), doucement, avait commencé à faire germer une idée dans la tête du jeune Ekonda. [...] Après avoir créé une adresse fictive, Isookanga envoya à l'oncle un premier courrier (*Congo Inc.*, p. 34-35).

Isookanga est conscient des enjeux linguistiques du monde. Pour être un bon *mondialiste*, le jeune homme sait pertinemment qu'il doit apprendre le techno-langage, idiome par excellence de la sphère globalisée. D'ailleurs, pour le personnage de *Congo Inc.*, l'hyperlangue de la mondialisation constitue sans nul doute le langage du futur : « Parler le langage des technologues, approcher les dialectes de demain ». Ce jeune Pygmée doté d'un pragmatisme et d'une créativité notables n'est pas naïf. Il est tout au moins conscient du basculement de l'économie des langues vers un régime « médiarchique ». D'ailleurs, cette thèse ne souffre d'aucune affabulation, dans la mesure où, au sein de la société moderne, l'analphabétisme n'est

plus le seul fait de ne pas savoir lire et écrire, mais s'étend et s'applique plus pertinemment au manque de maîtrise des outils informatiques et au langage technologique.

Par ailleurs, l'imaginaire linguistique du monde global peut aussi se lire à travers la figure de Modogo, enfant qualifié de « sorcier » par ses proches du fait que celui-ci parle un langage de la mondialisation tout à fait déformé, donc inintelligible et incompréhensible par ses parents.

Modogo était un enfant-sorcier, avant. Il faisait peur à tout le monde chez lui. Ses parents l'ont emmené chez le pasteur qui lui a fait répéter quelques-unes de ses phrases favorites. Il a prononcé devant eux, sans se méfier. Les types et ses diacres ont décrété que Modogo était possédé au dernier degré. Il a eu droit à tout : imposition des mains, jeûnes secs de trois jours, des coups à la maison quand on supposait que le démon n'était pas loin (*Congo Inc.*, p. 68).

Modogo est un enfant qui refuse de vivre selon les usages de l'adolescence qu'il trouve ternes et sans vitalité. Pour donner du relief à sa vie, il développe une passion pour le cinéma américain. Modogo, adolescent en quête des sensations fortes, ne visionne pas n'importe quels films. Son dévolu est pour les films d'épouvante. Mais le plus marquant, c'est le fait que ce jeune garçon essaie de mimer et de reproduire la langue de ces films (l'anglais) qu'il suit d'ailleurs en version originale. Mais la reproduction de ces énoncés filmiques tourne à la catastrophe puisque sa reprise de l'anglais est pour le moins insolite. Le jeune homme déforme grossièrement les mots pour en faire des monstruosité qui font peur à son entourage : « Oo mag hhöd ! » pour « Oh my god ! », « Ou waiïyou ? » pour « How are you ? », « Yo waa nnex ! » pour « You are the next » (*Congo Inc.*, p. 86-87). Répété à longueur des journées, cet anglais customisé finit par inquiéter ses parents qui concluent à une possession de leur fils par des démons. Pour le socioanthropologue Joseph Tonda, le cas Modogo est symptomatique de la manière dont les sujets contemporains habitent la langue de la mondialisation qui est pour ainsi dire devenue une hétérotopie :

Ce « cas Modogo » est particulièrement intéressant en ce qu'il permet de reconstruire le processus par lequel certains kinois sont amenés à constituer le verbe comme colonie et leur corps comme maison close, au sens d'espaces hétérotopiques, qu'ils habitent réellement. Mais le plus important, du point de vue de la thèse de l'impérialisme postcolonial, c'est la façon dont ce cas éclaire, de manière clinique, sa réalité. En effet, Modogo refuse le monde des adultes (c'est un enfant) et il trouve, dans les films d'épouvante, l'espace de fantaisie et d'imagination qu'il lui faut habiter. Son entrée dans cet « espace » se fait par la langue qui y est parlée. La langue réelle, l'anglais américain, et non sa traduction française. Car, pour habiter l'espace hétérotopique de l'imaginaire cinématographique américain en général, et plus encore, celui des films d'épouvantes, il lui faut habiter la langue de ces films, c'est-à-

dire, la langue et la voix des acteurs, autrement dit, leurs corps. Modogo constitue ainsi, en colonie, en hétérotopie, l'espace de l'imaginaire américain, dont il devient un imaginaire fait corps, une colonie de l'imaginaire, un seuil. C'est en ce sens que je défends l'idée selon laquelle l'impérialisme colonial a été subitement un moment de constitution des imaginaires ou des inconscients des colonisateurs en colonies des images des colonisés, c'est-à-dire en territoires ou en possession de ces images des colonisés<sup>447</sup>.

Suivant le raisonnement de Joseph Tonda qui, d'une certaine manière, tisse des lignes de partage avec la conception des « mediascapes <sup>448</sup>» chez Arjun Appadurai, l'anglais américain est un espace d'habitation de la mondialisation chez Modogo, comme Internet l'est pour Isookanga. Et ces deux personnages qui « vivent dans le rêve d'autrui <sup>449</sup>» deviennent *ipso facto* des colonies des images de la mondialisation dans leur capacité à prendre corps.

Enfin, les enjeux géolinguistiques se mesurent à l'opération de traduction le long du récit. Point besoin de rappeler la formule célèbre d'Umberto Eco, pour qui la langue européenne est la traduction. En l'étendant à l'échelle globale, la langue du monde serait alors portée par des gestualités traductologiques. Dans le roman d'In Koli Jean Bofane, la traduction des énoncés titrologiques en mandarin ne saurait échapper à tout lecteur attentif. En effet, les titres des douze chapitres qui structurent le roman sont écrits en langue chinoise en plus d'être libellés en français. D'un point de vue discursif, le recours à la langue chinoise peut assurer au récit son substrat cosmopolitique. L'ouverture au monde chinois opère ici comme une sorte de symbolisation du nouvel ordre global auquel participe désormais la Chine en tant que nation emblématique. A côté de cela, la mondialisation se capte à travers une hétérogénéité linguistique ouverte qui est le fait de la traduction du *lingala*, langue locale, en français. Si le tissu discursif est parsemé de xénismes, ceux-ci sont systématiquement traduits donnant lieu à un Congo soucieux de dialoguer avec d'autres cultures :

Mongongo na ngai eyokani ti na libanda ééé  
Soki ba ko yoka, ba yoka na bango  
Est-ce que vie na ngai mpe eza na maboko na bango ?  
Bango bakoka kosala ngai nini?  
Po ngai mowe ya bolingo oyo  
Nazakala na problèmes na ba vivants te, non, assumer ngai, WW  
Bob Masua (*Congo Inc.*, p. 45-46).

---

<sup>447</sup> TONDA Joseph, *L'Impérialisme postcolonial*, op.cit., p. 66.

<sup>448</sup> APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme*, op.cit.

<sup>449</sup> TONDA Joseph, *Afrodystopie*, op.cit.

En note de bas de page, se trouve la traduction intégrale du propos écrit en langue congolaise dans le souci de créer un univers de partage et de connexion avec des lecteurs non congolais :

Ma voix a été entendue jusqu'au dehors. Que ceux qui veulent entendre, entendent. Ma vie est-elle entre leurs mains ? Que vont-ils pouvoir me faire ? Parce que je suis martyr de cet amour ? Je n'ai aucun problème avec les vivants, non, rassure-moi, WW Bob Masua.

Par cette effectuation poétique hospitalière, In Koli Jean Bofane dessine un espace local en proie à une altérité interne à laquelle l'écriture répond. L'auteur dans sa stratégie scripturale mondialise le *linga*, de manière à le rendre saisissable par des lecteurs extérieurs à la culture congolaise. « Le difficile, écrit Gilles Deleuze, c'est de faire conspirer tous les éléments d'un ensemble non homogène, de les faire fonctionner ensemble <sup>450</sup> ». La trame diégétique de *Congo Inc.* est un véritable patchwork qui fait cohabiter des langages hétérogènes dans une ambiance de coexistence pacifique. En étant attentif à la structure syntagmatique des phrases, l'on se rend compte que le lingala et le français combinent pour donner lieu à des parlures hybrides comme ici, où les deux langues se trouvent dans un même syntagme :

Yo obendi nzoto pe *distance*, Nicky D  
Ndima yo otikela ngai *souvenir* po na bosana te ke  
Nazalaka na *chérie* nangai Nicky D  
Awa, yo nde, bolingo ya *sincère*  
Oh, oh, oh, ngai na yo likambo te  
Na lingaki na bima na yo *dimanche*, na Inzia, sambwi  
*Souci* na nangai suka te (*Congo Inc.*, p. 193).

Les mots « distance », « souvenir », « chérie », « sincère », « dimanche » sont subtilement agencés dans un énoncé en langue locale. Sans aucune forme d'hostilité, les deux univers linguistiques rentrent en relation pour créer un espace-monde. Un élément pertinent à créditer en faveur de la poétique bofanienne dans sa visée mondialiste est sans nul doute la mise en partage de la discographie congolaise. En effet, la plupart des énoncés en lingala qui traversent le tissu discursif du roman sont des extraits de chanson bien connues. La Rumba congolaise constitue un des points saillants de l'identité culturelle congolaise. D'ailleurs, elle est depuis quelques années patrimoine culturel de l'Unesco. Et la place qu'occupe la musique au Congo peut se résumer à cette observation de Aude Martin, anthropologue belge : « Je me demande que feraient les Congolais sans leur musique, dit Aude Martin. C'est tout ce que vous avez, mais quelle richesse ! » (*Congo Inc.*, p.189). En mettant en pertinence la richesse culturelle

---

<sup>450</sup> DELEUZE Gilles, PARNET Claire, *Dialogues*, [1977], Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, p. 65.

congolaise, In Koli Jean Bofane participe d'une mondialisation fondée sur le modèle du « rendez-vous du donner et du recevoir » cher au père de la négritude, Léopold Sédar Senghor.

#### **IV.4. Mondialisation dystopique. *Soumission*, un populisme en régime romanesque ?**

*Soumission* est un roman à thèse qui a, comme toutes les œuvres de Michel Houellebecq, créé un véritablement grondement à sa parution, en 2015. Le récit met en scène une France politique passée aux mains des musulmans à travers l'élection de Ben Abbas à la présidence de la république. Cet acte politique inédit n'est pas anodin puisque, derrière le geste politique, c'est l'*ADN civilisationnel* de la société française qui périclité : on passe de la démocratie à la *démocrature*, de la laïcité à la théocratie :

[...] à l'intérieur des bâtiments administratifs, les transformations étaient plus visibles. Dans l'antichambre, on était accueilli par une photographie de pèlerins effectuant leur circumambulation autour de la Kaaba, et les bureaux étaient décorés d'affiches représentant des versets du coran calligraphiés ; les secrétaires avaient changé, je n'en reconnaissais pas une seule, et toutes étaient voilées (*Soumission*, p.179).

La lecture de cet extrait de texte permet d'observer la transfiguration de la France en tant qu'espace sociologique et politique. Mieux que la seule France, le roman de Houellebecq scénarise un espace européen progressivement sous emprise islamiste. L'auteur postule dès lors la thèse d'une *mondialisation religieuse*, due à la contagiosité et à la présumée invasion barbare de l'islam à l'échelle planétaire. Notre acte herméneutique s'attache donc à suivre le déploiement narratif et rhétorique du populisme et de la thèse fantasmagorique du *choc des civilisations* dans leurs ressorts anti-mondialisation. L'analyse interroge les propriétés attentionnelles de la dystopie littéraire dont le projet esthétique et poétique est de problématiser les questions sociétales sous le signe d'une défamiliarisation perlocutoire. En d'autres termes, la lecture effectuée ici s'emploie à pointer la charge empathique et les visées praxiques de *soumission* sur le lecteur. Car, aussi neutre puisse-t-il paraître, un énoncé romanesque peut avoir une portée politique inestimable. Pour Héloïse Lhérété, « l'homme est un animal

littéraire<sup>451</sup>», c'est-à-dire que sa conscience du monde se nourrit des fictions, en l'occurrence, romanesques. En lisant un roman, le lecteur accueille en lui d'autres points de vue, d'autres caractères, d'autres mondes, d'autres imaginaires. Houellebecq est certainement conscient de la dimension pragmatique de la lecture dans la construction des imaginaires, puisqu'il affirme sans ambiguïté : « exploiter les peurs sociales<sup>452</sup> ». Pour ce faire, l'analyse du personnage principal du récit dont le parcours participe assurément de la mise en sens de la soumission dans le roman constituera la porte d'entrée de cette partie.

François est un jeune professeur de littérature qui vient tout juste de soutenir sa thèse de doctorat sur un sujet très évocateur : « Joris Karl Huysmans ou la sortie du tunnel » (*Soumission*, p.11). Alors que, tout converge pour que ce jeune docteur soit un personnage actif, François est totalement l'inverse de ce qu'un personnage de son acabit pourrait être. Notons à toutes fins utiles que le personnage bénéficie d'un capital sociologique qui lui donnerait une certaine disposition agentielle. D'abord, du point de vue intellectuel, François est titulaire d'un doctorat en Littérature. Un tel parcours suppose que le personnage est un homme éclairé, capable d'agir avec lucidité et efficacité sur son existence. En sa qualité d'enseignant de Lettres, François serait donc appelé par une certaine mythologie républicaine à être un véritable timonier, un éveilleur des consciences, un modèle pour ses étudiants et pour la société. Ensuite, le personnage-narrateur est jeune, doté donc d'une présomption d'ambition et de dynamisme. Enfin, François habite Paris et travaille à l'université Paris Sorbonne. Sa situation spatiale centrale peut constituer une plus-value dans le profilage du jeune universitaire. En effet, les atouts dont bénéficie François sont autant de matériaux fondamentaux pour la construction de soi, dans une sphère globalisée où l'agentivité est plus que jamais au fondement de l'existence. Pourtant, François est en totale dissonance et en manifeste contraste avec son capital symbolique, puisque le noyau de son être ne coïncide avec ses propriétés intellectuelles. De fait, le personnage houellebecquien est un anti-héros, c'est-à-dire un être sans consistance, sans génie, sans vitalité :

Ma vie en somme continuait par son uniformité et sa platitude prévisibles, à ressembler à celle de Huysmans. [...] Je n'avais jamais eu la moindre vocation pour l'enseignement et quinze ans plus tard, ma carrière n'avait fait que confirmer cette absence de vocation initiale. Quelques cours particuliers données dans l'espoir

---

<sup>451</sup> LERHETHE Héloïse, « Pourquoi lit-on des romans ? », *Sciences Humaines, Hors-série*, juin-juillet 2021, p. 6-13, p. 8.

<sup>452</sup> Propos tenu par Michel Houellebecq sur le plateau de *On n'est pas couché*, émission coanimée par Laurent Ruquier, Léa Salamé et Yann Moix, 29 août 2015, <https://youtu.be/UyGX14yz-84>.

d'améliorer mon niveau de vie m'avaient très tôt convaincu que la transmission du savoir était la plupart du temps impossible (*Soumission*, p. 18).

Malgré son capital de savoir, le docteur en Littérature peine à se construire une carrière digne de ce nom, à en croire l'extrait de texte susmentionné. Et, plus affligeant, le manque de génie de François traverse tous les pans de sa vie. On notera par exemple le rapport difficile qu'il entretient avec les femmes. En être défait de tout pouvoir d'action, François n'est jamais à l'initiative du fonctionnement de ses relations éphémères dont les ruptures sont le fait des femmes :

Au bout donc de la nouvelle année universitaire, la relation prenait fin, presque toujours, à l'initiative des filles. Elles avaient vécu quelque chose au cours de l'été, telle était l'explication qu'elles me donnaient, le plus souvent sans précision complémentaire ; certaines, moins soucieuses sans doute de me ménager, me précisaient qu'elles avaient rencontré quelqu'un. Oui, et alors ? Moi aussi, j'étais quelqu'un (*Soumission*, p. 19-20).

L'évolution du récit accentue l'avachissement du personnage qui, à proportion du déroulement de l'intrigue, se délite davantage. Le sème de la dystopie se renforce, mettant en jeu la descente aux enfers progressive du personnage qui subit farouchement son absence d'être. Le personnage de Houellebecq est frappé d'une sorte d'hémiplégie puisqu'incapable d'action et dans l'incapacité de conduire une simple discussion de bistrot : « Malgré les deux bouteilles d'Irouléguay blanc que je fus à peu près le seul à boire, j'éprouvai des difficultés croissantes, qui devinrent vite insurmontables, à maintenir un niveau raisonnable de communication chaleureuse » (*Soumission*, p. 21). Le délitement du professeur de la Sorbonne prend des proportions inquiétantes dans la mesure où, sa déflagration n'est plus qu'émotionnelle. La paresse et la passivité s'étendent à son corps qui, visiblement, a perdu de sa motricité, comme ici, où l'impuissance sexuelle commence par se poser en véritable équation :

J'aurais pu du temps de mes vingt ans, du temps où je bandais sous n'importe quel prétexte et parfois même sans raison, où je bandais en quelque sorte *dans le vide* [...], je pense que j'aurais pu à l'époque, *assurer*, mais maintenant bien entendu, il ne pouvait plus en être question, mes érections plus rares et plus hasardeuses demandaient des corps fermes, souples, sans défaut. Ma propre vie sexuelle, les premières années qui suivirent ma nomination au poste de maître de conférences à l'université Paris III-Sorbonne, ne connut pas d'évolution notable (*Soumission*, p. 23).

Le propos du narrateur sur sa virilité laisserait croire que François est un homme d'un âge avancé dont le dysfonctionnement de l'appareil érectile ne serait qu'une conséquence logique du dépérissement du corps. Non ! Le maître de conférences est un quadragénaire. Difficile donc

de justifier une perte de testostérones d'une manière aussi handicapante. Or, le déclin de François n'est pas sans lien avec la société qu'il habite. L'inaction du personnage, d'une certaine manière, est une scénarisation de la société française qui, selon Houellebecq, est appelée à disparaître du fait de la passivité de ses citoyens. Comment penser à la vitalité d'un pays attaqué, selon l'auteur par une mondialisation religieuse conquérante et « culturophage<sup>453</sup> » lorsqu'il est habité par des citoyens amorphes ? A la soumission, répond l'auteur français.

Pour nombre d'analystes, Michel Houellebecq est un écrivain réaliste, « expérimentateur existentiel<sup>454</sup> » résume Christophe Brochier. Comme tel, les romans houellebecquiens sont considérées comme de véritables *fictiones de terrain*. Théoricien du « Grand remplacement<sup>455</sup> », l'islamisation de la société française serait la conséquence d'une illusion de mondialité entérinée par les sociétés occidentales. La démarche de Houellebecq est claire, la liquéfaction du socle culturel français est le fait de d'une mondialisation ouverte sur les branchements culturels. En d'autres termes, la soumission dont parle l'auteur d'*Anéantir*<sup>456</sup> est un long processus de pénétration des cultures extérieures qui ont, à terme, placé la France dans un système de « créolisation » *francocide* insurmontable. L'ouverture du monde induite par la mondialisation serait donc une véritable gangrène à la spécificité, à l'autochtonie, à la pureté que défend une certaine idéologie que Houellebecq prolonge dans sa fiction :

Le type de dystopie présentée dans *Soumission* se rapproche, et pas uniquement dans sa dimension anticipatrice, de celle que l'on retrouve dans *Le Meilleur des mondes*. Pour Houellebecq, comme pour Huxley, le risque ne réside pas dans la violence mais au contraire dans cette trop grande tranquillité instaurée au nom du « Bien ». Le multiculturalisme devient dans *Soumission* un futur-proche-cauchemardesque au nom du « Bien ». [...] Pour Houellebecq, ce qui permet à cette dystopie de devenir réalité découle d'une forme de lâcheté, de veulerie et de faiblesse de volonté des Occidentaux en général et des Français en particulier<sup>457</sup>.

---

<sup>453</sup> Dans notre conception, la culturophagie renvoie à l'action de manger la culture. Houellebecq présente la mondialisation comme un phénomène de conquête culturelle par le prisme de la religion islamique qui tend à se massifier à l'échelle planétaire.

<sup>454</sup> BROCHIER Christophe, « Michel Houellebecq expérimentateur existentiel : une approche pascalienne de l'œuvre romanesque », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 2023, 2022-2,10.4000/itinéraires.125446.halshs-04115241.

<sup>455</sup> Le Grand remplacement est une notion introduite en France en 2010 par l'écrivain Renaud Camus. Il s'agit d'une théorie complotiste qui véhicule un imaginaire cauchemardesque fondé sur la substitution d'un peuple par un autre. Elle annonce le déclin de l'occident, de sa race et de sa civilisation.

<sup>456</sup> HOUELLEBECQ Michel, *Anéantir*, *op.cit.*

<sup>457</sup> PILLET Fabien, *Multiculturalisme et littérature. Mises en récit de la diversité ethnoculturelle*, Paris, MétisPresses, 2021, p. 250.

L'analyse de Fabien Pillet éclaire les angles morts de la soumission houellebecquienne. La thèse développée en filigrane par Houellebecq n'est qu'une simple mise en récit d'un discours devenu une rhétorique populiste d'extrême-droite. À travers des discours qui frisent parfois le délire, l'altérité est caricaturée, instrumentalisée, fantasmée. L'Autre, le musulman arabe ou noir est grossièrement représenté sous le signe de la menace, dans des argumentations démagogiques et purement racistes. Les problématiques pointées sont intentionnellement travaillées et présentées selon des *coupes agentielles* culpabilisantes, ainsi que l'analysait déjà en son temps Albert Memmi, pour qui le rejet de l'altérité est à lire à travers une opération de « valorisation de différences réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de légitimer une agression ou un privilège <sup>458</sup> ». D'ailleurs, comme nous l'avons longuement repris le long de notre analyse, il y a chez Michel Houellebecq, un puissant travail d'exploitation et de captation attentionnelle du lecteur. En effet, la dystopie qu'exploite Houellebecq a pour objectif de grossir les traits afin de rendre la menace plausible aux yeux du lecteur et le pousser à l'action, à la haine, au rejet systématique. L'inflation de la phobie de l'Autre, couverte par le vernis de la fiction et vendue dans *Soumission* à travers la description d'une société française dépossédée de sa civilisation, relève moins d'une haute valeur de création que d'une fantasmagorie que Jacques Rancière déplie et décodes en ces termes :

Je ne sais pas si on peut parler du rôle de la littérature aujourd'hui en général. Mais c'est vrai que l'alibi « littéraire » a servi à rendre plus fréquentables certaines idées. C'est en effet, un processus à double face. Beaucoup d'écrivain(e)s de renom aujourd'hui sont plutôt des idéologues qui se consacrent plus volontiers à détailler tous les événements de leur vie privée et les idées qui leur passent par la tête qu'à inventer des personnages ou des histoires : une double activité qui tend assez facilement à se transformer en rumination de quelques obsessions du genre « grand remplacement ». [...] On peut se complaire à l'idée que c'est de la fiction et que l'on y apprécie un travail d'écriture alors même que la part de l'invention fictionnelle et stylistique dans les livres de Houellebecq est plutôt pauvre<sup>459</sup>.

En dehors de François qui constitue la figure emblématique du roman, d'autres personnages, notamment politiciens, sont aussi porteurs du virus de la dystopie dans la société romanesque. D'ailleurs, c'est par leur lâcheté, leur veulerie et leur individualisme que le parti des frères musulmans accède à la magistrature suprême. À l'image de la métaphore stendhalienne du miroir promené le long des rues, *Soumission* semble être une capture d'écran sociologique de la France contemporaine assumée par une forte dimension référentielle. Prenons à ce sujet

---

<sup>458</sup> MEMMI Albert, *Le Racisme. Description, définition, traitement*, Paris, Gallimard, 1982, p. 42.

<sup>459</sup> RANCIERE Jacques, *Les Trente inglorieuses. Scènes politiques : 1991-2021*, Paris, La Fabrique, 2022, p. 37.

l'indice de François Bayrou dont le portrait dressé dans le roman, qui semble fortement correspondre avec les postures de l'homme politique réel :

Le retour de François Bayrou au premier plan de la scène politique. Il avait en effet accepté un *ticket* avec Mohammed Ben Abbas : celui-ci s'était engagé à le nommer premier ministre s'il sortait victorieux de l'élection présidentielle. Le vieux politicien béarnais, battu dans pratiquement toutes les élections auxquelles il s'était présenté depuis une trentaine d'années, s'employait à cultiver une image de *hauteur*, avec la complicité de certains magazines. [...] L'image qu'il cherchait à cultiver dans ses multiples interviews était celle, gaullienne, de *l'homme qui a dit non* (*Soumission*, p. 150-151).

Dans le paysage politique français, Bayrou est connu pour ses coalitions parfois incestueuses au prix des récompenses et des nominations à des postes ministériels. Sa dernière alliance avec Emmanuel Macron au sortir de l'élection présidentielle de 2017 en est une pertinente illustration. Michel Houellebecq construit donc le personnage, être de papier à partir de l'idiosyncrasie politique de la personne (être de chair) par un mécanisme de « ruminement » pour reprendre le mot de Jacques Rancière. Bayrou est d'un opportunisme qui conduit Houellebecq à le théâtraliser sous le costume fantasmé d'un « collabo » qui serait capable, pour son ambition personnelle, de vendre le pays à un ennemi clairement identifié, l'islam. En dehors des deux François aux destins quasiment liés du fait de leur lâcheté, il y a Robert Rédiger, personnage sans consistance, prêt à tout pour accéder à certaines fonctions au détriment de toute éthique. En effet, ce piètre professeur n'hésite pas à se soumettre à l'ordre islamique pour un poste de président d'université :

Les nouveaux statuts de l'université islamique de Paris Sorbonne m'interdisaient de poursuivre mes activités d'enseignement ; Robert Rediger, le nouveau président de l'université, avait lui-même signé la lettre ; il m'exprimait son profond regret, et m'assurait que la qualité de mes travaux n'était nullement en cause (*Soumission*, p. 177).

Qu'il s'agisse d'hommes politiques, des références institutionnelles ou topographiques, la stratégie de l'auteur vise à créer un effet du vrai, pour gagner l'adhésion du lecteur. La captation attentionnelle se fait au prix d'une stratégie argumentative fondée sur quelques faits de sociétés, grossis et hyperbolisés par l'auteur.

Par ailleurs, la conquête de l'islam passe par une *mondialisation de connivence*, avec une technique de contentement de l'*intelligentsia* française qui contribue à soutenir la politique du « Grand Remplacement » entamée par Ben Abbas : « ils étaient vraiment prêts à de gros sacrifices financiers pour éviter de faire des vagues » (*Soumission*, p.178). Mais notre geste interprétatif consiste à lire le procès d'une telle représentation du monde universitaire, défait de

toute sa lumière constitutive. La dystopie houellebecquienne passe à n'en point douter par l'éteignement des astres, par la décrépitude et la subversion des symboles. L'université, supposée être le moteur de la pensée d'un pays, est décrite dans la chair du roman comme une institution paumée, en totale ruine :

Sans doute s'étaient-ils beaucoup exagéré le pouvoir de nuisance des enseignants universitaires, leur capacité à mener à bien une campagne de protestation. Cela faisait bien longtemps qu'un titre d'enseignant universitaire en tant que tel ne suffisait plus à vous ouvrir l'accès aux rubriques « tribune » et « points de vue » des médias importants, et que celles-ci étaient devenues un espace strictement clos endogame. Une protestation même à peu près unanime des enseignants universitaires serait passée complètement inaperçue. [...] Au fond, il croyait encore au pouvoir de l'élite intellectuelle, c'en était presque touchant (*Soumission*, p. 179).

La ruine du milieu universitaire n'est ici qu'une partie visible du mal qui ronge la France dans le roman. On parlerait ainsi d'un jeu métonymique, où la figure de l'universitaire désigne en réalité toute l'élite intellectuelle, visiblement déclassée par l'émergence d'une société fondée sur des valeurs beaucoup plus capitalistes. À la déliquescence de la pensée scénarisée par l'effondrement du régime universitaire se trouve intimement liée la crise d'action portée par François, mais surtout par la classe politique. Or, que peut être un corps dont les cellules cognitives et réflexives sont inaptes ? Les personnages de *Soumission* sont d'une bassesse et d'un ridicule notables qui renforcent la tonalité satirique du roman. Même si Michel Houellebecq se défend contre le pouvoir d'un roman à impacter directement la vie du lecteur, il faut néanmoins reconnaître le jeu idéologique au fond de *Soumission* : « je ne pense pas qu'un roman puisse changer l'intention d'un vote » retorque-t-il à Daniel Cohen qui lui pose une question liée à la dimension performative de son récit, dans un tissu social déjà froissé par tant de crises. La réponse de Michel Houellebecq est évasive et manque de consistance dans la mesure où Marie Chagnoux estime que les véritables virus du populisme sont à traquer dans les discours et les modes de scénarisation :

Pourtant, la dimension populiste la plus intéressante à analyser est peut-être moins dans l'étude thématique que dans la langue qui les construit. Parce qu'elle véhicule avec une grande plasticité, dans sa structure comme dans ses représentations, tout fondement idéologique, c'est bien la langue qui induit l'emprise et la manipulation et qui permet d'exprimer tant les représentations fantasmagoriques que les valeurs communes qui sous-tendent l'idéologie populiste<sup>460</sup>.

---

<sup>460</sup> CHAGNOUX Marie, « La culture du clic favorise-t-elle le journalisme populiste ? », *Multitude* n°61, hiver 2015, p.95-105, p. 99.

La tentative de dépolitisation du roman à laquelle s'adonne Michel Houellebecq est peu convaincante quand on connaît sa position vis-à-vis de l'islam qu'il traite ouvertement de « religion la plus con<sup>461</sup> ». De plus, la littérature est une donnée non négligeable en son double rôle de guide et de révélateur de culture. On se souviendra du grondement causé par l'ignorance de Nicolas Sarkozy, alors candidat en 2007 et dont le propos sur la *Princesse de Clèves* avait choqué et indigné l'opinion. À la décharge de Houellebecq, le roman est avant tout un travail sur la langue. Mis à contribution, le registre anticipatif de *Soumission* peut aisément constituer une alvéole sémantique qui oriente le rythme et la teneur du récit. Comme tel, l'éthos romanesque vise à prévenir des dangers qui guettent la société dans un futur proche et de ce qui adviendrait si rien n'est fait.

Pour saisir la tension narrative du roman, il serait intéressant de se pencher désormais sur le rôle de la dystopie mondialisatrice et son fonctionnement : « Une dystopie réussie est un art subtil entre extraordinaire et ordinaire. Le contrat de base de la dystopie est que le monde change radicalement de celui que l'on connaît<sup>462</sup> », écrit Thibaud Zuppinger. Cependant, la politique-fiction de Houellebecq met en récit une dystopie à peine décelable, puisque l'islamisation de la France s'opère avec dextérité et par consentement, l'élection de Ben Abbas s'étant faite par voix/voie démocratique. Et c'est ici que se joue tout l'intérêt herméneutique du texte, vu que Michel Houellebecq crée un point d'aveuglement entre la description d'un islam apaisé et l'image discursive du roman qui donne à voir une France en total émiettement. Derrière l'opération de poétisation apparente de l'islam faite par l'auteur, se cache une véritable diabolisation de l'autre. Convient-il dès lors de déplacer le curseur analytique pour comprendre que, dans *Soumission*, la douceur du régime est bien plus à craindre que n'importe quel type de brutalisme. Comme un ennemi invisible auquel l'on ne pourrait facilement faire face du fait de son insaisissabilité, l'islam dans la trajectoire romanesque agit en profondeur et s'attaque aux organes vitaux de la France, comme il a été étudié plus haut, à travers les figures du politique et de l'universitaire sont piliers sont symboliques d'un pays. En d'autres termes, Ben Abbas est

---

<sup>461</sup> En marge de la sortie de son roman *Plateforme*, paru le 3 septembre 2001, interrogé par le magazine *Lire*, Houellebecq déclarera : « La religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré ! ». A une autre question, Michel Houellebecq renforcera son propos en ces termes : « L'islam est une religion dangereuse, et ce depuis son apparition. Heureusement, il est condamné. D'une part parce que Dieu n'existe pas, et que même si on est con, on finit par s'en rendre compte. A long terme, la vérité triomphe. D'autre part, l'islam est miné de l'intérieur par le capitalisme. Tout qu'on peut souhaiter, c'est qu'il triomphe rapidement. Le matérialisme est un moindre mal. Ses valeurs sont méprisables, mais quand même moins destructrices que l'islam ».

<sup>462</sup> *Ibid.*

un fin stratège qui affine sa politique du « Grand Remplacement » par une arme infaillible, la ruse et la corruption :

Les politiques avaient pratiquement disparu en France, poursuit-il, mais ils paraissaient toujours enveloppés d'une sorte de magistère moral, en tout cas, Ben Abbas avait tout fait, depuis le début, pour se concilier leurs bonnes grâces : au cours de l'année précédente, il ne s'était pas rendu moins de trois fois au Vatican. Doté par le simple fait de ses origines d'une aura tiers-mondiste, il avait cependant su rassurer l'électorat conservateur. Contrairement à son ancien rival Tariq Ramadan, plombé par ses accointances trotskistes, Ben Abbas avait toujours évité de se compromettre avec la droite anticapitaliste. [...] Mais, surtout, le véritable génie du leader musulman avait été de comprendre que les élections ne se joueraient pas sur le terrain de l'économie, mais sur celui des valeurs ; [...] Là où Ramadan présentait la charia comme option novatrice, voire révolutionnaire, il lui restituait sa valeur rassurante traditionnelle, avec un parfum d'exotisme qui la rendait de surcroît désirable (*Soumission*, p.153).

L'extrait de texte dévoile la tactique opératoire de Ben Abbas, fondue dans un angélisme apparent à des fins électoralistes. En un autre sens, Michel Houellebecq travaille à démasquer le dessein inavoué du Parti des Frères Musulmans dont l'ambition réelle est de transformer la France en état islamique. La thèse de l'invasion musulmane prend davantage racine à travers l'opération intertextuelle du propos d'Ayatollah Khomeyni qui affirme : « Si l'islam n'est pas politique, il n'est rien », rhétorique que légitime Michel Houellebecq qui en fait un intertitre de son roman (*Soumission*, p. 223). La réappropriation de cette assertion est lourde de sens puisqu'elle met la citation d'Ayatollah Khomeyni et *Soumission* en résonance. La quête musulmane n'est pas religieuse mais plutôt politique. *Soumission* n'est au fond qu'une mise en acte par la fiction d'une théorie nationaliste et populiste qui pense l'ouverture induite par la mondialisation comme une véritable menace d'expropriation civilisationnelle :

Pour la Fraternité musulmane, chaque enfant français doit avoir la possibilité de bénéficier, du début à la fin de la scolarité, d'un enseignement islamique. Et l'enseignement islamique est, à tous points de vue, très différent de l'enseignement laïc. D'abord, il ne peut en aucun cas être mixte ; et seules certaines filières seront ouvertes aux femmes. Ce qu'ils souhaiteraient au fond, c'est que la plupart des femmes, après l'école primaire, soient orientées vers des écoles d'éducation ménagère, et qu'elles se marient aussi vite que possible, une petite minorité poursuivant avant de se marier des études littéraires ou artistiques ; ce serait leur modèle de société idéal. Par ailleurs, tous les enseignants, sans exception devront être musulmans. Les règles concernant le régime alimentaire des cantines, mais surtout le programme scolaire en lui-même devra être adapté aux enseignements du Coran (*Soumission*, p. 82-83).

Loin des bombes et des attentats, la société fictionnelle de Michel Houellebecq est désossée par un régime islamique subtile, cependant, plus violent, régime auquel personne ne peut faire face du fait qu'elle passe par la ruse et la séduction. Et c'est ici que se pose le nœud du problème : la conquête islamique fait l'objet d'une allégeance dans *Soumission*, plutôt désirable que combattue. Les personnages se retrouvent soumis à un ordre religieux et capitaliste de manière presque obséquieuse. En effet, le projet politique islamique, dont Ben Abbes n'est qu'un des apôtres, agit moins par tout autre moyen que par le consumérisme. Par exemple, François, personnage-narrateur du récit, accepte d'enseigner dans une université islamisée pour des raisons pécuniaires. François Bayrou, lui aussi, dans des logiques de marché est prêt à vendre ses services politiques en contrepartie d'un poste. Mais ce que pointe davantage le roman de Houellebecq, c'est la manière dont les instances islamiques connues pour leur *Pétrodollars* arrivent à mettre les personnages en situation de besoin dont l'accès et la satisfaction passent inéluctablement par la validation du code islamique. D'abord, Ben Abbes et ses alliés créent volontairement un climat de précarité et proposent ensuite des possibilités d'abondance pour quiconque se convertirait à l'islam. C'est le cas de l'école publique intentionnellement appauvrie et ruinée, à laquelle se substitue un enseignement islamique privé de qualité :

Eh bien, pour l'éducation, ça pourrait être la même chose. L'école républicaine demeurerait telle quelle, ouverte à tous, mais avec beaucoup moins d'argent, le budget de l'Education nationale sera au moins divisé par trois, et cette fois, les profs ne pourront rien sauver, dans le contexte économique actuel toute réduction budgétaire sera certaine de rallier un large consensus. Et puis, parallèlement se mettrait en place un système d'écoles musulmanes privées, qui bénéficieraient de l'équivalence des diplômes et qui pourraient, elles, recueillir des subventions privées. Evidemment, très vite, l'école publique deviendra une école au rabais, et tous les parents un peu soucieux de l'avenir de leurs enfants les inscriront dans l'enseignement musulman. Et, pour l'université, ce sera pareil. La Sorbonne les fait fantasmer à un point incroyable, l'Arabie saoudite est prête à offrir une dotation presque illimitée ; nous allons devenir une des universités les plus riches du monde (*Soumission*, p. 84).

Ben Abbes mixe la religion aux logiques du marché. Il raréfie les ressources publiques auxquelles ont droit égal toutes les populations et propose des solutions alternatives sous fond d'inflation dont la monnaie d'échange n'est autre que l'allégeance à l'islam. Dès lors, la politique de la Fraternité Musulmane est un véritable agenda, celui d'une idéologie néolibérale et religieuse qui a pour ambition de créer de la dépendance et où, la gouvernance est une caricature mortifère. Par le pouvoir de l'argent, Ben Abbes entend infléchir d'éventuelles résistances et enrailler toute velléité frondeuse par la théorie du contentement. De fait, les personnages houellebecquiens se soumettent moins à l'islam qu'aux lois marchandes. L'enjeu

de ces conversions (?) en cascade est clairement consumériste puisque les ralliements à l'obédience musulmane ne se font ni par intime conviction ni par sincérité, mais par pur opportunisme. Pour reprendre un terme cher à Michel Houellebecq, François et sa suite agissent dans l'urgence pour « rester vivants<sup>463</sup> », dans une société où ne pas être de confession musulmane est un suicide social. Par cette scénarisation, Michel Houellebecq établit des liens de causalités systémiques et dissipe l'écran de fumée entre capitalisme néolibéral et islamisme dont le propos de Denis Duclos peut prolonger la critique :

Le traumatisme provoqué par la marche à la mondialisation est sous-estimé. On s'étonne du pullulement des groupes illuminés, parfois suicidaires, comme s'il était étranger à la religion de l'argent et de la technoscience. Or, il y a parenté entre secte, exigeant le consentement intime à un groupe résumant le genre humain, et l'adhésion au marché universel, société à la fois globale et fragmentée en cellules consuméristes rendues narcissiques.

Les « religions émergentes » expriment des aspirations conviviales contrastant avec la froideur du système triomphant. Mais, à y regarder, la secte ressemble à la grande société, alliant contrainte douce et matraquage propagandiste. Et, s'il est difficile de repérer la banale servitude volontaire, il n'est guère plus aisé de séparer le libre choix de l'adepte de l'influence psychique du gourou<sup>464</sup>.

Dans *Soumission*, ce qui se mondialise, c'est l'islam qui, loin d'être une vaine religion, est une idéologie conquérante, comme le capitalisme néolibéral qui, travaille à se reprendre, telle une épidémie à la surface du globe. Le parti de la Fraternité Musulmane s'emploie donc à une prédation spatiale dont l'Europe constitue la principale cible. Car, en dehors de l'emprise de la France, l'action islamiste bouscule la cartographie politique et culturelle européenne avec notamment la conquête de la Belgique :

C'était l'islam aujourd'hui qui avait repris le flambeau. [...] Tout récemment, le Parti musulman de Belgique venait d'accéder au pouvoir. L'événement était en général considéré comme important, au point de vue de l'équilibre politique européen. Bien sûr des partis musulmans nationaux appartenaient déjà à des coalitions de gouvernement en Angleterre, en Hollande et en Allemagne ; mais la Belgique était le deuxième pays, après la France, où le parti musulman se trouvait en position majoritaire (*Soumission*, p. 278).

Comme un virus, l'islam se propage dans toute l'Europe et renverse les digues politiques et autres régimes traditionnels. Le cas de la France et de la Belgique ne sont pas des situations isolées, ils s'inscrivent dans un processus d'islamisation du vieux continent. L'Europe se

---

<sup>463</sup> HOUELLEBECQ Michel, *Rester Vivant : méthode*, Paris, La Différence, 1991.

<sup>464</sup> DUCLOS Denis, « De la manipulation mentale à la secte globale ? », *Monde diplomatique*, <https://www.monde-diplomatique.fr/2000/08/DUCLOS/1922> consulté le 17/02/2022.

redessine à l'encre de la religion musulmane et devient, pour ainsi dire, un foyer de contagion. L'action islamique est concertée et fonctionne en réseaux : « La victoire du Parti musulman de la Belgique avait immédiatement été saluée par un message chaleureux de Ben Abbes » (*Soumission*, p. 278). D'ailleurs, le narrateur du roman donne des indications beaucoup plus manifestes du projet impérialiste de Ben Abbes qui entretient des résonances souterraines avec des projets historiques. Le président musulman est comparé à l'empereur Auguste et à Napoléon, deux figures dont l'évocation et le rapprochement traduisent l'ambition expansionniste de l'islam qui travaillerait à empiriser l'Europe en particulier et le monde en général :

[...] Je me souviens alors de Tanneur, du rapprochement qu'il avait fait avec l'empereur Auguste, le soir où nous avons dîné ensemble dans sa maison du Lot. Les négociations avec le Liban et l'Égypte avançaient bien, me dit-il ; et des premiers contacts avaient été pris avec la Lybie et la Syrie, où Ben Abbes avait réactivé des amitiés personnelles avec les Frères musulmans locaux. De fait, il essayait tout simplement de refaire en moins d'une génération, et par les seules voies de la diplomatie, ce que l'Empire romain avait mis des siècles à accomplir-en y ajoutant de surcroît sans coup férir, les vastes territoires de l'Europe du Nord allant jusqu'à l'Estonie, la Scandinavie et l'Irlande (*Soumission*, p. 289).

L'empire islamique est un espace géopolitique connecté. De l'Europe en Afrique en passant par le Moyen Orient, les nouveaux conquérants du monde semblent travailler en intelligence, et donc de manière coordonnée. Chaque territoire constitue ainsi une province de l'empire mondial islamique qui tend à soumettre, à supplanter l'ancien ordre du monde, à homogénéiser les croyances et les imaginaires. De fait, la législation islamique est fondée sur l'unicité de croyance et de foi en une seule divinité et n'admet par conséquent aucune altération de ses principes : « *Ach-Hadou ane lâ ilâha illa lahou wa ach-hadou anna Mouhamadane rassouloullahi*. Ce qui signifie exactement : " Je témoigne qu'il n'y a d'autre divinité que Dieu, et que Mahomet est l'envoyé de Dieu " » (*Soumission*, p. 298).

*In fine*, Michel Houellebecq procède à une construction entre les lignes d'une société contemporaine globale sous menace islamiste et prolonge dans un régime fictionnel, la circulation d'une prose populiste et xénophobe bien rodée. Roman à thèse, *Soumission* est un déploiement argumentatif et figuratif de l'idéologie du « Grand Remplacement » devenue virale dans les sociétés occidentales postcoloniales. En effet, la dynamique diégétique et la tension narrative sont orientées par un point de vue extérieur, le roman ne servant que de tableau illustratif et démonstratif. Le déclassé des citadelles religieuses, politiques, culturelles et civilisationnelles dans la fiction houellebecquienne n'est pas un fait nouveau. Il s'inscrit dans

un large réseau des récits et mythes contemporains de déclinisme et de complotisme, bâtis sur l'hypothèse pour le moins fantasmagorique d'invasion barbare et de substitution des peuples autochtones par des cultures venues d'ailleurs. Ainsi, le régime dystopique dans *Soumission* n'est qu'une scénarisation du propos de Renaud Camus qui définit le concept de « Grand Remplacement » en ces termes :

C'est très simple : vous avez un peuple et presque d'un seul coup, en une génération, vous avez à sa place un ou plusieurs autres peuples. C'est la mise en application dans la réalité de ce qui, chez Brecht, paraissait une boutade, « changer de peuple ». Le Grand Remplacement, le changement de peuple, que rend seul possible la Grande Déculturation, est le phénomène le plus considérable de l'histoire de France depuis des siècles, et probablement depuis toujours<sup>465</sup>.

Invité chez Daniel Cohen sur *France Inter*<sup>466</sup>, et interrogé sur la pragmatisme de l'hypothèse d'une France islamisée, Michel Houellebecq peine à fournir un raisonnement soutenable, tant la factualité s'oppose radicalement à son récit qui semble perdre toute crédibilité, à l'épreuve de l'éloquence des chiffres et des statistiques. En France, la démographie musulmane n'excède pas 10% de la population globale. La phobie de l'invasion participe donc simplement de nouveaux langages, de nouvelles fictions, des récits du temps qui donnent sens à nos vies, face à la réalité insurmontable de la mondialisation et au défi de cohabitation qu'elle sous-tend. Car, faut-il le noter, le grand défi de notre contemporanéité n'est pas de pouvoir se fondre dans une identité quelconque, musulmane soit-elle, mais de pouvoir se composer dans une totalité éparpillée. Pour comprendre la résurgence de ces récits alarmistes, il faut se tourner du côté d'Arjun Appadurai dont la notion de la « Géographie de la colère <sup>467</sup> » peut éclairer les gestualités déclinistes. En effet, pour l'anthropologue et théoricien de la mondialisation, les nouvelles géographies issues des flux globaux constituent une épreuve pour toute organisation politique, sociale, religieuse et culturelle construite sur une législation de domination. Puisque le monde postcolonial tend à lutter et à renverser les anciennes hiérarchies qui se trouvent ainsi menacées de dépossession de leur pouvoir, « la pulsion génocidaire virtuellement mondiale vis-à-vis des minorités, qu'elles soient numériques, culturelles ou politiques<sup>468</sup> » semble être une technique de contre-attaque. Pour Arjun Appadurai, les minorités constitueraient de véritables

---

<sup>465</sup> CAMUS Renaud, *Le Grand Remplacement*, *op.cit.*, résumé du livre, 3<sup>e</sup> édition augmentée.

<sup>466</sup> HOUELLEBECQ Michel, <http://www.franceinter.fr/emission-le>, 7 janvier 2015.

<sup>467</sup> APPADURAI Arjun, *Géographie de la colère. La violence à l'âge de la globalisation*, Trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot & Rivages, 2007.

<sup>468</sup> *Ibid.*, p. 64.

« métaphores et des rappels de la trahison du projet national classiques<sup>469</sup> ». Elles seraient donc, comme le cas de Michel Houellebecq qui caricature la religion musulmane, des corps étrangers nuisibles à la préservation de « la singularité et de l'*éthos* national<sup>470</sup> ». Or, démontre Appadurai, la peur des petits nombres est une angoisse qui ne trouve son fondement que dans le fantasme des majorités impérialistes à « devenir *mineures* [...] et à craindre que les minorités, à l'inverse ne puissent être aisément *majeures*<sup>471</sup> ». Dès lors, pour faire face à ces récits mortifères, il devient plus que vital de leur opposer de contre-fictions, capables de dissiper le brouillard des radicalités, de « prodiguer des formes particulières de soin discursif<sup>472</sup> » et de retourner les menaces de nuisances multiculturelles en opportunités d'humanité. Ainsi la fiction romanesque peut s'avérer efficace pour dégrossir le périmètre des phénomènes des racismes contemporains par la mise en scène d'autres modes d'existence : déconstruire l'anthropisation capitaliste, transcender les barrières entre les espèces, penser un monde connecté et bâtir une terre du « Vivant ».

En substance, le deuxième seuil de notre travail a été consacré à l'étude de quelques propriétés constitutives du « roman de la mondialisation » et plus globalement du régime de création romanesque par temps de mondialisation.

Dans un premier lieu, la séquence analytique s'est focalisée sur la notion de paratopie, selon les usages et les ressorts théoriques qu'en donnent Dominique Maingueneau. Le recours à cet outil conceptuel a été d'établir un lien d'interfécondation et un jeu d'influences réciproques entre la société mondialisée et la création romanesque. Il ressort de ce diagnostic historiciste que les œuvres littéraires au présent sont pour ainsi dire, chargées de mondanité, c'est-à-dire qu'elles sont construites avec le mobilier de leur temps. Pour le pointer, la lecture thématique s'est avérée opportune et pertinente pour capter les dynamiques de la mondialisation dans les différents récits. L'isotopie et l'hypéronymie ont permis de cartographier la matérialité complexe et multimodale de la mondialisation : finance, média, écologie chez Pireyre, Technologie, entrepreneuriat, chez Bofane, football et immigration chez Diome, religion et populisme chez Houellebecq. Loin d'être une réalité homogène, la mondialisation est construite

---

<sup>469</sup> *Ibid.*

<sup>470</sup> *Ibid.*, p.88

<sup>471</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>472</sup> GEFEN Alexandre, *Réparer le monde. La littérature française face au XXIe siècle*, Paris, Corti, 2017, p. 160.

autour d'un réseau sémiotique et sémantique dense. On l'aura compris, *le roman de la mondialisation* s'envisage sous le signe du « trans » et de la « connexion ». Pour le dire dans les termes d'Ottmar Ette, il s'agit d'une « poétique du mouvement<sup>473</sup> ». De manière pratique, l'intermedialité a pu se lire par une écriture difforme qui brouille les codes génériques de classification. Comme la société mondialisée, le roman de Pireyre est une praxis d'inflation de présence : ordinateurs, discours télévisés, citations philosophiques, langage des réseaux sociaux, écriture électronique, signes iconographiques, écriture versifiée, théâtralité des scènes, Féerie générale est une métaphore romanesque de la société globalisée avec ses « ambiances réseaux ».

Dans la même perspective, l'ordinateur et le jeu vidéo qui irriguent le récit d'In Koli Jean Bofane consacrent l'imaginaire médiatique du roman de la mondialisation et note son ethos intermédial. A cela, s'ajoute une société textuelle pléthorique avec un nombre important de personnages d'origines et de nationalités différentes.

Ainsi posé, l'appareillage des dispositifs hétéroclites dans les récits étudiés ont permis de saisir les influences de la mondialisation dans la création romanesque contemporaine.

Dans un deuxième temps, la poétique de la mondialisation s'est établie par l'étude du chronotope pour capter les dynamiques temporelles et spatiales du monde globalisé. Sur ce point, l'accent a été mis sur l'ubiquité des personnages des différents romans dont l'existence est à cheval entre le factuel et le virtuel. Le roman de la mondialisation scénographie donc un espace seuil vertigineux et hyperconnecté. Le régime de temporalité ici se donne à voir sous le signe de l'accélération. L'hyperconnexion des lieux et les branchements qui en résultent réaffirment l'habitabilité de la société globale où *tout* ou presque est en présence de *tout*.

En somme, cette deuxième partie est un cardiogramme esthétique qui capte le rythme de la mondialisation dans les pratiques scripturaires. Elle interroge la mondialisation dans et par l'écriture et consacre l'axe poétique et esthétique de la mondialisation.

---

<sup>473</sup> ETTE Ottmar, *TransArea*, *op.cit.*

## **TROISIEME PARTIE**

### **APORIES DU GLOBAL ET RESISTANCES DU LOCAL**

La troisième et dernière partie de notre analyse s'inscrit dans une critique de la mondialisation en tant qu'idéologie dominante, homogénéisante et déshumanisante. Elle ambitionne de lire et d'interpréter les luttes internes dans les romans à travers des profils et des personnages marginaux et marginalisés dont les conduites bousculent les codes établis et reconfigurent les cartographies qu'elles soient (géo)politique, sociale, culturelle, historique, anthropologique et ontologique. A travers la ruse, l'indocilité et l'action des minorités, nous caractériserons une poétique /politique de la décolonialité, de la subversion, de la rébellion. Chez Emmanuelle Pireyre, par exemple, la figure du « Hacker » pourra se lire comme une pratique d'insoumission voire une recherche de liberté, dans un monde algorithmique où le geste de penser est conditionné par des contingences médiatico-capitalistes. Le hacker dans cette perspective incarne et symbolise la résistance, dans la mesure où, il déjoue et court-circuite les logiciels du *capitalisme de surveillance*. Dans la même perspective, le profil du *Pygmée-mondialisateur* peut donner lieu à une déconstruction des pièges sociologiques dans le roman d'In Koli Jean Bofane, invitant désormais à *lire au-delà du signe* et à opérer d'autres *coupes agentielles*. Fatou Diome quant à elle redessine à l'encre de sa plume, un territoire liquide porté par la métaphore océanique. Elle inscrit son roman dans la lutte contre les rigidités identitaires et l'inertie domiciliaire par l'émergence et la mise en scène d'une identité transnationale, en mouvement et en constante reconfiguration.

Dans ce cas, les contre-fictions contemporaines sont des lieux de la pensée et du dessin/dessein des mondes alternatifs, espaces de construction d'une utopie *postimpérialiste*, *postcapitaliste* et *altermondialiste*. Ici, résonnent des voix inaudibles, se montrent des figures invisibles, se libèrent des personnages enfermés, se connectent des géographies jadis méconnues et séparées. Ces bouts de mondes développent de nouvelles formes d'*attention*, des empathies interspécifiques, une nouvelle habitabilité du monde qui commandent de renverser les curseurs et de déplacer la focale, en passant d'une économie rentière, extractiviste et écocidaire à une *écolonomie*<sup>474</sup> qui humanise les modes de production. A travers la liberté créatrice de la fiction, les auteur.e.s produisent des énoncés f(r)ictionnels qui ouvrent la voie à une

---

<sup>474</sup> DRUON Emmanuel, *Ecolonomie. Entreprendre sans détruire*, Paris, Actes Sud, 2016.

*altermondialisation*. Car, pour Kasereka Kavwahirehi, le roman dans son ethos antisystémique a le pouvoir de :

Refuser toute fixité ou totalisation, tout figement et toute capitalisation sémantique sont la part belle que l'écrivain peut apporter à la libération des « enchaînements idéologiques » que disséminent les discours officiels dominants sur la mondialisation du capital ou la planétarisation du sens présentée sous couvert de la démocratie libérale. On que le propre des enchaînements idéologiques est de bloquer la porte vers l'infinité des possibles et d'instituer de la dictature du réel, reflets de ces enchaînements mêmes<sup>475</sup>.

*Le roman de la mondialisation* dans son versant critique entend démasquer la pensée hégémonique néolibérale qui met le monde sous cloche, et travaille à la renverser au moyen d'une « cryptomondialisation<sup>476</sup> ». Le sentiment présentiste d'un horizon bouché par la force pragmatique de la prétendue rationalité gestionnaire et managériale du néolibéralisme qui s'impose comme unique voie/voix d'un nouvel utilitarisme, où chacun doit être efficace, compétitif, productif pour entrer dans l'économie-monde actuelle doit être contrebalancé par une « gouvernementalité du possible<sup>477</sup> », pour le dire dans les termes de Haud Guéguen et Laurent Jeanpierre. Notre corpus d'étude offre un ensemble de diagrammes à travers lesquels peuvent s'observer les cartographies contemporaines et dont les luttes, qu'elles soient décoloniales, féministes, écologiques, politiques ou sociales travaillent à renverser les oligarchies et les courbes de *l'ensauvagement du capital*<sup>478</sup>, entendu comme la prédation qui enrégimente le vivant dans la sombre loi du marché. Ainsi, les minorités peuvent dès lors être porteuses des germes d'une nouvelle humanité dans la mesure où, plus que de trouver des solutions aux urgences de notre temps, les marges et les minorités proposent de nouvelles façons de poser les problèmes.

---

<sup>475</sup> KAVWAHIREHI Kasereka, *Imaginaire africain et mondialisation. Littérature et cinéma, op.cit.*, p.25.

<sup>476</sup> Nous forçons ce mot en prenant appui sur le fonctionnement des crypto monnaies, conçues comme des devises alternatives. Dans notre conception, une cryptomondialisation serait un fonctionnement en contre-point du régime néo-capitaliste. La cryptomondialisation est un travail de désinflation de l'impératif consumériste bâti comme corps de la puissance et de la jouissance. Les récits cryptomondialistes permettent de scénariser des réseaux réels ou imaginaires qui permettent la circulation des mondes libres et responsables.

<sup>477</sup> GUEGUEN Haud, JEANPIERRE Laurent, *La perspective du possible. Comment penser ce qui peut nous arriver et ce que nous pouvons faire*, Paris, La Découverte, 2022.

<sup>478</sup> BANTIGNY Ludivine, *L'ensauvagement du capital*, Paris, Seuil, 2022.

## CHAPITRE V

### CONFLICTUALITES ROMANESQUES ET POSTURES CRYPTOMONDIALISTES

#### V.1. Contre-fictions de la mondialisation

L'espace globalisé est émaillé de crises multiformes. Partout dans le monde, naissent et montent des contestations et des conflits, certaines plus radicales que d'autres : terrorisme, justice sociale, crise écologique, rébellion des minorités etc. Le tissu de la mondialisation n'a jamais connu de pareilles frictions et d'aussi importantes fissures qu'en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. Le conflit qui oppose l'Ukraine à la Russie peut pertinemment constituer un indice de lisibilité et de visibilité des tensions contemporaines, qui ont pour conséquence, la reconfiguration des cartographies réelles ou imaginaires établies. Dès lors, le roman de la mondialisation constitue un écran d'observation de ces contre-fictions qui éprouvent les logiques systémiques de notre temps, enrégimenté par la globalisation capitaliste.

Selon la pertinence sémantique dont nous entourons la notion de *cryptomondialisation*, les récits *cryptomondialistes* renvoient aux énoncés romanesques et à l'ensemble des représentations fictionnelles qui s'attachent à déconstruire l'impérialisme néolibéral dans toutes ses expansions connotatives. L'hypothèse marxiste de voir le capitalisme s'auto-détruire en raison de ses contradictions devenant de plus en plus illusoire, il est désormais vital de s'employer à imaginer des manières de s'auto-déterminer à l'intérieur du méga cerveau impérialiste mondial. La *cryptomondialisation* s'intéresse donc aux actes de rébellion esthétiques et théoriques qui passent par un ensemble de reconfigurations imaginaires et représentationnelles, visant à (ré)humaniser une société qui se *rebotise* davantage. Notre geste herméneutique consiste donc à lire les conflictualités contemporaines et de suivre l'itinéraire

des personnages engagés dans des luttes aux fins de bousculer les hiérarchies. Dès lors, le roman de Jean Bofane, à cause de son fort quotient de dissidence constitue notre première grille analytique. Et, c'est d'abord autour de la figure d'Isookanga que nous fondons notre lecture, en ce qu'il constitue un véritable exemple de « contre-scénarisation <sup>479</sup> ». Pour le rappeler, l'actant principal de *Congo Inc.* est un Pygmée. Selon la définition qu'en donne *Wikipédia*, un Pygmée est un « être de petite taille vivant dans la forêt. Un peuple de chasseurs-collecteurs vivant dans un milieu forestier, à l'écart du monde moderne ». Présenté comme tel, la trajectoire d'Isookanga lancée dans le tourbillon de la mondialisation requiert une attention particulière et produit des rationalités nouvelles :

Pouvait pas bouffer du corned-beef comme tout le monde ? ouvrir une boîte de sardines ? Des chenilles ! Et juste maintenant. Hier, hier, toujours hier. Les ancêtres ont dit ceci ! La coutume exige cela ! [...] Pourquoi ne pas vivre avec son temps et aller de l'avant bon sang ? Se nourrir et penser comme le reste de l'humanité. Putain d'oncle ! Parce qu'il est chef Ekonda ? Chef des chenilles, oui ! La rage d'Isookanga à cet instant avait atteint son paroxysme (*Congo Inc.*, p. 12).

La tonalité du texte, soutenue par un lexique de l'exaspération que renforce une ponctuation expressive donne lieu à un acte de dissidence du jeune Pygmée vis-à-vis des institutions traditionnelles incarnées par son oncle. Isookanga veut en effet se défaire de l'écrasante dette généalogique qui le condamnerait à une vie sans possibles. En effet, pour ce personnage, lointains sont les temps où le Pygmée était relégué à la périphérie du monde et cantonné dans les fers de l'histoire. Convaincu du génie humain, Isookanga entend éprouver les *datamining* sociétaux, filtre prédictif des destins à partir des déterminismes et des clichés structurants. A la décharge de ceux qui auraient englué son existence dans les abysses de la forêt, le jeune homme répond par une posture *rebelle* qui consiste à braver et à renverser l'échelle de domination. Car, faut-il noter, l'acte de réification s'inscrit dans une théorisation déterministe qui ne pense le sujet qu'à travers des schèmes cognitifs figés. Un totalitarisme idéologique que compte rompre Isookanga par la transcendance ontologique et anthropologique et sociologique. Comme analysé dans les précédents chapitres de notre argumentation, « la cryptomondialisation » permet au sujet de se défaire du poids de son corps par une opération de sémiotisation qui possibilise sa fluidité et donc sa circulation et le sort de l'image obligée dans laquelle a été consignée son existence. La mondialisation et plus spécifiquement l'espace médiatique se positionne automatiquement comme une hétérotopie, lieu allégorique créé par Isookanga pour

---

<sup>479</sup> CITTON Yves, *Mythocratie.*, *op.cit.*

échapper à l'inertie domiciliaire et aux pesanteurs paralysants du passé. Ainsi parle Isookanga engagé dans « une théorie de l'action où l'action serait la révolte même <sup>480</sup> » :

Isookanga avait répondu le plus franchement possible et en avait profité pour exposer ses vues sur la modernité. Il avait tenté de convaincre son interlocutrice qu'il fallait absolument désenclaver la forêt en posant des pylônes de télécommunication partout, afin que chacun puisse être connecté au reste du monde. Ouvrir des autoroutes de l'information, certes, mais pas seulement. Il fallait aussi ouvrir des autoroutes tout court, pour que les biens de consommation, qui abondaient ailleurs, puisse profiter à tous. La forêt, c'est quoi ? C'est rien ! avait-il soutenu (*Congo Inc.*, p.28).

Si le projet de déforestation doit être entouré de réserves et peut être caution à discussion, la volonté du jeune Pygmée de déconstruire les préfabrifications idéologiques est cependant inspirante. En effet, In Koli Jean Bofane par la scénarisation d'un Pygmée chantre et acteur de la mondialisation inscrit son roman dans une perspective de la « dégénération » que Maldonado-Torres à la suite de Gayatri Spivak définit comme :

Une contre-attaque conséquente de la colonialité [qui] implique la dé-générac-action (agir pour en finir avec les relations coloniales de genres hégémoniques autant que la décolonisation [...]) En s'attaquant à la logique de la sub-altérité et en accordant plus d'importance aux traces de la différence trans-ontologique dans la société, [elle] vise la restauration d'un ordre humain<sup>481</sup>.

Le totalitarisme contemporain tient son pouvoir de sa capacité à prédire nos comportements, nos habitudes, nos désirs et nos besoins. A travers une politique algorithmique, les dirigeants du monde savent à peu près ce que nous voulons, quand et où. Or, c'est de là que vient le danger puisqu'un sujet prévisible est facilement contrôlable. In Koli Jean Bofane dessine par sa prose romanesque pour le moins atypique, un sujet contemporain imprévisible qui déjoue les pronostics d'un monde ultra-contrôlé et hyper prédictif. A travers l'itinéraire d'Isookanga, il faut lire une rébellion poétique qui permet de décoloniser les imaginaires et les modes de représentation de l'altérité. Ainsi, si la *cryptomondialisation* désigne la possibilité d'un monde autre, monde qui n'advient cependant que par l'action des minorités, des laisser-pour-comptes, des bannis, des relégués de la société. Comme le suggère Gayatri Spivak, les subalternes doivent prendre la parole, le premier geste d'humanité étant de s'auto-définir et donc de dire « Je ». Dès lors, convient-il de penser avec Yves Battistini que : « La guerre est partout, la lutte

---

<sup>480</sup> TOUDOIRE-SURLAPIERRE, SALL Ethmane, *Les Rébellions francophones*, Paris, Orizons, 2019.

<sup>481</sup> MALDONADO TORRES Nelson, « A propos de la décolonialité de l'être : contributions à l'élaboration d'un concept », *Penser l'envers obscur de la modernité : une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine* Claude Bourguignon, Philippe Colin et Ramon Grosfoguel (dir.), Limoges, Presses Universitaires de Limoges, [2007] 2014, p. 133.

est justice-, et que tout est devenir par la lutte, selon l'ordre normal des choses ». En cela, *Congo Inc.* est une contre-fiction dans la mesure où le désir de construction des mondes virtuels, imaginaires et alternatifs est avant tout un moyen d'agir sur le réel, de s'émanciper des déterminismes et de faire évoluer les visons et les imaginaires.

Dans la même perspective, l'agentivité et le pragmatisme du jeune Pygmée se lisent dans le roman à travers sa lutte auprès des « Shégués », enfants de rue, devenus par la force de l'imprévisible, sa famille d'accueil. En effet, martyrisé par les pouvoirs publics, ces enfants dont l'existence est déjà si fragile et précaire se retournent contre un policier véreux et cynique qui tue l'un d'eux (un shéghé) au motif du non-paiement de la taxe journalière imposée informellement par le caporal Zembla :

Il dégaina, pointa, fit feu. La balle atteignit Omari au côté gauche de la poitrine. Le jeune garçon s'arrêta net, déséquilibré, et s'écroula comme une poupée de chiffons, assis par terre. Il resta ainsi quelques secondes, puis s'affaissa doucement sur le flanc, les jambes secouées de spasmes. Avant qu'un cercle puisse se constituer autour du corps, on entendit un cri :

- Babomi Omari, eeh! (*Congo Inc.*, p.100-101).

A cette scène tragique, suivra une riposte d'envergure menée par la communauté Shegués qui entend, comme dans une vraie scène de guerre, venger le leur et rétablir la justice.

On assista alors à un remue-ménage dans tout le Grand Marché car les shégués accouraient de tous les coins. En quelques secondes, il n'y eut plus autour du cadavre d'Omari que les enfants des rues, les quatre militaires et le caporal Zembla, son arme encore à la main. Un des adolescents l'arracha et c'est là que tout bascula. Il tira un coup de feu en l'air qui agit comme un signal : de débandade pour la foule de chalands, d'attaque pour les shégués. Ils sautèrent comme un seul homme sur les cinq agents de l'ordre. L'un d'eux, assailli de tous les côtés par les petits êtres, eut la mauvaise idée d'appuyer sur la gâchette en A. Sa rafale se perdit dans les airs. En une fraction de seconde, il fut piétiné comme un serpent (*Congo Inc.*, p.101).

Cette guérilla urbaine est une forte image qui montre comment trop d'injustices subies peuvent être sources de rébellion. Le plus saisissant dans cette scène, est, l'instantanéité avec laquelle les jeunes enfants agissent. D'un geste instinctif, ils se mettent en action, portés par les émotions de colère et d'exaspération. Il s'agit ici d'un acte non concerté qui exprime le ras-le-bol de ces enfants marginaux pour qui, chaque jour est une épreuve. Des adolescents sans défense, exploités et violés par ceux qui sont censé les protéger et en prendre soin. Dans de telles

conditions, l'action devient inéluctable et nécessaire, un geste de survie qui participe de la théorie de « dégénération » qui suppose dans l'analyse de Pascale Montrésor-Timpesta :

Un engagement éthique et physique qui repose sur la lutte afin d'accéder au « sens humain ». Cet engagement ne s'appuie pas sur le logos mais sur le polemos tel que le définit Héraclite. La dégénération illustre donc le principe dynamique du polemos qui allie posture de lutte et sa quête d'humanisme comme le fondement nécessaire à la vie de chacun pour l'émanciper de la « colonialité de l'être<sup>482</sup> ».

Dans la progression de la scène de guerre, l'on retiendra que cet acte malheureux mais vitale servira aux enfants dans la mesure où il leur ouvre les voies de la négociation avec les pouvoirs publics. En effet, les shéghés discutent des modalités de leur prise en charge par les instances publiques et donc, de leur réinsertion dans le tissu social. Ayant pris en otage trois agents des forces de *dés-ordre* qui leur serviront de moyen de pression et de monnaie d'échange, les shégués, dans un registre de pure diplomatie entament des discussions portées par Isookanga et l'infortuné chinois Zhang Xia :

- Vieux na ngai, on a des otages, ils seront obligés de négocier.
- Mais il faut des revendications, Sasha. Qu'avons-nous à leur demander ? On ne peut pas exiger qu'ils fassent revenir Omari à la vie, tout de même.
- Non, mais on peut imposer à ces adultes de prendre leurs responsabilités vis-à-vis de nous, ils nous doivent bien ça, Vieux Isoo.
- Bon, va voir ce qu'on peut faire.  
Il se retourna vers Zhang Xia.
- Zang Xia, toi qui vient d'un pays qui a accompli sa révolution, que nous conseilles-tu ?
- [...] La mort du camarade Omari a plus de poids que le mont Taichan parce qu'il a été poursuivi et abattu par les forces réactionnaires et fascistes. Nous ne pouvons pas laisser cela sans suite. Ecoutez ! Ajouta-t-il sur un ton plus ferme, s'adressant à l'assistance les bras levés comme un tribun. Le murmure sous l'auvent du pavillon 4 diminua, on était tout ouïe.
- Peuple shégué, unissons-nous pour abattre les américains et leurs laquais ! Que les shégués n'écoutent que leur courage, qu'ils osent livrer combat, qu'ils bravent les difficultés et le monde entier leur appartiendra. Les monstres seront anéantis (Congo Inc., p. 105).

Le combat pour la justice sociale est lancé par les shéghés qui aspirent à une enfance normale et épanouie, eux, dont les rêves ont été cyniquement confisqués par les familles qui les ont

---

<sup>482</sup> MONTRESOR TIMPESTA Pascale, « L'écart poétique de la dé-géner-action », *Les Rebellions francophones*, *op.cit.*, p.140.

abandonnés, mais surtout, par les pouvoirs publics qui les déshumanisent et les traitent de la manière la plus honteuse. D'ailleurs, le coefficient symbolique de cette « révolution » s'optimise du fait de la saisissante marginalité qui caractérisent les deux principaux héros à savoir le jeune Pygmée, Zhang et Shasha la Jactance. Pour rappel, l'exclusion d'Isookanga est liée à ses origines pygmées. Fait pour la forêt, le personnage principal du roman ne trouve pas de l'hospitalité en ville, repoussé par la femme de son prétendu oncle. Quant à Zhang Xia, sa marginalité est toute autre et se joue sur un autre terrain : c'est un déflaté de la mondialisation néolibérale et de ses ondes mortifères. Venu au Congo pour des raisons entrepreneuriales, le jeune chinois est abandonné par son patron qui le dépouille de tout. Enfin, Shasha est une adolescente, orpheline qui devient la proie sexuelle des casques bleus qui en font un défouloir libidinal. Avec prouesse, Jean Bofane réussit à rassembler tous ces profils pour leur faire porter un même combat : la quête d'humanité. Cette intelligence poétique est assurément, une manière d'emmener les minorités du monde à s'unir et à se battre contre toute forme d'impérialisme. Car, pour que les luttes atteignent les résultats escomptés, les opprimés et autres subalternes doivent faire preuve de solidarité pour élaborer des ripostes beaucoup plus agissantes, tissant du lien avec l'urgence et l'impératif marxiste : « Prolétaires de tous pays, unissez-vous ! <sup>483</sup> ». De fait, L'ethos révolutionnaire des enfants des rues entretient des résonances stratégiques avec le slogan marxiste qui invite à l'unité des minorités et dont les lignes suivantes peuvent parfaitement dessiner le parallèle.

- Quelle est la muraille vraiment indestructible ?  
Ce sont les masses, les millions d'enfants des rues qui, de tout leur cœur, toutes leurs pensées, soutiennent la révolution. La voilà, la véritable muraille qu'aucune force ne pourra jamais détruire. La contre-révolution ne pourra nous briser ; c'est nous qui la briserons. Quand nous aurons rassemblé des millions et des millions des shégués autour d'un gouvernement révolutionnaire, nous serons en mesure d'anéantir toute contre-révolution (*Congo Inc.*, p. 106).

On l'aura compris, le roman de Bofane est un *crypto récit mondialiste* qui débouche sur une utopie de solidarité. Replée sur l'individualisme, la société capitaliste est rongée par un égoïsme maladif qui fait des contemporains, des sujets insensibles à l'altérité. Dans l'extrait de texte susmentionné, le peuple shégué qui se multiplie dans le propos de Zhang Xia ne se limite plus aux simples enfants de la rue, mais s'étend à toute personne éprise de justice. L'appel du chinois frondeur excède ainsi l'espace textuel pour resonner jusque dans la conscience du lecteur. D'ailleurs, c'est ici qu'il faut situer le roman de la mondialisation dont le projet

---

<sup>483</sup> Un des plus célèbres slogans politiques. Il est tiré de la conclusion du *Manifeste du Parti communiste*, coécrit par Karl Marx et Friedrich Engels, publié en 1848.

théorique s'énonce dans une quête globalisante et dans une ontologie pluraliste. Dès lors, le roman de la mondialisation fait « effraction <sup>484</sup> » dans le réel pour interroger et problématiser la chair de notre temps dans toute sa complexité et dans ses extrêmes mutations :

Une littérature qui confronte et interpelle, tournée vers l'actualité, sensible aux questions de société et aux débats de notre temps. Des auteurs qui nous réveillent, nous bousculent, nous interpellent sur l'état du monde et nous questionnent sur notre intimité, nos rêves et nos intentions. Ils prennent à bras le corps cette matière bouillonnante qu'est le réel, pour ouvrir en nous des perspectives inattendues et faire bouger nos propres limites<sup>485</sup>.

Plus qu'un simple écran du réel, *Congo Inc.* est une construction fictionnelle d'un monde, avec et à travers les mots. Par le truchement de ses personnages *cryptogrammiques*, le roman introduit de la friction dans les rapports de pouvoir pour faire grincer la roue de domination qui tourne à une vitesse lumière et écrase les minorités quelles qu'elles soient. Du texte au prétexte, la littérature devient ici, un moyen de résistance comme l'affirme sans ambages, In Koli Jean Bofane, lors d'un entretien accordé à *La Presse* :

La nouvelle génération est fâchée. Elle est très en colère. C'est une génération qui n'a peur de rien. Qui veut montrer que toutes les règles qu'on nous a imposées sont caduques. On veut révolutionner la littérature. On ne veut plus être orthodoxes. L'orthodoxie, c'est fini. On veut de nouvelles choses. Démocratie, philosophie, économie : tout est par terre. Il faut mettre en place d'autres règles. Il faut tout repenser. Il est temps de réfléchir. Pas seulement pour le Congo, mais pour l'Occident<sup>486</sup>.

Le propos de l'écrivain est en parfaite harmonie avec sa prose romanesque qui, au moyen de ses intrigues, trace de nouvelles lignes d'humanité. La rébellion d'In Koli Jean Bofane est tant théorique que politique puisque, le roman parvient bien souvent à excéder la page, pour se saisir de la densité et de la gravité du quotidien comme en atteste entre autres, le récent ouvrage d'Alexandre Gefen qui pour qui « *La littérature une affaire politique*<sup>487</sup> ». Dans ce livre aux allures cryptomondialiste dans une société du spectacle, où la littérature est de plus en plus

---

<sup>484</sup> Effractions-le festival de littérature contemporaine de la Bpi,

<https://www.centrepompidou.fr/fr/programme/agenda/evenement/cKgZ65R>

<sup>485</sup> *Ibid.*

<sup>486</sup> IN KOLI BOFANE Jean, « In Koli Jean Bofane : défier la mort »,

<https://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201605/09/01-4979682-in-koli-jean-bofane-defier-lamort.php>,

consulté le 27 février 2022.

<sup>487</sup> GEFEN Alexandre, *La littérature est une affaire politique*, op.cit.

désubstantialisée et rangée dans le panel de l'économie de la distraction, Alexandre Gefen pose à nouveaux frais, la place de la littérature dans nos sociétés mondialisées :

Dans une société avide de spectacle, on feint trop souvent de croire que la littérature sert de pure divertissement. Cette enquête auprès de vingt-six écrivains contemporains montre le contraire : la littérature est avant tout une affaire politique. [...] Même s'ils réfutent la vieille notion de « littérature engagée », les écrivains français sont loin de prôner une indifférence esthétique à l'égard des problèmes de leurs pays. Très souvent, ils choisissent de faire de leurs récits un outil d'analyse des inégalités<sup>488</sup>.

Plus que les seuls écrivains français, le constat d'Alexandre Gefen s'étend aux écrivains francophones subsahariens qui font de la littérature un logiciel pratique pour penser le monde et éprouver le réel. In Koli Jean Bofane et ses contemporains travaillent dès lors à produire des livres qui ne regardent plus seulement dans le rétroviseur du passé, mais se saisissent du mobilier contemporain pour (dé)penser le présent et imaginer le futur, comme le note si remarquablement, Patrice Nganang à travers son concept d'« écriture préemptive<sup>489</sup> » :

Ecrire ce n'est pas seulement raconter des histoires. C'est aussi inscrire ses mots dans la profondeur autant d'une terre que d'un rêve. C'est aussi bien saisir les racines de l'océan que titiller les dieux. Bref, c'est risquer sa vie. Or, si la génération d'auteurs africains aujourd'hui est née indépendante, elle a grandi avec les génocides, les violences, les dictatures, le chaos et l'exil. Il s'agit donc pour nous moins d'inventer un style juste pour dire la tragédie de notre continent que de créer un style d'écriture qui rende cette tragédie dorénavant impossible : c'est ce style d'écriture que nous appelons « écriture préemptive ». Parce que le concept de préemption est usé par le politique aujourd'hui, nous réclamons le droit de redéfinir à notre guise ; en l'inscrivant dans les logiques tourbillonnantes et parfois si affreuses de l'histoire africaine, et en lui insufflant la vision qui est la nôtre : celle d'un écrivain originaire d'Afrique<sup>490</sup>.

*La préemption* de Patrice Nganang tisse des liens avec *le crypto*, qui ayant en partage, la réécriture et la réinvention et la contre-scénarisation par la folie imaginative. Ici, la rébellion n'est plus seulement un simple état de contestation mais plus pertinemment, une volonté d'architecturer une cité du possible où vivent des sujets contemporains qui retrouvent le battement du cœur frappé d'une *thanatopraxie* consumériste. La conflictualité ne se construit plus seulement dans une radicalité oppositionnelle, mais laisse cours à une négociation qui commande un dépassement des binarités afin de féconder des spatialités-seuils, synonymes de

---

<sup>488</sup> *Ibid.* Résumé et descriptif de l'œuvre.

<sup>489</sup> NGANANG Patrice, *op.cit.*

<sup>490</sup> *Ibid.*, quatrième de couverture.

consensus. A cela, la démarche des shégués est exemplaire, puisque leur geste de révolte aboutit à une conclusion diplomatique :

On a des otages, ils seront obligés de négocier. [...] On ne peut pas exiger qu'ils fassent revenir Omari à la vie, tout de même. [...] On peut imposer à ces adultes de prendre soin de nous [...] : prise en charge des funérailles d'Omari, dédommagement financier pour cette perte, ouverture des centres d'accueil et formation professionnelle pour les shégués, amnistie générale (*Congo Inc.*, p.106-108).

Pour donner de la matière théorique à la démarche constructive des enfants des rues, il faut peut-être se référer à la notion de « communauté d'importance<sup>491</sup> » proposée par Baptiste Morizot. En opérant un léger détournement du concept qui ne vide en rien sa substance, nous l'analysons, à la lumière de la scène de négociation des shéghés avec leurs tortionnaires, comme une transcendance des polarités aux fins de préserver le « commun », sans lequel rien n'est envisageable. En effet, si les totalitarismes doivent être combattus avec la dernière énergie, cela doit néanmoins se faire en évitant l'écueil du chaos. Il faut dès lors concevoir les conflictualités contemporaines en dehors du mode impératif pour l'énoncer dans un mode subjonctif qui exprime l'envie, le souhait, le doute, l'incertitude et donc le possible.

Toutefois, si la démarche diplomatique est une voie souhaitée, il faut néanmoins moduler notre propos pour penser d'autres régions de vie où *l'ensauvagement du capital* met toute tentative de négociation en situation d'impasse. Ainsi, In Koli Jean Bofane scénarise et éprouve l'hyperrationalisation des rapports d'agentivité ordonnée par le capitalisme qui, en dernier ressort, constitue un véritable point aveugle des consciences rationnelles. A travers la rébellion féminine incarnée par Sasha la Jactance et Adéito qui finissent par trucher leurs bourreaux, le roman travaille à identifier un autre terrain de conflictualité par temps de mondialisation. Dans un pays où l'extractivisme des minerais est indifférencié de l'exploitation des corps, l'oppression des femmes comme corps ultra-minorités demeure inévitable. Depuis Françoise d'Eaubonne qui forge le néologisme « écoféminisme » en 1947, il est de plus en plus établi que la domination de la nature est intrinsèquement liée à la domination des femmes. In Koli Jean Bofane dissipe l'écran de fumée de l'exploitation abusive des matières premières au Congo qui répand une pulsion de mort, et constitue une double violence pour les êtres fragiles, notamment les femmes, dont le roman éclaire les visages à travers Adeito et Sasha la Jactance.

---

<sup>491</sup> MORIZOT Baptiste, *Manières d'être vivants*, Arles, Actes Sud, 2020, p. 255.

Entraînés par des compulsions de pouvoir, le commandant Bizimungu et le lieutenant Mirnas sèment la terreur et rependent la mort à travers une virilité dans son expression la plus destructrice. Adéïto et Sasha la Jactance sont des « corps-sexes<sup>492</sup> », c'est-à-dire, des femmes-objets, zombifiées par leurs maîtres et, destinées, comme des machines, à la satisfaction libidinale et à la jouissance de leurs bourreaux :

Après l'opération, il l'avait prise avec lui dans le maquis, dans la zone qu'il contrôlait. Enfermée dans une chambre, elle recevait sa visite toutes les nuits. Elle était là pour équilibrer son métabolisme, pour l'aider à baisser son taux d'endorphine, sécrété en abondance tout au long de la journée, en se prêtant à ce combat-coups de reins contre coups de reins jusqu' à ce que l'un d'eux capitule. En général, c'est le commandant Kiro qui implorait grâce dans un rôle venu du côté de l'aine, le foutre s'échappant de sa verge par saccades incontrôlées. A la longue, il finit par s'attacher à elle. Ne désirait plus d'autres femmes, espérait sortir Adéïto de son mutisme. Il avait beau la fustiger, il ne parvenait à rien. Elle se couvrait le visage de l'avant-bras et n'exprimait rien d'autre qu'un souffle retenu et un roulis régulier au niveau des hanches qui le faisaient chavirer. Il voulait l'entendre gémir mais à chaque fois, il était terrassé par le piège glissant et chaud dans lequel il trouvait un apaisement relatif. [...] A Kinshasa, il ne voulait pas la perdre et lui avait assigné des gardes du corps en permanence. Les sorties lui étaient interdites et ne se déplaçait que très accompagnée. Seules les visites à l'église étaient tolérées. Elle ne voyait personne, elle n'avait aucune famille, celle-ci ayant totalement été décimée. Apparemment, venir à Kinshasa n'avait pas entamé sa docilité. Avec le temps, d'esclave sexuelle, elle était passée à esclave tout court (*Congo Inc.*, p. 138-139).

Pour mieux apprécier l'intensité du cynisme de Kiro, il faut préciser que son esclave sexuelle est un *butin de guerre* obtenu dans une opération commando au cours de laquelle, le commandant et ses hommes avaient décimé tout un village y compris la famille d'Adéïto, dans des conditions indescriptibles et insoutenables. La cruauté du seigneur de guerre est de ce point de vue paroxystique, car, comment penser conquérir le cœur d'une femme dont les parents ont été soumis à la *Règle de la soustraction* qui, « consistait à débiter un homme en morceaux de façon qu'avant qu'il ne se vide de son sang il puisse assister, conscient, au démembrement de son propre corps, son appareil génital dans la bouche » (*Congo Inc.*, p. 135). Une scène inqualifiable, qui excède toutes les ressources du langage.

---

<sup>492</sup> TONDA Joseph, *L'Impérialisme postcolonial.*, *op.cit.*

D'un autre côté, Sasha la Jactance, adolescente de quatorze ans subit pour sa part, des viols d'un casque bleu de nationalité lituanienne, venu faire fortune au Congo et dont la description glace le sang :

L'homme était un géant de plus d'un mètre quatre-vingt-cinq. A quarante ans, l'embonpoint avait envahi sa taille. Lorsque la Jactance rejoignit le salon, elle s'approcha aussitôt de lui. Toujours assis, il entreprit de lui enlever ses vêtements un à un, comme on effeuille une fleur rare. Lorsqu'il arriva à la culotte, il l'ôta lentement, pour laisser apparaître comme un lever de soleil le bourgeon de teinte rosée qui se dressait au milieu en haut de ses cuisses grêles. Puis, il lui palpa le corps comme un aveugle égaré au milieu d'un labyrinthe. [...] Comme de coutume, pendant que Mirnas dégustait son repas, Sasha, debout auprès de lui, la tête baissée, était submergée par la honte. Au début, lorsque les mains parcouraient son corps et qu'elle ressentait comme une brûlure se déplaçant sous son épiderme, elle avait cru qu'elle s'habituerait mais, encore maintenant, cette sensation de bain d'acide persistait malgré tout (*Congo Inc.*, p. 225-226).

Le contraste physique entre les deux protagonistes suffit à caractériser la cruauté du casque bleu. Le lexique particulièrement métaphorique dans l'extrait de texte traduit avec vigueur la torture subie par l'adolescente dont les effets de viol produisent une : « sensation de bain d'acide ». Cette phrase est d'une force figurative qui dessine au lecteur l'univers infernal dans lequel est engluée la jeune fille. Que dire des humiliations subies face à un bourreau décidément qui tient sa proie en totale soumission, signe d'une virilité triomphante ! « La tête baissée était submergée par la honte ». Pendant cette rude épreuve, Sasha n'est plus une adolescente, elle devient un corps d'expérimentation sexuelle, un laboratoire libidinal.

Comment continuer dans cette atmosphère inqualifiable pour ces deux femmes chosifiées et vidées de toute humanité ? La réponse est dans la bouche des deux suppliciées qui unanimement sont décidées à « balancer leurs porcs<sup>493</sup> » :

On ne pouvait pas laisser certaines choses impunies ! Se répétait - elle [Adéito]. Depuis quelques années, elle travaillait pour l'Organisation des Nations Unies, au secrétariat du maintien de la paix, et comme elle s'occupait du dossier du Kivu, l'impunité commençait à provoquer en elle de la nausée. Elle ne la supportait tout simplement plus. Sa chair en souffrait (*Congo Inc.*, p.140).

---

<sup>493</sup> Dans la ferveur du séisme médiatique causé par le mouvement « *Me too* », la journaliste française invente le slogan « Balancetonporc » afin que « la peur change de camp ». Le mouvement consiste à inciter les femmes victimes d'abus sexuels à dénoncer leurs bourreaux afin que justice soit faite.

Face à ces tourments intérieurs, la jeune femme échafaude une stratégie pour mettre fin à cette situation inhumaine vécue avec froideur dans les profondeurs de sa chair et de son âme. A l'image de toutes ces femmes dont la parole a trop longtemps été étouffée, Adeïto profite d'un concours de circonstance pour dénoncer et livrer son mari tortionnaire à la vindicte populaire. En effet, la dame simule un viol, faisant passer Bizimungu pour un parfait inconnu, auteur d'abus sexuel sur sa personne. La peine est capitale, puisque le « tout-puissant » seigneur de guerre est livré à l'intenable colère d'une foule exaspérée, traumatisée par une recrudescence de violations de tous ordres. Et, comble du cynisme, toutes ces atrocités sont commises dans la banalisation la plus étrange puisqu'elles sont instituées en normes. Mais pour Adeïto, le temps était venu pour que son bourreau paie pour ses crimes :

[...] A ce moment-là, sans prévenir, Adeïto ouvrit la portière du 4X4 et se mit à courir droit devant elle dans la ruelle tortueuse.

- Hé, attends ! cria Bizimungu en sautant du véhicule à sa suite. Adeïto n'entendait que son cœur battre la chamade. Elle avait retroussé sa jupe, abandonné ses babouches, et détalait à perdre haleine, les pieds nus, les cheveux en bataille.
- Moyibi ! hurla-t-elle dans la nuit. Moyibi ! La femme courait aussi vite qu'elle pouvait, déchirant de ses mains la blouse qu'elle portait. Dans les quartiers périphériques, la police était rare. Dans tout le pays, elle ne faisait jamais ce qu'on attendait d'elle. Alors, au lieu de patienter jusqu'à ce la loi soit appliquée, la population préférait s'en charger elle-même. Des lumières s'allumèrent, des portes s'ouvrirent dans l'obscurité. On ramassa pillons à manioc et bars de fers, moellons et pneus usagés. Lorsque Adeïto déboula à un carrefour, un peu avant l'église, les badauds étaient déjà nombreux. La jeune femme s'arrêta au milieu des gens. Tous la regardaient. Telle une apparition. Elle écarta les jambes, passa une main sous sa jupe, la retira et l'exhiba, brillante d'une substance gélatineuse.
- Botala eloko asali ngai ! hurla-t-elle, montrant ses doigts souillés du sperme de Kiro Bizimungu. Auti ko violer ngai.

En nage, le coupable venait à son tour d'atteindre le carrefour. Aux mots de la jeune femme, les gens s'étaient figés. Le mot « viol », qu'elle avait prononcé, avait depuis longtemps marqué la conscience des Congolais au fer rouge et ils ne le supportaient plus. Ils se précipitèrent sur Kiro Bizimungu. Quand celui-ci comprit ce qui allait lui arriver, il était déjà trop tard. Tout le monde voulait lui faire payer son forfait.

- C'est ma femme, parvint-il à plaider. Mais sa voix n'était plus qu'un souffle. [...] Les supplications de Bizimungu ne semblait plus impressionner la foule outre mesure. Chacun se disputait l'honneur de passer un pneu autour des son cou et d'y mettre le feu. [...] L'ancien chef de guerre était enserré par la masse autour de lui qui l'empêchait de bouger. [...] On venait

d'asperger Bizimungu de pétrole. Brusquement, ils s'écartèrent tous en même temps de leur victime. L'un d'eux se détacha et, d'un geste élégant, lui envoya à la figure une torche en papier enflammé. Accompagné d'une petite explosion, le feu prit aussitôt. Kiro Bizimungu tomba (*Congo Inc.*, p. 274-278).

Cette scène pour violente qu'elle soit a le mérite de rétablir la justice dans un pays où les pouvoirs publics sont démissionnaires, et où, les populations sont livrées impunément à la prédation des plus forts. La jeune femme, ne pouvant obtenir réparation du préjudice subi par des voies judiciaires légales- recourt à un stratagème- afin de se sortir des griffes du monstrueux commandant. Une démarche mimée par l'adolescente Sasha, qui de son côté, élabore sa stratégie d'auto-défense pour mettre fin à la violence et au cynisme du casque bleu. Car, dans un régime capitaliste « ensauvagé » comme celui décrit dans la fiction de Jean Bofane, la loi de la survie devient le principe le mieux partagé : *manger ou se faire manger*. Malheureusement, pour la jeune adolescente prostituée par le militaire lituanien de l'armée onusienne, cette loi de la jungle s'impose à elle comme une aporie à laquelle elle ne saurait se soustraire :

Sasha la Jactance était assise sur un petit tabouret et faisait la cuisine. Sur une pierre plate, à la machette, elle était en train de hacher menu quelque chose qu'Isookanga n'identifia pas immédiatement.

- Sasha, comment ? C'est quoi que tu coupes là ?
- Rien, Vieux Isoo. Je prépare à manger à mon type de la MONUCC. Je dois le nourrir comme il faut. Il est venu défendre les civiles congolais, non ? Il faut lui donner ce qu'il mérite, Vieux Isoo ; il faut l'assaisonner, lui et les plats qu'il mange.
- Mais, Sasha, c'est des poils de quoi, que tu découpes ?
- C'est rien, je te dis, Vieux Isoo, c'est une histoire entre ce Blanc et moi. On est des shégués, non ? On nous appelle enfants-sorciers. Mais tu connais mon nom, Vieux Isoo, c'est Sasha la Jactance Kolo Eyoma. Alukaki, azui.

Isookanga n'insista pas. Il connaissait pourtant cette pratique. Au village, il avait entendu que des concubines bafouées tuaient ainsi leur amant quand celui-ci s'était mal comporté. La femme lésée découpait en morceaux quasi microscopiques des poils de buffles qu'elle mélangeait à la nourriture. Le poil particulier ne se dissolvait pas dans l'estomac. Il n'était pas biodégradable et finissait par provoquer des ulcères incurables qui entraînaient-après des mois passés à cracher de son sang-une mort douloureuse en un peu plus d'un an. [...] Mais ce n'était pas comme ça que le jeune Ekonda concevait la mondialisation. On ne pouvait pas mettre les sous dumping à ce point-là, ils finissaient forcément par vouloir se venger. C'est dans la logique des choses : lorsque la balance des paiements se révèle problématique, il devient impérieux d'équilibrer les compte en faisant passer par pertes et profits, l'humain d'abord. Shasha n'avait rien entrepris d'autre en ce qui concernait le Lituanien. Cela se pratique couramment, dans un univers libéralisé (*Congo Inc.*, p. 288-289).

Les dernières lignes de la longue et généreuse citation du texte débouchent sur une analyse assez saisissante, qui compare le geste de Sasha la Jactance à une opération de régulation telle qu'elle se pratique dans l'antre du Kivu où génocide et écocide riment avec affairisme. Au Congo, mieux qu'ailleurs, la mondialisation se pratique par l'exploitation et la destruction des êtres humains et de leur biotope. Le geste de self-défense des deux femmes, Adeïto et Sasha la Jactance s'inscrit donc dans un registre « des femmes face à l'inacceptable<sup>494</sup> », conceptualisé par Chloé Chaudet dans son éclairant livre sur les *écritures de l'engagement littéraire par temps de mondialisation*<sup>495</sup>. Chloé Chaudet, dans ce chapitre dédié à la problématique de l'oppression des femmes, fait de cette thématique un des sujets incontournables du monde globalisé. Dans la même démarche que In Koli Jean Bofane qui donne à l'indicible une forme poétique et percutante, Chloé Chaudet dessine les contours d'une rhétorique pragmatique qui passe du simple stade de la dénonciation à celui de l'action.

## **V.2. Rébellions féminines : de l'impasse locale aux voies du monde**

Chez Fatou Diome, la lutte féminine porte d'autres revendications quoique conciliables à celles des personnages de Bofane. Elle est globalement inscrite autour du poids de la dette généalogique et religieuse. Elle met en scène des personnages féminins qui travaillent à s'émanciper des législations traditionnelles frappées de caducité et d'obsolescence, dans une société contemporaine marquée par le mouvement, la vitesse et l'instantanéité. En effet, *Le ventre de l'Atlantique* est une puissante vague poétique qui s'abat sur des rochers d'une tradition à la fois phallocrate, géroncrate et théocrate. Dès lors, l'éthos féministe traverse le texte de Diome puisque, incarné par Salie, personnage principal du roman qui se trouve aux prises avec les lois traditionnelles et religieuses, depuis sa gestation dans le ventre de sa mère. Perçue comme une véritable malédiction dans la communauté de Niodor, du fait de sa naissance « illégitime », Salie porte en elle les stigmates d'une société écrasante. Rejetée par les siens car issue d'une union extra-conjugale, interdite d'éducation du fait de sa féminité, la protagoniste centrale du récit est un véritable symbole de marginalité :

---

<sup>494</sup> CHAUDET Chloé, *Écritures de l'engagement par temps de mondialisation*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 101.

<sup>495</sup> *Ibid.*

La classe de monsieur Ndétare n'était jamais fermée. Mais, je n'avais pas le droit d'y entrer, je n'étais pas inscrite. [...]

- Mais qu'as-tu encore fait ? Je t'ai cherchée partout, où étais-tu ?
- A l'école, répondit monsieur Ndétare.
- Mais enfin, quand m'obéiras-tu ? Combien de fois devrai-je te le répéter ? Cette école n'est pas un endroit pour toi (*Le ventre*, p. 66-68).

On l'aura compris, être femme dans la société sénégalaise est une erreur de la nature. Ou, sinon, peut-on être femme et se soumettre aux diktats des hommes, n'être qu'un objet destiné aux tâches ménagères et à la procréation. Voici le statut déshumanisant auquel étaient réduites Salie et toutes les femmes de l'île de Niodor :

Sur ce coin de la Terre, sur chaque bouche de femme est posée une main d'homme. Ainsi soit-il ! Mais de Sankèle n'eut pas longtemps besoin de se forcer au silence. Quelques mois après la menace de son mari, elle perdit définitivement l'usage de la parole (*Le ventre*, p. 131).

Ce passage du roman traduit l'impact du totalitarisme traditionnel religieux qui s'exerce sur et contre les femmes, au point que celles-ci, à l'image de la mère de Sankèle plongent dans un état traumatique, venant à perdre l'usage de la parole. Ici, le narrateur use d'un euphémisme, en refusant de traduire la situation dans toute sa cruauté. Car, point besoin de rappeler que pour un être humain qui se caractérise d'abord par l'acte d'autodétermination, perdre la parole est l'une des plus extrêmes formes de déshumanisation qui puissent exister. Les travaux de Judith Butler paraissent assez précieux pour comprendre comment les actes performatifs du langage « font le genre<sup>496</sup> ». Ainsi, peut-on mieux comprendre pourquoi les oligarchies quelles qu'elles soient s'attaquent à la langue par une confiscation radicale de la parole en ce qu'elle constitue l'arme de révolte la plus redoutable en régime totalitaire : « Sur ce coin de la Terre, sur chaque bouche de femme est posée une main d'homme ». Cela se montre davantage par l'emploi itératif et presque anaphorique de l'impératif « Tais toi ! », qui irrigue le tissu diégétique du roman. A travers la trame narrative du livre, Fatou Diome met en question la réduction au silence non-questionné des femmes « subalternes », leur identité figée dans la domesticité et la maternité, leur statut d'objet non-existant dans la société africaine. Sa réflexion se prolonge dans *Celles qui attendent*<sup>497</sup>, roman dans lequel l'auteure franco-sénégalaise dénonce les structures des sociétés patriarcales qui marquent les corps de la femme pour s'assurer son contrôle total et le prépare à son rôle de receveur passif.

---

<sup>496</sup> BUTLER Judith, *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, trad. Charlotte Nordmann, Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2004.

<sup>497</sup> DIOME Fatou, *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion, 2010.

Pourtant, cela ne suffit pas à annihiler la volonté de certaines femmes de sortir de cette prison instituée par pure machisme et de revendiquer leur féminité. Le discours tenu par la narratrice fait de sa marginalité non plus une faiblesse, mais une force. Etienne de la Boétie ne voyait-il pas dans le feu brûlant, une flamme éclairante ? Salie est consciente de la puissance d'une femme, dont la seule danse, peut renverser par le langage du corps, le plus intraitable des tortionnaires en serviteur volontaire.

Les mains sur les genoux, je balance de la croupe, c'est la danse du ventilateur, celle que les femmes sénégalaises exécutent à merveille, celle qui fait perdre de mètres de langues d'hommes sur la place danse, ébranle le fragile trône de la virilité et fait oublier jusqu'au nom de son père au plus dure des machos, soudain prêt à ramper pour compter jusqu'au bout de la nuit, les perles autour de la taille d'une belle lascive qui, pourtant décidera seule, d'un sourire narquois, du moment du coït. [...] Voilà, sans doute, pourquoi ma grand me disait que dans le secret des chaumières, un éléphant devient aussi léger qu'un papillon (*Le ventre*, p. 41-42).

Dans cette écriture fortement imagée, Fatou Diome par la voie de son personnage en vient à démontrer les modes et les principes de construction des féminités et des masculinités, tout en éclairant les structures des différences sexuées. Un mythe de la suprématie du masculin, auquel il est urgent d'opposer de contre-fictions. C'est d'ailleurs un truisme de rappeler que la hiérarchisation des genres n'est pas une donnée biologique, il s'agit plutôt d'une pure colonisation psychique des esprits. Salie en est consciente et fait de sa féminité marginalisée, une source de réenchancement de son humanisme qui ploie sous le poids des traditions phallogocratiques :

Je suis une féministe modérée, mais là, c'en est vraiment trop. La déprime me guette. Je m'allonge sur le canapé et entame un dialogue avec mes hormones. Elles ne me rendent pas toujours service : non seulement elles me font souffrir quand elles sont mal lunées, mais à cause d'elle qu'on me coupe la parole. On a les baptisées Soumission sans mon accord ; je n'aime pas ce mot avec trois s, ces constrictives qui conspirent, conspuent l'amour, et ne laissent souffler qu'un vent d'autoritarisme. Je n'aime pas les sous-missions, je préfère les vraies missions. Et j'aime beaucoup les talons aiguilles aussi. Marie Curie en portera-t-elle au rendez-vous des grands hommes ? Je n'en sais rien. En revanche, je suis certaines que tous les grands hommes de ce monde se sont agenouillés au moins une fois dans leur vie, pour embrasser les pieds d'une femme qui en portait. Alors, mes hormones de féminité, je les garde ! Pour rien au monde, je ne voudrais des testicules. D'ailleurs, il y en a qui se les arrachent pour promener leur torse poilu sur les talons aiguilles jusqu'au bois de Boulogne (*Le ventre*, p. 41).

L'extrait de texte véhicule un message fort poignant. Les femmes doivent déployer plus d'efforts à s'autodéterminer, à assumer leur féminité plutôt qu'à vouloir inutilement chercher à

exister dans et par le décret de l'homme. Fatou Diome par le truchement de sa narratrice invite la femme à explorer ses propres valeurs et à faire de sa marginalité, une source jaillissante d'humanité. A ce sujet, Salie et Sankèle par leurs gestualités rebelles proposent des pistes d'autodétermination intéressantes. Pour la première, l'éducation et l'accès au monde sont des voies d'émancipation. Le socle de toutes les aliénations étant l'institution de l'obscurantisme, Salie est interdite d'école, comme toutes les jeunes filles de son village. Cependant, la jeune fille subvertit la pédagogie de la docilité par la rébellion. Elle va à l'école et persiste à y rester malgré de nombreux rappels à l'ordre de la part de l'instituteur du village qui la renvoie de sa classe dans les premiers temps, avant de lui faire bon accueil au vu de la persistance et de perspicacité de la jeune écolière :

La classe de monsieur Ndétare n'était jamais fermée mais je n'avais pas le droit d'y entrer, je n'étais pas inscrite. Curieuse, intriguée surtout par les mots que prononçaient ses élèves à la sortie des cours-leurs chansons mélodieuses qui n'étaient pas celle de ma langue, mais d'une autre langue que je trouvais tout aussi douce, -je voulais entendre le génie qui apprenait aux enfants scolarisés tous ces mots mystérieux. Alors, j'ai triché, j'ai volé, j'ai menti. [...] A l'école, la classe de monsieur Ndétare, je l'ai déjà dit n'était pas fermée. J'entrais ; il y avait une place vide au fond, je m'y installais, secrète et j'écoutais. Il écrivait des lettres ou des chiffres étranges au tableau et donnait l'ordre de recopier. Je recopiais. Puis, venait le moment où il appelait les écoliers au tableau à tour de rôle ; quand tous étaient passés, moi aussi je décidais d'y aller à mon tour. Monsieur Ndétare s'offusquait, ouvrait le compas géant de ses jambes et se dirigeait vers moi :

Tu déguerpis tout de suite ! Allons dehors, tu n'es pas inscrite ! (*Le ventre*, p. 66)

Perspicace, Salie ne cède pas aux sirènes de la résignation et du découragement, puisqu'elle recommence chaque jour, jusqu'à ce que monsieur Ndétare l'accepte dans sa classe, non sans s'attirer la foudre des oligarques de l'île de Niodor. Le personnage de Fatou Diome fait *effraction* dans la société, les clés de son existence ayant été cyniquement confisquées par la tradition. L'éducation lui permet dès lors de traverser des mondes avec lucidité, sans se perdre, sans être démolie. L'acquisition des ressources intellectuelles par la jeune fille correspond à une opération d'*encapacitation*, entendue par Yves Citton comme « le processus par lequel un agent est amené à pouvoir disposer actuellement d'une puissance qu'il avait déjà en lui dont il se trouvait encore séparé <sup>498</sup> ». Mais, l'encapacitation de Salie passe aussi par *le privilège épistémologique de l'exil* pour le dire dans les termes d'Enzo Traverso. En effet, le départ de la

---

<sup>498</sup> CITTON Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ? op.cit.*, p. 533.

jeune fille pour la France lui permet d'être plus lucide, l'immigration étant pour elle, un geste de réinvention de soi. Ainsi, se choisir en diaspora revient à opter pour une manière créatrice d'être dans le monde. Fatou Diome à travers sa narratrice semble partager ce point de vue, puisque Salie dans l'excipit du roman fait une théorisation de l'exil et de la cosmocitoyenneté une utopie de liberté :

Chez moi ? Chez l'Autre ? Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent perplexes, quel bout de moi leur appartient. Je suis l'enfant présenté au sabre du roi Salomon pour le juste partage. Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l'identité. L'écriture est la soude chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs des cloisons et des bords. Je suis cette chéloïde qui pousse là où les hommes, en traçant leurs frontières, ont blessé la terre de Dieu. Lorsque lassés d'être plongées dans l'opaque repos nocturne, les pupilles désirent enfin les nuances du jour, le soleil se lève inlassablement, sur des couleurs volées à la douceur de l'art pour borner le monde. Le premier qui a dit : « Celles-ci sont mes couleurs » a transformé l'arc-en-ciel en bombe atomique, et rangé les peuples en armées. Vert, jaune, rouge ? Bleu, blanc rouge ? Des barbelés ? Evidemment ! Je préfère le mauve, cette couleur tempérée, mélange de la rouge chaleur africaine et du froid bleu européen. Qu'est-ce qui fait la beauté du mauve ? Le bleu ou le rouge ? Et puis, à quoi sert-il de s'en enquérir si le mauve vous va bien ? (*Le ventre*, p. 254).

Salie, au regard de cet énoncé prend conscience du monde. Dès lors, elle revendique sa liberté au mépris des radicalités traditionnelles et des parcellisations géographiques, historiques et culturelles. Son combat ne se limite plus seulement au niveau local, contre les oligarques coutumiers, mais s'étend à déconstruire les fondements de tout *Brutalisme*<sup>499</sup> et de toute *Politique d'inimitié*<sup>500</sup>.

Enfin, la lutte féminine s'incarne à travers la figure frondeuse de Sankèle, jeune femme audacieuse, qui apprend à disposer de son corps et de s'en servir selon son entendement, au défi des institutions de la *charia* qui commande fidélité et soumission aux femmes mariées, abstinence aux jeunes filles célibataires. Des injonctions inopérantes pour Sankèle dont la description dessine un personnage dissident qui vit autant que possible, et qui refuse de se conformer aux normes sociales au prix de son bonheur sacré.

En dépit d'une éducation traditionnelle, qui tâchait de la modeler comme du beurre de karité, Sankèle avait grandi avait des ailes de pélican assoiffé d'azur. Malgré son sourire timide et son regard fuyant, elle avait du cœur et de l'audace. De sa mère, elle avait hérité les traits mais pas la vision du monde. L'amour, elle le concevait

---

<sup>499</sup> MBEMEBE Achille, *Brutalisme*, op.cit.

<sup>500</sup> MBEMEBE Achille, *Politiques de l'inimitié*, op.cit.

d'une manière bien à elle. [...] Cette fille n'accepterait pas tout de suite une fellation ou un cunnilingus, mais qu'à cela ne tienne, elle était de bonne famille et dressée pour être une épouse soumise (*Le ventre*, p.31).

Les mots « soumis », « modeler », « dressée » sont d'une violence symbolique tant ils traduisent le puissant travail d'asservissement dont sont victimes les femmes de l'île de Niodor, vidées de toute substance existentielle. Ici, la femme « soumise » et « dressée » est défaite de toute densité humaine, incapable d'individuation et donc, d'autodétermination. Comme un animal domestique, la femme est une propriété masculine, appartenant corps et âme à son tuteur, comme l'analyse si brillamment Tania de Montaigne à propos de la négation du corps féminin :

[La femme] est un bien meuble aux portes de la civilisation, sans distinction de frontière, de culture, d'histoire, sans mémoire, qui ne s'appartient pas, à qui l'on indique la marche à suivre, [...] une figure prise dans une provenance et un retour impossibles, exilé intérieur, sans patrie, mais que l'on empêche de faire sien, le lieu où [elle] vit<sup>501</sup>.

En dehors de son audace naturelle, Sankèle, pour déconstruire l'orthodoxie traditionnelle et religieuse est soutenue par son amant Ndétare, l'instituteur du village, qui lui enseigne des valeurs d'indépendance. Car, quelle que soit la teneur des ténèbres, celles-ci se dissipent à l'action irrésistible de la lumière. Ndétare le sait, le renversement de l'échelle des valeurs passe par l'éducation et l'instruction qui permettent au sujet opprimé de réinventer les modalités de sa présence au monde :

Lassée de supplier son père, Sankèle décida de combattre. D'abord, il lui fallait renouer le contact avec Ndétare, son bien aimé. Elle avait besoin de son soutien, mais il ne venait jamais la voir, sans doute à cause des yeux qui poussaient sur les murs. En envoyant Ndétare, ce syndicaliste gêneur, dans le Ventre de l'Atlantique, le gouvernement espérait le voir sombrer avec ses idéaux. Mais les idées sont des graines de lotus, elles ne dorment que pour mieux pousser. Ndétare tenait bon et labourait vaillamment son champ : enseigner, encore enseigner, semer des idées dans toute cervelle disponible. Il aimait passer des heures à parler à sa dulcinée des grandes figures historiques de toutes sortes de résistances, y compris celles du féminisme. C'était donc très naturellement que Sankèle, pourtant analphabète, avait acquis le sens de la révolte. A la surprise générale, elle se dressa contre sa famille, déterminée à refuser, jusqu'au bout, ce mariage qu'on lui imposait. Bravant les interdits, Sankèle trouva tendresse et soutien auprès de Ndétare. Avec lui, dans un manège bien rodé, elle goûtait discrètement à l'ivresse de l'amour partagé. Un délice ignoré par la plupart de ses amies (*Le ventre*, p.129-130).

---

<sup>501</sup> DE MONTAIGNE Tania, *L'assignation. Les noirs n'existent pas*, Paris, Grasset, 2018, p. 65.

Plus que jamais, le savoir reste la plus efficace des armes pour lutter contre l'oppression dans le roman de Fatou Diome. Plutôt que de se laisser dépérir dans des lamentations inaudibles et infructueuses, les forces agissantes du roman, rusent, transgressent, combattent, luttent, contre tout ce qui les maintient dans la captivité. Or, si elles y parviennent rapidement, le mérite est quelque part à attribuer à Ndétare, l'instituteur qui donne la clé de la liberté aux deux jeunes filles par le truchement de l'éducation. La figure de Ndétare mérite d'être éclairée tant elle nuance le point de vue masculin à propos de la domination des femmes. Sa détermination à éclairer Salie et Sankèle pose à nouveaux frais la problématique du « féminisme » qui n'est pas une lutte des seules femmes, mais un combat d'humanité qui doit engager toutes les consciences éclairées, transcendant les cadres d'appartenances sexuées. Faire sien toutes les luttes sur les injustices, les inégalités, les totalitarismes est un devoir d'humanité, c'est une condition d'être.

En résumé, bien que polymorphe et d'une épaisseur signifiante, du fait de sa densité et de sa diversité thématique, on pourrait sans excès soutenir que la quête de liberté d'être, de penser et d'agir constitue l'idiosyncrasie créatrice de Fatou Diome et d'In Koli Jean Bofane. Les œuvres entretiennent des résonances souterraines et pointent une épistémologie de la liberté dans ses différentes régions de perception, de figuration et de représentation. Les deux romans sont de véritables boîtes à outils conceptuels pour des minorités, qui longtemps invisibilisées doivent, dans l'urgence, réinventer les modalités de leur présence au monde.

### **V.3. Combattre le storytelling capitalistique : des résistances politiques aux nouvelles coupes agentielles écologiques**

Le combat écologique constitue de nos jours, un des terrains de conflictualité le plus radical au consumérisme capitaliste, puisque, capital et écologie tracent *a priori* deux trajectoires parallèles, avec des valeurs différentes, des représentations, des visions et des pratiques diamétralement opposées<sup>502</sup>. Ayant préalablement défi la littérature contemporaine comme un

---

<sup>502</sup> Plusieurs travaux cartographient la conflictualité entre l'écologie et le capitalisme. Le livre codirigé par Manon Commaret et Pierrot Pantel auquel ont participé des grandes figures de l'écologie à l'instar de Nicolas Casaux, « Agir avant qu'il n'y ait plus rien à sauver », Isabelle Attard, « De l'écologie politique à l'anarchie », Derrick Jensen, « Le résistant », Pierrot Pantel, « Se battre par tous les moyens » - permet d'identifier une rhétorique de combat. *L'Effondrement de l'empire humain* est un espace de déploiement d'une pensée écologique « en acte »

*laboratoire sociologique*, le centre de pertinence de notre travail consiste donc à porter une attention à la manière dont notre corpus romanesque pose la question de l'urgence écologique et de voir comment la confrontation à la digue capitaliste s'y joue. Etant de plus en plus « une affaire politique<sup>503</sup> », comment la fiction par son pouvoir de *contre-scénarisation* parvient-elle à retourner la dystopie portée et véhiculée par le capital en utopies écologiques ? A travers quelles ressources agentielles l'imaginaire de l'écologie est-il porté et vectorisé ?

Comme dans les précédentes analyses, la lecture du sème écologique en tant que territoire de conflit contemporain commande de rester docile au texte et de ne fonder l'interprétation que sur des éléments textuels dont la perceptibilité est obligatoire. Dès lors, notre lecture s'oriente d'abord vers Roxane, jeune fille de 9 ans, personnage inspirant de *Féerie générale*, qui rame à contre-courant des logiques capitalistes en leur témoignant une indifférence et une résilience totales :

Roxane se positionnait ailleurs. Elle refusait d'entendre parler d'analyse financière. Elle voyait bien évidemment que la finance s'insinue partout, parmi les gens et parmi les choses, mais Roxane se tenait à distance et ne se mêlait pas aux conversations. Elle avait placé très haut le niveau d'étanchéité qui lui convenait. Certes Roxane restait une enfant, elle ne faisait pas vraiment exprès, son comportement n'était pas le résultat d'une longue réflexion. C'était juste son naturel qui était comme ça, rétif. Elle préférait les chevaux à la finance, elle préférait qu'il y ait du vert autour (*Féerie*, p. 14)

*Féerie générale* en tant que glose enjouée du monde globalisé, la figure de Roxane peut par effet d'analogie et par jeu de miroir se rattacher à celle de Greta Thunberg, symbole et incarnation de la défense du combat écologique. Tout commence par la mise en regard de leur « jeunesse ». Roxane est une jeune fille comme Greta. Les deux ont en partage un intérêt pour l'écologie, ce qui d'emblée les met en opposition à la tendance de la société ultra consumériste à laquelle il est difficile de résister, sauf à « placer le niveau d'étanchéité très haut », comme Roxane et Greta. « Préférer les chevaux à la finance » constitue une belle métaphore qui trace visuellement la ligne de partage entre deux univers opposés, celui de l'impérialisme du marché, avec sa concurrence effrénée et son utilitarisme déshumanisant. De l'autre côté, une pensée de pureté, défaite de tout calcul, une société sans artifices où le beau et le naturel sont source d'émerveillement et d'enchantement. Mais, la grammaire écologique se déploie aussi à travers la figuration chromatique : « Elle préférait qu'il y ait du vert autour ». Le vert dans la société

---

qui gagne davantage les esprits à portion que le consumérisme écocidaire gagne du terrain, au mépris des *écoloptysies* observées ci et là. L'action dans ce cas de figure devient inéluctable, le combat, inévitable.

<sup>503</sup> GEFEN Alexandre, *La littérature est une affaire politique*, *op.cit.*

globalisée est porteur d'un imaginaire de dissidence. Il participe de la rhétorique visuelle écologique et constitue une antithèse au discours et aux lois du marché. En politique, par exemple, « les verts » portent les germes d'une société alternative au capital avide, insatiable et destructeur. Roxane peut dès lors être une métaphore filée de Greta Thunberg dont elle incarnerait les traits et prolongerait le discours en régime fonctionnel. Puisque les adultes procrastinent face à l'urgence climatique, les jeunes se sentent eux, plus impliqués, conscients des enjeux et des défis de leur temps. Le contraste entre la jeune fille et ses parents peut trahir une divergence de postures, deux coupes agentielles antithétiques. La mère de Roxane est par exemple beaucoup absorbée par internet, symbole d'un cercle vicieux d'une génération qui se connecte à tout, sauf à la vie :

A peine libérée de ses obligations de l'école, Roxane prenait ses tubes de peinture, une palette, une toile, et partait à travers la campagne jusqu'à l'enclos où se trouvait le cheval dont jour après jour elle faisait le portrait. La mère de Roxane était à cette période constamment absorbée par Internet, elle travaillait où tchattait, on ne savait jamais trop, célibataire depuis quelques mois, elle avait décidé de remédier à la situation et passer une bonne partie de ses jours et ses nuits sur un site de rencontre ; elle espérait une relation durable, comptait bien cette fois réussir le délicat passe à la real life. Du coup, Roxane avait beaucoup de temps pour peindre, des heures et des heures pour perfectionner son art, pour préciser son dessin au crayon, travailler ses glacis. [...] C'était sa manière à elle de se retirer du monde, des conversations financières et des agissements de Goldman Sachs et consorts. Elle avait mis ça au point inconsciemment, elle ne théorisait pas, mais force est de constater qu'elle avait raison. C'était une super attitude, elle conservait la zone de silence, le sas de néant qu'il faut à tout prix établir pour se protéger dans les économies mondialisées (*Féerie*, p. 14-15).

Il est de plus en plus soutenable que la crise climatique ne saurait s'atténuer sans un déploiement d'efforts intenses et solides. Il faut comme Roxane, des hommes et des femmes, déterminés à se débrancher de l'énergie capitaliste écocidaire qui alimente les corps et inoculent les esprits. Comme Roxane, il faut pouvoir renverser la focale, bifurquer pour éviter d'aller droit dans le mur : « Ce qu'une coupe agentielle a permis en termes de réalité, une autre coupe agentielle a la potentialité de le faire. L'économisme n'est dominant que parce que nous y souscrivons de notre plein gré le plus souvent, mais de plus en plus à l'insu de notre plein gré<sup>504</sup> ». En d'autres termes, il devient vital de penser à d'autres modes de vie, rediriger notre *attention* vers d'autres sources de bonheur :

---

<sup>504</sup> CHAYGNEAUD-DUPUY Hervé, Blog Perso-Politique.fr, <https://www.persopolitique.fr/135/coupe-agentielle/>, consulté le 22 janvier 2018.

Roxane était tellement absorbée par le bonheur des glacis, des couleurs, des formes et des volumes qu'elle restait là longtemps dans la douceur d'après-midi, elle gonflait et redégonflait le volume de la cuisse. [...] Elle profitait pleinement de sa solitude (*Féerie*, p.15).

La jeune fille de 9 ans par son attitude pour le moins atypique aux yeux de ses camarades de classe passe pour une « déconnectée ». Qu'importe ! André Gorz, figure emblématique du combat écologique ne pense-t-il pas que l'écologie doit constituer une attaque du capitalisme ? :« Il n'y aura pas de miracle, le capitalisme ne se transformera pas en son contraire ». La lutte pour la justice climatique passe donc par une rupture radicale avec les logiques du marché :

Roxane restait hermétique, vraiment hermétique aux sujets qui ne l'intéressaient pas. Elle se refermait, et ensuite il n'y en avait plus rien à en tirer. Dans la cour de l'école, les conversations allaient bon train sur la spéculation financière, et là typiquement c'était le sujet dont cette petite fille ne voulait pas entendre parler. Elle ouvrait la bouche, aucun son ne sortait une vitre en verre ultra-épais la séparait des conversations, elle tournait la tête et allait jouer plus loin. Ses copains se laissaient chaque fois se laisser surprendre par sa brutalité intransigeante, ils se sentaient jugés, ils avaient l'impression qu'elle n'était pas de leur avis sur la finance, ou que carrément, elle n'avait pas d'avis (*Féerie*, p. 12)

La résistance de Roxane passe par sa capacité à être imperméable aux pressions du monde. Par cette figure atypique, Emmanuelle Pireyre introduit une nuance au discours monolithique du capital et de ses nombreuses dérivations. L'auteure française trace la ligne d'un redéploiement des ressources attentionnelles vers des questionnements plus vitaux, en l'occurrence, l'impératif environnemental. Le message de Roxane est clair, il existe des modes de vie désirables en dehors de la machine économique. En cela, il faut trouver des récits, des discours, des représentations performatifs capables de valoriser ces perspectives que la globalisation capitaliste travaille à flouter. Le roman de Pireyre dans sa capacité de scénarisation éclaire une figure inspirante qui contrecarre la reproduction systémique de la réalité afin d'en inverser les dynamiques et les curseurs. Dans de nombreux travaux, Yves Cïtton fait une analyse assez éclairante de la manière dont l'*attention* constitue le *nouvel horizon du capitalisme*<sup>505</sup>. L'attention est plus que jamais au centre de nos conduites et de nos pratiques de consommation, le mérite du capitalisme étant sans nul doute sa capacité à coloniser les imaginaires et à instrumentaliser les désirs. L'attitude Roxane est de ce point de vue assez exemplaire puisqu'elle développe des mécanismes de défense contre un donné qu'elle trouve mutilant, en l'occurrence la finance. Le lexique employé, « distance », « niveau d'étanchéité », « se retirer

---

<sup>505</sup> CITTON Yves, *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ? op.cit.*

du monde » « zone de silence », « sas de néant », « protéger » marque avec vigueur la réfraction de la jeune fille aux machines narratives intentionnellement conçues pour « formater nos esprit<sup>506</sup> ». Par cet acte d'écriture, *Féerie générale* s'inscrit dans le grand ensemble des *cryptofictions* qui s'attachent à éprouver la linéarité du *storytelling* en y introduisant des nuances et des frictions. Roxane dont il faut souligner la perspicacité invite à imaginer d'autres manières d'habiter le monde. Véritable arme de contre-scénarisation, le roman de la mondialisation bouscule les certitudes et s'érige en espace critique de l'anthropisation capitaliste. En effet, le retournement de menaces de nuisances en espaces d'améliorations passe par la guerre des imaginaires : « La société du spectacle doit moins faire l'objet des lamentations que d'efforts de contre-scénarisation<sup>507</sup> ».

Dans la progression de l'intrigue, le père de Roxane mu par un ADN anthropocène tente de dissuader sa fille et l'invite à rediriger son attention vers des activités manufacturables. Pour le père, la jeune fille doit s'inscrire dans filières prometteuses, capables de lui garantir un avenir « meilleur » : un affrontement de visions entre matérialisme et passion diégétisé dans l'extrait suivant :

Roxane, elle avait un choix, choix incompréhensible pour la plupart d'entre nous, puisqu'elle s'était spécialisée dans le genre pictural légèrement désuet de la peinture équestre, mais elle s'y tenait et n'écoutait aucun conseil. « Ma Roxane, ma poupée, pourquoi peindre des chevaux ? interrogeait parfois son père lorsque Roxane passait chez lui des petites vacances, pourquoi t'entêter dans cette carrière de peintre animalière ? » « Je me suis renseignée, disait-il. Tu sais que les institutions comme la DRAC ont rayé depuis longtemps cette catégorie de leurs listes. Ça signifie que tu n'auras jamais aucune subvention ». Mais Roxane se bouchait les oreilles. L'été durant, elle passait ses journées, concentrée et heureuse à peindre (*Féerie*, p. 14).

L'opposition de l'art à la finance qui se joue dans ce passage du texte relève une vision de plus en plus intelligible dans la société mondialisée où, les humanités sont délaissées par les pouvoirs publics au motif fallacieux que celles-ci ne pèsent pas sur la balance du PIB. Les financements et autres subventions ne sont désormais alloués qu'aux seules filières à forte potentialités marchandes. Le libéral-épistémologique est une question d'une grande densité dans la mesure où les politiques en matière d'éducation, de formation et de recherche tendent à disqualifier certaines disciplines à l'instar de la littérature et des arts. A ce titre, le discours du

---

<sup>506</sup> SALMON Christian, *Storytelling. La machine à fabriquer les histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007.

<sup>507</sup> CITTON Yves, *Mythocratie. op.cit.*, p. 15.

père de Roxane peut être entendu comme un écho aux propos de Nicolas Sarkozy, ancien président de la république française dont le propos erroné sur *l'in-utilité* de la littérature ancienne avait choqué l'opinion publique. Finalement, Emmanuelle Pireyre prolonge le discours sociétal dans son roman afin d'en faire un objet critique. Le roman étant par excellence une opération de mise en résonance d'autres voix, souvent marginales, la posture de l'adolescente, son irréductible inclination pour des choses simples participe d'une conflictualité entre l'intime et l'universel, le local et le global. Et, dans « un monde sous cloche » financière, penser et agir à rebours relève d'une urgence, tant les logiciels algorithmiques du global tendent davantage à figer le geste de penser qu'à libérer les imaginaires. Ici, Pireyre dessine des grilles fictionnelles de perception permettant de dire le monde dans son pluralisme et d'opérer sur le réel. Roxane refuse de mimer servilement les dynamiques du global et ouvre des fenêtres sur d'autres univers :

Roxane, insulaire et têtue, prenait comme sujet unique de ses tableaux un alezan du voisinage. [...] Roxane ne tenait aucun compte des recommandations de son père lorsqu'il lui suggérait d'essayer d'autres médiums, land art, vidéo, body art. La campagne était vert pomme, noire, lumineuse, et pour une fois que sa mère était trop absorbée pour veiller sur ses activités, pour une fois que ses frères étaient au travail et ne s'occupaient pas d'elle, Roxane poursuivait tranquillement son œuvre. D'ailleurs, si le DRAC de sa région avait longé la clôture pour venir lui donner son avis, elle ne l'aurait même pas regardé ; si l'agence de notation financière Standard & Poor's s'était approchée d'elle à travers les champs pour lui coller une note, elle n'aurait pas écouté cette note ; Si l'agence Moody's lui avait attribué une note minable, comme la dernière quand ils avaient mis un Caa1 à la Grèce, ou même la fois où ils avaient mis le Baa2 à Vivendi, Roxane, elle, n'aurait pas remboursé un seul centime, la note ne l'aurait pas atteinte. Elle avait ce genre d'imperméabilité. Roxane disait exactement comme Alan Greenspan, l'ancien directeur de la FED, la Réserve fédérale américaine que les gens ont cru que les agences de notation financière connaissaient leur métier, alors qu'elles ne savent ce qu'elles font. Roxane n'écoutait rien d'autre que le silence et continuait d'immortaliser tout l'été le cheval des voisins (*Féerie*, p.).

A la lumière de cet extrait de texte, il ressort que Pireyre par le truchement de son personnage atypique passe au vitriol les agences de notations financières fondées sur des opérations spéculatives. Elles ont pour mission d'éclairer les marchés financiers sur la solvabilité des emprunteurs, de leur capacité à rembourser leur dette. La métaphore filée qui se joue ici sur le domaine des études met un accent sur la manufacture de La nouvelle école capitaliste<sup>508</sup> de

---

<sup>508</sup> LAVAL Christian, VERGNE Francis, CLEMENT Pierre, DREUX Guy, *La nouvelle école capitaliste*, Paris, La Découverte, 2012.

plus en plus tournée vers les curseurs de la performance et de la compétitivité économique. Dès lors, les filières d'apprentissage qui n'augurent pas d'un potentiel capital à même de garantir un retour sur investissement sont privées de financements, tout étant désormais structuré sur l'obsession d'un imaginaire de l'employabilité. Les contingences capitalistiques structurent et régulent l'économie des savoirs en renversant les valeurs de notation : on passe du capital symbolique au capital humain, la quête de compétences ayant supplanté le besoin de connaissance. Mieux que cela, ce sont les vies humaines dans une large mesure qui sont notées, soumises aux normes de la productivité. Ainsi, la valeur de chaque vie dépend du poids financier et du substrat marchand de chaque individu. La formule de Fatou Diome est de ce point de vue assez performative et très suggestive lorsqu'elle affirme que : « Sur la balance de la mondialisation, une tête d'un enfant du tiers-monde pèse moins lourd qu'un hamburger » (*Le ventre*, p. 217). Cette phrase d'une pertinence figurative implacable, dessine les contours d'un monde ultra-capitalisé où tout ne se mesure que selon les lois du marché, la vie y compris. Difficile donc, à travers les flottements contemporains de soutenir l'adage éthique pourtant si populaire et largement partagé du caractère sacré de la vie humaine qui n'aurait *pas de prix*. On pourra, pour meubler la thèse du coût humain et du poids des vies, s'intéresser à l'article très incisif de Martine Fournier publié dans la livraison n°330 du magazine *Sciences Humaines* intitulé : « Le juste prix des vies humaines<sup>509</sup> ». Dans un argumentaire bien étoffé, elle arrive à la conclusion selon laquelle, « toutes les vie ne se valent ». Si cela peut sonner comme un truisme, la qualité de l'analyse de Martine Fournier tient à sa lecture du contexte consumériste qui a accru de manière vertigineuse les inégalités entre les oligarques et les minorités. Le problème double d'intérêt, lorsque nous savons que la richesse du monde tourne au profit de quelques 1% de la population mondiale. Dès lors, cette *mondialisation malheureuse*<sup>510</sup> pour emprunter la terminologie de Thomas Guénolé a le mérite d'accroître des postures contestataires qui luttent pour une humanisation des pratiques économiques. Roxane dans sa désobéissance aux institutions financières porte les germes d'une contestation contre le pouvoir mutilant du monde contemporain :

Si l'agence Moody's lui avait attribué une note minable, comme la dernière fois où ils avaient mis le Baa2 à la Grèce, où même la fois où ils avaient mis Baa2 à Vivendi, Roxane, elle n'aurait pas remboursé un seul centime (*Féerie*, p. 18).

---

<sup>509</sup> FOURNIER Martine, « Le juste prix des vies humaines », *Sciences humaines*, n°330, novembre 2020, p. 48-53.

<sup>510</sup> GUENOLE Thomas, *La mondialisation malheureuse*, *op.cit.*

Le postulat de la jeune fille est simple, elle estime que, si le capital a une si grande emprise sur les sujets, c'est parce que ceux-ci sont poreux et se laissent traversés par son énergie impérialiste et colonisatrice. Dans sa démarche, Roxane se construit une armure contre toutes les velléités offensives médiarchiques et développe une indifférence totale aux envoûtements financiers. Une telle posture n'est pas dénuée de sens quand l'on sait qu'aujourd'hui, l'attention constitue la première ressource exploitée par l'*establishment* de l'économie globalisée comme le montre Frédéric Beigbeder dans son roman déjà cité 99 f :

Je vous drogue à la nouveauté et l'avantage avec la nouveauté, c'est qu'elle ne reste jamais neuve. Il y a toujours une nouvelle nouveauté pour faire vieillir la précédente. Vous faire baver, tel est mon sacerdoce. Dans ma profession, personne ne souhaite votre bonheur, parce que les gens heureux ne consomment pas ( 99f, p. 17).

Dans un entretien, Patrick Le Lay, P-DG d'alors de la grande chaîne de télévision TF1 faisait une troublante révélation devenue virale qui corrobore le propos romanesque d'Octave, personnage de 99f. Dans une sorte de *mea culpa*, l'homme des médias déplie la matière et la manière de la culture *mainstream*<sup>511</sup> dont le propre est de fabriquer une culture qui plaît à tout le monde par la manipulation des affects :

Dans une perspective « business », soyons réalistes : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola par exemple, à vendre son produit. Or, pour qu'un message soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire, de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible<sup>512</sup>.

Le message de Patrick Le Lay ne souffre d'aucune ambiguïté. Les médias jouent un rôle de lubrificateur des cerveaux humains travaillés à être indéfiniment pénétrés par un flux d'informations à caractère publicitaire. A la lumière de ce témoignage, l'indifférence opposée par Roxane se révèle davantage efficace pour combattre la dictature du capital : « elle n'écoutait rien d'autre que le silence » (*Féerie*, p. 18). L'oxymore insiste ici sur la nécessité pour le sujet contemporain, pris dans une spirale logorrhéique, de se débrancher un tant soit peu des logiciels technocapitalistiques pour créer l'espace d'une pensée autonome et responsable : « Une vie

---

<sup>511</sup> MARTEL Frédéric, *op.cit.*

<sup>512</sup> LE LAY Patrick, « Le temps de cerveau humain disponible » , *Les Dirigeants face au changement* , 2004 (rapporté dans AFP 9 juillet 2004)

En savoir plus sur : <https://www.laculturegenerale.com/patrick-le-lay-le-temps-de-cerveau-humain-disponible/>, consulté le 24 avril 2022.

démocratique se base sur la qualité de l’imaginaire de chaque individu, sur l’amplitude de sa conscience», pense Patrick Chamoiseau dans sa contribution à l’œuvre collective coordonnée par d’Alexandre Gefen, *La littérature est une affaire politique*<sup>513</sup>. De ce fait, l’opiniâtreté de Roxane est une attitude salubre, elle permet d’exorciser le démon de l’*acrasie* qui hante le monde actuel. Dans son étymologie grecque, l’*acrasie* désigne un paradoxe structurant par lequel l’on veut combattre un mal clairement identifié, en faisant consciemment l’inverse, c’est-à-dire, en adoptant une gestualité qui participe à aggraver la situation. La détresse climatique dans son inquiétante forme actuelle ne se règlera assurément pas à travers les nombreuses procrastinations observées ci et là, encore moins par une illusion de volonté. De fait, la question écologique ne bénéficie pas jusqu’ici, d’un traitement sérieux et profond malgré la répétition des sommets devenus de simples lieux de rencontres et d’ostentation. *Réparer le monde*<sup>514</sup> exige un véritable courage de proposer des scénarios pragmatiques et performatifs. La possibilité d’une embolisation des *écloptysies* contemporaines dues à l’économisme ambiant passe par le courage de Roxane de se détourner du directivisme consumériste. Car, s’il n’est pas exclu que *tout peut changer*<sup>515</sup> comme le pointe avec optimisme Naomi Klein, il est cependant irréfutable que l’utopie de changement doit s’architecturer avec un mobilier *vert* qui commande de bousculer les certitudes et de changer de paradigmes, *ici et maintenant*.

#### **V.4. Tensions ontologiques. Le capitalocénisme à l’épreuve de l’animisme**

Après avoir étudié l’*éthos* écologique dans *Féerie générale*, notre lecture se poursuit dans *Congo Inc.*, roman d’une teneur écopoétique notable. Ici, comme chez Emmanuelle Pireyre, la fibre écologique est portée par des personnages qui en incarnent les discours et les valeurs. Il s’agit du Vieux Lomama, d’Isookanga et de Bizimungu dont la tension posturale trahit une sorte de confrontation ontologique. En effet, si l’oncle du jeune Pygmée déconstruit la péremption et l’arrogance anthropocéniques, qui s’est érigé en *maître* et *possesseur* d’une nature qu’il pille sans scrupule et défend une perception du monde en tant que lieu de coprésence d’altérités connectées, le jeune *mondialisateur* et l’ex-chef-rebelle optent pour une

---

<sup>513</sup> GEFEN Alexandre, *La littérature est une affaire politique*, op.cit.

<sup>514</sup> GEFEN Alexandre, *Réparer le monde : la littérature française face au XXIe siècle*, op.cit.

<sup>515</sup> KLEIN Naomi, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*, Trad. Nicolas Calvé, Paris, Actes Sud, 2015.

anthropisation sans équivoque de la nature. Dès lors, s'opposent deux visions du monde qui se jouent sous fond d'un antagonisme imaginaire, accentué par une parodie qui révèle les clichés et les stéréotypes d'un global écocidaire et d'un local passéiste et hors du temps. L'échange suivant entre les deux personnages-chantres de la productivité, participe de la mise en sens de la perception du rationalisme triomphant qui ne perçoit la nature que sous le signe d'une donnée exploitable :

- Mais tu es venu faire quoi, à Kin' ?
- Mondialiser Vieux.
- Mondialiser ?
- Oui, Vieux. Être dans le mainstream, toucher à la haute technologie, communiquer avec le monde : être dans l'échange, quoi.
- Et la forêt alors ?
- Vieux, c'est ringard. J'y étais il n'y a pas longtemps, mais avec quelle vitesse j'en suis parti ! Il faut arrêter avec ce romantisme rétrograde qui consiste à faire croire que la forêt devrait s'étendre. Vous imaginez ? Où on mettrait les autoroutes ? Les grandes surfaces, les parkings, les centres de production...au sommet des arbres ? Il faut être réaliste et vivre avec son temps. Bizimungu contemplait les surfaces boursouflées de vert sur les affiches et se dit qu'il avait bien d'inviter le jeune Pygmée à venir le voir. Il pensait tout à fait comme lui.
- Petit, tu as parfaitement raison. Tu vois, on m'a donné ce bureau pour protéger tout ça, dit-il, désignant les posters. On appelle ça des poumons. Imagine-toi qu'en dessous il y a des richesses inestimables. J'en suis le patron mais ça sert à quoi ? Et à cause de ce vert que tu vois, on ne peut toucher à rien.
- Des richesses comme quoi ? Vieux ?
- Comme quoi ? Mais, petit, du pétrole : plein ! Du diamant, de l'or et d'autres choses très valables. Si je pouvais mettre la main sur certains produits que je connais, j'effacerais tout ça en beaucoup moins de temps que cette foutue désertification qu'on annonce depuis des décennies et qui se fait toujours attendre (*Congo Inc.*, p. 157-158).

La chute de l'extrait de texte commande de « vivre avec son temps », ce qui dans les termes d'Isookanga signifie que les arbres doivent faire place aux *buildings*, car suivant son raisonnement, la forêt ne servirait à rien, si ce n'est qu'à maintenir les peuples autochtones dans l'obscurantisme. L'argument de la forêt comme biotope constitue un « romantisme rétrograde » pour ce personnage obnubilé par les *éblouissements* du global. Les traditions et les coutumes qui font de la nature une entité sacrée à préserver sont dans l'entendement du « mondialisateur », de véritables chaînes d'aliénation dont il faut tout de suite s'émanciper :

Pourquoi, encore et toujours ressasser les habitudes du passé ? c'est à cause des gens comme Vieux Lomama que nous, les Ekonda,

sommes discrédités dans le pays. Que partout nous sommes appelés Pygmées depuis toujours. Les Français ne parlent-ils de ‘ ‘ Pygmée idéologique’ ’ pour désigner un individu manquant singulièrement de vision ? (*Congo Inc.*, p.20).

Si dans une certaine mesure le point de vue d’Isookanga ne manque pas d’intérêt, sa régularité et sa rigidité sont cependant stupéfiantes et consternantes. Le jeune Pygmée manque de nuance dans son projet de transformation et d’artificialisation du village. Colonisé par le dogmatisme libéral, le personnage est prêt à défricher la forêt entière pour asseoir une *smart city*. Le chantre de l’hyperconnexion ne manque pas une seule occasion, pour rappeler à son corps défendant, l’inutilité et l’obsolescence de la forêt. Ici, dans son plaidoyer auprès de Aude Martin, jeune anthropologue belge, Isookanga soutient le rêve de voir son village complètement désenclavé et connecté à la galaxie mondiale :

Isookanga avait répondu le plus franchement possible et en avait profité pour exposer ses vues sur la modernité. Il avait tenté de convaincre son interlocutrice qu’il fallait absolument désenclaver la forêt en posant des pylônes de télécommunication partout, afin que chaque puisse être connecté au reste du monde. Ouvrir des autoroutes de l’information, certes, mais pas seulement, il fallait ouvrir des autoroutes tout court, pour que les biens de consommation, qui abondaient ailleurs, puisse profiter à tous. La forêt, c’est quoi ? C’est rien ! avait-il soutenu (*Congo Inc.*, p. 28).

L’interrogation qui clôt le discours du jeune Pygmée traduit avec truculence le fantasme et la myopie du capital à n’envisager le monde que sous le prisme du présent. Bizimungu et Isookanga sont entraînés par les pulsions du profit instantané pour lequel, l’être humain et la nature sont sacrifiés, actualisant le propos lumineux de François Rabelais, qui de son temps, en appelait déjà à une pratique scientifique consciencieuse, lucide et pondérée. Au moment où l’avancée scientifique et technologique a atteint son acmé, la réflexion sur les liens entre l’être humain et la nature à laquelle il est consubstantiellement agrégé mérite une attention particulière. D’ailleurs, la mise en scène d’un Pygmée écocidaire relève d’un paradoxe éloquent qui dit quelque chose de la mondialisation néolibérale, dans sa propension à s’insinuer partout, même dans des territoires jadis considérés comme des *safe space*. Par une écriture de l’atypique, le romancier In Koli Jean Bofane prend le contre-pied des lieux communs de la pensée de la mondialisation, la critique de fond ici étant de faire observer de quelle complexité et de quel pouvoir de contagiosité est fait le global. Pour Ngandu Nkashama, « la mondialisation sauvage n’a dit pas son nom <sup>516</sup> ». Difficile de résister à une telle assertion lorsque se dévoilent dans le

---

<sup>516</sup> NGANDU NKASHAMA Pius, « Questions et interrogations autour des “cerveaux en fuite” », *Mots Pluriels*, n°20, 2020, p. 15-24, p. 20.

roman, des profils insaisissables comme celui de Bizimungu, responsable du projet de préservation du parc naturel de la Solonga, mais aussi, extractiviste et destructeur d'une nature qu'il est censé protéger. De fait, cet ex-chef de guerre est un affidé de la mondialisation marchande, déguisé opportunément en défenseur de la nature :

Petit, tu as parfaitement raison. Tu vois, on m'a donné ce bureau pour protéger tout ça, dit-il en désignant les posters. On appelle ça des poumons. Comment veux-tu respirer dans un milieu pareil ? [...] On doit parler toi et moi. C'est moi l'administrateur de toute ta forêt, de ce fait on est un peu comme des frères, on a la même nationalité. On doit se voir, on a des idées pareilles, on devrait se serrer les coudes. Je suis comme toi, tout ce vert devant moi me déprime. [...] Ces gens-là croient quoi ? Que c'est avec un tronc d'arbre qu'on fabrique des ordinateurs puissants, un iPhone ou un missile ? On a besoin de cuivre, d'étain, de cobalt, de coltan. Pour se développer, on a besoin du pétrole, et beaucoup : des barils et des barils. Pour que le peuple puisse manger à sa faim, il faut des usines de conditionnement, de l'agriculture intensive, transgénée scientifiquement. On n'a pas besoin de laisser proliférer tout ça, ajouta-t-il en balayant d'un geste large la végétation représentée sur les murs (*Congo Inc.*, p. 157-159).

Bizimungu est un véritable scandale éthique, car, situé aux antipodes des valeurs qu'il est censé défendre. Le personnage, ex-rebelle n'occupe la fonction d'administrateur du parc de la Salonga que pour mieux asseoir des stratégies d'exploitations et d'extraction sauvage des minerais. A travers ce jeu d'apparence et de manipulation émotionnelle, le roman de Bofane a le mérite de questionner l'engagement de certains acteurs dits de l'écologie, tant cette noble cause devient de plus en plus un simple mot de passe, pour certains esprits cyniques qui exploitent opportunément les ressources imaginaires d'un combat pourtant vital. Des partis politiques, en passant par la grande distribution, le *vert* est cuisiné à toutes les sauces, instrumentalisé et conçu comme un capteur attentionnel. Bizimungu est un écocidaire incontestable, verni d'artifices verts, mais d'un fond rouge, comme le révèle la séquence textuelle suivante :

Le parc national de la Salonga s'étendait principalement dans la province de l'Equateur. Sur les photos devant lui, on ne voyait rien d'autre qu'une couverture inextricable vert sombre affectant tout le centre du pays. On appelait cela l'un des poumons du globe. Mais si lui, le commandant Kobra Zulu ne respirait plus convenablement, à quoi cela pouvait-il servir ? Il en suffoquait de colère. L'homme méprisait un grand nombre de choses, et les seuls qui méritaient son estime indéfectible étaient les Etats-Unis d'Amérique. Eux, pour s'emparer du Vietnam avaient eu recours à l'agent orange ! Qui s'en était plaint ? Si au moins il parvenait à s'en procurer ne fût-ce qu'une petite quantité, c'en serait fini de tous ces arbres. Au bout du compte, c'était lui le patron de cet espace. Avec le pétrole qui pullulait en dessous, qu'est-ce qu'on en avait à faire de la verdure ? Sans compter les diamants et autres produits inestimables. Kiro rêvait

d'un Congo pacifié au napalm où l'on aurait plus qu'à exploiter les richesses du sous-sol (*Congo Inc.*, p.83).

Le cas de Bizimungu montre avec puissance et pertinence la complexité du virus capitalistique dans sa propension à muter et à éprouver toute tentative de canalisation. Doté d'habits neufs, le commandant et ex rebelle n'a rien perdu de ses pulsions utilitaristes, lui voit en toute chose, une source de rentabilité et de profit. Que peut bien sûr représenter la nature pour un personnage capable de décimer des villages entiers pour asseoir son pouvoir ? Assurément rien ! Bizimungu est une allégorie de l'oligarchie mondiale qui fait du combat écologique un terrain fertile d'investissement, un débouché économique. Le propos d'Alain Bazot qui affirme que « Le prochain scandale sera celui du bio<sup>517</sup> » interpelle sur les simulacres et les manipulations des consciences à l'ordre dans le militantisme environnemental. Le *bio*, pour revenir à ce cas spécifique pointé par le président de l'emblématique association de consommateurs de France est devenu un simple slogan publicitaire, une marque déposée. On se souviendra d'Isookanga qui manipule les logos et les symboles dans la vente de son « eau pire ». En effet, le Pygmée-mondialisateur fait de son eau E26 une véritable « marchandise émotionnelle<sup>518</sup> » au sens où l'entend Eva Illouz, qui éclaire les mécanismes de manipulation émotionnelle au fond du storytelling capitaliste. Dans cette opération marchande, ce qui est mis en jeu est moins la qualité du produit que sa valeur affective performée par un imaginaire collectif :

Il plongea une main dans sa poche et en retira un morceau de papier plié comme un colis de diamantaire. Il le déplia et en sortit un petit autocollant de couleur rouge vif, doté d'une croix blanche au milieu. Il le montra à Zhang Xia.

- La Fédération helvétique ! Et dis-moi ce que les gens ont le plus à craindre au Congo ? Les microbes ! Statistiquement, et dans l'inconscient collectif, la Suisse est number one en matière de propreté dans le monde. Aussitôt, le Pygmée colla le petit emblème sur le sachet au goût particulier.
- Et voilà le travail ! En voyant ce signe rouge et blanc, les gens vont se précipiter parce qu'ils seront persuadés que c'est l'eau la plus propre, puisqu'elle est fabriquée en Suisse (*Congo Inc.*, p.93-94).

Par cette opération de manipulation des symboles, le jeune affairiste s'inscrit dans une économie des affects. Il exploite l'inconscient collectif du peuple congolais qui craint majoritairement les microbes, en lui proposant une eau prétendument pure qui viendrait de

---

<sup>517</sup> BAZOT Alain, « Le prochain scandale sera celui du bio », <https://leshorizons.net/prochain-scandale-bio>, 23 mars, 2019.

<sup>518</sup> ILLOUZ Eva (dir.), *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, Paris, Premier Parallèle, 2019.

Suisse, pays mondialement reconnu pour son coefficient d'hygiène par les agences de notation globales. Le productivisme schizophrénique dans la fiction d'In Koli Jean Bofane met l'accent sur la systématisation d'une pensée écologique mondialisée, devenue à bien d'égards un véritable fonds de commerce.

Toutefois, la fortune de la présente analyse consiste à mettre en regard la conflictualité des imaginaires environnementaux d'Isookanga et de son grand-oncle Vieux Lomama. Si les précédentes pages ont été consacrées à la caractérisation d'une mondialisation écocide, il convient désormais de s'intéresser au jeu postural du vieil homme dont la vision du monde est totalement opposée à celle de son neveu mondialisateur. De fait, Vieux Lomama caractérise un *degré zero de l'écologie*, porteur d'une perception endogène et culturelle de la nature comme entité sacrée. Bien qu'excessive et enjouée, la dimension cosmologique incarnée par Vieux Lomama a cependant le mérite de relier l'humain à la nature dans une sorte de branchement, où l'homme n'est qu'un atome dont l'existence et la vitalité dépendent de son insoluble agrégation au *Tout*. Se formule alors une grammaire anthropologique d'unicité, entre nature et culture, une arithmétique interactionnelle entre humains et non-humains qui transcendent l'hyperspécisme atrophiant.

Il y a chez moi des vieux comme mon oncle Lomama qui tiennent absolument à tout conserver en l'état. En dehors de leur propagande néfaste sur la préservation de la forêt primaire, ils utilisent toutes sortes de techniques pour maintenir la canopée sur leurs têtes. Des démagogues Vieux, des mégalos.

- Des techniques ? Questionna l'ex-commandant Kobra Zulu.
- Oui, des sortes de technologies ancestrales, quoi. Là-bas, dès qu'un arbre est un peu mal, ils se penchent à son chevet, lui parlent, invoquent les ancêtres, concoctent des médicaments mystérieux, et l'arbre blessé est remis d'aplomb comme rien : ils sont sorciers (*Congo Inc.*, p. 159).

Dans la culture pygmée dont est issu le Vieux Lomama, le rapport de l'espèce humaine à d'autres composantes de la *phusys* qui animent la vie est une question fondamentale. La ligne de partage qui pourrait exister entre nature et culture, entre les concepts du phénoménologisme et du *noumène* kantien est un trait d'union qui crée du lien. En effet, ces univers ne sont que des signifiants et des signifiés corrélés entre eux afin de conserver l'unicité des espèces dans le temps et dans l'espace. Il faut se remettre au puissant concept de Philippe Descola « écologie des relations<sup>519</sup> » pour saisir la quintessence de la connectivité transcendante du Vieux

---

<sup>519</sup> DESCOLA Philippe, *Une écologie des relations*, Paris, Editions CNRS, 2019.

Lomama à la faune et à la flore. Bien sûr qu'une telle mythologie anthropologique ne peut trouver terrain fertile chez Isookanga et Bizimungu dont le sens de l'existence est parasité par un matérialisme frénétique. Soigner les arbres est un acte d'identification particulière, traduisant un vitalisme dont Le Vieux Lomama et ses semblables se servent comme expérience et expression organisationnelle du monde en tant que principe, substance et cause. La désunification des vivants, des êtres, de l'humain et des non-humains, de la nature et de la culture, comme c'est le cas chez l'anthropocène, nous conduit à des tensions ontologiques matérialisées par un *écoloptysisme* global. Ces confrontations ontologiques sont dès lors figuratives du rapport au monde de chaque être avec son univers de sens et de significations. Il est dans cette optique impossible dans l'entendement d'Isookanga et du commandant, de justifier l'attitude de tous ces gardiens de la forêt qui personnifient les arbres au point de les soigner. Frappés par *un universalisme particulier* pour reprendre une autre expression chère à Philippe Descola, les deux affidés de la mondialisation consumériste, ne voient en l'environnement qu'une étendue de terre et d'eau au service de l'homme. Or, l'interprétation qui fait de l'homme maître et possesseur de la nature est radicalement confrontée par un imaginaire effectif et irrationnel qui renverse les curseurs des conventions universelles par une *transpécificité* féconde dont l'oncle d'Isookanga est porteur et acteur :

Il s'agissait d'un animal noble. Lui et Vieux Lomama se connaissaient depuis longtemps. Leur rencontre avait eu lieu lors d'une chasse au sanglier, justement. Le Vieux était sur les traces d'un mâle costaud et il était tombé nez à nez avec Nkoi Mobali. Celui-ci se tenait d'aplomb, sur une branche basse, sa queue fouettant l'air. Il avait feulé une fois. Vieux Lomama, d'abord surpris, n'avait plus bougé. Il avait fait semblant de regarder ailleurs et avait commencé à parler.

- Nkoi Mobali, je te demande humblement la permission de passer. Je sais, en vérité, que tu es le roi de cette contrée. Je ne suis pas venu te disputer le pouvoir, je suis là pour chercher ma nourriture. Le gibier d'ici est à toi, je sais, mais tu peux manger un peu et laisser un peu pour nous. Là-bas, au village, les enfants comptent sur moi. Même si, toi, tu n'aimes pas te marier, est-ce que tu laisserais tes enfants mourir de faim ? Là, je suis sur la trace d'un sanglier. Laisse-moi, je te vaudrai ça. Pendant le discours du Vieux, Nkoi Mobali avait arrêté le mouvement de sa queue et avait continué de fixer le Vieux Lomama de ses yeux perçants et froids. De sa gorge avait jailli un son qui aurait pu passer pour un acquiescement. L'animal avait sauté au sol, tout près de Lomama et, lui tournant le dos, il s'était éloigné pour disparaître doucement, comme absorbé par l'ombre de la forêt. Le Vieux se souvenait de sa prestance, de son volume (*Congo Inc.*, p. 202-203).

Cette scène surréaliste où dialogue le Vieux Lomama avec un félin trouve toute sa pertinence dans l'anthropologie de la nature pratiquée par Philippe Descola, qui invite à un changement paradigmatique, impliquant d'évaluer à nouveaux frais les concepts de nature et culture, morale et politique, sous des visions divergentes et diversifiées du monde. Il conduit au dépassement des perspectives universelles sur fond d'oligarchie, séparant l'homme d'une partie de lui-même. Se lit automatiquement la marque d'un *hyperspécisme* au détriment d'un écart conceptuel permettant de saisir le monde dans son épaisseur signifiante. Au bout du compte, le besoin vital est un lien formel qui porte sur la transcendance et la mutualisation des rapports entre humains et non-humains interagissant entre eux. Écoutons Descola, à propos de la variation des regards et de l'écologie de la figuration :

Dans l'esprit des Indiens, le savoir-faire technique est indissociable de la capacité à créer un milieu intersubjectif où s'épanouissent des rapports réglés de personne à personne : entre le chasseur, les animaux et les esprits maîtres du gibier, et entre les femmes, les plantes du jardin et le personnage mythique qui a engendré les espèces cultivées et continue jusqu'à présent d'assurer leur vitalité<sup>520</sup>.

Le propos de l'anthropologue français explique et soutient la pensée et l'agir du Pygmée qui arrive à *lire au-delà du signe*. Là où le commun des mortels, par le biais des sens voient un simple animal, Vieux Lomama arrive à explorer l'invisible dans une sorte de pouvoir chamanique dont le caractère incorporé transforme le corps du personnage et le rend perméable à des visions et des circulations entre des mondes : « L'animal quasi mythique fait partie intégrante de l'imaginaire collectif Mongo » (*Congo Inc.*, p. 71). L'imaginaire structurant la culture Mongo défie les lois de la physique tout en éprouvant les filtres perceptifs de la rationalité occidentale fondée sur l'expérience sensible du monde. Ici, chez les Ekonda comme chez d'autres peuples animistes, la métaphysique de la nature intègre le cosmos en l'homme et dans son vécu pour échapper au dualisme moderne, et pour en épouser l'exigence morale de l'unicité du Vivant. Loin des postulats monochromiques du monde, qui font de la culture une entreprise essentiellement humaine, l'écofiction tisse des *liens qui libèrent* et redéfinit la culture comme prolongement de la nature dans la sphère sociale. Elle est de ce fait la résultante de ce qui se situe dans l'intervalle de l'humain et du non-humain. La conditionnalité à travers laquelle nous appréhendons l'Être et toutes ses multiplications ontologiques déborde et excède l'humanisme pour culminer dans l'univers des possibilités du vivant : « Le référent commun

---

<sup>520</sup> DESCOLA Philippe, *Les formes du visible : une anthropologie de la figuration*, Paris, Seuil, 2021, p. 82.

aux entités qui habitent le monde n'est donc pas l'homme en tant qu'espèce mais l'humanité en tant que condition <sup>521</sup>».

Pour mieux cerner la tension voire la radicalité des points de vue d'Isookanga et de son oncle, il importe d'intégrer la coéfficienne figurative qui se joue dans le roman entre modernité et tradition, rationalité et animisme, économie et écologie, endogénéité et exogénéité, entre global et local. Là où, le neveu voit dans la culture numérique, dans les tecno-sciences, et dans la connexion une source de bénédiction, son oncle y voit une source de malédiction :

Pouvait pas-t-on bouffer du corned-beef comme tout le monde ? Ouvrir une boîte de sardines ? Des chenilles ! Et juste maintenant. Hier, Hier, toujours hier ! Les ancêtres ont dit ceci ! La coutume exige cela ! Pourquoi ne pas vivre avec son temps et aller de l'avant, bon sang ? Se nourrir et penser comme le reste de l'humanité. Putain d'oncle ! Parce qu'il est chef Ekonda ? Chef des chenilles, oui ! La rage d'Isookanga à cet instant avait atteint son paroxysme (*Congo Inc.*, p. 12).

En contre-attaque, apprécions le propos du vieil oncle qui répond de manière frontale à son neveu, habité par l'énergie de la surmodernité et par l'utopie technologique.

Ce petit, c'était n'importe quoi. La modernité, la modernité. Est-ce que ça se mange, la modernité ? Pourtant jusqu'à l'adolescence Isookanga avait été à la bonne école, et puis en l'espace de quelques années il avait rué dans les brancards et s'était mis à défendre des idées qui n'avaient rien à avoir avec les Ekonda et la préservation de leur biotope. Un petit qui parle de pipelines et de puits de pétrole, il faut l'emmener chez le féticheur, il a un problème (*Congo Inc.*, p.)

La taxinomie du roman de la mondialisation réside dans son architecture narrative qui multiplie les points de vue et fait cohabiter des hémisphères de pensée. Dans une caricature qui ne vide pas pour autant la substance d'un débat contemporain entre le global et le local, l'auteur joue sur les radicalités qui rythment notre ère. L'antagonisme entre l'oncle et son neveu est dès lors symptomatique d'un dilemme qui met le sujet contemporain en tension, partagé entre les apories du global et les résistances du local. Les forces homogénéisantes et destructrices technocapitalistes font davantage face à un besoin affirmé du sujet contemporain qui milite pour un retour vers des assises secrètes, lieu par excellence d'une pensée autonome et réfléchie. Toutefois, il nous apparaît très significatif de souligner que la position du grand-oncle est loin d'être une architecture de pensées militantes. Elle est plutôt le signe d'un regain d'importance de certains types de lieux dont les styles et les modes de vie contrastent avec le consumérisme capitaliste. Ce détail a le mérite de révéler dans le cadre de notre travail, la complexité de

---

<sup>521</sup> DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, op.cit., p. 106.

l'imaginaire de la mondialisation, un tissu cousu de fils multicolores, donnant lieu à un patchwork. Car, s'il est vrai que la tendance globale du monde est actuellement au non-lieu, au liquide, à l'accélération, au désancrage, il n'est pas pour autant impossible de trouver des territoires qui résistent à ce tourbillon spatio-temporel par un enracinement et une interlocution au lieu qui peuvent être source de revendication identitaire. Plus significativement, le post-capitalisme comme utopie écologique ne devrait pas forcément faire l'objet de création de nouvelles mythologies globales. Il pourrait advenir d'une connexion des hyper-lieux d'où s'identifient des modes de vies alternatifs. Le local dans le cadre de notre roman est une spatialité qui incarne la diversité culturelle. Il s'agit dans ce cas d'une zone critique qui résiste à toute surveillance de surplomb, à tout effet de panurgisme comme l'indique Bruno Latour :

Ce qui s'ouvre est bien une nouvelle époque de " grandes découvertes", mais celles-ci ne ressemblent ni à la conquête en extension d'un Nouveau Monde vidés de ses habitants comme autrefois, non à la fuite éperdue dans une forme d'hyper-néo-modernité, mais à l'enfouissement dans la Terre aux mille plis<sup>522</sup>.

*Le roman de la mondialisation* est sensible à la résonance des mondialités souterraines dans leur possibilité à dessiner les contours d'une lutte anticapitaliste non médiée par les instances écologiques officielles qui, dans la plupart des cas font plus dans *le climato-opportunisme* que dans un militantisme sincère. Les savoirs littéraires contemporains étant des épistémologies qui « font question <sup>523</sup>» pour le dire dans les termes de Dominique Viart et Bruno Vercier, ils s'ingénient moins à apporter des réponses aux topiques de notre temps qu'à trouver de nouvelles modalités de problématisation. Ainsi, la réalité d'une civilisation verte commencerait par la manière dont les questions y relatives sont posées. La justice climatique, la conscience écologique, le sauvetage de l'écosystème passent plus efficacement par une multiplicité de tendances que par l'érection d'un grand récit révolutionnaire. Pour Christian Chelebourg, l'approche esthétique des questions écologiques est un gain à capitaliser plus que, par son pouvoir créatif et poétique, elle peut apporter un optimisme face à l'inquiétude et au sentiment d'impuissance qui structurent l'imaginaire écologique : « la science n'a la capacité de nous préserver d'un environnement cosmique dangereux qu'à la condition de s'affranchir des tentations de la force pour se faire rêveuse, imaginative, j'aurais presque envie de dire poétique<sup>524</sup> ». Le roman, post privilégié d'observations des dynamiques mondiales met le *zoom*

---

<sup>522</sup> LATOUR Bruno, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017, p. 92.

<sup>523</sup> VIART Dominique, VERCIER Bruno, *La littérature française au présent*, op.cit.

<sup>524</sup> CHELEBOURG Christian, *Les écofictiones. Mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, coll. « Réflexions faites », 2012, p.127.

sur *le pouvoir des liens faibles*<sup>525</sup> qui font sourdement avancer le monde. Pour mieux observer, il importe parfois de se tenir à l'écart, de décentrer le regard et de renverser les curseurs perceptifs. Il faut au besoin, *renverser l'image*, opérer d'autres « coupes agentielles <sup>526</sup>» capables de nous transposer dans des ailleurs propices à la réflexivité. Les savoirs littéraires participent dès lors à décoloniser les logiciels monopolistiques et dogmatiques du scientisme triomphant et permet de participer à la quête philosophique de la vérité. La fiction contemporaine est traversée par une tension politique<sup>527</sup> et se donne à lire de ce fait comme un espace médiatique qui sert à visibiliser des questions sociales au cœur desquelles figure inéluctablement l'urgence écologique :

La littérature, déclare Fatou Diome, vient de l'impuissance. Si seulement je pouvais changer les choses! Mais je ne suis ni parmi ceux qui donnent les ordres ni parmi ceux qui les exécutent. En tant qu'auteur, mon texte fini est un désastre; je m'indigne, comme dit le grand diplomate Stéphane Hessel. Il y a tant d'injustice! La force d'un livre vient en réalité de ceux qui prennent fait et cause pour ceux qu'ils ont lu<sup>528</sup>.

Les savoirs romanesques contemporains étant des épistémologies qui *font question*, comme nous l'avons dit, la pertinence du roman s'établit moins dans sa capacité à apporter des solutions aux topiques de notre temps que dans sa problématicité, c'est-à-dire sa manière de questionner selon son procès spécifique, le monde, tel qu'il se maintient aujourd'hui. Mieux, la force de la littérature et du roman notamment vient de ses propriétés attentionnelles qui accordent un intérêt au minuscule, à l'invisible et de faire attention à d'autres formes de vie dans une société médiatique logorrhéique.

Dans le prochain chapitre, il sera question de lire les formes de résistances et de contre-scénarisation romanesques.

---

<sup>525</sup> GEFEN Alexandre, LAUGIER Sandra (dir.), *Le pouvoir des liens faibles*, Paris, CNRS, coll. « Philosophie et histoire des idées », 2020.

<sup>526</sup> La notion de « coupe agentielle » est un outil conceptuel que Yves Citton emprunte à la philosophe américaine Karen Barad. La notion vise à démontrer comment les médias de masse en faisant circuler une information ne se contentent pas que de représenter un fait du monde. Ils opèrent une coupe agentielle dans la réalité qui fait advenir ce fait. Dès lors, la coupe est dite « agentielle » dans le sens où elle est une représentation en acte, c'est-à-dire qu'elle est constitutive de la réalité même.

<sup>527</sup> GEFEN Alexandre, *La littérature est une affaire politique*, *op.cit.*

<sup>528</sup> DIOME Fatou, « Librairie Dialogues, Francophone métronomes, France Inter, Enviedecrire, La grande table des idées », *France Culture*.

## CHAPITRES VI

### DE LA RESISTANCE ROMANESQUE AUX POETIQUES DE CONTRE-SCENARISATION

#### VI.1. Capitalisme de surveillance et surconscience numérique

*Féerie générale* est indiscutablement un *crypto-roman* où titre, architecture diégétique, thématiques, style, personnages sont autant des (*hyper*)liens sur lesquels cliquer, pour accéder au contenu subversif de ce récit atypique. Pour se convaincre du caractère bouillonnant du roman, il suffit de se référer à la quatrième de couverture qui décrit et résume *Féerie générale* comme un espace de « désordre ambiant où [tout] est à réinventer », « un livre allègrement subversif, frénétique, en somme » (*Féerie*, quatrième de couverture). Mieux, le récit peut s'apprécier comme un territoire de *résistance* où « histoires vite dites, paroles toutes faites, idées reçues volent en éclats quand Emmanuelle Pireyre tire sous leur pieds le tapis de la langue » (*Féerie générale*, quatrième de couverture). SunDog, personnage majeur du roman est une des forces agissantes à travers lesquelles, se déploie et se scénographie le motif de subversion.

En effet, évoluant dans une société algorithmique<sup>529</sup>, où les habitants sont tracés jusque dans leurs pensées, SunDog s'emploie à troubler la linéarité d'un système totalitaire et réifiant. Pour s'y faire, le jeune homme s'adonne au *hacking*, exploitant par une connaissance sophistiquée des outils informatiques, « les défauts trouvés sur un site, les données techniques et les failles

---

<sup>529</sup> SADIN Eric, *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, L'échappée, 2015.

du système de sécurité » (*Féerie*, p. 114). Dans son origine anglaise, le verbe *to hack* désigne un travail à la hache, réalisé de « de manière non conventionnelle, mais efficace <sup>530</sup>», comme le souligne Steven Levy dans *l'éthique des hackers*<sup>531</sup>. Pour le journaliste et informaticien américain, il y a une morale à l'activité de *hacking*, puisque loin d'être un vulgaire pirate informatique, le *hacker* est un esprit doué, doté d'un sens aigu de justice, d'une conscience éclairée, un résistant qui s'oppose au totalitarisme déshumanisant du techno-pouvoir. Le portrait brossé par Steven Levy rend toute sa richesse à SunDog qui refuse d'être enfermé dans des cases et travaille à rétablir par une stratégie de *contre-scénarisation*, à renverser et à déconstruire les logiques *médiarchiques*<sup>532</sup> comme cela peut s'apprécier dans le propos de SunDog lui-même, qui s'attache à restituer le sens de son action, souvent obscurcie par des campagnes de dénigrement et de diabolisation médiatiques :

Les hackers sont temporairement affaiblis ; ils ont souffert des campagnes de presse qui les décrivent comme des délinquants. Alors qu'un hacker est tout le contraire, un hacker est un bricoleur génial, quelqu'un de formidable qui comprend un procédé technique ultracompliqué. Un hacker enchante autrui par son perfectionnisme, sa compréhension intime du système ; il refuse de se laisser aliéner par des applications techniques, et d'être soumis, comme 99% de l'humanité, aux machines, aux interfaces et aux vendeurs de licences. Il veut rester libre ; et jusque que dans les années 2000, il éprouvait si fort cette liberté, il l'éprouvait surtout si fort en fin de soirée, qu'il attrapait un ordinateur et le brisait en jetant par terre (*Féerie*, p. 114-115).

A la suite de la jeune fille, Roxane, qui se situe aux antipodes de la spéculation financière et de ses effets homogénéisants, Emmanuelle Pireyre multiplie les profils de résistance dans son roman. Dans cette *Féerie générale* aux allures des *éblouissements postcoloniaux*<sup>533</sup> dont parle Joseph Tonda, le visage de SunDog est plus que jamais inscrit dans une dynamique d'insoumission au *Data mining*. La fortune littéraire du roman de Pireyre est dès lors à saisir dans un double enjeu.

D'abord, l'espace textuel de *Féerie générale*, par ses chorégraphies spatio-temporelles semble totalement entraîné par les apories du global, décrites par l'auteure, comme une énergie envoûtante à laquelle le sujet contemporain ne saurait totalement s'opposer. Ensuite, à travers la scénographie des personnages rebelles tels que Roxane, Batoule et SunDog, l'écrivaine française met la mondialisation à l'épreuve du discours littéraire dont le procès spécifique vise

---

<sup>530</sup> LEVY Steven, *L'Éthique des hackers*, Paris, Globe, 2013.

<sup>531</sup> *Ibid.*

<sup>532</sup> CITTON Yves, *Médiarchie*, *op.cit.*

<sup>533</sup> TONDA Joseph, *L'Impérialisme postcolonial*, *op.cit.*

à la libération des « enchainements idéologiques ». Pour Kasereka Kavwahirehi, un des critiques littéraires de la mondialisation les plus en vue, la littérature en contexte de mondialisation doit remplir certaines conditions de résistance pour continuer de jouer le rôle qui est le sien

Une des conditions est qu'elle continue à affirmer ce que Barthes a appelé son « Irréductible », c'est-à-dire, « ce qui, en elle, résiste aux discours typés qui l'entourent : les philosophies, les sciences, les psychologies », et maintienne « envers et contre tout la force d'une dérive et d'une attente » pour éviter que le pouvoir (politique, économique, religieux, etc.) ne « s'empare de la jouissance d'écrire comme il s'empare de toute jouissance pour la manipuler et en faire un produit grégaire, non pervers, de la même façon qu'il s'empare du produit génétique de la jouissance de l'amour pour en faire, à son profit, des soldats et des militants <sup>534</sup>».

La contagion à grande échelle dans la sphère mondialisée commande l'élaboration de scénarios alternatifs à même de porter et d'assumer une conflictualité qui rend la *Médiarchie* ingouvernable, comme le fait le *hacker* SunDog dans *Féerie générale*. Pour davantage prendre la mesure des dangers de la machination et de la manipulation de l'homme par les écuries numériques et technologiques, infrastructure et cerveau de la globalisation, c'est-à-dire les GAFAM, l'auteur présente le *hacking* comme une pratique vertueuse, contrairement à la description qui en est généralement faite, dans laquelle, le *hacker* est décrit comme un délinquant informatique. Emmanuelle Pireyre réhabilite donc ce profil de *hacker* duquel jaillit un bruissement d'humanité dans un tissu contemporain fait de grondements assourdissants et d'éclats éblouissants qui rendent le *cogito* impossible. Comme dans la peinture romanesque, le *hacker* est également théorisé sous une facette plutôt valorisante chez Eric Sadin, qui n'en appelle pas moins à un éloge de la résistance dont le *hacker* est un symbole.

On doit reconnaître aux *hackers* une forme d'antériorité historique à avoir refusé des modèles opaques et uniquement marchands et à avoir créé de la divergence. C'est un nécessaire *distinguo* qui doit être opéré entre *hackers* (personne maîtrisant les langages de programmation) et *crakers* (personnes malintentionnées se livrant à du sabotage informatique). Les « *whites hackers* » inspirés par des logiques de détournement, de réappropriation, de libre inventivité à partir du code, ne se satisfont pas de l'état des choses, savent saisir les déficiences et décrypter les intentions inavouées, étant disposés à divulguer par des gestes concrets des pratiques abusives ou délictueuses<sup>535</sup>.

---

<sup>534</sup> KAVWAHIREHI Kasereka, *Imaginaire africain et mondialisation. Littérature et cinéma, op.cit.*, p. 10.

<sup>535</sup> SADIN Eric, *La vie algorithmique, op.cit.*, p. 235.

Face à l'amalgame entretenu (?), visant à ternir l'image du *hacker*, le réduisant à un cybercriminel, Eric Sadin fournit des outils conceptuels et théoriques, capables de lever le flou, de redorer l'image du *hacker* et de fixer le cadre et les finalités d'action de ce héros des temps modernes et du monde « siliconisé<sup>536</sup> ».

Dans son élocution, SunDog parle de 99% de la population mondiale soumise et aliénée à l'ordre technocapitaliste. L'opération faite permet de voir que seul 1% de la masse démographique mondiale se tient à l'écart de cette nébuleuse numérique, ceux qui, comme SunDog, ont un point de vue critique de l'impact technologique sur la *liberté* humaine et travaillent dans le blanc du silence à éprouver la dictature du *Big Five* :

Sven Tikkanen savait à quel point l'usage intensif de la technologie est risqué pour les idées, à quel point on doit s'occuper encore plus des idées si on s'occupe plus de la technique. Ainsi sont nos héros les hackers ; quasiment seuls à prendre la mesure de l'impact technologique sur la pensée, ils rappellent volontiers que dans l'Enfer de Dante, Platon et Socrate sont autorisés à poursuivre leur discussions philosophiques et leurs travaux de recherche (*Féerie*, p. 122).

Dans cet extrait de texte, le quotient modalisateur du propos de Sven Tikkanen, notamment avec l'usage du mot valorisant « héros », trahit d'une certaine manière, l'imaginaire romanesque du *hacker* qui est pour ainsi dire, un profil porteur d'espoir contre la datafication exacerbée de la vie humaine. L'éloge du *hacking* dans le roman de l'extrême contemporain, comme c'est aussi le cas de *C'est arrivé la nuit*<sup>537</sup> de Marc Levy, trahit une ambition souterraine du roman du *présent* à constituer une armure contre la toute-puissance technologique. Ici, le *hacker* est un antidote efficace, puisque son rôle requiert de troubler l'ordre numérique : « Quand les grandes corporations s'entendent pour diriger la planète, la réponse à opposer à ces Goliath repose sur quelques David, armés d'ordinateurs, frondes modernes<sup>538</sup> ».

La métaphore biblique de David Contre Goliath a le mérite de laisser apparaître une bride d'espoir, là où le totalitarisme technologique semble insoluble et intraitable. Le *hacker*, transfiguré dans le corps de David permet de capitaliser ce que serait une vraie politique de contre-scénarisation, mais surtout, de saisir la fortune et *le pouvoir des liens faibles*<sup>539</sup>. En

---

<sup>536</sup> SADIN Eric, *La siliconisation du monde : l'irrésistible expansion du libéralisme numérique*, Paris, L'Echappée, 2016.

<sup>537</sup> LEVY Marc, *C'est arrivé la nuit*, Paris, Robert Laffont, 2021.

<sup>538</sup> GARY Nicolas, « Marc Levy : hackers et complots mondiaux au cœur d'un techno-thriller », *Actualité. Les univers du livre*, 28/09/2020.

<sup>539</sup> GEFEN Alexandre, LAUGIER Sandra, *Le pouvoir des liens faibles*, op.cit.

d'autres termes, le gigantisme et l'aplomb de la globalisation ne devraient pas suffire à anesthésier la volonté de chaque être humain, minuscule soit-il, à renverser la mondialisation malheureuse, celle qui pille, contrôle et déshumanise. Dès lors, peut-on remarquer que la description du *hacker* dans le roman de Pireyre recouvre des caractères ordinaires. Il n'est nullement mis en scène sous une figure gigantesque, mais plutôt enfantine, pour montrer à la fois son caractère fragile et la puissance insoupçonnée de son action :

SunDog est une vraie tête de mule, disait de lui Ann sa petite amie à la cascade de boucles blondes, généreux c'est vrai, mais il a une espèce d'inertie, il continue sur sa lancée. Même lorsqu'il faut arrêter quelque chose, une activité, SunDog n'arrêtera pas, disait Ann, il continuera comme s'il n'entendait rien. Cela ne signifie pas qu'il est rigide, il s'agit plutôt d'une persévérance inconsciente d'enfant. Par exemple, vous savez, les enfants ne se rendent pas compte de l'heure qu'il est, des enfants auront tendance à jouer encore au basket dans le jardin sous la lumière de la lune, alors qu'il est minuit et que toute la famille est au lit depuis longtemps (*Féerie*, p. 113).

Ici, l'insouciance de l'enfant, libre de tout conditionnement sociologique, notamment sur la notion du temps est une posture de vive opposition aux logiciels algorithmiques de codification et de programmation. En résonance avec le texte d'Alain Gras, *Féerie générale* par la voix de son agent frondeur esquisse une littérature « des ruptures [qui déjoue] les pièges du temps<sup>540</sup> ». Plus pertinemment, l'insouciance de l'enfant métaphorise la vertu de l'ordinaire, le pouvoir de la vulnérabilité et la puissance de son action. En effet, pour combattre le méga cerveau technologique, SunDog n'a pas besoin de posséder des moyens pharaoniques : « SunDog racontait à présent son parcours de *hacker* au micro d'un enregistreur numérique sorti par Sven de son sac. SunDog expliquait qu'il avait commencé à huit ans avec les premiers ordinateurs vendus aux particuliers » (*Féerie*, p. 117). Dans une société où la compétitivité et la performance sont les maîtres-mots, il importe parfois de ralentir, de s'arrêter si nécessaire, d'échouer mais de valoriser le trajet au détriment de la victoire. Le récit infra-ordinaire de SunDog est en dernier ressort une belle leçon de résistance, celle qui consiste à réappareiller des luttes disloquées, à être sensible à des formes de résistance distribuée et dispersée. Pour s'opposer à la puissance et à la nuisance standardisante de l'énergie techno-numérique, il n'est pas toujours nécessaire d'adopter une posture frontale, mais plus subtilement et plus efficacement, d'adopter de nouvelles modalités d'actions qui échappent aux logiques de contrôle et à la prévisibilité de l'arsenal numérique. A ce propos, les conseils d'Éric Sadin paraissent fort suggestifs et inspirants. De tout autres modalités possibles, la résistance peut

---

<sup>540</sup> GRAS Alain, *Sociologie des ruptures. Les pièges du temps en sciences sociales*, Paris, PUF, 1979.

prendre, selon le technocritique français, un autre visage, celui de la possibilité de cultiver le retrait, quand et où les individus l'estiment utile. Abstinence volontaire ou incapacité assumée, cette distanciation, qui arrache le sujet aux logiques productivistes, est aujourd'hui une nécessité : « Marquer une nécessaire distance à l'égard des flux numériques, à introduire des séquences de vide, à se détourner des constantes sollicitations, à refuser le régime de vérité algorithmique qui ne cesse de s'imposer à l'existence <sup>541</sup> ».

Pour s'inscrire dans cette logique de bifurcation, SunDog n'hésite pas à faire un rapprochement entre son mode de vie et celui d'un *rocker* ou d'un *surfeur*, invitant à jongler avec les contraintes de la vie, notamment celles de la techno-surveillance : « C'est génial d'être un hacker, c'est comme être champion de surf ou chanteur de rock, d'ailleurs il y a des points des points communs entre nos modes de vie », (*Féerie*, p.114). La passerelle établie par le *hacker* sous fond de comparaison entre sa manière de vivre avec celles du rockeur et du surfeur dévoile davantage les ressorts d'une résistance esthétique qui caractérise le roman de Pireyre. Le point de jonction entre ces trois profils tient de leurs modes de vie décalés, de leurs caractères indomptables, de leur capacité à éprouver la tendance et donc à penser et à agir non pas *à rebours*, mais *à côté* des lieux communs, comme l'explique Pépin Le Bref : « Être rockeur ce n'est pas penser *contre*. Non, ça c'est le punk et c'est trop facile. Être rock, c'est penser *à côté*. Ce n'est pas prendre l'autoroute à contre-sens, non ça c'est être con. Mais c'est prendre la contre-allée parallèle que personne n'avait vue <sup>542</sup> ». Le propos de Pépin Le Bref a le mérite de valoriser la charge critique de la déviance, en écartant l'idée de l'anarchie dans laquelle certaines analyses simplistes ou instrumentalisées voudraient enfermer l'énergie rebelle et anti systémique de « ceux qui résistent à la technologie <sup>543</sup> ». Dans *Féerie générale*, SunDog est un héros qui témoigne d'une *surconscience numérique* qui passe par sa capacité à maintenir sa lucidité, dans une société textuelle, frappée de cécité visuelle et cognitive, conséquence des fortes irradiations féériques. D'ailleurs, pour Amaelle Guiton, loin d'être un simple nihiliste, le *hacker* est un véritable contre-poids face à la *dañification* de l'être-humain, devenu un simple produit, soumis aux logiques marchandes : « Les hackers portent en eux les germes d'une

---

<sup>541</sup> SADIN Eric, *La vie algorithmique*, op.cit., p. 237.

<sup>542</sup> GOURRET Alexis, « Ca veut dire quoi, être rock ? », <https://www.rocknfolk.com/news/appel-a-temoignages-pour-vous-cest-quoi-etre-rock/48512>, 30 juillet 2020, consulté le 20 avril 2023.

<sup>543</sup> BENOIT Fabien, CELNIK Nicolas, *Techno-luttes : enquête sur ceux qui résistent à la technologie*, Paris, Seuil, 2022.

subversion politique, celle d'une (re)distribution du pouvoir et du savoir<sup>544</sup> ». En d'autres termes, le *hacker* joue le rôle très intéressant d'abord de médiateur, puis de régulateur.

Médiateur, dans la mesure où, les outils numériques modernes, par leur sophistication semblent inaccessibles aux usagers qui n'en utilisent généralement, que de manière orientée et instrumentalisée. Par exemple, un internaute qui concède à partager ses données personnelles n'est pas toujours suffisamment éclairé, pour analyser et comprendre la portée réelle de son acte de concession. Souvent, en un clic, symbole des temps mondialisés, l'utilisateur souscrit à des contrats qui autorisent sa propre exploitation par l'industrie numérique. L'usage des *cookies* par les sites marchands a pour visée réelle, non pas d'améliorer et de faciliter l'usage technologique comme cela est utopiquement exprimé, mais bien au contraire, de tracer la navigation des sujets-consommateurs à des fins statistiques ou publicitaires. Il revient dans ce cas de figure au *hacker*, dans un élan d'altruisme et de justice, de combattre le système de computation d'informations, de traçage et de *tracking* des sujets. A l'image d'un Robin des bois des temps modernes, le *hacker* vole ou plutôt reprend à l'oligarchie techno-capitalistique, pour redistribuer les informations capitales et stratégiques au peuple. Le scandale de *Wikileaks* est une belle preuve du cyber activisme dans ses visées médiatrices et réparatrices, puisque dans ses révélations tapageuses, le site est parvenu à mettre à nu des complots, des faits de corruption, d'espionnage et de violation des droits humains par l'élite mondialisée. Dans le roman, SunDog joue le rôle d'éclaireur et de lanceur d'alerte : « De fil en aiguille, les tâches des petits hackers s'enchaîneront naturellement : ils infiltraient des systèmes, dénichaient des erreurs de programmation, prévenaient gentiment les propriétaires en leur indiquant comment corriger les erreurs » (*Féerie*, p. 118).

Puis, le *hacker* dans le profilage qu'en fait Emmanuelle Pireyre, est un agent de régulation, c'est-à-dire qu'il travaille à rééquilibrer la balance d'une société embarquée dans l'abîme par la rente numérique. Il serait naïf aujourd'hui de distinguer le numérique de l'économie et de la politique. Tous ces champs jadis parcellisés se trouvent condensés en une nébuleuse que Yves Citton appelle *Médiarchie*. Les échanges ou les achats via des plateformes sont parfois présentés sous un vernis utopique, comme, une façon de tisser du lien et de réhumaniser nos existences à l'ère du numérique ; à tort, puisque ces échanges sont contrôlés par des entreprises qui en retirent des profits. Pire, avec l'algorithmisation totale de la société, c'est en réalité la vie qui devient, dans toutes ses dimensions, monnayable : « L'émergence des Bill Gates, Jeff

---

<sup>544</sup> GUITON Amaelle, *Hackers. Au cœur de la résistance numérique*, Paris, Au Diable Vauvert, 2013, p.241.

Bezos, Marck Zuckerberg a rendu difficile l'idée de considérer Internet hors du champ capitaliste, hors de la sphère d'exploitation<sup>545</sup> », renchérisse Fabien Benoit et Nicolas Celnik.

Suivant la logique de notre corpus d'étude, SunDog et ses collègues *hackers* sont présentés sous la plume de la romancière, comme de véritables symboles de transgression et de résistance : « Ils inventaient l'éthique hacker, de plus en plus conscients qu'ils étaient l'unique contre-pouvoir crédible dans l'univers technologique où s'ancrent la surveillance et le contrôle généralisés menaçant nos sociétés » (*Féerie*, p.18). Pour l'auteure, l'hacktivisme est une des voie/voix capables de faire le contre-poids face aux puissantes dictatures politico-économiques, par l'ébranlement des verrous et des muselières auxquels recourent le *techno-pouvoir*, dont la puissance de gouvernementalité s'élabore et se maintient à partir de l'intelligence artificielle et donc, dans l'exploitation des données devenue la méthode de gestion par excellence des *démocraties*. A ce sujet, la Chine caracole en tête, avec des indices statistiques qui dessine les contours d'une société algorithmique par excellence. Selon un papier publié par Julie Zaugg dans les colonnes de *Les Echos*, en 2019, l'usage de la reconnaissance faciale est désormais inscrite dans l'ADN managérial du pays :

La Chine fait figure de numéro 1 mondial, tant au niveau de sophistication des applications que de l'ampleur de leur déploiement. Le pays absorbe 29% des appareils de reconnaissance faciale produit sur le plan mondial, une part qui devrait passer à 45% d'ici à 2023, selon l'Institut Gen Market Insights, avance Julie Zaugg<sup>546</sup>.

Devenue une véritable dystopie ambiante, telle que la société décrite par Georges Orwell dans 1984<sup>547</sup>, le tecno-pouvoir dans ses déclinaisons contemporaines renvoie à la figure métaphorique du *Big Brother*. D'ailleurs, l'appellation « *Big Five* », qui désigne les cinq grandes écuries numériques fait écho au totalitarisme et à l'omniscience incarnés par le *Big Brother* qui voit tout, jusqu'à investir les parcelles humaines les plus intimes. L'entreprise algorithmique s'inscrit dans une quête paranoïaque de contrôle et de conditionnement de l'*attention*, devenue dans la nouvelle forme d'économie, la première rareté et la plus précieuse source de valeur.

---

<sup>545</sup> BENOIT Fabien, CELNIK Nicolas, *Techno-luttes*, op.cit., p .28.

<sup>546</sup> ZAUGG Julie, « En Chine, la vie sous l'œil inquisiteur des caméras », *Les Echos*, 07/03/2019 à 13h 37.

<sup>547</sup> ORWEL Georges [1949] *1984*, traduit de l'anglais par Josée Kamoun, Paris, Gallimard, 2020.

La force du hacktivismisme tient dès lors, à son pouvoir de détournement et de régulation de l'inflation sur le marché du *capitalisme numérique*<sup>548</sup>. Dans cette perspective, Amaelle Guiton envisage un « altermondialisme numérique<sup>549</sup> », convaincue qu'Internet peut infléchir les courbes du capitalisme sauvage et peut en dernier ressort, changer le monde par une nouvelle codification horizontale et décentralisée, qui place l'humain au centre de *TOUT* : « La loi c'est le code. Et le code, s'il est pourri, on le réécrit<sup>550</sup> ». Cette assertion de Bluetouff, *hacker interviewé* par Amaelle Guiton s'inscrit dans une forme de rébellion qui peut se traduire au quotidien, par la montée des casses anticapitalistes dont les *blacks blocs* sont les symboles en France. L'hacktivismisme est de ce fait une utopie performative qui fait croire à une reconfiguration du pouvoir dans toutes ses régions de perception. Dans le roman, le fait que Sven Tikkanen oriente ses travaux de doctorat liés à la question de « L'héroïsme contemporain » sur le hacktivismisme ajoute une plus-value à cette problématique d'un intérêt particulier. Mener des recherches de philosophie sur ce sujet peut être interprété, comme une invitation implicite, faite par l'auteure à la société des chercheurs, à s'intéresser à ce champ obscurci par une critique médiatique souvent médisante, comme s'indigne SunDog :

SunDog s'attristait du tort absurde que font les médias aux hackers en les faisant passer pour des pirates, sans se rendre compte que c'est à la société entière, à la liberté qu'ils portent préjudice [...]. Au départ, m'a expliqué Sven, c'est pour sa thèse sur l'héroïsme qu'il avait cherché à rencontrer les hackers. Ayant prévu d'orienter ses réflexions sur l'héroïsme contemporain vers les nouvelles formes du pouvoir et vers l'hacktivismisme, activité de résistance de ces nouveaux héros que sont les hackers, il s'était rapproché d'eux ; puis, il s'était pris au jeu (*Féerie*, p.118-119).

Finalement, SunDog plaide une prise en considération du rôle capital du *hacker* dans la réorganisation et la reconfiguration des échelles politiques. Selon le locuteur et expert en la matière, l'action cybernétique des hackers excède le cadre numérique et vise en dernier ressort, des effets pratiques. Comme le revendique le personnage de *Féerie générale*, l'ambition de cet agent antisystémique est de sortir le sujet contemporain du totalitarisme des *datas* qui l'aveuglent, l'anesthésient, le paralysent et le rendent « nu<sup>551</sup> ». Plus globalement, par sa forte teneur de subversion voire de transgression, le roman d'Emmanuelle Pireyre est une véritable contre-fiction qui combat les fausses évidences et l'absolutisme de nos *démocraties*

---

<sup>548</sup> GROSBOIS Philippe, *Les batailles d'Internet : assauts et résistances à l'ère du capitalisme numérique*, Montréal, Ecosociété, 2018.

<sup>549</sup> GUITON Amaelle, *op.cit.*

<sup>550</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>551</sup> DUGAIN Marc, LABBE Christophe, *op.cit.*

mondialisées qui ne permettent d'envisager le monde que sous l'unique angle, figé et mutilant des logiques marchandes. En effet, l'espace romanesque est conçu comme un territoire fertile à une analytique démystificatrice des mythes de *la société des éblouissements*. Le roman reformule une sorte de démocratie littéraire fondée sur une rébellion esthétique dont la visée est de repenser et de redéfinir les cadres d'une société *humaine* :

En première approche, on peut définir une contre-fiction comme un récit fictionnel visant à transformer la réalité actuelle dans un projet de lutte contre la reproduction d'un donné perçu comme mutilant. La thèse sous-jacente est que le non-lieu de *la fiction* constitue un opérateur de déblocage devenu central dans les conflits politiques contemporains, en ce qu'il permet d'ouvrir un espace de *rejet des données*, dans un monde où ce sont de plus en plus les « données » qui nous oppriment. Par « données », on vise ici à la fois les *data* collectés, les discours d'experts qui mobilisent ces *data* pour nous enfermer dans l'existant, mais aussi les produits de consommation à bon marché qui nous sont « donnés » (vendus à trop vil prix). Le passage par la fiction devrait dès lors être assumé comme un passage *nécessaire* pour toute politique émancipatrice, qui comporterait inévitablement une dimension « visionnaire ». On parlera de *contre-fictions* pour désigner des récits anti-systémiques dont la visée (ou l'effet) consiste à faire entrevoir un autre monde possible, afin de nous décoller des fausses évidences à travers lesquelles se reproduisent les données qui nous aveuglent et qui nous paralysent<sup>552</sup>.

A n'en point douter, *Féerie générale* trouve des échos retentissants dans le cadrage théorique de la *contre-fiction* susmentionnée : de Roxane qui se sèvre radicalement de la finance, en passant par SunDog qui trouble l'ordre numérique, pour arriver à Batoule, jeune musulmane émancipée du dogmatisme religieux, la trame narrative du roman est un « désordre ambiant où le bonheur est à réinventer » (*Féerie générale*, quatrième de couverture ». Si la mondialisation, dans sa signifiante et sa figurativité est inévitable voire aporétique, la littérature et le roman en l'occurrence constitue un des lieux privilégiés de son objection et de sa critique.

## **VI.2. Les rébellions francophones : pour une approche glottophagique de la mondialisation**

Loin de constituer un espace connecté et à parts égales, la mondialisation est un vaste territoire de compétition qui s'opère sous fond de prédation. Comme dans le règne animal où les plus

---

<sup>552</sup> CITTON Yves, « Contre-fictions : trois modes de combat », *Multitudes*, n°48, p. 70-76, p. 72, janvier 2012.

faibles sont mangés par les plus forts, l'architecture du libéralisme mondialisé repose sur le brutalisme et l'inimitié. Le constat de cet antagonisme peut s'actualiser par le prisme linguistique, qui traduit avec truculence, les paradoxes constitutifs d'une mondialisation qui se réclame inclusive, transrelationnelle, mais dont les effets ne coïncident pas avec le noyau de son projet. Comme l'enfer, pavé de bonnes intentions, la fable fondatrice de la globalisation se trouve éprouvée par de trop nombreuses incohérences, par de vives discriminations, par de notables inégalités qui donnent lieu à des fractions, sources d'oppositions frontales, entre la culture mainstream<sup>553</sup> et les cultures locales.

Du fait de son passé (?) colonial, l'Afrique constitue un écran d'observation privilégié de cette tension entre la culture globale, perçue à tort ou à raison, comme impérialiste, prédatrice voire dévastatrice et les cultures locales, fragiles, spoliées et vidées de toute leur substance à travers des opérations de nivellement et de standardisation appauvrissantes. Dans ses travaux, le sociolinguiste français, Louis-Jean Calvet se penche sur *les effets linguistiques de la mondialisation*<sup>554</sup> et conclut à travers un « baromètre des langues<sup>555</sup> » que l'écosystème linguistique globalisé se structure suivant les logiques monopolistiques du marché. Ainsi, la mondialisation conduit à la dévaluation voire à la dilution totale de certaines langues au profit d'autres :

De la même façon qu'il y a des monnaies convertibles, il y a des langues qui permettent de communiquer partout, l'anglais, l'espagnol, le français, et des langues d'usage restreint, local, non convertibles. Il y a donc une valeur marchande des langues. C'est là le principal effet de la mondialisation sur les langues<sup>556</sup>.

Les langues, avec leur corollaire culturel n'échappent pas aux lois du marché et aux impératifs utilitaristes et capitalistes. Plus que jamais, la pratique d'une langue est motivée par son aptitude à garantir à son locuteur un débouché sur le marché global. Dans notre corpus francophone, l'hypothèse du « poids des langues » défendue par Louis-Jean Calvet est scénographiée et portée par Iookanga dans *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* et par Madické dans *Le ventre de l'Atlantique*. En effet, dans les deux romans, se trouve représentée une vision linguistique managérialiste orchestrée par une mondialisation réduit tout en produit lucratif. Ici, la langue n'est plus seulement un simple outil de communication ou un vecteur

---

<sup>553</sup> MARTEL Frédéric, *Mainstream : Enquête sur la globale de la culture et des médias*, Paris, Flammarion, 2011.

<sup>554</sup> CALVET Louis-Jean, *Les langues : quel avenir ? Les effets linguistiques de la mondialisation*, Paris, Editions CNRS, 2017.

<sup>555</sup> [www.wikilf.culture.fr/barometre](http://www.wikilf.culture.fr/barometre), 2012.

<sup>556</sup> CALVET Jean-Louis, « Ce que la mondialisation fait aux langues », *Sciences humaines*, numéro spécial, n°295, août-septembre 2017, p. 6-13, p. 8-9.

culturel, mais plus significativement, une ressource d'investissement à partir de laquelle les personnages peuvent monnayer et construire leur avenir : « C'est dans un monde semblable que je veux évoluer. Parler le langage des technologues, approcher les dialectes de demain » (*Congo Inc.*, p. 34), confie Isookanga à son ami Bwale Iselengue. Ce propos du jeune Pygmée dévoile l'infrastructure de l'imaginaire de la langue telle qu'elle se trouve contaminée par les lois marchandes. Le personnage renonce à son dialecte du fait que celui-ci ne peut l'aider à accomplir son rêve de devenir mondialisateur. De son côté, Madické, traversé par le même imaginaire marchand de la langue voit dans le français, un passeport capable de lui ouvrir les portes du monde et donc, une langue apte à concrétiser son rêve de devenir footballeur professionnel : « Madické échafauda d'emblée un plan de carrière sur la seule foi d'une future pratique de la langue française » (*Le ventre*, p.63). Pour Louis-Jean Calvet, « Les langues ne sont pas égales, elles n'ouvrent pas les mêmes portes, ne donne pas les mêmes débouchés, ne donnent pas accès aux mêmes carrières ». Un tel état des lieux qui rend compte de la menace d'extinction des langues locales dépourvues du coefficient technologique et du poids marchand conduit à un questionnement : comment protéger les espèces linguistiques menacées ? Que peut la littérature dans la préservation de l'écosystème linguistique ? Par quelles stratégies, la littérature francophone subsaharienne lutte-t-elle contre le dessèchement et la prédation du patrimoine culturel africain ?

Les réponses à ses questions constitueront l'épine dorsale de notre analyse. Il s'agira de lire les stratégies de résistance à l'œuvre dans *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, roman dans lequel la problématique est posée avec un intérêt particulier. Dans ce cas, la rébellion ne doit pas être entendue comme un affrontement radical à la mondialisation, mais plutôt comme une manière pour l'Africain de redéfinir les modalités de sa présence au monde en sortant de l'image obligée de subalterne. La recherche d'un accès au monde est sans nul doute le levier du *Manifeste pour une littérature monde*, manifeste signée par une quarantaine d'hommes et de femmes de lettres pour marquer leur rébellion à une certaine orthodoxie littéraire. Au nombre des contributions figurant dans ce manifeste, celle d'Alain Mabanckou peut servir de cardiogramme pour capter le pouls de cette contestation de fonction de vigie réservée à la littérature francophone :

Les Lettres francophones ne sont vues que sous l'angle de leur utilité, de ce qu'elles apportent à la langue française. On leur dénie, toute autonomie, tout projet esthétique détaché de cette mission encombrante de médecin de guerre qui soigne les plaies d'une langue enlisée dans un affrontement aveugle avec un ennemie bien désignée, la langue anglaise. [...] En quoi la langue française aurait-elle besoin d'un service de sécurité, de veilleurs de nuit ? Et pourquoi serait-ce uniquement aux auteurs venus d'ailleurs

d'exécuter cette besogne de subalternes ? La vérité est là, indubitable : aucune littérature ne peut se contenter d'un rôle d'officier d'ordonnance. On n'écrit pas pour sauver une langue, on écrit pour en créer une<sup>557</sup>.

Avec la performance métaphorique qu'on lui connaît, Alain Mabanckou et sa suite bousculent les codes d'un imaginaire littéraire établi et situé dans une cartographie stable, rigide et hégémonique « Nord-Sud », « Centre-Périphérie ». En substance, la littérature-monde, comme toutes les autres contestations qui l'ont précédée travaillent à désessentialiser la littérature pour en faire un laboratoire de la complexité et de l'hybridité et en dernier ressort, de proposer une nouvelle façon d'être ensemble. Ainsi, si pour Patrice Nganang, « Toute écriture est enceinte de son projet esthétique<sup>558</sup> », c'est dire que la rébellion francophone romanesque est lisible à travers la diégèse du roman qui constitue le lieu de la mise en acte de l'imagination créatrice. En investissant la trame narrative du texte de Jean Bofane, une chose saute à l'œil et retient l'attention du lecteur : la cohabitation de la langue française et de *l'lingala*, véhicule culturel du pays d'origine de l'auteur, qui « nous fait ainsi pénétrer dans un univers plurilingue, où, au sein d'une même langue, le français, l'auteur, à la manière d'un alchimiste, fait se rencontrer, se mélanger des variétés de langues différentes<sup>559</sup> ». Des xénismes très flagrants qui troublent et éprouvent les codifications de la structure énonciative, en ses axes paradigmatique et syntagmatique. En effet, les axes de la sélection et de l'association sont subvertis, donnant lieu à une morphologie phrastique et textuelle difforme du fait que des termes, voire des phrases entières issus de l'espace linguistique du romancier sont insérés dans le texte : « Yo ozosala nini awa ? », « maï yango, oyo », « Tonzanga mama, tozanga papa » (*Congo Inc.*, p. 49). Ces africanismes lexématiques traversent tout le tissu discursif de *Congo Inc. Le testament de Bismarck*. Il est difficile de parcourir une page sans être en présence des expressions ou mots *Lingala*<sup>560</sup>. De fait, le texte de Bofane est à appréhender sous le prisme du métissage culturel. Il met en avant la pluralité des traits, des croisements linguistiques voire des superpositions culturelles qui créent une texture seuil, espace de relation et de transculturation. Plus pertinemment, ce texte est une métaphore du « tiers espace » théorisé par Homi Bhabha dans les *lieux de la culture*<sup>561</sup>. En faisant cohabiter le français et sa langue maternelle, comme c'est le cas dans ces

---

<sup>557</sup> MABANCKOU Alain, « Le chant de l'oiseau migrateur », Michel Le Bris, Jean Rouad (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2007, p. 59-60.

<sup>558</sup> NGANANG Patrice, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine*, *op.cit.*

<sup>559</sup> VIGOUROUX Cécile, « J'ai trop de langues dans ma tête. Enquêtes sur les parlers et les représentations des migrants africains francophones dans la ville du Cap », *Bouillon*, Paris, Karthala, 1999, P.9.

<sup>560</sup> Deuxième langue nationale du Congo RD, après le Français.

<sup>561</sup> BHABHA Homi, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Paris, 2007.

extraits, « premier *safou* », « *est-ce que vie na ngai mpe eza na maboko na bango ?* » (*Congo Inc.*, p. 45), l'auteur crée une identité linguistique hybride, transculturelle, ambivalente qui réfute toute idée de frontière. C'est le lieu de résolution des antinomies. Edouard Glissant préconise ce foisonnement, défait de toute prétention de hiérarchisation culturelle dans sa théorie de « créolisation ». D'ailleurs, soutient-il : « La créolisation, c'est le métissage avec une valeur ajoutée qui est l'imprévisibilité<sup>562</sup> ». Amaryll Chanady<sup>563</sup>, de son côté souligne que, toute société découle d'hybridations. Ainsi, l'importance du métissage se trouve d'abord au niveau de la représentation, et relève *a priori* de l'ordre du symbolique. Il est de ce point de vue justifié que le texte littéraire soit le lieu d'expression de ces mélanges, comme le pointent avec pertinence Martyne Delvaux et Pascal Caron :

La lecture des littératures postcoloniales depuis la perspective de ce « tiers espace » a pour objet de déceler une hybridité textuelle, une ambivalence idéologique, une ironie tissée des tactiques de résistance au moyen desquelles le sujet de l'énonciation, qu'il soit colonisateur ou colonisé, tient un discours qui se révèle un carrefour de significations paradoxales, mais participant toutes de la « texture » discursive<sup>564</sup>

Enfin, une telle procédure participe du désir de s'ouvrir au monde, de remettre en cause les discours essentialistes et ethnocentriques fondés sur un hermétisme culturel. Dans cette perspective, les catégories n'existent plus, tout est en mouvement, en perpétuelle construction, au sens où l'entend Jean Louis Anselme :

Le métissage comme fondement même de la culture. Il oppose la raison ethnologique qui consiste à séparer, à classer, à catégoriser et à présenter les cultures comme des entités homogènes et closes, à la logique métisse qui renvoie à un processus d'interfécondation entre les cultures et qui met l'accent sur l'indistinction ou le syncrétisme originare.<sup>565</sup>

Jean Bofane s'inscrit dans cette dynamique en fécondant un espace linguistique interstitiel, fruit de sa création, de son inventivité. Par cet acte, « l'écrivain invente alors dans la langue, une

---

<sup>562</sup> GLISSANT Edouard, *Introduction à une poétique du Divers*, Montréal, Presse de l'université de Montréal, 1995, p. 106.

<sup>563</sup> CHANADY Amaryll, *Entre inclusion et exclusion. La symbolisation de l'autre dans les Amériques*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 385.

<sup>564</sup> DELVAUX Martyne, CARON, Pascal, « Postcolonialisme », *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 462-464.

<sup>565</sup> AMSELLE Jean Loup, cité par TURGEON L, *Transferts culturels et mélanges Amérique /Europe, XVIe-XXe siècle*, Paris, Presse de l'université de Laval, 1996, p. 386.

nouvelle langue, une langue étrangère en quelque sorte. Il met à jour de nouvelles puissances grammaticales ou syntaxiques, il entraîne la langue hors des sillons coutumiers.<sup>566</sup> ».

Or, il serait très simpliste et naïf de réduire le bilinguisme francophone à une simple coexistence pacifique entre la langue du « maître » avec celle du « subalterne », dans l'analyse de notre *corpus*. Mieux, il est intéressant de voir dans ce mélange, une sorte de tension et d'indocilité qui hantent l'auteur africain dont l'esthétique r à troubler et à infléchir la situation *diglossique* qui structure la politique linguistique francophone. Car, pour le constater avec Aimé Césaire, l'Afrique contemporaine est plus que jamais, « poreuse à tous les souffles du monde <sup>567</sup> », ce qui constitue en n'en point douter, une menace sérieuse pour les dialectes locaux. Non pas que le continent noir doit s'autarciser et vivre en vase clos, mais qu'elle doit développer une politique linguistique efficace, lui permettant de dialoguer avec d'autres cultures, sans renier et sans corrompre et compromettre sa souveraineté. D'ailleurs, Jean Pierre Warnier ne prévient-il pas que « la multiplicité des langues à l'échelle mondiale ouvre une arène où les langues sont en rapport de cloisonnement, de traduction, et de compétition les unes avec les autres<sup>568</sup> » ? Cette conflictualité linguistique semble prendre corps dans le roman d'In Koli Jean Bofane qui à travers son écriture véhicule la fibre culturelle africaine. Dès lors, à côté des xénismes itératifs évoqués plus haut, *Congo Inc.* est un carnaval de culture orale et traditionnelle : traductions des mythes du terroir, culture sapientiale, valorisation de la rumba congolaise etc. A propos des mythes, nous pourrions entre autres, référer au récit de Nkoi Mobali, ce léopard investi d'une puissance surnaturelle. Un animal sacré, qui dans le milieu des Ekonda est le dieu qui régule les mondes animal et humain. La sacralisation dudit animal questionne de ce fait l'animisme dont la pratique romanesque et scripturaire peut trahir un ethos décolonial.

Ah, Mobali ! Héros immortel ! Je parlerai de ta noblesse et de ta prestance, encore et toujours. Nkoi Mobali, je dirai ton courage et ta force, mais je dirai surtout ta magnanimité. A cause de ton trépas, on saura que la fin du monde n'est plus loin. Les héros meurent avant parce qu'ils sont destinés à nous montrer le chemin. (p. 205).

Puis, la trame discursive du texte est émaillée de plusieurs proverbes traduisant la sagesse africaine : « *Matoi elekaka moto te* », signifiant littéralement que les oreilles ne sont pas plus importantes que la tête. Un proverbe souvent utilisé pour ramener les plus jeunes à l'ordre, et

---

<sup>566</sup> PROUST Marcel, cité par DELUZE Gille, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, P. 9.

<sup>567</sup> CESAIRE Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*(1939), Paris, Présence africaine, 1956.

<sup>568</sup> WARNER Jean Pierre, *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte, 2013, p. 8.

leur rappeler que quoiqu'il en soit, que les aînés disposent de connaissances et de savoirs mieux qualifiés pour comprendre le sens de la vie. Ici, le proverbe est un argument d'autorité puisé dans la bibliothèque sapientale traditionnelle. Beaucoup d'autres proverbes jalonnent le texte, à l'instar de : « *Maï eninga naka pamba te* », « *Esika okama te, mapata ekweya* ». (p. 283-284). La question de la décolonisation ici, a lien avec la déconstruction du savoir français dont la visée impérialiste entend l'élever au rang d'un universalisme triomphant. Si Bofane écrit certes en français, sa coéfficienne imaginaire et représentationnelle prend cependant appui sur un socle traditionnel et local. Une telle orientation créatrice est aujourd'hui centrale dans les narrations et dans les énonciations postcoloniales. De Valentin Yves Mudimbe, (*L'Odeur du père : essai sur les limites de la science et de la vie en Afrique noire puis Invention of Africa : Gnosis, Philosophy and the Order knowledge*), en passant par Achille Mbembe (*Sortir de la grande nuit, Critique de la raison nègre, Politique de l'inimitié et Brutalisme*) pour arriver chez Aminata Traoré (*L'Afrique humiliée, Le viol de l'imaginaire, L'Afrique mutilée*), et chez Patrice Nganang (*Manifeste pour une nouvelle littérature africaine. Pour une littérature préemptive*), la gestualité postcoloniale africaine consiste à inventer un nouvel alphabet apte à réécrire l'histoire confisquée et falsifiée des peuples noirs. Ces esthétiques *en actes* sont pour ainsi dire, un devoir de résistance seul à même de rendre à ce continent son humanité . Pour Zahra Ali et Dayan Herzbrun, « décoloniser c'est décoloniser la connaissance et les savoirs. C'est revenir à la connaissance dans toute la multiplicité de ses formes, adopter un regard réflexif et affirmer que tout savoir est situé, qu'il vienne d'Europe ou de ce qui est considéré comme subalterne<sup>569</sup> ». Faire l'éloge de l'identité culturelle participe d'une stratégie d'émancipation qui vise en même temps à objecter l'universalisme vertical, total et totalisant de l'eurocentrisme qui ne conçoit le monde qu'à travers ses propres filtres perceptifs. Il s'agit dans les termes opter pour un « universel vraiment universel<sup>570</sup> » qui dit le monde dans une ontologie plurielle. L'exaltation de la musique congolaise, vectrice de la langue locale est sans nul doute un moyen efficace de vitaliser le *lingala*. Peut-on lire une interdiscursivité faite des passages de chansons insérées dans le tissu textuel, mais aussi un d'onomastique fécond qui fait référence à de grands chanteurs et musiciens congolais.

*Mongongo na ngai eyokani ni labanda ééé*  
*Soki bako yoka, bayo kana bango*  
*Est-ce que vie na ngai mpe eza na maboko bo na bango ?*  
*Bango bako kako sala nga inini?*

<sup>569</sup> ALI Zahra, DAYAN HERZBRUN, (dir.) *Pluriversalisme décolonial*, Paris, Editions Kimé, 2017, p. 210.

<sup>570</sup> DIAGNE Souleymane Bachir, « Pour un universel vraiment universel », Achille Mbembe, Felwine Sarre (dir.), *Ecrire l'Afrique-Monde. Les ateliers de la pensée*, Paris/Dakar, Philippe Rey/Jimsaan, 2021, p. 28-29.

*Po ngai mowei na bolingo oyo*  
*Nazalaka na problèmes naba vivants te, non, assurer ngai, WWW*  
*Bob Muasa. (p. 224)*

A côté de Fally Ipupa, raisonnent d'autres grands noms de la musique congolaise comme *Wengué Musica*, dont les extraits de chansons sont insérés dans le texte. Ainsi, peut-on lire ou plutôt écouter :

*Yo obend inzoto pe distance, Nicky D*  
*Ndim ayo otikela ngai souvenir po na bosana te kena zalaka na*  
*cherie na ngai*  
*Awa yonde, bolingo ya sincère*  
*Oh, oh, oh, ngai o lika mbote.*  
*Na lingaki na bimanay o dimanche, Inzia na sambwi*  
*Souci na ngai suka te... (Congo Inc., p.45).*

Finalement, cette esthétique dévoile une grammaire décoloniale qui déconstruit le narcissisme franco-occidental et réhabilite la culture africaine pour l'insérer dans l'*en-commun*. La réhabilitation du continent noir passe dès lors par la reconquête de sa langue qui structure son imaginaire : « assimiler une culture, c'est d'abord assimiler sa langue<sup>571</sup> ». Conscients de cette réalité, les auteurs africains s'adonnent à des pratiques langagières hybrides qui rendent l'exercice de catégorisation et d'essentialisation impossible.

Au-delà de la variation diatopique qui renvoie à l'usage régional ou dialectal de certains termes qui sentent le terroir, ou à l'insertion de mots étrangers à la langue française, comme nous venons de voir, la « surconscience linguistique<sup>572</sup> » de l'auteur, pour emprunter l'expression de Lise Gauvin est à chercher dans la variation *diastratique*. Il s'agit de déceler le marquage sociolinguistique de certains termes et voir comment Bofane typifie la parlure locale. Disons-le, une telle écriture s'inscrit dans la logique de dissonance, de distorsion et d'agrammacalité de la langue, une opposition aux canons esthétiques institutionnels : « Eau *pire* ! Eau *pire* “pire” ici signifie “pure” (Congo Inc., p. 48) ! » ; « Nous sommes des *Shégués* (enfants caïds) » ; « puis, il acheta chez un *shayeur* (Congo Inc., p. 52) (vendeur à la sauvette) » ; « les Congolais n'auraient même plus besoin de *coopérer*, en s'y prenant comme il faut comme les Emiratis » (*Coopérer* dans l'acception congolaise signifie “faire des affaires”, (Congo Inc., p. 38) ; « Je *transactionne*, petit. », (Congo Inc., p.90), (*transactionner*, renvoie comme dans le cas précédent, au fait de faire des affaires) ; « Le monde Okinawa, c'est le monde arabe »,

---

<sup>571</sup> WARNIER, Jean Pierre, *op.cit*, p. 8.

<sup>572</sup> GAUVIN, Lise, *L'Écrivain francophone à la croisée de langues*, Paris, Karthala, 1997, p. 5.

(*Congo Inc.*, p. 51), (*Le monde arabe* désigne un monde de kamikazes). Autant de références qui valident ces propos de Henry Lopes : « L'écrivain français écrit français. Nous, nous écrivons en français<sup>573</sup> », puisque l'usage de certains mots français est sorti du cadre sémantique originel et institutionnel, pour épouser des déclinaisons locales. Ces difformités autant voulues que revendiquées sont une manière pour les auteurs postcoloniaux de « tordre le coup à la langue française<sup>574</sup> », selon une belle formule d'Ahmadou Kourouma dont l'œuvre entière est un tissu de subversion dont le propos suivant de Lise Gauvin capte l'ambiance et le rythme : « Des livres chargés de significations, pleins d'odeurs, de stridences et d'images qu'accompagne le rythme même de la parole africaine<sup>575</sup> ». De ce fait, la rébellion francophone ne peut se circonscrire au seul geste d'agrammaticalité, il recouvre des stratégies et des manières de faire plus subtiles. Chez Fatou Diome par exemple, si son roman est écrit dans une langue académique, il n'en ressort pas moins que *Le ventre de l'Atlantique* est une architecture faite avec du mobilier local. De fait, dans une hétérogénéité culturelle, l'autrice franco-sénégalaise adopte un rythme narratif africain et met en scène des problématiques propres à l'écosystème traditionnel sénégalais. Au nombre des ressources autochtones qui forment la fibre culturelle sénégalaise, figure la question de la croyance traditionnelle diégitisée et narrativisée à travers la figure du *marabout*. On pourra, par exemple, faire attention à la scène où la seconde épouse d'El-Hadji Wagane, pour raviver la flamme d'amour de son mari à son égard, recourt aux services d'un marabout. Dans une ontologie traditionnelle et animiste, la figure du marabout ou *Nganga* dans la région du bassin du Congo, est chargée d'une puissance surnaturelle, de dons de voyance, de prédiction, de guérison, de pouvoirs surhumains. Dans le cas spécifique de Gnarelle, le recours aux savoirs occultes permet de réhabiliter son mariage affaibli par une polygamie sur fond de compétition et d'adversité : « une cordelette sertie de petites racines, une mixture d'herbes et une bouteille rempli d'un liquide noirâtre » (*Le ventre*, p.152) dont la notice et le mode d'emploi se déclinent comme suit :

- Cette cordelette, tu la porteras désormais autour de la taille. Cette poudre, tu en mettras trois pincées dans le dîner de ton époux, tous les soirs, durant une semaine. Tu commenceras un vendredi, tu termineras un vendredi suivant. [...]

---

<sup>573</sup> LOPEZ, Henry, communication donnée lors d'une conférence à Tokyo en 1991.

<sup>574</sup> KOUROUMA Ahmadou, écrivain ivoirien, auteur de *Les soleils des indépendances*, Paris, Gallimard, 1968. Kourouma est connu dans le champ littéraire francophone subsaharien pour ses velléités frondeuses contre une diglossie insupportable vécue par ces ex-colonies françaises. Son écriture vise donc à bousculer les règles canoniques en pratiquant un niveau de langue tiers, mélange du français et du *Malinké*, sa langue traditionnelle.

<sup>575</sup> GAUVIN Lise (dir.), « Casser la langue : de la figure à la fiction », *Ecrire pour qui ? L'écrivain africain et ses publics*, Paris, Khartala, 2007, p. 85-104, p. 85.

- Cette bouteille, reprit le Peul, tu feras attention au liquide qu'elle contient, il est doté d'un charme très efficace qui se retournerait infailliblement contre toi, si tes coépouses en étaient touchées. Méfie-toi de tes coépouses, j'insiste sur ce point car elles agissent dans l'ombre. [...]
- Je disais donc qu'il faudra prendre garde au liquide contenu dans cette bouteille. Pour l'utilisation, tu y ajouteras un peu de parfum, puis, les périodes où tu passes les nuits avec ton mari. [...] Il faudra surtout en mettre sur tes parties intimes, trois en invoquant son nom, Inch'Allah, il ne pourra plus te résister (*Le ventre*, p. 152-154).

A la lumière de cette scène dont le sens, le symbole et la symbolisation peuvent échapper à tout lecteur non africain-en manque de clés pour décoder le message profond et traditionnellement situé de cette pratique-il est irréfragable que *Le ventre de l'Atlantique* soit un espace de diction et d'intelligibilité du monde local dont la voix se trouve absorbée par une globalisation logorrhéique voire mediarchique.

En définitive, écrire sa langue maternelle participe d'une stratégie de défense culturelle. Est-il nécessaire de rappeler que la langue est le vecteur par excellence d'une culture ? Dans cette nouvelle civilisation de l'universel, il est d'une impérieuse nécessité pour l'ex-colonisé de se re-prendre en charge et arriver à la possibilité de dire (Je), de se doter d'une volonté citoyenne de participer, ce faisant au concert des nations. Écrire sa langue, c'est déjouer l'eurocentrisme, l'occidentalisation du monde qui passe d'abord par la confiscation de la parole depuis la colonisation et plus intensément par la mondialisation, avec ses effets standardisants et glottophagiques. Pour Edouard Glissant, « cette mondialisation est une espèce de transferts des anciennes oppressions par des nations à des oppressions actuelles par des systèmes imperceptibles, invisibles<sup>576</sup> ». Comme telle, la mondialisation si elle est inévitable et désirable à certains égards, elle fait cependant l'objet d'une critique et d'une résistance dans ses facettes impérialistes, prédatrices, glottophagiques, brutalistes et écocidaire.

### **VI.3. Opération de customisation et mondialisation par le bas**

La *customisation* est un principe d'adaptation, de collage, d'actualisation. *Customiser* c'est donner une touche personnelle à un produit ou à un objet de manière à le singulariser, à modifier

---

<sup>576</sup> GLISSANT, Edouard, « Migrations et Mondialité », *op.cit*, p.13.

sa forme de départ ou à l'écart de son usage commun. Cette pratique très prisée dans les économies du tiers-monde peut être appréciée comme un acte de dissidence. Voulue ou inconsciente, la customisation est un signe de démarcation dans une culture *mainstream* où les objets mondialisés portent la marque de l'homogénéisation. La fortune de la présente analyse se trouve dans la lecture de la *customisation* comme une forme d'expression de la *mondialisation par le bas*<sup>577</sup> tout en s'inscrivant dans les enjeux conceptuels de la *cryptomondialisation*. La lecture qui va suivre va donc s'intéresser à lire la variabilité figurale et la diversité des pratiques de la *mondialisation par le bas*, en la posant comme une forme de résistance à la mondialisation institutionnelle.

De fait, il y a une mondialisation connue, celle incarnée par les multinationales, visibles à travers certains indices et présente dans les esprits. Cette forme officielle dite *hégémonique* de la globalisation s'inscrit dans les normes des régulations internationales établies par les grandes instances de gouvernance mondiale. Mais à côté de cette facette *objective* (?) de l'organisation du monde, se trouve intimement liée une *mondialisation par le bas* qui prend des terminologies différentes en fonction des auteurs et des théoriciens qui la pensent. Ainsi, que l'on parle de « mondialisation non hégémonique ou populaire », « mondialisation de la partie basse », « subalterne ou du circuit inférieur », « submergée ou discrète », la substance et les cadres de référence restent les mêmes. Il s'agit de cette autre face cachée de la globalisation qui s'opère par les « invisibles » de l'ordre mondial, à l'abri des lumières et des canons. Cette forme pour informelle qu'elle soit n'est pourtant pas disjointe de la *mondialisation par le haut*. Elle se superpose par des liens incestueux et dans un jeu d'influences réciproques. Plus loin, il sera même démontré que la mondialisation capitaliste est en réalité fondée sur l'invisibilisation de son activité. Souvent présentée en produits finis, l'économie mondialisée prend racine dans les abysses. Comme le problématise In Koli Jean Bofane dans son roman, la haute technologie et les autoroutes aériennes de la mondialisation ont belle et bien des ancrages souterrains.

Dans *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, l'invisibilisation des foyers et des acteurs locaux qui ravitaillent le monde en matières premières et en minerais précieux comme le cobalt, le manganèse, l'uranium, est une invisibilité structurelle. Pour Axel Honneth, dont une partie des travaux portent sur les mécanismes d'invisibilisation, la non-existence des acteurs locaux dans la cartographie des instances mondialisées est un fait de discrimination, d'exclusion voire de

---

<sup>577</sup> TARRIUS Alain, *La mondialisation par le bas : les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris, Balland, 2002.

spoliation. La mondialisation hégémonique est une machine qui « rend invisible, fait disparaître. [Elle] ne correspond pas à une non-présence physique mais plutôt à une non-existence au sens social du terme<sup>578</sup>». Ce type de minoration et de marginalisation intéresse au premier chef le roman qui s'en saisit, la module, la représente et l'énonce pour redonner de la consistance et une visibilité littéraire à tous ces acteurs occultés. C'est dire que le roman participe d'une opération de contre-scénarisation. Kavwahirehi ne pense pas si bien dire lorsqu'il affirme avec vitalité que « la littérature est bien, ou, peut-être mieux, devrait être cet espace de liberté inconditionnelle, de retrait et de dis-sensus par rapport à la doxa, l'État, la Nation et les lieux communs<sup>579</sup>». Dans cette perspective, le parcours narratif d'Isookanga peut être stimulant et exemplaire. En effet, personnage central de *Congo Inc.* s'inscrit dans une démarche subtile, visant à déjouer les *normes* de la mondialisation, entendues comme le corps des préceptes structurant l'idée de globalisation. Il faut le dire, l'actant principal du roman de Jean Bofane est *a priori* disqualifié par les pesanteurs sociales qui font de lui un être marginal et de facto, *perdant* de la mondialisation. Pour rappel, Isookanga est un pygmée, vit dans la forêt, loin des villes globales, fleuron de l'économie et de la haute technologie. De plus, le jeune Pygmée est un enfant adultérin, métisse (mêmes ses origines pygmée sont remises en cause par les siens), en plus d'être incirconcis, objet de raillerie de toutes les femmes du village. Autant d'éléments déterministes qui le classent dans la catégorie des *handicapés sociaux*, indésirables, invisibles et inaptes à la pratique de la mondialisation par le haut. Pourtant, c'est étonnement phagocyté de ce lourd tribut que le jeune pygmée va forger son profil "mondialisateur", au mépris et au défi des canons: « je suis un mondialiste qui aspire à devenir modalisateur » (*Congo Inc.*, p. 26) déclare-t-il.

Cela posé, la lecture de *la mondialisation par le bas* et de la pratique de customisation vont s'étudier à partir des méthodes et des stratégies qu'utilise le personnage pour fonder son entreprise de vente d'eau. En effet, Isookanga compte commercialiser une eau pure de son village Ekonda, et, pour des questions de marketing, coller sur l'emballage une étiquette du drapeau suisse et un message publicitaire, « eau pure (pure) suisse » (*Congo Inc.*, p. 94). Il joue ainsi sur l'imaginaire des consommateurs qui se représentent la Suisse comme un des pays crédibles en matière d'hygiène. Le seul autocollant suisse suffirait au pygmée de lui garantir

---

<sup>578</sup> HONNETH Axel, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, trad. Par Alexandre Dupeyrix, Pierre Rusch et Olivier Voirol, Paris, La Découverte, 2006, p. 225.

<sup>579</sup> KAVWAHIREHI Kasereka, « la littérature et le cinéma comme lieu-de-tous-les possibles et d'hospitalité sans condition », *op.cit.*, p. 7.

une clientèle, jouant ainsi sur les référents culturels et toute la symbolisation qui accompagnent les lieux et les espaces-mondes:

Il plongea une main dans sa poche et en retira un morceau de papier plié comme un colis de diamantaire. Il le déplia et en sortit un petit autocollant de couleur rouge vif, doté d'une croix blanche au milieu. Il le montra à Zhang Xia.

- La fédération helvétique ! Et dis-moi donc ce que les gens ont le plus à craindre au Congo ? Les microbes ! Statistiquement, et dans l'inconscient collectif, la Suisse est number one en matière de propreté dans le monde. Aussitôt, le jeune Pygmée colla le petit emblème sur le sachet au goût particulier.
- Et voilà le travail ! En voyant ce signe rouge et blanc, les gens vont se précipiter parce qu'ils seront persuadés que c'est l'eau la plus propre parce qu'elle est fabriquée en Suisse (*Congo Inc.*, p.95).

Ces propos explicitement cyniques mettent en lumière la manière dont la publicité travaille les affects et colonise la pensée. Isookanga est conscient que son produit a davantage de chances de faire vendre en manipulant sa provenance. En d'autres termes, conduit par l'énergie envoûtante capitaliste de la rentabilité et du profit, le jeune Pygmée, en bon mondialiste, n'hésite pas de recourir à un *storytelling-mainstream* qui consiste à vendre par l'opérativité du discours que par la qualité du produit. Cette glose enjouée renforce et démontre avec efficacité, comment la globalisation comme représentation est travaillée par un ensemble de préjugés qui structurent et définissent les rapports au sein du *village global*. Dans le cas du Congo, qui par opération métonymique englobe l'Afrique entière, les produits venant d'autres univers sont accueillis avec enthousiasme, au détriment de ceux conçus sur place. Se trouve ainsi problématisée, la question du *panurgisme culturel* et de la *violence de l'imaginaire* dont les peuples africains sont victimes, n'étant pas jusqu'ici sortis de ces mondes imaginés dont parle Arjun Appadurai et qu'il définit comme « les multiples mondes constitués par les imaginaires historiquement constitués des personnes et de groupes dispersés sur toute la planète<sup>580</sup> ». Plus qu'un simple complexe de la seule Afrique vis-à-vis de l'occident, cette séquence narrative dévoile les dessous de l'économie de compétition qui s'opère généralement au mépris des fondamentaux éthiques et hygiéniques, mettant ainsi la vie des consommateurs en danger. La ruse marketing d'Isookanga éclaire les facettes sombres d'une économie globale, assise sur une production caverneuse des biens et des produits. En France par exemple, le scandale du géant laitier « Lactalis », épinglé en 2020 par l'équipe des reporters de l'émission d'investigation *Envoyé spécial*, en flagrant délit de non-respect des règles d'hygiène et environnementales peut

---

<sup>580</sup> APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, op.cit, p. 69.

servir d'entrée analytique, pour soutenir l'hypothèse d'un capitalisme déloyal des géants de la grande distribution, souvent présentés à tort comme des institutions sérieuses et responsables. En réalité, cette scène de production d'eau par le personnage de Jean Bofane est d'une force suggestive et critique, dans la mesure où elle mime les stratégies à l'ordre dans *la mondialisation par le haut* pour mieux les déconstruire. Pour Yves Citton, « nos vies sont conditionnées par les orientations de nos attentions décidées dans les bourses et à Wall Street », décrivant par-là, l'opérativité de la publicité et de sa capacité à moduler notre perception et donc, à définir notre rapport au monde. Ce que Citton met en lumière, c'est la manière dont les désirs de l'homme mondialisé sont travaillés et instrumentalisés par des forces imperceptibles et des machines puissantes de *storytelling*. Dans *L'économie de l'attention*<sup>581</sup>, l'archéologue des médias fournit une réflexion de qualité permettant de comprendre les nouveaux mécanismes d'une économie moderne dont l'*attention* constitue la première rareté et la plus précieuse source de valeur. Il s'en va dire que la captation de nos appétits devenue le terrain de bataille du capitalisme émotionnel qui travaille à envoûter le consommateur au point de lui faire désirer des choses parfois hors de sa portée, comme dans cette séquence narrative du roman de Fatou Diome, où des enfants de Niodor sont obnubilés par une publicité de glaces en France :

« Les glaces, ces enfants n'en connaissent que les images. Elles restent pour eux une nourriture virtuelle, consommée uniquement là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, dans ce petit où ce petit charnu de la publicité a eu la bonne idée de naître. Ils tiennent à cette glace (Miko) et pour elle, ils ont mémorisé les horaires de la publicité (*Le ventre*, p. 20).

Mieux que cette séquence, la tension narrative du roman de Fatou Diome est orientée vers la question de la fabrique des imaginaires et des représentations. A travers un match de football diffusé à la télévision, Madické rêve de serrer la main de Maldini, méga star de l'équipe d'Italie. Qu'il s'agisse de Madické ou des enfants qui sont éblouis par la publicité de la glace, la conclusion est la même : ces personnages désirent des choses parce qu'ils n'ont vues à travers l'écran. Pour mieux comprendre cette attitude de conditionnement de l'attention des jeunes de Niodor, outre les éclairants travaux de Yves Citton sus évoqués, la notion de la « violence de l'imaginaire<sup>582</sup> » développée par Joseph Tonda peut servir de cadre théorique. En effet, pour Tonda, l'Afrique n'est pas à l'abri des éblouissements de la mondialisation qui sont le fait de l'impérialisme des images du cinéma, de la télévision, des livres qui sont dotés d'une agentivité.

---

<sup>581</sup> <https://www.20minutes.fr/hight-tech/2640263-20191108-yves-citton-vies-conditionnees-orientations-attentions-attentions-decidees-bourses-wall-street>, consulté le 6 février 2023.

<sup>582</sup> TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial, op.cit.*, p. 216.

Ces images devenues le mobilier des imaginaires globalisés, portent une violence, dans la mesure où elles éblouissent et aveuglent.

Comme il a été noté plus haut, *La mondialisation par le bas* c'est aussi cette économie informelle qui se pratique de gré-à-gré, en rupture de ban avec une certaine orthodoxie, comme dans cette séquence où les *Shéghés*, enfants de rue deviennent des acteurs de la mondialisation : « Tu n'aurais pas dû venir ici. Le Grand Marché, la nuit, c'est le monde d'Okinawa, le monde arabe » (*Congo Inc.*, p. 51). La transfiguration du lieu se joue sur les jeux d'opposition diurne/nocturne. Si la journée le Marché est géographiquement situable (Kinshasa), la nuit, il se déterritorialise et devient une terre japonaise : « Lorsque la nuit vint, le marché s'était vidé des commerçant, l'obscurité était tombée comme un rideau, [...] des échanges se pratiquaient dans le secret des ténèbres » (*Congo Inc.*, p. 88). Cette nature de transactions met à l'épreuve les mécanismes d'un système qui se veut organisé, situé et régulé. Elle fait émerger une autre face de la mondialisation, hétérotopique celle-ci, comme peut asserter le propos de Carlos Alba Vega qui affirme que : « le commerce dans la rue est le résultat de ce qui est en train de se produire dans un contexte global et national caractérisé par des flux démographiques, économiques, technologiques et politiques<sup>583</sup> ». Par une telle mise en scène, l'auteur donne à voir une autre manière de penser la mondialisation, celle des marges qui renvoie dans certains cas à « l'économie de la ruse et du simulacre<sup>584</sup> » pour reprendre les propos de Steeve Renombo.

Par ailleurs, *la mondialisation par le bas* peut aussi s'apprécier à travers une sorte de solidarité participative et de coalitions fécondes de la part des acteurs, souvent partis de leurs espaces de vie précaires vers des grands pôles économiques ou villes globales aux fins de prendre le peu qu'ils peuvent, pour ravitailler leurs familles restées au pays. Dans ce cas, les peuples diasporiques sont les acteurs de cette *mondialisation par le bas*. Ici encore, fois, Isookanga s'inscrit dans cette catégorie dans la mesure où, son départ vers la ville peut donner lieu à un moment de « conquête », de la haute technologie et des savoirs mondialisés à mettre au service de son village :

Doté du disque contenant la carte des minerais, Isookanga allait prendre véritablement sa place de chef-dès que l'oncle lui aurait passé le relais, évidemment. Être allé en ville s'était avéré utile : cela lui avait permis de savoir qu'il ne régnerait plus seulement sur des

---

<sup>583</sup> ALBA VEGA Carlos, « La mondialisation par le bas et ses formes de régulation politique », *Revue Tiers-monde*, avril 2011, n°28, p. 103-119, p. 108.

<sup>584</sup> RENOMBO Steeve, « Les imaginaires littéraires francophones et mondialisation. Entre grondements et bruissement », *Flavien Enongoué, Mike Moukala Ndoumou, Pierre Dominique Nzinsi (dir.) L'Afrique dans les bruissements du monde*, Paris, Descartes & Cie, 2019, p. 247-279, p. 252.

kambala et des pangolins, mais aussi sur des valeurs beaucoup plus terre à terre, du genre de celles qu'on attribuait facilement à n'importe quel monarque un peu glamour. Pourquoi pas à lui, Isookanga Lolango Djokissa, jeune Ekonda et mondialiste de surcroît ? (*Congo Inc.*, p. 294).

Dans cas, ce « retour heureux<sup>585</sup> » est assimilable au personnage de Prométhée, voleur de feu. Comme dans le mythe, Isookanga rentre dans son village, nanti d'une connaissance technologique qu'il compte déployer pour développer son village: « sans code programmatique, tu ne vas nulle part. [...] Avec un double processeur, tu règles tes problèmes rapidement » (*Congo Inc.*, p. 206). Dans la vie courante, l'apport des diasporas africaines dans le développement de leurs pays n'est plus à démontrer. Selon *France info*, reprenant les chiffres de la Banque Mondiale, en 2019, plus de 49 milliards de dollars ont été envoyés vers les pays de l'Afrique subsaharienne par les ressortissants africains vivant en Europe. Des sommes faramineuses qui contribuent au développement tous azimuts des pays destinataires. Dilip Ratha, auteur de cette note affirme que « les envois de fonds sont en passe de devenir la principale source de financement extérieur des pays en développement ». Comme noté plus haut, la démarche de la mondialisation met en scène des acteurs situés dans un entre-deux, c'est-à-dire à mi-temps du Nord et du Sud. Parfois pauvres en pays riches et développés, ils sont riches en pays pauvres. Ces acteurs diasporiques sont donc dans une situation de *seuil* qui constitue la troisième voie/voie, une zone de contact entre les hémisphères. Dans le *Ventre de l'Atlantique*, la logique de *la mondialisation par le bas* fonde la dynamique du récit. Tous les personnages partis à l'étranger sont investis d'une mission qui est celle de porter les besoins financiers de leurs familles et de leur assurer le bien-être. Devenu un rituel dans le roman de Fatou Diome, les familles restées au village exigent des transferts d'argent, sans avoir connaissance des situations de vie réelle des leurs dans ces pays prétendument auréolés du statut d'*El Dorado*. Le cas de Moussa, en situation précaire en France mais dont les parents ne cessent de harceler est très éclairant :

N'oublie pas qui tu es et d'où tu viens. [...] Tu n'es pas un blanc. Et comme eux, tu commences à devenir individualiste. Voilà plus d'un an que tu es en France, et jamais tu n'as envoyé le moindre sou à la maison pour nous aider. Pas un des projets que nous avons fixés à ton départ n'est à ce jour, réalisé. La vie est dure ici, tes sœurs sont toujours à la maison. Je me fais vieux et tu es mon seul fils, il est donc de ton devoir de t'occuper de la famille. Epargne-nous la honte

---

<sup>585</sup> En sens, ce « retour heureux » est une nuance faite à l'article d'Ambroise Kom « Il n'y a pas de retour heureux » qui met en avant la déchirure et l'incompatibilité des personnages revenus de leurs aventures étrangères avec les milieux d'origine. Dans notre perspective, le retour au pays natal est une chose positive puisque le « butin » de la conquête est mis au service de la communauté.

parmi nos semblables. Tu dois travailler, économiser et revenir au pays (*Le ventre*, p. 103-104).

Alors que le jeune Moussa se heurte à l'inhospitalité du pays d'accueil, cette lettre reçue de son père résonne comme un coup fatal pour un personnage déboussolé, en manque de repères et en déperdition totale :

A la fin de la lecture, Moussa s'allongea. Plusieurs fois il reprit la lettre en relut la fin. Epargne-nous la honte parmi nos semblables. Tu dois travailler, économiser et revenir au pays. Impossible de se débiter. Il ferma les yeux pour imaginer la force qu'il lui faudrait pour être à la hauteur de ce qu'on attendait de lui (*Le ventre*, p. 104).

Moussa n'est pas le seul à être confronté à cette loi entretenue dans l'Ile de Niodior, Salie, personnage principal de l'œuvre est elle-même soumise à ces logiques de solidarité devenues infernales pour ces « venus de France, écrasés par les attentes démesurées de ceux qui sont restés au pays, et confrontés à la difficulté d'être l'autre partout » (*Le ventre*, p. 61). L'arrivée de Salie au village est un moment privilégié pour le personnage de réaliser la logique de l'économie de la marge que cet indice textuel rend perceptible.

En dépit des sous-entendus, on se fit humble pour me soutirer qui un billet, qui un T-shirt, au nom d'une coutume-qui empêche bon nombre d'émigrés aux faibles moyens d'aller passer leurs vacances au pays-, selon laquelle la personne qui revient doit offrir des cadeaux ; cadeaux dont la valeur est estimée à l'aune de la distance de provenance et du lien avec le bénéficiaire (*Le ventre*, p.61.).

Finalement, *la mondialisation par le bas* est une affaire de créativité et d'imagination qui permet aux perdants de la globalisation, à tous ces peuples invisibilisés par les structures systémiques du monde à marquer leur présence au sein du village global. Ici, l'accès aux produits mondialisés qui attisent leurs désirs par le truchement de la publicité ne se fait pas par la grande porte. Les personnages des romans étudiés rentrent par des petites fenêtres voire par des chemins abyssaux pour se saisir d'une culture *mainstream* dont les propriétés sont d'instrumentaliser les affects, en mettant paradoxalement *le monde sous cloche*. *La mondialisation par le bas* est une réponse à une vision de surplomb, autocentrée et unilatérale de l'oligarchie mondialisée qui pille et exploite jusqu'aux ressources cognitives et attentionnelles du tiers-monde . Par d'autres mots, s'étant faits timoniers du destin commun, sous des motivations expansionnistes et conquérantes, ces instances prétendument stellaires entendent apporter de la lumière aux peuples en manque de créativité et d'imagination et assignés à une consommation passive de la production globale. Pourtant, Michel de Certeau

invite à juste titre à être attentif à d'autres formes de vie, à leurs modes de fonctionnement et surtout à la capacité de métamorphose de la passivité en action :

A une production rationalisée, expansionniste autant que centralisée, bruyante et spectaculaire, correspond une production, qualifiée de « consommation » : celle-ci est rusée, elle est dispersée, mais elle s'insinue partout, silencieuse et quasi invisible, puisqu'elle ne se signale pas avec des produits propres mais des manières d'employer les produits imposés par un ordre économique dominant<sup>586</sup>.

Il y a dans ce propos de Michel de Certeau un matériau qui intéresse la littérature et l'art, à savoir, la polyfocalisation et l'inversion des curseurs de représentation. Car, qu'est-ce que le roman, si ce n'est le lieu de production et d'énonciation d'autres vérités ? Des vérités certes silencieuses mais éloquentes à travers la plume des auteurs, à travers les pinceaux des artistes, à travers les lumières des cinéastes. Xavier Garnier analysant l'œuvre romanesque et théâtrale de Sony Labou-Tansi y décèle une pratique d'écriture qui prend en charge :

Ceux qui sont devenus invisibles dans une mondialisation qui a mis en œuvre l'expulsion systématique de ce que l'on ne peut conditionner, exporter et importer, mettre en circulation marchande pèsent de tout leur poids dans la mondialisation<sup>587</sup>.

Ainsi dit, le monde dans ses abysses ne saurait se contrôler à travers des positionnements de surplomb ou d'extériorité. Comme des fantômes, les acteurs de l'économie de la ruse troublent la tranquillité de l'ordre global. Ils s'imposent, même de manière invisible, et leur absence voulue ne saurait plus se traduire en non-existence. Indésirables, ils sont là, comme des agents biologiques pathogènes qui continuent de contaminer l'organisation rationnelle du monde global. Comme chez le congolais Sinzo Aanza, dans *Généalogie d'une banalité*<sup>588</sup>, les populations d'une ville marginale creusent et empruntent un conduit sous-terrain pour accéder aux ressources dont ils ont besoin. Cette scène pleine de sens est une inversion de curseurs, dans la mesure où l'espoir n'est plus forcément susceptible de venir du *haut*, et de *l'ailleurs*. *Le bas*, *l'ici* voire *la caverne* sont source de jaillissement d'un monde alternatif : « Les creuseurs sont peut-être les nouvelles figures littéraires de la mondialisation<sup>589</sup> », soutient Xavier Garnier. A travers la figure allégorique des « creuseurs », se trouvent représentées toutes les minorités, tous les anonymes et tous les exclus de la globalisation ne représentant aucune

---

<sup>586</sup> DE CERTEAU Michel, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. xxxvii.

<sup>587</sup> GARNIER Xavier, « Pour un cosmopolitisme des lieux. Genèses « hyperlocales » de la littérature-monde en français », *Yves Clavaron, Yvan Daniel (dir.), Littératures francophones et mondialisation*, Becherel, Editions les Perséides, 2019, p. 23-32, p. 28.

<sup>588</sup> AANZA Sinzo, *Généalogie d'une banalité*, Roque d'Anthéron, Editions Vents d'ailleurs, 2015.

<sup>589</sup> GARNIER Xavier, *op.cit.*, p. 30.

valeur marchande et ne garantissant aucun intérêt économique. Pourtant, ces acteurs fantomatiques, insaisissables, inassignables définissent les bases de leur propre « mondialité » complémentaire aux modes de vie *par le haut* :

Les creuseurs ne sont plus géolocalisables, ils ne sortent pas du territoire en franchissant des frontières, mais en faisant des trous. Cette littérature qui s'enfouit avec les relégués de la mondialisation est en quête d'autres résonances mondiales, moins aériennes et plus cavernesuses. Les peuples qui s'enterrent entrent dans des zones livrées à « d'obscures radiations » susceptibles d'entraîner d'inquiétantes métamorphoses<sup>590</sup>.

En somme, *la mondialisation par le bas* est un contre-modèle de l'hégémonie financière et économique, une stratégie de défense élaborée par les minorités, pour contrer et équilibrer une mondialisation de plus en plus discriminatoire. Elle constitue une véritable arme de lutte et de déconstruction des idéologies dominantes. Il s'agit dans les termes d'Arjun Appadurai, d'« une transformation fondamentale de la morphologie de la scène mondiale où deux modes d'organisations s'opposeraient désormais à différentes échelles<sup>591</sup> ». D'un côté un « ensemble fini de normes et de signaux coordonnés et régulatoires », de l'autre, une organisation moins normative mais « capable de réplication sans structure messagères centrales. [...] et parfaitement clairs dans leurs stratégies et leurs effets cellulaires<sup>592</sup>».

Toutefois, cette perception largement partagée de *la mondialisation par le bas* peut se nuancer à la lecture *Journal intime d'un marchand de canons*<sup>593</sup>, roman de Philippe Vasset constitutif de notre corpus secondaire. En effet, si *la mondialisation par le bas* a été lu comme le fait des seuls « subalternes<sup>594</sup> », de « ceux qui sont devenus invisibles dans une mondialisation qui a mis en œuvre l'expulsion systématique<sup>595</sup>» qui cherchent à s'émanciper de leurs conditions marginale, Vasset éclaire le phénomène d'un autre phare. Pour lui, l'économie souterraine est une affaire de *puissants*. La trajectoire narrative du roman mettant en scène le marché très hermétique des armes consiste à faire émerger « un point de vue interne d'un système mondial habituellement appréhendé de l'extérieur » (*Journal intime*, p. 10). A l'image d'un *Iceberg*, les effets visibles de la mondialisation ne sont qu'une partie superficielle. La densité du phénomène et toute sa matérialité selon le roman de Vasset sont à chercher dans les abysses et les dessous

---

<sup>590</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>591</sup> APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme*, *op.cit.*, p. 86.

<sup>592</sup> *Ibid.*

<sup>593</sup> VASSET Philippe, *Journal d'un marchand de canons*, Paris, Editions J'ai lu, 2014.

<sup>594</sup> SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Les subalternes parlent-elles ?* Trad. Jérôme Vidal, Paris, les éditions Amsterdam, 2009.

<sup>595</sup> GARNIER Xavier, *Ibid.*, p .28.

des bâtiments, en arrière-plan des médias, à l'ombre et à l'abri des regards. Ainsi, les motivations scripturaires aux allures inquisitoriales du *Journal intime d'un marchand de canons*, à en croire son auteur seraient donc d'attirer l'attention sur un pan de l'économie mondiale dont les dehors constitutifs du phénomènes sont souvent vernis, et donc, en parfaite contradiction avec la réalité, comme le soutient Vasset : « A l'origine du projet, l'écart sans cesse grandissant entre les fictions dont on nous abreuve *ad nauseam* et un réel presque invisible, comme relégué à la périphérie » (*Journal intime*, p. 9). Ici, le renversement de l'image et des valeurs dans le propos de l'auteur revitalise la question de *fiction* et de *réel*. En effet, dans les pratiques usuelles, le *réel* est souvent synonyme de ce qui est vu, accessible par les sens. La fiction quant à elle se relègue à la catégorie de l'illusion et de la chimère. Or, pour Vasset, « le [véritable] visage de la mondialisation<sup>596</sup> » est à cerner dans la grammaire de la dissimulation, de l'insaisissable. D'ailleurs, une telle conception peut rapidement trouver un écho retentissant chez Vincent Message, qui traite de la question des niveaux de réalité et des modes d'expérience du réel dont le passage suivant peut déceler une part de pertinence :

La deuxième force de multiplicité que les écrivains font opérer tient à la diversité des modes de perception et de représentation du réel. Perception, d'abord : on passe sans transition du regard porté sur le monde de tous les jours à l'extase mystique, et de la veille au rêve. [...] Notre rapport au monde physique n'est pas univoque : il change selon nos états psychiques, dont les variations paraissent démultiplier le réel<sup>597</sup>.

Depuis Platon, l'*intelligible* est un pôle de vérité. Aujourd'hui plus que jamais, malgré l'émergence d'une société de transparence, il est paradoxalement noté que l'art de la monstration se conjugue avec la stratégie de retrait. Ainsi, l'économie du cynisme ne saurait se pratiquer à la lumière du jour pour préserver son quotient de séduction : « En arrière-plan de ces histoires prémâchées s'agite un réel globalisé dont on ne sait rien ou presque des échanges confus, soubresauts incompréhensibles, violence irraisonnée » (*Journal intime*, p. 9). C'est donc en toute logique que les acteurs capitalistes s'inscrivent dans une posture d'opacité. Les scènes de vente d'armes décrites dans le roman se passent dans des espaces clos comme peut en témoigner ce champ lexical : « hypothétique cachette » (p. 12), « je ne m'extrais qu'à grande-peine » (p. 14), « les opérations les plus secrètes » (p. 15), « dans les couloirs monumentaux du ministère de la défense » (p. 19), « aucune de ces informations ne nous était officiellement donné : tout nous parvenait par bribes, oui-dire et indiscretions » (p. 22), « dans une eau que

---

<sup>596</sup> AUDINET Jacques, *Le visage de la mondialisation. Du multiculturalisme au métissage*, Ivry-sur-Seine, Edition de l'Atelier, 2007.

<sup>597</sup> MESSAGE Vincent, *Romanciers pluralistes*, *op.cit.*, p. 336-337.

l'obscurité rend opaque » (p. 23). Ces indices textuels pris entre autres permettent d'évaluer l'hypothèse d'une pratique économique intentionnellement détournée du regard. En réalité, la mondialisation des cynismes « ne peut se développer, pour emprunter les mots de François Dagognet, sans retourner vers ses assises secrètes qui n'appartiennent qu'à elle <sup>598</sup>». Le trafic d'armes tel que décrit dans le roman est un exercice apparemment illicite, pourtant pratiqué par des multinationales et par des grands pays dont la France. A ce sujet il importe de marquer une pause pour pointer la dissymétrie entre la France objective, pays des droits de l'Homme et la France économique, impliquée dans les plus sordides complots de guerre :

Saddam Hussein achetait presque tout ce qui sortait des usines des fabricants d'armes français : les vols d'Iraqi Airways au départ de Paris étaient toujours remplis de commerciaux de Dassault, Panhard, Thomson et Eurocopter qui allaient à Bagdad présenter leurs derniers modèles. Mon rôle était de vendre à l'armée de l'air la nouvelle gamme de missiles Matra (p.18-19).

Finalement, la France reconnue à travers le monde comme le pays de la justice par excellence, entretient des rapports incestueux avec l'Arabie Saoudite, avec qui elle tisse des coopérations tacites de vente d'armes voire pire : « On ne vendait plus de la dissuasion ni de la haute technologie, mais de la destruction, de la ruine, des hôpitaux surchargés, des cimetières débordant leur périmètre » (*Le Journal intime* p. 23). *La mondialisation par le bas* dès lors n'est plus l'apanage des seuls *fantômes* du *business* mondial, bien au contraire !

Dans *Congo Inc.*, la scénarisation des multinationales et des grandes organisations opérant sous-couvert de la guerre participent également de cette dynamique de l'économie du cynisme dont les acteurs agissent masqués. Souvent affectées pour des missions objectivement nobles dans certaines parties du continent africain, les délégations des organismes internationaux y vont en réalité pour des raisons souvent inavouées :

Le Kivu, où il avait été affecté ensuite, ne valait pas mieux, mais le climat y était plus agréable et le pays des Pachtounes ne recelait pas de coltan, de cassitérite ou de diamants. L'Afghanistan, c'était bon pour les ploucs. Au Congo, au moins, tout était possible, même changer de vie et de climat, si l'on faisait un petit effort. Il suffisait de se baisser pour rafler la mise et se casser sous des cieux vraiment plus cléments, comme ceux de Kuala-Lumpur ou de Phuket par exemple (*Congo Inc.*, p. 182).

Mirnas, casque bleu affecté au Congo brille par une extrême cupidité et par un cynisme sans commune mesure : viols sur mineur, exploitation et accaparement illicites du sous-sol. Les

---

<sup>598</sup> DAGOGNET François, *Le Trouble*, Paris, Institut Edition Synthélabo, 1994, p. 95.

représentations diplomatiques et les multinationales de Congo (Inc.), un espace fertile où chaque acteur de la mondialisation vient jouer ses cartes entrepreneuriales :

Le Kivu représentait la violence mais aussi la richesse à profusion. Jusqu'à cet incident de Kamituga. Une section qu'il commandait était tombée en embuscade sur un site minier et ses membres avaient été massacrés. Que faisaient-ils là ? s'étaient demandés des fonctionnaires de l'ONU à New York-d'autant plus grâce à leurs téléphones satellitaires, le message avait été suivi en direct dans les bureaux de Millenium Plaza situés au bord de l'East River entre la First Roosevelt Drive (*Congo Inc.*, p.183).

*La mondialisation par le bas* est une forme d'économie qui se pratique à l'écart de la société du *voyeurisme*, où tout ou presque se sait. Des réseaux sociaux en passant par les chaînes télévisées qui tournent en boucle, la société contemporaine est sous les feux de la transparence. Pourtant, il n'est pas ridicule de se pencher sur cette autre face du monde, de l'économie et de ses logiques qui, comme une antithèse des temps modernes travaille et éprouve l'organisation objective impulsée et incarnée par les institutions du monde. Plus éloquent, la manière dont ces mêmes instances régulatrices se déguisent et se détournent du regard pour mener leurs activités pour le moins cyniques. S'invite dès lors l'heureuse et pertinente formule conceptuelle des coupes agentielles qui découpent la réalité et l'éclairent selon un axe donné. La mondialisation n'apparaît que sous la forme aérienne que parce qu'elle est ainsi représentée par l'élite *médiarchique*. Loin de l'éloge de la dématérialisation au fond de l'économie du Web, la mondialisation a des assises beaucoup plus profondes qu'elles n'y paraissent. Par le détour de la fiction romanesque, les auteurs renversent l'imaginaire aérien de la mondialisation. L'exploitation des minerais faite sous fond de guerre au Congo est une gestualité en amont de la consommation (geste final) des produits *Hitch* prisés par le monde globalisé. La percutante formule métaphorique de Benjamin Bratton dévoile les dessous d'une économie qui ne se définit qu'à travers des produits finis, toujours présentés sur le marché avec la plus grande marque d'*innocence* et de *blancheur* : « Des milliards de Terriens aux quatre coins de la planète portent ainsi dans leur poche des petits bouts d'Afrique<sup>599</sup> ». En d'autres termes, beaucoup de toutes ces joailleries, ces appareils sophistiqués, ces marchandises exquises et raffinées viennent des sols et des sous-sols africains et tiers-mondistes. Pour le cas du Congo, en fondant l'analyse sur les indices textuels, il ne serait pas exagéré de dire que les produits faits à partir des minerais qui y sont pillés portent aussi des taches de sang. Par le biais de d'une scénarisation ludique, Jean Bofane éclaire la mondialisation par le bas telle qu'elle se pratique

---

<sup>599</sup> BRATTON Benjamin, *The Stack. On Software and Sovereignty*, MIT Press, Cambridge, 2016, p. 82.

dans une dynamique de destruction tous azimuts. Le jeu en ligne *Raiging trade* est une métaphore filée de la globalisation romanesque :

Raiging Trade, c'était le jeu indiqué pour n'importe quel mondialiste désireux de se faire un peu la main dans le domaine des affaires. Par le biais des groupes armés et de compagnies de sécurité, des multinationales se disputaient un terrain appelé Gondavanaland. [...] Dans cet environnement hostile, *American Diggers* était parvenu à se faire détester par pas mal de joueurs dans le monde : sans foi ni loi, il avait pu au fil des jours accumuler des bonus, on se demandait comment. Dans cet univers virtuel, Isookanga incarnait Congo Bobolo. Il convoitait tout : minerais, pétrole, eau, terres, tout était bon à prendre. C'était un raider, Isookanga, un vorace. Parce que le jeu l'exigeait : c'était manger ou se faire manger . Mais l'enjeu essentiel restait l'exploitation des ressources premières (*Congo Inc.*, p. 18).

Par une mise en abîme, l'auteur superpose le jeu dans le roman pour lui donner une dimension praxistique. Tous ces personnages de *Raiging Trade* miment le jeu et les pratiques des acteurs réels de la mondialisation au Congo. Des décennies de guerres et de violence interminables, un pays *dystopique* où la mort cottoie les populations au quotidien, *Congo Inc.* est un territoire stratégique de la mondialisation extractiviste :

Fidèle au testament de Bismarck, Congo Inc. fut plus récemment désigné comme le pourvoyeur attitré de la mondialisation, chargé de livrer les minerais stratégiques pour la conquête de l'espace, la fabrication d'armements sophistiqués, l'industrie pétrolière, la production de matériel de télécommunication high-tech (*Congo Inc.*, p. 272).

Le propos du narrateur montre, à rebours des imaginaires institués et très largement repandus que *la mondialisation par le bas* ne rime pas toujours avec « la mondialisation des pauvres<sup>600</sup> » pour emprunter la formule d' Armelle Choplin et Olivier Pliez. Ici, la globalisation ne se conçoit plus en entités étanches mais se lit sous le signe de la porosité et de la superposition, entre un global visible et un local invisibilisé. Elle se pratique dans une situation de *seuil*, qui comme Janus a deux faces indissociables. Or, si elle peut être brutale, *la mondialisation par le bas* peut constituer un interstice capable de féconder de nouvelles rationalités. Il s'agit plus pertinemment d'un territoire hors de contrôle qui échappe à un capitalisme de surveillance , qui crée ses propres lois du marché, définit ses règles et ses logiques. Elle *customize* les produits mondialisés en leur donnant une coloration locale, une touche personnelle.

---

<sup>600</sup> CHOPLIN Armelle, PLIEZ Olivier, *La mondialisation des pauvres. Loin de Wall Street et de Davos et de Davos*, coll. « La République des idées », Paris, Seuil, 2018.

Parvenu au terme de cette troisième partie consacrée aux résistances locales et des minorités, il appert de noter la coefficiente frictionnelle des récits sous diverses régions de lutte et de contestation. Loin de se contenter de simples jérémiades, les personnages des romans adoptent des postures de résistance et de contre-scénarisation face à une mondialisation mutilante. A travers quelques profils romanesques, l'on peut cartographier quelques terrains de luttes contre la globalisation capitalocène et les systèmes politiques qui lui servent d'appui dans certaines situations locales.

D'abord, l'analyse commence par la rébellion les « shégués », enfants de rue, rejetés par la société lorsqu'ils ne sont pas brutalement tués comme Omari, froidement assassiné par un fonctionnaire de police véreux et cynique. L'assassinat constituera donc (heureusement ?) le point de départ d'une rébellion aux allures de guérilla urbaine lors de laquelle les enfants expriment leur ras-bol et exigent des pouvoirs publics, une prise en charge en guise de compassions des dommages subis.

Ensuite, le motif de la rébellion est porté et mis en acte par la figure féminine. De *Congo Inc.*, au ventre l'Atlantique, le profil des femmes est fort inspirant. Adéito, femme (ou plutôt objet sexuel) du commandant de guerre Bizimungu met en place un stratagème pour se sortir des griffes de son bourreau. En effet, Adéito est un butin de guerre obtenu par le sanguinaire commandant qui a décimé le village entier et assassinés les parents, sous ses yeux, avec des méthodes d'une cruauté inqualifiable. Puis, la jeunesse dame en véritable esclave de guerre est contrainte de partager la vie du meurtrier connu de sa famille. A côté d'Adéito, la rébellion féminine est portée par Shasha la Jactance, adolescente shégué qui subit de manière honteuse les viols itératifs d'un casque bleu, dépêché au Congo dans le cadre d'une mission de maintien de la paix. Cette jeune désœuvrée finira par se débarrasser de son tortionnaire par le biais d'un poison mortel concocté par ses soins et administré au sadique casque bleu.

De son côté, Fatou Diome scénarise la lutte féminine à travers Sankèle et Salie, jeunes femmes décidées à sortir du diktat des législations traditionnelles et théocratiques qui les réduisent à des êtres de seconde zone. Elles sont interdites d'apprentissage et d'éducation, vouées à des fonctions maternelles et programmées à demeurer sous la tutelle phallocratique des hommes. Ces femmes, comme celles du roman de Bofane œuvrent et parviennent à renverser les paradigmes totalitaires de leur société d'appartenance.

Puis, le cryptomondialisme s'établit et s'acte par des postures écologiques et humanistes qui travaillent à éprouver le *Data mining* et à déconstruire l'infrastructure idéologique de la

mondialisation écocidaire. A ce sujet, deux personnages servent de diagramme herméneutique. Dans *Féerie générale*, c'est Roxane, jeune fille qui se soustrait de la dictature du numérique et de la finance pour se réfugier dans l'art. Dans un monde logorrhéique et voyeuriste, bombardé d'images, de sons et de couleurs, adopter un retrait vers des assises secrètes est un acte de dissidence mené par la jeune Roxane qui se sèvre de l'énergie capitaliste et qui accorde une importance capitale à la nature, à l'imagination, au rêve. Roxane le sait, le capitalisme a muté vers une forme « attentionnelle<sup>601</sup> » et que l'attention constitue un des terrains stratégiques des confrontations contemporaines. Le personnage décide donc d'*écologiser* son regard et son écoute pour *in fine*, présenter le monde sous des figurations et des perspectives alternatives. Cette façon de faire est aussi imputable au récit de Bofane qui schématise une lutte ontologique entre l'oncle Lomama, Isookanga et un ex-seigneur de guerre dont l'ambition est d'exploiter les richesses du sol et du sous-sol, au mépris de toute éthique environnementale. La confrontation de points de vue entre ces deux terraformateurs et Lomama qui prône un animisme radical laisse entrevoir l'antagonisme de plus en plus manifeste entre une élite mondialisée adepte et actrice de l'anthropisation systématique, et un local qui lutte à protéger son biotope contre les violations écocidaire.

Sur un tout autre plan, la lutte contre la mondialisation se donne à voir par le prisme de la technologie et du numérique qui transforment profondément les socialités contemporaines. Pour lutter contre la société de surveillance et la colonisation cognitive qui l'accompagne, Emmanuelle Pireyre recourt au visage du hacker qu'elle réhabilite, faisant passer le cyber-hacktivisme d'un danger à une panacée. Le jeune hacker est en effet décrit par le narrateur comme un « héros contemporain » (*Féerie*, p. 156). A travers le profil de SunDog, le récit de Pireyre pointe l'urgence et la nécessité de développer des formes de résistances visant le renversement de la société algorithmique fondée sur la datafication excessive de nos vies et le conditionnement de nos conduites.

Par ailleurs, l'isotopie et l'éthos des récits cryptomondialistes est à identifier du point de vue de la glottophagie. Comme le montre Louis Jean Calvet, les langues par temps de mondialisation sont devenues des produits marchands dont la praticité et l'usage sont conditionnés par leur valeur marchande. La conséquence directe d'un tel utilitarisme des langues et par ricochets des cultures qu'elles sous-tendent et qui les soutiennent n'est autre que la glottophagie. Ici, les langues et les cultures *mainstream* « mangent » celles qui n'ont pas un fort quotient

---

<sup>601</sup> CITTON Yves, *L'attention. Nouvel horizon du capitalisme ? op.cit.*

capitalistique. A l'épreuve de ce constat, In Koli Jean Bofane pratique une hétérogénéité énonciative et linguistique. Pour redonner une vitalité aux idiomes locaux, l'auteur de *Congo Inc.* fait coexister la langue coloniale et managériale, le français, avec le *lingala*, langue vernaculaire du romancier. Le multilinguisme revendiqué par Bofane s'entend alors comme une déconstruction esthétique de l'impérialisme linguistique qui structure la société mondialisée. Il est signe d'une confratation assumée entre le méga cerveau global qui tend à tout homogénéiser et un local qui tient à sa diversité culturelle.

Enfin, la séquence analytique se referme sur la notion suggestive de *la mondialisation par le bas* empruntée à Alain Tarrius. Il s'est agi dans le cadre de notre étude de voir, dans un geste de décolonisation conceptuelle, comment les pratiques souterraines d'une économie de la ruse participent à frictionner une mondialisation de surplomb qui invisibilise et exclue de manière systématique et systémique les marges, les périphéries, les pauvres et les minorités qui les peuplent. Dans une démarche de contre-scénarisation, la mondialisation par le bas dérègle les codifications du marché par la dérégulation des codes d'échanges, la customisation des produits mondialisés, la bifurcation par rapport aux circuits de l'économie objective. Mais, la mondialisation par le bas, dans la pertinence romanesque est aussi et surtout une reconfiguration de la perception face à un globalisme qui fige et conditionne le regard sur les apparences, occultant pour ainsi dire, les structures charnières des réalités. Pour le dire simplement, la mondialisation par le bas est une attention littéraire appliquée au phénomène de mondialisation et à son imaginaire arien intentionnellement répandu et visant à taire le lot des exactions des agents de la mondialisation qui exploitent aussi bien les humains que l'environnement dans la quête des profits matériels et financiers.

En somme, toutes ces situations romanesques sont à n'en point douter des écrans de visibilité que des mimes de la société mondialisée dans son idiosyncrasie capitalocène et plantationocène. La marginalisation des enfants qui passe par la démission parentale et des pouvoirs publics, le statut de la femme, la datafication démentielle des modes d'existence, le managérialisme acerbe des langues et des cultures, le conditionnement et l'exploitation de l'attention, le saccage des richesses et l'artificialisation des habitats naturels sont autant de terrains de lutte de la société globalisée qui commandent de nouvelles coupes agentielles aptes à faire advenir une altermondialisation qui place le *Vivant* au centre de tout.

## **CONCLUSION GENERALE**

Parvenu au terme de notre étude portant sur *l'imaginaire de la mondialisation dans le roman français et francophone contemporain*, il nous semble important de récapituler les grandes inflexions qui l'ont constituée. N'étant pas qu'un exercice comptable, la conclusion de notre travail se veut être aussi un moment d'évaluation critique, un lieu de discussion et de vérification des hypothèses formulées à l'entame de la réflexion.

Notre analyse s'est construite autour de trois grands seuils à savoir : « Mondialisation, une notion en situation », « La littérature à l'épreuve de la mondialisation » et « Résistances du local et apories du global ». Ces grandes séquences analytiques ont été bâties autour de six chapitres. À toutes fins utiles, il convient de rappeler que le sens de notre travail de thèse a consisté, de manière générale, à étudier la mondialisation sous un angle littéraire, dans quelques-unes de ses élaborations romanesques, afin d'apprécier les rationalités épistémologiques produites par les savoirs littéraires dans la saisie et la critique de la mondialisation, phénomène multiscalaire que nos socialités contemporaines peinent encore à comprendre dans ses multiples enjeux. Pour sortir la mondialisation de toute spécificité disciplinaire (économie, sociologie, anthropologie), nous avons tenté d'en donner une définition beaucoup plus englobante, pour rompre avec une tendance fallacieuse qui voudrait que la mondialisation soit la chasse gardée des seules études économiques et géopolitiques. Dans ce cas, nous avons d'abord approché la mondialisation comme « mobilier du monde contemporain », avant d'en faire un « hypéronyme », rassemblant une multiplicité d'aspects dans la grammaire représentationnelle, discursive et figurative du monde contemporain.

Une fois ce cadre sémantique posé dans l'introduction, le travail analytique a commencé par la première partie, intitulée « Mondialisation, une notion en situation ». Comme son titre l'indique, cette inflexion s'est intéressée à l'imaginaire de la mondialisation, à sa représentation, à la manière dont la mondialisation est pensée et perçue différemment selon les situations d'écriture et de réception. Il s'agit donc d'un axe *idéologique* qui vise à analyser le phénomène au gré de la diversité des situations et des contextes. Ici comme ailleurs, les interprétations sont essentiellement textualistes, c'est-à-dire que les perspectives de la mondialisation mobilisées dans l'économie de la rédaction ont pour sources les différentes scénographies romanesques de la mondialisation proposées par notre corpus de quatre textes principaux de Fatou Diome (*Le*

*ventre de l'Atlantique*), Emmanuelle Pireyre (*Féerie générale*), In Koli Jean Bofane (*Congo Inc. Le testament de Bismarck*), Michel Houellebecq (*Soumission*), auxquels se greffe un corpus secondaire constitué de Frédéric Beigbeder (*99f*), Vincent Message (*Défaite des maîtres et possesseurs*) et Philippe Vasset (*Journal intime d'un marchand d'armes*). Tous proposent des vues différentes de la mondialisation, quoique transversales entre elles et en résonances multiples, parfois harmoniques, parfois dissonantes. Bien entendu, les différentes représentations de la mondialisation dans le cadre de notre travail de thèse ne sont ni exhaustives ni totales ni totalisantes, encore moins étanches. Une des difficultés de notre travail est venue du fait que les formes de la mondialisation sont le résultat d'une dynamique processuelle, qu'on n'en parle déjà plus aujourd'hui de la même façon qu'on le faisait lorsque nous avons initié notre thèse. Pour rendre compte d'une réalité qui se dérobe à la possibilité de sa diction, on ne peut opérer que par des coupes, des imaginaires, des représentations et des figurations multisituées et hétérochroniques. Contrairement à l'idée reçue d'une mondialisation comme processus unique et englobant qui homogénéiserait le monde, nos lectures ont tenu à mettre à jour une double situationnalité de la mondialisation : non seulement notre corpus atteste une situationnalité spatiale, géographique et géopolitique, que nos regards croisés (Nord/Sud) avaient pour ambition de mettre au jour ; mais nos lectures critiques et nos références théoriques ont révélé une situationnalité temporelle, historique, qui date très rapidement les propos tenus sur « le contemporain » (lequel se périmé très rapidement). La mondialisation est incompréhensible et inaccessible si on ne cherche à l'expliquer qu'à partir de son présent éternel et de ses « hyper-lieux » déterritorialisés, sans tenir compte de ses continuités, ses enchevêtrements transhistoriques et de ses facettes caverneuses.

Pour asseoir l'idée de la mondialisation comme une totalité éparpillée, comme une réalité baroque qui n'existe que par la plus-value des représentations et des imaginaires qui tentent de la saisir, nous avons commencé notre analyse par les titres des romans de notre corpus, pour essayer de capter les différentes modulations affichées du phénomène. Aidé par les notions conceptuelles et théoriques de « *scape* » (Arjun Appadurai), de « coupes agentielles » (Yves Citton), de « communauté imaginaire » (Benedict Anderson) et de « seuil » (Joseph Tonda), nous sommes parvenus à la vérification de notre première hypothèse de recherche, qui consistait à conceptualiser la mondialisation comme un imaginaire (tout autant que comme une réalité objective), rejoignant ainsi le point de vue de Zaki Laïdi qui affirme que « la mondialisation n'existe que par les représentations qu'elle dégage<sup>602</sup> ». Cette assertion du politologue français

---

<sup>602</sup> LAÏDI ZAKI, « La mondialisation est un imaginaire », *op.cit.*

que nous avons faite nôtre, et qui constitue par ailleurs un des centres de pertinence de notre travail, a pu être mise à l'épreuve par la dispersion des trajectoires perceptives du phénomène portées par les différents discours titrologiques, élevés au rang d'unités rhétoriques orientant la narration et sa réception. Dès la première approche des textes, avant même d'en ouvrir la première page, les discours intitulants ont pu mettre en exergue le caractère baroque de la mondialisation qui varie selon les situations : historiques, géographiques, culturelles, idéologiques, religieuses etc. En d'autres termes, le ressenti de la mondialisation dépend d'un ensemble d'éléments contextuels qui font de cette réalité éparse, une véritable « œuvre ouverte », un processus qui ne vit que par la plus-value des lectures introduites par le lecteur. Plus précisément, le discours titrologique aura permis d'identifier des imaginaires « plantationocène » (*Congo Inc. Le testament de Bismarck*), « transatlantique » (*Le ventre de l'Atlantique*), « spectaculaire » (*Féerie générale*), dystopique (*Soumission*), « écologique » (*Défaite des maîtres et possesseurs*). À l'image d'un patchwork, l'analyse des titres a permis de meubler les définitions de la mondialisation que nous avons proposées, lesquelles définissent revendiquent l'idée que la mondialisation est le paradigme hyperonymique de la société actuelle, dont elle contamine toutes les gestualités contemporaines. Autrement dit : l'étude des titres de nos romans nous a fait comprendre que le terme de *mondialisation* opère lui-même comme un titre pour nous situer dans une certaine histoire du contemporain en rassemblant l'éparpillement sous un hyperonyme qui fait souvent office de miroir aux alouettes. Une hypothèse à approfondir serait à cet égard de considérer nos débats idéologiques comme des conflits de titrisation, avec les résonances financières que porte ce dernier terme, et de comprendre les écritures littéraires comme des interventions de re-titrisation : *Féerie générale* ou *Soumission* non seulement reflètent différentes réalités de la mondialisation, mais ces titres contribuent à attribuer des valeurs culturelles, politiques et socio-économiques très différentes aux tendances observées dans le monde contemporain.

Cette façon d'appréhender la mondialisation nous a conduit à étudier les influences du phénomène du point de vue capitalistique et médiatique dans le processus de création, de diffusion et de réception des œuvres littéraires, en l'occurrence le roman. L'étude a intégré la notion d'*attentions littéraires* dans un double sens. Le premier sens de l'étude des attentions littéraires s'est organisé autour de la notion du « jeu », avec pour objectif d'identifier les postures auctoriales et les manières dont les auteurs retenus dans le corpus d'étude, désignés par le vocable de « romanciers de la mondialisation », négocient leur mondialité. Sachant que l'attention est au cœur de la vie/survie d'un auteur, puisqu'un auteur non suivi et non lu n'existe

pas, nous avons vu que les romanciers étudiés élaborent des stratégies de visibilité singulières et adaptées à chacun.e d'entre eux /elles, dans un monde dominé par l'impérialisme des images. Des plus médiatisés (Houellebecq) aux moins viraux (Message), la quête attentionnelle constitue un enjeu fondamental dans la sphère littéraire contemporaine aux prises avec les objets médiatiques audio-visuels qui supplantent toute forme de discours.

Le second sens de l'attention littéraire a été mobilisé en lien avec les tensions de positionnements à l'œuvre dans le champ littéraire franco-francophone où, de plus en plus, les auteurs et autres artistes de la marge revendiquent une valorisation de leur art. Pour ce qui est du cas spécifique de la littérature, les auteurs récusent l'étiquetage *francophone*, avec le poids de connotations historiques et institutionnelles que le vocable *francophonie* renferme, pour poser les jalons d'une « littérature mondiale<sup>603</sup> » et d'une auctorialité globale. Dans tous les cas, l'attention littéraire participe de l'extension du domaine d'une littérature contemporaine, sortie de son exigüité hexagonale pour reconnaître ses liens avec ses dehors constitutifs. Les stratégies auctoriales structurées par la négociation attentionnelle a par ailleurs renforcé l'idée d'une *résurrection* de l'auteur, prétendument « tué » par un *ultra-immanentisme* du texte littéraire, qui nous semble quelque peu appauvrissant. Dans un moment où la littérature entend s'appareiller à d'autres dispositifs pour actualiser ses sources de diffusion, l'attention littéraire s'est posée à la fois comme un danger lu sous l'angle du « capitalisme esthétique<sup>604</sup> » et une nécessité pour la littérature qui doit réinventer les modalités de sa présence dans un univers médiatique partiellement mondialisé, sans pour autant renoncer à ce qui la rend spécifique et désirable. Au nombre de nouvelles gestualités auctoriales figure, en bonne place, la pratique d'une littérature de terrain marquée par une tendance auctoriale performancielle, à laquelle s'adonnent volontiers Emmanuelle Pireyre et Vincent Message. Mais l'attention littéraire, dans cette perspective, passe aussi par les conférences, les ateliers d'écriture et de lecture, la participation aux émissions radios et télévisées des auteurs, aux adaptations

---

<sup>603</sup> Plusieurs études s'intéressent à la dimension mondiale de la littérature. Hormis le *Manifeste* signé en 2007 par une myriade d'écrivains français et francophones, le récent livre de Jean-Marc Moura, *La totalité littéraire : Théorie et enjeux de la littérature mondiale*, Paris, PUF, 2023, marque de son empreinte la fécondité de la perspective mondialiste de la littérature ces dernières années. Le XLIVe congrès de la société française de littérature générale et comparée réunira du 4 au 7 juin 2024 à Clermont Ferrand regroupera la crème de la littérature française contemporaine pour un colloque intitulé, « Littératures et Mondialisation » qui marque la vitalité des recherches mondiales dans la sphère littéraire franco-francophone, [XLIVe Congrès de la Société Française de Littérature Générale et Comparée : Littératures et mondialisation \(fabula.org\)](http://fabula.org).

<sup>604</sup> ASSOULY Olivier, *Le capitalisme esthétique*, op.cit.

cinématographiques voire théâtrales de certaines œuvres, dans le cas de Michel Houellebecq dont l'auctorialité est singulièrement transmédiatique.

À la suite de l'étude des *idéologèmes* qui a consisté à montrer que la mondialisation est un phénomène polyforme, une réalité multimodale et multisituée, la suite de notre analyse s'est donc orientée vers l'étude des ressorts esthétiques et poétiques de la mondialisation. Dans la deuxième partie intitulée « La littérature contemporaine à l'épreuve de la mondialisation », l'enjeu a été d'esquisser un « roman de la mondialisation » pour envisager une analytique de la mondialisation *dans* l'écriture et à *travers* les stratégies d'écriture.

En effet, parler du « roman de la mondialisation » a consisté à identifier les marqueurs diégétiques de la mondialisation dans son épaisseur signifiante. Il s'est agi de construire un faisceau d'indices convergeants et concordants, c'est-à-dire une isotopie complexe capable de définir une idiosyncrasie poétique du phénomène. Dans une perspective historiciste, il a été question de voir comment le roman francophone et français contemporain peut constituer une archive documentée de la mondialisation. À ce sujet, plusieurs modalités de lectures ont été envisagées dont nous pouvons résumer comme suit quelques-unes d'entre elles :

Comme annoncé, le roman de la mondialisation s'est d'abord apprécié sous le prisme thématique. À ce titre, nous avons constaté que le thème de la mondialisation irrigue à la fois le texte de surface et l'intrigue structurante de tous les récits étudiés. Cela est évident pour *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, roman où le personnage principal « aspire à devenir mondialisateur » (*Congo Inc.* p. 26), c'est-à-dire à se lancer dans une entreprise entrepreneuriale, quitte à tout détruire autour de lui. Ici, comme ailleurs, la notion de mondialisation est clairement assumée et constitue, pour ainsi dire, un objet narratif autour duquel sont construits les récits. Dans les autres cas, le sème de la mondialisation est assuré par une isotopie féconde et par une relation hyperonymique dont l'étude renferme des rationalités particulières. Chez Emmanuelle Pireyre par exemple, les thèmes de la finance, de l'écologie et du tourisme (parmi tant d'autres) dans leur déploiement global participent du réseau sémantique de la mondialisation. On s'est appuyé sur l'immigration et le sport, notamment le football, qui prennent des allures d'une métaphore de la mondialisation dans *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome et meublent dans le même temps la sémantique et la lexicalité du motif narratif de la mondialisation dans le récit. Dans *Soumission* de Michel Houellebecq, le champ thématique de la mondialisation a été apprécié sous le signe de la religion et du capitalisme de connivence décrits par le narrateur comme des apories du global. Dans *99f* de Beigbeder, la mondialisation s'actualise par le brutalisme de la publicité et de l'économie de l'attention, là où

elle est posée en des termes d'écologie des rapports entre humains et autres-qu'humains chez Vincent Message (*Défaite des maîtres et possesseurs*). Tous ces thèmes, qui résonnent au cœur de nos actualités quotidiennes, légitiment l'idée qu'il existe une mondialisation interne au texte littéraire et que le roman contemporain est un poste d'observation privilégié de la globalisation, comme le soutient Maylis de Kerangal qui affirme que « le roman a la capacité de faire de la mondialisation une expérience sensible <sup>605</sup> ».

Ensuite, la mise en scène de la mondialisation s'est modalisée à travers une forte coéfficience intermédiaire et par un imaginaire médiatique fort saisissant. Comme dans le monde globalisé, les sociétés romanesques décrites sont toutes sous l'opérativité médiatique. D'Isookanga, personnage central dans *Congo Inc. Le testament de Bismarck* qui « ne pouvait plus se passer de son ordinateur » (*Congo Inc.* p. 18), en passant par les jeunes de Niodor dans *Le ventre de l'Atlantique* qui vivent dans une sorte de fantasmagorie permanente, partagés entre leur village natal et les contenus télévisuels qui les mettent dans une situation de *seuil*, pour arriver à *Soumission*, où François est immergé dans les contenus pornographiques à longueur de journée pour revigorer sa vitalité érectile, et *Féerie générale*, décrit par *Le Monde* comme « un dispositif ludique ou comme une installation d'art contemporain avec ordinateurs et vidéos<sup>606</sup> » – l'espace romanesque est rendu remarquablement *ubiquitaire* par l'omniprésence des dispositifs médiatiques. Les personnages vivent dans une situation que Joseph Tonda nous a appris à mettre au registre du *seuil*, à cheval entre le réel et le virtuel devenus, à force de cohabitation, deux réalités inséparables et indiscernables par temps de mondialisation.

Dans la même perspective, le roman de la mondialisation s'est établi à travers un chronotope particulier. En effet, l'étude des catégories temporelles et spatiales a permis d'identifier une spatialité contractée et une temporalité accélérée qui marquent la reticularité et la ductilité, caractéristiques largement reconnues de la mondialisation. Ici, toutes les géographies sont connectées, le temps des actions est sous le mode de la simultanéité et de l'abondance événementielle : informations logorrhéiques, bombardement des images, impact global des phénomènes, etc.

---

<sup>605</sup> DE KERANGAL Maylis, « Le roman a la capacité de faire de la mondialisation une expérience sensible », *op.cit.*

<sup>606</sup> [http://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille-organisee\\_1748734\\_3260.zhtml](http://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille-organisee_1748734_3260.zhtml), consulté le 3 juillet 2023.

L'extrait de texte suivant, qui a joué un rôle pivotale dans nos analyses, peut être remobilisé ici en tant qu'il constitue une véritable unité symptomale des énonciations et des focalisations globales des récits que nous avons étudiés :

Parce qu'ainsi sont les périodes d'économie mondialisée : dans ce genre de périodes, tout est lié à l'échelle planétaire [...]. Une ambiance réseaux donc, une ambiance tuyaux embrouillés qui relie un peu tout à n'importe quoi, où on a l'impression de ne jamais être seul cinq minutes [...]. Dans ce genre de périodes, il y a un côté agglutinement parfois insupportable, ce côté Je mange une glace à Santiago et tu frissonnes à Toronto, ce côté Tu sautes à Lomé et je rebondis à Taipei, ce côté Je lève le bras à Rotterdam et quelqu'un se gratte à Karachi (*Féerie*, p. 16).

À travers une citation comme celle-ci, on voit la force du roman de la mondialisation : en quelques phrases, il exprime, explicite et condense à la fois un sentiment extrêmement complexe qui en dit davantage sur l'expérience vécue de la mondialisation que des étagères entières de bibliothèques. La glose enjouée d'Emmanuelle Pireyre nous montre (à nous-mêmes) immergés dans un espace-temps mondialisé où les gestualités locales ont tout de suite des conséquences globales, exprimant le caractère « liquide<sup>607</sup> » de notre société.

Enfin, l'imaginaire de la mondialisation s'est évalué à partir d'une ontologie plurielle du roman mise en scène, entre autres, par une narration en réseau, une actantialisation pléthorique et un multilinguisme notable. Dans l'économie des différents textes, la première multiplicité nettement identifiée est celles des histoires racontées. Ainsi avons-nous constaté au fil des différentes lectures que les romans sont traversés de manière vertigineuse par une myriade d'intrigues qui s'agencent, se superposent, se bousculent, se rejettent ou interfèrent. S'il est vrai que ces récits ont des intrigues différentes, celles-ci sont ramifiées à grande échelle, mimant avec efficacité la complexité et l'hétérogénéité du monde mondialisé. Chez Emmanuelle Pireyre, ce constat est flagrant et participe assurément d'une stratégie narrative de la mondialisation romanesque. Plus d'une vingtaine de micro-récits des sujets différents en apparence s'enchaînent et finissent par former une poétique *connectée*. Cette écriture qu'Ottmar Ette qualifie de « poétique du mouvement<sup>608</sup> » se renforce par une pluralisation des instances actantielles et agentielles des romans. Dans *Congo Inc. Le testament de Bismarck* par exemple, la population textuelle est faite d'une quarantaine de personnages aux destins, cultures et origines hétéroclites. Cette manière de faire cohabiter la diversité dans une stratégie pluraliste

---

<sup>607</sup> BAUMAN Zigmunt, *La société liquide*, *op.cit.*

<sup>608</sup> ETTE Ottmar, *TransAera*, *op.cit.*

qui consiste à « ajouter du monde au monde<sup>609</sup> » et à décliner l'imagerie d'un monde *excédentaire* (Chinois, Lituaniens, Français, Congolais, États-uniens, Indiens... peuplent le roman de Bofane), favorise la dialectique global-local bien que parfois dans une tension frictionnelle. Comme nous l'avons dit, la diversité des personnages est conséquemment porteuse d'une pluralité linguistique et culturelle dans la mesure où chaque personnage est représenté à partir de son univers d'appartenance. Les personnages sont lancés dans des quêtes plutôt personnelles, dont non seulement (comme dans tout roman) les visées sont multiples et enchevêtrées, mais dont (conformément au défi de la mondialisation) les paramètres et les repères culturels sont hétérogènes et parfois incompatibles entre eux – justifiant, pour ainsi dire, l'éclatement des trajectoires à l'ordre dans le monde mondialisé.

Sur un tout autre plan, le roman de la mondialisation a été esquissé à travers certains marqueurs de la globalisation, en l'occurrence l'usage d'une écriture électronique avec des élisions lexicales dissonantes, des *smileys* et une agrammaticalité qui actualisent l'ambiance des réseaux sociaux chez Emmanuelle Pireyre :

12h 29 PJ » mdr c'est excellent qu'il squatte toujours aux puces.

14h31 Lora93 » il était aux puces today !! vlà les gens qui racontent.

14h 31 sebusiness » mitoo

14h 32 PJ » Bon jdois passé aux puces, jverrai bien s'il y est, jvous dis plus tard (*Féerie*, p. 71)

À cela s'ajoute un gigantisme architectural, symbole des « villes globales<sup>610</sup> » dans lesquelles évoluent les personnages de la mondialisation, souvent hyperconnectés aux outils numériques et témoignant d'un désir d'entrepreneuriat économique.

Finalement, si la mondialisation a été établie dans une dynamique polymorphe et plurivoque dans la première partie, l'étude de sa mise en scène poétique et esthétique s'est aussi faite en situation, relevant une pluralité de modes d'écritures. Chaque auteur écrit et narrativise la mondialisation selon des modalités et des procédés scripturaires singuliers, confirmant, s'il en était encore besoin, que la mondialisation est une véritable grammaire hyperonymique de notre ère, *le contenant de tous les contenants*.

Enfin, à la suite des régimes de représentation et de la mise en sens poétique et esthétique de la mondialisation, le troisième et dernier seuil de notre travail de thèse s'est voulu critique et

---

<sup>609</sup> MOUSSAVOU Emerica Daniel, « Ruptures et continuités. Vers un roman de la mondialisation ? », *op.cit.*, p. 322.

<sup>610</sup> SASSEN Saskia, *La ville globale*, *op.cit.*

éthique. Il s'est agi dans cette séquence analytique de voir comment le roman résiste à la mondialisation, loin d'être un réceptacle passif ou le simple révélateur neutre de ses effets colonisateurs. Intitulée « Résistances du local et apories du global », cette partie a étudié les formes de résistances que le roman contemporain oppose à la mondialisation, en accordant une attention particulière à la manière dont les fictions réinventent la mondialisation, la dé-pensent et la re-présentent selon son procès spécifique sur une scène scripturale qui tient elle-même du procès accusatoire.

D'emblée, disons que les récits cryptomondialistes et les luttes qui la sous-tendent sont pluriels, polymorphes et multisitués. Comme la mondialisation qui ne peut elle-même s'apprécier qu'à travers des coupes agentielles et des *scapes* particuliers, la lutte contre les pratiques nocives d'une globalisation capitaliste de plus en plus déshumanisante ne peut s'envisager qu'en *situation*, en une certaine *dispersion* porteuse de multiples *conflits*.

D'abord, le premier terrain de conflictualité a été politique. Posée sous l'angle des contre-fictions, la lecture a été attentive à la manière dont les différents récits fictionnels ont scénographié le renversement de certaines politiques insoutenables, établies en normes de gestion et de gouvernance. À travers le récit d'*In Koli* Jean Bofane, nous avons par exemple suivi le cheminement agentiel des shéghés, enfants de rue, abandonnés par les leurs, rejetés par les services publics et exploités par les affidés de la mondialisation, qui ont entamé une émeute pour dénoncer le brutalisme policier dont ils sont victimes et exiger leur prise en charge par l'État. Scandant des slogans qui résonnent avec la lutte prolétaire que Karl Marx souhaitait de tous ses vœux, l'attitude frondeuse des jeunes adolescents s'est établie comme un véritable mode de résistance nécessaire contre les injustices, l'exclusion, la marginalisation amplifiées par le capitalisme utilitariste qui rejette systématiquement ceux et celles qui ne garantissent pas une valeur marchande, l'être humain étant devenu une marchandise comme une autre, ainsi que le formule incisivement Octave, personnage de *99f* de Frédéric Beigbeder : « Tout est provisoire et tout s'achète. L'homme est un produit comme les autres, avec une date limite de vente<sup>611</sup> ».

Puis, les contre-fictions politiques ont aussi été le fait très marqué des luttes féminines engagées à renverser les instances de pouvoir phallogocratiques. Dans *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, les femmes sont exploitées au même titre que les ressources minières qui sont pillées par les agents de la mondialisation au Congo. Violées et exposées à des formes de violences

---

<sup>611</sup> BEIGBEDER Frédéric, *99f*, *op. cit.* p. 16.

physiques, psychologiques et symboliques, ces femmes parviennent néanmoins à sortir de leur minorité par le biais de l'imagination et des stratagèmes savamment concoctés en fonction des situations de domination vécues. Chez Fatou Diome, « le féminisme en situation<sup>612</sup> » est porté par la narratrice et personnage principal du roman, Salie, qui se soustrait des griffes de la phallocratie théocratique de sa communauté par le biais de l'éducation et plus tard par sa cosmocitoyenneté, faisant d'elle une citoyenne du monde. Sankèle, autre figure féminine du roman de Fatou Diome, de son côté, a focalisé son féminisme sur la disposition totale de son corps et la possibilité d'en user librement. Dans une ambiance anticipant *Me Too* et *Balance ton porc*, les femmes redéfinissent les modalités de leur présence dans une société mondialisée faite de plusieurs dyssymétries et de dissonances lamentables. C'est le cas de Batoule dans *Féerie générale* qui revendique une islamité moderne, où les femmes musulmanes ont le droit de se vêtir librement et de conduire leurs vies de manière tout aussi autonome.

Ensuite, la cryptomondialisation s'est formulée en termes écologiques, à partir d'une éthique romanesque de la mondialisation. Ici, la lutte contre la financiarisation malade de la société globalisée et l'extension du capitalisme écocide ont constitué les deux cadrages à partir desquels l'urgence climatique et environnementale a été exprimée. Dans le roman d'Emmanuelle Pireyre, Roxane, préadolescente dont les caractères physiques et moraux ressemblent à Greta Thunberg, s'oppose à la dictature de la finance et du capitalisme cognitif par une *écologisation de son attention*. En effet, l'une des solutions trouvée par Roxane pour faire barrage à la globalisation dans ses ressorts capitalistiques a été de se débrancher des énergies envoûtantes de la mondialisation et de rediriger son attention vers des causes vertueuses. La thèse sous-jacente à l'attitude de Roxane est de montrer combien la lutte pour le maintien de notre biotope commande l'activation d'autres coupes agenciées capables de faire advenir des réalités alternatives et de sortir de la coupe réglée de l'économicisme systémique.

Pour rompre avec ce totalitarisme ambiant, une autre possibilité de conduite a été proposée par le roman de Bofane, par le cheminement narratif de Lomama qui revendique un animisme écologique fondé sur la trans-spécificité et le vitalisme environnemental. Déconstruisant le logocentrisme cartésien, le Pygmée donne à voir une autre facette des rapports possibles et harmonieux entre l'homme et la nature, dont il est une unité dépendante et non pas *maître* et *possesseur* auto-proclamé. Par la voix de ce personnage romanesque, le roman esquisse une

---

<sup>612</sup> MOUSSAVOU Emerica Daniel, « *L'Autre langue des femmes* de Léonora Miano : praxis d'un féminisme en situation », *Discours d'Afrique*, en cours de publication aux Presses Universitaires de Bordeaux.

contre-scénarisation créatrice puisqu'à l'opposé des imaginaires largement médiatisés, d'autres modes de vies désirables sont possibles. La perspective d'une *écologie décoloniale*<sup>613</sup> romancée montre que la fiction (non pas romanesque seulement) peut être un opérateur de déblocage dans l'impasse écologique actuelle, dans la mesure où elle invente et expérimente de nouvelles visions du monde à rebours du capitalocène posé comme horizon indépassable du monde globalisé.

D'ailleurs, l'imaginaire constitue un des terrains stratégiques des conflictualités contemporaines et certainement de l'avenir de notre humanité. Le roman dans ce cas peut jouer une partition (certainement mineure) dans la reconfiguration des perceptions du fait qu'elle est par excellence le lieu de déploiement d'une imagination créatrice. Face au *storytelling* capitaliste (largement fictionnel lui-aussi) qui instrumentalise et conditionne nos ethos consuméristes, les romans étudiés proposent des récits puissants aptes à bousculer les certitudes d'une globalisation monolithique. En exemple, le récit *trash* de Vincent Message, *Défaite des maîtres et possesseurs* se pose comme une dystopie postcapitaliste qui renverse les ontologies et les rapports de pouvoir entre hommes et animaux. Le récit dystopique est un réel capteur d'attention, dans la mesure où il pose la question de l'élevage intensif sous le signe d'une problématisation perlocutoire. Le roman de Vincent Message joue ainsi sur les pouvoirs attentionnels et empathiques fictionnels, qui permettent de mettre l'être humain à la place de l'animal pour l'amener à mieux voir et à ressentir la violence subie par les animaux, élevés et tués dans une cruauté indescriptible. Evidemment que cette fonction utopiste (?) d'une littérature au service du changement du monde n'est pas inconsciente de sa marginalité, de son impuissance relative et de la limitation de son pouvoir dans une société éminemment médiarchique. Cependant, la littérature peut se fonder sur « Le pouvoir des liens faibles<sup>614</sup> » et définir d'« autres instances du pouvoir<sup>615</sup> », pour le dire dans les termes de Léonora Miano. Ce pouvoir dans le cas du roman de la mondialisation et des récits cryptomondialistes se fonde non plus dans la capacité de transformer le capitalisme, mais plus modestement à le faire voir, et à le décrire, reprenant la célèbre citation attribuée à Rainer Werner Fassbinder, selon laquelle « ce qu'on est incapable de changer, il faut au moins le décrire ». Le pouvoir revendiqué par les fictions de la mondialisation est manifestement horizontal.

---

<sup>613</sup> FERDINAND Malcom, *Une écologie décoloniale*, op.cit.

<sup>614</sup> GEFEN Alexandre, *Le pouvoir des liens faibles*, op.cit.

<sup>615</sup> MIANO LEONORA, « Nos puissances à venir. Pour d'autres instances du pouvoir », [\(42\) Léonora Miano : Nos puissances à venir. Pour d'autres instances du pouvoir. 08/08/21 - YouTube](#), consulté le 22 juin 2023.

L'étude des poétiques de contre-scénarisation s'est poursuivie contre le *Data mining* et contre le capitalisme de surveillance. Ici, le hacktivismisme s'est décliné comme une défense contre la *datafication* tous azimuts du monde mondialisé, où ce sont de plus en plus les données qui oppriment et gouvernent. La société du capital globalisé doit moins faire l'objet de jérémiades que de contre-scénarisations. En ce sens, la figure du hacker est par exemple réhabilitée dans *Féerie générale* par la mise en scène d'un personnage (SunDog) qui travaille à introduire une stase dans un système algorithmique mutilant qui fonctionne à la vitesse de la lumière. Il est de plus en plus établi que le capitalisme a muté vers de nouvelles formes qui tyrannisent nos affects et se caractérisent par une surveillance qui consiste à extraire nos données et à en faire des ressources de commerce comme le note Shoshana Zuboff :

Un nouvel ordre économique qui revendique l'expérience humaine comme matière première gratuite à de fins de pratiques commerciales dissimulées d'extraction, de prédiction et de vente. [Il s'agit d'une] logique économique parasite selon laquelle la production des biens et des services est subordonnée à une nouvelle architecture globale de modification des comportements<sup>616</sup>.

Ce que dit Shoshana Zuboff explique la prédation de nos ressources attentionnelles et cognitives par les GAFAM et autres groupes technocapitalistes qui *rentrent dans nos têtes* par le biais de l'intelligence artificielle et par des mécanismes imperceptibles afin d'y extraire des données utilisées contre nous-mêmes.

Dans un tout autre sens, la lutte contre le totalitarisme de la société de surveillance a porté sur le terrain de la glottophagie, c'est-à-dire la propension de la mondialisation à *manger les langues* et à standardiser le langage par un hyper-utilitarisme réifiant. Comme chez Georges Orwell avec la *novlangue* dans *1984*, l'une des caractéristiques de la globalisation est l'instrumentalisation et le conditionnement de la langue par la promotion d'un monolinguisme (*globish*) qui vise à annihiler la diversité constitutive du monde. En reprenant l'outil opératoire des coupes agenciées, la langue mondialisée et par extension le *mainstream* travaillent à ne désigner le monde que par une langue utilitariste, oblitérant pour ainsi dire les enjeux culturels des langues et leurs propriétés identitaires. Isookanga, jeune Pygmée qui aspire à devenir mondialisateur est l'emblème de cet imaginaire linguistique fondé sur le managérialisme frénétique de la mondialisation capitaliste dans *Congo Inc. Le testament de Bismarck*.

---

<sup>616</sup> ZUBOFF Shoshana, *L'Age du capitalisme de surveillance*, traduit de l'anglais par Bee Formentelli et Anne-Sylvie Homassel, Paris, Edition Zulma, 2018, p. 11.

Aujourd'hui, l'anglicisation forcée du monde laisse entrevoir des signes d'un totalitarisme linguistique difficilement dissociable des vellétés capitalistiques. Le roman dans ses ressorts antisystémiques devient le lieu du rééquilibrage d'une balance linguistique mondiale où seules les langues à fort potentiel d'employabilité ou d'entrepreneuriat prospèrent. Par ses politiques de contre-scénarisation, le roman de la mondialisation introduit des résistances linguistiques établies par une *surconscience linguistique* dans le corpus francophone (même s'il convient de noter que la glottophagie n'est pas un système de prédation concernant uniquement les seules langues minoritaires, puisqu'aujourd'hui la langue française est truffée de néologismes et d'anglicismes idéologiquement conçus par le néolibéralisme triomphant qui réduit la langue à un simple outil au service des puissants).

In Koli Jean Bofane pratique par exemple une écriture qui recourt à l'usage des xénismes pour valoriser un tant soit peu sa langue natale le lingala, qu'il fait cohabiter avec le français, langue coloniale quoiqu'en représentation diglossique. Cette coexistence tensionnelle véhiculée par le texte participe d'une décolonialité épistémologique de plus en plus assumée par une *intelligentsia* africaine qui veut mettre fin au « viol de l'imaginaire<sup>617</sup> » longtemps perpétré par les puissances centripètes occidentales qui voudraient que le monde ne soit vu qu'à travers leurs schèmes cognitifs et perceptifs. La décolonisation des imaginaires et leur réappropriation par les minorités se pose comme une préoccupation majeure dans un système-monde où la première des ressources exploitées et exploitables est l'être humain, notamment son cerveau, que le storytelling néolibéral inonde de récits et de mythes consuméristes.

Pour non plus seulement mener des luttes radicales et parfois infructueuses face au grand cerveau global dont le fonctionnement est de se défaire de tout ce qui n'est pas rentable, que ce soit des humains, des sociétés ou des langues, notre dernier point analytique qui semble rebattre les cartes d'une standardisation du monde s'est attelé à interroger les mécanismes de *customisation* de la culture et de ses nombreux objets qui n'ont plus désormais de frontières (nous avons vu un Pygmée censément être à l'écart de la tendance globalisée, acteur et agent de fonction de la mondialisation). À l'aune de *la mondialisation par le bas*, dans la définition conceptuelle qu'en donne Alain Tarrus, nous avons évoqué le principe de recolonisation des objets colonisateurs. Customiser, c'est personnaliser, c'est détourner l'usage commun d'un objet quel qu'il soit en y injectant du sien. Dans une espèce de dialectique globale, l'analyse a par exemple été attentive à la manière dont Iookanga manipule les symboles de la

---

<sup>617</sup> TRAORE Aminata, *Le viol de l'imaginaire*, Paris, Actes Sud, 2001.

mondialisation pour établir son entreprise d'eau, tout comme les enfants de l'île de Niodor qui fabriquent des glaces locales (avec des ingrédients locaux) sur le modèle de la glace Miko qu'ils voient à la télévision. Dans la liste de ces produits vernacularisés, qui n'ont de global que les noms et les symboles, figurent les marques de vêtements de luxe (Dior, Gucci, Jimmy Choo, Versace) portés par les Shéghé qui sont des reprises d'une industrie locale aux antipodes des exigences mondiales. Comme nous l'avons dit, ce qui nous intéresse dans cette économie de la ruse, ce n'est plus le fait que les objets de la mondialisation irriguent le monde entier, mais la manière d'employer ces produits (de les détourner et peut-être de se les réapproprier). La mondialisation par le bas est un ensemble de méthodes informelles, dérégulatrices et contre-offensives d'une mondialisation sous-terrainne menée par les indésirables, contre une globalisation oligarchique ou contre « la mondialisation entre amis<sup>618</sup> », pour reprendre la belle formule de Bernard Guilhon, laquelle mondialisation accroît la fragmentation de l'espace mondial.

Sur un tout autre plan, la mondialisation par le bas a été analysée comme un contre-discours à l'imaginaire aérien largement véhiculé par une certaine élite globale, qui travaille dans le blanc du silence à invisibiliser et à reléguer les indésirables de la mondialisation dans les marges. Or, dans une perspective postcoloniale, In Koli Jean Bofane de manière principale récuse cette hypothétique exclusion du continent noir et des villes africaines de la globosphère et de la compétitivité qui la sous-tend. Par le biais de nouvelles coupes agentielles opérées par son roman, Bofane démontre que l'Afrique est le lieu par excellence de l'élaboration souterraine du global. En effet, si l'importance de l'Afrique est toujours minorée, quand elle n'est pas tout simplement invisibilisée, c'est précisément parce que les agences de notation de la mondialisation s'intéressent intentionnellement aux dehors constitutifs du phénomène plutôt qu'à ses structures profondes. Vincent Message fournit à ce titre une belle explication à cette politique d'invisibilisation, libellée dans le propos suivant :

Il se doutent que la beauté du monde visible, sa générosité de corne d'abondance supposent beaucoup d'échafaudages, de coulisses, de dépotoirs, de sous-sol, d'arrière-pays, de périphéries crasseuses où cette beauté se prépare dans un entassement de misères et de laideurs dont on cherche à ne parler jamais. Ils protestent parfois contre cette opacité. Mais en somme, elle fait leurs affaires : on mènerait une existence d'inquiétude permanente et inutile si on désirait à tout prix savoir comment les décisions se prennent ou comment les objets se fabriquent (*Défaite*, p. 142).

---

<sup>618</sup> GUILHON Bernard, [La "mondialisation entre amis", ou la grande fragmentation de l'espace mondial \(latribune.fr\)](https://www.latribune.fr), consulté le 24 juillet 2023.

Plus que la mondialisation, il y a ce qui permet de la concevoir. Le monde mondialisé et l'hypertechnologisation qui le caractérise ne se conçoivent pas *ex nihilo*, mais bien à partir d'un ensemble de ressources stratégiques dont le Congo, dans sa dimension métonymique, demeure l'un des principaux pourvoyeurs, comme l'atteste ce passage du roman déjà étudié mais que nous reprenons ici pour sa pertinence rhétorique, puisqu'il désigne ce sur quoi repose matériellement toute la phase actuelle et à venir de la mondialisation économique et technologique :

Congo Inc. fut plus récemment désigné comme le pourvoyeur attitré de la mondialisation, chargé de livrer les minerais stratégiques pour la conquête de l'espace, la fabrication d'armements sophistiqués, l'industrie pétrolière, la production de matériel de télécommunication high-tech. (*Congo Inc.*, p. 272)

En mettant le doigt sur le fondement concret, largement occulté, de la mondialisation (là où ça fait mal), Jean Bofane renverse le tableau de classement et fait entrer le Congo dans l'ordre de commandement du monde. Pour rendre sa démonstration pertinente, l'auteur oppose une mondialisation de surplomb, dite objective et rationnelle, à une autre forme de mondialisation dite encore une fois « par le bas », en montrant clairement que la première forme est soutenue par la deuxième dont elle dépend. La mondialisation recouvre de ce fait la caractéristique d'un seuil, c'est-à-dire qu'elle est composée de deux facettes, à l'image d'une pièce de monnaie dont la dissociation ne saurait s'envisager sans entamer sa validité.

Parler des lieux de la mondialisation sans intégrer l'Afrique et son potentiel est, au mieux, une erreur d'appréciation, au pire, une opération de distorsion de la vérité doublée d'une imposture. Car, en contrepoint des clichés déshumanisants et des images mortifères relayées de manière logorrhéique par les médias occidentaux, la trame romanesque des récits de Jean Bofane et de Fatou Diome révèle une facette désirable de l'Afrique. Une Afrique-monde, prospère et garante du fonctionnement de la mondialisation capitaliste par le biais de ses minerais si précieux pour le marché global comme par le biais de ses socialités de solidarité. Ici, le savoir romanesque déconstruit l'imagerie d'une mondialisation hégémonique et monologique, bâtie sur fond de spoliation impérialiste. Le global n'est plus exclusivement aérien et américano-occidental. Bien au contraire, le monde s'élabore à partir du mobilier local africain qui en constitue « l'infrastructure » : « Le lieu de la concentration est Kinshasa, laboratoire du futur et, incidemment, capitale de la Congo Inc » (*Congo Inc.*, p. 289), pour le dire dans les termes de Bofane. À partir de l'heureuse et pertinente formule conceptuelle de « coupe agentielle » qui étudie les mécanismes de fabrication des imaginaires et de conditionnement du regard dans « la

société des éblouissements », Jean Bofane opère un autre cadrage de l'infrastructure mondialisée, en éclairant non plus seulement le « haut », partie apparente de la mondialisation officielle, mais surtout le « bas », qui en constitue le socle. L'idée défendue ici est de montrer que le phénomène, tel qu'il se donne à voir sous sa forme aérienne, est le résultat d'une coupe médiarchique. En médiatisant uniquement une imagerie désubstantialisée et aérienne de la mondialisation, le but des médias occidentaux est d'invisibiliser et d'exproprier les pays du Sud d'un bien légitime. À rebours de la dématérialisation tant vantée, la mondialisation a des assises d'existence secrètes et beaucoup plus profondes. Par le détour de la fiction romanesque, Bofane renverse la représentation stellaire de la mondialisation pour la relocaliser dans le sol et le sous-sol du Congo. Il montre que l'exploitation des minerais sur fond de guerre dans cette partie du globe précède le geste final de surexposition des marchandises sous forme de produits finis.

Cette vision par le bas caractérise aussi, quoique différemment, les textes d'Emmanuelle Pireyre et de Fatou Diome : c'est au niveau de l'expérience vécue par les (petits) acteurs de terrain, de leurs capacités à inventer de nouveaux modes d'existence, de pensée et de créativité, au cœur même de la machine globalisatrice, que nous situons le roman de la mondialisation tel qu'on l'a étudié ici. Ce que le roman apporte à notre vision de la mondialisation, de ce point de vue, est une alternative au choix binaire qui paraît obliger nos contemporains à devoir être *pour* ou *contre*, à devoir choisir entre condamner en bloc ou se résigner. Il ne s'agit pas seulement d'affirmer abstraitement qu'« une autre mondialisation est possible », comme l'ont scandé les manifestations « alter-mondialistes » des années 2000, mais bien plutôt d'observer que *des milliers d'autres micro-mondialisations sont déjà en cours par le bas*, à des échelles qui échappent le plus souvent aux calculs de l'économie, aux réglementations de la politique comme aux études statistiques des sciences sociales. Ce sont les inventivités, les espoirs et les puissances propres à ces micro-mondialisations par le bas qui nous aide à repérer le travail d'écriture propre à la littérature – et que notre étude a tenté d'explicitier par ses analyses de son corpus littéraire envisagé sous la lumière des débats idéologiques faisant rage sur la globalisation ainsi qu'à la lumière de quelques-unes de ses théorisations philosophiques.

En substance, le roman de la mondialisation permet un décentrement du regard et une amélioration de l'écoute du lecteur, appelé à lire au-delà du signe et à capter les silences éloquentes de celles et ceux dont la parole est brouillée par les grondements d'une globalisation bruyante et myope aux réelles problématiques de notre temps. Comme le note pertinemment Christian Chelebourg, les fictions de la mondialisation peuvent offrir au monde pragmatique « son expertise en matière des langages, des signes et des symboles, sa capacité à débusquer le

sens des imaginaires dont la circulation façonne les mentalités<sup>619</sup> ». Dans un monde globalisé traversé par une pluralité de crises qui se heurtent à la superficialité et la spectacularisation enrégimentées par les médias technocapitalistes qui faussent l'appréciation des choses, étudier les imaginaires de la mondialisation dans une perspective d'*archéologie du savoir* constitue une volonté de lutter contre la manipulation et l'instrumentalisation dont le sujet mondialisé est de plus en plus victime. Prendre du temps, se questionner, bifurquer, se perdre, plonger, fouiller et délibérer en connaissance de cause : telles sont les visées attentionnelles et pratiques de l'étude de l'imaginaire romanesque de la mondialisation.

---

<sup>619</sup> CHELEBOURG Christian, *Les écofictions. Mythologies de la fin du monde*, op.cit, p. 8.

# BIBLIOGRAPHIE

## I. Œuvres Littéraires

### I.1. Corpus principal

DIOME Fatou, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière, 2003.

IN KOLI BOFANE Jean, *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, Paris, Actes Sud, 2014.

HOUELLEBECQ Michel, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015.

PIREYRE Emmanuelle, *Féerie générale*, Paris, Editions l'Olivier, 2012.

### I.2. Corpus secondaire

BEIGBEDER Frédéric, *99f*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2000.

MESSAGE Vincent, *Défaite des maîtres et possesseurs*, Paris, Seuil, 2016.

VASSET Philippe, *Journal intime d'un marchand de canons*, Paris, Fayard, 2009.

### I.3. Autres œuvres des auteurs étudiés

DIOME Fatou, *La préférence nationale*, édition Présence africaine, Paris, 2001.

– *Kétala*, Paris, Flammarion, 2006.

– *Inassouvies, nos vies*, Paris, Flammarion, 2006.

– *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion, 2010.

– *Impossible de grandir*, Paris, Flammarion, 2013.

– *Marianne porte plainte ! Paris*, Flammarion, 2017.

– *Marianne face aux faussaires*, Paris, Albin Michel, 2022

IN KOLI BOFANE Jean, *Pourquoi le lion n'est plus le roi des animaux*, Paris, Gallimard, 1996.

- *Mathématiques congolaises*, Paris, Actes Sud, 2008.
- *La belle de Casa*, Paris, Actes Sud, 2018.

HOUELLEBECQ Michel, *La poursuite du bonheur*, Paris, La Différence, 1991.

- *Rester vivant*, Paris, Flammarion, 1991.
- *Interventions 2*, Paris, Flammarion, 1998.
- *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Editions Maurice Nadeau, 1994.
- *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.
- *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001.
- *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005.
- *La Carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010.
- *Sérotonine*, Paris, Flammarion, 2015.
- *Interventions*, Paris, Flammarion, 2020.
- *Anéantir*, Paris, Flammarion, 2022.

PIREYRE Emmanuelle, *Chimère*, Paris, Editions de l'Olivier, 2019.

- *Comment faire disparaître la terre ?* Paris, Seuil, 2006.

## I.4. Études sur les romanciers

### Sur Jean In Koli BOFANE

BOFANE Jean In Koli, « Entretien avec In Koli Jean Bofane », 28/11/2016, *Fabula/ Les colloques, Afriques transversales*, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document6348.php>.

- « In Koli Jean Bofane : défier la mort », <https://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201605/09/01-4979682-in-koli-jean-bofane-defier-lamort.php>.

- « Congo Inc. Le Testament de Bismarck, le pygmée Rastignac », [https://www.lexpress.fr/culture/livre/congo-inc-le-testament-de-Bismarck-rastignac-pygme\\_1545930.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/congo-inc-le-testament-de-Bismarck-rastignac-pygme_1545930.html).

COURTOIS Zoé, « Stratégies vidéo-ludiques d'habitation par un pygmée d'un monde démesuré. Congo Inc. Le testament de Bismarck d'In Koli Jean Bofane », *Intercâmbio. Revue d'études françaises*, n°10, 2017, p.34, p. 34-44.

SIMONET Marie-Emile, « Kinshasa, ville en devenir : l'engagement dans Mathématiques Congolaises et Congo Inc. de In Koli Jean Bofane », Faculté de philosophie, art et lettres, Université catholique de Louvain, 2019, <http://hdl.handle.net/2078.1/thesis:21582>.

### Sur Fatou DIOME

CLAVARON Yves, « Globalisation, transculturalité et afropolitanisme dans trois romans transatlantiques », *Vers une histoire littéraire transatlantique*, Paris, Garnier Classiques, 2018, p. 197-209.

DIOME Fatou, *Le Figaro.fr*, <http://evene.lefigaro.fr/citation/sentiment-appartenance-conviction-intime-imposer-nier-aptitude-75842.php>, consulté le 16 janvier 2020.

– , <https://youtu.be/8fs4ghnu2gc>.

– , « Librairie Dialogues, Francophone métronomes, France Inter, Enviedecrire, La grande table des idées », *France Culture*.

## Sur Michel HOUELLEBECQ

BARONI Raphael, ESTIER Samuel, « Les voix de Michel Houellebecq-Présentation », *Fabula/ Les colloques, Les voix de Michel Houellebecq*, URL : [www.fabula.org/colloques/document4413.php](http://www.fabula.org/colloques/document4413.php), page consulté le 12 mars 2020.

BROCHIER Christophe, « Michel Houellebecq expérimentateur existentiel : une approche pascalienne de l'œuvre romanesque », *Itinéraires*, 2023, 2022-2,10.4000/itinéraires.125446.halshs-04115241.

CHAMBROT Eve, *La bonne distance. Lettres à Michel Houellebecq*, Paris, Envolume Editions, 2014.

– <https://www.lefigaro.fr/livres/2015/09/29/03005-20150929ARTFIG00233-houellebecq-la-declaration-d-une-fan-amoureuse.php>.

DE BONNEVILLE Pierre, *Houellebecq, son chien, ses femmes*, Paris, L'Editeur, 2017.

DEMONPION Denis, *Houellebecq non autorisé : enquête sur un phénomène*, Paris, Libella Maren, 2005.

HOUELLEBECQ Michel, ONFRAY Michel, « Fin de l'occident ? Houellebecq-Onfray. La rencontre », *Front Populaire*, Hors-série, n°3, 2023.

– *Interventions 2020*, Paris, Flammarion, 2020.

– « Je ne suis pas un idéologue », propos recueilli par Nelly Kaprièlan, *Les Inrockuptibles*, n°998, 14 janvier 2015.

– <https://actualite.com/article/110940/droit-justice/michel-perd-son-proces-contre-le-porno-qu-a-tourne-houellebecq>

– *Un musulman à l'Elysée* (<https://www.livreshebdo.fr/article/plainte-et-plagiat-michel-houellebecq-vise-par-deux-affaires>).

– *Interview* accordée à Antoine de Caunes, Canal+, 8 janvier 2015 et diffusée le 12 janvier 2015.

– <http://www.franceinter.fr/emission-le>, 7 janvier 2015.

– *En présence de Schopenhauer*, [http://blogs.mediapart.fr/edition/bookclub/article/280810/en-presence-de-schopenhauer-55\\_9](http://blogs.mediapart.fr/edition/bookclub/article/280810/en-presence-de-schopenhauer-55_9) juillet 2012.

KRUG François, *Réactions françaises. Enquêtes sur l'extrême droite littéraire*, Paris, Seuil, 2023.

NOVAK-LECHEVALIER, Agathe, « *Soumission*, la littérature comme résistance », *L'Herne. Houellebecq*, Paris, Editions de L'Herne, 2017.

VIARD Bruno, *Michel Houellebecq au laser. La faute à mai 68 ?*, Nice, Les éditions Ovidia, 2008.

## Sur Emmanuelle PIREYRE

BLESCH Agnès, « Recombiner les data : Féerie générale d’Emmanuelle. Pireyre, un « livre-web », <https://www.fabula.org/colloques/document4139.php>, 6 février 2017.

CHEVILLARD Éric, « Critique : Féerie générale d’Emmanuelle Pireyre », [https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille\\_organisee\\_17487348\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille_organisee_17487348_3260.html).

GABRIEL Fabrice, « Une chimère d’aujourd’hui à propos de Chimère d’Emmanuelle Pireyre », *AOC*, 12 septembre 2019, <https://aoc.media/critique/2019/09/12/une-chimere-daujourd'hui-a-propos-de-chimere-demanuelle-pireyre/>.

PIREYRE Emmanuelle, <https://www.franceculture.fr/oeuvre-feerie-generale-de-emmanuelle-pireyre>. <https://www.alvinet.com/similaires/roman-je-construis-une-machine-ou-passent-des-bouts-de-monde/51700178>.

– [http://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille\\_organisee\\_1748734\\_3260.zhtml](http://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille_organisee_1748734_3260.zhtml), 06 juin 2012.

– « Littérature à géométrie variable à propos des performances narratives », <https://aoc.media/critique/2021/09/12/litterature-a-geometrie-variable-a-propos-des-performances-narratives>, 12 septembre 2021.

– « Comment faire de la fiction, avec Pireyre », *L’entretien*, <https://www.mediapart.com>,

– « Littérature à géométrie variable à propos des performances narratives », *AOC*, 13 septembre 2021.

– [https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille\\_organisee\\_1748734\\_3260.zhtml](https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/pagaille_organisee_1748734_3260.zhtml).

## II. Critiques et théories littéraires de la mondialisation

ASSOULY Olivier, *Le capitalisme esthétique. Essai sur l’industrialisation du goût*, Paris, Cerf, 2008.

CHAMOISEAU, Patrick, LE BRIS, Michel (dir.), *Osons la fraternité ! Les écrivains aux côtés des migrants*, Paris, Philippe Rey, 2018.

CLAVARON Yves, *Francophonie, postcolonialisme et mondialisation*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

CLAVARON, Yves, « Globalisation, transculturalité et afropolitanisme », *Vers une histoire littéraire transatlantique*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 197-209.

CHAUDET Chloé, *Écriture de l’engagement par temps de mondialisation*, Paris, Editions Classiques Garnier, 2016.

CHELEBOURG Christian, *Les écofictions. Mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, coll. « Réflexions faites », 2012.

COLLOMB Michel, « Un petit air du Japon : mondial et local chez Jean Philippe Toussaint », [https://www.academia.edu/33419973/Un\\_petit\\_air\\_du\\_Japon\\_mondial\\_et\\_local\\_chez\\_Jean\\_Philippe\\_Toussaint](https://www.academia.edu/33419973/Un_petit_air_du_Japon_mondial_et_local_chez_Jean_Philippe_Toussaint).

COUTINHO Ana Paula, FATIMA DE OUTEIRINHO Maria, DOMINGUES DE ALMEIDA José (dir.), *Résistances du local et apories du global. La littérature française à l’épreuve de la mondialisation*, Editions Le Manuscrit, Paris, 2017.

- DE KERANGAL Maylis, « Le chantier de la mondialisation », [https://www.lemonde.fr/livres/article/2011:05/19/maylis-de-kerangal-le-chantier-de-la-mondialisation\\_1524233\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2011:05/19/maylis-de-kerangal-le-chantier-de-la-mondialisation_1524233_3260.html).
- « La mondialisation : vertige du temps et de l'espace », *Assises du roman, sélection du jour. Table ronde : « la mondialisation : vertige du temps et de l'espace »* (leprogres.fr).
  - « Le roman a la capacité de faire de la mondialisation une expérience sensible », [www.lyoncapitale.fr/culture/maylis-de-Kerangal-le-roman-a-la-capacite-de-faire-de-la-mondialisation-une-experience-sensible](http://www.lyoncapitale.fr/culture/maylis-de-Kerangal-le-roman-a-la-capacite-de-faire-de-la-mondialisation-une-experience-sensible).
- DELCOUR Manon, « Les discours de la mondialisation et la représentation de l'espace chez Jean Echenoz et Eugène Savitzkaya », *Résistances du local et apories du global. La littérature française à l'épreuve de la mondialisation, op.cit.*, p., p. 173-193.
- ETTE Ottmar, *TransArea. Une histoire littéraire de la mondialisation*, Trad. Chloé Chaudet, Paris, Classiques Garnier, 2019.
- *ZwischenWeltenSchreiben. Literaturen ohne festen Wohnsitz*, Berlin, Kulturverlag Kadmos, 2005.
- FLOREY SONYA, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2017.
- GARNIER Xavier, « Pour un cosmopolitisme des lieux. Genèses hyperlocales de la littérature-monde en français », *Littératures francophones et mondialisation*, Éditions Les Perséides, 2019, p. 23-32.
- « Les littératures locales en Afrique : laboratoires pour une mondialisation littéraire », Assia Belhabib (dir.), *Littératures et altérité*, Rabat, Éditions OKAD, p. 193-203.
- GILROY Paul, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, Amsterdam, 2010.
- GLISSANT Edouard, « Migrations et mondialité », *Africultures*, n°54, janvier 2003, p.7-17.
- *Introduction à une poétique du Divers*, Montréal, Presse de l'université de Montréal, 1995.
  - *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997.
  - *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.
- GRÖNING, Sarah, « Philosophies historiopoétiques transatlantiques. Paul Ricœur, Edouard Glissant, Frank Ankersmit », *Vers une histoire littéraire transatlantique*, Paris, Classiques Garnier, 2018.
- KAUFMANN Vincent, *Dernières nouvelles du spectacle. Ce que les médias font à la littérature*, Paris, Seuil, 2017.
- KAVWAHIREHI Kasereka (dir.), *Imaginaire africain et mondialisation. Littérature et cinéma*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- « Que peut la littérature en contexte de mondialisation ? Simples prolégomènes à une analytique de la mondialisation », *Imaginaire africain et mondialisation. Littérature et cinéma*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 15-35.
- LABORIE Jean-Claude, MOURA Jean-Marc, PARIZET Sylvie (dir.), *Vers une histoire littéraire transatlantique*, Paris, Classiques Garnier, 2021.
- LE BRIS Michel, ROUAD Jean (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.
- LIPOVETSKY Gilles, SERROY Jean, *L'esthétisation du monde : vivre à l'âge du capitalisme artiste*, Paris, Gallimard, 2013.
- MABANCKOU Alain(dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Paris, Seuil, 2017.

- *Le monde est mon langage*, Paris, Points, 2017.
  - « Le chant de l’oiseau migrateur », Michel Le Bris, Jean Rouad (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2007, p. 59-60.
- McDONALD Christie et SULEIMAN Susan Rubin, *French Global. Une nouvelle perspective sur l’histoire littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- MEIZOZ Jérôme, *Faire l’auteur en régime néolibéral : Rudiments de marketing littéraire*, Genève, Slatkine érudition, 2020.
- MESSAGE Vincent, *Romanciers pluralistes*, Paris, Seuil, 2013.
- MIANO Léonora, *Afropea : Utopie post-occidentale et post-raciste*, Paris, Grasset, 2020.
- MOURA Jean-Marc, *La totalité littéraire : Théorie et enjeux de la littérature mondiale*, Paris, PUF, 2023.
- MOUSSAVOU Emerica Daniel, « L’Autre langue des femmes de Léonora Miano : praxis d’un féminisme en situation », *Discours d’Afrique*, en cours de publication aux Presses Universitaires de Bordeaux.
- « Villes globales. Imaginaires romanesques comme mobilier du monde », colloque international, *Réimaginer la ville postcoloniale. La ville comme lieu de lecture et de mise en sens de l’événement postcolonial*, Winnipeg, 7-8 avril 2022 dont les actes du colloque sont à paraître en décembre 2023.
  - « Ruptures et modernités : vers un roman de la mondialisation ? », Frédérique Toudoire-Surlapierre, Ethmane Sall (dir.), *Les Rébellions francophones*, Paris, Orizons, 2019, p.209-2016.
- OSIEPA Benjamin, « Le temps de s’installer à l’horizon. L’engagement atlantique des poètes caribéens », *Vers une histoire littéraire transatlantique*, Paris, Classiques Garnier, p. 215.
- PILLET Fabien, *Multiculturalisme et littérature. Mises en récit de la diversité ethnoculturelle*, Paris, MétisPresses, 2021.
- POIRSON Martial, « Capitalisme-artiste et optimisation du capital attentionnel », *L’Economie de l’attention. Nouvel horizon du capitalisme ?* Paris, La Découverte, 2014, p. 267-284.
- PRADEAU Christophe, SAMOYAUULT Tiphaine, *Où est la littérature mondiale ?* Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2005.
- RENOMBO Steeve, « Les imaginaires littéraires francophones et mondialisation. Entre grondements et bruissement », *Flavien Enongoué, Mike Moukala Ndoumou, Pierre Dominique Nzinsi (dir.) L’Afrique dans les bruissements du monde*, Paris, Descartes & Cie, 2019, p. 247-279
- « L’hospitalité dans la langue », *La francophonie en procès. Quelques pièces gabonaises du dossier*, Paris, Descartes & Cie, 2019, p. 39-84.
- SALL Ethmane, *La transatlantique francophone. Résilience, solidarité, et déterritorialisation chez E. Glissant, M. Condé, D. Laferrière et A. Mabanckou*, Paris, L’Harmattan, 2023.
- VIART Dominique, « Marges du monde, marges des langues, marges des temps : les provinces d’une littérature-monde en français », *Résistances du local et apories du global. La littérature française à l’épreuve de la mondialisation*, Paris, Editions Le Manuscrit, 2017, p. 17-41.

### III. Livres de sciences humaines et sociales sur la mondialisation

- ALI Zahra, DAYAN HERZBRUN, (dir.) *Pluriversalisme décolonial*, Paris, Editions Kimé, 2017.
- ALLIEZ Éric, LAZZARATO Maurizio, *Guerres et capital*, Paris, Editions Amsterdam, 2016.
- ARAB Chadia, « Parcours et nouvelles routes migratoires en Méditerranée : le cas des migrations marocaines », *Maghreb Machrek*, vol.220, n°2, 2014, p. 75-92.
- AMSELLE Jean-Loup, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 2001.
- ANDERSON Benedict, *L'Imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.
- APPADURAI Arjun, *Géographie de la colère. La violence à l'âge de la globalisation*, Trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot & Rivages, 2007.
- APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001.
- AUDINET Jacques, *Le visage de la mondialisation. Du multiculturalisme au métissage*, Ivry-sur-Seine, Edition de l'Atelier, 2007.
- BACHIR DIAGNE Souleymane, AMSELLE Jean-Loup, *En quête d'Afrique (s). Universalisme et pensée décoloniale*, Paris, Albin Michel, 2018.
- BADIE Bertrand, *La diplomatie de connivence. Les dérives oligarchiques du système international*, Paris, La Découverte, 2013.
- BHABHA Homi, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Paris, 2007.
- BANTIGNY Ludivine, *L'ensauvagement du capital*, Paris, Seuil, 2022.
- BAUMAN Zygmunt, *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Seuil, 2007.
- BELLER Jonathan, *The Cinematic mode of production. Attention economy and the society of spectacle*, Dartmouth college press, 2006.
- BENJAMIN Walter, « Paris, capitale du XIXe siècle » [1939], *Sur le concept d'histoire*, trad. par Olivier Mannoni, Paris, Payot, 2013.
- BENOIT Fabien, CELNIK Nicolas, *Techno-luttes : enquête sur ceux qui résistent à la technologie*, Paris, Seuil, 2022.
- BERGEAUD-BLACKLER Florence, *Le Frérisme et ses réseaux. L'enquête*, Paris, Editions Odile Jacob, 2023.
- BERTRAND Romain, *L'Histoire à parts égales*, Paris, Seuil, 2011.
- BIDIMA Jean-Godefroy, *L'Art négro-africain*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- BLANCHARD Emmanuel, « Les Indésirables ». Passé et présent d'une catégorie d'action publique », *Figures de l'étranger : quelles représentations pour quelles politiques ?* Paris, GISTI, 2013, p. 16-26.
- BRATTON Benjamin, *The Stack. On Software and Sovereignty*, MIT Press, Cambridge, 2016.
- BUCHERON Patrick, *Une histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017.

- CALVET Louis-Jean, *Les langues : quel avenir ? Les effets linguistiques de la mondialisation*, Paris, Editions CNRS, 2017.
- *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 1999.
- CAMUS Renaud, *L'Homme remplaçable*, Plieux, chez l'auteur, 2012.
- *Le Grand Remplacement*, Neuilly-sur-Seine, Editions David Reinharc, 2011.
  - *De l'in-nocence. Abécédaire*, Neuilly-sur-Seine, Editions David Reinharc, 2010.
- CARDON Dominique, *La Démocratie internet. Promesses et limites*, Paris, Seuil, 2010.
- CHANADY Amaryll, *Entre inclusion et exclusion. La symbolisation de l'autre dans les Amériques*, Paris, Honoré Champion, 1999.
- CHOPLIN Armelle, PLIEZ Olivier, *La mondialisation des pauvres. Loin de Wall Street et de Davos et de Davos*, coll. « La République des idées », Paris, Seuil, 2018.
- CITTON Yves, *Médiarchie*, Paris, Seuil, 2017.
- *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?* Paris, La Découverte, 2014.
  - *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Editions Amsterdam, 2010.
- COMMARET Manon, PANTEL Pierrot (dir.) *L'Effondrement de l'empire humain*, Paris, Edition Thomas Bout et Rachel Grustein, 2020.
- DAGOGNET François, *Le Trouble*, Paris, Institut Edition Synthélabo, 1994.
- DEBORD Guy, *La société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967.
- DE CERTEAU Michel, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- DELEUZE Gilles, PARNET Claire, *Dialogues*, [1977], Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996.
- DE MONTAIGNE Tania, *L'assignation. Les noirs n'existent pas*, Paris, Grasset, 2018.
- DESCOLA Philippe, *Les formes du visible. Une anthropologie de la figuration*, Paris, Seuil, 2021.
- *Une écologie des relations*, Paris, Editions CNRS, 2019.
  - *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- DIAGNE Souleymane Bachir, « Pour un universel vraiment universel », Achille Mbembe, Felwine Sarre (dir.), *Ecrire l'Afrique-Monde. Les ateliers de la pensée*, Paris/Dakar, Philippe Rey/Jimsaan, 2021.
- DOLLFUS Olivier, *La Mondialisation*, Paris, Les Presses de sciences po, 2007.
- DOSTALER Gilles, MARIS Bernard, *Capitalisme et pulsion de mort*, Paris, Albin Michel, 2009.
- DRUON Emmanuel, *Economie. Entreprendre sans détruire*, Paris, Actes Sud, 2016.
- DUGAIN Marc, LABBE Christophe, *L'Homme nu. La dictature silencieuse du numérique*, Paris, Plon, 2016.
- EUSTACHE, Francis (dir.), *La Mémoire au futur*, Paris, Le Pommier, coll. « Essais & Documents », 2018.
- FINKIELKRAUT Alain, *L'Identité malheureuse*, Paris, Stock, 2013.
- *La défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1989.

- FOUCAULT Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.
- FRIEDMAN, Thomas Loren, *La Terre est plate, une brève histoire du XXIe siècle*, Paris, Saint-Simon, 2005.
- GEISSER, Vincent, « François, Pape des migrants ? », *Migration, Société*, Vol.29, n°167, janvier-mars 2017.
- GRAS Alain, *Sociologie des ruptures. Les pièges du temps en sciences sociales*, Paris, PUF, 1979.
- GROSBOIS Philippe, *Les batailles d'Internet : assauts et résistances à l'ère du capitalisme numérique*, Montréal, Ecosociété, 2018.
- GUEGUEN Haud, JEANPIERRE Laurent, *La perspective du possible. Comment penser ce qui peut nous arriver et ce que nous pouvons faire*, Paris, La Découverte, 2022.
- GUENOLE Thomas, *La mondialisation malheureuse. Inégalités, pillage, oligarchie*, Paris, First, 2016.
- GUITON Amaelle, *Hackers. Au cœur de la résistance numérique*, Paris, Au Diable Vauvert, 2013.
- HANS Jonas, [1979] *Le principe de responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, trad. de l'allemand par Jean Greisch, Paris, Editions du Cerf, 1991.
- HARNEY Stefano & MOTEN Fred, *All Incomplete*, Wivenhoe, Minor Composition, 2021.
- HARTMUT Rosa, *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte, 2020.
- *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, 2018.
  - *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.
- HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2002.
- HEINICH Nathalie, *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique*, Paris, Gallimard, 2012.
- HONNETH Axel, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, trad. Par Alexandre Dupeyrix, Pierre Rusch et Olivier Voirol, Paris, La Découverte, 2006.
- HUNTINGTON Samuel P. *Le choc des civilisations*, Paris, Editions Odile Jacob, 1997.
- ILLOUZ Eva (dir.), *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, Paris, Premier Parallèle, 2019.
- KANT Emmanuel, *Critique de la faculté de juger* [1790], trad. par Alexis Philonenko, Paris, J. Vrin, 1993.
- KLEIN Naomie, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*, Trad. Nicolas Calvé, Paris, Actes Sud, 2015.
- KRUGMAN Paul, *La mondialisation n'est pas coupable, vertus et limites du libre-échange*, Paris, La Découverte, 1998.
- LATOUCHE Serge, *L'Occidentalisation du monde. Essai sur la signification, la portée et les limites de l'uniformisation planétaire*, Paris, La Découverte, 2005.
- LATOUR Bruno, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017.
- LAVAL Christian, VERGNE Francis, CLEMENT Pierre, DREUX Guy, *La nouvelle école capitaliste*, Paris, La Découverte, 2012.

- LE BLANC Guillaume, *Vaincre nos peurs et tendre la main. Mobilisons-nous pour les exclus !* Paris, Flammarion, 2018.
- LE BRETON David, *La sociologie du corps*, « Que sais-je », Paris, Puf, 2016.
- LEVY Steven, *L'Éthique des hackers*, Paris, Globe, 2013.
- LUSSAULT Michel, *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies de la mondialisation*, Paris, Seuil, 2017.
- LILTI, Antoine, *Figures publiques. L'invention de la célébrité, 1750-1850*, Paris, Fayard, 2014.
- MALCOM Ferdinand, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019.
- MALDONADO TORRES Nelson, « A propos de la décolonialité de l'être : contributions à l'élaboration d'un concept », *Penser l'envers obscur de la modernité : une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine* Claude Bourguignon, Philippe Colin et Ramon Grosfoguel (dir.) [2007], Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2014.
- MARTEL Frédéric, *Mainstream : Enquête sur la globale de la culture et des médias*, Paris, Flammarion, 2011.
- *Mainstream. Enquête sur cette culture qui plaît à tout le monde*, Paris, Flammarion, 2010.
- MARX Karl, ENGELS Friedrich, *Le manifeste du parti communiste*, 1848.
- MINC Alain, *La mondialisation heureuse*, Paris, Plon, 1997.
- MBEMBE Achille, *La communauté terrestre*, Paris, La Découverte, 2023
- *Brutalisme*, Paris, La Découverte, 2020.
  - « L'Afrique qui vient », in Alain Mabanckou (dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Paris, Seuil, 2017, p. 17-31.
  - *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016.
- MEMMI Albert, *Le Racisme. Description, définition, traitement*, Paris, Gallimard, 1982.
- MOULIER BOUTANG Yann, *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Paris, Amsterdam, 2007.
- MORIN Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Point, 2014.
- *Science avec conscience*, Paris, Fayard, 1982.
  - *Les stars*, Paris, Seuil, 1972.
- MORIZOT Baptiste, *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes du Sud, 2020.
- *Raviver les formes du vivant : un front commun*, Actes Sud, 2020.
- NANCY Luc, « L'espèce d'espace pensée », Préface de Benoit Goetz, *La dislocation. Architecture et philosophie*, Paris, Les Editions de la passion, 2002.
- NORA Pierre (dir.) *Les lieux de mémoire* [1984], Paris, Gallimard, 1997.
- QUESSADA Dominique, *L'inséparable. Essai sur un monde sans Autre*, Paris, PUF, 2013.
- RANCIERE Jacques, *Les Trente inglorieuses. Scènes politiques : 1991-2021*, Paris, La Fabrique, 2022.
- REDOR Dominique, *Les gagnants et les perdants de la mondialisation*, Paris, Economica, 2007.

- SADIN Eric, *La siliconisation du monde : l'irrésistible expansion du libéralisme numérique*, Paris, L'Echappée, 2016.
- *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, L'échappée, 2015.
- SALMON Christian, *Storytelling. La machine à fabriquer les histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007.
- SASSEN Saskia, *La Ville globale : New-York-Londres-Tokyo*, Paris, Descartes et Cie, 1996.
- SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Les subalternes parlent-elles ?* Trad. Jérôme Vidal, Paris, les éditions Amsterdam, 2009.
- STORA Benjamin, *Voyages en postcolonies*, Paris, Stock, 2012.
- SUBRAHMANYAM Sanjay, *Explorations in connected Hystory : From the Tagus to the Ganges*, New Delhi, Oxford University Press, 2004.
- TARRIUS Alain, *La mondialisation par le bas : les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris, Balland, 2002.
- TONDA Joseph, *Afrodystopie. La vie dans le rêve d'autrui*, Paris, Karthala, 2022.
- *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Paris, Karthala, 2015.
- TRAORE Aminata, *Le viol de l'imaginaire*, Paris, Actes Sud, 2001.
- VENNER Dominique, *Un samouraï d'Occident : Le bréviaire des insoumis*, Paris, Editions Pierre-Guillaume de Roux, 2013.
- WARNER Jean Pierre, *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte, 2013.
- ZARKA Yves Charles, « Pour en finir avec le piège de l'identité nationale », *La destitution des intellectuels et autres réflexions intempestives*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 291-294.
- ZEMMOUR Éric, *Le suicide français*, Paris, Albin Michel, 2014.
- ZUBOFF Shoshana, *L'Age du capitalisme de surveillance*, traduit de l'anglais par Bee Formentelli et Anne-Sylvie Homassel, Paris, Edition Zulma, 2018.

#### **IV. Livres de théories littéraires et critiques des littératures françaises et francophones contemporaines<sup>620</sup>**

- AMOSSI Ruth, *Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, Paris, Delachaux et Niestle, 1999.
- ANDREVON Jean-Pierre, *Anthologie des dystopies. Les mondes indésirables de la littérature et du cinéma*, Paris, Vendémiaire, 2020.
- BAKTHINE Mikhaïl, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, coll. « Points-Essais », 1970.

---

<sup>620</sup> Il y a lieu de préciser que l'emploi du vocable « contemporain » n'exclut pas quelques références qui remontent en deçà des années 1980. Cependant, la grande partie des références bibliographiques mobilisées dans cet ensemble s'inscrit dans la période contemporaine et extrême-contemporain.

- BARRERE Anne, MARTUCCELLI Danilo, *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2009.
- BARTHES Roland, *Sade, Fourier, Loyola*, [1971], *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002.
- *Le Bruissement de la langue : Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984.
  - *Leçon*, Paris, Seuil, 1978.
- BAYARD Pierre, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* Paris, Editions de Minuit, 2007.
- *Et si les œuvres changeaient d'auteur*, Paris, Les Editions de Minuit, 2010.
- BESSIERE Jean, *Le roman contemporain ou la problématique du monde*, Paris, PUF, 2010.
- BENICHOU Paul, *Le sacre de l'écrivain. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèques des idées », 1996.
- BLANCHOT, Maurice, *La Part du feu* (1949), Paris, Gallimard, 1972.
- BORDIEU Pierre, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.
- BRUN Catherine, SCHAFFER Alain, *Des écritures engagées aux écritures impliquées*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2015.
- BUTLER Judith, *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, trad. Charlotte Nordmann, Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2004.
- CITTON Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*[2007] , Paris, Editions Amsterdam, 2017.
- CHEVRIER, Jacques, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1984.
- COMPAGNON Antoine, *Le démon de la théorie : littérature et sens commun*, Paris, Seuil, 2014.
- « Théorie de la littérature. Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Leçon 4*, « Généalogie de l'autorité », *Fabula*, <http://www.fabula.org/compagnon/auteur4.php>.
- COURTES Joseph, *Analyse sémiotique du discours. De l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991.
- *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, 1976.
- DE KERANGAL Maylis, *Réparer les vivants*, Paris, Gallimard, 2020.
- DEMANZE Laurent, *Un nouvel âge de l'enquête : Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, Editions José Corti, 2019.
- DEMANZE Laurent, Dominique RABATE (dir.), *Faire effraction dans le réel*, Paris, P.O.L, 2018.
- DURAND Alain Philippe, *Nouveaux espaces électroniques dans le roman français des années 1980-1990*, Berlin, Weidler, 2004.
- ECO, Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.
- *L'œuvre ouverte* (1962), Paris, Seuil, 1965.
- GADAMER Hans-Georg, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique* [1960], trad. de P. Fruchon, J.Groncin et G. Merlio, Paris, Seuil, 1996.
- GAUVIN Lise (dir.), « Casser la langue : de la figure à la fiction », *Ecrire pour qui ? L'écrivain africain et ses publics*, Paris, Khartala, 2007, p. 85-104.

- *L'Ecrivain francophone à la croisée de langues*, Paris, Karthala, 1997.
- GEFEN Alexandre, *La littérature est une affaire politique*, Paris, Editions L'Observatoire, 2022.
- GEFEN Alexandre, LAUGIER Sandra (dir.), *Le pouvoir des liens faibles*, Paris, CNRS, coll. « Philosophie et histoire des idées », 2020.
- *Réparer le monde. La littérature française face au XXIe siècle*, Paris, Corti, 2017.
- GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1987.
- GRACQ Julien, « La littérature à l'estomac », *Préférence*, Paris, José Corti, 1961.
- GREATHOUSE AMADOR Luisa, PENAGOS CORZO Julio César, « Internet, image et discours : la construction hypermédia de l'identité indigène », Patrick Charaudeau (dir.) *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris, L'Harmattan, 2018.
- GREIMAS A.J, *Sémantique structurale. Recherche de méthode* [1966], Paris, PUF, 2022.
- HAMEL Jean-François, *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Minuit, 2006.
- HAMON Philippe, *Imageries, Littérature et image au XIXe siècle*, Paris, José Corti, 2007.
- HANNA Christophe, *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, 2009.
- HOEK, Léo, *La Marque du titre*, Paris, Mouton de Gruyère, 1981.
- JENKINS Henry , *La Convergence culturelle. Nouveaux Médias, nouveaux publics*, Armand Colin, 2013.
- « La licorne origami contre-attaque. Réflexions plus poussées sur le transmedia storytelling », *Terminal*, n° 112, 2013.
- JOUVE, Vincent, *Poétique du roman* , Paris, Armand Colin, 2017.
- KAUFMAN Vincent, *Dernières nouvelles du spectacle (Ce que les médias font à la littérature)*, Paris, Seuil, 2017.
- LAHIRE Bernard, *La condition littéraire : la double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006.
- LANG Luc, « Contemporain générique », Ruffel Lionnel (dir.), *Qu'est-ce que le contemporain ?* Nantes, Editions Cécile Defaut, 2010.
- MAINGUENEAU Dominique, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
- MALLARME Stéphane, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la pléiade », 1945.
- MBA ZUE Nicolas, *Mitsim à la quête du byère paternel. Une lecture sémiotique suivi de Entretien avec Tsira Ndong Ndoutoume*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- MECHOULAN Eric, « L'intermedialité : un concept polymorphe », Celia Viera et Isabel Rio Novo (dir.), *Inter media : littérature, cinéma et intermedialité*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- MEIZOZ Jérôme, *La littérature "en personne" : scène médiatique et formes d'incarnation*, Editions Slatkine Erudition, Genève, 2016.
- MOTANDON Alain (dir.), *Sociopoétique de la danse*, Paris, Anthropos, 1998.
- MOURA Jean Marc, *Etudes francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 2013.

- PHILIPPE Gilles, *Pourquoi le style change-t-il ?*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2021.
- NGANANG Patrice, *Manifeste pour une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive* [2007], Limoges, 2017.
- NYSSSEN Hubert, *Du texte au livre, les avatars du sens*, Paris, Paris, Armand Collin, 2005.
- RANCIERE, Jacques, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.
- ROSENTHAL Olivier, RUFFEL Lionel(dir.), « La littérature exposée. Les écritures hors du livre », *Littérature*, n°160, avril 2010.
- SAÏD Edward, *The Word, the Text, and the Critic*, Cambridge, Ma, Harvard University Press, 1983.
- SALÛN Franck, *Besoin de fiction. Sur l'expérience littéraire de la pensée et le concept de fiction pensante*, Paris, Hermann, coll. « Fictions pensantes » 2013.
- SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard, 1948.
- SCHOOTS Fieke, « Passer en douce à la douane », *L'écriture minimaliste de Minuit*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1997, p. 61-100.
- TOUDOIRE-SURLAPIERRE, SALL Ethmane, *Les Rébellions francophones*, Paris, Orizons, 2019.
- TURKLE Sherry, *Life on the screen. Identity in the Age of the internet*, New York, Simon & Schuster Paperbacks, 1995.
- VERCIER Bruno, VIART Dominique, *La littérature française au présent : héritage, modernité, mutations*, Bordas, 2005.

## V. Articles sur la mondialisation

- ALBA VEGA Carlos, « La mondialisation par le bas et ses formes de régulation politique », *Revue Tiers-monde*, avril 2011, n°28, p. 103-119.
- ALEN GARABATO Carmen, DJORDJEVIC LEONARD ksenija, KOSTOV Jovan (coord.), « Langue (s) en mondialisation : libre(s) échange (s) à l'heure néolibérale ? », Appel à contribution, Calenda, publié le 23décembre 2019, <https://calenda.org/721250>.
- ALIOUA, Medhi, « Le Cimetière méditerranéen ou l'inconsistance de la politique migratoire européenne », (en ligne), *Huffpost*, 20 avril 2015, [http://www.huffpostmaghreb.com/medhi-alioua/le-cimetiere-mediterraneen-ou-linconsistance-de-la-politique-migratoire-europeenne\\_b\\_7101162.html](http://www.huffpostmaghreb.com/medhi-alioua/le-cimetiere-mediterraneen-ou-linconsistance-de-la-politique-migratoire-europeenne_b_7101162.html).
- ARAB Chadia, « Parcours et nouvelles routes migratoires en Méditerranée : le cas des migrations marocaines », *Maghreb Machrek*, vol.220, n°2, 2014, p. 75-92.
- ARIES Paul, propos recueillis par Véronique Berkani, *L'Alsace*, 8 mai 2018.
- BELLANGER Aurélien, « L'économie est-elle une science ou une pratique magique ? », <https://www.franceculture.fr/emissions/la-chronique-daurelien-bellanger-du-mercredi-28-avril-2021>, 28 avril 2021.
- BIRON Charlotte, « La littérature contemporaine est une production médiatique », <https://www.fabula.org/revue/document12368.php>.
- BAYLIN Bernard, «The Idea of Atlantic History», *Itinerario*, 20 Janvier, 1996, p. 19-44.

- BAZOT Alain, « Le prochain scandale sera celui du bio », <https://leshorizons.net/prochain-scandale-bio>, 23 mars, 2019.
- BELLANGER Aurélien, « L'économie est-elle une science ou une pratique magique ? », <https://www.franceculture.fr/emissions/la-chronique-daurelien-bellanger-du-mercredi-28-avril-2021>, 28 avril 2021.
- BIRON Charlotte, « La littérature contemporaine est une production médiatique », <https://www.fabula.org/revue/document12368.php>.
- CALVET Jean-Louis, « Ce que la mondialisation fait aux langues », *Sciences humaines*, numéro spécial, n°295, août-septembre 2017, p. 6-13.
- CHAGNOUX Marie, « La culture du clic favorise-t-elle le journalisme populiste ? », *Multitude* n°61, hiver 2015, p. 95-105.
- CHARLET, Nicolas, « Je suis la révolution », *Hypertexte. Passer à l'acte*, n°1, Toulouse, Editions Spector, 2008, p. 81-82.
- CHAVILLON Christine, « L'humain-l'inhumain : l'impensé des nouveaux matérialismes, (Matérialité, ontologie, plantationocène) », *Anthropocène 2050*, 04/06/2021, Ecole urbaine de Lyon.
- CHAYGNEAUD-DUPUY Hervé, *Blog Perso-Politique.fr*, <https://www.persopolitique.fr/135/coupe-agentielle/>.
- CITTON Yves, « La médiarchie n'est ni un danger ni une opportunité, c'est un fait », <https://medium.com/asdn/la-m%C3%A9diarchie-nest-ni-un-danger-ni-une-opportunit%C3%A9-c-est-un-fait-yves-citton-a146abcefe392>.
- « Contre-fictions : trois modes de combat », *Multitudes*, n°48, p. 70-76, p. 72, janvier 2012.
  - <https://www.20minutes.fr/hight-tech/2640263-20191108-yves-citton-vies-conditionnees-orientations-attentions-attentions-decidees-bourses-wall-street>.
- CITTON Yves, NEYRAT Frédéric, QUESSALA Dominique, « Envoûtements médiatiques », *Multitudes*, n°51, hiver 2012, p. 58-64.
- CLAVARON Yves, « Nouveaux savoirs francophones », *Sciences Humaines*, n°330, février 2018, p. 31-42.
- DORTIER Jean-François, « L'Espèce imaginative », *Sciences Humaines*, n°273, p. 34-38, juillet août 2015.
- DUCLOS Denis, « De la manipulation mentale à la secte globale ? », *Monde diplomatique*, <https://www.monde-diplomatique.fr/2000/08/DUCLOS/1922>.
- ECO Umberto, « Ecrire, c'est entrer en scène. La littérature en personne, *CONTEXTES* [en ligne], Varia, 2015, URL : <http://contextes.revues.org/6003>.
- EUSTACHE, Francis, « Questions à Francis Eustache », *Interview* réalisée par Aude Laurriaux, *Sciences Humaines*, n°309, Décembre 2018, p. 9-14/.
- CORCUFF Phillipe, « Le polar américain. Reflet des fragilités sociales », *Sciences Humaines*, Hors-série. La littérature, Juin-Juillet, 2021, p.112-115.
- DE BAECQUE Antoine, *Identité multiple*, Libération, 8 janvier 2002, consulté le 22 mai 2021, [next.libération.fr/culture/2002/01/08/une-identite-multiple\\_389677](http://next.libération.fr/culture/2002/01/08/une-identite-multiple_389677).
- DELVAUX Martyne, CARON, Pascal, « Postcolonialisme », *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.oo

- DEMANZE Laurent, « Jérôme Meizoz : performer l'écrivain, entre art contemporain et néolibéralisme », <https://diacritik.com/2020/09/24/performer-lecrivain-entre-art-contemporain-et-neoliberalisme-jerome-meizoz-faire-lauteur-en-regime-neo-liberal-rudiments-de-marketing-litteraire/>, 24 septembre 2020.
- DE NEVE Alain, « Automates intelligents : vers un devenir post humain ? », *archive.wikiwix.com*, 23 juillet 2005.
- FRANCK, Georg, « Capitalisme mental », *Multitudes*, n° 54, 2013, p. 199-213.
- FILIPPETTI Aurélie, « Un ministère très politique », *Esprit*, n°467, septembre 2020, p. 108-112.
- FOURNIER Martine, « Le juste prix des vies humaines », *Sciences humaines*, n°330, novembre 2020, p. 48-53.
- GARY Nicolas, « Marc Levy : hackers et complots mondiaux au cœur d'un techno-thriller », *Actualité. Les univers du livre*, 28/09/2020.
- GEFEN Alexandre, PEREZ Claude, « Extension du domaine de la littérature », *Elfe XX-XXI* [en ligne], 8/2019, mis en ligne le 10 septembre 2019.
- GOLDABHER Michael, « The attention economy and the net », *First Monday*, <http://firstmonday.org/htbin/cgiwrap/bin/ojs/index.php/fm/article/view/519/440>.
- GOURRET Alexis, « Ca veut dire quoi, être rock ? », <https://www.rocknfolk.com/news/appel-a-temoignages-pour-vous-cest-quoi-etre-rock/48512>.
- GRENOUILLEAU, Olivier, « Un empire en Afrique pour quoi faire ? », *Sciences Humaines*, numéro spécial, Aout- Septembre 2017.
- GROYS Boris, « Le devoir d'auto-design », *En public*, Paris, PUF, 2015, p. 21-39.
- GUILHON Bernard, [La "mondialisation entre amis", ou la grande fragmentation de l'espace mondial \(latribune.fr\)](#).
- GURNAH Abdulrazak, *Propos tenus lors de la remise du Prix Nobel*, octobre 2021.
- HETIER Renaud, « Y aura-t-il une vie "après" l'anthropocène ? » *AOC*, 01/11/2021, <https://regards-citoyens.over-blog.com/2021/11/y-aura-il-une-vie-apres-l-anthropocene-par-renaud-hetier-aoc-media.html>.
- ILLOUZ Eva, « Comment nos émotions sont devenues des marchandises », *Bibliobs*, <https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20190201.OBS9480/eva-illouz-comment-nos-emotions-sont-devenues-des-marchandises.html>.
- JUOMPAN-YAKAM Clarisse, « Achille Mbembe : Macron, Thuram et la pensée décoloniale », *Jeune Afrique*, 8 août 2021, <https://www.jeuneafrique.com/1202857/culture/achille-mbembe-macron-thuram-et-la-pensee-decoloniale/>.
- LAÏDI ZAKI, « La mondialisation est aussi un imaginaire », *Revue Projet*, vol.287, n°4, 2005, p. 16-22.
- LE LAY Patrick, « Le temps de cerveau humain disponible », *Les Dirigeants face au changement*, AFP, 2004.
- LE BRETON David, MOSER Sebastian, « Eloge de l'opacité. Les paradoxes contemporains de la transparence », *Revue française d'éthique appliquée*, n°6, Paris, Editions Erès, 2018, p. 17-21.
- LELIEVRE Marie-Dominique, *Libération*, 9 novembre 2001.
- LERHETHE Héloïse, « Pourquoi lit-on des romans ? », *Sciences Humaines, Hors-série*, juin-juillet 2021, p. 6-13

- « Les livres ont du pouvoir », *Sciences Humaines*, n°321, janvier 2020, p. 2.
- MABANCKOU Alain, *Le Figaro*, 6 mai 2021.
- MARX William, « La lecture comme expérience de l'altérité », *Sciences Humaines*, Hors-série. La littérature, juin-juillet 2021.
- « Sommes-nous ce que nous lisons ? », <https://www.franceculture.fr/emission...>, 24 janvier 2020.
- MBEMBE Achille, MABANCKOU Alain, « Le français, notre bien commun ? », *L'Obs*, 12 février 2018.
- « Afropolitanisme », *Africultures*, n°66, 2006, p.9-15.
  - « Regards du dehors », *Territoires*, n°4, 2005, p. 15-23.
  - « Achille Mbembe, globe penseur », [https://www.liberation.fr/debats/2016/06/01/achille-mbembe-globe-penseur\\_1456701/](https://www.liberation.fr/debats/2016/06/01/achille-mbembe-globe-penseur_1456701/),
- MIANO LEONORA, « Nos puissances à venir. Pour d'autres instances du pouvoir », (42) *Léonora Miano : Nos puissances à venir. Pour d'autres instances du pouvoir. 08/08/21 - YouTube*.
- MILLET Richard, *Supplément littéraire du Figaro* publié le 08/02/2007, <https://www.lefigaro.fr>.
- NGANDU NKASHAMA Pius, « Questions et interrogations autour des “cerveaux en fuite” », *Mots Phuriels*, n°20, p. 15-24, 2020.
- OGANDAGA Gentiane Jordane, *Les Nouveaux espaces littéraires. Comment le roman d'aujourd'hui écrit le monde ?* thèse en préparation à l'université Paris Diderot, sous la direction du professeur Éric Marty.
- PIEGAY Nathalie, ROSSI Marie-Laure (dir.), « La littérature aux risques des médias », *Revue des sciences humaines*, n°331, février 2018.
- ROUVROY Antoinette, BERNS Thomas, « Gouvernamentalité algorithmique et perspectives d'émancipation. Le disparate comme condition d'individuation par la relation ? », *Réseaux*, n°177, janvier 2013, p. 163-196.
- ROY Max, « Du Titre et de ses effets de lecture », « Le titre des œuvres : accessoires, complément ou supplément » *Protée*, Volume 36, n°3, Hiver 2008, p. 47-56.
- SANSAL Boualem, Entretien accordé au journal *Le point*, Hors-série, n°32, p. 76-77.
- SORIN Raphael, Propos recueilli par Olivier Malnuit, *Grand Seigneur*, mars 2011.
- TARDIF Jean, « Mondialisation et culture : un nouvel écosystème symbolique », <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1764>.
- TENEZAKIS Xenophon, « Sublime catastrophe », *Esprit*, n°461, janvier-février 2020, p. 192-202.
- VALLS Manuel, RTL, 8 janvier 2015.
- VIART Dominique, « Les littérature de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française et contemporaine », *Repenser le réalisme*, Montréal, Centre Figura de recherche sur le texte et l'imaginaire, *Cahier ReMix*, n°7, Avril 2018.
- VIGOUROUX Cécile, « J'ai trop de langues dans ma tête. Enquêtes sur les parlers et les représentations des migrants africains francophones dans la ville du Cap », *Bouillon*, Paris, Karthala, 1999.
- VIVIANT Arnaud, « La littérature à l'heure de l'écran plat », *Le nouveau magazine littéraire*, n°25, janvier 2020, p. 12-15.

ZAUGG Julie, « En Chine, la vie sous l'œil inquisiteur des caméras », *Les Echos*, 07/03/2019 à 13h 37.

ZUPPINGER Thibault, « De la fonction de la dystopie dans l'imaginaire contemporain. Réflexions autour de la servante écarlate », *Éloge de l'opacité. Les paradoxes contemporains de la transparence*, *Revue française d'éthique appliquée*, n°6, 2018, p. 136-143.

## **VI. Autres textes et films évoqués**

AANZA Sinzo, *Généalogie d'une banalité*, Roque d'Anthéron, Editions Vents d'ailleurs, 2015.

CESAIRE Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal* [1939], Paris, Présence africaine, 1956.

CONRAD Joseph, *Heart of Darkness*, London, Blackwood's, 1899.

DUCROZET Pierre, *Le Grand Vertige*, Arles, Actes Sud, 2020.

KOUROUMA Amadou, *Les soleils des indépendances*, Paris, Gallimard, 1968.

LEVY Marc, *C'est arrivé la nuit*, Paris, Robert Laffont, 2021.

MESSAGE Vincent, *Cora dans la spirale*, Paris, Seuil, 2019

ORWEL Georges [1949] *1984*, traduit de l'anglais par Josée Kamoun, Paris, Gallimard, 2020.

VUILLARD, Éric, *Congo*, Paris, Actes Sud, 2014.